

BIBLIOTHÈQUE
GRAND SEMINAIRE
BAYONNE

PHILOXÈNE DE MABBOUG
HOMÉLIES

BIBLIOTHÈQUE
GRAND SEMINAIRE
BAYONNE

SOURCES CHRÉTIENNES

Collection dirigée par H. de Lubac, S.J. et J. Daniélou, S.J.
Secrétariat de Direction : C. Mondésert, S.J.

N° 44

281
PHI

PHILOXÈNE DE MABBOUG

HOMÉLIES

INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES PAR

Eugène LEMOINE

© 1956, by Les Éditions du Cerf.

EDITIONS DU CERF, 29, Bd DE LA TOUR-MAUBOURG, PARIS-7^e
1956

NIHIL OBSTAT :
Lyon, le 12 sept. 1955.

CL. MONDÉSERT, s.j.,
cens. dep.

IMPRIMATUR :
Besançon, le 3 oct. 1955.

† MARCEL-MARIE,
archev. de Besançon.

A MON TRÈS HONORÉ MAÎTRE
MONSIEUR LE CHANOINE MAURICE BRIÈRE,
PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

La traduction française des Homélie de Philoxène de Mabboug que nous publions aujourd'hui a été faite sur le texte syriaque édité par E. A. Wallis Budge sous le titre : *The discourses of Philoxenus of Mabbôgh*, London 1893-1894. Budge a édité ce texte d'après huit manuscrits qui s'échelonnent entre le VI^e et le XIII^e siècles et qui appartiennent tous au British Museum.

Les homélie portent un titre général et des titres particuliers qui sont l'œuvre des copistes. Budge les a reproduits comme les donnent les manuscrits. Le titre latin : *De Institutione morum*, est la traduction des premiers mots du titre général dans la liste des ouvrages de Philoxène donnée par Vaschalde en 1907 au *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, Scriptores syri*.

Voici la traduction littérale du titre général : *Traité de l'enseignement des règles, qui ont été écrits par le bienheureux Mar Philoxène, évêque de Mabboug, par lesquels il fait connaître, après l'ordre général de la discipline, comment on commence dans l'état de disciple du Christ, et par quelles lois et règles on s'avance jusqu'à ce qu'on parvienne à l'amour spirituel duquel naît la perfection qui nous rend semblables au Christ, comme l'a dit l'apôtre Paul.*

Ce titre nous indique d'abord l'objet des homélie : « l'enseignement des règles » ; leur genre littéraire : « traité qui ont été écrits » ; leur auteur : « par le bienheureux Mar Philoxène, évêque de Mabboug » ; puis il désigne par ces mots : « après l'ordre général de la discipline » l'introduction que Philoxène a écrite pour les éditer lui-même après les avoir lues dans les monastères ; enfin, il les divise en deux parties qui sont : « Comment on commence

dans l'état de disciple du Christ », et : « Par quelles lois et règles on s'avance jusqu'à ce que, etc. »

Ce titre est si exact dans sa brièveté que nous ne pensons pas pouvoir faire une meilleure introduction qu'en l'expliquant point par point.

N. B. — Le lecteur trouvera dans le texte des homélies des numéros entre parenthèses, de (3) à (625) : ces numéros sont ceux des pages du manuscrit syriaque édité par Budge; nous les avons adoptés pour marquer les divisions du texte et c'est à eux que nous renvoyons dans l'introduction générale, dans les introductions particulières, ainsi que dans les tables (par ex. : n. 25 = numéro 25).

ARTICLE PREMIER

L'OBJET, LE GENRE, L'AUTEUR DES HOMÉLIES

Traité de l'enseignement des règles qui ont été écrits par le bienheureux Mar Philoxène, évêque de Mabboug

I

Traité de l'enseignement des règles

Le titre du Corpus est exact : *De Institutione morum*. Il dit bien en latin ce que dit le syriaque : « De l'enseignement des règles. » Il entend le mot *Institutio* dans le sens qui a dominé dans le latin des temps modernes : enseignement, et non institution. C'est dans ce sens que Calvin, au XVI^e siècle, écrivait en latin d'abord son *Institutio christiana* qu'il traduisait ensuite dans le français de son temps, plus près du latin que le nôtre : « Institution chrétienne », c'est-à-dire : Enseignement chrétien. C'est dans ce sens que le français, encore près du latin, a appelé les maîtres d'école des instituteurs, et les maisons d'enseignement des institutions. Quant au mot *mos*, qui veut dire au sens premier : usage, habitude, il a aussi le sens second

de règle que quelqu'un se fait à lui-même, comme font les moines.

Rubens Duval, dans son *Histoire de la littérature syriaque* (Paris, Gabalda, 1907, p. 221), dit que « le titre actuel de l'ouvrage est ainsi conçu : Traité sur la rectitude des mœurs etc. ». Il entend sans doute par « titre actuel » le titre du copiste syrien dont il donne une traduction. Malgré l'autorité de ce grand syriacisant, nous n'avons pas cru pouvoir le suivre. Le sens « rectitude » qu'il a donné au premier mot note un état, alors que la racine et ses dérivés notent toujours une action : avertir, instruire. Le second mot qu'il a traduit par mœurs est très fréquent dans les homélies : partout, le sens « règle » est le plus satisfaisant; du reste, puisqu'il s'agit de lectures spirituelles faites à des moines, le français dit plus volontiers « les règles monastiques » que « les mœurs monastiques ».

Ce sont ces règles que Philoxène va enseigner. Pour employer un terme qui lui est cher, nous dirons qu'il y a un enseignement corporel des règles, par exemple l'enseignement des us et coutumes du monastère, et un enseignement spirituel des règles, c'est-à-dire de l'esprit qui doit guider le disciple dans l'observation des règles et qui est l'Esprit-Saint lui-même : c'est l'enseignement spirituel que va donner Philoxène. Car il distinguera toujours avec soin la règle extérieure, la loi, qui est apprise par la parole des autres, et la règle intérieure, la liberté, qui est apprise de Dieu même. Par exemple, au sujet de la foi, les homélies ne parleront pas des vérités à croire, sinon des premières du Symbole, pour fixer les idées, mais de la raison de les croire : on a la foi si on entend Dieu parler avec l'homme qui enseigne sa parole, car, si on l'entend, du même coup on le croit pour la seule raison que c'est Dieu qui parle et se porte témoin. Par exemple encore, au sujet de la table, l'Esprit-Saint donnera au disciple la vertu de discrétion : tantôt le disciple se refusera à lui-même de manger ce que permet la règle, parce qu'il discernera chez lui un désir corporel pour l'aliment qui lui est servi, et tantôt il mangera de tout, même ce que la règle ne permet pas, quand il lui faudra être hors du monastère et se faire tout à tous;

et encore, là, saura-t-il ne pas toujours user de toute sa liberté.

De ce point de vue, les homélies, bien qu'elles s'adressent à des moines, intéressent tous les chrétiens, car tous les chrétiens sont appelés à la liberté des enfants de Dieu.

Elles vont d'abord distinguer avec une grande insistance l'ordre temporel, c'est-à-dire le monde, qui est sous la loi et la contrainte de la loi, et l'ordre spirituel, c'est-à-dire l'Eglise, qui n'est sous aucune loi parce qu'elle vit de la vie même de Dieu, et elles se refuseront absolument à confondre la justice du meilleur des mondes et la justice de l'Eglise qui est la justice du Christ.

Ensuite, même dans l'ordre spirituel, elles fonderont leur spiritualité non sur les règles matérielles, si justes soient-elles, subies seulement de l'extérieur, mais sur le « roc » intérieur de la personne humaine, appelée de sa nature à la liberté et ne pouvant rien faire d'humain par contrainte; et elles montreront comment l'homme entre en possession de sa liberté : dans l'alliance que Dieu a faite avec lui en lui donnant son Fils pour le racheter de la servitude du péché, et, après l'avoir racheté, en versant son Esprit-Saint dans son cœur.

Il est seulement dommage que Philoxène ne voie l'Eglise et le chrétien dans le monde que sous le signe des sacrements et ne les voie mettre en œuvre la grâce des sacrements qu'au désert.

II

Traité... qui ont été écrits

Le verbe que nous traduisons par « ont été écrits » a pour sens premier : lire à haute voix, lire en public, et, au premier abord, nous aurions été incliné à l'entendre en ce sens. Car plusieurs homélies se présentent bien comme des discours lus devant un auditoire. La troisième commence ainsi : « Viens entendre, ô disciple, ... viens écouter... viens pencher ton oreille et entendre... viens te faire des oreilles nouvelles... tu es invité à entendre des choses cachées »; la quatrième : « Je ne parle pas de la

simplicité qui est dans le monde »; la cinquième : « Je vois que vous désirez entendre un discours utile et non un discours qui vous donne l'occasion d'applaudir, car des paroles prononcées pour amuser les oreilles ou se faire applaudir par l'auditoire ne sont pas du tout habituelles ici... notre précédent discours parlait de la simplicité, et c'est encore de ce sujet utile que je veux parler aujourd'hui »; la sixième : « Mettons-nous à parler de la crainte de Dieu... et servons-nous de la parole pour notre utilité et l'utilité des autres. » Et dans la huitième homélie, (n. 225), l'auteur s'adresse à « l'auditeur » : « Et au cas où l'auditeur penserait en lui-même que, etc. »

D'autre part, il ne peut s'agir que de discours lus. Rubens Duval (*op. cit.*, p. 219, note 2) dit que malgré son nom de discours, *memra*, l'homélie syriaque n'appartient pas au genre oratoire qui paraît avoir été assez peu cultivé chez les Syriens. Les homélies de Philoxène appartiennent donc au genre très particulier de la lecture spirituelle, genre qui n'est en usage que dans les communautés religieuses : quand il les a écrites, c'était en vue de les lire lui-même aux moines.

Cependant, après les avoir lues, il les a éditées, et éditées naturellement pour des lecteurs. Car il dit dans l'homélie d'introduction à son édition : « Nous avons posé ce commencement pour pousser le lecteur vers la richesse des traités qui suivent » (n. 10). Il y a un signe visible du passage de la lecture publique à l'édition dans la huitième homélie : au commencement de celle-ci (n. 225), l'auteur s'adresse à « l'auditeur » et à la fin, dans une note ajoutée lors de l'édition (n. 254), il s'adresse au « lecteur ». Il n'envisageait donc plus ses homélies que comme des écrits. A plus forte raison le copiste syrien les a-t-il envisagées comme telles aussi, et a-t-il entendu son verbe dans le sens : « ont été écrits ». C'est en effet son sens second, comme l'indique Payne Smith (*Thesaurus syriacus*, col. 244) : « *Habitus de sermone. Inde compositus, scriptus, de hymnis, de homiliis.* » C'est pourquoi nous avons opté pour le sens : « ont été écrits ». Rubens Duval a opté pour « ont été composés », ce qui revient au même.

III

*Traité... qui ont été écrits par le bienheureux
Mar Philoxène, évêque de Mabboug*

Mar Piloxène veut dire : le Seigneur Philoxène. L'auteur est honoré comme saint dans l'Église monophysite jacobite. Et le dernier grand écrivain jacobite, Bar Hebraeus († 1277-1278) le cite parmi les Athanase, les Basile, les Cyrille d'Alexandrie et les autres grands docteurs de l'Église.

Nous n'allons donner qu'un court résumé de sa vie et de ses activités, qui sont amplement racontées, avec l'indication des sources, par S. Em. le cardinal Tisserant dans son article du *Dictionnaire de Théologie catholique*, col. 1509-1516 : « Philoxène de Mabboug, métropolitain monophysite de Hiérapolis de Syrie. »

Mabboug, ou Hiérapolis, était une métropole située entre Antioche et l'Euphrate (actuellement Mambidj). Philoxène en fut l'évêque pendant trente-quatre ans, de 485, date de son élévation à l'épiscopat, à 519, date à laquelle il fut exilé par l'empereur. Il mourut en exil en 523, à Gangres, en Paphlagonie.

Ce sont les dates les plus certaines de sa vie. On sait qu'il était né en Perse, mais on ne connaît pas l'année de sa naissance. Il vint dès sa tendre enfance à Edesse, ville de la Mésopotamie septentrionale. Il fit ses études à l'École des Perses, là où l'école avait été fondée, à Edesse. Il est peu probable qu'il soit allé à Nisibe, ville de la même région, où des professeurs et des élèves de l'École se transfèrent en 457, expulsés d'Edesse à cause de leur nestorianisme, auquel Philoxène fut toujours très opposé. Il aurait donc fait ses études à Edesse avant 457, ayant entre seize et dix-huit ans. Ainsi il serait mort nonagénaire.

Dans les années qui précédèrent son épiscopat, Philoxène prêchait dans les monastères de la Mésopotamie septentrionale, depuis les alentours d'Antioche jusque sur les bords du Tigre. C'est dans ces monastères qu'il « lut » ses homélies. Mais il prêchait aussi le monophysisme, de sorte qu'il eut de graves difficultés avec le patriarche d'Antioche, Calandion. Il se défendit si bien auprès de l'empereur que le

patriarche fut déposé et remplacé par le monophysite Pierre le Foulon. Celui-ci reconnut le service que Philoxène lui avait rendu et le fit nommer au siège de Mabboug. Pendant son épiscopat, Philoxène fit encore déposer le patriarche Flavien et exiler maint évêque fidèle à la foi du Concile de Chalcédoine. Survint l'empereur Justin, chalcédonien convaincu : ce fut la fin de sa fortune, et c'est alors qu'il fut exilé à son tour.

Il n'y a aucune trace de monophysisme dans les homélies. A plusieurs reprises, il y est dit que le Christ est Dieu et homme, et le lecteur qui ne connaîtrait pas autrement Philoxène ne pourrait se douter que c'est un monophysite qui fait cette profession de foi. On trouvera même dans la treizième homélie (n. 619), cette proposition tout à fait consonante avec les définitions du Concile de Chalcédoine : « Le Christ a eu les membres de son propre corps par son incorporation de la Vierge Marie. »

Le monophysisme de Philoxène était d'ailleurs bien différent de celui d'Eutychès, qui fut condamné par le Concile. Eutychès voulait que les deux natures divine et humaine, une fois unies dans le Christ, y soient mêlées et *confondues* en une seule nature; il eût même dit volontiers que la nature humaine du Christ venait du ciel, que la Vierge Marie n'en avait été que le canal, que le Christ était bien *né* de Marie, mais non pas *fait* d'elle. Philoxène n'admettait ni cette confusion des deux natures, ni, comme nous venons de le voir, cette fausse maternité de Marie. En cela, au moins, il était d'accord avec le Concile.

Mais il avait une telle crainte de voir renaître l'hérésie nestorienne qui concluait, de deux natures, à deux personnes dans le Christ, qu'il ne pardonnait pas au Concile d'avoir défini deux natures bien qu'il eût défini une seule personne, et qu'il ne voulait plus distinguer entre nature et personne, regardant les deux termes comme synonymes et ne parlant plus que d'une nature ou personne dans le Christ. On trouvera une explication de sa terminologie dans un passage de la treizième homélie (n. 578), où il parle du composé de l'homme avec des expressions qui font comprendre sa notion de la nature-personne : « C'est avec

raison qu'on appelle la personne de l'homme par trois noms, corps, âme et homme : par celui de corps, on connaît sa corporalité, parce qu'elle est de la terre; par celui d'âme, on montre la nature vivante qui habite en lui; et par le nom d'homme, nous apprenons *le mélange de la personne qui est constituée par les deux.* » Et quand il dit mélange, il est loin d'entendre que le corps et l'âme sont confondus dans l'homme, car il les considère au contraire comme deux adversaires. Le corps reste corporel et l'âme reste spirituelle : ce sont là leurs natures respectives; elles sont *liées* dans la personne de l'homme mais non confondues. C'est de cette manière, sans doute, qu'il pensera que le Christ est appelé par trois noms, homme, Dieu, et Christ : le nom de Christ nous apprend *le mélange de la personne qui est constituée par la liaison de la divinité et de l'humanité en elle.*

Philoxène était plus près du Concile de Chalcédoine, dont il n'était séparé que par un mot, que du monophysisme condamné par le Concile. Il se rangeait dans le camp monophysite beaucoup plus par opposition au nestorianisme que par rupture avec la Tradition. Il reste qu'il s'opposait aussi à l'autorité des évêques. Une divergence de mots ne suffit pas à expliquer cela : elle cache sans doute une raison plus profonde. Laquelle ? Les homélies nous la révéleront peut-être : elles nous montreront bien un Philoxène soucieux de recueillir les enseignements de la Tradition, mais un Philoxène issu du désert et pour qui les témoins de la Tradition sont les sages, les saints du désert, plus que les évêques. Les évêques administrent le baptême mais n'évangélisent pas les baptisés : tout au plus peuvent-ils en faire d'honnêtes gens et leur faire pratiquer la justice du monde mais non la justice du Christ; l'Évangile ne s'enseigne et ne se vit qu'au désert. C'est sans doute dans ce sentiment de dédain que Philoxène n'hésitait pas à faire déposer et exiler tant de ses collègues et ne craignait pas de résister en face au Concile. Il se gardait bien de la présomption de sa science à l'égard de ses maîtres du désert, il ne se gardait pas de la présomption du désert à l'égard des pasteurs de l'Église.

ARTICLE DEUXIÈME

L'INTRODUCTION DE L'AUTEUR :
L'ORDRE GÉNÉRAL DE LA DISCIPLINE

**Traités... par lesquels il fait connaître,
après l'ordre général de la discipline,
comment..., etc.**

Par ces mots : « ordre général de la discipline », le titre désigne la première homélie, et elle seule. Elle a pour titre particulier : « Introduction de tout le volume », et elle se termine par ces mots : « Fin de la première homélie qui est le prologue du volume. » Elle mérite bien le nom d'introduction, car elle va nous donner les deux idées maîtresses, les deux fils conducteurs des douze autres.

Elle se partage en trois parties. Dans la première, du numéro 3 au numéro 9, l'auteur expose sa première idée maîtresse : poser le fondement de la discipline du Christ dans l'âme et non pas seulement dans l'oreille; dans la seconde partie, qui est la transition de la première idée maîtresse à la seconde, du numéro 10 au numéro 17, l'auteur met en garde le disciple non seulement contre les passions communes à tous les hommes et à tous les âges, mais encore contre les passions qui naîtront de son état même de disciple; et dans la troisième partie, du numéro 18 au numéro 24, l'auteur expose sa deuxième idée maîtresse. L'unique moyen de triompher de toutes les passions est de passer de l'ordre naturel à l'ordre spirituel par l'adhésion à la mort et à la résurrection du Christ.

Première idée maîtresse : « Notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous a invités dans son Évangile *vivant* — c'est nous qui soulignons — à poser comme il faut *dans notre âme* le fondement de sa discipline pour que la construction de nos règles monte d'aplomb » (n. 3). Citations de l'Écriture à l'appui. Philoxène appelle « vivant » l'Évan-

gile, parce qu'il n'est pas seulement un recueil de maximes morales, une loi à apprendre, mais parce qu'il est la communication de la vie divine aux hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ; et il dit qu'il faut poser l'Évangile dans notre âme, parce que l'âme est la nature vivante qui habite dans l'homme, et donc la place qui convient à l'Évangile vivant. Citations de l'Écriture à l'appui : « Celui qui entend ce que je dis et qui le fait est semblable à un sage qui a creusé profondément et qui a posé sa construction sur le roc » — le roc, c'est l'âme : il faut creuser tout l'ordre corporel et visible pour l'atteindre — « et celui qui l'entend et ne le fait pas est semblable à un sot qui a posé sa construction sur le sable » — le sable, c'est tout l'ordre visible, corporel ou intellectuel (n. 4). « Ceux qui n'ayant pas la loi la sont à eux-mêmes montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leur cœur » : distinction de la loi extérieure et de la loi intérieure que nous indiquons dans l'article premier. Autrement, l'Évangile est une trompette aux oreilles d'un mort, (n. 5). Car l'âme est morte lorsqu'elle a perdu le souvenir de Dieu, (n. 6) : nous verrons que Philoxène appelle le souvenir de Dieu, non pas le souvenir de Dieu dont on a seulement entendu parler, mais de Dieu connu personnellement, senti expérimentalement. « Le fondement est fixé et posé : c'est Jésus-Christ, notre Dieu » (n. 7); Philoxène entend par là l'œuvre accomplie par le baptême. « Mais chacun bâtit sur le fondement ce qu'il veut, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, ou du bois, de l'herbe, du chaume » : au disciple de savoir choisir ses matériaux et de savoir lequel il posera le premier. Le fondement posé par le baptême n'est pas inerte : il monte avec la construction — il sera donc le fondement des apports successifs — et il deviendra le sommet de la tour, c'est-à-dire le juge (n. 7 et 8). Conclusion : « Écoutons donc la voix vivante de Dieu avec une oreille vivante » (n. 9).

Ce principe posé, vient la transition de la première idée à la seconde : mise en garde contre l'inexpérience du disciple, (n. 10 et 11); nécessité de prendre leçon de ceux qui l'ont précédé (n. 12); et enfin mise en garde contre les passions non seulement communes à tous les âges (n. 13),

mais encore celles qui naîtront de l'état même de disciple : « savoir, lorsque nous achevons de faire tel bien, quel mal s'éveille contre nous »; savoir que la défaite d'une convoitise n'est pas toujours une vraie victoire pour le disciple, mais quelquefois la victoire d'une autre convoitise opposée à celle-là (n. 13 à 17). Philoxène ne veut pas de victoire pharisaïque, par exemple de l'orgueil de la vertu.

Deuxième idée maîtresse : « Que le disciple comprenne qu'il a été choisi pour servir dans l'ordre spirituel, bien qu'il soit dans l'ordre corporel, et qu'il devra s'avancer dans un chemin qui est au-dessus de la nature » (n. 18) : s'il reste dans l'ordre de la nature, il n'y aura jamais chez lui que la victoire d'une convoitise sur une autre. « C'est par une nouvelle nature que nous pouvons acquérir la connaissance du bien » — la connaissance vivante, expérimentale. « C'est pourquoi il est préférable de poser le fondement dès la jeunesse : mettre le vin nouveau dans des outres neuves » (n. 19), exégèse naturaliste de ce texte et qui nous surprend; mais la véritable exégèse sera donnée dans la 2^e homélie sur le renoncement au monde (n. 318). « Être un médecin pour soi-même, et, comme les médecins, traiter les maladies de l'âme par leur contraire » (n. 20 à 23), c'est-à-dire : « opposer le désir de l'Esprit au désir du corps, mourir au vieil homme et revêtir l'homme nouveau. Car, bien que nous ayons revêtu l'homme nouveau par le baptême, nous ne le sentons pas » — c'est-à-dire : nous ne l'avons pas réalisé moralement. L'objectif à atteindre est celui qui a été défini par saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (n. 24).

ARTICLE TROISIÈME

LE CORPS DES HOMÉLIES

**Traités... par lesquels il fait connaître comment
on commence dans l'état de disciple du Christ,
et par quelles lois et règles on s'avance
jusqu'à la perfection**

De l'avis des copistes, les six premières homélies sont consacrées à faire connaître « comment on commence dans l'état de disciple du Christ », et les six dernières, à faire connaître « par quelles lois et règles on s'avance vers la perfection ». Car la huitième homélie, — la première des six dernières, — commence ainsi : « Il est nécessaire que l'homme qui veut s'avancer dans le chemin de la perfection commence à s'avancer comme le Christ a fait lui-même » : le copiste a donc repris dans son titre ces expressions et il y a marqué ainsi le départ entre les six premières homélies et les six dernières.

On commence donc dans l'état de disciple :

par la foi..... deux homélies
par la simplicité..... deux homélies
par la crainte de Dieu..... deux homélies

Et on s'avance dans le chemin de la perfection :

par le renoncement au monde..... deux homélies
par la lutte contre la gourmandise... deux homélies
par la lutte contre la fornication.... deux homélies

On remarque immédiatement qu'il y a une paire d'homélies sur le même sujet. Ce n'est pas à dire que le sujet soit divisé et traité en deux parties. Car chaque homélie traite le sujet tout entier, chacune à sa manière, et en maint passage, la seconde répète la première. Il y a donc lieu de penser que les homélies n'ont pas été écrites par paires,

comme elles sont présentées, mais qu'il en a été écrit deux séries sur les mêmes sujets, et qu'il s'est écoulé un intervalle de temps, peut-être assez long, entre les deux séries : l'auteur, après avoir composé et lu les homélies de la première série, les a toutes remaniées et en a fait une deuxième série. Puis il les a éditées par paires avec en tête une homélie d'introduction, ce qui a fait, à l'édition, treize homélies. Il y a de cela d'autres indices, dont le plus visible est que les deux idées maîtresses indiquées dans l'introduction sont plus vigoureusement marquées, plus longuement développées dans une homélie sur deux, c'est-à-dire dans la seconde de chaque paire.

Que l'on compare, par exemple, les deux homélies sur la foi. Dans la première, il est bien dit que la raison de croire est le témoignage de Dieu et que, puisque nous sommes des nouveau-nés par le baptême, il nous faut croire Dieu, comme les nouveau-nés du monde croient leurs parents, sans discuter son témoignage, et que celui qui discute est une âme qui n'a pas senti Dieu. Rien de plus. Dans la seconde homélie, le disciple est invité à venir sucer le lait vivant de la parole de Dieu au sein vivant de la mère qui l'a fait naître, à venir voir ces choses spirituelles avec les yeux de l'Esprit, à se voir lui-même — ce qui ne se voit pas par les yeux du corps — comme une créature nouvelle; on l'avertit que la puissance de la foi n'est pas sentie par l'expérience de la parole, qu'elle est sentie par elle-même, qu'elle est confirmée de l'intérieur par la puissance de l'âme, que la foi est plus intérieure que la science, que seule la partie la plus glorieuse de l'homme, l'âme, peut sentir la foi, que la foi ne montre à l'âme sa beauté qu'après l'avoir fait revenir et se recueillir de partout.

La seconde homélie va même remanier des idées de la première. La première fait état des miracles de la foi pour démontrer sa puissance; la seconde dit : Même si tu vois ressusciter les morts, tu ne vois pas la puissance de la foi; la résurrection des morts ne se voit que des yeux du corps, tandis que la puissance de la foi qui ressuscite non seulement les corps mais les âmes, n'est sentie qu'à l'intérieur par l'intelligence; les signes du dehors ne sont pas des

intermédiaires pour goûter la foi, mais la foi elle-même fait lever la lumière de sa nature dans l'âme et l'âme est stupéfaite de la lumière nouvelle qui se répand sur elle.

Et encore, que l'on compare les deux homélies sur le renoncement au monde : elles diffèrent entre elles aussi sensiblement que les deux homélies sur la foi. La première dit qu'il faut sortir du monde et ne plus posséder aucun bien pour entrer dans le chemin de la perfection, parce que celui qui possède est partagé entre la pensée de ses biens et la pensée de Dieu, parce que, même en faisant l'aumône de ses biens, il ne sert Dieu que par quelque chose d'extérieur à lui, tandis que s'il n'a plus que sa personne, il sert Dieu de sa personne et non plus de ses biens. La deuxième homélie va nous faire entrer dans l'intérieur même de la personne en nous montrant, dans la sortie du monde et l'entrée au désert, une naissance du monde corporel au monde spirituel, comme celle du foetus qui sort des entrailles pour venir au monde : dans le monde le baptisé est comme le foetus dans les entrailles, ne voyant rien, ne respirant pas, ne se développant qu'à la mesure des entrailles qui l'enferment; il sort des entrailles du monde par la vulve du renoncement à tous les biens du monde, et alors, comme le foetus venu au monde, il apparaît dans sa personne, il ouvre les yeux, il s'instruit, il grandit à la taille de l'homme fait, à la taille du Christ : bien que nous ayons quitté l'homme ancien par le baptême et revêtu le nouveau, cependant nous ne l'avons pas senti; il s'agit maintenant de vouloir quitter l'homme ancien et de sentir que nous le quittons.

Il y a donc, dans chaque paire d'homélies, une homélie seulement dans laquelle nous retrouvons les idées et les expressions même de l'homélie d'Introduction. Il y a donc lieu de penser que l'Introduction elle-même n'a été écrite qu'après la seconde série. Entre les deux séries, la pensée de Philoxène s'est mûrie, s'est intériorisée, et il a senti le besoin de recommencer sa prédication. Au fur et à mesure de la lecture des homélies, nous aurons à signaler d'autres indices plus ténus, par exemple, dans la première homélie d'une paire, l'allusion à l'homélie

« précédente », qui est exactement la première des deux précédentes.

Le lecteur ne s'étonnera donc pas et ne se rebuera pas de répétitions inévitables d'une homélie à l'autre, mais il portera plutôt son regard sur le progrès des idées d'une homélie à l'autre, et nous l'y aiderons par des introductions particulières.

Sans vouloir traiter ici des sources de Philoxène, signalons seulement qu'il ne cite aucun auteur par son nom en dehors des auteurs sacrés. Il parle seulement d'« un sage spirituel » (n. 291 et 298) et d'« un maître spirituel » (n. 464), mais sans les nommer. S'il recourt très souvent aux Saintes Écritures, ce n'est pas pour les expliquer, mais, comme le dira un jour de lui-même saint François de Sales, pour « s'expliquer par icelles ». Car maintes fois il a presque perdu de vue leur sens littéral. C'est un fait particulièrement sensible dans ses citations de saint Paul où, par exemple, il a pris les mots de l'apôtre : « Justice de la loi », en changeant leur sens. Car l'apôtre dit qu'on ne peut pas être justifié par la justice de la loi, alors que Philoxène dit que l'on peut être justifié par la justice de la loi : on peut être justifié, mais on ne peut pas être parfait. C'est que « la justice de la loi » de l'apôtre était purement juive tandis que « la justice de la loi » de Philoxène est chrétienne.

Philoxène est parti du fonds commun ascétique et mystique de la spiritualité chrétienne et monastique. Mais il l'exploite d'une manière originale. Il y fait allusion au début de la sixième homélie sur la crainte de Dieu (n. 159 à 161) : il déclare qu'il répétera en disciple ce qu'ont dit et écrit ses devanciers. Cependant selon sa préoccupation dominante et constante il ajoute qu'il ne veut pas être seulement le canal de l'enseignement des autres en répétant leurs paroles, mais qu'il veut enseigner, pour être un véritable maître, ce qu'il a appris par son expérience personnelle. Et en effet, c'est parce que sa pensée s'est mûrie avec les années qu'il a prêché deux fois sur les mêmes sujets. Il y a, nous l'avons dit, un progrès très sensible des homélies premières aux homélies secondes. Budge a

placé en tête de sa traduction une homélie de saint Aphaate sur la foi. On y trouve les idées de la première homélie de Philoxène sur la foi : voilà le fonds commun. Mais dans sa deuxième homélie, Philoxène, comme nous le verrons, dépasse de beaucoup la première. C'est là son originalité.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Philoxène n'a pas encore été étudié autant qu'il le mériterait. La raison principale en est que ses œuvres sont, pour une très grande partie, d'accès difficile et même inédites.

Signalons cependant qu'a été publié son traité théologique *De uno e sancta Trinitate incorporato et passo*, texte syriaque édité et traduit par M. le Chanoine Brière, dans la *Patrologie orientale* de R. Graffin, chez Firmin-Didot, tome XV, fasc. 4.

Nous renvoyons aussi à deux articles essentiels qui ont paru presque en même temps, ce qui fait qu'ils s'ignorent l'un l'autre.

Le premier est celui de S. Em. le cardinal E. Tisserant dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*, tome XII, Paris, 1935, col. 1509-1532. On y trouvera savamment et clairement exposé, avec toutes les références nécessaires, tout ce qu'on peut dire de la *Vie*, des *Œuvres* et de la *Doctrine* de Philoxène, et, à la fin, une bibliographie.

Le second est celui du R. P. I. Hausherr, dans la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, XIV, 1933, pp. 171-195 : *Contemplation et sainteté : une remarquable mise au point par Philoxène de Mabboug* († 523). Bien qu'elles visent avant tout un problème particulier et la doctrine de Philoxène contenue dans sa fameuse lettre au moine Patricius d'Edesse, ces pages d'un maître de l'histoire de la spiritualité caractérisent fort bien la position de notre auteur, surtout en ce qui concerne sa doctrine spirituelle. Celle-ci apparaît

toujours, comme nous l'avons dit plus haut à propos des *Homélies*, « parfaitement orthodoxe » ; il est de ces monophysites dont « l'erreur christologique, les formules christologiques inadmissibles n'ont aucune influence sur leur enseignement ascétique et mystique » (p. 173). Et il faut conclure « à la nécessité de tirer enfin de l'oubli les écrits spirituels de Philoxène de Mabboug » (p. 195). C'est dans cette pensée que nous publions ses *Homélies*, en nous attachant avant tout à donner une traduction très exacte de leur texte.

Citons encore le P. Hausherr : « Fermement attaché à la tradition syrienne qui appuie plus qu'aucune autre sur la foi, Philoxène a cependant l'esprit assez ouvert pour recevoir les spéculations alexandrines, à condition qu'elles ne fassent pas tort à la simplicité, qui est la mère de toutes les vertus et de la foi elle-même » (p. 176). Les homélies sur la simplicité montreront combien ce jugement est exact : « L'œil de la foi, dit Philoxène, est dans la pupille de la simplicité. »

Nous nous permettrons toutefois d'ajouter deux précisions à cet article. Le P. Hausherr dit qu'il ne faudrait pas, *en se fiant à nos treize homélies*, croire que la perfection chrétienne, pour Philoxène, consiste tout entière dans la lutte contre les passions, car il n'est pas le moins du monde ennemi de la contemplation (p. 176). Or, « nos treize homélies », loin de donner à croire que Philoxène serait ennemi de la contemplation, révèlent au contraire chez lui un contemplatif, même celles contre la gourmandise et contre la fornication. Il répétera sans cesse qu'on ne peut rien faire de réel ni dans la lutte contre les passions ni dans la pratique des vertus sans ce qu'il appelle « le souvenir de Dieu », c'est-à-dire le contact immédiat de la personne avec Dieu, la conversation avec Dieu.

D'autre part, nous ne pensons pas que la remarque du R. P. Hausherr qui discerne chez Philoxène l'influence des grands théologiens d'Alexandrie et de leur philosophie, s'applique aux présentes homélies. Il y a chez elles peu de traces apparentes de philosophie : peut-être en trouverait-on une dans la théorie de la légèreté de l'âme et de la

pesanteur du corps qui tient une place notable dans les homélies contre la gourmandise et contre la fornication. La spiritualité des homélies vient visiblement tout entière de l'expérience personnelle, ascétique et mystique, de l'auteur. Sans doute ainsi ne donnent-elles pas une idée complète de la spiritualité et de la théologie de Philoxène; mais elles n'en sont pas moins intéressantes ni moins attachantes.

(3) LA PREMIÈRE HOMÉLIE EST L'INTRODUCTION DE TOUT LE VOLUME

Par la grâce de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ nous a invités dans son Évangile vivant à nous approcher avec sagesse de l'œuvre de l'observation de ses commandements et à poser comme il faut dans notre âme le fondement de sa discipline pour que la construction de nos règles monte d'aplomb. Car celui qui ne sait pas commencer avec science la construction de cette tour qui fait monter au ciel ne peut pas la couronner et la faire parvenir au terme de la sagesse. Car, toutes ces choses, le commencement (4) et la fin et les fondations, c'est la science et la sagesse qui les conduisent, les ordonnent et les font. Et celui qui commence ainsi, la parole de notre Sauveur l'a appelé un sage : *Celui qui entend ce que je dis et qui le fait est semblable à un sage qui a creusé profondément et qui a posé sa construction sur le roc : et la pluie est descendue, les torrents sont venus, les vents ont soufflé, et ils se sont brisés contre cette maison, et elle n'est pas tombée, car ses fondements étaient posés sur le roc; et celui qui l'entend et ne le fait pas est semblable à un sot qui a posé sa construction sur le sable¹ : si les éléments heurtent sa construction, même faiblement, ils la renversent.*

Nous sommes donc tenus, selon la parole de notre

1. Mt., 7, 24-27.

Maître, d'être assidus non seulement à entendre mais encore à faire la parole de Dieu. Car celui qui la fait sans l'entendre est meilleur que celui qui est assidu à l'entendre et qui est vide d'œuvres, comme nous l'enseigne la parole de l'apôtre Paul : *Ce ne sont pas ceux qui entendent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui la font qui sont justifiés; car si les nations qui n'ont pas la loi la font naturellement, ceux qui n'ayant pas la loi la sont à eux-mêmes montrent que l'œuvre de la loi est écrite aussi dans leur cœur, et leur conscience témoigne pour eux*². C'est bien d'entendre la loi, parce que cela fait venir aux œuvres; et c'est bien de lire et de méditer (5) les Écritures, parce que cela purifie notre intelligence secrète des pensées du mal; mais lire, entendre et méditer assidûment la parole de Dieu et ne pas achever sa lecture par les œuvres, c'est une méchanceté que l'Esprit de Dieu a reprise à l'avance et réprimandée par la bouche du bienheureux David et à laquelle il a même interdit de prendre le livre saint dans ses mains impures : *Dieu dit au pécheur : Ne touche pas aux livres de mes commandements*³, *parce que tu as pris mon alliance dans ta bouche et tu as haï ma correction et rejeté mes paroles derrière toi*⁴, avec le reste de ce qui est écrit après cela.

Celui qui est assidu à la lecture et qui est loin des œuvres trouve dans sa lecture son accusation; et il mérite une condamnation d'autant plus grave qu'il méprise et dédaigne tous les jours ce qu'il entend tous les jours. Il est comme un mort et un cadavre sans âme : si des milliers de trompettes et de cors sonnent

2. Rom., 2, 13-15. 3. Littéralement : « Qu'y a-t-il à toi et aux livres de mes commandements. » L'expression hébraïque : « Qu'y a-t-il à toi et à moi » veut dire : Non. Le non peut être dit sur tous les tons : il y a le non cordial que la moindre instance changera en oui, comme celui de Notre-Seigneur à Notre-Dame aux Noces de Cana; il y a le non de l'interdiction, comme celui de notre texte; il y a le refus d'une offre de service, comme celui de David à Abisaï (II Sam., 16, 10); il y a même le non suppliant des démons à Notre-Seigneur qui les chassait (Mt., 8, 29).

4. Ps. 50, 16-17.

à l'oreille d'un mort, il ne les entend pas; de même aussi, l'âme qui est morte dans le péché, et l'intelligence qui a perdu le souvenir de Dieu, n'entendent pas le bruit et les cris des paroles divines, et la trompette de la parole spirituelle ne les émeut pas : elles sont plongées dans le sommeil de la mort, et il leur est agréable. Et comme elles sont mortes, elles ne s'en aperçoivent pas pour se convertir et demander la vie; et de même qu'un mort de la nature ne s'aperçoit pas de sa mort, de même aussi, celui qui est mort volontairement à la connaissance (6) de Dieu n'en souffre pas et ne s'en aperçoit pas pour avoir l'idée de demander son retour à la vie.

C'est ainsi que Dieu, voyant que les Juifs étaient morts parce qu'ils s'étaient volontairement bouché les oreilles, fermé les yeux et endurci le cœur au souvenir de la connaissance de Dieu, éveilla Isaïe pour les éveiller et lui cria de crier à leurs oreilles : *Crie à plein gosier, n'aie pas de relâche, élève la voix comme une trompette, et montre à mon peuple leur iniquité et à la maison de Jacob leurs péchés*⁵; et dans un autre passage, le prophète a dit : *Il m'a dit : Crie, et j'ai dit : Que crierai-je? Parce que toute la chair est de l'herbe et toute sa grâce est comme la fleur du champ*⁶, c'est-à-dire comme l'herbe et la fleur qui se dessèchent au soleil, parce que la pluie et l'eau des sources ne peuvent pas les mouiller une fois qu'elles ont perdu leur humidité naturelle. C'est ainsi qu'un peuple mort à la vie de l'Esprit devient comme l'herbe et la fleur et se flétrit et se dessèche au midi de l'oubli et à la chaleur du mal.

Car l'âme est morte lorsqu'elle a perdu le souvenir de Dieu : tous ses discernements sont morts avec elle, et le souci des choses célestes n'existe plus chez elle; elle vit dans sa nature, mais elle est morte dans sa volonté; elle existe dans sa constitution, mais elle a péri dans sa liberté. Il est donc nécessaire au disciple

5. Is., 58, 1.

6. Is., 40, 6 (la chair = Israël).

de Dieu que le souvenir de son Maître, Jésus-Christ, soit ancré dans son âme et qu'il pense à lui nuit et jour.

(7) Il lui faut apprendre par où il commencera, comment et par où il fera monter les demeures de sa construction, et comment il la finira, afin de ne pas être tourné en dérision par tous les passants, comme Notre-Seigneur l'a dit de celui qui a commencé à bâtir une tour et qui n'a pas pu la finir : il est devenu la risée et la moquerie de tous ceux qui l'ont vu. Et qui est celui qui a commencé à bâtir la tour dont notre Sauveur a parlé, si ce n'est le disciple qui commence dans le chemin de l'Évangile du Christ? Et le commencement de la construction de ce disciple, c'est sa promesse et son pacte avec Dieu : il promet de sortir du monde et de garder les commandements, et de commencer et de courir et de finir en rassemblant et en faisant venir de partout les bonnes pierres des belles règles pour construire cette tour qui fait monter au ciel.

Le fondement est fixé et posé, selon la parole de Paul : c'est Jésus-Christ, notre Dieu. Et chacun bâtit sur le fondement comme il veut, parce que le fondement a condescendu une fois dans son amour à recevoir tout ce qui est posé sur lui, jusqu'à ce que vienne le jour de la révélation, où l'œuvre de chacun sera examinée et éprouvée, et où celui qui est le fondement à la base de la construction montera et deviendra le juge et la tête au sommet de la construction, comme Paul l'a dit : *Si quelqu'un bâtit sur ce fondement de l'or ou de l'argent ou (8) des pierres précieuses, ou du bois ou de l'herbe ou du chaume, l'œuvre de chacun sera révélée, parce que le feu la révélera et discernera comment est l'œuvre de chacun*⁷. Ce sont les règles et les beautés de la justice que Paul a comparées à l'or et à l'argent et aux bonnes pierres : la foi est comme l'or; la continence, le jeûne, l'abstinence, et le reste des travaux de la justice, sont comme l'argent; l'amour,

7. I Cor., 3, 12-13.

la paix et l'espérance, les pensées pures et saintes, l'intelligence spirituelle qui contemple Dieu et la grandeur de son être et qui garde le silence en tremblant devant les mystères inexplicables et ineffables de Dieu, sont comme les bonnes pierres. Paul dit donc que ces pensées, ces mouvements, ces élans spirituels et célestes sont de bonnes pierres, et que l'erreur et la méchanceté, avec l'œuvre de toutes les convoitises, sont du bois, de l'herbe et du chaume.

Le fondement étant fixé en terre, chacun bâtit sur lui ce qu'il veut, jusqu'à ce que soit révélé le jour du discernement et que vienne celui dont il est dit : *Il tient le van dans sa main, il nettoie ses aires, il amasse le froment dans ses greniers et il brûle la paille dans le feu qui ne s'éteint pas*⁸. Alors le cultivateur qui a planté l'arbre de notre humanité dans le monde se montrera comme juge : il tiendra (9) la cognée dans sa main et il abattra l'arbre qui ne porte pas de bons fruits et le jettera au feu. Alors on verra le pêcheur jeter son filet dans la mer du monde et le remplir de poissons petits et grands, c'est-à-dire les races et les familles de l'humanité, les peuples et les générations des fils de la chair, les langues diverses et les nations sans nombre : en ce temps-là, il tirera son filet et le fera monter sur le rivage de la mer, comme il l'a dit, et il choisira les bons poissons et les mettra dans ses mannes qui sont les greniers vivants de son royaume, et il jettera les mauvais dehors dans les ténèbres extérieures où il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Ces choses sont gardées pour ce temps-là et auront lieu quand le chef des pasteurs sera révélé dans la gloire de son royaume. Car autre est le temps de l'examen et autre celui de l'état de disciple; et autre est celui de la lecture et autre celui du jugement. Et de même qu'en ce temps-ci, qui est celui de l'état de

8. Mt., 3, 12; Luc, 3, 17.

disciple, il n'y a pas d'examen, de même, en ce temps-là, qui est celui de l'examen, il n'y aura pas d'état de disciple. Donc, mes bien-aimés, écoutons la voix vivante de Dieu qui nous a appelés pour nous donner la vie éternelle. Car ses voix sont pleines de la vie et donnent la vie à celui qui les écoute; les voix vivantes sont dites par la vie et la vie est donnée par les voix vivantes à ceux qui écoutent leurs paroles avec une oreille vivante.

Mais il nous faut distinguer les sujets et parler de chacun en son lieu afin de faire savoir quel est le premier commandement et quel est celui qui vient ensuite, et comment les biens sont gardés (10) et achevés l'un après l'autre. C'est pourquoi nous avons écrit ce prologue comme une introduction aux traités qui vont suivre. Car il faut que celui qui commence dans le chemin des commandements du Christ sache par où il commencera et quelle doit être la première pierre pour construire son état de disciple, puis la seconde, puis la troisième, de peur que ne connaissant pas l'ordre et n'ayant pas appris par où commencer, il ne sache pas non plus par où et comment finir, et que, faute de connaître son état de disciple, il ne fasse des dernières pierres les premières, et des premières les dernières, et qu'il ne pose quelques-unes de celles-ci au milieu.

Les laboureurs et les cultivateurs de ce monde savent quand il est temps de semer et de planter et quand il est temps de moissonner et de récolter les fruits, et ils gardent l'ordre des saisons pour que leurs biens ne soient pas endommagés ni bouleversés : à plus forte raison faut-il que le semeur et le cultivateur de l'Esprit et le disciple de la vérité sachent ce qui est opportun au début de l'état de disciple et par où il faut commencer, afin qu'après avoir fixé la première pierre à son rang dans le fondement, ils fassent monter convenablement tout le reste de la construction. Les constructeurs et les architectes font de même : lorsqu'ils ont jeté de puissantes assises et de grandes

et bonnes pierres dans les fondations, même s'ils posent dessus des matériaux plus faibles, elles peuvent les recevoir et les porter; mais s'ils posent (11) les faibles et les petits en bas, dans les fondations, et les forts et les grands en haut, toute leur construction croule et tombe. Prenons aussi cet exemple des maîtres qui instruisent les enfants : ils leur donnent l'enseignement avec ordre, et ils n'outrepassent ni ne troublent les règles de la transmission du savoir humain; mais ils savent quelles choses donner au commencement, et lesquelles ensuite, jusqu'à ce que l'élève soit parvenu à la fin du programme de l'enseignement.

Et l'apprentissage de tous les métiers du monde est aussi déterminé par une loi : ce sont les petites choses du métier qui sont données à faire aux apprentis quand ils commencent leur apprentissage, et que leurs maîtres leur montrent à faire au début, selon leur petite mesure, afin que s'il arrive une faute, elle soit de peu d'importance. Il en est de même aussi pour ceux qui apprennent le métier d'athlète : on leur propose d'abord les formes de combat par lesquelles ils commenceront et les degrés par lesquels ils s'avanceront et monteront dans le métier; au début leur est montrée la préparation de la mise en garde l'un en face de l'autre; après cela, ils jettent les mains l'un sur l'autre; et ainsi, ils se provoquent et accèdent à la lutte complète. C'est dans cet ordre aussi que les recrues du service militaire apprennent (12) le métier de la guerre : l'enseignement n'est pas brouillé ni troublé chez eux; mais chacune des choses qu'ils apprennent leur est apprise à sa place et dans son ordre. Et tout ce qui est dans le monde à son commencement, son milieu et sa fin déterminés.

Et donc, suivant les exemples que nous venons d'apporter, c'est chez nous surtout que cet ordre est utile, et à nous qu'il est nécessaire de savoir la première règle et celle qui vient après elle. Car ici, c'est l'athlétisme de l'Esprit qui est enseigné, et c'est pour la milice du ciel que nous avons été choisis. Et de même

que ceux qui sont choisis pour servir les rois du monde apprennent les lois et les coutumes royales de ceux qui les ont précédés, et que les anciens apprennent aux nouveaux jusqu'à la démarche, au regard, à la voix, et jusqu'où il sera permis de parler devant le roi, de même, ici aussi, il est nécessaire que l'homme qui est choisi pour servir le Christ, soit par la décision de sa volonté soit par la promesse de ses parents, apprenne ce service de ceux qui le précédent, ou des Livres Saints, ou des hommes spirituels qui ont marché dans ce chemin selon ses lois, qui ont commencé par les travaux, qui ont fini par l'Esprit, et qui ont été achevés par l'amour.

Tout le monde connaît les convoitises qui nous font la guerre au commencement (13), au milieu et à la fin de l'enfance; au commencement, au milieu et à la fin de la jeunesse; dans l'âge mûr, suivant le même ordre et jusqu'à la fin de cet âge; au temps de la vieillesse enfin, jusqu'à notre sortie du monde. On connaît encore les convoitises qui viennent de nous-mêmes dans la petite enfance et le bas-âge, par les mouvements et les élans naturels, avant que nous ayons le discernement de la liberté et que nous sachions distinguer le bien du mal. Mais il nous faut savoir aussi que des passions et des désirs vont se lever les uns contre les autres et lutter entre eux dans le temps où nous accomplissons les règles et les travaux de l'état de disciple.

Mais il nous faut encore savoir, dans le temps où nous accomplissons les règles et les travaux, quelle passion combat contre telle autre, quel désir lutte contre tel autre, et, lorsque nous achevons de faire tel bien, quel mal s'éveille contre nous, comment une convoitise remporte la victoire par la défaite d'une autre, comment, lorsque nous avons dompté les convoitises du corps, s'éveille contre nous la guerre des passions de l'âme, comment, lorsque nous avons dépouillé le mal extérieurement, il revient contre nous pour nous revêtir intérieurement dans nos pensées,

comment, lorsque nous l'avons tué dans les membres du corps, il vit dans les mouvements vivants de l'âme, et comment, lorsque nous l'avons retranché et rejeté de nous extérieurement, il entre insidieusement en nous (14) pour y être intérieurement.

Il faut savoir quelle passion naît, dans l'âme, du jeûne du corps, de la continence, de la psalmodie à haute voix, de la prière en silence, du renoncement aux biens, de l'austérité des vêtements, et quelle passion naît en nous de l'aumône de la communalité à tous, et quelle passion s'éveille contre nous quand notre règle est meilleure que celle de notre frère, et quelles passions arrivent en nous de la science des pensées, de celle qui nous est enseignée, de celle qui nous est transmise par les livres; et dans quelle passion nous tombons quand nous avons vaincu l'amour du ventre à l'égard de tout aliment; et laquelle s'éveille contre nous quand nous avons finalement triomphé dans la guerre contre la fornication; et quelle passion naît en nous de l'obéissance envers les évêques, et laquelle, de l'obéissance à tous; et quelles pensées sont en nous quand nous nous dressons contre l'obéissance; et par quel enseignement est abolie la pensée indocile à ses maîtres; et par quelle pensée nous arracherons de nous la présomption de la science que nous concevons pour nous-mêmes; et quelle passion est vaincue par telle autre, et quelle convoitise, abolie par telle autre.

Il faut savoir quelle est la guerre qui s'éveille contre ceux qui luttent dans le corps, et laquelle, contre ceux qui luttent dans l'âme, et laquelle, contre ceux qui luttent dans l'Esprit; et ce que doivent faire ceux qui luttent dans le corps pour vaincre ses convoitises, et ceux qui luttent dans l'âme (15) pour vaincre et défaire ses passions, et ceux qui luttent dans l'Esprit pour se garder des chutes qui arrivent aux spirituels dans le chemin de l'Esprit; et jusqu'où s'étend la guerre dans chacun de ces ordres; et comment nous saurons quand le mouvement du désir vient de nous,

et comment et quand il a lieu en nous par la poussée de l'ennemi et du dehors; et par quoi est vaincu le désir qui naît de nous, et par quoi, celui que l'ennemi éveille contre nous; et si le même désir est vaincu en tout temps par le même moyen, ou si les moyens de le vaincre varient nécessairement selon les temps; et comment et par quoi nous sentirons quand nous vaincrons nos convoitises, par la force de notre patience, ou par la grâce de Dieu.

Il faut savoir quelle guerre s'éveille contre nous quand nous sommes en communauté, et laquelle, quand nous sommes dans la solitude; et dans quel lieu surtout l'âme est nettoyée et purifiée; et quel lieu est favorable à la lutte contre le corps; et par quoi il nous faut commencer quand nous abordons la discipline du Christ; et quelle passion s'éveille en nous par la louange qui nous est donnée par les évêques, ou pour notre science ou pour nos règles, et laquelle, lorsque nous sommes loués par l'assemblée du peuple; et par quelles pensées nous discernons les causes des passions; et comment nous prendrons garde à nous-mêmes pour ne pas être agités par elles lorsqu'elles nous assaillent; et quelles (16) pensées nous prenons sur nous lorsque nous vainquons leur assaut; et comment nous trouverons la possession de l'humilité; et par quelles pensées nous abolirons en nous l'air haughty qui est l'adversaire de l'humilité; et par quelles pensées nous prendrons la patience en nous-mêmes; et quel est le renoncement du corps, et quel est le renoncement au monde, et quel est le renoncement de l'âme; et comment nous acquérons la richesse des dons du Christ lorsque nous avons renoncé à la richesse de ce qui se voit.

Il nous faut savoir quels commandements il nous faut garder au commencement de notre état de disciple; et comment nous écouterons nos maîtres qui nous conseillent et nous enseignent les belles actions sans regarder leurs défauts; et quelle force tire notre âme de chacune des bonnes actions que nous faisons; et

comment il faut nous comporter avec de belles manières dans les demeures de nos frères; et dans quelle mesure il convient de jeûner, et comment nous augmenterons ou diminuerons selon chaque temps les aliments de nos corps; et comment et combien il nous faut prendre de nourriture quand se lève contre nous la guerre du désir; et ce que nous ferons lorsque nous voudrions éteindre en nous les passions de l'âme; et par quelles considérations de pensées nous arracherons de nous l'inimitié; et comment et d'où naît en nous la prière pure, et quelles considérations nous entraînent à la contemplation de Dieu; et comment nous ferons se mouvoir en tout temps dans notre âme la passion pour Dieu; et combien cette passion pour Dieu aura d'affections et de considérations; et comment, dans le temps (17) du silence, nous garderons nos pensées de la divagation au dehors de nous; et quel dommage résulte pour l'homme de la société avec les hérétiques; et comment notre cœur se durcit et s'obscurcit au souvenir et à la pensée de Dieu par les conversations et les rencontres humaines; et il nous faut savoir quel est le jeûne du corps, et quel est le jeûne de l'âme, et quel est le jeûne de l'Esprit; et quel est le renoncement du corps, et quel est celui de l'âme, et quel est celui de l'Esprit; et quelles sont les différences du silence du corps et de l'âme et de l'Esprit; et comment l'âme apprend à jeûner du mal, comme le corps, des aliments.

Ces choses et beaucoup de semblables, le disciple du Christ est tenu de les apprendre et de les savoir pour s'avancer avec confiance dans le chemin de son service et faire les volontés du roi céleste devant qui il s'est inscrit comme soldat. Car si les apprentis des métiers du monde en apprennent avec soin tous les secrets et tous les procédés, à plus forte raison convient-il à celui qui est choisi pour ce métier de l'Esprit — s'il faut l'appeler un métier — de savoir tous les secrets de cette règle divine, de comprendre qu'il a été choisi pour servir dans l'ordre spirituel bien

qu'il soit corporel, et qu'une fois entré par la grâce de Dieu dans cette règle céleste, il devra s'avancer dans un chemin qui est au-dessus de la nature (18), bien qu'il soit dans la chair et en ce monde. Nous sommes donc tenus, puisque nous sommes disciples, de demander et d'apprendre en disciples toutes les choses dans lesquelles nous trouverons notre vie, et de les apprendre et recevoir des maîtres de l'Esprit comme les apprentis apprennent les métiers de leurs maîtres. Car personne ne peut devenir maître à moins d'avoir été disciple, et ne peut aider les autres et leur être utile, à moins d'avoir bénéficié du gain des maîtres, en recevant d'eux la science et en pensant qu'ils sont plus élevés que lui.

Considérons surtout que notre nature est une chose créée et que nous existons par la volonté de notre Créateur alors que nous n'existions pas; c'est donc aussi par une nature nouvelle que nous pouvons acquérir la connaissance du bien, et, de même que nous existons alors que nous n'existions pas, de même aussi devenir justes alors que nous sommes pécheurs. Que l'homme quitte complètement le monde pour revêtir parfaitement la règle du Christ; car il ne peut revêtir la pourpre de la connaissance du Christ avant d'avoir quitté son vêtement sordide et de s'être lavé des taches du mal par les larmes du repentir; taché par les pensées ou les actions iniques, il est tenu de guérir d'abord ses blessures et de laver les souillures de son âme et de son corps : c'est alors qu'il viendra dans la salle du festin des mystères divins revêtu des vêtements spirituels qui sont exigés pour y entrer.

C'est à cause de cela surtout que celui qui devient disciple du Christ doit poser le fondement de son état de disciple dès l'enfance afin de (19) grandir avec de bonnes habitudes, et de ne pas entrer dans ce service nouveau après que le monde aura épuisé la force de son corps et de son âme, comme un vase vieux et usé; mais, comme il a été dit par Notre-Seigneur, *mettons le vin nouveau dans des outres nouvelles, et les deux se*

*conservent*⁹; de même, versons dans notre âme le vin nouveau de l'enseignement du Christ au commencement de notre jeunesse, quand notre plantation est encore nouvelle, que notre force est en nous et que notre nouveauté n'a pas vieilli dans les péchés; nous pourrons ainsi supporter l'ardeur de l'amour du saint enseignement, et, en le gardant, il nous gardera de tous les maux, parce que la force de notre âme ne sera pas pillée et enlevée par le travail de services étrangers. Et il faut que celui qui commence dans cette règle pendant son enfance soit sous le soin vigilant de maîtres, qu'il obéisse à leurs paroles, et ne juge pas leurs défauts; il faut encore que ces maîtres se considèrent comme des éducateurs à qui sont confiés les fils d'un roi céleste dont le père est roi, le frère, roi, et la mère, reine; et de même que ceux qui éduquent les fils d'un roi du monde montrent un soin infini pour les instruire et s'appliquent à plaire par les fils aux parents et aux fils eux-mêmes quand ils sont arrivés à l'honneur de la royauté, de même aussi, que le maître de disciples se regarde comme l'éducateur de fils de roi et devienne intérieurement et extérieurement attentif à leur garde et à leurs progrès.

Il nous faut (20) encore être des médecins pour nous-mêmes et les uns pour les autres. Il n'y a pas de médecin, s'il est malade, qui ne se soigne lui-même, avant de soigner les autres; mais si ce sont les autres qui sont malades, la loi de la médecine lui demande de courir à leur soulagement. Il nous faut savoir d'abord, comme des médecins, les causes des maladies, et ensuite appliquer des remèdes qui n'augmentent pas le mal. Car nous avons reçu une âme et un corps quand Dieu nous a créés, et il est exigé de nous d'avoir soin des deux. Pour les maladies et les souffrances corporelles, la nature du corps réclame elle-même sa nourriture et sa boisson et son vêtement, et ses besoins naturels nous entraînent eux-mêmes à nous soucier

9. Mt., 9, 17; Luc, 5, 37-38.

d'elle; nous ne pouvons donc pas la négliger, même si nous le voulions, et nous sommes contraints de satisfaire ses nécessités. Mais pour notre âme, c'est le commandement de Dieu qui nous oblige à soigner ses maladies, à soulager ses souffrances, à rassasier sa faim de la nourriture spirituelle, à lui donner le breuvage de la connaissance de Dieu, à la revêtir du vêtement de la foi, à la chausser de la préparation de l'espérance, à l'élever dans les bonnes habitudes, dans la pratique des bonnes actions, et dans l'obéissance (21) aux commandements de Dieu. Et quand nos actions intérieures sont saintes et nos actions extérieures pures, nous sommes des vases préparés pour l'Esprit de Dieu et où il habite purement et saintement; c'est alors que nous guérissons les maladies qui arrivent en nous, avec science et avec sagesse et que nous réparons de nous-mêmes les blessures du péché.

Il n'y a pas de maladie de l'âme à laquelle la parole de Dieu n'ait donné de remède, et de même qu'il y a des remèdes mélangés et composés par les médecins pour les maladies corporelles, il y a des remèdes préparés et composés par l'Esprit de Dieu contre les passions du péché, pour que celui qui se sent malade trouve un remède à côté de lui et se donne immédiatement une aide à lui-même. Toutes les maladies se guérissent par leur contraire, celles qui viennent du froid, par les plantes chaudes, celles qui viennent de la chaleur, par des plantes rafraîchissantes, celles qui viennent de l'humidité, par des plantes asséchantes. Prends donc exemple de là, ô sage qui veux guérir les maladies de l'âme, et fais pour ton âme ce que fait l'art de la médecine pour le corps. Car les choses de l'ordre extérieur sont posées devant nos yeux comme un modèle pour les choses de l'ordre intérieur, et pour que nous guérissions l'âme de la manière que le corps est guéri.

(22) Préparons donc contre chacune des passions le remède qui lui est contraire : contre le doute, la foi; contre l'erreur, la vérité; contre le soupçon, la

certitude; contre le mensonge, la franchise; contre la fourberie, la simplicité; contre la ruse, la sincérité; contre le trouble, la netteté; contre la dureté, la douceur; contre la cruauté, la bénignité; contre le désir corporel, le désir spirituel; contre le plaisir, la souffrance; contre la joie du monde, la joie du Christ; contre les chansons, les cantiques spirituels; contre la plaisanterie, les gémissements et les pleurs; contre l'intempérance, le jeûne; contre la boisson enivrante, la soif du discernement; contre le repos, le travail; contre le bonheur, le tourment; contre la volupté charnelle, la volupté des pensées spirituelles; contre la conversation, la méditation; contre les entretiens profanes, le silence; contre la mollesse, l'énergie; contre la lenteur, la promptitude; contre la langueur des pensées, la vivacité de l'intelligence; contre le dégoût de l'esprit, la constance; contre la malice, la miséricorde; contre la méchanceté d'esprit, la bonté d'âme; contre l'orgueil, l'humilité; contre la jactance, le mépris de soi; contre l'ambition, la sujétion; contre la louange, le blâme; contre la richesse, (23) la pauvreté; contre la possession, le renoncement; contre l'inimitié, la paix; contre la haine, l'amour; contre la colère, la réconciliation; contre la fureur, le calme; contre la jalousie, l'amour du bien; contre la mauvaise émulation, la charité; contre la malédiction, les bénédictions; contre le coup sur la joue, l'autre joue tournée à celui qui frappe; contre la tristesse, la joie; contre la présomption de nous-mêmes, l'espérance confiante en Dieu; contre les passions corporelles, les passions spirituelles; contre la vue du corps, la vue de l'Esprit; contre l'élégance des vêtements, la mise austère; contre le luxe, l'abstinence; contre l'embonpoint, la maigreur; contre les propos de table, la méditation des choses célestes; contre la vue du visible, le souvenir de l'invisible; contre le monde d'ici-bas, la recherche du monde à venir; contre l'amour des parents corporels, l'amour des parents spirituels; contre l'attachement à la famille humaine, l'attachement à notre fa-

mille céleste; contre la cité et la maison de la terre, l'habitation de la Jérusalem d'en-haut.

Toutes ces maladies et de semblables sont donc guéries et soulagées par leur contraire, et celui qui désire les choses spirituelles doit renoncer aux choses corporelles. Car le désir de l'un ne vit pas en nous avant la mort de l'autre, c'est-à-dire que le désir de l'Esprit ne vit pas dans nos pensées avant la mort du désir du corps; la mort de l'un fait vivre l'autre. Lorsque le corps (24) est vivant en nous avec toutes ses convoitises, l'âme est morte avec tous ses désirs; et lorsque l'âme a part à la vie de l'Esprit et que tous ses membres, c'est-à-dire ses pensées, vivent avec elle, l'homme ressuscité d'entre les morts et vit de la vie nouvelle du monde nouveau. Nous ne pouvons pas revêtir l'homme nouveau qui est spirituel, avant de nous être dépouillés de l'homme ancien qui est corporel; et bien que nous ayons revêtu l'homme nouveau par le baptême, nous ne le sentons pas. Toutes les maladies étant guéries par ces remèdes, il appartient à chacun de connaître sa maladie, de devenir son propre médecin, et de prendre les remèdes contraires. A côté de la maladie est posée la plante qui la soulage, à côté de l'ulcère, le pansement qui le guérit. Si tu désires guérir tes maladies, leur remède n'est pas loin; seulement, sens-les, tes maladies, et acquiers la connaissance des plantes qui les guérissent.

Par le plan sommaire que je t'ai tracé, comprends le reste par ta propre diligence. Car l'enseignement ne t'apprend pas tout, de peur que tu ne deviennes endormi et inerte. Et si tu estimes au-dessus de tes forces ce qui a été dit ou qui va être dit, appelle Dieu à ton aide, et tu recevras de lui la grâce qui t'aidera. Nous-mêmes, c'est avec l'aide de Dieu que nous nous sommes mis à écrire (25) autant qu'il était en notre pouvoir, c'est-à-dire autant que le dispensait la grâce, pour notre aide personnelle et pour l'utilité des autres. Nous présentons ces homélies dans leur ordre, et nous montrons d'abord par où le disciple doit com-

mencer, puis comment il progressera et montera tous les degrés des règles, jusqu'à ce qu'il parvienne enfin au degré supérieur de l'amour, et de là au degré de la perfection. C'est alors que l'accueillera le pays spirituel de la joie du Christ, et lorsqu'il y sera, il sera affranchi des passions et délivré des convoitises, et il aura foulé aux pieds tous ses ennemis. C'est alors que l'homme dit avec assurance la parole de l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi*¹⁰. A lui la gloire pour toujours! Ainsi soit-il.

FIN DE LA PREMIÈRE HOMÉLIE
QUI EST LE PROLOGUE DU VOLUME

10. Gal., 2, 20.

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES SUR LA FOI

I

La première homélie sur la foi — deuxième des treize — est intitulée : « Deuxième homélie, dans laquelle il enseigne quel est le premier commandement que doit prendre sur lui l'homme qui veut devenir disciple du Christ. » Le titre reproduit l'expression « prendre sur soi, prendre dans son âme » qui revient à plusieurs reprises dans les deux homélies et dès le début de celle-ci : « Celui qui veut s'approcher de manière ordonnée de la règle de disciple du Christ doit, avant toute chose, prendre sur lui la foi véritable » (n. 26).

La foi est véritable lorsque la raison de croire est véritable : « La foi véritable croit Dieu pour la seule raison que c'est Dieu qui parle » (n. 26). « Croire Dieu » n'est plus une expression courante aujourd'hui; nous ne disons plus que : « Croire en Dieu », ce qui n'a pas le même sens. Croire en Dieu, c'est croire à son existence, et croire Dieu, c'est croire ce que Dieu dit. Dans la pensée de Philoxène, il ne s'agit pas là d'une révélation particulière de Dieu, mais du témoignage que Dieu rend à l'homme qui prêche sa parole, témoignage auquel Notre-Seigneur fait souvent appel et que seul entend l'homme qui connaît Dieu, comme dit Notre-Seigneur, qui « a senti » Dieu, comme va dire Philoxène.

« Juger les volontés de Dieu, c'est le fait d'une âme qui n'a pas senti Dieu » (n. 27). Celui qui a senti Dieu se comporte à l'égard de sa parole comme l'enfant à l'égard de la

parole de son maître ou de ses parents (n. 29-30). Cette expression « sentir Dieu », nous la rencontrerons souvent dans les homélies, particulièrement dans la suivante, et elle y sera expliquée, alors qu'elle ne l'est pas ici : c'est la connaissance expérimentale de Dieu, le contact immédiat de l'âme avec Dieu, et qui donne à l'âme le pouvoir d'entendre sont témoignage lorsqu'elle entend prêcher sa parole; elle reconnaît la voix de Dieu dans la voix du prédicateur, et c'est Dieu qu'elle croit.

Philoxène va même dire que la foi perçoit immédiatement l'existence de Dieu, de telle sorte qu'elle n'a pas besoin de la preuve par les créatures pour la lui démontrer, car c'est encore par le témoignage de Dieu qu'elle voit ses œuvres dans les créatures comme elle entend sa parole dans la prédication de l'Évangile : « Même l'existence de Dieu, c'est par la foi que nous la connaissons, parce que tout ce que nous en apprenons a son origine dans la foi; car, bien que la vue et l'harmonie des créatures instruisent les sages sur leur Créateur, cependant, cela même aussi, la foi le précède, et beaucoup l'ont tenu pour un mensonge parce qu'ils n'avaient pas la foi » (n. 35).

Philoxène entend donc que la sagesse humaine connaît l'existence de Dieu en se fondant sur la vue des créatures, mais il pense qu'elle est éclairée dans son jugement par la foi qui a d'abord senti Dieu et qui l'aide à reconnaître les œuvres de Dieu dans les créatures. L'homme qui n'a pas senti Dieu est aveugle devant les créatures de Dieu comme il est sourd à la parole de Dieu.

« En résumé, tout ce qui est esprit et le monde entier des êtres spirituels n'est vu que par la foi, n'est senti que par la foi; et s'il n'y avait pas la foi — entendons le contact de l'âme avec l'ordre spirituel — ce serait comme si ce monde-là n'existait pas » (n. 35-36). « La foi ne trouve sa preuve qu'en Dieu qu'elle voit et qu'elle sent » (n. 41). « La foi véritable se voit à la solide qualité de l'âme et à la stabilité des pensées, image de la pensée et de la volonté immuables de Dieu » (n. 42-43).

La foi est donc le commencement de l'état de disciple, le fondement de la tour qu'il entreprend de bâtir — ré-

miniscence de Luc, xiv, 28 — et qui le fera monter jusqu'au ciel (n. 47-48). Les règles les plus sévères ne servent à rien et toutes les vertus sont mortes sans la foi (n. 49-50).

II

La deuxième homélie sur la foi — troisième des treize — est intitulée : « Troisième homélie : sur la foi », sans plus, comme si l'auteur du titre n'y avait rien trouvé de nouveau. Il y a cependant du nouveau. Dans l'homélie précédente, il nous a été donné une théologie de la foi; dans celle-ci, va nous être décrite une expérience de la foi; dans la première, nous avons assisté aux triomphes de la foi sur les créatures; dans la seconde, nous allons « goûter » les triomphes de la foi dans l'âme. De la science théologique nous passons à l'expérience mystique.

L'homélie s'ouvre par la deuxième idée maîtresse de l'introduction, à savoir que c'est par une nouvelle nature que nous pouvons acquérir la connaissance du bien : « Viens te former des yeux nouveaux, viens te créer des oreilles cachées ». (n. 52-53).

Cela dit, Philoxène va développer la première idée maîtresse de son introduction : poser dans l'âme le fondement de la discipline du Christ. L'homélie précédente disait que la puissance de la foi est vue par les signes et les prodiges qu'elle accomplit. Celle-ci dit : « La puissance de la foi est sentie par elle-même et en elle-même; la foi n'est pas achevée à l'audition de l'oreille, mais elle est confirmée de l'intérieur par la puissance de l'âme... La foi est plus intérieure que la science : la science est au dehors, parmi les créatures, la foi est à l'intérieur auprès de la réalité », (n. 54). « C'est à l'intérieur du Saint des Saints de l'intelligence cachée et spirituelle que les mystères de la foi sont montrés... Les œuvres de la foi se voient au dehors mais sa puissance est sentie à l'intérieur par l'intelligence » (n. 55). « La foi ne se donne pas à goûter à l'intelligence par autre chose qu'elle-même, sans l'intermédiaire des signes : elle habite elle-même dans l'âme, elle fait lever

la lumière de sa nature à l'intérieur de l'âme et l'âme est stupéfaite de la lumière nouvelle qui se répand sur elle » (n. 56).

L'expression « à l'intérieur de » se rencontre souvent dans les homélies; elle veut dire : caché aux yeux du corps, au delà de la portée du regard du corps; tout l'ordre spirituel qui n'est vu que par la foi est à l'intérieur de l'ordre corporel qui est vu des yeux du corps. Nous disons encore aujourd'hui « la vie intérieure » pour désigner la vie spirituelle.

« Par la foi nous comprenons que les siècles ont été disposés dans leur ordre par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit est venu de ce qui ne paraît pas » (n. 58). C'est une citation de l'Épître aux Hébreux, xi, 3. L'Épître entend par les siècles, les siècles passés d'Israël, et, par ce qui se voit, les faits de l'histoire d'Israël. L'Épître veut dire que la foi est fondée sur un jugement inductif pour qui ce qui se voit prend valeur de signe et qui perçoit sur ces signes l'intervention de Dieu. Philoxène adopte donc cette notion de l'acte de foi. Sa pensée s'est notablement approfondie depuis la première homélie. Si nous lui demandions comment il se fait que ce qui se voit dans l'histoire d'Israël prend valeur de signe de l'intervention divine aux yeux de la foi, il nous répondrait que la foi, étant connaturelle à Dieu, perçoit dans ce qui se voit les signes de l'intervention divine comme notre intelligence naturelle, connaturelle au monde, perçoit dans les choses de ce monde les lois de la nature.

Philoxène reprend ce qu'il a dit dans l'homélie précédente sur la raison de croire — c'est un des indices qu'il écrit celle-ci comme s'il n'avait pas écrit la première — : « Les preuves sont nécessaires à la science, à celui qui veut voir — voir des yeux du corps — et toucher — toucher de ses mains — avant de tenir pour vrai. Mais la foi n'a pas besoin de prodiges, puisque c'est elle-même qui les fait. La foi n'a besoin que d'entendre la parole de Dieu et de savoir que c'est Dieu qui parle, et elle reçoit sa parole sur-le-champ, sans hésiter » (n. 59). Notons que, dans la pensée de Philoxène, entendre la parole de Dieu et savoir que c'est

Dieu qui parle ne font qu'un : celui qui ne sait pas que c'est Dieu qui parle ne l'a même pas entendu, c'est-à-dire n'a pas perçu son témoignage.

Comment expliquer l'incrédulité ? « Le soleil est brillant de sa nature et la parole de Dieu est puissante chez celui qui la dit; cependant la lumière du soleil est appauvrie chez les yeux aveugles et ne fait rien voir, et le commandement de Dieu est faible dans une âme qui n'a pas la foi » (n. 60). L'incrédulité ne vient donc pas du manque d'évidence du témoignage de Dieu, mais de l'aveuglement et de la surdité de l'intelligence : elle n'a pas senti Dieu.

Le disciple ne pourra pas observer les commandements de Dieu à moins de croire d'abord à la parole de Dieu (n. 66). C'est toute l'Épître aux Romains, dont Philoxène est nourri comme de toute l'Écriture : la justice de la foi est seule capable d'accomplir la loi, et la justice de la loi, loin d'en être capable, trouve même dans la loi l'occasion de pécher.

La foi, fondée sur l'évidence du témoignage de Dieu, est cependant un acte libre. La volonté peut tourner la foi en superstition, en nous faisant croire par la foi ce qui n'est pas l'objet de la foi (n. 66-67).

L'homélie se termine par des exhortations au disciple : « Mais toi, ô disciple, sers-toi de la foi dans son bel ordre; par elle, crois Dieu et ne crois pas le monde » (n. 68). « Que la foi seule soit la cause de ta sortie du monde » (n. 72). « Il ne convient pas au disciple du Christ que son bien soit institué par la loi des hommes, de crainte que, lorsque les lois auront été abrogées ou que leurs législateurs auront voulu les changer, son bien ne soit dissipé » (n. 73). Philoxène parle ici des us et coutumes du monastère qui, sans la foi, ne sont plus que la loi des hommes.

(26) DEUXIÈME HOMÉLIE, DANS LAQUELLE IL
ENSEIGNE QUEL EST LE PREMIER COMMAN-
DEMENT QUE DOIT PRENDRE SUR LUI L'HOMME
QUI VEUT S'APPROCHER DE LA DISCIPLINE DU
CHRIST.

Celui qui veut s'approcher en ordre de la règle de disciple du Christ doit, avant toute chose, prendre dans son âme la foi véritable. La foi croit Dieu et ne le contrôle pas; elle tient pour vraies ses paroles et ne fait pas de recherches sur sa nature; elle écoute ses voix et ne juge pas ses actes. Elle croit Dieu dans tout ce qu'il dit, sans demander de témoignages ni de preuves de la vérité de sa parole, parce qu'il lui suffit de cette preuve véritable que c'est Dieu lui-même qui parle. Des signes, des témoignages, des preuves, sont nécessaires lorsque c'est un homme qui fait et dit quelque chose; mais lorsque c'est Dieu lui-même qui parle et le Seigneur de l'univers qui dit qu'il fait, il nous est nécessaire de croire, puisqu'il suffit pour persuader notre foi que c'est Dieu qui parle et qui agit.

Et personne n'a le pouvoir de juger ses volontés : comment (27) l'homme qui est une créature pourrait-il juger la volonté de son Créateur? De même qu'un vase d'argile ne peut pas blâmer son potier en lui demandant pourquoi il l'a ainsi façonné¹, ni juger un seul de ses actes, de même, l'homme, qui n'est qu'un vase d'argile doué de la parole, ne peut pas non plus blâmer son potier, le Créateur : car, bien qu'il ait la parole de la science, elle ne lui a pas été donnée

1. Cf. Rom., 9, 21.

pour juger la volonté de son Créateur, mais pour louer la science qui l'a façonné. L'homme, bien que doué de la parole, est plus incapable de faire des recherches sur son Créateur que le vase d'argile, qui ne parle pas, de contrôler son potier : car c'est pour lui rendre grâces, que Dieu, notre Créateur, nous a fait don de la parole; c'est pour que nous admirions ses créatures, qu'il a mis en nous les pensées de la science; c'est pour que nous le sentions, qu'il nous a fait posséder le don de la sagesse; c'est pour que nous prenions le goût de ses bienfaits, qu'il a mis en nous le goût du discernement; et c'est pour que nous le voyions dans ses œuvres, qu'il nous a donné l'œil de la foi qui considère ses secrets.

Dieu est plus grand que le champ d'examen de nos pensées, et sa Providence dépasse aussi le champ d'investigation de notre science. Ses œuvres marchent avec sa nature, et de même que sa nature n'est pas sujette à l'examen, de même les actions de sa nature ne sont pas sujettes non plus aux investigations. Nous ne pouvons pas juger ses volontés, pourquoi il a voulu ainsi et pourquoi il a fait ainsi; car de même que nous ne pouvons le juger, pourquoi il nous a faits de cette forme et pourquoi il nous a créés et mis au monde ainsi composés, de même nous ne pouvons non plus blâmer une seule de ses volontés, pourquoi il a voulu (28) et fait ainsi.

*Celui qui s'approche de Dieu est tenu de croire qu'Il est, et qu'Il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent*². Telle est la loi que Paul a transmise à l'homme qui veut s'approcher de Dieu et la dette qu'il lui a imposé de payer : croire seulement que Dieu est. Et celui qui croit que Dieu est ne recherche pas depuis quand ni comment; de même, s'il entend sa volonté, sa parole et son enseignement, il tiendra pour vrai que c'est la volonté de Dieu et il entendra la voix et le commandement de Dieu. Quant à juger pourquoi, et

2. Hébr., 11, 6.

de quelle manière, et à cause de quoi, c'est la recherche audacieuse d'une âme qui n'a pas senti Dieu.

Car celui qui a senti Dieu doit acquérir l'esprit d'un enfant et être à l'égard de Dieu et de sa Providence comme un enfant à l'égard de son père et de sa mère. Et de même qu'un enfant reçoit l'enseignement de son maître et n'examine pas ses paroles ni ne vérifie son enseignement, ne jugeant pas, même en pensée, ce qu'il lui enseigne, parce qu'il n'a pas la force dans ses propres pensées de juger ce qu'il entend, de même doit être l'homme à l'égard de Dieu, ne l'examinant pas par ses paroles et ne jugeant pas ses actions par ses pensées secrètes; car il est un enfant, et il écouterait comme un enfant son enseignement et le recevra avec foi.

Car Dieu nous a fait naître de nouveau pour nous apprendre que nous sommes des enfants (29) et que nous sommes nés du monde à la foi comme des nouveau-nés; les entrailles qui nous font naître de nouveau ont été posées au milieu : c'est le baptême dans lequel est mêlé l'Esprit; et nous naissons par la foi. Et de même que l'enfant de ce monde, au moment où il naît des entrailles, est dans toute l'enfance de la nature, et ne sait rien du monde, et ne fait pas d'examen ni de recherche, et ne pense ni ne parle, mais se meut seulement par les mouvements vivants de la nature, étant incapable de toute pensée, de même, l'enfant spirituel que font naître les entrailles du baptême et non plus les entrailles de la nature, est tenu de s'abstenir de contrôler celui qui le fait naître, écoutant purement ses paroles, se comportant en enfant à l'égard de son enseignement, recevant ses paroles et ne se mettant pas à les examiner.

De même donc que le nouveau-né de ce monde apprend les noms des choses du monde sans en comprendre le sens, de même, nous aussi, recevons les noms et les paroles, et laissons à Dieu le secret de leur signification. Car nous sommes des enfants à l'égard de cette science, et des nouveau-nés à l'égard de la

sagesse de Dieu qui est ineffable; et c'est ainsi que nous a appelés la parole de notre Sauveur : *Laissez les enfants venir à moi et ne les empêchez pas, parce que le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent*³. Et il a dit encore dans un autre passage : *Celui qui ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera pas*⁴.

Car il faut que (30) notre foi soit, à l'égard des paroles que Dieu nous dit, comme la foi des enfants à l'égard des choses du monde. C'est ainsi qu'est l'enfant à l'égard de la parole qu'il entend de son père : il eroit sans hésitation qu'il lui donnera tout ce qu'il lui promet; il n'appelle pas sa parole menteuse, il ne la vérifie pas, il ne la contrôle pas, il ne met pas sa force à l'épreuve; il se tient sur sa vérité et la reçoit. Car il ne sait même pas discerner si la chose que lui promet son père est plus élevée que son rang, mais il reçoit de lui simplement tout ce qu'il lui dit, sans hésiter : voit-il la pourpre sur le fils du roi ou la couronne posée sur sa tête, il demande à son père de les lui donner, croyant, dans la candeur de son esprit, qu'il les lui donnera, parce qu'il pense qu'il peut tout faire; et si c'est un serpent ou un scorpion qu'il voit, il ne craint pas d'étendre sa main vers eux dans sa naïveté, et de dire à son père ou à sa mère de les lui donner, en faisant savoir son désir naïf par ses pleurs; et son importunité continuelle auprès d'eux et ses cris et ses pleurs témoignent qu'il demande de toute la force de la nature, croyant que l'autorité de son père s'oppose à ce qu'il soit blessé par un reptile nuisible; et il n'y a pas de doute dans son âme que ce qu'il demande lui sera donné. Notre-Seigneur a donc commandé à tous ceux qui reçoivent son royaume d'avoir pour modèle les enfants, en tenant pour vraies et en croyant les promesses de Dieu, à l'exemple des enfants.

Car Notre-Seigneur a prêché et révélé son royaume

3. Mt., 19, 14.

4. Mc, 10, 15.

à des corporels, et il leur a dit : (31) *Faites pénitence parce que le royaume de Dieu est arrivé*⁵. Tu as entendu la voix qui prêche le royaume : crois-la sans hésiter, sachant surtout que c'est la voix de Dieu. Ne te demande pas comment est ce royaume; ne fais pas de recherches sur ces lieux spirituels avec tes pensées; ne prends pas sur toi la manière de connaître corporelle lorsque tu entends parler de lieux incorporels; n'invente pas de ressemblances par ton imagination sur ces demeures glorieuses que l'Ascension du Fils a préparées; et ne rétablis pas par ta science ce que la science de Dieu a préétabli. Car tu n'es pas appelé pour faire des recherches sur le royaume ni pour le préparer et l'établir, mais pour y être en héritier et en invité et pour jouir de l'effusion de ses félicités spirituelles. Tu as entendu la voix de Jésus qui te dit au sujet du royaume : *Fais pénitence, le royaume de Dieu est arrivé. Il t'a dit : Fais pénitence, et non : Fais des recherches sur le royaume. Car le royaume est près de toi si tu t'approches de lui; et on ne s'approche pas de lui par des enquêtes et des investigations, en se demandant : Comment, et combien, et à quoi ressemble le royaume, mais c'est par l'observation des lois du royaume et l'accomplissement des commandements que l'autorité du royaume nous a transmis.*

Et voici tout ce que tu as entendu par la foi sur Dieu : Il est depuis toujours (32) et de toute éternité. Il est par sa propre substance, n'étant pas venu d'autre chose. Il n'est pas une seule personne, mais une seule nature substantielle qui est crue et confessée en trois personnes. Et encore, au sujet des personnes, la parole de la foi t'apprend à tenir pour vrai que celui qui a engendré n'a pas été divisé, et que celui qui a été engendré n'a pas été retranché, mais que le Père est substantiellement avec son Fils et éternellement avec l'Esprit-Saint qui leur est consubstantiel. Et tu con-

5. Mt., 3, 2.

fesses seulement qu'ils sont. Mais comment, et depuis quand, et combien, et jusqu'où, et dans quelle forme, et dans quel ordre, et comment ils se ressemblent, et comment ils sont trois bien qu'ils ne soient pas séparés l'un de l'autre, et comment ils sont nommés trois bien qu'ils soient l'un dans l'autre, et comment le Fils est né bien qu'il n'ait pas été retranché du Père, et comment le Père l'a engendré bien qu'il ne soit pas sorti au dehors de lui, et comment ils ne sont pas dits trois êtres bien qu'ils soient en substance depuis toujours et de toute éternité. Ces choses et de semblables sont reçues par la foi; et sans la foi, on ne peut pas les entendre, car l'audition pure et simple ne les supporte pas si la foi ne se trouve pas avant elle pour les recevoir.

De même, toute parole qui est dite des natures spirituelles et des ordres d'en haut ne peut être reçue que par la foi. Car comment la foi (33) n'est-elle pas nécessaire, puisque le Livre, bien qu'il les appelle certainement spirituelles, parle d'elles dans un autre passage comme de natures composées, et pose sur leur composition des aspects qui diffèrent les uns des autres? Car, au sujet des Séraphins, la parole du Livre nous a parlé d'ailes et de visages, et, au sujet des Chérubins, d'autres aspects qui se changent l'un dans l'autre. Laquelle de ces paroles tiendrons-nous pour vraie, puisque, voici, les deux se réfutent l'une l'autre, d'après l'audition extérieure de la parole? Croyons qu'ils sont des esprits, tenons pour vrai qu'ils sont composés, recevons que leur composition est de différents aspects. Nous recevons toutes ces choses avec foi parce que c'est Dieu qui les a dites.

*Les dos des animaux étaient pleins d'yeux en faisant le tour*⁶ : il nous a appris par cette parole que la nature spirituelle voit tout entière, entend tout entière, sent tout entière, pense tout entière, goûte tout entière, comprend tout entière, désire tout entière ce que dé-

6. Ez., I, 18.

sire sa nature, et qu'elle n'entend pas par une partie et non par une autre, ou qu'elle ne voit pas par l'une et non par l'autre, mais qu'elle est tout entière ouïe, et tout entière vue, et qu'elle est tout entière tout ce qu'elle est, et que son ouïe n'est pas troublée par sa vue lorsqu'elle voit par la partie qu'elle entend et goûte par la partie qu'elle pense. Et comme elles ne sont pas troublées ni abolies l'une par l'autre, elles sont crues être ainsi. Et chez les natures composées, c'est le contraire qui existe : la nature entend par une partie, voit par une autre, goûte par une autre, respire par une autre, sent par une autre, pense par une autre; et, par suite de la composition de ses membres, les mouvements de ses passions sont divisés aussi. (34) Mais là-haut, chez ces natures spirituelles, chacune d'elles est tout entière dans tous ses mouvements, les membres n'étant pas séparés chez elle, la tête, les pieds, les mains, le visage, le derrière, le devant, la longueur, la largeur, la couleur, les formes, parce qu'ils se changent l'un dans l'autre. Car, chez ces natures-là, la composition des membres n'existe pas, et ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'œil qu'il n'y a pas la vision de l'œil, et parce qu'il n'y a pas d'oreille qu'il n'y a pas l'audition de l'oreille, et parce qu'il n'y a pas de palais du corps qu'elles n'ont pas le goût des choses spirituelles, et parce qu'elles n'ont pas d'ailes qu'elles ne volent pas, et parce qu'elles n'ont pas de pieds qu'elles ne marchent pas, et parce qu'elles n'ont pas les membres du cœur qu'elles ne pensent pas; mais elles possèdent tout le service des membres bien qu'elles n'aient pas de membres composés.

Et il n'est pas au pouvoir de notre science de comprendre comment l'opération des membres subsiste sans membres, mais c'est par la science que Dieu nous a donnée, c'est-à-dire par la foi, que nous le comprenons, et bien que ces choses ne tombent pas sous la recherche des pensées humaines, nous les recevons sans hésitation. Car même leur existence, c'est

par la foi que nous l'apprenons; et non seulement la leur, mais aussi celle de la nature substantielle qui les a créées, c'est par la foi que nous la connaissons, parce que tout ce que nous en apprenons a son origine dans la foi. Car même si la vue et l'harmonie des créatures instruisent et enseignent les sages sur (35) leur Créateur, cependant, cela même aussi, la foi le précède; car beaucoup, précisément parce qu'ils n'avaient pas la foi, ont tenu cela pour un mensonge.

En résumé, tout ce qui est esprit et le monde entier des êtres spirituels, c'est la foi qui le voit et la foi qui le sent, et si nous ne prenons pas la foi en nous-mêmes, nous ne pouvons rien comprendre en dehors de ce qui est vu. Et pour ce qui est vu, la foi n'est pas nécessaire, parce que la vue de l'œil le voit, car c'est corporel et l'homme le regarde corporellement; mais le monde entier de l'Esprit, c'est la foi qui le sent, et s'il n'y avait pas la foi, c'est comme si ce monde-là n'existait pas. Considère combien grande est la puissance de la foi, puisque sans elle toutes les choses spirituelles seraient comme si elles n'existaient pas; et non seulement les créatures vivantes ou les lieux spirituels, mais encore la substance qui est serait elle-même pour nous comme si elle n'était pas, si nous n'avions pas la foi. C'est pourquoi Paul a regardé le mystère de notre enseignement et a dit : *Celui qui s'approche de Dieu est tenu de croire qu'il est*. Car il a commandé au disciple de prendre sur lui la foi et de s'approcher ensuite de l'état de disciple du Christ. Et parce qu'il savait que la nature spirituelle ne tombe pas sous les sens corporels et que son existence n'est même pas connue puisqu'elle n'a à son service aucun des sens corporels, à cause de cela, il nous a commandé dans son enseignement de croire seulement qu'il est.

(36) Car le Créateur a divisé toute la nature corporelle en cinq espèces : une pour être vue, une pour être entendue, une pour être sentie, une pour être goûtée, et une pour être touchée, et il a donné cinq sens à l'homme pour goûter le monde dans la multiplicité

de ses variétés. Et maintenant, en dehors des cinq sens que j'ai dits, l'homme ne peut rien goûter du monde corporel, et le monde lui-même, en dehors d'eux, n'existe pas non plus. Quant au reste, tout ce qui est spirituel, substance ou créature, il n'appartient à aucune de ces cinq espèces et n'est goûté par aucun des cinq sens. C'est à cause de cela que Notre-Seigneur, en nous donnant la grâce de le sentir, nous a d'abord transmis la foi pour que nous le sentions par elle; et c'est ensuite qu'il nous a fait des révélations sur lui-même. C'est à cause de cela que le bienheureux Paul a dit : *La foi vient de l'audition de l'oreille, et l'audition de l'oreille, de la parole de Dieu*⁷. Car Paul nous a appris à recevoir la foi par l'audition de la parole de Dieu.

Mais bien que la foi ait été plantée en nous par Dieu, notre Créateur, quand nous avons été créés, cependant, elle s'était corrompue, et de foi, changée en erreur. Et de même que nous avons changé la sagesse naturelle qui nous fut donnée aussi quand nous avons été créés et que, par elle, nous avons amassé la sagesse du monde au lieu de la sagesse de Dieu, et quelque chose d'autre, en dehors de Dieu, que nous avons échangé pour la sagesse de Dieu, (37) comme Paul l'a dit : *Dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse*⁸, de même aussi la foi naturelle qui était en nous s'était convertie en erreur, et ce qui nous avait été donné par le Créateur pour nous être utile s'est trouvé chez nous nous être funeste, parce que nous en avons changé la destination utile et que nous nous en étions servis en dehors de sa fin. Notre foi a cru en quelque chose qui ne convenait pas et notre sagesse a su quelque chose qu'il ne fallait pas. Nous nous sommes servis de la foi là où la foi n'était pas demandée; ce que l'œil du corps voit et que considèrent tous les sens corporels, notre foi le considérait comme autre chose, et nous nous imaginions une chose pour une

7. Rom., 10, 17.

8. I Cor., 1, 21.

autre à son sujet. Et c'est parce que l'ordre de la foi que le Créateur avait planté dans notre nature avait été corrompu à ce point que la parole de Dieu a été plantée une seconde fois en nous et que la force qui était en nous a été réveillée par l'enseignement du Christ. C'est à cause de cela que partout, par toutes ses voix, il pousse la foi à arriver en nous : *En vérité, je vous le dis, si vous aviez la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Va-t-en d'ici, et elle s'en irait, et rien ne prévaudrait contre vous*⁹.

Nous avons appris par la foi que rien ne prévaut contre nous. Et à cause de cela, tout est vaincu par la force de la foi, selon le commandement de la parole du Christ. C'est par la foi que les signes ont lieu, que les prodiges sont faits, que les miracles sont accomplis (38) et que des choses admirables sont opérées. La foi seule fait tout ce qui est plus élevé que la nature : ressusciter les morts, rendre la santé aux malades, guérir les infirmes, purifier les lépreux, ouvrir les yeux des aveugles, faire marcher les boiteux, redresser et rétablir le reste de tous les membres, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, chasser les démons, tout cela, c'est la foi qui l'accomplit; une montagne est changée de place par la foi; la mer et les fleuves sont traversés à pied par la foi; toutes les natures obéissent au commandement de l'homme par la foi. En un mot, la foi met dans l'homme la puissance de Dieu, en sorte que lorsqu'il croit il fait tout ce qu'il veut par la puissance de sa foi. La foi transforme la faiblesse du corps en sa propre puissance et fait du commandement méprisé de l'homme le commandement obéi de Dieu.

La foi regarde ce qui n'est pas comme ce qui est et compte ce qui est comme ce qui n'est pas. Et cela aussi, c'est l'image de la puissance de Dieu de qui Paul a dit : *Il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est*¹⁰, et le prophète a dit : *Il reprend la mer et il la*

9. Mt., 17, 19.

10. Rom., 4, 17.

*dessèche*¹¹, et : *Il tarit tous les fleuves*¹², et encore : *Il regarde la terre et elle tremble, il reprend les montagnes et elles fument*¹³, et encore Isaïe aussi (39) a dit : *Il compte tous les peuples pour rien*¹⁴. Ces choses, donc, l'Esprit de Dieu les a dites de la puissance de Dieu, parce qu'il appelle ce qui n'est pas pour le faire être, et ce qui est pour l'anéantir. Et la foi imite cette puissance, non seulement parce qu'elle fait, à l'imitation de Dieu, des signes et des prodiges qui sont ce qui n'est pas, et qu'avec la puissance de Dieu elle anéantit et détruit ce qui est, mais encore parce qu'elle regarde sans voile ce qui passe pour ne pas être parce que c'est caché, et qu'elle compte comme ce qui n'est pas ce qui est et ce pour quoi nous travaillons et dont nous tirons service, parce que, d'avance, elle considère sa cessation : bien que ce ne soit point passé, elle l'a fait passer; bien que ce soit présent, elle l'a fait s'en aller; bien que ce soit agréable, c'est pour elle comme ce qui ne l'est pas; bien que toutes les créatures courent, pour la foi, elles sont en repos; bien qu'elle voie la mort, elle ne tient pas pour vrai qu'elle est la mort; et la richesse, elle l'estime pauvre; et tout ce qui est dans le monde, dans la nature même du monde aussi, elle le regarde comme ce qui n'est pas, parce que son cours va cesser et ses affaires prendre fin.

Et ce qui est éloigné et distant d'elle, la foi le fait venir, le met tout près, devant elle, et le considère face à face, et elle regarde sans voile toutes les choses cachées et toutes les choses obscures. Car le royaume des cieux est distant pour la vue (40) du corps, et l'ocil de la foi le regarde; les demeures de la maison du Père sont éloignées de nous corporellement, et déjà, la foi y habite; cette lumière spirituelle s'est levée glorieusement à l'intérieur de sa région, et la foi marche en elle et voit par elle; le vêtement de notre gloire

11. Ps. 106, 9.

12. Ps. 74, 15.

13. Ps. 104, 32.

14. Is., 40, 17.

est dans les cieux, et déjà notre foi en est ornée; notre richesse et notre bien spirituels sont là-haut, et notre foi y puise pour le donner; notre cité véritable est dans les cieux, et dès maintenant la foi y demeure; notre race, notre famille et nos pères sont dans cette lointaine région, et la foi parle avec eux et elle est dans leur conversation en tout temps; la table de nos délices est dressée là-haut et la foi s'en délecte continuellement; la source de notre breuvage de vie coule là-haut et la foi s'y abreuve en tout temps; les armées de la vie et les ordres de la lumière sont dans la région de la vie et la foi est glorifiée avec eux.

Mais pourquoi parler des créatures qui, même glorieuses, ne sont que des créatures, et qui, même grandes et étonnantes, ont eu un commencement à leur existence et à leur formation? Si elles sont éloignées de nous maintenant à cause de leur obscurité, nous sommes cependant sur le point de nous en approcher lorsque nous devenons spirituels selon l'ordre de leur région. Pourquoi parler de ces créatures, alors que Dieu, qui est distant et éloigné de tout, est proche pour la foi dans sa nature substantielle même, qui n'est pas loin de nous si loin que nous soyons de lui, qui n'est pas distant de la foi si distant qu'il soit dans son être, qui (41) est tout près pour la foi bien qu'il soit au-dessus de tout, et près de qui est la foi bien qu'il soit à l'intérieur de toutes les créatures, douées de la parole ou muettes, vivantes ou insensibles?

Car telle est la nature de la vision de la foi : nous voyons ce qui ne se voit pas, nous savons ce qui ne se sait pas, nous sentons ce qui ne se sent pas, nous voyons et nous approchons ce qui est infiniment distant. Et plus la nature que la foi cherche à voir est subtile, cachée, intérieure, spirituelle, sublime, ineffable; plus claire est sa vision. La foi trouve sa preuve dans ce qui est très grand; elle compte comme une injure de rester auprès des petites choses et d'être retenue auprès d'une œuvre créée; et à cause de cela, elle dépasse toute chose et n'est retenue auprès de rien,

si ce n'est auprès du Créateur. Car la mesure des créatures ne peut pas supporter et retenir la puissance de la foi; il n'y a pas de créature à laquelle elle croie, et ce qu'elle en croit, c'est qu'elle est créée et non qu'elle est; sa propre preuve est goûtée seulement en Dieu, parce qu'elle rejette tout et met sous elle toutes les natures; et elle, elle s'approche tout près du Créateur.

La foi fait passer ce qui est présent et fait venir ce qui est futur. La foi est la langue de Dieu. La foi est le commandement du Créateur. La foi commande, et, comme Dieu, elle est obéie en tout. (42) Elle fait un signe, et toutes les créatures lui répondent. La puissance de la foi est la puissance de Dieu, parce que c'est de Dieu qu'a été tirée la puissance de la foi. La foi est la maîtresse des créatures, et de même qu'une maîtresse commande à ses servantes et qu'elles lui obéissent, de même aussi la foi commande aux créatures et elles lui obéissent. Et chose admirable, non seulement les créatures obéissent à la foi, mais encore le Créateur ne résiste pas à sa volonté : tout ce qu'elle désire, elle le reçoit; tout ce qu'elle lui demande, il le lui donne; elle l'appelle, et il répond; la porte du Donateur est ouverte devant les demandes de la foi comme il l'a dit : *Tout ce que vous demanderez sans hésiter, vous le recevrez*¹⁵. Oui, la foi commande dans la maison de Dieu, comme la maîtresse des richesses et la dispensatrice des biens!

Admirable et sublime mystère de la foi, et que personne ne peut expliquer! Elle est si grande qu'elle est la demeure de Dieu! J'entends la foi qui n'est pas seulement de nom et ne s'arrête pas à la voix et à la parole, mais qui se voit à la solide qualité de l'âme et à la stabilité fixe et ferme des pensées, qui ne se renie pas elle-même, mais qui, en cela aussi, imite Dieu de qui Paul a dit : *Il ne peut se renier lui-même*¹⁶. De même aussi, la foi, parce qu'elle ne se renie pas elle-même et qu'elle ne fait pas entrer

15. Mt., 21, 22.

16. II Tim., 2, 13.

le doute en elle, et que la présomption ne tombe pas chez elle, et que la peur ne pénètre pas dans son autorité, la foi fait tout ce qu'elle veut, et tout ce qu'elle demande lui est donné. (43) C'est cette foi qu'est tenu de prendre en lui-même l'homme qui s'approche de Dieu. La foi n'a pas de pensées qui se délient l'une l'autre ni d'opinions qui se détruisent les unes les autres; elles ne se repent pas de ce qu'elle a fait et dit, et elle ne se blâme pas une fois qu'elle a dit et demandé ce qu'elle veut. Et de même que Dieu ne se repent de rien de ce qu'il a fait et dit, de même, la foi non plus ne se repent pas de ce qu'elle a fait, afin qu'en cela aussi elle imite Dieu.

Le commandement de la foi est un commandement revêtu d'autorité. Elle prie avec assurance, et selon son assurance, sa prière est accomplie sur-le-champ par les créatures. Parfois elle ne prie même pas et commande quelque chose et parle avec autorité, à l'imitation de Dieu, et de même que rien ne peut résister au commandement de Dieu, de même rien ne résiste au commandement de la foi. Parfois elle prie et se manifeste par sa prière; et parfois elle commande avec autorité sans prier, et elle est obéie.

Élie ne pria pas devant Achab, et il fut obéi; sa foi commanda avec autorité, et ce qu'il dit arriva aussitôt. Et sa parole a régné sur toutes les natures et créatures plus que le commandement d'un roi sur les villes de son empire : *Il est vivant, le Seigneur puissant devant qui je suis, il n'y aura pas de rosée ou de pluie ces années-ci jusqu'à ce que je le dise*¹⁷. Il n'est pas écrit qu'il pria d'abord et qu'il dit ensuite. Et aussitôt que la créature entendit sa parole, elle se soumit au signe de son commandement. (44) Toutes les créatures ont écouté le commandement d'un homme mortel comme la parole de Dieu : les nuées lui ont obéi; il a appelé la terre et elle lui a répondu; il a commandé l'air, et on ne l'a plus vu dans ses variations; toute la création

17. I Rois, 17, 1.

devint devant la parole d'Élie une servante qui exécutait en hâte le commandement que sa maîtresse lui avait donné. Et dans un autre passage, il commanda aux généraux qui étaient montés pour le faire venir et aux autres qui étaient avec eux, comme il est écrit : il parla avec l'autorité divine, et un feu de Dieu descendit du ciel et les consuma tous : *Si je suis prophète comme tu l'as dit, que le feu descende du ciel et te dévore, toi et les cinquante qui sont avec toi*¹⁸; et aussitôt, sans délai, un feu s'allumait dans le ciel et descendait sur les impies, et la parole du prophète s'accomplissait réellement.

Dans d'autres passages, il est écrit que la foi a d'abord prié et qu'elle a été ensuite exaucée, comme il est écrit : *Il se pencha et mit son visage entre ses genoux, et il envoya son disciple regarder vers la mer*¹⁹. Et lorsqu'il ressuscita le fils de la veuve, il pria et se prosterna, et c'est alors qu'il le ressuscita; et la foi s'est fait voir dans cette prière, car s'il n'avait pas cru qu'il le ressusciterait, il n'aurait pas pris l'enfant à sa mère, il ne l'aurait pas monté, et il ne l'aurait pas posé sur son lit. Et encore, il disait avec autorité à son disciple (45) : *Demande ce que tu veux, et je te le donnerai tant que je ne serai pas enlevé d'avec toi*²⁰; et l'Esprit fit réellement comme avait demandé le disciple et commandé le maître, et le don reposa sur Élisée. Et pendant qu'il offrait les sacrifices sur la montagne du Carmel en présence d'Achab et de tout Israël : *Exauce-moi, Seigneur, exauce-moi, Seigneur, criait-il, afin que tout ce peuple sache que c'est toi qui es le Seigneur et que je suis ton serviteur, et que j'ai fait toute chose par ton commandement*²¹; et il ne fut pas exaucé et ne fit pas descendre le feu avant d'avoir prié.

Et la raison pour laquelle, dans un passage, ils priaient, et dans un autre, ils commandaient avec auto-

18. II Rois, 1, 10.
2, 9.19. I Rois, 18, 42-43.
21. I Rois, 18, 36-37.

20. II Rois,

rité, est évidente : dans l'un apparaissait leur faiblesse, et dans l'autre était révélée la puissance de Dieu qui était en eux; car, lorsqu'ils priaient et suppliaient, on voyait qu'ils étaient de faibles hommes, et lorsqu'ils commandaient et étaient obéis sans prier, on savait que la puissance de Dieu était avec leur commandement; dans un passage, ils parlaient comme des hommes, et dans un autre, comme les serviteurs de Dieu, c'est-à-dire comme des dieux de chair : car la foi qui était en eux en avait fait des dieux célestes.

En cela, ils ressemblaient au Christ Dieu qui, parfois, faisait les choses comme revêtu d'autorité, et dans un autre passage, demandait d'abord et faisait ensuite. Il ne ressuscita pas Lazare avant d'avoir prié; il ne bénit pas le pain et ne le partagea pas aux foules avant d'avoir regardé le ciel; il ne commanda pas au sourd de s'ouvrir avant d'avoir mis de la salive avec ses doigts dans ses oreilles (46) et regardé le ciel. Et les autres, il les guérissait par un commandement revêtu d'autorité, sans regarder le ciel ni demander à son Père : il ressuscita le jeune homme, fils de la veuve, par un commandement revêtu d'autorité; il appela à haute voix la fille du chef de la synagogue, et aussitôt, elle se leva; il commanda à la mer, et elle se calma, et au vent, et il tomba. *Remplissez d'eau les urnes*, dit-il seulement, et : *Puisez*²²; et il fit porter au chef de la table; et le fait ne fit pas attendre sa volonté. *Je te dis*²³, sors, dit-il à l'esprit muet, qui s'en alla de l'homme sur-le-champ. *Je le veux, sois purifié*²⁴, dit-il au lépreux, et la lèpre disparut du corps sur-le-champ, comme il l'avait voulu.

D'une part, Jésus faisait des miracles en priant, pour s'abaisser auprès de ceux qu'il a appelés pour ses frères par sa grâce; et pour qu'ils ne soient pas attristés de n'être pas exaucés sans prier, il s'est abaissé lui aussi, et il a prié d'abord et il a été exaucé ensuite; le maître s'est fait l'égal de ses serviteurs pour que

22. Jn, 2, 7.

23. Mc, 9, 25.

24. Mt., 8, 3.

soit accompli ce qui est écrit : *Il fallait qu'il fût semblable en tout à ses frères*²⁵. D'autre part, il leur a donné le pouvoir de parler avec autorité et d'être obéis, afin qu'ils sachent par là qu'ils étaient les serviteurs de Dieu et pour donner à la foi l'assurance qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait.

Josué, le fils de Nun, commanda aussi avec autorité au soleil et à la lune, et ils s'arrêtèrent, et (47) chacun d'eux stationna sur le lieu de sa marche. Josué étendit la main et parla avec l'autorité de la foi : *Toi, soleil, reste sur Gabaon, et toi, lune, sur la plaine d'Ayalon*²⁶. Et le soleil se retint et la lune s'arrêta jusqu'à ce que le peuple se fût vengé de ses ennemis. Et pourquoi parler seulement des prophètes alors que dans tout le peuple aussi, et chez les femmes et chez les enfants ensemble, la foi a montré des triomphes de ce genre? La foi a poussé des clameurs comme il lui avait été commandé et les murs n'ont pas pu tenir devant sa voix. Partout la foi a montré des triomphes de ce genre, et dans tous les Livres saints elle a fait de ces miracles. Et celui qui a senti la puissance de la foi et l'a expérimentée réellement sait qu'elle a fait ces choses et croit qu'elle en opérera encore de ce genre-là.

Donc, toi aussi qui veux être le disciple de Dieu, acquiers la foi, maîtresse de tous nos biens. Qu'elle soit le commencement de ton état de disciple. Pose-la pour fondement de ta tour, et aussi haute que tu voudras qu'elle soit, elle ne tombera pas. Car la construction dont la foi est le fondement n'est pas ébranlée par les flots et les vents. C'est cette foi que Jésus a posée pour fondement par Simon, et de même que Notre-Seigneur en a fait le commencement, de même aussi le disciple qui s'approche avec ordre de l'état de disciple doit commencer par elle. Jésus l'a posée pour fondement à toute l'Église : toi, pose-la pour fondement à ta règle; il a construit sur elle les règles parfaites du monde entier : toi, (48) construis sur elle

25. Hébr., 2, 17.

26. Jos., 10, 12.

les triomphes et les règles; il l'a posée définitivement pour fondement à toutes les générations qui suivraient sa venue : toi, fais-en le commencement de ta vie en Dieu.

Vois combien grande est sa puissance, puisqu'elle a suffi à porter tous les hommes! Jésus l'a posée dans le fondement de la construction de son Église parce que, d'avance, il a regardé sa puissance invincible, sa solidité inébranlable, sa force inépuisable, son triomphe irréprochable, sa vigueur inflexible, sa vaillance infatigable, son commandement irrésistible, sa sentence irréformable, sa parole qu'on ne peut démentir, son autorité qu'on ne peut mépriser. Cette foi, Jésus l'a faite le fondement de son Église et le commencement de la construction de son corps saint, afin d'apprendre à tous à commencer par elle, et, au disciple, à la poser pour fondement à toutes ses règles. Car ce n'est pas seulement pour montrer sa puissance qu'il l'a posée pour fondement à son Église, mais encore pour apprendre à l'homme qui veut commencer dans la construction nouvelle de son état de disciple à en faire le commencement; et dans le reste de toute sa construction, c'est elle qui soutiendra et fera monter toutes les demeures du bien.

Car aucune bonne pierre ne monte dans la construction de cette tour si la foi ne la fait monter, et il n'y a pas de vie dans un seul des membres des vertus (49) s'il n'y a pas en eux la vie de la foi. Car de même que, sans la vie de l'âme, tous les membres du corps sont morts, de même, sans la vie de la foi, toutes les règles de la justice sont mortes; et de même que les membres vivent par l'âme, de même, les œuvres vivent par la foi; et de même que les membres du corps, même s'ils sont en bonne santé et solides, sont inutiles, et leur beauté et leur santé sans profit, tant que l'âme n'est pas en eux, de même les règles, même si elles sont pénibles et dures et si l'homme est en bonne santé dans la course de la justice, ne servent à rien, tant que la foi n'est pas dans les œuvres; et de même que tous les membres

reçoivent leur vitalité de la vie de l'âme, en sorte que c'est par sa vie que chacun d'eux se meut conformément à sa nature et pour le service qui lui convient, l'œil pour voir, l'oreille pour entendre, le palais pour goûter, les narines pour sentir, la main pour toucher, le pied pour marcher, tout le corps pour se mouvoir et agir, et se mouvoir par des mouvements vivants de toutes sortes par le service de tous ses membres, de même aussi sont tous les membres des œuvres de la justice; et tant que la vie de la foi n'est pas en eux, ils sont morts et inutiles : le jeûne n'est pas le jeûne si la foi n'est pas avec lui; les aumônes ne comptent pas si elles ne sont pas données par la foi; (50) la miséricorde n'est rien si la foi n'est pas avec elle, ni la continence et l'abstinence, à moins que la foi n'y soit mêlée, ni l'humilité et la soumission, à moins que la foi ne les porte, ni le cloître étroit si la foi n'est pas avec lui; le bien de la foi n'y étant pas mêlé, il n'est plus compté comme un bien; et la justice qui n'est pas mêlée à la foi perd son nom et se prive de ses œuvres. Et de même que l'ombre d'un corps n'est pas appelée le corps, et que l'ombre de la main ou du pied n'est pas nommée par leur nom, de même, le corps de la justice dans lequel il n'y a pas la vie de la foi n'est pas non plus appelé son corps : le jeûne n'est pas appelé jeûne, l'abstinence ou la continence ne sont pas désignées du nom de membres valides, car, sans la foi, toutes ces choses sont une ombre et un corps mort, et il n'est pas possible de les appeler un corps véritable, parce qu'elles sont suspectes de servir dans une vigne étrangère.

Car la foi est la haie des plantations des commandements du Christ, et toute plante qui se trouve à l'intérieur de cette haie appartient au Christ et est plantée dans sa vigne; et les plantes qui sont à l'extérieur de cette haie sont nommées des plantes sauvages, parce que, ou bien elles ne portent absolument pas de fruit, ou bien, si elles en donnent, les animaux sauvages et les oiseaux les font tomber et les font perdre; et s'il

arrive qu'ils restent, ils sont secs et sans force nutritive. Car c'est là la vigne (51) pour laquelle le père de famille a loué des ouvriers; et quel que soit celui qu'il a vu en dehors, il l'a compté pour oisif; et il lui demandait de venir travailler dans sa vigne. C'est par la foi que le bien qui existe est conservé et que celui qui n'existe pas est acquis. La foi amasse les trésors et garde les trésors; elle cache les dépôts et garde les dépôts. Elle est le fondement et elle est l'architecte; elle est fixée au-dessous des demeures et elle monte avec les demeures. Elle façonne les membres et elle donne la vie aux membres. Elle plante les plantes de l'Esprit et elle cultive les plantes de l'Esprit. Elle est la haie des plantes et elle est la source qui les arrose. Elle fait naître et elle élève. Elle est le corps et elle est l'âme dans le corps. Elle répand les semences et elle moissonne et amasse les récoltes. Elle plante les arbres et elle cueille et emmagasine les fruits. Car la foi est tout parce qu'elle est capable de tout.

Cette foi, donc, prends-la, disciple, fortifie-toi dans cette vérité et ne te relâche pas. Demande tout ce que tu crois et tu le reçois du Christ qui a promis de le donner parce qu'à lui est la gloire, et à son Père, et à l'Esprit-Saint pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA DEUXIÈME HOMÉLIE : SUR LA FOI

(52) TROISIÈME HOMÉLIE : SUR LA FOI

Viens encore entendre, ô disciple, les triomphes désirables de la foi. Viens écouter la voix de ta mère, parce qu'elle te donne la vie par ses chants suaves. Viens sucer le lait vivant de l'enseignement au sein vivant de la mère qui t'a fait naître. Viens te tenir à la source qui abreuve les générations, parce que celui qui n'en boit pas n'apaise pas sa soif. Viens t'asseoir à la table qui est pleine de la nourriture de la vie, parce que celui qui ne s'en nourrit pas n'a pas la vie dans sa vie. Viens pencher ton oreille et entendre, viens ouvrir tes yeux et voir les prodiges qui sont montrés par la foi. Viens te former des yeux nouveaux, viens te créer des oreilles cachées. C'est pour entendre des choses cachées que tu es invité : des oreilles cachées te sont nécessaires. C'est pour voir des choses spirituelles que tu as été appelé : ce sont les yeux de l'Esprit qui te sont utiles. Viens te voir toi-même ce que tu n'es pas, et renouvelle-toi avant d'être renouvelé.

Car le Créateur t'a fait une créature nouvelle et la foi a été son aide pour te faire. Tu existes pour un changement admirable et une création céleste, et la foi était avec lui quand il te créait. (53) Car, au commencement, quand il créait les créatures et mettait les choses en ordre, la Sagesse les faisait avec lui, comme l'a dit Salomon : *Le Seigneur a posé les fondements de la terre par sa Sagesse, et il a créé les cieux par son Intelligence, et c'est par sa Science que se sont ouverts*

les abîmes et que les nuages ont distillé les eaux¹. Et la Sagesse a dit encore : *J'étais avec lui quand il a mis les cieuz en ordre, et quand il a fortifié les nuages en haut, et quand se sont fortifiées les sources des abîmes*².

La Sagesse était avec lui dans ses premières œuvres; mais dans cette deuxième création la foi était avec lui, et dans ce second enfantement il a pris la foi pour auxiliaire. La foi accompagne Dieu en toutes choses, et il ne fait rien de nouveau aujourd'hui sans elle.

Il lui était facile de te faire naître de l'eau et de l'Esprit sans elle, et cependant, il ne te fait pas naître à la seconde naissance avant que tu n'aies récité le symbole de la foi. Il pouvait te renouveler, et d'ancien, te faire nouveau, et cependant il ne te change pas et ne te renouvelle pas avant d'avoir reçu de toi la foi en gage. La foi est exigée de celui qui est baptisé, et c'est alors que, de l'eau, il reçoit des trésors. Sans la foi, tout est vulgaire : la foi est-elle venue, les choses viles apparaissent glorieuses. Le baptême est de l'eau, sans la foi; les mystères vivifiants sont du pain et de l'eau, sans la foi; l'homme ancien apparaît comme il est sans l'œil de la foi qui le voit; les mystères sont vulgaires et les prodiges (54) de l'Esprit sont vils sans l'œil de la foi qui les voit.

La puissance de la foi n'est pas sentie par l'expérience de la parole; mais elle est sentie par elle-même et en elle-même. La foi n'est pas achevée par l'audition de l'oreille, mais elle est confirmée de l'intérieur par la puissance de l'âme; car l'oreille reçoit seulement l'audition de la foi, mais l'œuvre de la foi naît par les pensées. Car la source qui fait couler la foi est une intelligence pure et une pensée simple dans laquelle il n'y a pas ceci et cela : la pensée de la foi est une et il n'y a pas en elle une chose qui combat l'autre.

La foi regarde, contemple et considère secrètement la puissance qui s'est cachée dans les choses. Car la foi est plus intérieure que la science, et ce que la

1. Prov., 3, 19-20.

2. Prov., 8, 27.

science ne voit pas est montré à la foi qui est plus intérieure. Parce que la science n'a pas pu faire l'œuvre de la foi, la science est sortie et la foi est entrée à sa place; car la science est au dehors, parmi les créatures, et la foi est à l'intérieur, auprès de la réalité. La science fait des recherches sur la sagesse qui s'est cachée dans la création, et la foi fait des recherches sur les secrets des mystères. La science touche la vertu des racines et des fruits et de toute la nourriture qui est donnée au corps, et la foi touche la vertu qui s'est cachée dans les mystères vivifiants qui sont la nourriture de l'âme. La science, autant qu'elle peut être subtile, se glisse à l'intérieur des choses corporelles et circule et va et vient dans le monde visible; mais la foi (55) ne demeure pas dans cette création et la puissance des créatures ne peut pas la recevoir pour qu'elle habite en elles.

La langue n'est pas capable de sentir la puissance de la foi, et la parole n'est pas capable de dire ses beautés et de décrire et représenter ses ressemblances. Sa puissance n'est pas sentie par la voix, ni connue par la parole et par la partie des pensées qui se tourne vers le corps, mais c'est à l'intérieur du Saint des Saints de l'intelligence cachée et spirituelle que les mystères de la foi sont montrés et que les secrets sont révélés. Seule, la partie la plus glorieuse de l'homme peut sentir la foi. Les œuvres de la foi se voient au dehors et ses paroles s'entendent par les oreilles, mais sa puissance est sentie à l'intérieur, par l'intelligence. Car, même si tu vois les morts ressusciter, ou les aveugles ouvrir les yeux, ou les démons sortir, tu ne vois pas la puissance de la foi : comment verrais-tu la puissance de la foi dans le corps qui ressuscite puisqu'elle ressuscite des morts l'âme aussi? Comment sentirais-tu sa puissance dans la guérison des yeux du corps puisqu'elle crée aussi des yeux aux natures spirituelles? Comment verrais-tu son autorité dans les démons qui sortent puisqu'elle chasse aussi de l'âme les pensées naturelles?

Les créatures voient la puissance de la foi par les œuvres extérieures, mais l'homme la sent par la puissance de l'âme, et la foi ne se donne pas à goûter à l'intelligence par autre chose qu'elle-même, sans l'intermédiaire d'autre chose, en se présentant à elle et en lui faisant sentir (56) sa puissance. A l'intérieur, auprès de l'âme, les signes du dehors ne sont pas des intermédiaires pour goûter la foi, mais la foi habite elle-même dans l'âme et la délecte et éclaire et réjouit ses pensées; elle fait lever la lumière de sa nature à l'intérieur, et l'âme est stupéfaite de la lumière nouvelle qui se répand sur elle. La foi ne montre pas à l'âme la beauté de sa nature avant d'avoir fait revenir et se recueillir de partout le regard de l'âme, parce que l'âme ne peut même pas la voir lorsqu'elle partage son regard aux autres choses; le regard naturel de l'âme s'appauvrit lorsqu'il est partagé, et il n'est pas capable de considérer la pureté de la lumière de la foi.

A l'âme qui devient pour elle un logement pur, la foi donne une telle puissance qu'elle ne regarde pas les choses comme elles sont, mais comme la foi veut les voir. Car, voici, tu portes sur tes mains la parcelle du mystère³ qui, de sa nature, est du pain vulgaire, et la foi la regarde comme le corps de l'Unique⁴, parce que l'œil de la foi ne regarde pas comme l'œil du corps mais elle oblige le regard du corps à voir ce qu'il ne voit pas : le corps voit du pain, du vin, de l'huile, de l'eau, mais la foi oblige son regard à voir spirituellement ce qu'il ne voit pas corporellement, c'est-à-dire à manger le Corps au lieu du pain, à boire le Sang au lieu du vin, à avoir le baptême de l'Esprit au lieu de l'eau et la puissance du Christ au lieu de l'huile.

(57) La foi a la puissance de Dieu, la volonté et l'autorité de Dieu, et elle recueille des gains de partout où

3. La Communion se recevait sur les mains.
c'est-à-dire le Fils unique de Dieu.

4. Unique,

elle veut. Elle s'approche des ossements des saints, et elle les voit vivants au lieu de morts; elle parle avec eux comme avec des vivants et elle les prie pour ses besoins. Elle révèle à un cadavre ce qu'elle a besoin de recevoir de Celui qui donne ce qui lui est demandé, et elle le prie : « Que par ta médiation je reçoive ce don », sans regarder qu'il est privé de vie, qu'il se tait, qu'il est sans parole, qu'il est silencieux, sans voix, oisif, inoccupé, et qu'il est éloigné de tous les mouvements de la nature. Car ce n'est pas dans l'ordre de ces choses qu'elle lui demande d'être son médiateur : elle sait que de sa nature, ni dans sa mort ni dans sa vie, il n'est capable de devenir médiateur entre le Créateur et ses créatures; mais elle regarde ce qui est au-dessus de la nature, qui a été mêlé dans les Saints par la puissance du Christ et qui est chez eux même quand ils sont déposés dans les tombeaux; et elle prie des morts comme des vivants, et elle parle avec ceux qui se sont tus comme avec ceux qui parlent.

L'œil de la foi se dépouille de la vue de toutes les choses visibles et revêt la vue cachée de toutes les choses spirituelles, et elle se meut dans tout ce qui est à l'intérieur du corps. Car l'homme est dans un lieu et il en considère un autre; il habite corporellement dans le monde inférieur, et par sa foi, il demeure dans le monde supérieur. La foi entend parler de la résurrection des morts et du renouvellement des corps (58) des hommes, et elle les compte comme s'ils étaient déjà ressuscités et renouvelés. Elle a reçu une promesse au sujet du monde de la vie, du royaume de la lumière, des lieux de la gloire, des délices spirituelles, des goûts des félicités, de l'explication des mystères, de notre future ressemblance aux anges : et elle compte comme accompli tout ce qu'elle a entendu. Car la foi est au milieu, entre le passé et l'avenir, et nous apprenons par la foi ce qui a eu lieu avant nous et ce qui aura lieu après nous comme Paul l'a dit : *Par la foi, nous comprenons que les siècles ont été mis en ordre par la parole de Dieu, de sorte que ce qui se voit est venu de*

ce qui ne paraît pas⁵. Car, sans la foi, on peut trouver mensonger tout ce qui est écrit dans les Livres saints et dire de toutes les choses cachées qui existent véritablement qu'elles n'existent pas ; et comme elles ne se voient pas, le doute n'a pas de réprimande immédiate.

La foi n'a pas besoin de témoignage pour être confirmée dans ce qu'elle entend et c'est à la science que les preuves et les témoignages sont nécessaires, et à celui qui veut voir et toucher avant de tenir pour vrai. La foi ne vient pas des prodiges, et de même que Dieu n'a pas besoin des miracles et des prodiges pour se persuader de ce qu'il a à faire puisque toute chose est manifeste et claire à sa prescience, de même aussi la foi n'a pas besoin de prodiges (59), car comment aurait-elle besoin de ce qu'elle fait elle-même ? Les miracles, les signes et les prodiges, et toutes les choses de ce genre, sont faits par la foi : comment donc aurait-elle besoin de ce qu'elle fait elle-même pour être confirmée par son témoignage dans les choses cachées ? De même que Dieu n'a pas besoin de ses œuvres, de même aussi la foi n'a pas besoin des prodiges qu'elle fait. La foi n'a besoin de rien, ni de la vue, ni du toucher, ni des signes et des prodiges, ni d'arguments, ni de témoignages ; elle n'a besoin que d'entendre la parole de Dieu et de savoir que c'est Dieu qui parle, et elle reçoit sa parole sur-le-champ, sans hésiter.

Il n'y a personne parmi les justes qui ait plu à Dieu sans la foi, comme l'atteste l'enseignement de Paul qui les a cités tous successivement en descendant jusqu'à la révélation du Christ, et qui a montré que tous ont plu à Dieu par la foi. Et pour poser une limite certaine à tous les disciples, il a dit : *Personne ne peut plaire à Dieu sans la foi*⁶ ; et encore : *Tous ceux-là sont morts avec la foi sans avoir reçu leurs promesses, parce que Dieu avait regardé d'avance notre propre utilité, afin qu'ils ne reçoivent pas le don de la paix sans nous*⁷. Car selon la parole de l'Apôtre, la foi les accom-

5. Hébr., 11, 3.

6. Hébr., 11, 6.

7. Hébr., 11, 13 et 40.

pagna tout le temps de leur vie jusqu'à leur trépas, et par elle ils ont fait des miracles pendant qu'ils étaient dans le monde, et par elle ils ont été dans l'espérance et dans l'attente (60) de recevoir les promesses futures et de prendre ce que leur avait promis Celui dont ils avaient suivi la parole.

La foi est la terre qui reçoit la semence de la parole de Dieu ; et de même que la semence du cultivateur est improductive et sans récoltes si elle n'a pas de champ, de même, la parole de Dieu est improductive chez nous et sans profits spirituels s'il n'y a pas la terre de la foi pour la recevoir. Et la vue de la foi reçoit la lumière spirituelle des commandements du Christ comme l'œil le soleil ; et de même que la lumière du soleil, bien qu'elle fasse voir toute chose, ne fait rien voir sans l'œil qui la reçoit, de même aussi, le commandement de Dieu n'est pas accompli chez nous sans la foi. Car le soleil est brillant de sa nature, et la parole de Dieu est puissante chez lui qui la dit ; cependant, de même que la lumière naturelle du soleil est appauvrie chez les yeux aveugles et ne fait rien voir, de même le commandement de Dieu passe pour faible dans une âme qui n'a pas la foi. Car la foi est un œil doué de discernement qui voit chaque chose et la considère comme elle est ; et parce que les choses visibles sont sans importance à ses yeux, elle les néglige, et elle regarde l'invisible ; elle considère ce qui est au-dessus de la nature et au-dessus des sens, et c'est cela qu'elle connaît.

La foi nous a aussi imposé un nom parce qu'elle nous a fait naître de l'erreur à la connaissance de Dieu ; et à cause de (61) cela, celui qui s'approche du Christ et devient disciple de son Évangile prend nom de la foi et est appelé fidèle. Car, puisque la foi est notre mère et nous a fait naître, il est raisonnable que nous soyons nommés du nom de celle qui nous a fait naître. Et c'est une chose admirable que la grandeur de la foi soit parvenue au point que les hommes sont nommés de son nom comme du nom de Dieu et de

son Christ : car, du nom de Dieu, nous sommes appelés divins; du nom du Christ, nous sommes nommés chrétiens; et du nom de la foi, nous sommes surnommés fidèles. C'est là le nom qui nous a séparés de toutes les religions et qui nous rend étrangers à tous les enseignements de l'erreur : car il n'y a personne qui soit appelé fidèle si ce n'est celui qui est né de la vraie foi et de qui elle est la mère et qu'elle élève. Et il est raisonnable que nous soyons appelés fidèles parce que tout ce que nous apprenons regarde l'espérance de ce qui doit venir et désire l'attente des choses invisibles, et que les choses dont nous avons été instruits ne sont ni évidentes ni certaines pour les sens corporels. L'espérance de tous nos biens est dans la foi et, si la foi disparaissait, pas une seule des choses qui nous appartiennent ne serait crue.

Que ce soit les mystères d'ici-bas ou les biens qui nous ont été promis là-haut, c'est la foi qui les tient et les garde. Si on considère les mystères du ministère de l'Église sans la foi, avec les yeux du corps, on pense qu'ils sont vulgaires et méprisables, et ceux du monde, par leur aspect extérieur, paraissent plus puissants (62) et plus glorieux que les nôtres. Car, voici, chez nous se trouve la pauvreté, et chez le monde, la richesse; chez nous, le mépris, et chez lui, la gloire; chez nous, l'humilité, et chez lui, la superbe; chez nous, le dernier rang, et chez lui, le premier rang; chez nous, le renoncement, et chez lui, les biens; chez nous, la faim, et chez lui, la satiété; chez nous, les besoins, et chez lui, les aises; chez nous, les afflictions, et chez lui, les plaisirs; chez nous, la sujétion, et chez lui, le chemin large; chez nous, l'unique vêtement prescrit par le commandement, et chez lui, l'ornement des vêtements variés; chez nous, la parole qui nous interdit même la nourriture quotidienne, et chez lui, les trésors entassés pour des années et des siècles; chez nous, l'aspect qui nous vaut la négligence générale et le mépris, et chez lui, le spectacle de la magnificence et de l'honneur. Toutes

ces choses et de semblables font croire au monde qu'il est plus glorieux et meilleur que ce qui nous appartient, si nous enlevons d'entre les deux la foi qui est notre vraie richesse, comme notre maître Paul en a témoigné par sa parole : *Si c'est dans cette vie que nous espérons dans le Christ, nous sommes les plus malheureux des hommes*⁸. Et il dit encore dans un autre passage : *Nous sommes fous à cause du Christ, et faibles, et petits, et misérables, et nous n'avons rien*⁹.

Et cependant, bien que nous ne possédions rien dans ce qui appartient au lieu où nous demeurons, nous possédons tout dans ce qui nous appartient, selon la parole encore de l'Apôtre : *Bien que nous n'ayons rien, nous possédons tout*¹⁰. Mais rien de ce qui nous appartient n'est vu dans cette vie (63) sans l'œil de la foi qui, seul, le voit. Ni notre richesse n'est visible ici-bas, ni notre autorité, ni les degrés supérieurs de nos œuvres, ni nos honneurs, ni nos plaisirs, ni notre royaume, ni les demeures de nos délices, ni les félicités cachées et scellées qui sont gardées pour nous, ni la cité de notre habitation céleste, ni Sion, le lieu des vivants, qui a soif¹¹ de ses enfants et désire les recevoir, ni les dépôts de nos trésors, ni la richesse de nos biens célestes, ni notre liberté qui est au-dessus de toute servitude, ni la plénitude de tous les biens que nous devons recevoir. Toutes ces choses qui nous appartiennent sont cachées en cette vie : les hommes corporels ne les voient pas, et les fidèles les ont senties seulement par la foi. Ils voient ce que l'œil ne voit pas, ils écoutent des voix que l'oreille du corps n'entend pas, ils touchent ce que la main du corps ne touche pas, ils goûtent ce que le palais de la bouche ne goûte pas, parce que la sensation des biens de l'Esprit qui nous a été promis a été mise à l'intérieur de tous les sens corporels, et que si nous n'avons pas le

8. I Cor., 15, 19.

9. Cf. I Cor., 4, 10, et II Cor., 6, 10.

10. *Ibid.*

11. Sion et soif font un jeu de mots en syriaque.

sens spirituel qui leur appartient et qui est la foi qui les sent, c'est comme s'ils n'existaient pas.

Et si tu dis : « Voici, nos mystères d'ici-bas sont glorieux », vois cependant que, sans la foi, leur gloire n'apparaît pas. Tout ce que nous avons reçu du monde et dont nous nous servons selon la tradition qui est arrivée jusqu'à nous, si nous le regardons avec l'œil du monde, c'est du monde, et si nous le considérons avec la foi, c'est au-dessus du monde (64). Les temples de nos oratoires sont du monde, parce que leur construction a été reçue et composée du monde; mais, spirituellement, ils sont au-dessus du monde, parce qu'ils sont les figures de cette *église des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux et qui est la Jérusalem nouvelle, notre mère à tous*¹². Tous les autels, avec le reste des vases du ministère des mystères, et tout ce par quoi nous faisons les mystères qui nous ont été transmis, sont du monde comme ils sont de la nature; mais, à cause de la grandeur de ce qui est fait par eux, ils sont hauts et sublimes, et nous les comptons comme étant au-dessus de la nature, parce qu'ils sont l'image des armées vivantes et spirituelles qui sont dans les cieux et que le ministère des mystères de Dieu et ses volontés sont accomplis par eux. Les saints mystères que nous célébrons pour la rédemption de notre vie, eux aussi, ont premièrement été reçus du monde, car c'est de lui que viennent le pain et le vin qui montent sur l'autel spirituel; cependant, lorsque l'autel les reçoit comme le sein reçut le Verbe, il les fait devenir au-dessus du monde, le corps et le sang vivants de Dieu qui est au-dessus du monde. L'eau et l'huile par lesquelles est célébré le mystère de notre baptême ont été pris du monde; cependant, lorsque est arrivé le temps¹³ où naîtront en elles et par elles les invités de la grâce, le baptême de l'eau et de l'huile vulgaires devient les entrailles et la puissance qui font naître les spirituels : comme le Christ est monté du tombeau

12. Hébr., 12, 23, et Gal., 4, 26.

13. Pâques et Pentecôte.

le troisième jour, le mort, le pécheur qui était descendu dans le baptême en monte vivant, (65) et parce que Notre-Seigneur est ressuscité le troisième jour, il est renouvelé par trois immersions, par les trois noms; et de même que Notre-Seigneur est passé après sa résurrection de la règle corporelle d'avant son crucifiement, à la règle spirituelle, de même aussi, l'homme qui est renouvelé par le baptême marche comme d'un tombeau dans la vie nouvelle, selon l'enseignement de Paul. Nous ensevelissons nos morts comme le reste des hommes, et la vue extérieure de notre ensevelissement et de notre mise au tombeau ne diffère pas de ceux des païens et des Juifs; cependant, nous, dans l'espérance de la foi et dans l'attente de la résurrection des morts, nous donnons nos morts à la vie et non à la mort, et nous les envoyons d'auprès de notre foi au ciel et non au schéol¹⁴; et ceux qui sont dans l'erreur envoient leurs morts à la mort et à la perdition, parce que l'espérance de la foi ne se trouve pas en eux.

Parce que l'œil du corps est trop petit pour voir nos mystères, il nous a été donné un autre œil, celui de la foi, qui est capable de les considérer et de les voir comme ils deviennent et non comme ils sont, de regarder de près ce qui nous a été promis et de ne pas compter comme éloigné ce qui est distant de nous. Tu as donc compris, toi qui veux devenir un disciple du Christ, que tout ce qui nous appartient est dans la foi et que, sans la foi, ni nous, ni ce qui nous appartient, ni ce qui a lieu par nous, ni ce qui a été promis de nous être donné, ne sommes visibles, et c'est comme si nous n'exisitions pas. Donc, prends la foi au commencement (66) de ton état de disciple et deviens disciple de Dieu; car tu ne l'entendras même pas pour observer ses commandements à moins que d'abord tu ne croies sa parole.

La foi a été plantée dans ta nature et le Créateur l'a

14. Schéol est un terme hébraïque qui veut dire : la fosse.

mise en toi pour que tu le croies par la foi. Ne retourne donc pas la puissance de la foi et ne crois pas par elle ce qui n'est pas, ne crois pas ce qui n'est pas solide et ne reste pas, au lieu de ce qui est solide et demeure éternellement. Car toutes les choses d'ici-bas consistent dans une *apparence*, et *elles passent*¹⁵ et se désagrègent, selon l'enseignement du Livre; mais toutes les choses qui sont à venir et qui ont été promises aux fidèles restent éternellement, sans passer ni se corrompre. Ne crois donc pas ce qui passe par la foi qui est en toi et ne le compte pas pour permanent, mais sers-toi de la foi dans son ordre et crois par elle les choses spirituelles. Car, voici, la foi était aussi chez ceux qui adoraient les idoles et qui comptaient comme des dieux des pierres et du bois et toutes les natures de la création; cependant, ils ont changé son bel ordre, et au lieu de croire Dieu par elle, ils ont cru par elle à des idoles fabriquées, et ils ont invoqué de faux dieux qui n'existent pas. La foi est la foi tant qu'elle tient pour vrai ce qui lui convient, et si elle croit d'autres choses qui sont contraires et qu'elle s'imagine à leur sujet ce qu'elles ne sont pas, dès lors, elle n'est plus la foi (67) mais l'erreur. Car Dieu a mis la foi dans ta nature pour que tu le croies lui seul et qu'à cause de lui tu croies ce qu'il veut lui-même et rien autre.

De même que la connaissance de Dieu a été mise en nous naturellement, comme a dit le bienheureux Paul : *La connaissance de Dieu est publique chez eux, car Dieu l'a rendue publique chez eux*¹⁶, de même aussi la foi a été fixée naturellement dans nos pensées à tous; cependant, de même que la connaissance de Dieu avait été mise en eux et que, cependant, ils n'ont pas adoré sa nature et honoré son être, mais seulement

15. Cf. I Cor., 7, 31.

16. Rom., 1, 19. Il s'agit des Juifs. Cela fait donc deux révélations : une publique chez les Juifs et une secrète chez tous les hommes. Au surplus, Philoxène appelle connaissance de Dieu naturelle, foi naturelle, ce que Dieu a mis par sa grâce dans la nature en la créant.

son nom et l'ont honoré dans toutes les créatures au lieu de sa nature, de même aussi, nous pouvons tout croire par la foi qui a été mise en nous, et notre volonté fait se tourner notre foi partout où elle veut et sollicite pour elle les mouvements naturels qu'il y a en nous pour voir. Si notre volonté le veut, elle croit Dieu par la foi, et si elle le veut, elle tient pour vrais les idoles et les démons par la foi; si elle le veut, elle tient pour vrais les idoles et les démons par la foi; si elle le veut, elle croit que le monde qui appartient à la vie demeure éternellement, et elle le convoite et le désire, et si elle le veut, elle croit en ce monde qui se désagrège comme s'il était solide et elle l'aime et court après lui.

Car la volonté domine la foi comme le reste des mouvements naturels qui sont en nous, et c'est elle qui conduit tout, soit les sens extérieurs, soit les pensées intérieures. De même que (68) les yeux nous ont été donnés pour voir les beautés des créatures, les oreilles, pour entendre les commandements divins, les mains, pour les tendre vers le bien, et les pieds, pour courir aux réunions profitables, et que la volonté les change en leur contraire, et qu'au lieu du bien pour lequel sont faits les membres et les sens, elle fait par eux le mal et les crimes odieux, de même aussi, le pouvoir de la volonté change la foi qui a été mise dans notre nature pour croire Dieu et tenir pour vraies les promesses de l'Esprit, et, par elle, elle croit les démons au lieu de Dieu, elle tient pour vraies les choses corporelles au lieu des choses spirituelles, et ce qui se voit au lieu de ce qui ne se voit pas, et ce qui passe et se désagrège au lieu de ce qui ne passe pas.

Mais toi, ô disciple, sers-toi de la foi dans son bel ordre et ne la change pas en erreur, et, par elle, crois Dieu et ses promesses et ne crois pas le monde et ses plaisirs. *Car tout le visible est temporaire et tout l'invisible est éternel*¹⁷, comme Paul l'a enseigné. Crois

17. II Cor., 4, 18.

donc Dieu et pense que le bien éternel t'est donné par lui, et que la foi soit le commencement de ton chemin. Car si tu ne crois pas ce qui ne se voit pas, tu ne peux pas quitter ce qui se voit, et si tu ne crois pas vrais la promesse du Christ et les biens qu'il a promis à ceux qui sortent après son Évangile, tu n'as pas quitté ce que tu possèdes et tu ne cours pas après les biens qu'il t'a promis : (69) *Si quelqu'un ne renonce pas à son père et à sa mère et à ses frères et à ses sœurs et au monde entier et à lui-même, il ne peut pas devenir mon disciple*¹⁸. Écoute cette voix, ô disciple, et sors du monde, et seul, cet Évangile qui promet le bien spirituel t'éloignera des règles et des occupations du monde. Tu l'as entendue, cette voix : croi-la, deviens son disciple, et ne le sois de nulle autre. Qu'il n'y ait pas d'autre cause à ta sortie du monde; autrement ta sortie n'est pas profitable. Car telle la première sortie, telles sont les autres qui viennent après elle.

C'est parce que beaucoup quittent la règle du monde et s'approchent de l'état de disciple du Christ pour des raisons diverses et non pour cette unique raison qui est la vraie, c'est à cause de cela que leur état de disciple n'est pas profitable : ils deviennent des membres malades dans le corps sain de l'état de disciple du Christ et ils empêchent les membres sains de faire un service spirituel et tous les commandements de Notre-Seigneur. Ils auraient mieux fait de rester dans le monde que d'être devenus l'exemple de la mollesse dans le lieu des spirituels. Car toute la règle du monde est infirme pour les choses spirituelles, mais l'état de disciple du Christ est un corps bien portant et valide : que celui qui retranche ses membres de ce corps malade et vient se joindre à ce corps (70) vivant, ne s'approche de la participation du corps que par le seul amour de sa règle.

Il ne faut pas qu'il y ait d'autre cause de s'en ap-

18. Luc, 14, 26.

procher, comme beaucoup s'en approchent, pour échapper à la servitude, ou à une dette, ou à la contrainte des parents, ou aux colères d'une femme, avec le reste des faibles raisons par lesquelles beaucoup sont conduits de force à venir se faire disciples du Christ. Et lorsqu'ils sont venus, ils sont auprès de lui en apparence, et en réalité auprès du monde : ici, par un mensonge et là par l'œuvre et les pensées; ici par l'habitude, et là par la volonté; l'effet de la contrainte les conduit ici, et le choix de leur liberté les retient là; et en un mot, leur ombre est ici et leur corps dans le monde, ils sont ici en figure et en image seulement et là dans la personne véritable.

Et ils se font cause de scandale pour eux-mêmes et pour leurs frères aussi : ils mangent le pain du Christ par rapine et non avec justice; alors qu'ils ont fait un contrat de louage avec lui, ils travaillent avec un autre sans rougir; alors que c'est lui qui les a appelés, ils ont obéi à un autre qui est son adversaire; alors que tout le monde les porte en estime comme ce qui appartient au Christ, ils se montrent ingrats envers lui et méprisent ses commandements; ils se sont faits scandale dans le lieu de l'édification, spectacle de pertes dans le lieu des gains, cause d'erreur dans le lieu de la vérité, décor de dommages dans un théâtre de profits. Il vaudrait mieux pour eux, selon la parole du Christ, (71) qu'ils ne soient pas nés, ou, puisqu'ils sont nés, qu'ils soient restés dans le lieu malade de la règle du monde que d'être venus rendre les autres malades avec eux, et, outre qu'ils étaient morts à Dieu, faire mourir des membres vivants avec eux.

Mais toi, ô disciple, fuis les gens de cette espèce, et que la foi seule soit la cause de ta sortie du monde, afin que toute la construction de tes œuvres monte comme tu as posé le fondement. Car, si tes œuvres prennent leur force de la foi première qui t'a fait sortir du monde, c'est par la même foi que toutes seront accomplies et gardées en bonne santé, qu'elles resteront dans la droiture, qu'elle courront à la rencontre

de l'œil caché de Dieu, et qu'elles seront accomplies et achevées sous l'impulsion de la foi. Tant que la foi regarde en-haut, on s'avance avec empressement dans le chemin des règles, on court avec rapidité dans le sentier des travaux. Cet œil de la foi que tu as ouvert dès le commencement et par lequel tu as vu de loin les promesses du Christ, prends garde de ne pas le fermer par une des causes qui se présenteront à toi quand tu auras commencé dans le chemin de ton parcours, de peur qu'il ne t'arrive soudain un scandale et que tu ne tombes dans le sentier où tu marches; mais de même que ceux qui commencent dans le chemin du monde marchent jusqu'à la fin du chemin avec le même regard qu'ils ont commencé, en prenant garde de ne pas fermer les yeux pendant leur parcours et de ne pas aveugler le regard qui les guide, de même, toi aussi, ô disciple qui as commencé à t'avancer dans le chemin des cieus, garde jusqu'à la fin le regard (72) que tu avais au commencement.

Autant l'œil de la foi considérera les choses à venir, autant les travaux de tes règles seront allégés pour toi et ton âme se délectera dans les afflictions de tes bonnes actions. De même que le pied est gardé des obstacles tant que l'œil est ouvert pour voir, de même la négligence est enlevée et distante de l'âme tant que le regard de la foi est en bonne santé et qu'elle considère et regarde les choses célestes. L'âme qui se prive du regard de la foi est ou bien endormie ou bien morte : celle qui chasse complètement la foi de chez elle est morte, et celle chez laquelle est gardé le nom de la foi mais dont l'œil n'est pas ouvert en tout temps pour considérer les choses spirituelles, c'est une âme endormie qui est plongée dans le sommeil de la négligence : bien qu'elle travaille, elle ne le sent pas; bien qu'elle soit justifiée, elle ne le sait pas; bien qu'elle coure, elle n'a pas conscience de sa course; et de même que celui qui est endormi ne sent pas ce qui se passe à côté de lui, de même aussi, celui qui a fermé le regard de sa foi ne sent pas le bien qui est fait par elle,

mais comme l'aveugle qui est conduit par un autre, de même, lui aussi, il est entraîné par la force de l'habitude ou par le fait qu'il ne peut pas changer les genres de travaux qu'il a entrepris, et il s'avance dans le lieu où il est enfermé.

Il ne convient pas au disciple du Christ que son bien soit institué par la loi des hommes, de crainte que, lorsque les lois auront été abrogées ou (73) que leurs législateurs auront voulu les changer, son bien ne soit dissipé et dispersé aussi. Car ce n'est pas un homme qui a organisé pour nous la lutte, et à cause de cela aussi, il ne faut pas que les lois des hommes s'emparent de nous dans le combat de cette lutte, mais seulement la volonté de l'organisateur de la lutte, le Christ. Voilà donc le commencement de ta sortie du monde, ô toi qui commences dans le parcours du chemin des cieus. Tu t'es dépouillé du vêtement de l'erreur des pensées dans lequel tu étais entravé par les choses du monde, et qui trompe et fait passer ce qui n'est pas pour ce qui est. Prends donc garde de ne pas être changé dans ta foi. Souviens-toi en tout temps de la parole de Paul, et par elle fais grandir la foi et purge tes pensées de la souillure de l'erreur selon ce qu'il a dit : *Celui qui s'approche de Dieu est tenu de croire qu'il est.* A Dieu soit la gloire pour les siècles! Ainsi soit-il.

FIN DE LA TROISIÈME HOMÉLIE : SUR LA FOI

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES SUR LA SIMPLICITÉ

I

La première homélie sur la simplicité, la quatrième des treize, est intitulée : « Quatrième homélie : sur la foi, et qu'on ne peut recevoir les commandements du Christ que par la simplicité. » Elle est mieux intitulée dans la mention terminale : « Fin de la première homélie sur la simplicité. » Ce titre aurait suffi. Car s'il y est parlé de la foi, c'est de la foi en tant qu'elle procède de la simplicité — littéralement : qu'elle est mue par la simplicité — et de « l'œil de la foi qui est mis dans la pupille de la simplicité ». L'homélie est divisée en trois parties : 1° Ce qu'est la vertu de simplicité (n. 74-82); 2° La simplicité s'acquiert au désert (n. 82-100); 3° Dieu ne se complait que dans la simplicité (n. 101-119).

« Je ne parle pas de la simplicité qui est dans le monde et qui est regardée comme sottise, mais de la propriété d'une pensée une et simple » (n. 74). La simplicité qui est dans le monde est en effet l'absence de pensée. La foi est simple parce qu'il lui suffit d'entendre Dieu pour croire : l'œil de la foi qui a été mis dans la pupille de la simplicité reconnaît la voix de Dieu aussitôt qu'il l'entend et se lance joyeusement au-devant d'elle pour la recevoir (n. 77). Philoxène ne se soucie pas toujours de la correspondance des images. L'homme qui ne désire que Dieu est simple comme Dieu est simple (n. 81).

La simplicité a été mise par le Créateur dans notre

nature; c'est du monde que nous recevons la ruse et l'astuce (n. 85). Emportez un enfant d'un an au désert et il restera simple même parvenu à l'âge d'homme (n. 85). Notons bien que Philoxène ne veut pas dire que le désert donne la simplicité, mais qu'il la conserve, et qu'il la conserve non pas de lui-même, mais en favorisant les entretiens de l'homme avec Dieu, auteur de la simplicité, et en l'éloignant des entretiens du monde, auteur de la ruse.

Dieu se complaît dans la simplicité parce qu'elle ne s'attribue pas à elle-même la sagesse qui vient de Dieu et qu'elle lui en rend grâce (n. 105-106). Dieu a repoussé la sagesse du monde, bien qu'elle soit aussi un don de lui, parce que le monde s' imagine que la sagesse lui vient de son travail et non de Dieu (n. 107-108). Suit une charge contre les hérétiques qui sont par excellence des rusés et des astucieux. Nous savons qui sont les hérétiques : les Nestoriens, sans doute, mais surtout les Chalcédoniens, car les Nestoriens, expulsés de l'Empire et retirés en Perse, ne sont plus là. Avec les hérétiques, il faut être rusé comme un serpent, pour ne pas se laisser prendre à leurs erreurs : le serpent sait sauver sa tête pour sauver son corps (n. 115).

II

La deuxième homélie sur la simplicité est intitulée : Sur la simplicité. Le titre : Contre la ruse, serait plus exact. Car c'est d'abord un réquisitoire contre la ruse qui semble bien n'être pas absente du monastère, puis une défense de la simplicité dont on semble bien s'être moqué, et enfin une invitation pressante à revenir à la simplicité. C'est une mercuriale, comme celle que nous aurons contre la gourmandise. Contrairement à ce que nous avons dit de la deuxième homélie de chaque paire, celle-ci fait suite immédiatement à la première : « Nous parlions dans notre précédent discours de la simplicité : c'est de ce sujet utile que je veux encore parler maintenant » (n. 120). Et il est probable que la précédente homélie appartient à ce que nous

appelons la deuxième série, car elle parle de la foi de la même manière que la deuxième homélie sur la foi.

Cette homélie contre la ruse débute par une précaution oratoire insolite dans les homélies et qui fait pressentir l'orage : « Je vois que vous désirez entendre un discours utile qui ne soit pas un sujet d'amusement ou une occasion d'applaudissement... Le lieu dans lequel nous sommes réunis est le lieu des secours spirituels : dans ce lieu, donc, parlons simplement pour apporter un profit intérieur à celui qui parle » — voilà qui est habile — « et à ceux qui entendent » — ils n'ont qu'à bien se tenir (n. 120).

La charge contre la ruse commence : « La ruse du monde n'a que faire ici où il n'y a rien du monde. Il n'y a chez nous ni achat, ni vente, ni commerce pour des profits passagers. » Il faut peut-être lire : Il ne devrait y avoir chez nous, et de même sous tous les « il n'y a pas » qui suivent (n. 121-122). « Ici où ces choses sont complètement étrangères, il ne faut pas non plus que s'y trouve la ruse du monde. »

Le rusé est sans doute dans l'auditoire, car le discours va s'adresser à lui en style direct : « Ce n'est pas pour le tromper que tu parles à ton frère : en quoi la ruse t'est-elle nécessaire ?... Pourquoi t'enorgueillis-tu d'un bien qui n'est pas le tien ? » (n. 125-126).

Il faut maintenant prendre la défense du disciple resté simple. On se tourne donc vers lui : « Mais toi, ô disciple droit, réjouis-toi de ta simplicité et ne rougis pas d'être appelé un enfant » (n. 130). Il a donc été tenté d'en rougir : les rusés se sont donc moqués de lui. Éloge du simple et de la simplicité (n. 131-132); cf. l'homélie précédente.

Philoxène se tourne vers les rusés : « Il ne faut pas que les simples soient méprisables à nos yeux : ils ne sont pas nécessaires au monde, ils sont nécessaires au royaume de Dieu » (n. 134). « Malheur à celui qui se moque des simples : il les scandalise et les fait rougir de leur simplicité » (n. 135). Si le simple est méprisé, que ce soit un motif pour toi de l'honorer davantage » (n. 136). « Regarde les grands du monde qui accourent visiter nos monastères : ce n'est pas pour y voir des rusés; il y en a assez dans les villes et

dans les bourgs; ils viennent voir des simples : qu'ils ne trouvent pas ici ce qu'ils ont laissé dans le monde » (n. 136-137). Et de nouveau Philoxène s'adresse au simple (n. 138-148).

Il faut enfin que le monastère revienne à la simplicité. Cette conversion sera l'œuvre de la pureté spirituelle qui déracine tous les maux de l'âme. « La pureté spirituelle est le commencement du chemin de la justice », de la justice du Christ qui s'acquiert au désert, par l'abolition des passions de l'homme du monde. Celui qui a perdu la simplicité de la nature, comme les rusés du monastère, il faut qu'il la recouvre par la pureté qui va sarcler son champ et en arracher les épines de la ruse (n. 148-150).

(74) QUATRIÈME HOMÉLIE : SUR LA FOI,
ET QU'ON NE PEUT RECEVOIR
LES COMMANDEMENTS DU CHRIST
QUE PAR LA SIMPLICITÉ

Notre-Seigneur nous a donné un commencement facile et aisé dans son Évangile : une foi vraie et ferme qui procède naturellement d'une pensée simple, afin que nous lui obéissions et observions ses commandements avec cette foi, comme tous les premiers justes qui furent appelés par Dieu et qui entendirent aussi sa parole avec simplicité et tinrent pour vraies ses promesses avec foi.

Je ne parle pas de la simplicité qui est dans le monde et qui est regardée comme sottise, mais de la propriété d'une pensée une et simple, de telle sorte qu'elle entend la parole de Dieu sans la juger et la reçoit sans faire de recherches, comme l'enfant reçoit les mots de sa nourrice, et encore comme l'enfant reçoit de son maître l'enseignement des livres sans juger et contrôler ce qui lui est dit. Car de même que la mesure de l'intelligence d'un enfant est trop petite pour faire des recherches sur les livres des hommes, de même, la mesure de notre esprit est trop petite pour que nous arrivions à expliquer les mystères divins. Et donc, c'est seulement par la foi et la simplicité que l'homme peut les entendre et les recevoir.

C'est ainsi qu'Abraham fut appelé et qu'il sortit après (75) Dieu : il ne se fit pas juge de la parole qui s'adressait à lui, et il ne fut pas empêché par l'attachement à la race et aux proches, au pays et aux amis,

ni par les autres liens humains; mais aussitôt qu'il entendit la parole et qu'il sut qu'elle était de Dieu, il l'écouta simplement et la tint pour vraie fidèlement, et il méprisa tout et sortit avec la simplicité de la nature qui n'agit pas par ruse et pour le mal; il courut vers la parole de Dieu comme un enfant après son père, et tout devint méprisable à ses yeux aussitôt qu'il eut entendu la parole de Dieu.

Il n'était pas dépourvu de la science et du discernement naturels; mais il montra son discernement en ce qu'il lui fallut entendre Dieu l'appeler comme le maître appelle son serviteur; et comme le créateur appelle la créature; et il ne reconnut pas à sa science le pouvoir de faire des recherches et des investigations, pour quoi et à cause de quoi Dieu l'avait appelé et lui avait dit : *Sors de ton pays et de ta famille, et viens dans le pays que je te montrerai*¹.

Et Dieu ne lui révéla pas quel était ce pays pour faire triompher sa foi et faire apparaître sa simplicité; et bien qu'il semble qu'il le conduisait au pays de Canaan, il lui promettait de lui montrer un autre pays, celui de la vie qui est dans les cieux, selon le témoignage de Paul : *Il attendait la cité qui a un fondement et dont l'architecte et l'auteur est Dieu*². Et il a dit encore : *Il est certain qu'ils en désiraient une meilleure que le pays (76) de Canaan, celle qui est dans les cieux*³. Et pour nous apprendre clairement que ce n'était pas le pays de la promesse corporelle qu'il promettait de montrer à Abraham, Dieu le fit demeurer à Haran après l'avoir fait sortir de Ur des Chaldéens, et ils ne le conduisit pas au pays de Canaan aussitôt après sa sortie; et pour qu'Abraham ne pensât pas avoir entendu l'annonce d'une récompense et ne sortît pas pour cette raison après la parole de Dieu, il ne lui fit pas connaître dès le commencement le nom du pays où il le conduisait.

Regarde donc cette sortie, ô disciple, et que la tienne

1. Gen., 12, 1.

2. Hébr., 11, 10.

3. Hébr., 11, 16.

soit comme celle-là, et ne tarde pas à répondre à la voix vivante du Christ qui t'a appelé. Là, il n'appelait qu'Abraham : ici, dans son Évangile, il appelle et invite à sortir après lui tous ceux qui le veulent; car il a fait entendre un appel général à tous les hommes quand il a dit : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même et qu'il prenne sa croix, et qu'il vienne après moi*⁴; et tandis que là, il n'a choisi qu'Abraham, ici, il invite tout le monde à devenir semblable à Abraham.

Il a renouvelé aussi aux saints apôtres l'appel à Abraham. Et considère que leur foi ressembla à celle d'Abraham : car, de même qu'Abraham a obéi aussitôt qu'il fut appelé, de même, les apôtres allèrent après Jésus aussitôt qu'il les eut appelés et qu'ils l'eurent entendu : *Il les vit jeter leurs filets dans la mer et il les appela; et ils laissèrent aussitôt leurs filets (77) et leur père, et ils allèrent après lui*⁵. Et c'est avant d'entendre de lui cette parole : *Si quelqu'un ne laisse son père et sa mère et tout ce qu'il a et ne vient après moi, il ne peut devenir mon disciple*⁶, qu'ils abandonnèrent tout et vinrent après Jésus. Ce n'est pas un long enseignement qui les a faits disciples, mais seulement l'audition de la parole de la foi; et parce que leur foi était vivante, aussitôt qu'elle reçut la voix vivante, elle obéit à la vie; ils coururent aussitôt après lui et ils ne furent pas en retard sur lui; et on vit par cela qu'ils étaient disciples avant même d'être appelés.

Telle est l'habitude de la foi mêlée à la simplicité : ce n'est pas à force d'arguments qu'elle reçoit l'enseignement, mais de même que l'œil sain et pur reçoit le rayon qui lui est envoyé, sans raisonner ni travailler, et qu'il considère sa lumière aussitôt qu'il est ouvert, de son propre pouvoir, parce que sa vue naturelle est saine, de même aussi, l'œil de la foi, qui a

4. Mt., 16, 24; Mc, 8, 34; Luc, 9, 23.

5. Mt., 4, 18.

6. Luc, 14, 26.

été mis dans la pupille de la simplicité, reconnaît la voix de Dieu aussitôt qu'il l'entend; et la lumière de sa parole se lève en lui, et il se lance joyeusement au-devant d'elle, et il la reçoit, comme l'a dit Notre-Seigneur dans son Évangile : *Mes brebis entendent ma voix et elles viennent après moi*⁷. Car partout où la foi naturelle a été gardée dans son intégrité, celui qui l'a gardée est la brebis du pasteur.

De même aussi, il est écrit au sujet de Matthieu que Notre-Seigneur le vit (78) assis au bureau de péage et qu'il l'appela; et aussitôt, il laissa son négoce avec tous ses biens et il alla après lui⁸. Et il est encore écrit au sujet de Philippe : *Il lui dit : Viens après moi*⁹; et aussitôt, il alla après lui. C'est donc avec cette pureté et cette simplicité que les apôtres allèrent après la parole du Christ; et le monde ne put pas les empêcher, ni les habitudes humaines les retenir, ni aucun des biens qui passent pour être quelque chose dans le monde les entraver.

Ces âmes avaient senti Dieu et vivaient de la foi, et chez de telles âmes, rien dans le monde ne peut l'emporter sur la parole de Dieu. Elle est faible dans les âmes mortes : alors, c'est à cause de la mort de l'âme que, de puissante, elle devient faible, et que l'enseignement de Dieu, de valide, devient sans force chez elles. Car toute l'activité de l'homme se porte là où il vit : celui qui vit pour le monde porte le service de ses pensées et de ses sens vers le monde, et celui qui vit pour Dieu se tourne vers ses commandements puissants dans tous ses mouvements.

Tous ceux qui ont été appelés ont obéi sur-le-champ à la voix qui les appelait lorsque le poids de l'amour des choses terrestres n'était pas suspendu à leur âme. Car les liens du monde sont un poids pour l'intelligence et les pensées, et ceux qui en sont liés et entravés entendent difficilement la voix de l'appel de Dieu.

7. Jn, 10, 27.
1, 43.

8. Cf. Mc, 2, 14, et Luc, 5, 27.

9. Jn,

Mais les apôtres, et, avant eux, les justes et les pères, n'étaient pas ainsi : ils obéirent comme (79) des vivants, et ils sortirent légers, parce que rien du monde ne les liait de son poids. Rien ne peut lier et entraver l'âme qui sent Dieu : elle est ouverte et prête, en sorte que la lumière de la voix divine, chaque fois qu'elle vient, la trouve en état de la recevoir.

Notre-Seigneur appela encore Zachée du sycamore sur lequel il était monté, et aussitôt Zachée se hâta de descendre et le reçut dans sa maison : c'est qu'il espérait le voir et devenir son disciple avant même d'être appelé. Et c'est là une chose admirable, qu'il ait cru en lui sans que Notre-Seigneur lui eût parlé et sans l'avoir vu corporellement, mais seulement sur la parole des autres : c'est que la foi qui était en lui avait été gardée dans sa vie et sa santé naturelles. Il a montré sa foi lorsqu'il crut en Notre-Seigneur en l'entendant annoncer; et la simplicité de sa foi est apparue lorsqu'il promit de donner la moitié de ses biens aux pauvres et de restituer au quadruple ce qu'il avait pris frauduleusement. Car si l'esprit de Zachée n'avait pas été rempli à ce moment-là de la simplicité qui convient à la foi, il n'aurait pas fait cette promesse à Jésus et il n'aurait pas dépensé et distribué en peu de temps ce que son travail avait amassé pendant des années. La simplicité répandait de côté et d'autre ce que la ruse avait amassé et la pureté de l'âme dispersait ce qui avait été acquis par les pensées de l'astuce, et la foi renonçait à ce que l'injustice avait trouvé et possédé et proclamait que cela ne lui appartenait pas. Car Dieu est le seul bien de la foi, et elle ne consent pas à posséder (80) d'autres biens avec lui; tous les biens sont de peu d'importance pour elle, en dehors de ce seul bien durable qui est Dieu, et elle a été mise en nous pour trouver Dieu et ne posséder que lui, et pour voir que tout ce qui est en dehors de lui est à notre détriment.

Les Livres saints nous ont montré que l'homme s'approche de Dieu par cet esprit de foi et de simplicité.

Car Adam et Ève aussi, tant qu'ils furent dans la simplicité de la nature et que leur foi ne fut pas obscurcie par les passions corporelles, reçurent et observèrent le commandement de Dieu dès qu'ils l'eurent entendu. Dieu dit à Adam : « Ne mange pas; si tu manges, tu meurs; et si tu observes mon commandement, je te donne la vie éternelle. » Et Adam reçut et observa le commandement avec foi et simplicité et ne le jugea pas : « Pourquoi nous a-t-il interdit un seul arbre et nous a-t-il permis les autres, et pourquoi a-t-il promis de me donner la vie éternelle si j'observe ce commandement ? » Il ne jugea pas ces choses et ne fit pas d'investigations sur elles, à cause de sa simplicité. Mais lorsque vint le conseil de l'ennemi et qu'il trouva la simplicité, il lui apprit la ruse et l'astuce, et il sema une pensée contraire dans cette pensée unique et simple. Et celui qui était un et qui le fut resté par sa simplicité fut divisé en deux pensées : il voulut et ne voulut pas, il jugea et fut jugé, il hésita à faire et à ne pas faire. (81) Le conseil qui s'approcha de cet enfant, de ce simple, le fit juge du commandement de Dieu. Et parce qu'il avait perdu sa simplicité, il ne fut pas heureux dans sa charge de juge, car il jugea sottement qu'il convenait d'obéir à l'ennemi plutôt qu'à l'ami, à celui qui tue plutôt qu'à celui qui donne la vie, à celui qui enseigne le mal plutôt qu'à celui qui enseigne le bien. Tant qu'ils furent dans la simplicité, ils obéirent au commandement de Dieu; mais une fois qu'ils voulurent agir avec ruse, ils reçurent le conseil du calomniateur, parce que la ruse est du côté de Satan et la simplicité chez ceux qui appartiennent au Christ. Celui qui veut devenir rusé et astucieux ne peut se faire disciple du Christ comme l'exige son enseignement.

L'esprit rusé construit et renverse en tout temps des pensées contraires : il lie et il délie, il dit la vérité et il ment, il approuve une chose et il la désapprouve et il en choisit une autre à la place. Il est le canal des pensées confuses et ne reste dans aucune pour la croire

et s'appuyer sur elle. Mais la simplicité est le contraire de la ruse en toute chose comme son nom le témoigne, parce qu'elle n'a pas de pensées qui se réfutent les unes les autres. La simplicité a reçu un nom qui convient à Dieu : nous appelons Dieu simple dans notre profession de foi parce qu'il n'y a pas de composition ni de parties en lui; de même aussi, dans le langage habituel, nous appelons simple celui qui n'agit pas astucieusement pour le mal parce qu'il n'y a pas (82) le mouvement du mal dans son esprit : il ne sait pas regarder et éviter ce qui arrive du monde contre lui, ni trouver le moyen de faire du mal à ses ennemis, ni réfuter ce qui est dit contre lui, ni tendre des pièges et dresser des embûches, ni agir avec astuce et faire du mal aux autres. La simplicité ne sait pas faire ces choses et celles de ce genre-là, et à cause de cela, dans tous les temps, c'est à elle qu'ont été confiés les mystères de Dieu, et c'est elle qui a obtenu les révélations divines.

De même aussi, il est certain que lorsqu'ils furent choisis, les apôtres étaient plus simples que n'importe qui. Et Jésus les a choisis pour se moquer de la sagesse du monde par leur simplicité et pour montrer par leur ignorance la vanité de la science de ceux qui sont savants et instruits, comme Paul l'a dit aussi : *Dieu a choisi les insensés du monde pour confondre ses sages*¹⁰. Et il a dit encore : *Voici, Dieu n'a-t-il pas rendu folle la sagesse de ce monde*¹¹? Et encore : *Parce que, dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse, Dieu a voulu sauver ceux qui croient par la folie de la prédication*¹². Et il avait dit encore à quelques-uns de ses disciples qui se glorifiaient dans la science du monde : *Voyez votre vocation, mes frères : il n'y en a pas beaucoup parmi vous qui sont des sages dans la chair*¹³.

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a pas de sagesse

10. I Cor., I, 27.
21.

11. I Cor., I, 20.

12. I Cor., I,

13. I Cor., I, 26.

dans l'enseignement du Christ, mais que la sagesse du Christ est une sagesse au-dessus du monde et dont la sagesse du monde est (83) l'adversaire en toute chose, comme les ténèbres sont l'adversaire de la lumière, et ce qui est amer, de ce qui est doux, et la maladie, de la bonne santé. Car la sagesse divine ne triomphe pas dans la méditation et le soin des pensées terrestres, mais toute son application est aux choses spirituelles et ses mouvements et ses pensées sont au-dessus du monde, comme l'apôtre le témoignait sur lui-même : *Je suis ignorant pour la sagesse du monde, mais je possède par ma science la sagesse qui est au-dessus du monde*¹⁴. Et il enseignait que tout le monde n'est pas capable d'entendre et de recevoir la sagesse qu'il avait, et il prêchait en disant : *La sagesse dont nous parlons parmi les parfaits est une sagesse qui n'appartient pas à ce monde ni non plus aux princes de ce monde, parce qu'ils sont détruits, mais nous parlons mystérieusement de la sagesse de Dieu qu'aucun des sages du monde ne peut entendre*¹⁵. Car la sagesse du monde n'est pas capable de devenir le fondement et de recevoir la construction de la sagesse de Dieu, et c'est à cause de cela que Notre-Seigneur a posé pour fondement la simplicité.

Qui ne sait combien était simple le premier couple des chefs de la race humaine et comme ils étaient simples pour toute la règle du monde ! Ils ne s'essayaient ni ne s'occupaient à aucune des affaires du monde parce que l'occupation des affaires du monde ne leur avait pas non plus été révélée jusque-là. Ainsi, ils étaient proches des visions divines (84) et Dieu parlait continuellement face à face avec eux ; il était auprès d'eux en tout temps, dans une intimité proche, les conduisant, les faisant venir, les emmenant du lieu d'où ils étaient et où ils furent créés et les introduisant et les mettant dans le Paradis. Et il leur montrait toute chose de tout près comme un homme. Et ils ne rece-

14. Cf. I Cor., 2, 1 sq.

15. I Cor., 2, 6 et 8.

vaient pas de pensée sur lui dans leur esprit : Où donc habitait celui qui leur montrait ? Depuis quand existait-il ? Et s'il faisait, avait-il été fait ? Et s'il avait été fait, qui l'avait fait ? Et nous, pourquoi nous a-t-il créés ? Pourquoi nous a-t-il mis dans ce Paradis ? Pourquoi nous a-t-il transmis cette loi ? Ces choses étaient loin de leurs esprits, parce que la simplicité ne pense pas de choses de ce genre, mais elle est complètement absorbée à écouter ce qu'elle entend, et toute sa pensée est mêlée à la parole de celui qui parle, comme le petit enfant à la parole de celui qui lui parle. Voici donc, Dieu a mis la simplicité dans les premiers chefs de notre race, et c'est elle qui reçut le premier commandement.

La simplicité précède la foi, parce que la foi est la fille de la simplicité et non l'enfant de la ruse. L'astucieux et le rusé ne tiennent pas facilement pour vrai ce qu'ils entendent, mais le simple entend toutes les voix de Dieu et les croit. Et si la simplicité est dans la pureté de la nature, elle reçoit seulement ce qui est dit par Dieu. De même que la terre, par la constitution de sa nature, (85) a été posée par son Créateur pour recevoir les semences et les plants utiles aux besoins de l'humanité, et qu'il n'était pas de sa nature de produire des épines et des chardons, mais qu'elle y a été condamnée dans la suite par le Créateur, de même aussi la simplicité a été mise par le Créateur dans notre nature, et nous recevons la ruse et l'astuce par la suite, à cause des habitudes qui arrivent en nous, comme le témoigne aussi la lignée des hommes tout entière.

A notre naissance, c'est la simplicité qui se meut en nous avant la ruse. Les enfants sont pleins d'innocence et de pureté quand ils sont petits ; mais lorsqu'ils ont passé quelque temps dans le monde, ils apprennent la ruse en grandissant et en agissant. Si quelqu'un emporte un enfant d'un an et sort et l'élève dans un désert où il n'y a pas l'occupation des hommes et l'usage des choses de ce monde, et où il ne

verra absolument rien de l'occupation des hommes, l'enfant peut se maintenir dans toute la simplicité de la nature, même lorsqu'il est parvenu à l'âge d'homme, et il peut recevoir très facilement les visions divines et les pensées spirituelles et devenir promptement un vase pour recevoir la sagesse divine.

C'est sur ce modèle, je pense, qu'était aussi Jean-Baptiste, ce prédicateur admirable : parce qu'il fut dans le désert, selon le témoignage du Livre, jusqu'au jour où il se montra aux enfants d'Israël, il put recevoir et apprendre les mystères divins (85) et recevoir la puissance du baptême de l'Esprit. Par la simplicité naturelle dans laquelle il avait grandi, il reçut dans le désert ce qu'aucun des premiers prophètes n'avait goûté; avant l'abolition de la malédiction et de la mort du péché et avant la rupture du mur d'inimitié qui était posé au milieu et dont il est écrit qu'il fut rompu par la croix du Christ, il reçut d'avance ce qui suivit la croix. La grâce le conduisit pour qu'il sortît au désert et restât dans la simplicité de la nature et qu'il pût recevoir la connaissance des mystères qui sont plus élevés que la nature.

C'est donc aussi de cette manière que Dieu, après avoir délivré le peuple de l'Égypte, le fit sortir dans un désert aride dans lequel s'acquiert la simplicité. Je crois qu'il les fit sortir dans le désert, pour les soustraire aux usages et aux habitudes des hommes et à la ruse et à la sagesse du monde qu'ils avaient reçues dans le pays d'Égypte, et pour que la simplicité de la nature passât en habitude chez eux et qu'ils reçoivent purement l'enseignement divin. Et bien qu'il y eût beaucoup d'autres causes pour les faire sortir au désert, cependant, il semble que celle-là fut la première de toutes, pour celui qui sait regarder les mystères de la Providence divine. Mais parce que ceux qui sortirent de l'Égypte ne voulurent pas se dépouiller de la méchanceté et de la ruse qu'ils avaient apprise en Égypte et qu'ils furent opposés en tout à la promesse que Dieu leur avait faite, il les retint quarante ans dans

le désert pour que la méchanceté disparût avec ses serviteurs et que la ruse périt (87) avec ceux qui l'avaient reçue de l'Égypte. Et ce fut la génération qui était née et avait grandi dans le désert et dont toute l'éducation avait eu lieu dans la simplicité selon la loi du lieu, qui entra dans la terre promise et en devint l'héritière. Car il convient à ceux qui grandissent dans le désert de devenir simples et il convient à la simplicité d'entendre les commandements de Dieu et de leur obéir.

Et si quelqu'un pense qu'ils crurent parce qu'ils virent des signes et des prodiges dans le désert et qu'ils craignirent le châtement qui vint sur ceux qui les avaient précédés, il se trouve que ceux qui sortirent de l'Égypte virent plus de prodiges qu'eux. Car, outre les miracles qui avaient été opérés en Égypte, ils virent aussi le partage de la mer et cette traversée terrible, et la mer se refermer et couvrir les Égyptiens qui y étaient entrés, et ce prodige qui eut lieu à Marah où les eaux furent rendues douces au moyen d'un morceau de bois et devinrent leur boisson. En un mot, ceux qui sortirent de l'Égypte furent spectateurs de tous les prodiges de l'Égypte et du désert et de ceux qui eurent lieu dans l'intervalle, tandis que la jeune génération qui naquit dans le désert ne les vit pas, si ce n'est seulement les prodiges qui furent continuels avec eux, la colonne de feu et la nuée, le rocher qui coula, et les caillles qui montaient de la mer. Et bien qu'ils aient vu moins de prodiges que ceux qui sortirent de l'Égypte, par leur simplicité, ils restèrent dans la crainte de Dieu, plus que ceux qui virent des signes (88) magnifiques et nombreux.

Et afin que tu saches que tous les miracles qui eurent lieu et les prodiges qui furent faits ne purent arracher et faire disparaître d'eux le mal qu'ils avaient appris en Égypte, et que c'est par sa simplicité que la génération qui naquit dans le désert était complètement éloignée d'eux, comprends-le par ceci qu'après être parvenus et arrivés dans la terre habitée, à la fin de

ces quarante ans, lorsqu'ils campèrent en face de Madian et qu'ils voulurent entrer dans les pays des nations, à la vue des femmes que les Madianites avaient ornées et fait asseoir devant eux, ce qui restait du peuple qui était sorti de l'Égypte s'adonna à la fornication avec elles, comme le Livre saint le fait connaître : *Le peuple vit les filles de Madian, et il s'adonna à la fornication, et il s'initia à Beelphégor, et ils adorèrent les idoles*¹⁶. Et ceux qui firent cela, comme l'a dit le Livre, c'était le reste de ceux qui étaient sortis de l'Égypte. La peste s'empara d'eux et il en mourut vingt-quatre mille. Et le Livre dit que c'est là que finit le nombre de six cent mille qui étaient sortis de l'Égypte et de qui Dieu avait dit qu'ils n'entreraient pas et ne verraient pas la terre promise. Et par le fait qu'ils moururent seuls de tout le peuple, nous comprenons que seuls aussi ils commirent la fornication. Car Moïse et tout Israël étaient assis devant le Seigneur à la porte du Tabernacle temporaire, et Zimri, fils de Salu, chef de la tribu (89) de Siméon, entra dans une petite chambre, chez Cozbi, fille des chefs de Madian; sous les yeux de Moïse et sous les yeux de tout Israël; et c'est alors que se leva Phinéas et qu'il montra le triomphe du zèle; et par le fait que la peste s'empara des survivants du peuple qui était sorti de l'Égypte, il faut que nous sachions qu'eux seuls s'approchèrent de cette œuvre d'impiété et que c'était le peuple qui était né dans le désert et qui avait grandi dans l'innocence et dans la simplicité par la crainte de Dieu qui était assis à la porte de Dieu et demandait miséricorde dans la pénitence avec Moïse.

Je peux le croire par ce qui avait eu lieu lors de la fabrication du veau. Lorsque Moïse descendit de la montagne et qu'il vit le désordre du peuple et qu'il sut que tous n'y avaient pas poussé, mais quelques uns d'entre eux seulement, il lima le veau avec une lime et en répandit la poudre à la surface des eaux;

16. Nomb., 25, 1-9.

et lorsque le peuple en but, elles firent voir les pensées : ceux qui avaient pensé à fabriquer le veau et qui avaient poussé à cette mauvaise action, il est écrit que le signe du veau se vit sur eux. Et ce sont ceux-là qui furent tués par les épées des Lévites; et comme la mort s'arrêta à eux, nous comprenons que c'était chez eux aussi que l'erreur avait commencé : c'est eux qui y avaient poussé et qui avaient été les premiers dans l'erreur, et c'est eux aussi qui furent atteints par le châtement (90) que décréta la parole de Moïse, au moyen du signe du veau qui se vit sur leurs personnes. De même, ici aussi, par le fait que vingt-quatre mille seulement sont tombés dans la peste qui eut lieu subitement, et que le Livre dit que le nombre de ceux qui étaient sortis d'Égypte a fini par eux, il faut que nous sachions qu'eux seuls s'initiaient à la fornication et que nous apprenions leur fornication par leur condamnation, et que nous sachions par leur mort subite que la fornication fut la leur aussi, et que c'est eux qui se souvinrent de l'idolâtrie qui était en Égypte, et qu'aussitôt qu'ils virent Madian, ils y furent initiés.

Et la simplicité des innocents qui étaient nés dans le désert les garda auprès du Seigneur : ils étaient assis à la porte du Tabernacle temporaire dans l'innocence de leur cœur, et avec des pensées exemptes de tromperie et de méchanceté, ils demandaient miséricorde au Seigneur. Et à cause de cela, les promesses corporelles faites à Abraham furent accomplies en eux, et la simplicité entra, et elle hérita la terre promise; et l'innocence se tint dans la limite de son héritage parce qu'il avait été promis au chef de leur race, et la simplicité qu'ils avaient eue avec le Seigneur les fit triompher dans les guerres des Amorrhéens. Après qu'ils eurent passé le Jourdain, Josué leur commanda de faire le tour de Jéricho sept jours sept fois, et le septième jour, de faire le tour sept fois, en allant lui-même devant eux avec les prêtres qui portaient des trompettes et l'arche (91) du Seigneur; et tout le peu-

ple marchait après Josué et après l'arche avec simplicité, comme des enfants après leurs parents.

Et pourquoi parler de tout le peuple, alors que le Livre nous indique aussi au sujet de Josué que c'est chez lui surtout que se trouvait la simplicité et l'innocence ? *Et le jeune Josué ne s'éloignait pas du Tabernacle*¹⁷, et là, il était assidu à servir Moïse. Et parce qu'il s'abstenait de sortir et d'entrer dans le monde, c'était lui surtout qui était proche de la simplicité. Car si la ruse et la méchanceté s'amassent par l'éducation dans le monde, il est certain que la simplicité et l'innocence s'acquièrent par l'éducation et l'occupation dans le silence, et que plus on multiplie son habitation dans le silence, plus on acquiert la simplicité. Et la règle de la coutume du monde nous témoigne aussi à ce sujet que ceux qui ont grandi dans le silence et qui ne sont pas sortis dans les chemins et dans les usages et les entretiens du monde se sont trouvés, eux surtout, innocents et simples, et que c'est chez eux surtout qu'est gardée la justice de laquelle naît la droiture.

Le bienheureux David joint aussi la justice à l'innocence dans sa parole : *Les innocents et les justes se sont joints à moi parce que je t'ai attendu*¹⁸. Et le prophète témoigne encore au sujet de son innocence comment il était avec Dieu : *J'étais innocent et je ne savais pas, et j'étais une bête de somme avec toi*¹⁹. Il s'est abaissé à ce point d'ignorance : (92) une bête de somme auprès d'un homme n'est pas capable de juger une seule de ses actions ou de ses occupations à cause du manque de raison et de discernement de sa nature; ainsi était la science de David auprès de Dieu : il s'est tenu comme une bête de somme qui est conduite par un homme, pour être conduit par la volonté de Dieu et ne juger sa volonté d'aucune manière, comme le fait connaître la suite de sa parole. Il dit : *Parce que j'ai été comme une bête de somme avec toi*

17. Ex., 33, 11.

18. Ps. 25, 21.

19. Ps. 73, 22.

en toute innocence, *console-moi par ton intelligence et conduis-moi après ta gloire*²⁰. Et il a dit encore : *Je n'ai pas cherché ce qu'il y a dans les cieus avec toi ou quelle est ta volonté sur la terre*²¹. Je n'ai pas résisté aux décrets de ta Providence puisque, tandis que je cherchais à savoir si tu te complaisais à une chose, ta volonté m'en demandait une autre. Et parce que j'ai été troublé par les variétés de tes œuvres, j'ai couru me réfugier dans la simplicité. Et j'étais avec toi une bête de somme qui ne sait rien, afin que ta volonté seule devienne mon guide, et que ta science me conduise dans le chemin de la vie, et que tu me donnes la Providence de ta sagesse en toute chose nécessaire à la vie spirituelle et corporelle. Dans le même psaume, il montre encore que c'est surtout chez les innocents que la grâce de Dieu est abondante : *Dieu est bon pour Israël, pour les innocents de cœur*²². Et il a joint l'innocence à la vue de Dieu parce qu'« Israël » veut dire : « voyant Dieu ». Et c'est celui qui est simple et pur dans son cœur qui peut voir Dieu, comme (93) Notre-Seigneur l'a dit aussi dans son Évangile : *Bienheureux ceux qui sont purs dans leur cœur, parce que c'est eux qui verront Dieu*²³.

Et le prophète David montre encore que c'est surtout l'esprit qui est éloigné de la ruse des enseignements humains qui atteint la justice de Dieu et acquiert le courage spirituel et la confiance qui combat toute chose : *Parce que je n'ai pas su l'art du scribe, j'entrerai dans la vaillance du Seigneur, et je me souviendrai de ta justice, moi, seul*²⁴. Et en enseignant en quoi il est inculte et simple et en quoi il est savant et sage, il a dit : *Ma doctrine depuis mon enfance jusqu'à maintenant, c'est de montrer tes prodiges*²⁵. Et encore, pour montrer la pureté de ses pensées, il les a comparées à ses mains, et il a égalé leur pureté, qui est d'être pures

20. Texte de la Peschito. Ps. 73, 23 (Sept. et Vulg. Ps. 72, 23, texte différent).

21. Ps. 73, 25.

22. Ps. 73, 1.

23. Mt.,

5, 8.

24. Ps. 71, 15.

25. Ps. 71, 17.

de l'iniquité, au lavement des mains : *J'ai lavé mes mains pour qu'elles soient pures, c'est-à-dire : J'ai nettoyé et purifié mes pensées et je me suis rappelé ton autel, Seigneur*²⁶. Et il a dit encore : *J'ai marché dans l'innocence de mon cœur dans ma maison jusqu'à ce que tu viennes auprès de moi*²⁷. Et il a dit encore : *Celui qui commet la fraude ne s'assoiera pas dans ma maison*²⁸. Et il est certain que la fraude est composée de ruse. Et il a dit encore : *Éprouve-moi, Seigneur, et essaie-moi et examine mes reins et mon cœur*²⁹. Et il a dit encore : *Moi seul, j'ai purifié mon cœur et j'ai lavé mes mains pour qu'elles soient pures*³⁰.

Outre cela, nous avons encore le témoignage qu'il a été choisi d'un lieu où s'apprend la simplicité. Il a été choisi de derrière les brebis, comme lui-même le fait connaître et le rappelle dans un de ses psaumes : *Il a choisi (94) David pour son serviteur, et il l'a emmené du troupeau des brebis et de derrière les brebis qui allaitent*³¹. Et pour enseigner que son règne se passait aussi dans la simplicité, il a dit : *Il les a fait paître dans l'innocence de son cœur*³². Et il est évident que l'innocence c'est la simplicité et la pureté. Le livre de son histoire nous indique aussi qu'à cause de sa simplicité un conseiller des fonctions humaines était continuellement auprès de lui dans l'occupation des affaires du monde : le livre fait connaître Achitophel comme conseiller de David³³. Et par d'autres passages, il nous est facile aussi de voir la simplicité du bienheureux David : il nous la fait connaître lui-même lorsqu'il parlait avec Jonathan en disant : *Il n'y a pas de méchanceté dans mon cœur et ton père dresse des embûches pour m'enlever la vie*³⁴. Et cette parole encore que Jonathan a dite à son père : *Il s'est mis entre tes mains, et il a fait la guerre, et il a tué*

26. Ps. 26, 6 (Peschito, 26, 6 : et circumdedi).

27. Ps. 100, 2.

28. Ps. 100, 7.

29. Ps. 26, 2.

Ps. 73, 12 (Sept. et Vulg., 72, 13, texte différent).

30. Peschito,

31. Ps. 78,

70.

32. s. 78, 71.

33. I Chr., 27, 33.

34. Cf.

I Sam., 20, 1.

*les Philistins*³⁵, est un renseignement sur la simplicité de David. Et lorsque les hommes qui étaient avec lui lui conseillaient de tuer Saül, il restait encore dans le même esprit de simplicité : le conseil qu'ils lui donnaient de tuer son ennemi appartenait à la ruse et à l'astuce du monde, car c'est là la coutume de ceux qui sont pleins de la ruse du monde de s'ingénier à supprimer les obstacles de devant eux; mais David restait dans sa simplicité et sa miséricorde. Et nous pouvons trouver beaucoup de passages dans les Livres saints qui font connaître la simplicité et l'innocence de cœur (95) de cet homme de Dieu; cette parole que le Seigneur a dite à Samuel : *J'ai trouvé pour moi un homme selon mon cœur*³⁶ était encore un témoignage sur la pureté de cœur de David. Et il est certain que la pureté de cœur naît de la simplicité. Lui-même la demandait par la prière : *O Dieu, crée en moi un cœur pur*³⁷.

Voyons encore, outre cela, les autres hommes droits et justes : tous ont plu à Dieu par la simplicité. Car il est écrit sur les premiers disciples des Apôtres après l'Ascension de Notre-Seigneur au ciel : *Ils habitaient tous ensemble*³⁸, et : *Ils étaient un seul esprit et une seule âme*³⁹, et : *Ils rompaient l'Eucharistie à la maison, et ils recevaient la nourriture avec allégresse, et ils glorifiaient Dieu dans l'innocence de leur cœur*⁴⁰, et : *Personne ne disait, des biens qu'il possédait, qu'ils étaient à lui, parce que tout ce qu'ils avaient était en commun*⁴¹. Et il est évident qu'une telle concorde naît de la simplicité, et que leur louange montait vers Dieu de l'innocence de leur cœur, et que l'allégresse avec laquelle ils recevaient ensemble la nourriture, ne regardant pas que celui qui avait apporté beaucoup serait nourri plus qu'un autre qui n'avait rien mis en commun, venait de la pureté de l'esprit.

35. I Sam., 19, 5.

36. I Sam., 13, 14.

37. Ps. 51, 12.

38. Cf. Act., 1, 13, et 2, 1.

39. Act., 4, 32.

40. Act.,

2, 46.

41. Act., 4, 32.

Et la parole a montré encore que le bienheureux Josué était le plus innocent de tout le peuple parce qu'il avait grandi à l'intérieur du Tabernacle⁴². Et c'est lui, le plus simple et le plus pur de tout le peuple, parce qu'il avait grandi à l'intérieur (96) du Tabernacle et dans le silence, qui fut choisi pour ce gouvernement renommé après le grand Moïse⁴³. Et l'histoire de Jacob et d'Esau est aussi un témoignage que la simplicité est plus proche de ceux qui ont grandi dans le Tabernacle ou à l'intérieur de la maison que de ceux dont l'éducation s'est passée à entrer et sortir : *Esau était un chasseur et un homme des champs, et Jacob était un simple qui habitait sous la tente*⁴⁴.

Et nous pouvons comprendre aussi par leurs œuvres la différence de leurs esprits. Partout, les Livres nomment Esau un rusé et un astucieux qui garde sa colère et qui tient rancune : *Il garde sa colère pour un siècle et sa rancune pour des siècles*⁴⁵. Et il⁴⁶ a dit encore au sujet de sa colère contre la postérité de Jacob : *Il s'est mis dans une grande colère et il a été jaloux d'eux*⁴⁷. Et sa sortie en armes à la rencontre de son frère avec quatre cents hommes indique aussi que sa colère était de longue durée : car, après vingt ans, lorsque Jacob revint de Haran, il cherchait encore à se venger de la bénédiction; et si l'humilité de Jacob et la Providence cachée de Dieu n'eussent changé sa colère en douceur, il eût fait ce pour quoi il était sorti.

Mais Jacob apparaît en tout à l'opposé de cela, soit chez ses parents, soit dans la maison de Laban. Car ses œuvres nous le montrent simple et obéissant. A cause de (97) cela, le Livre saint nous indique toute sa simplicité par une seule parole : *Jacob était un simple qui habitait sous la tente*. Il n'eût pas songé à voler la

42. Cf. Ex., 33, 11. 43. Cf. Nomb., 27, 18; Deut., 1, 38; 3, 21, etc. 44. Gen., 25, 27. 45. Amos, 1, 11.

46. Il = « le Seigneur Yahweh », comme disent Amos et Ezéchiel.

47. Ez., 25, 12.

bénédiction si sa mère ne le lui avait appris. Et lorsqu'il entendit : « La Providence t'aidera », il fut persuadé par la simplicité de son esprit et il ne fit pas de difficulté. Et pour que personne ne pense que sa simplicité était sottise naturelle, vois comment il se garde des malédictions de son père et répond avec prévoyance sur ce qui s'est passé : *Voici, mon frère Esau est velu, et moi je suis sans poil; car mon père me touchera sans doute, et je passerai à ses yeux pour me moquer, et tu auras fait venir sur moi des malédictions et non des bénédiction*⁴⁸. Et sa mère, dont la foi tenait pour vraies les premières promesses qui lui avaient été révélées quand elle était allée consulter le Seigneur et qu'il lui avait été dit : *Le grand servira le petit*⁴⁹, lui répondit : *Tes malédictions seront sur moi, mon fils : écoute seulement ma voix*⁵⁰ et fais ce que je vais te commander. Et il obéit sur-le-champ à sa mère comme un enfant. Elle prépara et lui donna l'aliment que désirait Isaac; elle étendit des peaux sur ses mains et sur son cou aux endroits à portée du toucher. Et dans sa simplicité il ne jugea pas ce qui lui était fait : cet homme (98) d'une simplicité parfaite était devant sa mère comme un enfant devant sa nourrice qui lui fait tout ce qu'elle veut. Et lorsqu'il prit et apporta l'aliment à son père, c'est encore ce qu'elle avait mis dans sa bouche qu'il répéta comme un enfant, sans rien ajouter ni retrancher. Et lorsque le temps du mariage arriva, il ne fit pas le premier pas pour s'en approcher par sa volonté, mais il attendait dans son innocence le commandement de ses parents.

Esau, lui, astucieux et méchant, voulut affliger et aigrir ses parents, en retour de ce qu'ils avaient usé de fraude avec lui : il alla prendre ses femmes parmi les filles de Canaan qui aigriront continuellement l'esprit d'Isaac et de Rébecca. Et lorsqu'il vit que la haine de ses parents s'était multipliée contre lui parce que ses femmes les irritaient continuellement, craignant

48. Gen., 27, 11-12.

49. Gen., 25, 23.

50. Gen., 27, 13.

d'être privé de l'héritage corporel, il regarda aussi cela avec astuce, et il alla prendre pour femme Basemoth, fille d'Ismaël, comme pour offrir le pansement après la blessure, non pas comme un fils avisé qui s'est repenti de ce qu'il avait fait en premier lieu, mais parce qu'il craignait qu'Isaac ne lui enlevât l'héritage des biens et des possessions qui reviennent à l'aîné⁵¹. De même aussi, au sujet du droit d'aînesse et des bénédictions, il s'était affligé non pas d'avoir perdu les promesses spirituelles qui y étaient attachées, mais d'avoir été privé de la part plus grande de biens que les aînés avaient coutume de recevoir, et d'avoir vu changé l'amour que son père avait eu pour lui et à cause duquel il pensait avoir quelque chose de plus (99) à recevoir dans l'héritage. Toute la conduite d'Esau apprend sa ruse et sa méchanceté à celui qui sait la regarder. Et nous trouvons aussi la simplicité d'Isaac, leur père, dans ce même passage. Car, bien que tout son amour se fût tourné vers Esau et qu'il l'aimât comme l'aîné, dès qu'il sentit la Providence de Dieu et que Rébecca fut entrée pour lui révéler ce qui lui avait été dit lorsqu'elle était allée consulter le Seigneur, son amour pour Esau fut changé et se tourna vers Jacob qui le méritait.

Voyons encore l'obéissance de Jacob. Il obéissait en toute chose à ses parents comme un enfant. Rébecca dit à Isaac : *Si Jacob prend aussi des femmes parmi les filles de Canaan, à quoi la vie m'est-elle utile?*⁵² Isaac appela Jacob et lui commanda : *Tu ne prendras pas ta femme parmi les filles de Canaan, mais va chez Laban, fils de Bathuel, le frère de ta mère, et prends ta femme de là*⁵³. Et Jacob obéit. Il sortit promptement, détaché soudain de tous les charmes de la maison de son père, et il se mit en route comme un exilé qui ne possède rien, n'ayant rien demandé à ses parents pour

51. Littéralement : ne déshéritât de l'héritage... celui qu'il aimait. En langage biblique, « celui qu'il aimait » veut dire l'aîné.

52. Gen., 27, 46.

53. Gen., 28, 1-2.

son usage, ni bêtes de somme pour le porter, ni serviteurs pour le servir, ni suite pour être considéré, ni les autres choses qu'on peut imaginer et dont beaucoup se préoccupent aujourd'hui; mais il sortit de chez eux avec son bâton, (100) portant pour viatique, au lieu de ces choses humaines, des bénédictions et des promesses précieuses. Et sa parole elle-même le fait savoir, quand il rend grâces à Dieu pour tout ce qu'il a avec lui et qu'il demande d'être délivré de son frère : *J'ai traversé ce Jourdain avec mon bâton, et maintenant je suis devenu deux camps; délivre-moi des mains d'Esau, mon frère, parce que je le crains*⁵⁴. Écoutons encore la parole qu'il dit dans le lieu où Dieu lui apparut, et c'est par elle surtout que nous verrons sa simplicité : *Le Seigneur est vraiment dans ce lieu et je ne l'ai pas su*⁵⁵. Et pourquoi pensais-tu, ô simple Jacob, que Dieu est limité au lieu où habitent tes parents et qu'il n'apparaît pas et ne se montre pas en tout lieu à ceux qui méritent son apparition?

Voyons encore combien de fois son salaire fut changé dans la maison de Laban, comme il l'a reproché à la fin à cet astucieux : *Tu as changé mon salaire dix fois, et le Seigneur ne t'a pas laissé me faire du mal*⁵⁶. Et encore, lorsqu'il eut servi Laban pour sa plus jeune fille, Laban fit entrer furtivement l'autre à sa place auprès de lui, et il le trompa dans sa simplicité sans qu'il s'en aperçût; et lorsqu'il demanda pourquoi cette plaisanterie lui avait été faite, aussitôt que Laban lui présenta une explication, bien que ce fût une tromperie, sa simplicité l'accepta et il obéit. Combien de fois Laban chercha-t-il à le frustrer par sa méchanceté! De combien de manières changea-t-il à son égard par son aigreur (101) et sa ruse! Et la pureté de Jacob ne fut pas troublée et sa simplicité ne fut pas agitée, et son innocence ne devint pas astucieuse. Et Dieu prenait soin de lui autant que lui-même veillait à ses affaires. Son exemple est d'un enseignement lumineux

54. Gen., 32, 11-12.

55. Gen., 28, 16.

56. Gen., 31, 7.

pour celui qui veut travailler avec le Seigneur sans distraire ses pensées de la considération de Dieu ni les appliquer à trouver le moyen de nuire à ses ennemis.

Toi donc, ô disciple, reste dans la pureté de ton esprit. Il appartient au Seigneur de savoir comment il conduira ta vie et de faire à ton égard ce qui t'est profitable. As-tu entendu dire sur certains qu'ils s'apprêtent à te faire du mal, et sur d'autres qu'ils se sont mis en embuscade pour t'enlever la vie, et sur d'autres qu'ils travaillent à détruire ce que tu construis, et sur d'autres qu'ils rabaissent ce qui fait ta gloire et incriminent tes règles, et sur d'autres qu'ils creusent pour te précipiter de la hauteur où tu es, et sur d'autres qu'ils se font des signes, ou sur d'autres qu'ils parlent de toi avec mépris et déversent des injures sur toi avec moquerie, et sur d'autres qu'ils te tournent en proverbe et en fable et que tout leur entretien est de te blâmer? En tout cela, reste dans ta simplicité, ne tourne pas le dos au lieu que tu regardes, ne cesse pas ton entretien secret avec Dieu.

Que la contrainte extérieure ne l'emporte pas sur la contrainte de l'ancre cachée à laquelle est suspendue ta vie : garde le Christ avec l'espérance qui n'est pas démentie, selon la promesse que Paul nous a faite : (102) *Gardons l'espérance qui nous a été promise, qu'elle soit pour nous comme une ancre fixée dans notre âme*⁵⁷ pour qu'elle ne soit pas agitée. Car de même que l'ancre qui est jetée en bas retient et arrête par son poids le navire au milieu des flots pour qu'il n'aille pas çà et là et ne soit pas entraîné à la dérive dans un trajet hors de son chemin, de même aussi, l'espérance qui nous a été promise dans les cieux, qui est une ancre cachée mise au-dessus de nous et plongée et cachée pour nous dans les cieux des cieux, qu'elle retienne auprès d'elle nos pensées et qu'elle lie le navire de notre âme pour qu'il n'aille pas çà et là et ne soit pas entraîné à la dérive par les tempêtes et les flots

57. Hébr., 6, 19.

qui déferlent du monde contre lui, et qu'il ne sorte pas du trajet de son chemin.

Reste simple à l'égard de ce que tu as entendu et que ceux qui parlent de toi ne te changent pas et ne te fassent pas devenir comme eux. Car l'adversaire rassemble ces choses et les range contre toi pour détourner ton esprit de sa douceur, pour agiter et troubler ta pureté, pour rendre astucieuse ta simplicité, pour que tu deviennes semblable à ceux qui combattent contre toi, que tu sois rempli de colère comme eux, que tu deviennes un vase de fureur comme eux, et que tu revêtes la robe de la méchanceté. Et lorsque ta pensée sera descendue de cette simplicité qui regarde uniquement l'unique, et que tu auras regardé la foule et écouté ce qu'on dit de toi, grâce à cela, l'ennemi te trouvera comme il veut et tu seras devenu pour lui, tout près, une proie prête et facile. Toi, au contraire, persévère dans la simplicité : elle est le vase de la justice, et de même que le vase naturel (103) reçoit ce qui y tombe, de même aussi la simplicité est le vase pur et précieux qui reçoit les fruits de la justice.

Que le simple Jacob dont je l'ai retracé l'histoire devienne pour toi un exemple pour ce que je t'ai dit. Lorsque la conversation des autres s'éveille pour troubler ta simplicité et que tu sens les machinations de l'ennemi qui veulent t'embarrasser, pense à cet homme bienheureux, et regarde tout son esprit depuis le commencement jusqu'à la fin. Car c'est pour cela que ces choses et de semblables sont écrites dans les Livres, et pour qu'elles deviennent un appui pour ton âme lorsqu'elle vacille au point de tomber, et une consolation pour les pensées que l'irritation contre celui qui provoque à la colère ont remplies de tristesse. Regarde les machinations d'Esau et de Laban pour faire du mal à Jacob! Et le Seigneur courait pour lui à ses affaires. Et alors qu'il était tranquille et ne se souciait pas d'aller à l'encontre des machinations de ses ennemis, Dieu retournait à l'envers leurs astuces, et lui faisait arriver des gains au lieu d'une série de pertes. Jacob

s'appliquait à être innocent et Dieu cherchait à lui faire du bien. Il s'occupait de toute affaire avec sa simplicité, comme un enfant, et le Seigneur faisait prospérer ses voies avec sa sagesse. Laban court et pense à lui faire du tort et Jacob ne s'en aperçoit pas; le simple n'a pas conscience, le pur ne sait pas; mais Dieu voit et sait tout à sa place. (104) Laban a lié, le Seigneur a délié; Laban monte une machination pour faire du tort à Jacob, le Très-Haut la démonte; Laban a trouvé le moyen de multiplier son bien et de diminuer celui de Jacob, Dieu en a trouvé un autre contre lui. Alors que Jacob est tranquille, le juge s'est fait son défenseur; alors qu'il s'avancait simplement dans ses affaires, Dieu conduisait ses voies avec sagesse. Ces choses qui sont écrites sur Jacob sont écrites pour toi et elles sont à toi si tu restes dans la simplicité de l'esprit de Jacob et dans la pureté de l'âme de ce simple.

Les simples sont au Seigneur : ne rougis pas de la simplicité; les astucieux et les rusés sont les instruments de l'ennemi : ne désire pas la ruse et ne t'y complais pas. La ruse est la terre qui produit la méchanceté, et la simplicité le champ qui donne pour fruit la justice. C'est pour cela que, partout, le Seigneur parle avec la simplicité et que ses complaisances reposent en elle, et qu'elle est l'hôte de ses révélations. Héli dormait avec ses fils dans le temple du Seigneur, et lorsque le Seigneur désira parler avec les hommes, il laissa la vieillese appliquée aux fourberies et exercée aux affaires du monde et l'adolescence qui a reçu chez elle la ruse du mal, et il est venu vers la simplicité et il a choisi de parler et de s'entretenir avec elle. Le Seigneur appela Samuel deux fois : Samuel! Samuel! Et la simplicité se leva et courut auprès de la vieillese, et l'enfant ne sut pas qui l'avait appelé et courut répondre à Héli au lieu de Dieu. (105) Il le fit trois fois parce qu'il n'avait pas eu jusque-là l'expérience des révélations de la divinité. Et Héli, dès qu'il comprit que le Seigneur l'avait appelé, lui commanda

de répondre au Seigneur et de ne pas courir vers lui : *Héli comprit que le Seigneur avait appelé l'enfant*⁵⁸. Et la vieillese envoya l'enfance vers le Seigneur, et la ruse eut besoin de la simplicité pour apprendre les volontés de la divinité : Héli pria Samuel de lui révéler ce qu'il avait entendu du Seigneur et de ne lui cacher aucune de ses paroles; voyant qu'il n'avait pas obtenu que le Seigneur parlât avec lui, il demanda à l'enfant de lui révéler le mystère divin. Et la simplicité devint interprète entre la divinité et la science, et l'enfance accepta de répondre.

La science de Dieu fut révélée à un enfant tout jeune et qui n'était pas versé dans ce qui occupe les hommes, parce que le Seigneur habite dans les innocents et parle avec les simples. Il a choisi les ignorants qui ne s'imaginent pas, lorsqu'ils ont appris la parole, qu'elle est la leur, mais qui connaissent celui qui l'a dite et lui rendent grâces, pour qui la parole de Dieu qui s'adresse à eux ne devient pas une occasion d'orgueil et de vaine gloire, qui ne s'enorgueillissent pas de ce qui est à Dieu comme si c'était à eux, et qui ne disent pas : Elle est à nous. La parole de la sagesse qui est chez nous. Les simples et les innocents ne s'imaginent pas cela, mais ils font savoir par leur simplicité que ce qu'il y a chez eux appartient au Seigneur. Et c'est pour cela que, (106) partout, nous trouvons de même Dieu rejetant la ruse et choisissant la simplicité. Et parce que la simplicité de la nature est agréable à Dieu, on ne trouve pas facilement un sage spirituel qui prenne goût à la science de la vie par son savoir propre. Car la simplicité est un don de Dieu et la formation première de notre nature : Dieu l'a mise en nous dès le commencement, en nous créant.

La simplicité est donc un point de départ : on monte d'elle pour apprendre les choses spirituelles et devenir un sage spirituel, et on descend d'elle pour apprendre et discuter les affaires de ce monde. Celui qui en est

58. I Sam., 3, 8.

descendu est un astucieux et un rusé. Si on appelle les choses par leur nom, on n'appelle pas sages ceux qui sont entièrement absorbés dans les choses corporelles, ni rusés et astucieux ceux dont la simplicité s'exerce dans les choses spirituelles; mais on nomme rusés et astucieux ceux qui ne savent que les choses du monde, et sages et intelligents ceux qui sont versés dans les choses spirituelles, parce que la sagesse n'appartient qu'à Dieu et à l'homme qui cherche Dieu. Car la science du monde ne mérite pas qu'une parole juste l'appelle sagesse, ni la sagesse de Dieu, qu'un esprit judicieux la dise ruse et astuce, parce qu'il n'y a pas de machination dans cette sagesse et qu'elle n'est pas composée de pensées diverses.

La parole n'arrive même pas à dire pourquoi (107) Dieu se complait dans la simplicité et l'a choisie plutôt que la sagesse du monde. Car, voici, la sagesse du monde est aussi un don de Dieu, comme l'a dit l'Apôtre : *Dans la sagesse de Dieu, le monde n'a pas connu Dieu par la sagesse.* A cause de cela, il est certain que si la sagesse n'était pas en nous de par notre création et si elle n'avait pas été mise dans toutes les créatures, nous ne pourrions pas non plus la tirer du monde. Voici donc, la sagesse du monde est aussi un don de Dieu. Pourquoi donc l'a-t-il rejetée et a-t-il choisi la simplicité? Certainement parce qu'il y a en elle un travail qui nous est propre et que ceux qui l'acquièrent portent leur regard vers le monde et non vers Dieu et courent après elle dans la pensée de passer pour sages. En un mot, leurs âmes sont pleines de passions humaines lorsqu'ils cueillent et cherchent cette sagesse dans les créatures. Et comme ils ont travaillé pour la chercher et qu'ils ont eu de la peine et du tourment pour la trouver, ils ont pensé qu'elle est à eux, en considérant leur travail. C'est à cause de cela que le Seigneur a rejeté les sages du monde et qu'il a choisi les simples à leur place.

Et puisque la sagesse du monde est opposée en toute chose à la sagesse de Dieu et qu'il n'est pas possible

qu'elles soient mêlées l'une à l'autre, pas plus que la lumière ne se mêle aux ténèbres, si un sage du monde veut (108) devenir sage dans les choses de l'Esprit, il se dépouille d'abord des pensées de la sagesse du monde et de la présomption de sa première science, et il se tient au commencement du chemin du premier degré qui est la simplicité et l'enfance et la foi qui entend et reçoit toute pure la parole de Dieu. Et il commence à parcourir le chemin de la sagesse du Christ, et la sagesse elle-même vient au devant de sa course et de son empressement à s'avancer vers elle, et elle se montre à lui.

La simplicité est un don de la nature; elle appartient au Créateur et rien de ce qui nous appartient, ni de notre volonté ni de notre travail, n'y est mêlé : Dieu nous la donne en se donnant à nous. Et sa sagesse habite dans le lieu qu'il a préparé lui-même : il s'est penché vers Samuel et il a laissé l'astuce, il a parlé avec lui et il a laissé le souverain sacerdoce. Et voici, le Livre saint n'accuse pas Héli de beaucoup de mal, mais seulement d'avoir été négligent et de n'avoir pas réprimandé ses fils. Car il ne participait pas à leur iniquité par les œuvres. Et qu'on ne dise pas qu'il s'était conduit comme eux dans sa jeunesse : le Livre saint ne l'en blâme pas et ne dit pas : Tu as agi iniquement dans ta jeunesse et maintenant tes fils font comme toi; mais le Seigneur a dit à Samuel : *Voici, je vais faire une chose en Israël telle que celui qui l'entendra, ses deux oreilles en tinteront, parce qu'Héli a entendu dire que ses fils commettaient l'iniquité dans le Tabernacle temporaire et qu'il ne les a pas réprimandés*⁵⁹. Héli n'est accusé que d'avoir été négligent et de n'avoir pas (109) mesuré sa réprimande à la faute de ses fils; car il est écrit qu'il les réprimanda; mais la réprimande fut faible et lâche, et non comme il était nécessaire à cette faute. C'est là seulement le reproche du prêtre Héli : sa négligence et non

⁵⁹. 1 Sam., 3, 11-13.

son mal personnel. Et malgré cela, Dieu a choisi l'enfance plutôt que lui et a fait son entretien avec l'enfance et la simplicité.

Comme nous le fait savoir le Livre, Samuel avait grandi dans le temple du Seigneur, à l'exemple de Josué, fils de Nun, et de Jacob : car ceux-ci avaient grandi aussi dans le Tabernacle, comme nous l'avons dit plus haut. Et voici une chose admirable : pourquoi est-ce de ces deux lieux que le Seigneur a appelé ses élus, ceux qui avaient vécu dans le désert et ceux qui avaient grandi dans le Tabernacle? Parce que la simplicité s'acquiert dans ces deux lieux. Car, voici, David et Moïse et d'autres, Dieu les a séparés par le désert pour sa Providence; et Samuel, et Josué et Jacob, il les a choisis par l'éducation du Tabernacle. Voici donc, nous avons appris par là aussi que la simplicité est chère à Dieu et qu'elle est le commencement du chemin de ceux qui se sont approchés de Dieu.

Nous pouvons voir encore la simplicité chez Abel, le premier juste. Le Livre saint nous indique qu'il était plus simple que Caïn : ils offrirent tous deux des sacrifices au Seigneur, et l'offrande de la simplicité fut acceptée tandis que celle de la méchanceté fut rejetée. Et Caïn s'irrita contre le Seigneur et contre Abel : (110) contre Abel parce qu'il était jaloux de lui, et contre le Seigneur parce qu'il avait rejeté son offrande. S'il avait été simple, il n'eût pas été jaloux, et s'il avait été pur, il ne se fût pas irrité non plus contre le Seigneur. Et nous voyons encore la ruse de Caïn par la sortie qu'il trouva à sa méchanceté : comme il avait imaginé de tuer Abel et qu'il ne pouvait pas le faire près de ses parents, il lui dit : *Avançons-nous dans les champs*⁶⁰. Abel, dans son innocence, écouta et obéit comme un enfant; sa simplicité n'imagina pas la méchanceté, et il n'examina pas en lui-même pourquoi son frère l'appelait aux champs;

60. Gen., 4, 8.

il ne sentait même pas la haine de Caïn à son égard, parce que la simplicité ne sait pas voir ces choses, mais il était occupé avec lui dans l'innocence de son cœur et dans l'amour fraternel et il lui obéissait promptement partout où il l'appelait.

Ici aussi, vois les œuvres de la simplicité et considère les méfaits de la ruse et de la méchanceté; presse-toi d'être du côté des simples qui ont plu à Dieu en tout temps, et rejette la ruse comme quelque chose qui ne te sied pas et ne convient pas à ton état de disciple. Car de même que la forme de ton corps détermine le vêtement qui lui convient, et que si tu en revêts un autre tu es tourné en dérision par tout le monde, de même aussi c'est le vêtement de la simplicité qui convient à ton âme, et si tu revêts celui de la ruse, tu es blâmé par les sages, et le festin lui-même ne te reçoit pas non plus dans ce vêtement.

(111) Voyons encore, outre ceux-là, le chaste Joseph : son respect pour son père et son amour pour ses frères venaient de sa simplicité. Il était jalouxé par ses frères et il ne le sentait pas; ils méditaient de le tuer et il ne le savait pas; son père lui ordonna d'aller visiter ses frères et il lui obéit promptement. Il avait vu des songes qui annonçaient sa grandeur et leur sujétion futures, et dans sa simplicité il s'était approché pour leur révéler leur sujétion; et il ne s'était pas aperçu, l'innocent, qu'à la ruse s'était ajoutée la méchanceté et que la haine grandissait chez ses frères quand ils entendaient cela. Et lorsque le vieux Jacob vit la simplicité de son fils Joseph, il le réprimanda pour qu'il ne révélât pas ses songes, non pas parce qu'il doutait qu'ils se réaliseraient, car le Livre dit qu'il gardait ces prédictions croyant qu'elles auraient lieu, mais pour que Joseph ne fit pas grandir la haine de ses frères. Joseph emporte des vivres pour ses frères, et il passe de place en place en s'informant d'eux, ne sachant pas qu'il court vers ses meurtriers et non vers ses frères; quand il les vit, dans sa simplicité, il fut rempli de joie, et eux, en le voyant, de tristesse et de

colère; et tandis que la simplicité imaginait le bien et multipliait son amour à la vue de ses frères, la jalousie que la ruse avait fait naître se fortifiait et grandissait et imaginait le meurtre. Ils imaginèrent la méchanceté et ils firent la méchanceté. Mais regarde la fin des deux et vois dans laquelle (112) Dieu se complit : la simplicité qui ne sut pas cacher ses songes fut portée sur un char d'honneur et la fourberie se jeta à terre devant elle; la simplicité commanda et la fourberie lui obéit. Car la simplicité avait grandi dans la sagesse de Dieu et à la fourberie s'était ajoutée la méchanceté. *J'ai vu qu'il n'y en a pas de sage et d'intelligent comme toi*⁶¹, dit le roi d'Égypte à ce simple. Car la simplicité est proche de la sagesse et l'intelligence de Dieu est apparentée à l'innocence. La simplicité est le vase qui reçoit les révélations de Dieu.

C'est avec raison que le bienheureux Paul rejette aussi la ruse : *Nous ne marchons pas dans la ruse et nous ne faussons pas la parole de Dieu, mais nous nous montrons devant tous les esprits des hommes dans la révélation de la vérité*⁶². Voici, Paul aussi t'a appris que la fausseté accompagne la ruse et qu'elle est le vase de tout le mal. Et c'est à cause de cela que Paul aussi la fuit. Et quel est le disciple qui ne la rejettera pas si Paul l'a rejetée et l'a chassée et l'a jugée hors du pur enseignement du Christ? Car elle ne lui convient pas non plus : de même que le mal est l'adversaire du bien, de même la ruse est l'adversaire de la simplicité. Et dans un autre passage encore, Paul écrit à ses disciples : *Est-ce que je vous ai trompés comme un homme rusé par ma fausseté*⁶³? Ici encore, il a joint la ruse à la fausseté. (113) Et dans une autre parole encore, il accuse les hérétiques et montre que tout leur enseignement se tient dans la ruse : *Ne devenons pas des enfants agités et emportés à tous les vents des faux enseignements des hommes, qui ont l'art d'induire en erreur par leur ruse, mais devenons fermes*

61. Gen., 41, 39.

62. II Cor., 4, 2.

63. II Cor., 12, 16.

*dans notre amour afin que tout ce qui est à nous grandisse dans le Christ*⁶⁴.

Notre-Seigneur aussi a fait connaître les hérétiques comme des astucieux et des rusés. Il a dit : *Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en vêtements de brebis et qui sont au-dedans des loups ravisseurs*⁶⁵. Et c'est encore l'œuvre de la ruse d'être d'une sorte et de paraître d'une autre, c'est la ruse qui apprend à des loups à se montrer en vêtements de brebis. La ruse fait deux choses : elle fait germer la méchanceté et elle la fait grandir. Et elle imagine encore comment elle l'apprendra aux autres : où il convient de cacher, elle cache, et où elle sait qu'il faut révéler, elle révèle. La méchanceté est aveugle, mais elle a pour yeux la ruse.

Dans un autre passage, Notre-Seigneur apprenait à ses disciples à se garder de la ruse des Pharisiens et des Sadducéens : *Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens et du levain d'Hérode*⁶⁶. Sache que ce qu'il appelle levain ici, c'est la ruse et la méchanceté, car (114) dans un autre passage, lorsque les Pharisiens lui ont dit qu'Hérode voulait le tuer, il l'a appelé renard à cause de sa ruse : *Allez dire à ce renard*⁶⁷. Comme Hérode n'a pas la force de faire avec autorité ce qu'il veut, voici, il monte les machinations de l'astuce pour que la ruse lui tienne lieu de force comme au renard. Je m'en vais volontairement, et la ruse qui est en dehors de ma volonté ne peut pas me faire sortir : *Je fais des signes aujourd'hui et demain, et le troisième jour la paix m'est donnée*⁶⁸. Voici donc, Notre-Seigneur mettait ses disciples en garde contre la ruse d'Hérode et la méchanceté des Pharisiens qui faisaient une chose et en enseignaient une autre.

Notre-Seigneur ne mettait pas en garde contre l'enseignement de Moïse que donnaient les Pharisiens mais contre leurs traditions mêmes. Car ils trouvaient le moyen dans leur ruse d'en faire l'occasion d'un négoce

64. Eph., 4, 14-15.

65. Mt., 7, 15.

66. Mc, 8, 15.

67. Luc, 13, 32.

68. Ibid.

inique : ils se faisaient passer aux yeux des hommes pour être justes et jaloux de l'honneur de Dieu, alors qu'ils l'injuriaient en secret par leurs œuvres; ils prolongeaient leurs prières pour dévorer les maisons des veuves; ils exténuaient leurs visages pour faire croire qu'ils jeûnaient; ils lavaient l'extérieur de la coupe et du plat, c'est-à-dire qu'ils ornaient et embellissaient leurs actions extérieures, alors qu'au-dedans ils étaient pleins d'iniquité et d'impureté; ils se paraient au-dehors de gravité et de chasteté pour attirer les regards, alors que, dans le secret, ils étaient pleins de rapine et de fausseté et de luxure et de complaisance pour toutes (115) les convoitises. C'est contre cet enseignement des Pharisiens que Notre-Seigneur commandait à ses apôtres de se tenir en garde. Et toutes ces choses qui ont lieu par la fausseté et qui sont faites sous un dehors mensonger naissent de la ruse.

Pourquoi, au lieu de ces choses, Notre-Seigneur commande-t-il aux disciples d'être innocents comme les colombes pour le bien et fourbes comme les serpents contre le mal? Car la simplicité est auprès de la foi et la fourberie à côté de l'erreur. Ils seront innocents pour trouver leur vie et ils seront astucieux pour ne pas la perdre. La simplicité nous est utile pour acquérir les vertus et l'astuce nous est nécessaire pour ne pas la perdre. Envers Dieu, la pureté de l'esprit; envers les hommes, parce qu'ils ont l'art de nous enlever les choses de Dieu, l'astuce des pensées. C'est donc avec raison que Notre-Seigneur nous a commandé d'être innocents comme les colombes les uns pour les autres et pour lui, et fourbes comme les serpents contre ceux qui s'efforcent de nous priver des choses spirituelles. Car le serpent est fourbe à l'égard de l'homme et non à l'égard de lui-même : par sa fourberie naturelle, il livre son corps aux coups, mais il garde sa tête d'une blessure d'où la mort se propagerait sur lui tout entier.

Aux disciples qui l'avaient interrogé avec ruse : *Qui d'entre nous sera le plus grand dans le royaume des*

cieux, et qui avaient désiré dans un esprit d'astuce monter un degré au-dessus des autres, Notre-Seigneur a appris la simplicité des enfants qui ne désirent pas l'autorité et la primauté et dont la pensée n'a pas fait l'expérience de l'honneur du monde : *En vérité, je vous le dis, (116) si vous ne changez pas et ne devenez des enfants et simples comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieus*⁶⁹. Et encore : *Celui qui ne reçoit pas le royaume des cieus comme un enfant, dans l'innocence du cœur et dans la simplicité, n'y entrera pas*⁷⁰.

Paul aussi non seulement nous enseigne d'être simples à l'égard de Dieu et les uns à l'égard des autres mais encore commande aux serviteurs d'honorer leurs maîtres dans la simplicité, sans fausseté ni ruse : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres en toute chose, non pas seulement quand ils vous voient comme ceux qui veulent plaire aux hommes, mais comme au Christ, dans la crainte et le tremblement et dans la simplicité du cœur*⁷¹.

Et encore, à ceux qui donnent, il commande de donner avec simplicité : *Que celui qui donne, donne avec simplicité; que celui qui préside, préside avec zèle*⁷². Car si la ruse se trouve chez ceux qui donnent, ils contrôlent les actions de ceux qui reçoivent, et pour ce motif le don que fait la simplicité est empêché et ne compte pas. La coutume de la simplicité n'est pas de calculer et, ensuite, de donner, mais elle partage et donne largement à tout le monde. Et Notre-Seigneur a enseigné cette simplicité quand il a dit : *Donne à celui qui te demande*⁷³. Et Paul prie pour ceux qui donnent afin que les fruits de leur justice grandissent et qu'ils partagent leurs dons (117) simplement à ceux qui en ont besoin : *Ce Dieu qui donne la semence aux semeurs et le pain pour aliment donnera et multipliera votre semence et fera grandir les fruits de votre justice,*

69. Mt., 18, 3. 70. Mc, 10, 15. 71. Eph., 6, 5-6, et Col., 3, 22. 72. Rom., 12, 8. 73. Mt., 5, 42.

afin qu'en toute chose vous deveniez riches en toute simplicité, parce que c'est la simplicité qui achève dans nos mains l'action de grâces à Dieu⁷⁴. Voici, ici aussi, Paul prie pour que ses disciples deviennent riches dans la simplicité et dit que c'est par elle que l'action de grâces à Dieu grandit et se fortifie.

Et il a dit encore : Vous avez obéi à la profession de foi de l'Évangile du Christ, et vous vous êtes soumis par votre simplicité envers eux et envers tous⁷⁵. Et il dit encore : Je crains que de même que le serpent a trompé Ève par sa fausseté, de même, peut-être, vos esprits ne soient détournés de la simplicité envers le Christ⁷⁶. Il nous a appris ici que celui qui croit au Christ doit rester simple à l'égard de son enseignement, et il nous indique encore qu'Ève ne reçut pas la fausseté de la ruse du tentateur avant d'avoir abandonné la simplicité à l'égard du commandement de Dieu.

Et la sainte salutation que Paul, à la fin de toutes ses lettres, commande à ses disciples de se donner les uns aux autres, c'est la simplicité qui la fait naître et c'est la pureté de l'esprit qui la donne. Et il a dit encore : Vivons par l'Esprit et livrons-nous à l'Esprit, et ne devenons pas épris de vaine gloire, nous méprisant et nous jalousant l'un l'autre⁷⁷. Et c'est la simplicité et la pureté de l'esprit qui font vivre par l'Esprit et se livrer à l'Esprit.

Il est donc bon aux disciples du Christ de courir après la simplicité et d'avoir à cœur la pureté de l'esprit (118), de n'être pas jaloux de ceux qui sont rusés pour le mal et astucieux pour trouver les honneurs et les plaisirs du monde. Car voici, tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament nous ont appris que c'est par la simplicité qu'on s'approche de Dieu et que la simplicité est l'hôte de Dieu. Outre l'enseignement des Livres, l'expérience nous montre aussi

74. II Cor., 9, 10-11.
11, 3.

75. II Cor., 9, 13.

76. II Cor.,

77. Gal., 5, 25.

que la justice est plus proche de la simplicité que de la ruse. Car les rusés et les astucieux, bien qu'il leur arrive de travailler et d'être vus dans les règles de la justice, sont pris par d'autres passions et persévèrent dans leurs travaux pour nourrir les passions mauvaises qui se meuvent dans leurs âmes. La simplicité n'a pas ces intentions dans ses travaux : ce qui la conduit, c'est la belle loi qu'elle a reçue en l'embrassant ou la crainte de la violer; ou bien c'est l'amour de Dieu, si elle y est parvenue, qui la garde dans ses mortifications; car, avant le degré de l'amour, c'est la crainte qui garde et soutient la simplicité.

Ne rougis donc pas de ce noble don, ô disciple, mais prends-le dès le commencement de ton état de disciple, et qu'il se trouve chez toi jusqu'à la fin dans tous les biens. Car c'est par la simplicité et par la foi que tu as obéi à Dieu et que tu es sorti du monde, et que tu ne l'as pas jugé ni contrôlé dans ce qu'il t'a dit; car si tu avais agi avec ruse, tu ne lui aurais pas obéi, et si tu avais écouté sa parole avec les pensées de l'astuce, tu ne serais pas sorti après Dieu qui t'a appelé; ni toi, ni (119) aucun de ceux qui ont été appelés et qui ont obéi, vous n'auriez entendu sa parole et ne seriez sortis après son commandement, bien qu'il vous ait appelés à venir après lui ou à devenir les ministres de sa Providence d'une manière ou de l'autre auprès des hommes. Car l'abondance de l'esprit spirituel naît de la simplicité de la nature. Et vois que l'enseignement de ce monde, c'est aussi un esprit simple qui peut le recevoir, car c'est parce que l'enfance est très simple qu'elle reçoit l'enseignement du monde et qu'elle craint les maîtres; mais à mesure qu'elle grandit et devient rusée dans les choses humaines, elle dédaigne les maîtres et méprise l'enseignement; de même aussi, ce qui reçoit l'enseignement de l'Esprit, c'est la simplicité, parce qu'elle est remplie de la crainte du maître et qu'elle prend garde de ne pas oublier ce qui lui est enseigné. Et si quelqu'un veut s'approcher de la ruse et, par elle, des convoitises, aussitôt, il méprise l'en-

seignement et dédaigne Dieu. Prenons-le donc, ce noble don, et veillons sur lui, et que toute notre règle soit dans la pureté du cœur. Rejetons la ruse et éloignons-nous de l'astuce. Réprimandons la méchanceté et gardons-nous de la fausseté. Éloignons-nous des machinations et fuyons la calomnie. Chassons de nous la langue qui frappe en cachette, et avec un esprit simple et une intelligence pure, glorifions la Sainte Trinité du Père et du Fils et du Saint-Esprit pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA PREMIÈRE HOMÉLIE SUR LA SIMPLICITÉ

(120) CINQUIÈME HOMÉLIE :
DEUXIÈME HOMÉLIE SUR LA SIMPLICITÉ

Dans ce lieu qui est le marché des profits, il nous faut parler en tout temps de profits spirituels. Car je vois que vous désirez aussi entendre un discours utile et qui ne soit pas un sujet d'amusement ou une occasion d'applaudissement. Des paroles prononcées pour amuser les oreilles ou pour éveiller un applaudissement louangeur chez les auditeurs ne sont pas familières dans ce lieu de la modestie, et il faut qu'elles soient comme le lieu où elles sont dites; le lieu dans lequel nous sommes réunis est le lieu des profits et des secours spirituels : dans ce lieu, donc, parlons simplement pour apporter un profit intérieur à celui qui parle et à ceux qui entendent, parce qu'il est écrit : *Que celui qui entend la parole soit associé à celui qui la fait entendre dans tous les biens*¹.

Dans notre précédent discours, nous parlions de la simplicité et de la pureté : c'est de ce sujet utile que je veux encore parler maintenant. La simplicité est une vertu qui nous convient et qui nous est propre; sans elle, il ne nous est pas possible de vivre dans la pratique des bonnes actions. (121) Car de même que les membres ne peuvent pas voir sans l'œil, de même, les bonnes actions ne peuvent pas non plus être pratiquées sans la simplicité; et de même que tous les membres sont dans l'obscurité par la perte de la vue,

1. Gal., 6, 6.

de même tous les biens sont empêchés par la disparition de la simplicité.

C'est surtout à notre vie solitaire que sied la simplicité; c'est à ceux qui ont quitté le monde et vivent en dehors de lui que convient le plus la pureté de l'esprit. La ruse du monde n'a que faire ici où il n'y a rien du monde. Il n'y a chez nous ni achat, ni vente, ni commerce pour des profits passagers; personne, ici, ne deviendra plus grand que ses frères et n'aura plus d'autorité que son compagnon; personne, ici ne surpasse et n'est surpassé, parce qu'il n'y a pas chez nous de raison de surpasser; il n'y a pas ici de champs ni de vignes à partager ni de terres à borner; personne, ici, ne veut être plus riche que son frère ni abonder de biens du monde plus que son compagnon; personne, ici, ne veut se faire voir dans des vêtements splendides puisque nous n'avons tous qu'un seul vêtement, celui de l'austérité et de l'humilité; personne, ici, ne s'est fait le serviteur de son ventre et ne veut trouver des recettes de cuisine puisque nous sommes tous nourris d'une seule table et qui est ordinaire; personne, ici, ne veut ravir l'honneur de son frère puisqu'il nous est commandé à tous de nous honorer l'un l'autre; personne, ici, n'est en procès avec (122) son compagnon puisque nous soutenons la cause l'un de l'autre; personne, ici, ne veut bâtir ni tracer des plans de palais puisque nous n'avons tous qu'une seule demeure, celle de la clôture, et qui est étroite; personne, ici, ne veut agrandir sa demeure et se coucher dans des lits luxueux puisque nous couchons sur la terre, humblement, à la place délimitée par notre corps.

Ici où ces choses sont complètement étrangères, il ne faut pas non plus que s'y trouve la ruse du monde; ici où la règle du monde a été bannie et chassée, il convient que soit aussi rejetée son astuce. Nous avons dédaigné les choses corporelles, méprisons aussi la ruse qui combat pour elles; nous avons crucifié le vieil homme avec toutes ses occupations, crucifions

aussi l'astuce qui est l'avocate du vieil homme; nous avons rejeté le mensonge, rejetons aussi la ruse qui est la mère du mensonge; nous avons banni et chassé la fausseté, bannissons aussi ses père et mère; dans une assemblée où il n'y a pas de fausseté et dans laquelle le mensonge n'existe pas, il convient que la ruse et l'astuce, leurs père et mère, soient également méprisés; sous notre humble vêtement de poil, honorons la simplicité qui lui convient; un vêtement de lin ne sied pas à notre extérieur, et des vêtements brodés et ornés ne sont pas une belle chose pour notre condition : moins encore que ces choses, ne sied la ruse à notre état de disciple et l'astuce (123) à notre habit; il ne nous sied pas d'orner notre tête comme les luxurieux et les dépravés : il ne nous convient pas non plus d'être faux. La fausseté est la première invention de l'ennemi. La ruse est le bien du calomniateur et de tous ses ministres, et la simplicité, la richesse du Christ et de tous ses disciples.

L'astuce n'est utile qu'à l'occupation du monde et à ceux qui se sont voués à la rapine et au pillage; la fourberie n'est nécessaire qu'à l'injustice et à la fraude. *La Sagesse n'habite pas dans l'âme qui médite le mal, dit le sage Salomon, et la science de l'Esprit n'habite pas non plus dans le corps qui est vaincu par le péché*². L'âme qui médite le mal est pleine de ruse parce que c'est la ruse qui invente le mal. Celui qui veut servir les convoitises court pour devenir le disciple de la ruse : par son enseignement et par les machinations iniques qu'elle lui montre, il s'ingénie à cacher ses mauvaises actions et à excuser les actions abominables qu'il a commises. Mais ceux qui ont rejeté les convoitises et chassé les passions humaines arrachent aussi leurs racines et coupent et jettent ce qui les fait grandir.

Car il n'y a pas de ruse dans le ciel; il n'y a pas de mauvaise astuce chez Gabriel et chez Michel; il n'y a

2. Sag., 1, 4.

pas de fourberie et on ne machine pas d'actions abominables dans ces lieux spirituels; il n'y a pas d'obscur fausseté (124) dans cette Jérusalem lumineuse qui est la ville de la vie : personne ne s'y efforce de vaincre par le mensonge, parce que le mensonge n'existe pas dans ce lieu; personne n'y apprend à cacher ses actions abominables ni à ruser pour dissimuler ce qu'il a fait de mal. Et de même que ces choses n'existent pas dans ce lieu des spirituels, il ne convient pas non plus qu'elles se trouvent dans notre lieu qui est la figure de celui-là. Car notre règle est la même que celle des êtres spirituels, et notre demeure est la figure des demeures célestes; votre occupation, à vous qui êtes revêtus d'un corps, est égale à celle de ces êtres supérieurs qui sont sans corps. C'est à vous qu'il convient de dire ce que Paul a prêché : *Bien que nous vivions dans la chair, nous ne servons pas dans la chair*. Les yeux vous voient corporels, mais votre service est tout spirituel; vous êtes des anges corporels, des êtres spirituels revêtus de chair; votre demeure est propre, nette, pure, sainte, et l'image de la demeure supérieure des êtres spirituels y est empreinte.

Toute la règle des disciples de Jésus consiste dans la simplicité, et si tu en enlèves la simplicité, tu l'as troublée. Chez nous la simplicité est un titre de gloire. Celui qui la possède est un sage, et de même que, dans le monde, le simple est regardé comme un sot par les sots, de même, dans ce lieu spirituel, le rusé doit être regardé comme un sot par les sages, parce qu'il a acquis dans ce lieu un bien qui ne lui convient pas et qu'il y a trouvé ce qui n'est pas pour lui. Cherche-t-on à trouver des arbres et des semences et des plantes dans les flots de la (125) mer, et demande-t-on à voir des flots et des tempêtes sur la terre sèche? Chacune de ces choses, on la cherche en son lieu, et c'est là qu'on la trouve. De même, il ne sied pas que la ruse soit trouvée dans le lieu pur des spirituels. Le lieu de la ruse, c'est le monde, parce qu'il est plein de mal, et de même qu'il ne sied pas de chan-

ter dans des funérailles ni de pleurer dans une noce, de même il ne sied pas que l'astuce du mal soit trouvée dans le lieu de la simplicité; et dans le lieu des profits spirituels, c'est une perte pour les spirituels de trouver la ruse.

Ce n'est pas pour le tromper que tu parles avec ton frère : en quoi la ruse t'est-elle nécessaire? Tu n'es pas posté en embuscade dans le monastère pour tuer le juste en cachette : à quoi l'astuce et la fausseté te sont-elles utiles? Pourquoi t'enorgueillis-tu, ô sot, de ce qui te fait condamner? Pourquoi te glorifies-tu de ce qui te fait rougir? Qu'y a-t-il de grand pour toi dans ce qui est ton reproche? Pourquoi t'enorgueillis-tu d'un bien qui n'est pas le tien? C'est du monde que tu as reçu la ruse : avec elle, tu es accusé d'avoir aussi tous les maux du monde chez toi. Car les fruits sont attachés à l'arbre, et la ruse est l'arbre du mal, et où elle se trouve, tous les maux sont avec elle. Et s'ils ne se voient pas dans les actions extérieures, ils sont dans les pensées cachées; car la ruse est la maladie de l'âme, comme sa santé est la simplicité. Où (126) as-tu jamais vu un malade qui s'enorgueillit de sa maladie, ou celui qui souffre se glorifier de ses souffrances? Un moine rusé doit rougir d'avoir été trouvé dans ce qui ne lui convient pas : de même que c'est une honte et un déshonneur pour lui d'être en conversation avec une courtisane, de même il doit être honteux si on trouve chez lui la ruse qui ressemble à la courtisane. Car la ruse est au-dedans de l'âme comme la courtisane au milieu de la place, et de même que celle-ci parle à tous les hommes et revêt tous les visages pour que chacun la trouve à son goût, de même aussi la ruse se donne à voir dans les variétés de tous les esprits et se compose des visages empruntés et fardés pour se montrer au goût de chacun; la ruse fait à l'envers ce que l'Apôtre a écrit à l'endroit : *J'ai été tout avec tous pour gagner tout le monde*³ :

3. I Cor., 9, 22.

elle, elle est tout avec tous pour perdre tout le monde et s'en moquer et s'en rire. Et si c'est cela, l'œuvre de la ruse, comment convient-elle au disciple du Christ, et comment faut-il qu'elle se trouve chez des solitaires et des simples ?

Regarde avec l'œil de la science et comprends que tous les maux proviennent de la ruse. La fausseté existe par elle, le mensonge se trouve en elle, la calomnie est près d'elle; la moquerie est son amie, l'imposture y fait son nid, et la détraction méchante, sa demeure; la tromperie et la prévarication (127) sont enseignées par elle, le vol est son associé; l'adultère l'a pour avocate; la fornication, pour défenseur; l'hypocrisie s'en fait un doux vêtement; elle forge les embûches; elle est présente au faux-témoignage; elle est la mère du bavardage mensonger. En un mot, tous les péchés l'ont prise pour leur avocate afin qu'elle plaide pour eux, en cachant les uns, en excusant les autres; elle soutient qu'ils n'ont pas eu lieu en multipliant les arguments et en feignant l'excuse, elle leur fait d'autres visages, elle dit qu'ils n'ont pas eu lieu pour cela, qu'ils n'ont pas été commis dans cette intention. Toute l'éloquence du mensonge est rassemblée chez elle : elle accompagne les juges quand ils veulent duper; les princes se servent d'elle pour recevoir un présent; elle accompagne les malfaiteurs quand ils sont jugés; la femme qui veut tromper son mari la prend dans sa compagnie et sort dans le chemin de la dépravation; les élèves l'apprennent pour mentir à leurs maîtres; les avocats qui parlent devant les juges en enrichissent leurs paroles et forgent leurs réfutations avec son soufflet. Elle étend les filets de l'iniquité, elle tend les lacets sur les chemins des passants, elle cache les rêts de la fausseté, elle creuse les fosses de la perdition; elle réclame une seconde fois le billet acquitté. Avant de l'avoir près de lui, (128) le mensonge ne sait pas excuser; il est prêt à mentir, mais c'est elle qui lui apprend comment il mentira; la mauvaise volonté prépare le mensonge, la ruse lui con-

seille comment elle le fera; elle commence à marcher avec le mensonge dans le sentier opposé à la vérité, et elle appelle la ruse : Viens en ma compagnie! Et ensuite, elle fait route.

La ruse est la préceptrice de tous les maux, l'avocate toute prête des actions abominables. Elle porte le visage de toutes, et pour toutes elle plaide et donne une excuse. C'est comme si la ruse disait à la méchanceté : Toi, la méchanceté, fais mal autant que tu veux, que tous tes membres se délectent dans les plaisirs qu'ils désirent, que tous tes sens jouissent de ce qu'ils aiment, que tes fruits rassemblent leurs goûts, qu'ils grandissent et mûrissent; amuse-toi autant que tu le désires et ne te retiens pas; jouis, et que ton œil ne soit pas chagrin; agis aussi iniquement qu'il te plaît; pêche et fornique autant que veux; va jusqu'au bout dans l'iniquité et ne crains pas; deviens parfaitement habile dans toutes les actions abominables et ne t'émeus pas. Que l'annonce des lois ne te terrifie pas, que la menace du jugement ne te fasse pas trembler, ne t'effraie pas de la voix des autorités, n'aie pas peur des cris des seigneurs : je suis armée pour toi contre tous, je t'excuse auprès de tous les accusateurs. Il m'est facile de te tresser une louange avec tes fautes, et de ce que (129) les autres pensent te condamner, je te nouerai une couronne de victoire. Tout mon souci est pour toi, je passe la nuit et le jour à penser à toi et à t'excuser chaque fois qu'il est nécessaire. Toi, la méchanceté, délecte-toi dans les plaisirs, et moi, j'apprends l'art de lire et d'écrire pour te justifier. Ne t'inquiète pas du comment dire ou du que dire devant les juges : je serai éloquente pour toi, je ferai taire les accusateurs, je vaincrai la justice qui parle contre toi, je réduirai au silence la droiture de ceux qui jugent tes fautes. Je suis ta langue, ô méchanceté, je me suis préparée à être pour toi une bouche éloquente, et toute langue qui voudra plaider contre toi, je me lève et la condamnerai. Voilà les encouragements qui sont offerts par la ruse à la méchanceté et le langage qu'elle

lui tient pour l'inciter à se porter à l'iniquité. La ruse est la méchanceté de la méchanceté, la force du péché, la vie du corps des actions abominables, et s'il n'y avait pas la ruse, la méchanceté serait peut-être retenue par la peur de la condamnation et la crainte du jugement qui lui est préparé par la justice. La ruse est donc le pire des maux. Elle est la tour du péché : lorsqu'il s'est abattu sur les chemins et qu'il a pillé tout le monde, il court se réfugier chez elle pour qu'elle l'excuse auprès de ses accusateurs et pour se dérober comme dans une tour aux (130) inspecteurs de la justice qui sortent pour découvrir ses traces.

Voilà de quelle méchanceté tu te fais gloire, ô disciple misérable, et de quoi tu t'enorgueillis, ô loup revêtu d'une peau de brebis ! Si la ruse est en toi, toute l'iniquité est chez toi ; si l'astuce est dans ton âme, tout le péché habite en toi ; si ta vie se passe dans les machinations de la fourberie, toute la méchanceté demeure en toi. Tes actions abominables ne se voient pas extérieurement parce que la ruse les cache ; car elle promet à celui qui devient son disciple d'être une cachette pour son péché. La ruse ne te sied pas parce qu'elle est la mère de tous les maux, et la méchanceté ne convient pas à ta règle spirituelle parce qu'elle est le nid de tous les maux.

Mais toi, ô disciple droit, réjouis-toi de ta simplicité par laquelle tu as couru le chemin de la justice, et ne rougis pas d'être appelé un enfant. Ce nom te convient et cette appellation est digne de toi : par elle, on sait que tu es pur d'iniquité, car le nom de l'enfant fait connaître sa pureté, et celui du simple proclame qu'il n'y a pas en lui de fausseté. De même que les ouvriers du monde ou ses soldats ont un nom par lequel on sait leur métier ou leur état, de même c'est là le nom du disciple d'être appelé un simple. Puisses-tu être appelé du même nom que Dieu ! Car le nom de simple fait connaître quelque chose d'unique.

Le simple n'a pas de fausseté, (131) il ne monte pas d'embûches ; le mensonge ne prospère pas chez lui,

ni l'imposture, ni la calomnie ; il ne frappe pas en secret son compagnon ; il ne cherche pas à faire du mal ; il ne s'ingénie pas à nuire ; il n'a pas de fausseté avec son prochain et ne machine pas de méchanceté contre lui ; son frère s'assoit à côté de lui en paix. Il est un vase propre et net, et son voisinage est le voisinage de la lumière. Aucun de ces maux ne se meut chez l'enfant de ce monde, aucun non plus chez celui dont l'esprit est simple, ni chez l'enfant, à cause de son enfance, ni chez le simple, à cause de sa simplicité.

Dans le nom de la simplicité sont réunis tous les biens, de même que dans le nom de la ruse sont rassemblés tous les maux. La simplicité est un champ labouré qui reçoit la semence et les plants de toutes les vertus, et la ruse est une terre pleine d'épines et de chardons, c'est-à-dire de pensées divisées et vaines ; et de même que la bonne semence est empêchée de croître dans un champ plein d'épines et de chardons, de même la croissance simple de la foi est empêchée par les pensées divisées de la ruse ; et de même que la croissance de la bonne semence est saine dans une terre purifiée de la germination des épines, de même aussi, la croissance de la parole de la vérité pousse en bonne santé dans un esprit simple. Car la simplicité ne juge pas la parole de la foi et elle ne cherche pas pourquoi (132) Dieu a commandé ainsi ; elle n'a pas d'occupation contraire à ce qui lui a été dit de faire. Elle entend avec droiture, elle reçoit avec pureté, elle observe avec simplicité. La simplicité agit sans peine, elle ne se consume pas en pensées qui se lient et se délient l'une l'autre ; le service de la justice lui est facile et elle s'avance sans retard dans le chemin de ses travaux.

Notre-Seigneur a appris la pureté des enfants à ses disciples pour leur faire acquérir la simplicité. Car il a rejeté les rusés et il a choisi les simples ; il a fait sortir les astucieux et les scribes et il a fait approcher de lui les incultes et les ignorants. Anne était astucieux, Caïphe était rusé, les Pharisiens étaient madrés, les scribes étaient faux : Notre-Seigneur les a rejetés.

Au lieu de Caïphe, il a choisi Simon, Jean au lieu d'Anne, André au lieu des scribes, Matthieu au lieu des Pharisiens, Philippe au lieu des savants, Barthélemy au lieu des astucieux, Jacques au lieu des rusés, l'assemblée des simples au lieu de la synagogue des astucieux, ceux qui ne savaient rien au lieu de ceux qui pensaient tout savoir. Car la vérité brille en tout temps dans la simplicité et la foi dans l'enfance.

Après avoir rejeté les synagogues des savants et les sectes des rusés et des astucieux, et avoir choisi les pécheurs et les ignorants et les illettrés, Notre-Seigneur leur a encore appris à ajouter quelque chose à leur simplicité et à ne pas rester à ce premier degré (133) de leur enfance. Il prit un enfant et le plaça au milieu d'eux; et en les regardant tous, il leur dit : *Si vous ne changez pas et ne devenez pas comme cet enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*⁴. Il a fait cela parce qu'il les avait vus s'éloigner de l'esprit de leur simplicité en le questionnant sur l'honneur, et chercher à s'élever d'un degré l'un au-dessus de l'autre : les disciples ne posent pas une pareille question et elle était née d'un esprit rusé. Notre-Seigneur l'empêcha de sortir, et il dit à ses disciples en les gourmandant sévèrement : Si vous êtes à moi, soyez simples; si vous désirez le royaume des cieux, ressemblez à cet enfant; si vous voulez recevoir la vie future, demeurez purs; si vous voulez devenir sages dans la parole de la vie, restez dans votre condition inculte. De simples, je ne veux pas que vous deveniez rusés, mais, de simples, devenez sages. Celui qui court de la simplicité à la ruse descend en bas, et celui qui court de l'enfance à la sagesse monte en haut. Le rusé ne reçoit pas mon enseignement. Je vous ai choisis pour que vous deveniez des enfants. Ce que j'ai rejeté chez les autres, c'est la ruse : prenez garde qu'elle ne soit chez vous et que je vous rejette à cause d'elle. Que cet enfant soit pour vous un modèle : de même qu'il ne désire rien du monde

4. Mt., 18, 3.

et ne demande rien des hommes, ni (134) degré, ni honneur, ni richesse, ni autorité, mais seulement sa nourriture et son vêtement parce que son enfance en a besoin, de même, vous aussi, devenez enfants comme lui, innocents et simples comme lui, pour devenir mes disciples choisis et pour que je vous trouve comme je vous ai choisis. Voici donc, par ce commandement, Jésus, Notre-Seigneur, nous a poussés à la simplicité et nous a exhortés à la pureté et à l'innocence.

Il ne faut pas rougir de la simplicité, la refuser comme une chose du monde qui ne nous est pas utile. Il ne faut pas que les simples soient méprisables à nos yeux et que nous les regardions comme ne servant à rien. Ils ne sont pas nécessaires au monde, mais ils sont utiles et nécessaires au royaume de Dieu. Ce qui est rejeté par les hommes est un objet de choix auprès de Dieu. Les apôtres furent rejetés par le monde entier et notre Sauveur Jésus fut haï et rejeté par tous les Juifs : celui qui rejette les simples et les méprise et les dédaigne parce qu'ils sont simples se range avec impudence parmi les Juifs, les scribes et les Pharisiens qui rejetèrent le Christ et ses disciples.

Et vois quelle peine a décrété la parole du Christ contre celui qui scandalise les simples, et prends garde de les scandaliser : *Celui qui scandalise ces petits, il vaudrait mieux pour lui que la meule (135) d'un âne soit suspendue à son cou et qu'il soit plongé dans les profondeurs de la mer*⁵. Bien que cette parole s'explique dans d'autres sens, cependant elle revient encore à ceci : que personne n'ose tourner en dérision la simplicité et l'innocent. Car lorsque tu en as ri et t'en es moqué, que tu as tourné en dérision sa simplicité et blâmé sa tranquillité, que tu as dédaigné son innocence et l'as regardé comme un oisif et un inutile, l'outrage de tes blasphèmes l'a contraint à se dépouiller de sa pureté et à renoncer à sa simplicité et à fuir son enfance, et tu es devenu pour lui la cause que les

5. Mt., 18, 6.

impudents l'ont tourné en dérision et l'ont regardé comme un sot et pour ce qu'il n'était pas au lieu de ce qu'il était, par suite de ton outrage et de tes blasphèmes. Tu le scandalises dans sa règle première au point qu'il l'abandonne et qu'au lieu d'elle il prend d'autres règles qui sont les adversaires de sa pureté : il choisira de parler au lieu d'être silencieux, d'être rusé au lieu d'être simple comme auparavant, d'être astucieux au lieu d'être inculte, d'être furieux et colère au lieu d'être doux et pacifique. Et parce que tu l'as scandalisé ainsi et que ton outrage l'a contraint à changer le bien pour le mal, il vaudrait mieux pour toi que la meule d'un âne soit suspendue à ton cou et que tu sois plongé dans les profondeurs de la mer que d'avoir scandalisé un de ces petits qui croient au Fils.

Vois aussi que Notre-Seigneur les a appelés petits parce qu'ils sont plus petits que tout le monde, et pour t'apprendre à ne pas les mépriser parce qu'ils courent vers la petitesse, et pour qu'ils grandissent davantage à tes yeux à cause d'elle. (136) L'aspect des simples est ordinaire; ils sont incultes et ils ont l'apparence du bas peuple; et celui qui veut les mépriser en prend prétexte pour les dédaigner, parce qu'ils ne pensent pas à mettre en ordre leurs actions publiques devant les hommes et à se montrer au dehors, devant le monde, comme des savants et des gens de renom. Mais toi, prends motif de cela pour les grandir; que leur condition dédaignée devienne pour toi un motif de les honorer, et le mépris qu'on a d'eux, une occasion de les glorifier. La foi qui s'est gardée dans son intégrité et qui n'a pas été corrompue par les pensées de la ruse honore et exalte la simplicité, et elle la chérit et la soutient même quand il arrive qu'elle est ordinaire d'aspect.

Enfin que l'expérience te fasse comprendre combien les simples sont chers aux fidèles et combien ceux qui se sont faits incultes et ignorants pour le Christ sont aimés par tout ce qui est disciple du Christ. Comprends-le en voyant les astucieux du monde courir vers

les incultes de la foi, et les rusés et les princes s'incliner devant la simplicité du Christ. Regarde et vois les grands du monde quand ils embrassent avec amour la simplicité et qu'ils vénèrent et chérissent la condition inculte : le disciple qui leur paraît être dans la meilleure part de la simplicité devient le plus grand et le plus honorable à leurs yeux. Ce n'est pas pour voir des rusés et des astucieux que les enfants du monde sortent vers les monastères qui sont en dehors du monde. Lève tes yeux, ô disciple, et regarde ceux qui viennent vers toi et accourent à ta porte avec amour : ils courent voir des enfants spirituels et non des érudits et des savants (137) versés dans les affaires du monde. Car lorsqu'ils veulent voir des rusés et des astucieux exercés dans la sagesse du monde, ils vont dans les villes et les bourgs; mais lorsqu'ils sortent en dehors du monde, ils courent voir des enfants, des simples, des enfants du Christ. Qu'ils ne te trouvent pas serpent au lieu de colombe et épervier au lieu de passereau, qu'ils ne trouvent pas ta parole sage pour le mal au lieu de sage pour le bien. Qu'ils te trouvent comme ils désirent te voir, car eux-mêmes ont quitté leur astuce et ont revêtu la simplicité pour s'approcher de toi : veux-tu te revêtir de ce qu'ils ont quitté et acquérir ce qu'ils ont rejeté? Ils n'ont pas apporté avec eux les pensées de la ruse, mais la simplicité de la foi pour venir chez toi : qu'ils ne trouvent pas dans le lieu des spirituels ce qu'ils ont laissé dans le monde!

Écoute le prophète annoncer Notre-Seigneur dans son enseignement simple. Il le compare à l'agneau et à la brebis, le plus innocent des animaux. *Il a été conduit à l'immolation comme un agneau et il se taisait comme une brebis devant le tondeur*⁶. Le lion, le loup, l'ours, et les autres animaux sauvages sont astucieux, parce que la ruse a été mêlée à leur méchancelé quand ils ont été créés; mais les moutons, les agneaux, les brebis sont innocents et naïfs dans leur occupation et

6. Is., 53, 7.

leurs mouvements : c'est pourquoi Notre-Seigneur leur a été comparé et les fidèles ont été appelés de leur nom. Car Notre-Seigneur ne s'est pas comparé à un lion quand il a été conduit à la mort, et il n'a pas appelé ses ouailles par le nom des animaux qui sont astucieux par nature pour le mal; (138) mais il a été appelé un agneau, une brebis, parce qu'il gardait le silence comme eux quand il était conduit à la passion et à la mort : *Il se taisait comme une brebis devant le tondeur*. Il n'a pas ouvert la bouche dans son humiliation. Et pour confirmer la parole de la prophétie par l'action, il garda le silence quand ils l'emmenèrent, il se tut quand ils le jugèrent, il ne se plaignit pas quand ils le flagellèrent, il ne discuta pas quand ils le condamnèrent, il ne s'irrita pas quand ils l'entraînèrent, il ne murmura pas quand ils lui frappèrent les joues, il ne cria pas quand il fut dépouillé de ses vêtements comme une brebis de sa toison, il ne les maudit pas quand ils lui donnèrent le fiel et le vinaigre, il ne gémit pas contre eux quand ils le clouèrent sur le bois. Et lorsque Simon voulut se dépouiller de l'innocence de l'agneau et prit l'épée pour venger l'injure de son Maître, il lui fit remettre l'épée à sa place : *Remets ton épée à sa place*⁷, je n'ai pas besoin de ton aide. Debout devant le juge et interrogé, ce Maître et docteur de toute sagesse ne répond pas; il observe la loi de la simplicité pour confirmer cette parole : *Il a été conduit à l'immolation comme un agneau*. Ils le conduisent, le promènent d'un lieu à un autre, le mènent d'une place à une autre, le traînent d'un juge à un autre comme un muet. Devant Anne, il se tait; et jusqu'à ce qu'il l'ait adjuré, il ne parle pas. Interrogé par Pilate, il garde le silence; et jusqu'à ce qu'il ait entendu de lui : *Tu es le roi des Juifs?*⁸ — parole qui fait connaître qu'il était soupçonné de fomenter une sédition contre (139) César — il ne répondit pas. Ils le conduisirent à Hérode qui l'interrogea pour voir et

7. Mt., 26, 52.

8. Jn., 18, 33.

entendre de lui des choses extraordinaires et le tenter : là encore, il se tint silencieux, ne parla pas, ne répondit pas à son interrogateur, et il fut regardé comme un fou qui ne sait rien et un sot qui n'a pas de réponse. Les Juifs et les prêtres pensèrent ce qu'ils voulurent, mais lui n'abandonna pas l'innocence de l'agneau et ne se relâcha pas de la loi de la simplicité.

L'apôtre Paul a vu que ceux qui le crucifièrent le tinrent pour fou et sans intelligence et que ses ennemis le comptèrent comme un ignorant et un sot, car il a dit contre eux à la place de Jésus : *La folie de Dieu est plus sage que les hommes*⁹. Et c'est pour qu'il ne te coûte pas d'être regardé comme un fou dans ta simplicité que Dieu s'est montré comme un fou en se tenant sans réponse devant ses interrogateurs. Il a été regardé comme un ignorant en ne répondant pas pour que tu persévères dans ta force et que tu ne transgresses pas la loi de la simplicité, pas même si tu es regardé comme un sot et estimé pour ignorant et sans instruction. Car celui qui est angoissé de passer pour un simple et un faible d'esprit laisse lier son esprit par l'amour de la vaine science du monde, et s'il a été traité en adversaire, le chagrin et la tristesse règnent sur sa vie. Il faut tout supporter, quoi que ce soit, pour achever ton chemin. Car, voici, (140) le prophète David aussi s'est montré aux Philistins comme un dément et comme s'il avait perdu la raison, par subterfuge, pour préserver sa vie de la mort, et *il fit couler sa salive sur sa barbe*¹⁰ à la manière d'un homme sans intelligence pour sauver sa vie du meurtre : et si David s'est montré dans l'apparence de la démence pour ne pas perdre la vie temporelle, à combien plus forte raison te faut-il, pour ne pas perdre la vie éternelle, demeurer dans ta simplicité, et ne pas être vaincu par l'outrage des moqueurs, et ne pas te détourner du but que tu t'es proposé.

Notre-Seigneur a appelé aussi les fidèles de son trou-

9. I Cor., 1, 25.

10. I Sam., 21, 14.

peau par des noms qui font connaître la simplicité : *Si tu m'aimes*, dit-il à Simon, le chef des disciples, *pais mes moutons et mes agneaux et mes brebis*¹¹. Et de même que la parole de la prophétie l'a appelé lui-même par allégorie agneau et brebis, et que Jean l'a appelé l'Agneau de Dieu, de même il a nommé les disciples de sa parole par des noms qui font connaître l'innocence, afin que tous les fidèles, en entendant les noms que le pasteur leur a donnés, s'appliquent à demeurer dans l'innocence comme les moutons et les agneaux et les brebis et à ne pas sortir de la loi de la simplicité. Et de même que ces animaux innocents ne crient pas et ne se plaignent pas quand ils sont conduits pour être tués, emmenés de force pour être immolés, entravés pour être tondus, emportés par les bêtes, mais (141) restent dans la tranquillité et l'innocence de leur nature, de même aussi le disciple du Seigneur, devant toutes les épreuves des œuvres et des paroles, des afflictions et des injures, des emprisonnements et des incriminations, des injustices et des prisons, des outrages, des incriminations et des accusations mensongères, doit rester dans l'innocence de son cœur, ne pas se relâcher de la loi de son silence, ne pas se dépouiller de son innocence, ne pas abandonner sa simplicité, ne pas user d'astuce pour faire du mal à ses ennemis. Les machinations méchantes et les astuces iniques sont leurs œuvres; toute leur vie est occupée à les faire. Mais toi, tu as une œuvre qui est cachée à leur connaissance parce que seule la pureté de ton esprit peut la faire parfaitement et que tu y prends plaisir secrètement; et ce plaisir, ils ne le sentent pas, parce qu'ils n'ont pas mérité les consolations de tes goûts.

La simplicité est sans souci et à cause de cela elle est continuellement en joie; car de même que la joie des enfants est continuelle et qu'ils rient fréquemment à cause de leur simplicité parce que les soucis du

11. Jn, 21, 15-17.

monde n'arrêtent pas la joie qui se meut naïvement dans leurs esprits, de même la joie est continuelle dans un cœur simple, et il n'est pas possible de le remplir de tristesse s'il ne s'y expose pas lui-même. Et au contraire, celui qui veut faire du mal à son ennemi et ne le peut pas, ou qui s'ingénie à s'enrichir et ne s'enrichit pas, ou qui court (142) pour comprendre et n'en est pas capable, celui-là, le chagrin et la tristesse règnent sur sa vie et la joie qui naît de la simplicité lui est enlevée.

Il semble au monde que le simple n'est utile à rien. Ne sois pas chagrin, ô disciple, si tu lui sembles inutile. C'est la gloire du chrétien de n'être pas habile dans les choses du monde et de ne servir à rien à la règle corporelle. Si quelqu'un te dit : Tu ne connais pas le métier de charpentier, ou : Tu ne sais pas travailler dans la cordonnerie, ou : Tu ne connais aucun des métiers ordinaires du monde, ce n'est pas à ta dérision. Ce n'est pas un tort pour le roi de ne pas savoir un métier, mais c'est une gloire de ne pas s'abaisser à en apprendre un, parce que son autorité est au-dessus de cela. C'est sa gloire d'être sans métier, c'est son tort d'en avoir un. Beaucoup d'hommes qui sont dans un des degrés d'honneur du monde connaissent des métiers et savent d'autres choses qui sont au-dessous de leur rang, mais ils nient les connaître, estimant leur ignorance comme une gloire et courant s'y réfugier en disant qu'ils ne connaissent pas de métier; il en est de même pour le disciple du Christ : sa gloire (143) est d'ignorer les choses du monde, et sa louange est de ne pas agir avec astuce ni avec ruse, et son renom est de ne pas savoir les machinations du mal, et son tort est de les savoir.

Il est même plus reprochable à un disciple qui est inscrit dans le royaume d'en haut de connaître des choses étrangères à sa condition et éloignées de la règle de son état de disciple, qu'il n'est injurieux à un roi du monde de connaître un métier du monde. Sa vie n'est-elle pas assez occupée de la conversation avec

Dieu pour qu'il se tourne vers l'apprentissage de ces choses méprisables, pour qu'il s'intéresse à ce qui appartient à la chair, pour qu'il cherche comment il fera du mal et nuira à ses ennemis, comment il s'enrichira et acquerra des biens, comment il parlera ou entendra parler contre ceux qui ont été injustes avec lui, et où il trouvera des gains et comment il se les procurera? La conversation du simple avec Dieu ne lui permet pas de se tourner vers ces choses et de s'y intéresser, et il ne descend pas de la hauteur de la connaissance du royaume du Christ vers les machinations et les préoccupations de ces passions morbides et qui rendent malades les pensées dans lesquelles elles se meuvent. Il ne convient pas à l'esprit simple dans lequel se meut la foi du Christ de se préoccuper de nouveau de ces machinations de la chair et de ces astuces de la corruption.

Donc, ne compte pas comme un tort pour toi d'ignorer les astuces du monde, mais que ce soit un honneur supérieur d'être plus haut et plus élevé dans les exemples des spirituels que dans les choses qui appartiennent à la chair, parce que, chez les spirituels, il n'y a pas d'inventions et d'astuces pour les choses du monde. Car si leur règle (144) est plus haute que tout l'ordre corporel, il est certain que leur esprit est aussi plus élevé que ces passions. Toute leur conversation est dans les merveilles de la divinité pour grandir dans la science spirituelle, dans ce qui est plus haut que leur science, pour ne pas s'abaisser à regarder au-dessous d'eux, parce qu'ils ne veulent pas descendre de leurs degrés mais s'élever et progresser en tout temps dans les mystères de l'être. C'est donc sur le modèle de ces puissances que sont les esprits qui ne se meuvent pas dans les choses corporelles, et le degré des spirituels est de n'apprendre que ce qui est au-dessus du monde et de ne pas abaisser leurs pensées à rechercher et à apprendre ce qui est étranger à leur condition.

Car de même que chaque métier a un apprentissage

différent et spécial et que l'apprenti d'un métier s'applique à l'apprendre dans le lieu de l'apprentissage et non dans un autre, de même aussi toute l'étude et la conversation du disciple est dans l'apprentissage de son métier et rien autre n'interrompt la préoccupation de ses pensées. Notre métier, à nous, est d'apprendre les choses spirituelles, de mettre nos pensées et nos œuvres au-dessus du monde, de progresser en tout temps dans l'ordre spirituel. L'apprenti qui ne court pas à l'atelier apprendre son métier est blâmé par ses maîtres, et ses compagnons le tournent en dérision et se moquent de lui, et de même que lui, et plus encore que lui, l'apprenti du métier spirituel, mérite d'être blâmé (145) s'il ne grandit pas de jour en jour et ne court pas dans le travail du corps et dans les pensées de l'Esprit. Car le dommage, pour lui comme pour l'autre, est évident et certain : celui qui ne reçoit pas l'enseignement du métier du monde perd les profits de son métier, et celui qui ne reçoit pas l'enseignement du Christ et ne grandit pas dans le bien perd le royaume des cieux et les félicités qui ont été scellées et gardées pour les élus de Dieu et *ce que l'œil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au cœur de l'homme*¹², et la participation des parfaits au Christ, pour laquelle le Christ est descendu des cieux sur la terre. En un mot, il se perd lui-même avec les autres biens qui sont au-dessus de la nature.

L'esprit qui peut recevoir ces biens, c'est l'esprit simple et pur. Et de même que l'esprit d'un enfant est plus pur et plus prompt que celui d'un homme fait pour recevoir l'enseignement de toute chose, de même un esprit simple a plus de facilité pour apprendre les choses spirituelles que l'esprit rusé et astucieux. La simplicité est une bonne terre qui reçoit facilement les semences et les plants de cet enseignement et de même qu'il y a une qualité dans les terres de la nature

12. Is., 64, 4; I Cor., 2, 9.

qui leur fait recevoir les arbres et les plants et donner des fruits plus facilement que d'autres, de même aussi les terres des pensées des simples reçoivent facilement les plants de l'enseignement spirituel et il y prend et y porte des fruits facilement. (146) Mais la terre de la ruse est ingrate pour cet enseignement, soit qu'elle ne le reçoive pas du tout, soit que, si elle le reçoit et s'il y prend, sa croissance y soit étouffée par les épines et les chardons des doutes et des pensées qui bâtissent et renversent en tout temps et sont les adversaires de la foi et de la simplicité.

Réjouis-toi donc de ta simplicité, ô disciple : non seulement elle te rend cher devant Dieu, mais elle te fait aimer aussi par les hommes. Regarde et vois par l'expérience, si tu en as le désir, que les simples sont plus aimables aux yeux des hommes que les rusés et les astucieux. Tout le monde chérit la simplicité, comme tout le monde aime l'enfance. Car les simples et les enfants sont aimables tous les deux. Mais la ruse et la méchanceté sont haïes par tout le monde et tout le monde se méfie d'elles parce qu'elles sont remplies de faussetés et d'embûches et qu'elles ont coutume de renverser l'ordre de toute chose. Outre qu'elle est aimable, la simplicité est un refuge : personne ne se méfie du simple dans ce qu'il fait parce qu'on est persuadé que sa pureté ne machine pas le mal; et de même que personne ne se garde d'un enfant s'il veut commettre une faute secrètement dans une maison, parce que son enfance n'a pas la force de voir sa faute, de même non plus, personne ne se garde du simple dans ce qu'il veut faire parce qu'il porte la ressemblance de l'enfant dans ses pensées. Qui ne désire être aimé de Dieu et chéri des hommes? Ces (147) deux choses se trouvent dans la simplicité. Pourquoi donc évites-tu, ô disciple, de devenir agréable à Dieu et cher aux hommes et de trouver sans travail un amour gratuit de la part du Créateur et de la part de toute créature? — Mais ils se moquent de moi, ils me regardent comme un sot et un faible d'esprit, sans intelligence

et sans discernement! — Eh! quel est le bien qui n'a pas d'adversaire, ô disciple? Si tu crains les adversaires du bien, que viendra-t-il de toi de tout à fait bon? A tout bien il se trouve des adversaires, à toute bonne œuvre est mêlée le travail, outre qu'elle éveille encore la jalousie et l'envie. Or le bien de la simplicité exempt de tout mal est encore plus exempt d'adversaires : ni la jalousie ni l'envie ne sont continuelles contre elle, ni la haine ni l'inimitié ne combattent contre elle; et si elle est un peu méprisée et dédaignée, on l'aime cependant, et même ceux qui méprisent le simple le chérissent. Car ce n'est pas par haine qu'ils le méprisent; mais par suffisance ou parce qu'il n'est pas utile à ce qui leur est nécessaire, ils le regardent comme un sot pour les choses du monde, comme un faible d'esprit pour l'occupation des hommes, comme un ignorant pour les astuces et pour le mal.

Il te convient donc de te réjouir d'être regardé comme ce que tu es et d'être appelé (148) comme il faut que tu le sois. Si quelqu'un te dit : Tu ne sais pas mentir, ou commettre l'adultère, ou voler, le comptes-tu comme une injure? Si on te dit : Tu ne sais pas tenir sur un char pour devenir cocher, ou : Tu ne sais pas le métier des athlètes, ou : Tu ne connais pas le chant et les rondes des danseurs, ou : Tu ne peux pas te moquer et rire et jouer le rôle des acteurs, je pense que tu ne comptes pas comme une injure d'ignorer ces choses. Et personne, parmi les hommes, ne te blâme d'être étranger à la connaissance de ces métiers : de même, ne compte pas non plus comme un tort d'être exempt de l'astuce du mal et de la machination des actions abominables. Car le bienheureux David disait qu'il s'était attaché les innocents et les justes, et il est certain que l'innocence naît de la simplicité.

Parlons maintenant de la pureté spirituelle qui a lieu dans l'âme par le déracinement de tous les maux. Autre est le rang de la simplicité de la nature, et autre, le degré de la pureté spirituelle. La simplicité est le commencement du chemin de l'enseignement du

Christ, et la pureté spirituelle est le commencement du chemin de la justice. Celui qui commence par la simplicité finit par la pureté, comme les bienheureux Apôtres qui étaient simples au commencement, quand ils furent choisis, et qui étaient purs à la fin de la vie du Verbe incarné, après qu'ils eurent reçu l'Esprit-Saint. La pureté travaille, se fatigue, combat contre tous les mouvements abominables pour séparer (149) de l'homme la lie du mal et la rejeter hors de lui : il reste en lui la pureté et la clarté des pensées une fois qu'elles ont été nettoyées, et la croissance des mouvements spirituels qui sont au-dessus de toute duplicité. La simplicité est le fait que l'homme, naturellement, ne se meut pas dans les pensées troubles : ce n'est pas elle qui les a séparées par son entrée, les a vaincues par le combat et les a emportées et fait sortir par la sagesse et rejetées hors du lieu nettoyé, car, cela, c'est la pureté qui le fait. La simplicité c'est le commencement du chemin, une terre exempte d'épines, prête à recevoir la bonne semence. Autre chose est d'arracher les épines, sarcler les chardons, nettoyer la terre, la préparer et la mettre en état de recevoir la bonne semence et les beaux plants, et autre chose le champensemencé, planté, portant des fruits, et regardant quelle est la récolte et si elle est ramassée et mise dans les greniers. La pureté, c'est la terre qui est achevée de semer et qui porte des fruits à récolter parce qu'ils sont venus à terme et arrivés à maturité, et la simplicité c'est le champ qui a été labouré et sarclé des épines et qui est prêt et apte à recevoir ce qui y est mis. Et la ruse et l'astuce c'est la terre qui est pleine d'épines, de chardons et d'ivraie et qui, même s'il y tombe une bonne semence, étouffe sa germination et arrête sa croissance. Sois pour Jésus un champ labouré et préparé, ô disciple, (150) et il jettera en toi la bonne semence de sa parole, et il plantera dans ton âme le plant nouveau de son enseignement. Si tu as la simplicité dans ta nature, réjouis-toi et applique-toi à y ajouter encore; et si tu ne la

possèdes pas par la semence naturelle, cours après elle par ta volonté, et acquiers-la; et lorsque tu l'auras trouvée, elle te sera profitable pour ta vie en Dieu.

La simplicité te donnera de vivre une vie sans peur et confiante dans la demeure où tu es. Car le simple ne médite de faire de mal à personne, et il n'a pas peur des méchancetés des autres : tant que lui-même ne s'ingénie pas à faire du mal, il n'imagine pas non plus que les autres lui en font. La simplicité pense que tout le monde lui ressemble, que tout le monde est comme elle, que chacun est à son égard selon qu'il est en lui : elle se voit, se regarde, et considère tout le monde comme elle se voit; et comme elle est sans fausseté, elle pense que les autres le sont aussi; et bien qu'ils soient en eux-mêmes divisés et partagés entre leurs méchancetés, ils sont tous un dans son esprit. Et à cause de cela, elle demeure en tout temps sans tempêtes; les flots et les orages ne se lèvent pas chez elle pour troubler sa pureté, parce que le vent de la ruse qui soulève les flots des soupçons ne souffle pas chez elle. (151) Car de même que les tempêtes s'élèvent sur la mer par le souffle du vent qui frappe sa surface, de même aussi, les pensées confuses de la ruse naissent d'elle-même et la pensée des actions abominables se lève du dedans d'elle par le souffle de l'astuce qui frappe son intérieur. Mais l'esprit du simple est un lieu tranquille où il n'y a pas de tempêtes; et de même que, sans les vents, les flots laissent la mer tranquille, de même aussi, l'esprit simple est dans la tranquillité, dans l'affranchissement des flots de la peur.

La simplicité est un port qui protège chez lui les navires qui fuient les tempêtes de la ruse, et tout ce qui entre chez lui habite dans un lieu tranquille. Toute agitation est changée en son repos. Car non seulement le simple est simple, mais encore il change en son ordre ce qui tombe en lui. L'obéissance étant attachée à la simplicité, il ne juge pas ce qui lui est ordonné et ne discute pas contre ceux qui le com-

mandent. Sa demeure plaît à ses voisins et tous ceux qui le connaissent s'y réjouissent; il n'y a pas d'altercation dans son alentour, pas de dispute dans son voisinage, pas de discussion dans sa compagnie, pas de contrainte dans son obéissance, pas d'objection contre ce qui lui est commandé. Tout le monde l'attire à soi; beaucoup le choisissent dans le partage des charges, et celui à qui il échoit (152) le regarde comme la meilleure part. Car toute sa science est pour le bien et non pour le mal; il s'ingénie à plaire à ceux qui le commandent et ne cherche pas à contraindre leur volonté. La simplicité convient donc à la règle des solitaires, l'innocence à la vie de l'ermitte, la pureté à la condition du moine; l'aménité s'accorde avec la continence, et la candeur avec l'abstinence.

Les Apôtres étonnèrent les grands-prêtres des Juifs parce que, bien qu'ils étaient ignorants et ne savaient ni lire ni écrire, ils répondaient comme des savants sur la vie future. Ils défendaient le Christ par leur ignorance. Car le Christ avait pris des illettrés comme défenseurs et pour parler à sa place, afin de proclamer davantage par eux le triomphe de sa sagesse, et pour que tout le monde sache bien que ce n'était pas eux qui parlaient mais que c'était lui qui parlait par eux : *Ils comprirent qu'ils ne savaient ni lire ni écrire et qu'ils étaient ignorants; et ils se rappelèrent qu'ils avaient été avec Jésus; et ils furent étonnés*¹³. C'est donc aussi un sujet d'étonnement que la simplicité observe les commandements, et un sujet d'admiration que des ignorants fassent ce que ne font pas les savants. Si les prêtres avaient pensé que les Apôtres, auparavant, étaient des savants et parlaient savamment, ils n'auraient pas été très étonnés d'eux, parce qu'ils auraient entendu ce qui convenait à leur instruction; mais ils furent étonnés d'entendre d'eux ce qu'ils ne présumaient pas (153) et de ce qu'ils répondaient au delà de la mesure de tous les savants. Et

13. Act., 4, 13.

Jésus triompha par leur simplicité, et sa sagesse fut annoncée devant tout le monde.

Notre-Seigneur a encore choisi les simples et rejeté les sages et les savants pour apprendre à celui qui devient son disciple à prendre ce commencement et à s'avancer vers lui par là. Et ce n'est pas parce que la ruse est regardée dans le monde comme sagesse que nous courrons après elle, ou parce que la simplicité est méprisée parmi les hommes que nous refuserons de l'acquérir. Car, voici, Notre-Seigneur nous a montré deux choses par son choix : qu'il a choisi des pécheurs, et qu'il a choisi des publicains, c'est-à-dire des ignorants et des injustes, des sots et des mauvais, le contraire de la science et le contraire de la justice. Car c'est ainsi que sont les pécheurs et les publicains : le pécheur est privé de science, et le publicain, de justice. Et lorsqu'ils eurent acquis ces deux choses auxquelles ils étaient étrangers, Jésus fut révélé à tout le monde comme celui qui rend sage et celui qui rend juste. Matthieu et Zachée avaient acquis l'habitude du monde quand ils s'attachèrent au Christ et cependant, quand ils furent choisis, ils furent trouvés simples. Leur obéissance témoigne de leur simplicité. Car le Christ ne les aurait pas fait s'approcher pour recevoir son enseignement et ne leur aurait pas donné pouvoir sur les trésors de sa science avant qu'ils se soient éloignés de l'habitude du monde, et qu'ils soient devenus étrangers à la ruse humaine qu'ils avaient acquise, et qu'ils se soient tenus au degré de la simplicité des pécheurs.

De plus, Jésus commandait partout la simplicité (154) et conseillait de ressembler aux enfants; et il le disait pour ses disciples, outre qu'il interdisait aussi aux autres d'apprendre la ruse. Aux simples, il apprenait à rester dans leur simplicité, et ceux qui avaient grandi en apprenant la ruse, il les avertissait de se dépouiller de cette robe souillée, afin que les deux commencent à courir dans le chemin du bien sur une seule ligne et du pied l'un de l'autre. Simon,

André, Jacques, Jean, faute d'avoir appris la ruse, étaient enfants de la simplicité; mais Matthieu, Zachée, Philippe, et les autres, qui avaient grandi dans le monde, avaient été enfermés dans le sein de la ruse. Jésus les fit naître de l'astuce à l'enfance et les enveloppa dans les langes de la simplicité; et ensuite, il les fit grandir à la taille de son enseignement et les fit venir au degré de la virilité spirituelle. Et si la simplicité s'est vue à ce point d'excellence chez les Apôtres, comment ne convient-il pas davantage qu'elle se trouve chez nous et qu'elle soit chérie dans les assemblées des solitaires où notre service l'exige et où ceux qui viennent nous voir s'attendent à nous voir ainsi?

Le disciple rusé n'est donc bon à rien. Il est un mauvais exemple pour tous ses condisciples. Il enseigne le mal et non le bien. Il est l'image des pertes et non l'exemple des profits. Il enseigne à ne pas obéir et montre à ne pas être docile. (155) Il erre dans les vanités, il dit les superfluités. Reclus errant, lié par nécessité, conduit par force à ce qu'il ne veut pas, ouvrier plein de murmures, mercenaire nonchalant qui ne gagne pas le pain de sa bouche, qui enlève la place de celui qui serait utile et qu'il prive de son travail. Pierre de scandale pour les coureurs, qui montre des sentiers qui égarent, qui fait sortir dans le mauvais chemin ceux qui s'avançaient dans le bon, qui rend tortueux le chemin devant ceux qui couraient en droite ligne, et qui guette les chutes. Il désire l'autorité; il est l'ami des riches, le familier des notables, le compagnon des jouisseurs. Jeûneur par nécessité, sevré d'aliments par la force de la loi, travaillant sans rendre service. Disciple de la vue et non de la pensée, nourricier de la fausseté, âme qui se complait dans le mal, langue moqueuse, orgueilleux, vain, hautain, chez qui il n'y a rien, adversaire de toute droiture, figure couverte de peintures scandaleuses, corps composé de membres de dissension, blâmeur de toute chose, inculpeur de toute action,

vengeur de ce qui ne le regarde pas, lent pour le bien, agile pour courir le mal, enfant du sommeil, fils de la négligence, ennemi de la vigile, haineux de la prière, compagnon de la table préparée, attendant les festins, regardant les divertissements, main droite du calomniateur, bras occulte de l'ennemi. Ce sont ces choses et de semblables qui se trouvent dans le disciple rusé, et elles sont l'écoulement de ses hontes. Il faut qu'il soit méprisé par tout le monde (156) afin que sa méchanceté soit réprimée par le mépris.

Le prophète de Dieu blâme ceux qui sont enfants pour le bien et sages pour le mal : *Ephraïm est devenu comme un petit de colombe dans lequel il n'y a pas d'instinct : il est venu en Egypte et il est allé en Assyrie, mais il n'a pas marché vers moi dans le chemin du repentir*¹⁴. Le prophète accuse l'enfance de ce genre-là, parce qu'elle n'est pas simplicité mais sottise. Et voici l'impiété de leur enfance quant au bien : au lieu de l'unique Sauveur, ils ont choisi d'autres aides; ils ont abandonné le chemin qui mène à Dieu et ils ont couru après les Egyptiens et les Assyriens pour qu'ils viennent à leur secours; et bien qu'ils aient expérimenté maintes fois qu'ils n'avaient pas pu les sauver du mal dans lequel ils étaient, l'expérience ne les a pas rendus sages et ne les a pas fait courir vers le refuge de Dieu. Et le prophète les a comparés à des colombes parce que les autres prenaient leurs petits et que les enfants de leurs reïns devenaient les serviteurs des autres; et il les a regardés comme sans instinct parce qu'ils n'ont pas acquis le discernement par lequel ils se seraient approchés de Dieu. Salomon reprend aussi dans sa parole celui qui était conduit après son désir comme un enfant et qui manquait de la science qui combat contre ses passions : *Il allait après lui comme un enfant, et comme le taureau vers le boucher, et comme le chien vers celui qui l'at-*

14. Osée, 7, 11.

tache, et comme le cerf dans le foie duquel vole une flèche¹⁵.

Cette enfance mérite d'être accusée parce qu'elle n'a pas servi au bien mais au mal. Et ce n'est pas une parole juste de l'appeler enfance, même si l'Écriture l'a nommée ainsi, (157) à l'encontre du but qu'elle se proposait. Il faut l'appeler sottise, perte de l'intelligence, manque de discernement, perte de l'essentiel. Notre parole ne pousse pas à cette simplicité qui se soumet à toutes les voix par ignorance et obéit à la fausseté de toutes les doctrines. L'Apôtre de Dieu nous met aussi en garde contre elle : *Ne devenez pas des enfants qui s'agitent et se déplacent à tout vent des fausses doctrines des hommes*¹⁶. La parole de l'Apôtre a appelé cet esprit démente parce que toutes les voix et doctrines le conduisent et qu'il échange sa rectitude pour des règles abominables et une vie luxurieuse. Notre parole pousse à la simplicité dont toute l'application est au bien.

Considère donc la simplicité de tous les fidèles, et vois l'enfance de l'esprit des disciples du Christ : ils ne sont pas instruits dans la fausseté des astuces des hérétiques, ils ne connaissent pas l'amertume de leur mauvaise doctrine, ils se gardent d'y participer et tiennent la vérité sans changement à cause de leur sage simplicité et parce que la crainte de Dieu est attachée à leur simplicité; ils ne connaissent pas la pensée de plusieurs doctrines, ils sont instruits dans leur doctrine. Et de même qu'un enfant ne connaît qu'un maître, ne craint que lui, ne tremble qu'à son commandement, n'est terrifié que par sa verge, et ne sait même pas qu'il existe d'autres maîtres, de même aussi, (158) le fidèle, comme cet enfant, ne laisse régner sur sa vie que la crainte de son Maître, le Christ, et les autres maîtres de doctrine, il les compte pour rien; il ne consent pas à chercher un autre précepteur il n'obéit à d'autre maître que l'unique; il ne tremble

15. Prov., 7, 22.

16. Eph., 4, 14.

pas et n'est pas terrifié par la crainte de ceux qu'il ne sent pas être des maîtres, mais, comme l'enfant du monde, sa crainte ne fait attention qu'à l'unique maître et unique précepteur; et si un autre maître veut lui donner un autre enseignement que celui qu'il tient, il ne le reçoit pas parce que son enfance est dans la pureté de la nature et non dans l'erreur corruptrice des pensées.

Courons donc comme des disciples du Christ dans le sentier qu'il nous a montré et marchons dans le chemin qu'il nous a frayé. Que ce soit un honneur à nos yeux d'être simples, d'être des enfants, de petits enfants, pour recevoir le bel enseignement. Devenons fourbes comme des serpents contre l'ennemi qui s'ingénie à nous nuire. Rappelons-nous en tout temps ce que le Christ, Notre-Seigneur, a dit à tous ses disciples dans sa parole : *Celui qui ne recevra pas le royaume des cieux comme un enfant n'y entrera pas*¹⁷, afin que nous le méritions tous par sa grâce et que nous en devenions héritiers avec tous les Saints, par la miséricorde du Christ Dieu, à qui est la gloire pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA DEUXIÈME HOMÉLIE SUR LA SIMPLICITÉ

17. Mt., 18, 3.

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES SUR LA CRAINTE DE DIEU

I

La première homélie sur la crainte de Dieu est intitulée : « Sixième homélie, dans laquelle il fait savoir qu'après la foi qui naît de la simplicité de la nature, c'est la crainte de Dieu qui se meut dans l'homme, et comment naît cette crainte, et par quoi elle est soutenue et affermie en nous » (n. 159). C'est une division du sujet. Il y en aura une plus précise dans l'homélie elle-même.

Nous avons d'abord un exorde : « Parlons maintenant de la crainte de Dieu avec un esprit qui craint Dieu » (n. 159). Avec un esprit qui craint Dieu : c'est l'idée dominante de l'homélie et aussi la première idée maîtresse de l'homélie d'introduction. Philoxène veut « poser le fondement dans l'âme »; il ne veut pas d'une crainte de parole, mais d'une crainte d'expérience, sentie intérieurement dans l'âme. Nous verrons que cette idée n'est pas au premier plan dans la deuxième homélie, ce qui nous donne à penser que, dans cette paire, la première est de la seconde série, et la deuxième, de la première. Nous constaterons du reste que cette première homélie se rattache expressément à la première homélie sur la simplicité dans laquelle nous avons reconnu une homélie de la seconde série.

De quel ordre est la crainte de Dieu ? — De l'ordre de la foi, du souvenir de Dieu, puisqu'elle naît de là : « Les maîtres ont enseigné que la véritable crainte de Dieu naît de la foi véritable » (n. 162). Nous savons ce qu'est la foi

véritable : c'est celle qui croit Dieu pour la seule raison que c'est Dieu qui parle; de même que l'âme qui sent Dieu croit sans raisonnements, de même elle craint Dieu naturellement (n. 162-163). « L'âme morte ne sent pas le souvenir du jugement de Dieu, pas plus que le corps mort ne sent les coups » (n. 164-166). « Si elle n'est pas complètement morte, elle craint au moins ce qu'elle entend dire, et elle s'écarte du mal comme un aveugle, averti qu'une fosse est devant ses pas, se retire aussitôt en arrière » (n. 166-168). « De sa nature, l'âme ne peut craindre que Dieu, parce que Dieu seul peut l'atteindre » (n. 168). Dieu est le seul juge de l'âme — c'est-à-dire le seul qu'elle sente être son juge — parce que c'est lui qui la fait vivante et que seul il peut faire venir la mort sur elle. L'âme qui a senti que le Seigneur est son seul juge le craint naturellement (n. 170).

Dans quel degré spirituel est l'homme qui craint Dieu ? — Dans le degré du pécheur qui a conscience du péché, qui ne commet pas le péché par mépris. « Chacun est à l'égard du souvenir de Dieu comme à l'égard de soi-même. S'il est au degré des pécheurs, il voit Dieu comme un juge. S'il est monté au deuxième degré, celui des pénitents, Dieu se montre à lui comme celui qui pardonne » (n. 170-171). Et ainsi de degré en degré, jusqu'à celui de l'amour où l'homme voit que Dieu est tout amour.

Ce passage nous apporte une précision sur ce que Philoxène appelle le souvenir de Dieu, le sentiment de Dieu, la connaissance de Dieu : l'âme se souvient de Dieu, sent Dieu, connaît Dieu réellement, expérimentalement, lorsque, par la grâce de Dieu, elle devient connaturelle à Dieu, et dans la mesure où elle lui est connaturelle : « Celui qui veut voir que Dieu est bon, qu'il devienne lui-même bon, et il le voit bon. Ne t'imagines pas le voir bon en faisant le mal, car c'est le relâchement qui fait cette vue en toi, et tu as vu Dieu comme il ne veut pas que tu le voies, et tu ne l'as même pas vu, parce que c'est en dehors de sa volonté que tu as voulu le voir; et si tu penses que tu le vois, c'est ta pensée que tu vois et non la vérité de sa vue même » (n. 171-172). Il se passe dans l'ordre spirituel ce

qui se passe dans l'ordre corporel où l'intelligence, connaturelle au monde, perçoit dans les choses de la nature les signes des lois de la nature.

Comment naît la crainte de Dieu ? — « La conscience véritable du mal engendre sur le champ la crainte de Dieu : de même que la lumière brille dans les pupilles par l'ouverture des yeux, de même aussi la crainte de Dieu luit dans l'esprit par le souvenir de Dieu... par le souvenir de la justice du juge » (n. 174-177). « L'expérience de la crainte de Dieu est donc dans l'âme et c'est l'homme lui-même seulement qui peut savoir s'il craint Dieu ou non... Le bien qui est vu du dehors ne montre pas que son auteur craint Dieu véritablement parce que les causes qui font faire le bien parmi les hommes sont nombreuses » (n. 177-179).

II

La deuxième homélie est intitulée : « Septième homélie dans laquelle il fait savoir que tous les anciens justes ont accompli les commandements par la crainte de Dieu » (n. 191). Ce titre n'est pas tout à fait exact. L'homélie va dire que tous les anciens — les anciens tout court, c'est-à-dire les hommes de l'Ancien Testament — que tous les anciens, lorsqu'ils ont accompli les commandements, l'ont fait par la crainte de Dieu, parce que tous les anciens, les justes comme les autres, étaient dans la servitude de la loi. Cette idée, qui sera largement développée dans les prochaines homélies sur le renoncement au monde, fait ici sa première apparition.

Nous avons d'abord un exorde : il faut deux choses au disciple à son entrée dans le chemin de la règle du Christ, connaître les exemples des anciens justes, et entrer avec foi et simplicité (n. 191-194). C'est ce mot : l'exemple des anciens justes, qui a trompé l'auteur du titre; naturellement, l'exemple des anciens justes n'est pas exclu de l'homélie, parce que leur crainte était la plus raisonnable; mais il n'en sera cité qu'un, celui de David.

La première idée de l'homélie est que la crainte de Dieu est nécessaire au disciple à ses débuts : « De même que la crainte accompagne l'enfance de ce monde, de même, la crainte de Dieu convient à l'enfance de l'âme », la crainte sous toutes ses formes, à commencer par la plus basse, celle des esclaves qui craignent d'être battus, jusqu'à ce que le disciple s'élève à la crainte des amis qui craignent de contrister (n. 194-195). « Tous les anciens ont plu à Dieu par la crainte de l'enfance, parce qu'elle est nécessaire à celui qui est encore au rang des serviteurs. Sous toutes ses formes, la crainte accompagne la servitude. » Attendons les prochaines homélies sur le renoncement au monde pour savoir comment même les justes parmi les anciens étaient dans la servitude.

David avait la crainte des amis. « Je me suis souvenu de Dieu et j'ai été troublé », dit-il dans un psaume. « O saint prophète, le souvenir de Dieu n'est pas un sujet de trouble; pourquoi sa mémoire chérie te remplissait-elle de terreur? — Parce que j'ai péché contre lui, je me suis souvenu du juge et j'ai été rempli de crainte » (n. 199-201). Il s'agit ici non pas seulement du souvenir de la mémoire, pour avoir seulement entendu parler du jugement, mais du souvenir expérimental, de la vue intérieure du juge : idée qui était l'idée dominante de l'homélie précédente et qui est seulement indiquée ici.

La deuxième idée de l'homélie est qu'il faut craindre d'exciter la colère de Dieu parce qu'il est infiniment bon et miséricordieux. Splendide tableau de la bonté infinie de Dieu (n. 202-205). « Ce Dieu, donc, si riche et si bon, qui ne craindra de le contrister? » Citations de David à l'appui de cette idée (n. 205-209). C'est donc la crainte des amis que Philoxène entend surtout proposer au disciple, après celle des esclaves, bonne au commencement.

La troisième idée de l'homélie est que l'amour est le salaire de la crainte : il faut semer la crainte pour récolter l'amour; autrement, l'amour serait un faux amour voisin du mépris. « Il est dans notre nature de craindre Dieu; quant à l'aimer, cela nous est donné par sa grâce, et il ne le donne qu'à ceux qui l'ont mérité par la crainte. »

Aux esclaves, Dieu révèle sa majesté, pour les faire craindre; à ses fils, il se révèle très humble, parce qu'ils l'aiment davantage dans son abaissement (n. 214-217).

La quatrième idée de l'homélie, enfin, est que la véritable crainte de Dieu n'est pas la crainte des châtimens temporels, qui est celle des esclaves, toute bonne qu'elle est au commencement, mais la crainte des châtimens éternels, qui exclut toute autre crainte, soit des hommes, soit de Dieu (n. 218-221).

Comme on le voit, chacune des deux homélies sur la crainte de Dieu traite le sujet à sa manière et entend le traiter complètement : c'est par là que plusieurs idées leur sont communes. Elles sont nettement indépendantes l'une de l'autre. Et il est évident que leur objet formel est très différent : la première se plaçait à l'intérieur de l'âme et faisait appel à la lumière qui se répand dans l'âme au souvenir expérimental de Dieu, tandis que la seconde parle de l'extérieur en faisant appel à l'enseignement des Livres Saints que le disciple n'a encore que dans les oreilles, qu'il n'a pas encore goûté dans son âme. Et il est possible que Philoxène lui-même, quand il écrit la seconde, ne conçoive pas encore une autre manière d'enseigner les règles. Ce n'est pas le même Philoxène qui a écrit les deux homélies et il ne les a pas écrites dans le même temps; il a écrit d'abord la seconde, en moraliste, et plus tard la première, en mystique; la seconde, avec la mémoire de ce qui est dit dans les Livres Saints, la première, avec l'expérience de ce qui est dit dans les Livres Saints.

(159) SIXIÈME HOMÉLIE, DANS LAQUELLE IL FAIT SAVOIR QU'APRÈS LA FOI QUI NAÎT DE LA SIMPLICITÉ DE LA NATURE, C'EST LA CRAINTE DE DIEU QUI SE MEUT DANS L'HOMME, ET COMMENT NAÎT CETTE CRAINTE, ET PAR QUOI ELLE EST SOUTENUE ET AFFERMIE EN NOUS.

Parlons maintenant de la crainte de Dieu avec un esprit qui craint Dieu, et servons-nous de la parole pour notre utilité personnelle et pour le profit des autres, comme nous en avons la force et comme nous le pouvons, c'est-à-dire comme le donne la grâce de Dieu. Car ce n'est pas pour paraître savants que nous écrivons. Mais nous parlons parce que nous aimons faire passer nos profits chez les autres. Et ce n'est pas parce que beaucoup ont parlé et écrit avant nous que nous garderons le silence et ne parlerons pas; car ceux qui étaient avant nous ont parlé et écrit comme des maîtres; et nous, comme leurs disciples, nous répéterons après eux ce qu'ils ont enseigné : de même qu'un enfant qui a reçu une leçon répète sans cesse l'enseignement qu'il reçoit de son maître pour ne pas l'oublier, de même aussi, nous répétons ce que nous avons entendu, pour nous en souvenir et pour empêcher nos pensées de vagabonder après des choses vaines et inutiles.

Car tant que la pensée n'est pas retenue (160) par la réflexion, elle vagabonde en dehors d'elle-même et elle est occupée dans un lieu qui est en dehors de l'aide de Dieu; et de même que, lorsqu'elle réfléchit au bien,

elle habite dans la lumière du souvenir de Dieu, de même, lorsqu'elle délire et s'applique à des pensées vaines et vides, toute son occupation est dans les ténèbres. Et celui qui est dans les ténèbres ne voit pas et n'est pas vu, ne distingue pas et n'est pas distingué, ne connaît pas et n'est pas connu, mais il est privé de la beauté de la vue des créatures et tous les yeux sont privés aussi de sa vue, et il ne discerne pas son chemin, il ne reconnaît pas son sentier, il ne voit pas le trajet de ses pas.

Pour que cela ne nous arrive pas, appliquons-nous sans cesse à la parole de Dieu, non pas en remuant seulement la langue pour la répéter, mais en y réfléchissant aussi de cœur et en la méditant intérieurement, pour que notre bouche parle de l'abondance du cœur. Car la langue dit extérieurement ce que la pensée médite secrètement; même si elle s'abstient de parler, par astuce, aussi vigilante qu'elle soit, le secret du cœur est révélé par les attitudes et les mouvements des autres sens, et le visage trahit par ses changements d'expression l'intelligence cachée qui se dissimule à l'intérieur de l'âme.

Celui qui boit continuellement l'enseignement divin, donne en tout temps de sa personne, comme une plante, des fruits divins, si ce n'est pas seulement par habitude qu'il entend le langage de l'enseignement, si ce n'est pas pour le plaisir qu'il écoute la parole de Dieu, s'il ne la reçoit pas comme une science humaine, (161) s'il ne l'apprend pas pour en faire un métier de vaine gloire. L'enseignement qui est donné avec science et qui est entendu avec discernement produit des fruits spirituels des deux côtés, dans la langue de celui qui le sème et dans l'oreille de celui qui le reçoit, parce que c'est avec joie que la langue dit et que l'oreille entend la parole de Dieu, si du moins celui qui enseigne est un véritable maître et non le canal de l'enseignement des autres. Car de même que la pratique continuelle d'un métier ajoute à sa science et exerce tous les sens à son œuvre, de même aussi, la réflexion

continuelle sur la parole de l'enseignement éveille les pensées pour la science, aiguise la langue pour la parole, lie l'intelligence à la pensée de Dieu.

Et la crainte de Dieu grandit aussi chez celui qui pense à Dieu en tout temps et qui se souvient de lui continuellement dans le secret de son âme. Elle devient pour lui un mur de garde contre tout mal. De même que le mur d'une ville protège ses habitants contre les atteintes des ennemis, de même la crainte de Dieu protège l'homme contre la venue des pillards et des ennemis de nos âmes : elle empêche le corps de s'asservir aux convoitises, elle garde l'âme des pensées abominables; car celui qui apprend à craindre véritablement Dieu garde non seulement son corps des convoitises mais encore son cœur des mouvements abominables.

De quel ordre est la crainte de Dieu, dans quel degré spirituel est l'homme qui craint Dieu, (162) comment s'acquiert cette crainte, et par quels moyens elle grandit, nous allons le montrer comme nous l'avons appris de ceux qui furent avant nous les yeux de la science et les ministres de la parole de l'enseignement.

Ils ont enseigné que la véritable crainte de Dieu naît de la foi véritable : celui qui croit vraiment craint véritablement aussi celui en qui il croit, et de même qu'il croit sans raisonnements, de même aussi il craint naturellement. Lorsque l'homme croit que Dieu est, il obéit à ses commandements : la foi naît de la simplicité de la nature, et elle est soutenue et gardée par la même simplicité; et la crainte de Dieu garde les commandements que la foi entend et reçoit; la simplicité garde la foi et la crainte de Dieu garde les commandements de Dieu.

Craindre Dieu, ce n'est pas seulement dire : Je crains Dieu, comme beaucoup le disent et qui passent habituellement pour craindre Dieu; mais c'est une crainte qui se meut naturellement dans l'âme, qui la fait trembler, qui la terrifie intérieurement, au point qu'elle meut aussi avec l'âme tous les membres du

corps. Le corps craint ce qui lui nuit, et l'âme (163) craint ce qui peut la perdre. Le corps craint les atteintes extérieures des bêtes sauvages, du feu, des épées, des ongles de fer; il craint la noyade, la chute de rochers élevés; il craint les voleurs, les juges, les supplices, les liens, les prisons; de même, l'âme craint naturellement le juge caché qui peut la tourmenter avec son corps par des afflictions spirituelles, selon sa nature. Et de même que le corps craint naturellement tout ce que nous avons énuméré, de même aussi, l'âme craint naturellement le jugement de Dieu, les tourments qu'il réserve à ceux qui excitent sa colère, la géhenne dont il menace ceux qui font mal, les ténèbres extérieures, le feu qui ne s'éteint pas, le ver qui ne meurt pas. Le corps craint ce qui lui nuit quand il le voit : l'âme est terrifiée de ce qui la torture quand elle le regarde. Ce n'est pas par des raisonnements que le corps craint ce qui peut lui nuire, mais c'est aussitôt qu'il le voit ou se le représente par le souvenir que cela le fait trembler et qu'il le craint naturellement; de même aussi, l'âme, c'est lorsqu'elle regarde avec l'œil de la foi les menaces futures et qu'elle voit secrètement les châtiments terribles que la parole du juge a révélés qu'elle est remplie de crainte et que toutes ses pensées, qui sont ses membres spirituels, se mettent à trembler.

Et par son tremblement, l'âme fait trembler le corps avec elle et communique aux membres du corps la crainte de ses pensées; et de même qu'elle participe elle-même à la crainte du corps, (164) de même aussi le corps est mêlé à sa propre crainte. Car, bien que la nature de l'âme ne soit pas atteinte par ce qui atteint le corps, cependant, parce qu'elle est mêlée en lui, elle craint avec lui; et bien que les yeux du corps ne voient pas les afflictions et les tourments futurs, cependant, parce que l'âme les voit secrètement et qu'elle en tremble et qu'elle en est terrifiée, elle fait trembler le corps avec elle et fait habiter la peur et la terreur dans tous ses membres. Ceux qui l'ont expérimenté et en ont

subi l'épreuve en eux-mêmes savent que lorsque l'âme se souvient du jugement de Dieu et tremble à son souvenir, elle fait trembler conjointement avec elle tous les membres du corps. Aussitôt que l'homme se souvient de Dieu, si son âme et son corps ne sont pas purs de péchés, il est tout entier rempli de crainte et tous ses membres tremblent comme le corps lorsqu'il voit soudain quelque chose qui peut le détruire et qui va l'atteindre. Et si quelqu'un n'a pas expérimenté cela en lui-même, parce que tout le monde n'est pas parvenu au degré de la crainte naturelle de Dieu, par le fait que le corps tremble et fait trembler l'âme avec lui, ce qui est évident et certain pour tout le monde, qu'il comprenne aussi que l'âme craint et projette sa crainte sur le corps.

Ceux qui l'ont expérimenté sont peu nombreux : ce sont ceux dont l'âme n'est pas morte de la mort du péché; parce que le péché commis par mépris, en dehors du souvenir de Dieu, est la mort complète de l'âme, comme (165) le Livre Saint appelle mort le pécheur qui ne se repent pas. On se repent quand on se souvient de Dieu, et donc celui qui pêche et ne se souvient pas de Dieu, soit dans son péché même, soit après avoir péché, est mort dans son âme bien qu'on le voie vivre dans son corps. On sait que l'âme vit quand elle se souvient continuellement de Dieu; si elle pêche et qu'elle se repent, elle est malade; mais si elle pêche par mépris, sans repentir ni souvenir de Dieu, il est évident que le péché l'a tuée. La connaissance de Dieu est la vie spirituelle de l'âme, et de même que la demeure permanente de l'âme est la vie du corps et qu'on sait qu'il vit parce qu'il sent tout ce qui s'approche de lui ou dont il s'approche, de même aussi, la connaissance de Dieu est la vie de l'âme et on sait qu'elle vit parce qu'elle sent Dieu.

Le corps mort ne sent pas les coups, et l'âme morte ne sent pas non plus le souvenir du jugement de Dieu. Si tu appliques à un cadavre toutes les afflictions et tous les tourments, il ne souffre pas, et si l'âme morte

à Dieu a part à tous les maux, elle ne les sent pas. Frappe un corps mort, il ne le sent pas; coupe-le, perce-le, il n'en souffre pas; de même, l'âme morte à Dieu : elle pèche, elle ne le sent pas; elle est impie, elle ne le sait pas; elle faute, elle ne s'en souvient pas; elle est coupable, sa conscience ne l'inquiète pas; elle est inique, elle n'en souffre pas. De même que sa conscience n'inquiète pas (166) le sage lorsqu'il accomplit raisonnablement ce qui est le besoin de la nature, de même, l'âme qui a été corrompue par le péché et qui est morte à Dieu n'est pas coupable non plus devant sa conscience dans ce qu'elle fait.

Le souvenir de Dieu est donc la vie de l'âme. Et de même que tous les mouvements du corps vivant sont continuels et qu'il se meut tout entier dans toutes ses articulations et ses membres tant qu'il est en vie, de même aussi le souvenir de Dieu se meut en tout temps dans l'âme qui a la connaissance de Dieu. Et tant qu'elle se souvient de Dieu, elle ne pèche pas; et s'il arrive que la lumière de sa science soit couverte pendant un peu de temps par la fumée du désir, le souvenir de Dieu se meut aussitôt en elle, et sa crainte l'escorte jusqu'au repentir. Car la crainte de Dieu fait deux choses dans l'âme : elle garde l'homme pour qu'il ne pèche pas, ou, s'il pèche, elle le pousse à guérir son péché par le repentir. C'est là l'habitude de tous ceux en qui se trouve crainte de Dieu ou des hommes : ou bien ils ne pèchent pas, ou bien, s'ils ont péché, ils réparent leurs mauvaises actions. La crainte de Dieu est donc un bouclier qui garde l'homme pour qu'il ne soit pas atteint, un mur qui le protège contre toutes les choses abominables; et si le mal est entré, (167) elle est un sage médecin qui guérit le mal commis par négligence.

Car il y a l'homme qui est terrifié parce qu'il voit le juge, et il y a celui qui tremble parce qu'il l'entend seulement annoncer : le premier est sur ses gardes pour ne pas pécher parce que la vue du juge le retient de mal faire, et le second se repent après

avoir péché parce que l'annonce du juge le jette dans la frayeur; la pensée de son jugement ne lui vient que lorsqu'il en entend parler. Car dans l'acte de son péché, il ne peut pas voir le juge, parce que le péché aveugle l'âme; et quand le péché vient d'être fait, il ne peut pas le voir non plus, parce que la vue de l'âme est cachée comme par une grande fumée dans la vapeur de l'œuvre du désir; mais il entend les menaces du juge par la bouche des autres, c'est-à-dire par les Livres Saints, et ce dont il tremble, c'est de l'annonce, et ce qu'il craint, c'est ce qu'il entend dire. Et cela, c'est lorsque l'âme n'est pas morte complètement à la connaissance et au sentiment de Dieu. Un aveugle n'est pas terrifié par la vue du danger mais par l'annonce qu'il en entend faire par les autres : il ne voit pas le lion qui vient pour le déchirer ou le serpent qui rampe pour le mordre; mais quand il entend un autre les lui annoncer, il se met à trembler; il ne voit pas le rocher ou la fosse qui est devant ses pas, mais quand un autre l'avertit (168) du danger qui est devant lui, il le craint et se retire en arrière aussitôt. Quant à celui dont la vue est en bon état, il n'a pas besoin des autres pour apprendre cela, parce que sa vue l'instruit du danger de son corps. Par cet exemple, distinguons aussi celui qui est sur ses gardes et ne pèche pas, et celui qui se repent de son iniquité après avoir péché.

L'âme ne craint pas la vue des dangers du corps, même si elle semble craindre parce qu'elle est mêlée à lui. Lorsque l'âme craint ces dangers, sa crainte est en dehors de sa nature, c'est-à-dire que la vapeur de la crainte du corps est montée sur elle et a obscurci son intelligence et qu'elle a craint avec le corps ce qui ne l'atteint pas. La crainte naturelle de l'âme, c'est la crainte de Dieu et de Dieu seul. Car le corps, naturellement, ne craint pas Dieu, et l'âme, naturellement, ne craint pas les bêtes sauvages ni les autres dangers. Et les bêtes n'ont pas non plus la crainte de Dieu dans leur nature parce qu'elles sont un corps

seulement et qu'il ne leur a pas été donné en partage une âme vivante; elles ont la crainte les unes des autres et du reste de leurs adversaires : de même aussi, le corps, dans ce qui est à lui, ne craint que ses dangers, et il ne sent la crainte de Dieu que si l'âme l'admet à partager ses pensées, comme elle-même vit (169) avec lui dans la crainte des bêtes sauvages.

Dieu est le seul juge qui tourmente l'âme, parce que lui seul, étant plus subtil qu'elle, peut devenir son juge. Les hommes jugent le corps et peuvent le tuer; mais leur jugement n'a pas de pouvoir sur l'âme selon le témoignage de la parole du Christ qui dit : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme*¹. Les juges n'ont de pouvoir que sur le corps : ils le jugent, ils le tourmentent, et ils le tuent; mais la nature de l'âme est plus haute que les atteintes des bourreaux : leur feu ne la brûle pas, leurs verges ne tombent pas sur sa nature spirituelle, leurs épées ne la coupent pas, leurs ongles ne déchirent pas sa substance. Parce que le juge est corporel, et qu'il prononce sa sentence contre les délinquants avec la langue du corps bien que l'âme fasse mouvoir secrètement les pensées de la sentence, parce que tous les instruments qui sont préparés pour les supplices sont corporels et que le corps seulement subit leurs atteintes, parce que la nature de l'âme est plus élevée que ces choses et que les supplices ne creusent que les côtés du corps, et que l'âme, aussi avant qu'ils pénètrent et qu'ils entrent, est plus à l'intérieur qu'eux, parce que leur mort ne règne pas sur sa vie, les juges ne peuvent pas tuer l'âme, et c'est à cause de cela qu'il ne faut pas craindre leur jugement : *Et craignez celui qui peut faire périr l'âme et le corps (170) dans la géhenne*².

Le Seigneur seul est le juge de l'âme parce que c'est lui qui la fait vivante et que, seul, il peut faire venir la mort sur elle et tourmenter sa nature spirituelle

1. Mt., 10, 28; Luc, 12, 4.

2. Mt., 10, 28.

par une sentence spirituelle. Et l'âme qui a senti que le Seigneur est son seul juge le craint naturellement. De même que ceux qui vivent pour le corps et qui sont morts dans leurs âmes sont retenus de fauter par le souvenir du jugement du monde, de même aussi, l'homme qui vit dans son âme est empêché de faire mal en se rappelant le jugement de Dieu et se retient de pécher tant qu'il se souvient de son jugement. Car ce n'est pas le jugement proche qui est dépeint devant les yeux du sage, mais c'est le jugement éloigné qu'il considère et qui le fait trembler et le terrifie. De même que les choses extérieures sont évidentes pour l'œil du corps, de même les choses cachées sont évidentes pour l'œil de la foi, et de même que le corps vivant sent toutes les choses corporelles de ce monde-ci, de même aussi l'âme vivante sent toutes les choses spirituelles de ce monde-là et les regarde spirituellement. Le souvenir de Dieu est donc la lumière qui montre les châtiments futurs, et, dans le péché, la mémoire de son nom est terrifiante. Car la crainte du jugement futur n'inquiète pas celui que sa conscience n'inquiète pas dans le péché.

Chacun est à l'égard du souvenir de Dieu comme à l'égard de soi-même. S'il est au degré des pécheurs, il voit Dieu comme un juge. (171) S'il est monté au deuxième degré, celui des pénitents, Dieu se montre à lui avec son pardon. S'il est au degré des miséricordieux, il découvre la richesse de la miséricorde de Dieu. S'il a revêtu la douceur et la mansuétude, la bénignité de Dieu apparaît devant lui. S'il a acquis une intelligence sage, il contemple la richesse incompréhensible de la sagesse de Dieu. S'il a renoncé à la colère et qu'il est exempt d'emportement, si la paix et le calme règnent en tout temps en lui, il est élevé à la vue de la pureté inconfusable de Dieu. Si la foi luit continuellement dans son âme, il regarde en tout temps l'incompréhensibilité des œuvres de Dieu, et il a la certitude que même celles qui passent pour être expliquées sont au-dessus de toute explication. Et s'il est

au degré supérieur de l'amour, selon le degré où il est, il voit que Dieu est tout entier amour.

Et c'est là une chose admirable que Dieu qui est simple dans sa nature et qui n'a pas de membres et de parties se montre à tous dans de multiples formes. Celui qui le cherche le voit de tous les côtés qu'il veut. Bien qu'il soit unique en lui-même et sans ressemblances, les esprits le voient par des ressemblances, selon les sentiments qui sont proches de leur âme : celui qui veut voir que Dieu est bon, qu'il devienne lui-même bon, et il le voit bon. Ne t'imagines pas le voir bon en faisant le mal, car c'est le relâchement qui fait cette vue en toi, et tu as vu Dieu comme il ne (172) veut pas que tu le voies, et tu ne l'as même pas vu, parce que c'est en dehors de sa volonté que tu as voulu le voir. Tu le verras comme il est, quand tu seras devenu comme lui, dans chacun de ses commandements, et si tu penses que tu le vois, c'est ta pensée que tu vois et non la vérité de sa vue même.

Donc celui qui est dans le péché, qui sent en lui de mauvaises passions, et que sa conscience inquiète dans sa faute, doit voir Dieu comme un juge. Et qu'il n'ose pas le regarder autrement, afin d'augmenter en lui la crainte et s'empêcher de faire mal. Si tu veux le voir comme celui qui pardonne, laisse-là ton mal et approche-toi du repentir, et pardonne aussi la faute que les autres ont commise contre toi : c'est alors que tu élèveras l'œil de ton intelligence et que tu le verras comme celui qui pardonne. Mais celui qui pèche continuellement et qui pense que Dieu est celui qui pardonne, amasse sur lui mal sur mal : *Ne te fie pas au pardon pour ne pas ajouter les péchés aux péchés*³. C'est pour s'être fiés au pardon que beaucoup pèchent continuellement sans repentir, alors qu'ils n'ont pas senti le pardon, mais seulement entendu l'annonce du pardon. C'est celui qui pardonne aux autres qui peut sentir le pardon de Dieu, et, jusqu'à ce que nous arrivions à faire

3. Sag. Sir., 5, 5.

chacun des commandements de Dieu, nous ne sentons pas le bien qui est en Dieu. Tous ont appris que Dieu est bon pour l'avoir entendu dire, mais les bons seuls sentent sa bonté par la science (173) de l'âme. Tous confessent qu'il est miséricordieux, qu'il est patient, qu'il est doux, qu'il est tout entier plein d'amour par l'annonce qui leur a été faite, mais ceux qui ont pratiqué personnellement ces choses les goûtent en Dieu parce qu'ils les sentent en eux-mêmes. Donc, tant que tu es dans le péché, tu dois te souvenir du jugement de Dieu, et par le souvenir de son jugement, t'empêcher de faire mal. Et n'aie pas l'audace de penser autre chose de lui, tant que tu es dans le lieu de la crainte.

Car il y a le lieu de la crainte, et il y a celui de la joie. Le lieu de la crainte est celui des repentants, de ceux qui sentent leurs fautes, des hommes qui ne sont pas encore affranchis de leurs passions, et le lieu de la joie est au-dessus de l'état de péché; l'homme obtient de parvenir à la joie après avoir vaincu les convoitises et c'est lorsqu'il a foulé aux pieds toutes ses passions sous la force de ses pensées qu'il entre se réjouir dans le lieu de la joie où il n'y a ni peur ni crainte. Car la crainte est le contraire de la joie, et la joie ne naît pas où il y a la crainte, et la crainte n'entre pas où il y a la joie, parce que la crainte accompagne le mal, et la joie le bien. La joie est le contraire de la crainte, comme le bien est l'opposé du mal; celui qui n'est pas dans le mal sent la joie spirituelle, et celui qui est dans le mal ne la sent pas puisqu'elle naît du bien; et celui qui est dans la joie ne souffre pas de la crainte qui suit le mal. Vouloir être dans la joie alors qu'on (174) est encore dans le lieu de la crainte, c'est penser qu'on est bon alors qu'on est méchant, ou penser qu'on est riche alors qu'on est très pauvre.

Celui qui se sent des fautes et des dommages doit faire grandir en lui la crainte de Dieu en tout temps, y réfléchir quand il entre et quand il sort, y penser quand il s'assoit et quand il se lève; ses pensées doi-

vent être remplies de la crainte de Dieu dans toutes ses occupations; il ne doit pas mettre à part un temps pour elle, mais tous les temps sont pour lui des temps de crainte de Dieu. Car dans le temps que cette crainte ne se meut pas dans l'homme, c'est le mépris des commandements de Dieu qui se trouve en lui; ses pensées sont plongées dans le sommeil de l'oubli et il pense au mal et fait des choses abominables comme un instrument insensible; il pèche et ne sait pas qu'il pèche; et s'il le sait, c'est parce qu'il l'entend dire et non parce qu'il en a véritablement conscience.

Car la conscience véritable du mal engendre sur-le-champ la crainte. De même que la lumière brille dans les pupilles par l'ouverture des yeux, de même aussi la crainte de Dieu luit dans l'esprit par le souvenir de Dieu. Elle réveille l'homme comme d'un profond sommeil et le fait lever. C'est comme si le jour venait surprendre dans son lit un homme qui était profondément endormi alors qu'il s'était proposé de se lever de bonne heure : il ouvre les yeux (175), il voit le jour, il est stupéfait, et il tremble; et son tremblement soudain secoue rapidement de lui le poids du sommeil dans lequel il était plongé; de même, quand l'homme est négligent, et qu'il n'a plus le réveil du souvenir de Dieu, et qu'il tombe dans le sommeil du mépris et se plonge dans la nonchalance, s'il arrive que la lumière du souvenir de Dieu, par une occasion ou par sa volonté, brille dans son âme, il est stupéfait et il rejette de lui son mépris premier; il est rempli de crainte et la terreur prend de la force en lui au souvenir de la justice du juge; et lorsque le mépris est sorti, le repentir entre à sa place, et l'homme regrette en tremblant ce qu'il a fait ou les temps qu'il a passés loin du souvenir de Dieu.

L'homme qui vit dans le souvenir de Dieu en tout temps est rempli de crainte même pour un simple mouvement de désir qui vole sur son âme, et il est stupéfait et il tremble à cause seulement de cette pensée; et elle fuit sur-le-champ et disparaît devant la

crainte de l'âme comme un oiseau part devant un homme qui a troublé son repos. La crainte et le respect des hommes gardent le corps des convoitises, et la crainte et la honte que l'homme a devant Dieu gardent les mouvements de l'âme des pensées du mal : parce qu'il voit que Dieu le voit en tout temps, il se surveille (176) lui-même continuellement pour ne pas pécher et garder son homme secret des taches secrètes que voit l'œil secret de Dieu.

Entoure-toi donc, ô sage, de la barrière de la crainte de Dieu, et le mal n'osera pas entrer dans la ville de ton âme; respecte Dieu secrètement, et voici, ton âme est gardée dans sa pureté; excite en elle en tout temps la crainte de Dieu, et voici, elle est retenue de pécher par pensée; que le souvenir de Dieu habite continuellement en toi, et le souvenir du mal ne cohabitera pas avec lui; car, tant que tu te souviens de Dieu, il n'est pas possible que tu te souviennes du mal, parce que la lumière et les ténèbres n'habitent pas dans l'œil en même temps, et le souvenir de Dieu et le souvenir du mal ne restent pas ensemble dans l'âme; jusqu'à ce que tu oublies Dieu, tu ne te souviens pas du mal, et jusqu'à ce que tu oublies le mal, le souvenir de Dieu n'entre pas en toi; l'oubli de l'un est le souvenir de l'autre, et la sortie de l'un est l'entrée de l'autre; car le souvenir du mal, c'est l'erreur, et le souvenir de Dieu, c'est la science véritable; et l'erreur, ce sont les ténèbres, et la science, c'est la lumière.

De même que l'homme a honte de sa nudité à la lumière, de même aussi l'âme rougit de la nudité du mal au souvenir de Dieu, et de même que la vue des hommes effraie l'homme et lui fait cacher sa nudité, de même aussi, lorsque le souvenir de Dieu (177) regarde l'âme, il l'effraie et la stupéfie, en sorte qu'elle devient modeste et qu'elle étend sur elle le vêtement de la chasteté. S'il y a en elle un membre de pensée qui est découvert, elle le cache; si elle tient quelque chose qui ne lui sied pas, elle le rejette; si elle est bouleversée, elle se met en ordre; si elle est agitée, elle

s'apaise; si elle pèche, elle revient à la justice; si elle est tachée, elle se nettoie; si elle est sale, elle se lave; si elle est impure, elle se sanctifie; si elle est souillée, elle se purifie; si elle est indécente, elle devient chaste; si elle est luxurieuse, elle devient modeste; si elle déraisonne, elle devient sage; si elle est dissipée, elle se recueille; si elle erre en dehors d'elle, elle revient chez elle; si elle est pauvre, elle s'enrichit; si elle a perdu la vie, elle court à sa recherche; si elle est malade, elle revient à la santé; si elle est faible, elle se fortifie; si elle est infirme, elle se guérit; si elle a des fractures, elle les lie; si elle a des blessures, elle les bande; et si elle a vieilli et s'est invétérée dans le péché, le souvenir de Dieu avec sa crainte la rajeunit.

L'expérience de la crainte de Dieu est donc dans l'âme, et c'est l'homme lui-même seulement qui peut savoir s'il craint Dieu ou non. Car chacun de nous doit recevoir ce bien en lui-même. Si tu t'es rappelé Dieu et que tu as tremblé, si tu t'es souvenu de lui et que tu as été rempli de crainte, si tes pensées ont tremblé avec tes membres et ton âme avec ton corps, si ton intelligence a incliné la tête et que ton esprit a rougi secrètement devant Dieu, si cela t'est arrivé, sache (178) que la crainte de Dieu est en toi et que le souvenir de Dieu est véritablement présent chez toi. Ce n'est pas celui qui dit : Je crains, qui craint Dieu, mais c'est celui qui sent en lui-même l'expérience de ce que j'ai dit qui craint Dieu véritablement.

Le bien qui est vu du dehors ne montre pas que son auteur craint Dieu véritablement, parce que les causes qui font faire le bien parmi les hommes sont nombreuses et qu'il y a bien des raisons différentes de garder les commandements de Dieu : seul, celui qui garde les commandements par la crainte de Dieu est un serviteur véritable, un ouvrier divin qui craint le législateur et accomplit sa loi. Car la loi divine n'est pas gardée parfaitement si elle n'est pas gardée dans le corps et dans l'âme. Il y en a beaucoup qui portent extérieurement le poids des travaux et qui sont secrè-

tement au service de tous les maux : ceux qui ont lié leurs membres par les liens des mortifications et qui laissent errer leurs pensées dans les choses abominables; ceux qui sont revêtus de chasteté au dehors et qui sont habillés de luxure au dedans; ceux qui jeûnent au dehors et qui sont intempérants et gourmands au dedans; ceux qui passent pour justes au dehors et qui sont au service de tous les maux secrètement; celui qui est soi-disant jeûneur et qui est mangeur; celui qu'on voit dans l'état de renoncement et qui est ami de l'argent; celui qui fait montre de longanimité et qui est emporté, qu'on voit patient au dehors alors que la colère habite en lui secrètement; celui qui refuse les plaisirs publiquement et qui les demande secrètement; celui qui ne condescend pas à écouter la médisance et qui juge témérairement au dedans; (179) celui qui est présent à la prière publique et qui ne prie pas secrètement; celui qui psalmodie par sa langue et non par sa pensée; celui qui a crucifié son corps mais non son âme avec son corps; celui qui se garde de pécher pour ne pas être blâmé par les hommes, mais non pour l'amour de la justice; celui qui a honte devant le visage des hommes mais qui ne rougit pas devant la face de Dieu; celui qui s'abstient de l'iniquité parce qu'il voit que la méchanceté est répréhensible aux yeux des hommes et qui ne hait pas le péché parce que le péché est haï de Dieu; celui qui se garde de pécher par crainte du jugement présent et qui n'évite pas l'impiété par crainte du jugement futur; celui dont le souvenir du feu proche refroidit le désir et apaise les mouvements, mais dont le souvenir de la géhenne lointaine n'éteint pas la convoitise et ne la fait pas disparaître. Les travaux qui se voient au dehors ne suffisent donc pas à montrer que l'homme craint Dieu.

Examine-toi donc, ô sage, et prends témoignage de toi-même et en toi pour savoir si la crainte de Dieu est dans ton âme : la justice qui commence par le dedans, c'est bien la crainte de Dieu qui la fait; mais celle qui commence par le dehors et dont les œuvres courent

dans le même lieu, extérieurement, c'est la vue des hommes qui la pousse; son action est au dehors et non au dedans; elle n'est vue que des hommes et ce n'est pas la vue de Dieu qui la fait secrètement. Les austérités visibles sont bonnes : elles soumettent (180) les membres et les font obéir aux pensées; elles domptent la tyrannie du corps et le soumettent à la volonté de l'âme; cependant, elles ne purgent pas l'intelligence des mouvements du péché, elles ne font pas que l'âme craigne Dieu si l'âme elle-même n'apprend pas secrètement à craindre Dieu. Le service secret appartient à l'âme et le travail extérieur, au corps : le travail n'est pas reconnu pour juste sans le service de l'âme, tandis que le service de l'âme peut être reconnu pour juste même sans les travaux du corps, si ce n'est pas par mépris qu'on s'abstient de ces travaux et par amour des aises qu'on fuit les austérités.

La vue des hommes n'empêche pas l'homme de pécher secrètement ni même extérieurement, tandis que la vue de la crainte de Dieu retient le corps et l'âme de pécher. De même que l'accusé qui comparait devant un juge pour être interrogé sur ses fautes ne peut pas en commettre devant le juge et cherche même à cacher ses fautes passées, de même aussi, il est impossible que l'homme pêche lorsque Dieu est devant sa vue comme un juge et que la crainte de Dieu tire à elle en tout temps ses pensées : jour et nuit, il revêt la modestie et la pudeur dans son homme secret et il chasse de lui par la crainte de Dieu tout mouvement de péché qui monte en lui. La crainte de Dieu embellit l'homme secret, tandis que la crainte des hommes n'orne de bien que l'homme (181) extérieur. Que le juge de tes œuvres devienne aussi l'arbitre de ton combat, et mets sa crainte devant ta face continuellement. Car si la crainte des maîtres est mise devant la vue de leurs serviteurs, si la crainte des rois et des juges et des chefs d'armée revêt en tout temps leurs sujets et leurs subordonnés, si la crainte des professeurs et des maîtres tient et garde continuellement la pureté de

l'enfance, à combien plus forte raison le disciple de Dieu, le serviteur naturel de ce maître céleste, le soldat du roi éternel, le sujet du juge véritable de la loi, doit-il faire régner continuellement sa crainte sur toute sa règle, sur les pensées, en secret, et sur les membres, extérieurement. Car la crainte de Dieu est un mors qui arrête l'élan de l'homme vers l'égaré du mal, et qui le tire en arrière quand il s'apprête à courir après les convoitises abominables, non seulement dans sa vie extérieure, mais aussi et surtout dans sa vie secrète.

Et l'ouvrier spirituel ne craint pas Dieu comme les serviteurs craignent les maîtres, ou les sujets, les rois et les juges : leur crainte revêt leurs attitudes extérieures et se voit sur les membres du corps, au dehors, et même s'ils les haïssent secrètement et les méprisent dans leurs pensées, ils leur montrent au dehors l'attitude de la crainte; que ta crainte de Dieu ne soit pas ainsi, mais montre-lui que tu le crains dans le lieu où pénètre son regard et où il voit (182) secrètement les mouvements de ton âme; prends au dedans de toi-même l'autorité de sa crainte; crains Dieu toi tout entier, pleinement, dans ta vie secrète et dans ta vie extérieure, car il est le juge de tes actions secrètes et de tes actions extérieures. Et ton âme aura honte de pécher devant lui, et ta pensée rougira d'être inique en sa présence. Car si la honte des hommes nous retient de pécher, à combien plus forte raison la honte de Dieu nous empêchera-t-elle de faire mal. Souviens-toi en tout temps que Dieu te regarde, et regarde-le, toi aussi, secrètement, comme il te voit secrètement, et le péché ne restera pas dans tes pensées. De même que les ténèbres ne demeurent pas dans le lieu que regarde le soleil, de même l'obscurité du mal ne reste pas non plus dans l'âme que Dieu regarde et qui sent aussi qu'il la voit : *Les yeux du Seigneur sont dix mille fois plus brillants que soleil*, dit le Livre Saint, *et il voit toutes les actions des hommes*⁴. Et dans un autre pas-

4. Sag. Sir., 23, 19.

sage encore, il a dit : *Toutes les actions des hommes brillent devant lui comme le soleil, et il scrute et connaît leurs chemins*⁵.

Le prophète de Dieu reprend par cette parole celui qui mentait sans crainte de Dieu sur son lit, et pour le réprimander de sa sottise pensée qui ne voyait pas que Dieu le voit, il lui apporte cet argument : Les yeux du Seigneur sont dix mille fois plus brillants que le soleil. Dans la personne de ce menteur, il nous enseigne à tous que Dieu voit nos secrets afin que nous nous gardions en toute diligence de pécher secrètement. Ne pêche pas dans ta pensée (183) et tu ne pêcheras pas non plus secrètement dans ta maison. C'est dans les endroits secrets surtout que Dieu te voit : aussitôt que le regard des hommes se détourne de toi, le regard de Dieu te reçoit. C'est surtout quand les hommes ne te voient pas que le Maître de la création te regarde, parce que, tant que les hommes te regardent, il sait que tu te gardes toi-même des œuvres honteuses et que la crainte et la honte te retiennent de commettre le péché; mais c'est lorsque tu es seul et que les murs de la maison et le toit te cachent de tous les côtés que l'armure de la crainte de Dieu t'est nécessaire, parce que le péché est commis facilement dans les ténèbres : c'est là que tu dois t'éveiller au souvenir de Dieu, fortifier tes membres pour qu'ils ne soient pas soumis au désir, et te lever comme un héros en face du péché qui t'aborde pour te vaincre, en face de l'ennemi caché qui combat par les mouvements de ton désir pour t'enlever la vie.

Or les pensées de l'âme sont dissimulées aussi dans les membres du corps comme le corps à l'intérieur d'une maison; les pensées de l'âme sont cachées sous le voile du corps, de sorte qu'il n'est pas facile de voir le dedans de l'homme et qu'il pêche facilement et chaque fois qu'il veut en pensée. Le péché des pensées est plus facile et plus aisé que celui des membres,

5. Sag. Sir., 17, 15.

parce que les membres sont retenus et empêchés par beaucoup de choses, tandis que l'œuvre du péché est accomplie dans la pensée dès qu'elle s'y complait. (184) Ni le temps, ni le lieu, ni l'occasion ne lui sont nécessaires pour pécher : aussi vif est son mouvement, aussi prompt est son péché. C'est contre cette vivacité de la pensée qu'est nécessaire la continuité du souvenir de Dieu et l'habitation en elle de la crainte continuelle de ce juge des choses secrètes. Il faut pour ainsi dire que le mouvement de la crainte de Dieu soit plus prompt que le mouvement de la pensée pour qu'au premier mouvement de la pensée du péché le souvenir de Dieu la refoule sur-le-champ. L'âme à laquelle ce mors est mis est muette et silencieuse devant les mouvements des pensées abominables, et, s'il arrive soudain qu'elle s'emporte, ce souvenir la retient et la fait revenir en arrière pour qu'elle se regarde elle-même.

Il n'y a donc pas un bien qui ne soit gardé par la crainte de Dieu, et si quelqu'un appelle la crainte de Dieu le corps de garde du bien, il n'est pas sot. C'est elle qui affermit la foi; c'est elle qui garde le jeûne; c'est par son souvenir que les prières sont continuelles chez nous; c'est elle qui pousse aux aumônes; c'est elle qui calme les mouvements abominables qui sont dans l'âme; c'est elle qui éteint le désir qui s'allume dans les membres; c'est elle qui purifie les pensées immondes; c'est elle qui arrache de l'âme la pensée des choses abominables; c'est elle qui vide des pensées de colère et d'inimitié; c'est elle qui empêche l'esprit de désirer ce qui n'est pas à lui; c'est elle qui patronne les lois pour qu'elles ne soient pas foulées aux pieds; c'est elle qui conseille aux hommes de ne pas transgresser les commandements de Dieu. Car elle est une limite en face de (185) tous les maux et elle fait face comme un bouclier à toutes les choses abominables. Elle tient en respect la gauche et elle pousse le côté droit aux bonnes actions. Elle fait cesser le mal et elle incite au service du bien. Elle fait obstacle au mal, elle interdit à l'homme le chemin de l'iniquité. Elle est bonne ser-

vante des deux côtés : elle interdit à l'homme le chemin du mal et elle le rend vigilant à s'avancer dans le chemin du bien; elle le pousse à amasser les bonnes actions, et en retour elle garde ce qu'il a amassé. S'il n'y avait pas la crainte, la corruption dominerait tout. Elle accompagne les juges, et leurs commandements sont exécutés; elle entoure les rois, et leurs lois ne sont pas transgressées; elle suit les généraux, et leurs subalternes respectent leur autorité; elle retient tous les hommes dans la foi de Dieu, et bien qu'elle naisse de la foi, en retour elle garde la foi; car celui qui croit en Dieu s'approche de la crainte de Dieu, et celui qui craint Dieu observe avec vigilance tous ses commandements.

Adam crut en Dieu, mais il ne craignit pas Dieu. Il crut qu'il est, et il reçut sa loi, mais parce qu'il rejeta de son esprit la crainte de Dieu, il abandonna la foi et il foula aux pieds la loi. Le législateur avait mis la crainte (186) autour du commandement : *Le jour où tu mangeras de l'arbre, tu mourras*⁶; et parce qu'Adam a rejeté cette crainte, il a cru le trompeur au lieu de Dieu et il a foulé aux pieds la loi que le juge avait posée. Et ce n'est pas seulement auprès d'Adam que Dieu a mis la crainte en entourage comme une haie pour garder ses commandements, mais c'est aussi dans toutes les générations qu'il a ajouté la crainte à tous ses commandements : parce que Caïn n'a pas craint Dieu de bon gré, la crainte a régné sur lui par force, et il est devenu tremblant et errant sur la terre; parce qu'il n'a pas craint le seul qui méritait d'être craint, tout ce qu'il voyait l'a rempli de terreur, et sous le tourment de la crainte, il suppliait Dieu et lui demandait que celui qui le trouverait le tuât pour être délivré d'une vie remplie de peur et de crainte. Dieu a donné aussi par Moïse une loi pleine de commandements divers et nombreux, et il a joint la crainte à tous les commandements, parce que, sans la crainte,

6. Gen., 3, 3.

les commandements ne sont pas gardés : *Tu ne tueras pas*⁷, et : *Celui qui tue sera tué*⁸. Il a donné le remède de la crainte à la maladie pour l'empêcher de grandir et de se fortifier dans l'iniquité : *Tu ne seras pas adultère*⁹, et : *Celui qui est adultère sera tué*¹⁰. La crainte a gardé le commandement pour qu'il ne soit pas méprisé. Il les a empêchés par la crainte de se faire du mal les uns aux autres, et, parce qu'il les a vus aimer le mal, il les a retenus de le faire par la crainte du jugement.

La crainte garde les commandements là où il n'y a pas d'amour (187). Il y a trois motifs par lesquels tous les commandements sont gardés : ou la crainte, ou la récompense, ou l'amour. La crainte est le premier de tous, les promesses de biens sont le deuxième, et le troisième est l'amour véritable. Le premier est celui des esclaves, le deuxième, celui des mercenaires, et le troisième, celui des spirituels et des amis. La crainte est au commencement de la règle du Christ, parce que celui qui commence dans cet apprentissage a l'esprit d'un enfant et que la crainte convient à l'enfance : c'est elle qui la pousse à recevoir l'enseignement. Car l'enfance ne peut pas goûter la douceur de la science, et à cause de cela, il faut que la crainte l'accompagne; lorsque l'homme aura goûté la science du Christ et senti la force de ses commandements, le plaisir qu'il aura goûté le conduira à l'observation des commandements; mais tant qu'il n'est pas parvenu là, la crainte est nécessaire pour l'éduquer, l'instruire et le faire se souvenir de tous les commandements. De même que les enfants de ce monde reçoivent l'enseignement des maîtres et qu'après les maîtres un pédagogue les reçoit pour leur rappeler ce qu'ils ont entendu, de même aussi, l'homme reçoit de Dieu, le maître véritable, l'enseignement des commandements, et aussitôt après, il est utile que la crainte, à l'exemple

7. Ex., 20, 13.
14.

8. Ex., 21, 12; Lévit., 24, 17.

9. Ex., 20,

10. Lévit., 20, 10.

d'un pédagogue, lui rappelle ce qu'il a reçu de Dieu, le lui remette en mémoire s'il l'oublie, le pousse s'il est négligent, le réveille s'il s'endort (188), le réprimande s'il aime le jeu, le fasse revenir dans le chemin s'il sort pour s'égarer, lui rappelle l'autorité s'il la méprise, le fasse se souvenir de celui qui châtie s'il le dédaigne. La vie que la crainte n'accompagne pas est dans la divagation de tous les maux. La crainte est nécessaire à celui qui a besoin d'apprendre pour qu'il se souvienne de ce qu'il a appris. Sans la crainte, l'enseignement ne finit pas; s'il finit, sans elle, il n'est pas reçu; et s'il est reçu, sans elle, il n'est pas gardé.

Le prophète de Dieu blâme ceux qui ont brisé le joug et coupé les liens¹¹ de la crainte de Dieu, et dans un autre passage encore, il blâme Israël d'avoir libéré son épaule du joug des commandements de Dieu : *Les fils d'Israël se sont révoltés comme la vache contre le joug¹², eux et leurs rois et leurs princes¹³*. Israël est devenu rebelle parce qu'il n'avait pas la crainte; ils ont foulé aux pieds les commandements parce qu'ils ne se sont pas rappelé la menace; ils ont méprisé la loi parce qu'ils ne se sont pas souvenus de la sentence du législateur. Dans sa sagesse, et parce qu'il savait à qui il avait donné la loi, il avait multiplié les menaces à côté de ses commandements, pour que la crainte jointe à la loi la fasse observer même si la volonté la méprisait; parce que celui qui avait reçu la loi était un serviteur rebelle, il l'avait contraint à servir par la crainte du châtement; il avait suspendu devant lui toutes les formes de supplices, afin qu'en les regardant (189) il prenne garde aux commandements et comprenne la loi.

Empressons-nous de fixer la crainte de Dieu dans notre esprit et pensons-y nuit et jour. Si le feu du désir prend en nous, posons en face de lui le feu de la géhenne; si la gourmandise nous saisit, rappelons-

11. Jér., 5, 5.
13. Jér., 32, 32.

12. Osée, 4, 16 (Peschito seulement).

nous le ver qui ne meurt pas; si la beauté des visages nous séduit, souvenons-nous des ténèbres extérieures; si l'amour de l'argent nous fait la guerre, faisons venir à notre cœur notre perte; si les profits humains nous attirent, craignons de manquer le royaume éternel; si la fureur nous emporte dans son élan, regardons la menace de Dieu contre les irascibles; si la vaine gloire nous agite, faisons monter à notre cœur l'injure et le mépris qui nous attendent devant notre juge; faisons cesser la crainte, et vainquons la mort par la mort. Outre cela, il est nécessaire à celui qui veut garder sa vie du péché avec vigilance de se souvenir continuellement de la mort : celui qui se souvient continuellement du jour de sa sortie et qui pense en tout temps à l'heure de sa mort ne s'avance pas facilement vers l'iniquité et n'ose pas s'approcher de l'œuvre du péché; car le souvenir de la mort fait se faner toutes les convoitises et disperse le mal qui s'amasse sur l'âme et les convoitises qui s'amassent sur le corps. Que la mort prochaine devienne notre maître avant la mort de la géhenne. Tenons notre vie dans la vigilance de tous les côtés : (190) souvenons-nous de Dieu, craignons son jugement, gardons ses commandements, pour que, purifiés du mal et ornés de tous les biens, nous obtenions de jouir des félicités célestes avec tous les saints, et que nous louions en leur compagnie le Père et le Fils et l'Esprit-Saint, dans les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE L'HOMÉLIE SUR LA CRAINTE DE DIEU

(191) SEPTIÈME HOMÉLIE, DANS LAQUELLE IL
FAIT SAVOIR QUE TOUS LES ANCIENS JUSTES
ONT ACCOMPLI LES COMMANDEMENTS PAR LA
CRAINTE DE DIEU.

Le chemin de la règle du Christ est frayé et aplani par les exemples des anciens justes pour l'homme qui veut s'y avancer directement : en voyant les pas de ceux qui ont marché dans ce chemin, nous y sommes attirés et nous y avançons sans crainte de nous égarer. De même que les indications et les bornes milliaires qui sont placées sur le côté des chemins pour jalonner la route des voyageurs, de même les exemples et les modèles des anciens, avec le commandement et la loi de Dieu, bordent le chemin dans lequel nous nous avançons et jalonnent notre route, afin que personne n'ose s'écarter du chemin à droite ou à gauche. Car de même que nous sommes tenus de ne pas nous écarter du pur sentier de la vérité pour ne pas errer dans une fausse voie et trébucher dans notre foi, de même aussi nous ne devons pas sortir du juste chemin de la règle divine qui nous a été transmise, mais nous avancer directement (192) dans cette pure règle comme dans le chemin de la foi.

Il nous faut savoir aussi le commencement, le milieu et la fin de cette règle et regarder les nombreux échelons qui sont disposés en ordre, l'un après l'autre, sur cette échelle qui fait monter aux cieux, que l'Habitant des cieux a montrée d'avance, mystérieusement, à l'élu des patriarches, le bienheureux Jacob, et sur

laquelle ceux qui montaient et descendaient étaient des anges. Cette échelle n'appartenait pas seulement aux anges célestes, mais la parole du Livre nous indique, par le fait que les anges de Dieu montaient et descendaient sur elle, que l'homme qui s'approche de son pied et commence à monter sur elle échelon par échelon est inscrit dans l'ordre des anges et compté dans le corps des spirituels, et qu'il s'inscrit pour devenir un soldat céleste. Et de même que les hommes qui reçoivent des grades humains et servent dans les cohortes du monde changent le nom de paysans qu'ils avaient chez eux pour celui de soldats, de même aussi, l'homme qui s'inscrit volontairement dans le corps du Christ et sert dans la cohorte des spirituels change son nom d'homme pour celui d'ange, selon la parole du Livre, et avec raison : car il est tenu de recevoir le nom des anges puisqu'il a commencé à servir avec les anges, et au lieu d'homme il est nommé ange à cause de son service et de sa règle et non à cause de sa nature.

Et comme des anges montaient et descendaient sur l'échelle, l'innocent Jacob vit que c'étaient des hommes qui montaient (193) parce qu'il appartient aux hommes de monter de la terre au ciel, et que c'étaient des anges qui descendaient, parce que le lieu des anges est le ciel et que, de la hauteur de leur lieu, ils descendaient sur la terre. Les anges et les hommes étaient donc mêlés ensemble sur cette échelle pour nous apprendre par le Livre Saint que la belle règle est commune aux spirituels et aux corporels et que les deux sont tenus à l'observation des commandements. Les hommes observent les commandements en s'élevant de la profondeur à la hauteur sur les échelons des commandements, et les anges servent les volontés de la Majesté lorsqu'ils sont envoyés d'en haut en bas à cause de ceux qui vont hériter la vie¹. Ceux qui sont inférieurs et corporels par leur nature, le service des

1. Hébr., I, 14.

commandements les fait supérieurs et spirituels; et ceux qui sont supérieurs et spirituels par leur création, le commandement du Créateur les pousse à descendre vers le lieu des inférieurs et à être continuellement avec les corporels. Et ainsi des êtres de genres différents se trouvent réunis en une seule assemblée dans une confédération d'amour qui chante le Trisagion des volontés de Dieu et qui est mue tout entière par un seul mouvement vivant et spirituel comme le corps est mû tout entier par la vie de l'âme.

Maintenant donc que nous avons vu que cette échelle qui fait monter aux cieux est composée de nombreux échelons, montons-les et par eux élevons-nous avec ordre comme ceux qui (194) se sont élevés avant nous sur cette échelle. Nous avons montré que le premier échelon est la foi, et le deuxième, la simplicité qui est le pur mouvement de la nature et qui garde la foi après l'avoir fait naître, parce que, de même que la ruse détruit la foi, de même la foi est soutenue par l'enfance et la simplicité. Et de la simplicité naît encore la crainte de Dieu, parce que la crainte convient naturellement à l'enfance : les enfants craignent Dieu et les fourbes le méprisent, les simples tremblent à l'annonce du châtement et les rusés se préparent un refuge.

De même que la crainte accompagne l'enfance de ce monde et la pousse et l'excite plus que tous les enseignements à apprendre à lire et à écrire, de même aussi, la crainte de Dieu convient à l'enfance de l'âme et la pousse à observer les commandements et à ne pas mépriser et mépriser ce qui lui a été transmis par la parole de Dieu. C'est la crainte qui conduit l'homme jusqu'à l'âge de raison, et c'est la terreur et la peur du législateur qui tient le disciple jusqu'à ce que se révèle en lui la justice qui juge et lui apprend qu'il est tenu d'observer les commandements afin qu'il garde avec vigilance les lois qui lui sont données. Lorsque la justice s'est révélée en lui et que s'est levée la grâce qui a été mise naturellement dans son âme,

c'est elle qui exige de lui (195) qu'il paie comme un débiteur la dette de l'observation des commandements : de même que les créanciers du monde pressent leurs débiteurs et les contraignent de payer ce qu'ils doivent, de même aussi la justice qui est dans notre âme nous presse de payer à Dieu la dette de ses commandements. Jusque-là, c'est la crainte de l'enfance qui nous mène. Tous les anciens ont plu à Dieu par cette crainte, parce qu'elle est nécessaire à celui qui est encore au rang des serviteurs.

Sous toutes ses formes, la crainte accompagne la servitude; elle est même dans l'amour qui n'est pas parfait; le Saint Livre a dit qu'elle n'est pas dans l'amour parfait; mais elle accompagne celui qui commence dans l'amour et n'est pas encore devenu parfait. Car il y a celui qui craint d'être battu, et cette crainte est celle des esclaves; il y a celui qui craint de perdre son salaire, et cette crainte est celle des mercenaires; il y a celui qui craint de contrister, et cette crainte est celle des amis; et il y a celui qui craint d'être déshérité, et cette crainte est celle des fils. Bien que la crainte n'ait qu'un nom, il y a donc de nombreuses distinctions chez elle : les saints prophètes craignaient Dieu, et le peuple des Juifs aussi, de temps en temps, mais combien différemment! Les prophètes craignaient de (196) contrister Dieu comme des amis, parce qu'ils l'aimaient, et les Juifs craignaient la verge de son châtement comme des esclaves.

Pour augmenter cette crainte chez eux, aussitôt qu'ils avaient commis une faute, aussitôt était mise à nu la verge du châtement. Dieu les châtaient sans délai après le péché, parce que leur servitude ne méritait pas de délai; la verge de sa justice était continuellement suspendue sur leur tête; ils étaient punis aussitôt qu'ils péchaient, frappés aussitôt qu'ils commettaient la faute, et le reproche les atteignait sur le chemin même de leurs péchés. Car un délai à un sot serviteur ne lui apprend qu'à mépriser son maître, et pour pour que ce peuple sot qui habitait dans la maison de Dieu

comme un serviteur malhonnête ne le méprisât pas, Dieu le châtaient sans délai.

C'est surtout au temps de la sortie d'Égypte et dans la suite encore que nous comprenons la raison de ce châtement immédiat et pourquoi il n'y avait pas de délai au châtement de leurs fautes : Dieu avait enlevé le peuple à l'Égypte comme un maître enlève un enfant à sa nourrice pour lui enseigner sa science et lui apprendre sa sagesse; et parce que le peuple enfant oubliait l'enseignement qui lui était donné et ne gardait pas dans sa mémoire les commandements de Dieu, Dieu usa continuellement avec lui de châtements immédiats pour qu'il garde au moins par la crainte du châtement le souvenir (197) de l'enseignement.

Celui qui ramassa du bois le jour du sabbat fut lapidé par toute l'assemblée². D'autres qui furent convoqués par Moïse et le dédaignèrent et ne vinrent pas, la terre s'ouvrit et les engloutit³. D'autres qui méprisèrent son sacerdoce et voulurent lui en ravir l'honneur pour eux-mêmes, un feu sortit subitement et consuma leurs corps⁴. D'autres qui étaient revêtus de cet honneur mais qui apportèrent sur l'autel un feu étranger et inopportun furent brûlés et périrent par une langue de feu qui sortit du tabernacle⁵. D'autres qui demandèrent de la viande et rejetèrent le pain des anges furent tourmentés par la nausée⁶. D'autres qui adorèrent le veau furent transpercés par les épées des lévites⁷ et ceux qui furent la cause de ce désordre furent discernés par les eaux scrutatrices pour la perte de leur vie⁸. D'autres qui murmurèrent contre le Seigneur périrent par des serpents cruels⁹. Et tous ensemble, parce qu'ils s'opposèrent à l'entrée dans la Terre promise, finirent et moururent dans le désert¹⁰. Telle faute, tel châtement; à côté du délit naissait la

2. Cf. Nomb., 15, 32-36.

3. Cf. *ibid.*, 16, 12-32.

4. Cf.

ibid., 16, 3-35.

5. Cf. Lév., 10, 1-2.

6. Cf. Nomb.,

11, 20.

7. Cf. Ex., 32, 19-28.

8. Cf. Ex., 32, 20, et 4^e homé-

lie, n. 89.

9. Cf. Nomb., 21, 6.

10. Cf. Nomb., 14, 26-35.

peine sur-le-champ, afin que les délits fussent réprimés par les peines, et les fautes par les vengeances, et que le peuple craignît comme un enfant le maître qui l'enseignait, et qu'il tremblât comme un serviteur malhonnête devant le juge qui lui infligeait une peine.

C'est à cause de cela aussi que Moïse, le pédagogue du peuple, lui commandait partout de craindre son Dieu : Fais telle et telle chose, garde les commandements, accomplis les lois, aime ton prochain, (198) visite les pauvres de ton peuple, ne traite pas ton frère avec violence, ne convoite pas le bien du prochain, honore ton père et ta mère, ne jure pas en vain par le nom du Seigneur, ne déplace pas la borne de ton prochain, ne pille pas et ne fraude pas, ne traite pas avec violence un plus faible que toi. Et à la fin de chacun de ces commandements, il lui rappelait de craindre Dieu, parce qu'il savait que les commandements sont gardés par la crainte et que la crainte de Dieu empêche de commettre l'iniquité.

Car c'était trop pour Israël d'aimer son Dieu, et à cause de cela Moïse le poussait à le craindre. Le commandement de l'amour : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit*¹¹, était celui des justes parmi eux; mais à ceux qui étaient comme des esclaves et se rendaient coupables en tout temps comme des esclaves, il leur commandait de craindre Dieu. La crainte empêche le mal et l'amour fait le bien; la crainte met fin à la course des iniquités et l'amour excite la marche du bien. Les deux commandements : Crains ton Dieu, et : Aime le Seigneur ton Dieu, ont été mis dans la loi qui fut donnée au peuple afin que celui qui s'élève par la crainte trouve devant lui le commandement plus parfait de l'amour. C'est à cause de cela aussi que Paul, pour montrer la différence qu'il y a entre nous et eux, a dit à l'égard des disciples du Christ : *Nous n'avons pas reçu un esprit* (199) *de servitude pour être de nouveau dans*

11. Deut., 6, 5.

*la crainte*¹², c'est-à-dire : Vous n'avez pas été appelés pour devenir des esclaves, en sorte que la crainte naisse chez vous de la servitude, *mais vous avez été invités pour être adoptés*¹³, ce qui est achevé par l'amour, dans tous les biens.

C'est donc avec raison que la crainte accompagne l'enfance et qu'elle est requise au commencement de l'état de disciple, parce que tant que dure la crainte chez celui qui apprend, elle lui rappelle de ne pas oublier ce qu'il a appris. De même que Moïse faisait de la crainte un commandement pour ceux qui venaient de commencer dans le chemin de disciple de Dieu de même, ici aussi, il faut que la crainte accompagne le disciple qui commence dans le chemin de la justice. Celui qui craint ne méprise pas, ne néglige pas, ne dédaigne pas les commandements, car la crainte l'excite à les garder. Et s'il lui arrive de les mépriser, le souvenir de la crainte le saisit soudain.

Car aussitôt que l'homme se souvient de Dieu, si ce souvenir est vraiment peint dans son âme, il est agité et troublé, il est rempli de crainte et de terreur, et il est étonné de son mépris premier. Comme l'a dit le saint prophète qui savait craindre Dieu et qui sentait ce que la crainte de Dieu opère dans l'âme : *Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été troublé*¹⁴. O saint prophète, le souvenir de Dieu n'est pas un sujet de trouble! Pourquoi donc étais-tu troublé par son souvenir? Pourquoi sa mémoire chérie (200) te remplissait-elle de terreur? Parce que j'ai péché contre lui, je me suis rappelé mes fautes, je me suis souvenu du juge, et j'ai été rempli de crainte; j'ai regardé mes péchés et ses vengeances, et sa mémoire m'a troublé. Car celui dont le cœur est en ordre a confiance en Dieu et *son cœur est affermi*¹⁵ et ne craint pas; le souvenir de Dieu réjouit le cœur qui est disposé au bien et qui possède la santé de l'esprit dans son homme caché. Mais là où

12. Rom., 8, 15.

13. Ibid.

14. Ps. 77, 4.

15. Ps. 112, 7.

la conscience est inquiétée par les péchés, le souvenir du juge fait habiter la crainte; le coupable qui se souvient du juge est troublé et le malfaiteur est rempli de terreur au souvenir du châtement. Et c'est pourquoi le prophète a dit : Au souvenir de Dieu, j'ai été troublé; j'ai pensé et mon esprit a été agité, et le vertige m'a saisi par les yeux; je me suis tu et je n'ai pas parlé; j'ai compté les jours d'autrefois et je me suis rappelé les années du temps passé; j'ai pensé la nuit dans mon cœur, j'ai scruté mon esprit et j'ai dit : Le Seigneur m'a-t-il oublié pour toujours et cessera-t-il de se complaire en moi?¹⁶ C'est dans ces pensées que le prophète de Dieu passait les veilles; et il priait étendu sur son lit comme dans l'assemblée des saints.

Il se rappelait ce qu'il était tenu de payer à Dieu; il comptait ses jours passés et les générations qui l'avaient précédé; et il regardait chacun des justes : comment celui-ci avait plu à Dieu en son temps, et par quoi et par quelles règles celui-là avait triomphé avant lui. Le prophète se le rappelait à lui-même pour le rappeler à tous ceux qui viendraient après lui et apprendre à chacun à craindre (201) Dieu à cet exemple, à faire son compte avec soi-même, et à regarder aussi avec quelle vigilance les autres avaient conduit leur vie avant lui.

Il dit qu'il faisait deux choses : J'ai compté mes jours passés et je me suis rappelé le temps où les anciens ont plu à Dieu. Et j'ai été rempli de crainte au souvenir des deux : combien les justes ont plu à Dieu, et combien, moi, j'ai excité sa colère! J'ai compté mes temps et j'ai dénombré mes années, j'ai pensé aux jours qui ont passé et aux années que j'ai vécues dans le monde, et j'ai regardé : en quoi ai-je excité la colère de Dieu, quelles fautes ai-je faites, et quels péchés, par actions, par pensées, par l'ouïe et par la langue? Et en pensant à cela, j'ai dit : *Ne fais pas entrer ton*

16. Ps. 77, 3-7.

*serviteur en jugement, parce qu'aucun vivant ne sera justifié devant toi*¹⁷.

La parole du prophète nous appelle à suivre cet exemple, à imiter ce modèle, à compter nos heures et nos temps, par quoi nous avons excité la colère de Dieu, et à quoi nous pensons. Car ceux qui sortent pour le marché du monde comptent les revenus et les dépenses de chaque jour, et ce qu'ils gagnent et ce qu'ils perdent : à combien plus forte raison le marchand spirituel qui est sorti à la recherche de la richesse céleste est-il tenu de le faire! Car le compte de ces deux choses opère deux biens chez lui : il recueille son intelligence pour compter, et il est poussé à recueillir sa richesse.

Ce qu'il faut craindre, donc, c'est d'exciter la colère de Dieu. Que l'homme considère cette Majesté, et son amour et sa miséricorde infinis, et les biens qu'il a répandus sur notre race, (202) et ce que sa grâce nous a donné, alors que par nos œuvres nous ne méritions pas de le recevoir; que l'homme se regarde lui-même, ce qu'il est, ce qu'il a, et ce que cela vaut, et qu'il regarde Celui qui le lui a donné, qui il est; qu'il se souvienne alors de Dieu et qu'il soit troublé, comme le lui a appris le prophète. Car il convient de craindre Dieu à cause de deux choses : ou parce que nous avons péché, ou pour ne pas pécher; celui qui se souvient d'avoir commis des fautes et regarde ses péchés passés doit craindre la vengeance de ses torts; et celui qui pense être pur et n'avoir pas de fautes passées pour les compter et être troublé à leur souvenir, doit craindre de contrister Dieu par des fautes à venir. C'est ainsi que les justes gardaient leur vie de péchés : ils guérissaient les blessures qui étaient arrivées, et ils prenaient garde qu'il n'en arrive d'autres. Car le premier coup apprend à n'être pas frappé de nouveau, et la souffrance de la première maladie, à se garder d'une nouvelle souffrance.

17. Ps. 143, 2.

Que l'homme considère Dieu avec une pensée vigilante, qu'il regarde sa Majesté et son essence cachée, qu'il voie par l'œil de son intelligence cette nature pure et sainte : Dieu n'a besoin de rien; son lieu est dans les hauteurs et son habitation est élevée; toutes les richesses et les béatitudes et les trésors sont rassemblés en lui; il est tout entier lumière et vie et bonheur; il pardonne, il est miséricordieux et bon, il est indulgent, clément, plein d'amour; il est séant, (203) désirable et beau; il prie et demande, et pousse tout le monde à vivre; il est dans l'angoisse pour notre vie; il cherche à nous trouver; il jouit de jouir de nous plus que nous; il nous prie continuellement de recevoir de sa richesse, de piller de sa réserve, de nous enrichir de ses trésors et de ne pas devenir pauvres; il ne s'est pas réjoui de sa vie comme de la nôtre; comme notre pauvreté n'est pas capable de monter auprès de sa richesse, il a fait descendre sa richesse auprès de notre pauvreté; comme il a vu que nous ne voulions pas nous enrichir, il s'est appauvri lui-même pour nous enrichir; son nom est chéri, son surnom désirable, son souvenir agréable; il fait goûter la douceur de l'esprit à l'âme qui le sent; il se glorifie de la richesse opulente de son être qu'aucun homme n'a vu et ne peut voir; sa nature est ineffable, sa richesse inexplicable; ses dons lui ressemblent et sont comme lui au-dessus de la limite de la science; il est aussi bon que nous sommes méchants, et sa grâce est encore plus abondante que notre méchanceté; sa nature seule est la mesure de sa grâce, et seule, la mesure de son amour; sa grâce est prolongée et sa justice est abrégée; son amour dure longtemps et sa vengeance dure peu; il est en avance pour pardonner et en retard pour réprimander; ses châtimens sont rares et ses bienfaits sont nombreux; il apporte à nous châtier la pitié qu'il a pour nous, et parce qu'il désire nous posséder, il nous flagelle pour y arriver; il n'y a de perte chez lui que notre perdition, et la tristesse ne l'atteint pas si ce n'est (204) à cause de nous; il a

revêtu nos souffrances pour nous en dévêtir; il s'est enveloppé de notre infirmité pour guérir nos maladies; il a été contristé pour nous réjouir, il a été dans la tristesse pour nous remplir de joie; il a manqué de tout pour que nous ne manquions de rien; bien qu'il sût que nous exciterions sa colère, il a créé notre nature comme des enfants chéris qui lui sont nécessaires; bien qu'il sût que nous nous inscririons comme serviteurs des démons, il nous a inscrits comme héritiers de ses deux mondes; bien qu'il ait regardé d'avance dessinée dans notre image l'image des volontés de Satan, il nous a dessinés et peints à son image désirable; bien qu'il sentît que nous ne garderions pas les choses du commencement, il nous en a préparé de plus grandes que celles-là; pour ce riche donateur, le dommage est que nous ne recevions pas ses dons; en nous donnant, il nous remercie de recevoir; quand nous prenons de son trésor, il estime que nous y ajoutons; il aime les hommes, et il est sans cesse bon et bienfaisant; ce pur qui n'est pas troublé travaille en nous par son enseignement pour nous faire purs à sa ressemblance; ce riche qui n'est pas appauvri, s'applique par ses caresses à nous faire recevoir de sa richesse et à nous rendre riches; lorsque c'est lui qui possède, il est comme un pauvre, et lorsque c'est nous qui possédons, il est comme enrichi par nous; il ne veut rien posséder sans nous, et s'il possède sans nous, il ne s'en réjouit pas; (205) notre joie est la sienne, notre tristesse, la sienne, et tous nos dommages les siens; il nous a donné tous les biens et n'a pas été rassasié, il a répandu sur nous toutes les richesses et n'a pas été satisfait jusqu'à ce qu'il se soit donné lui-même à nous dans son amour.

Ce Dieu, donc, si riche et si bon, si libéral et si généreux, si doux et si clément, si attentif à prévoir et à pourvoir, si porté à la pitié et au pardon, si miséricordieux et si plein d'amour, si riche et si prodigue de sa richesse, si bon et si bienfaisant, si patient et si pacifique, qui aime tant notre race et chérit tant notre

nature, notre médecin et notre Maître, notre Père qui nous a engendrés par sa grâce et qui nous élève par sa clémence, quel est l'homme qui le contristera et ne le craindra pas, qui excitera sa colère et ne tremblera pas, quel est l'homme qui regardera tous les biens qu'il nous a donnés et la majesté de leur donateur et dont l'esprit ne tremblera pas toutes les fois qu'il se les rappellera, quelle est l'âme qui a reçu tous ces dons et ne rougira pas devant leur donateur? Ce qu'il faut craindre, c'est de ne pas craindre Dieu, de n'avoir pas honte de tout cet amour, de recevoir sans rougir toute cette abondance de biens.

Ce sont ces choses et de semblables que le prophète s'est rappelées et c'est à cause de cela qu'il a été troublé; et celui qui a la vigilance de cette âme sainte, est troublé comme elle au souvenir de Dieu et tremble à son souvenir, quand il entre et quand il sort, et dans toutes ses occupations. (206) Car celui qui craint ne dort pas, et s'il dort, il voit dans son rêve la cause de sa crainte; il ne mange pas et ne boit pas, et si la nécessité de la nature le presse, la crainte est mêlée à son aliment et à sa boisson. Tout ce qui atteint l'homme rempli de la crainte de Dieu reste en dehors de lui parce que la crainte occupe le lieu de son intelligence et toutes les entrées et sorties de la ville de son âme comme les gardes qui se tiennent aux portes d'une ville, et qu'elle ne permet pas à une action ou une pensée d'entrer et de sortir sans l'examiner; elle ne permet pas que, du dedans au dehors, sorte une pensée quelle qu'elle soit, ni que du dehors au dedans entre une action qui ne convient pas.

Le prophète fait encore savoir sa crainte de Dieu dans d'autres passages : *Ma chair s'est ridée par ta crainte et j'ai craint tes jugements*¹⁸. Et il a dit encore : *Je suis devenu comme une outre dans la glace, et je n'ai pas oublié tes commandements*¹⁹. Et il a dit encore : *La tristesse est dans mon cœur tout le jour*²⁰, et : *Jusques*

18. Ps. 119, 120.

19. Ps. 119, 83.

20. Ps. 13, 3.

à quand détourneras-tu ta face de moi?²¹, et : *Jusques à quand m'oublieras-tu, Seigneur? Pour toujours?*²², et : *Jusques à quand mettras-tu le chagrin dans mon âme?*²³. Et il a dit encore : *Guéris-moi, Seigneur, parce que mes os ont été agités et mon âme très agitée*²⁴, et : *J'ai été fatigué à force de gémir (207) et j'ai mouillé mon lit de mes pleurs et arrosé ma couche de mes larmes, et mon œil a souffert de ta colère*²⁵. Et il est certain que tout cela, c'était à cause de la crainte de Dieu. Et il a dit encore : *Je gémissais à cause du rugissement de mon cœur*²⁶. Et il a dit encore : *Conduis-moi, Seigneur, par ta crainte et par ta justice*²⁷. Et il a dit encore : *Ma chair n'a pas de paix à cause de ta fureur, et mes os n'ont pas de paix à cause de mes péchés, parce que mes fautes ont dépassé ma tête et qu'elles me pèsent comme un pesant fardeau; mes blessures sont devenues purulentes et fétides; j'ai été très agité à cause de mes fautes; j'ai marché dans la tristesse tout le jour, parce que mes talons ont été remplis d'agitation; j'ai été agité et j'ai été très malheureux*²⁸. Et il a dit encore : *Mon cœur s'est retourné et ma force m'a abandonné et la lumière de mes yeux n'a plus été en moi*²⁹. Et il a dit encore : *Je me suis tu et je suis devenu triste, et j'ai été malheureux, sans bonheur, et ma douleur a été troublée; mon cœur a séché au dedans de moi et un feu s'est allumé dans mon corps*³⁰. Et il a dit encore : *Je me suis tu et je n'ai pas ouvert ma bouche, parce que c'est toi qui as agi, et j'ai défailli sous la réprimande de mes péchés*³¹.

Dans un autre passage, il félicite l'homme qui craint Dieu et il fait savoir quels biens fait la crainte de Dieu chez celui qui le craint : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur*³². Ici, c'est celui qui craint Dieu qui est félicité, et alors que le Seigneur a mis ses béatitudes

21. Ps. 13, 2.	22. Ps. 13, 2.	24. Ps. 13, 3.	Ps. 6,
3.	25. Ps. 6, 7.	26. Ps. 38, 9.	27. Ps. 5, 9.
28. Ps. 38, 4-9.	29. Ps. 38, 11.	30. Ps. 39, 3-4.	
31. Ps. 39, 10.	32. Ps. 112, 1.		

sur d'autres actions, le prophète David félicite celui qui craint le Seigneur : (208) *Heureux l'homme qui n'a pas marché dans le chemin des impies*³³. Et il est certain qu'il ne s'est pas avancé dans le chemin des impies parce qu'il craint Dieu. Il a dit encore : *Heureux l'homme que tu châteras, Seigneur, et que tu instruiras de ta loi*³⁴. Il est évident que c'est la crainte de Dieu qui apprend les lois, et l'homme qui craint qui confesse son châtement. Et il a dit encore : *Heureux ceux qui sont sans tache sur le chemin et qui marchent dans la loi du Seigneur*³⁵. Et ici encore, c'est la crainte de Dieu qui garde des taches et pousse à marcher dans le chemin de la loi. Et il a dit encore : *Heureux celui à qui son iniquité a été pardonnée et ses péchés ont été couverts*³⁶. Et il est certain qu'ici aussi, c'est la crainte de Dieu qui fait venir à la pénitence à cause de laquelle les péchés sont pardonnés et que c'est de la crainte de Dieu que naissent la souffrance et les larmes à cause desquelles est couverte devant les yeux de l'homme la figure de ses péchés. Et il a dit encore : *Heureux celui qui craint le Seigneur et qui marche dans ses sentiers*³⁷. Ici encore, le prophète David montre que c'est par la crainte de Dieu que l'homme marche dans le sentier des commandements. Dans un autre passage, il a dit au sujet de celui qui craint le Seigneur : *Il prend garde aux commandements que le Seigneur a donnés*³⁸. Et encore, il conseille à tous les hommes de s'approcher de Dieu par la crainte et il demande à toute la créature de craindre le Seigneur qui l'a faite : *Que toute (209) la terre craigne le Seigneur et que tous les habitants de l'univers tremblent devant lui*³⁹. La parole de la prophétie a jeté la crainte sur tous les habitants du monde et elle a appris à toutes les créatures à venir vers Dieu par ce chemin. Celui qui sent sa servitude est tenu de craindre l'autorité qui l'assu-

33. Ps. 1, 1.
36. Ps. 32, 1.
39. Ps. 33, 8.

34. Ps. 94, 12.
37. Ps. 128, 1.

35. Ps. 119, 1.
38. Ps. 19, 12.

jettit. Il faut donc que tout ce qui est créé et qui est doué de discernement pour sentir son Créateur s'approche de lui avec crainte et tremblement.

Car il convient à notre nature de craindre Dieu. Quant à l'aimer, cela nous est donné par sa grâce. L'homme n'est pas capable d'aimer Dieu, mais c'est Dieu qui s'abaisse pour être aimé par l'homme. La créature est tenue naturellement de craindre Dieu; et si elle s'élève au degré de l'amour, ce n'est pas sa nature qui a pu l'élever jusque-là, mais c'est la grâce qui est descendue jusqu'à elle et l'a fait monter à la hauteur de l'amour divin, en sorte qu'elle aime Dieu par la grâce après avoir été tenue de le craindre par la justice. Les rois et les princes ne permettent pas à tout le monde de leur montrer de l'amour ou d'avoir avec eux les mouvements abandonnés et confiants de l'affection, mais tous leurs sujets montrent devant eux de la crainte et de la soumission et non de l'amour et de l'affection. Car les autorités humaines, habituées aux manières hautaines, regardent l'amour des pauvres comme une injure, et à cause de cela, ils exigent de tout le monde la crainte, comme des maîtres, (210) et non l'amour, comme des pères. Dieu, lui, s'est constitué notre Père par sa grâce et nous a donné le pouvoir de l'aimer; mais nous ne devons pas nous élever à cela témérairement comme par nos propres forces : il ne nous appartient que de le craindre tout le temps de notre vie, et c'est quand il le voudra lui-même que sa grâce nous élèvera au degré de son amour. Il n'est pas à la mesure de notre esprit d'aimer Dieu, mais à la mesure de notre nature de le craindre. Et c'est à cause de cela que les Livres Saints demandent partout aux hommes la crainte plus que l'amour, parce que la vigilance accompagne la crainte et la confiance, l'amour.

L'amour est le fruit de la crainte. On ne moissonne pas l'amour avant d'avoir labouré et semé dans la crainte. De même que la récolte des agriculteurs du monde est entre les mains de Dieu et qu'il n'appartient

à leur volonté que de labourer et de semer, de même aussi il n'appartient à notre volonté que de travailler et labourer dans la crainte, et à la volonté de Dieu que nous parvenions à la mesure de l'amour et que nous récoltions ses fruits. Avant la révélation du Christ qui a fait venir l'amour dans le monde, c'est la crainte qui a agi dans le monde chez tous les hommes; et jusqu'à ce que le Christ soit révélé à l'homme, il faut que sa vie continue dans son lieu propre, dans le service de la crainte. Bien que par sa grâce, pour nous ennobler et nous grandir, notre Créateur nous ait nommés ses fils, cependant il nous sied de rester dans l'humilité, dans la crainte des serviteurs. (211) Ce n'est pas à nous qu'il appartenait d'être appelés fils mais à la grâce de Celui qui nous a appelés; ce n'est pas à nous de demander impudemment un salaire : il nous appartient, à nous, de servir dans la crainte, et à Dieu de nous donner le salaire de l'amour. Personne ne se trompe s'il appelle l'amour le salaire de la crainte : de même que l'ouvrier reçoit un salaire après son travail, de même Jésus nous fait goûter la douceur de l'aimer après le service de la crainte.

C'est alors que la joie nous arrive et que nous nous tenons dans la confiance des fils. C'est alors que notre homme secret trouve la liberté auprès de Dieu, que notre intelligence puise en tout temps la joie spirituelle et se récrée secrètement dans la vue de la lumière céleste, et que naît dans l'âme le mépris pour tout ce qui est visible; et c'est comme si notre demeure était déjà dans le royaume qui est préparé pour les saints. Ces choses et de semblables sont l'apanage de l'âme qui goûte l'amour divin, car l'homme qui est dans l'amour parfait est en Dieu. Et quel est le bonheur qui est semblable à celui-là ou le repos qui est égal à celui-là, d'être en Dieu? L'amour parfait est la purification de tous les maux et l'achèvement de tous les biens. Mais Jésus ne consent à donner cette richesse de l'amour qu'à l'homme qui a su la mériter.

Car, si la confiance naît de l'amour, en revanche, le

mépris est voisin de la confiance. Il n'y a aucun bien auprès duquel il n'y ait une fissure par laquelle il peut être pillé; dans la crainte, il n'y a pas la fissure (212) du mépris, mais une vigilance, une garde, une faction continuelles qui préservent les belles choses du pillage. La crainte pousse l'homme à amasser des trésors; et quand ils sont amassés, sa crainte grandit encore et devient double, car il prend garde maintenant à ses biens pour qu'ils ne soient pas pillés.

De tous les côtés, la crainte de Dieu est utile et nécessaire à la vie de l'homme dans le monde. Le lieu de la vie mortelle est le lieu de la crainte, et le monde des vivants qui ne meurent pas est le lieu de l'amour. Regardons notre lieu et faisons grandir en nous la crainte; considérons la demeure où nous sommes et augmentons en nous le tremblement devant Dieu; que la pensée de lui obéir nous saisisse comme au sortir d'un profond sommeil, et éveillons-nous complètement pour garder tous ses commandements. Car telle est la nature de la crainte de Dieu : elle ne nous pousse pas à une chose et non à une autre, mais elle nous incite à faire tous les commandements.

Et c'est à cause de cela que l'Esprit de Dieu, par tous les prophètes, a voulu nous apprendre la crainte de Dieu. Car le prophète David a dit encore : *Que tous les passants de la terre craignent le Seigneur, et que tous ceux qui descendent dans la poussière fléchissent le genou devant lui*⁴⁰. Et il a dit encore : *Conduis-moi dans ta crainte, Seigneur, et dans ta justice*⁴¹. Et parce qu'il savait l'utilité de la crainte de Dieu, il la demandait à Dieu comme un don. (213) Car la justice est toute l'occupation d'une âme conduite par la crainte de Dieu. Et c'est encore la crainte de Dieu qui le poussait à prier Dieu d'oublier les fautes de sa jeunesse⁴². Et il a dit encore : *Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur*⁴³. Car la fin du chemin des bon-

40. Ps. 22, 30.

41. Ps. 5, 8-9.

42. Ps. 25, 7.

43. Ps. 111, 10; Prov., 1, 7.

nes œuvres étant l'amour spirituel, et la sagesse naisant de l'amour, c'est avec raison que le bienheureux David nous a appris que le commencement du chemin de la sagesse est la crainte de Dieu. De même que toute action dans le monde a un commencement et une fin et que les chemins qui sont ouverts à la marche ont aussi un commencement et une fin, de même aussi, le chemin du bien a un commencement et une fin : son commencement est la crainte de Dieu, et sa fin, la sagesse qui naît de l'amour. Il faut donc que celui qui veut commencer dans la règle du christianisme commence par la crainte de Dieu, selon l'enseignement du bienheureux David. Et un autre prophète a dit encore : *La crainte du Seigneur m'ouvrira les oreilles*⁴⁴.

Il est écrit au sujet de Jonas : *Il craignit le Seigneur et il s'enfuit à Joppé*⁴⁵. Sa crainte était née de sa simplicité : il s'enfuyait comme un homme qui craint Dieu pour ne pas entreprendre une œuvre qu'il pensait au-dessus de ses forces. Et quand les matelots lui demandèrent d'où il était et quel (214) Dieu il servait, il dit : *Je crains le Seigneur, le Dieu du ciel*⁴⁶. Et quand ils virent les prodiges que Dieu fit dans la mer, — car la mer, comme douée de discernement, se leva pour leur réclamer le serviteur fugitif et se tint tranquille et cessa ses tempêtes quand il lui fut donné, — ils virent là la puissance de Dieu, et il est écrit : *Les hommes craignirent le Seigneur et ils lui immolèrent des victimes et lui firent des vœux*⁴⁷. Dieu, par l'intermédiaire de Jérémie, demandait aussi aux Juifs de le craindre en leur faisant des reproches par le témoignage des natures muettes, qui tremblent à la parole de Dieu alors qu'elles sont silencieuses, tandis que les Juifs dédaignaient ses commandements : *Ne me craignez-vous pas, dit le Seigneur, et ne tremblerez-vous pas devant moi qui ai posé le sable pour limite à*

44. Cf. Is., 50, 5.

45. Cf. Jonas, 1, 3.

46. Jonas, 1, 9.

47. Jonas, 1, 16.

*la mer comme une loi éternelle qu'elle ne transgresse pas?*⁴⁸ Ici encore, le Créateur demande à des créatures la crainte et le tremblement; parce qu'ils ont abandonné sa crainte, ils ont reçu des reproches par les natures muettes : elles craignent et tremblent devant la majesté du créateur, et eux, des hommes, méprisent ses commandements.

Dieu montre partout par l'intermédiaire du prophète la majesté de sa nature pour jeter sa crainte chez ceux qui l'entendent : à ceux qui auraient méprisé son humilité si elle leur avait été montrée, il a révélé la majesté de sa nature pour qu'ils tremblent devant lui, et à ceux qui l'aimaient davantage en entendant son abaissement, (215) il a montré sa douceur et son humilité. Car le sot méprise habituellement celui qui s'humilie devant lui, et le sage l'aime davantage à cause de son humilité; le sot n'a pas d'œil pour voir l'amour dans l'humilité, et à cause de cela c'est la majesté qui lui est montrée, et la réprimande qui est écrite pour lui, et la sévérité et l'air redoutable qui sont représentés devant lui, afin que par ces choses il craigne davantage celui qui y est montré. Le témoignage que je viens de citer a révélé pourquoi la volonté de Dieu se sert des voix des créatures auprès des hommes : la mer m'obéit, elle enferme la majesté de ses flots dans la méprisable limite du sable, et ils s'élèvent sans dépasser l'humble barrière qui les entoure; et vous, ce Dieu redoutable, vous le méprisez volontairement!

Dans un autre passage, Dieu fait savoir qu'il s'est servi de tous les moyens utiles auprès des Juifs, qu'il a pris tous les motifs de crainte et d'amour et les leur a apportés, et qu'ils ne l'ont pas craint et ne l'ont pas aimé : *Si je suis le Seigneur, pourquoi ne me craignez-vous pas? Et si je suis le Père, pourquoi ne m'honorez-vous pas?*⁴⁹ Ou bien donc craignez-moi comme le Seigneur, ou bien honorez-moi comme le Père. Et c'est pour cela que, d'une part, il cite devant le peuple les

48. Jér., 5, 22.

49. Mal., 1, 6.

grâces qu'il lui a faites : la sortie de l'Égypte, les dons du désert, l'entrée dans la terre promise, (216) la soumission des nations étrangères, les grâces répandues tous les jours sur leur vie, pour les exciter à l'aimer au souvenir de ces bienfaits, et d'autre part, les œuvres grandioses qu'il a faites : les créatures ont existé sur un signe de sa volonté, elles sont toutes suspendues à la puissance de sa parole, elles observent toutes leurs limites, et toutes sont soumises à la conduite de sa volonté; il a mis les montagnes en équilibre et les collines sur leur base, *il a mesuré les cieux avec son empan et la poussière de la terre dans le creux de sa main*, il compte pour rien les peuples et les races de la terre, tout cela dit par l'intermédiaire du prophète⁵⁰ pour faire connaître sa majesté, et en la faisant entendre, jeter la crainte chez ceux qui l'entendent.

Lorsque Dieu parle à ceux qui sont au rang des serviteurs, il cite devant eux les choses grandioses et redoutables de sa nature; et lorsqu'il apprend à ceux qui sont arrivés au degré de l'amour à aimer et à s'humilier, il s'abaisse pour le leur dire, parce qu'ils ne le méprisent pas dans sa petitesse mais qu'ils l'aiment davantage en cela même. Là où il ne se fie pas aux hommes, à cause de l'exiguïté de leur esprit et de l'enfance de leur science, il dit les choses terribles et redoutables et ne leur donne pas la liberté de s'approcher de la confiance de son amour, de peur qu'en sentant sa science et son indulgence et surtout son amour et sa bonté, ils ne méprisent (217) sa douceur et ne se précipitent charnellement au service de tous les maux. Cela n'est révélé qu'aux hommes qui ont acquis l'héritage du nom de fils par sa grâce et par leurs travaux, parce qu'ils aiment en goûtant son amour, et qu'ils deviennent bons en sentant sa bonté, et que, lorsque son abaissement et sa douceur leur sont révélés, ils sont poussés à devenir semblables à leur Père. C'est pourquoi les premières révélations de

⁵⁰. Is., 40, 12.

Dieu étaient toutes ordonnées à la crainte, et la dernière, à la familiarité et à l'amour. Dans la première, il s'est révélé comme notre Dieu, et dans la dernière, comme notre Père. Autrefois, il faisait approcher les hommes dans le rang des serviteurs, aujourd'hui il les appelle à l'héritage des fils.

Lorsqu'il se révélait pour rassembler des serviteurs, il portait des fouets et des liens, des coups et des châtiments, des tortures et des peines, la crainte et la terreur, la réprimande et la sévérité, des vengeances immédiates, une verge continuellement étendue sur la tête des délinquants, un tribunal ouvert, un juge prêt; là était dressé le bois pour crucifier le blasphémateur; là étaient amassées les pierres pour la lapidation; là était allumé le feu pour la peine du feu; là étaient préparés les fouets pour châtier les délits; là étaient disposés les instruments pour arracher dent pour dent; là étaient arrachés les yeux; là étaient préparés des fers rouges pour le paiement des revendications; là (218) étaient frappées les joues; là étaient écrites les condamnations des fautes. A tels serviteurs, telles peines, afin que le serviteur coupable ne lève pas la tête et ne s'élève pas contre le législateur : il lui brise les pieds pour qu'il ne regimbe pas, il lui coupe les mains pour qu'il ne frappe pas, il lui arrache les dents pour qu'il ne morde pas, il lui crève les yeux pour qu'il ne voie pas et ne convoite pas ce qui n'est pas à lui; il lui inflige des dommages pour qu'il ne fasse pas de dommages aux autres.

Il a retenu les vices de ce peuple par la crainte des supplices, parce qu'il n'était pas persuadé que la crainte de Dieu l'empêcherait de commettre ses actions odieuses. Car l'homme qui craint Dieu n'a pas besoin de la crainte des supplices : la crainte du juge caché suffit à le tirer de tous les vices. Prends donc cette crainte-là en toi-même, ô disciple, et ne crains rien d'autre. La crainte de Dieu ne craint pas le monde, mais la crainte du monde ne craint pas Dieu. Craignons d'exciter la colère de Dieu. La corde de la

crainte a été posée en toi pour que tu craignes Dieu, car il n'y a rien dans le monde qui soit un sujet de crainte pour l'âme qui a senti la crainte de Dieu. L'homme qui tremble par la crainte de la justice de Dieu compte pour rien de trembler par crainte des afflictions. Notre-Seigneur a délié une crainte et il en a dressé une autre : il nous a enlevé la crainte de la mort temporelle et il a mis sur nous (219) la crainte de la mort éternelle. Ne craignez pas la mort, et craignez la mort : *Que ceux qui tuent le corps ne vous fassent pas trembler, mais tremblez devant celui qui fait périr l'âme et le corps*⁵¹. Ceux qui tuent ne sont pas redoutables quand un autre ressuscite; celui qu'il faut redouter, c'est celui qui fait mourir alors qu'il n'y a personne qui ressuscite, et qui tue alors qu'il n'y a personne qui fait revivre.

La crainte de ce qui est passager passe avec lui; c'est celui qui ne passe pas et qui ne change pas à qui il appartient d'être craint et dont la crainte n'est pas déliée : *Il regarde la terre et elle tremble, il réprimande les montagnes et elles fument*⁵². Et il a dit encore : *Elles fuient devant ta réprimande et elles ont peur au bruit de ton tonnerre*⁵³. Voici, selon la parole du prophète, la crainte du Créateur est jetée même sur les natures silencieuses, parce que tout est naturellement tenu de le craindre. Et si les créatures muettes le craignent, comment celles qui sont douées de discernement ne le craindront-elles pas? Le feu temporel est redoutable pour les hommes tant que le souvenir du feu éternel est éloigné de leur esprit, la vue des tortures visibles les fait trembler tant que les supplices à venir sont distants de la vue de leur âme, la mort d'ici-bas est remplie de terreur tant que l'image de la mort éternelle n'est pas posée en face des yeux. Car aussitôt que le souvenir de ce qui est écrit est entré, la mémoire de ce qui est ici-bas disparaît du cœur.

51. Mt., 10, 28.

52. Ps. 104, 32.

53. Ps. 104, 7.

Au contraire, tant que notre pensée n'est pas mue par la crainte continuelle de Dieu, toute crainte nous fait craindre. Tant que (220) le roi est à distance, c'est le juge qui est craint; mais le roi s'est-il fait voir avec son autorité, la crainte des juges a cessé; non seulement cela, mais encore le juge lui-même, avec tous ceux qui sont au-dessous de lui, sont soumis à l'autorité royale, et ceux qui étaient craints sont saisis de crainte à leur tour; car toutes les craintes sont réunies et absorbées dans une seule crainte, et tous les chefs et commandants dont la crainte dominait ceux qui étaient au-dessous d'eux obéissent et se soumettent à une seule crainte, maîtresse de toutes les craintes, afin qu'un seul soit craint et que, par sa crainte, soit déliée l'autorité de toutes les craintes et que cesse le tremblement qui naît de tous les pouvoirs, et que tout chef courbe la tête devant l'unique tête royale qui règne sur tous. De même, et à cette image, lorsque la crainte de Dieu est éloignée de l'âme, elle craint tout : les autorités, les juges, les chefs, les généraux, les riches, les commandants, le peuple et les hommes du peuple, les petits et les méprisés, et, avec cela, les afflictions et les dommages, les pertes et les supplices, les maladies et les douleurs, l'indigence et la pauvreté, l'éloignement de la famille, la privation des amis, l'exil du pays. Toutes ces choses et de semblables sont une crainte pour l'homme qui ne craint pas Dieu.

Si la crainte de Dieu entre dans une âme et qu'elle y habite (221) et en occupe toutes les pensées, cette âme n'est pas capable de recevoir une autre crainte; mais toute crainte qui veut entrer chez elle la laisse et s'en va en voyant que la crainte de Dieu y habite, et qu'il n'y a pas de place dans cette maison pour recevoir un autre habitant. De même qu'un vase plein ne reçoit pas autre chose à moins d'avoir été vidé, de même aussi, l'âme remplie de la crainte de Dieu ne peut pas recevoir la crainte du monde ou de quelque chose du monde, parce qu'elle est recueillie tout entière auprès de cette unique et véritable crainte de Dieu.

Cette crainte donc, empressons-nous tous de l'acquérir; méprisons tout, soyons vides de tout, pour vaquer seulement à l'unique œuvre de la crainte de Dieu. Et par le souvenir de son nom craint et vénéré, gardons notre vie en toute vigilance, et faisons monter la louange en tout temps vers le Père et le Fils et le Saint-Esprit pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA SEPTIÈME HOMÉLIE :
SUR LA CRAINTE DE DIEU CHEZ LES ANCIENS JUSTES

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES SUR LE RENONCEMENT AU MONDE

Nous entrons ici dans la série des homélies où est développée la deuxième idée maîtresse de l'homélie d'introduction, à savoir qu'on ne peut apprendre le bien que par une nouvelle nature. Cette nouvelle nature, nous en avons été revêtus au baptême qui nous a fait participer à la mort et à la résurrection du Christ; mais nous ne l'avons pas « senti » : il nous reste à nous y conformer moralement.

Si nous voulons nous conformer moralement à notre baptême, il faut d'abord renoncer au monde : c'est ce que vont nous dire les deux présentes homélies. Mais nous allons voir paraître chez elles, avec le parfait évangéliste, l'homme du désert qui s'était déjà montré dans les homélies sur la simplicité. L'homme du désert nous refuse la possibilité de renoncer au monde si nous ne sortons pas du monde et ne nous retirons au désert.

I

La première homélie sur le renoncement au monde est intitulée : « Huitième homélie dans laquelle il enseigne qu'on ne peut devenir disciple parfait du Christ si l'on n'a pas d'abord renoncé à toute possession humaine et si l'on n'est pas sorti du monde extérieurement, et intérieurement comme extérieurement » (n. 222). Titre exact.

« Il est nécessaire que l'homme qui veut s'avancer dans

le chemin public de la perfection commence à s'avancer selon la loi que le Christ a observée lui-même... Après avoir fait toute la justice de la loi et avoir observé la loi des commandements qui sont pratiqués dans le monde, il a abandonné le monde et il en est sorti pour enseigner la perfection » (n. 223).

Dans la pensée de Philoxène, la « justice de la loi » et la « perfection » sont deux choses différentes non seulement de degré, mais de nature. La justice de la loi est la justice que Notre-Seigneur a pratiquée à Nazareth dans sa famille, dans sa profession; dans sa personne, c'était certainement une justice parfaite : ce n'était pas la perfection. La perfection est la justice qu'il a annoncée dans sa vie publique, qu'il a acquise par sa mort sur la croix et sa résurrection.

« Je ne dis pas que ceux qui sont dans le monde ne peuvent pas être justifiés, mais je dis qu'il n'est pas possible qu'ils parviennent à la perfection, parce que le monde, c'est-à-dire sa justice et la justice de la loi qui est pratiquée chez lui, sont les adversaires de la perfection, et que l'homme ne peut pas porter les deux travaux et être parfait dans les deux biens dans le monde » (n. 223).

Voilà la thèse. Voyons ses preuves. « Tant que l'homme possède la richesse humaine, peu ou beaucoup, il ne peut pas s'avancer dans le chemin de la perfection, parce que la richesse, quelle qu'elle soit, selon sa mesure, lie l'esprit et entrave les ailes légères de l'intelligence : celui qui a la richesse ne pense pas à Dieu; et si le souvenir de Dieu se lève en lui, ce n'est pas continuellement; car il n'est pas possible qu'il pense à Dieu quand il pense à ses biens; et s'il croit se souvenir de Dieu, c'est par un souvenir d'emprunt et non véritable » (n. 224). Souvenir d'emprunt, souvenir emprunté à la parole des autres, des prédicateurs, ou même des Livres Saints. Souvenir véritable, conversation personnelle de l'âme avec Dieu. C'est la distinction si chère à Philoxène.

Notons bien que Philoxène n'entend pas dire que l'homme qui pense à ses biens est nécessairement un avare : « L'homme qui pense à la richesse peut devenir juste dans

la mesure où on l'est dans le monde, dans la mesure de la justice de la loi, et donc parfaitement juste — s'il n'est pas l'esclave mais le maître de sa richesse. Le petit nombre de ceux qui ont plu à Dieu étaient les maîtres de leur richesse: ils l'envoyaient comme une servante nourrir les affamés, habiller les nus, racheter les captifs, faire des vœux et des offrandes à Dieu, libérer les prisonniers pour dettes. Ainsi étaient Abraham, Isaac, Jacob, Job, Joseph, David, Ezéchias » (n. 226).

Ces saints patriarches et ces saints rois n'étaient donc pas des avares. Précisément, nous ne voyons pas prouvé que lorsqu'ils pensaient à leur richesse pour l'employer à ces œuvres de miséricorde, ils ne pouvaient pas avoir le « souvenir véritable » de Dieu.

« Aux parfaits, Jésus commande de ne pas même devenir les maîtres de la richesse. C'est ce commandement-là que le Maître a donné aux disciples quand il les a envoyés comme pêcheurs d'hommes pour le salut. Il a d'abord retranché d'eux toutes les entraves du monde et les a déliés de tous les liens humains, et ensuite, il les a envoyés délier les autres, afin que ceux qui étaient liés voient ceux qui les déliaient porter le signe de la liberté » (n. 233).

Philoxène confond ici vocation et perfection. La pauvreté des apôtres est attachée à leur vocation. Philoxène dit fort bien pourquoi. Il prouve donc que l'apôtre, s'il n'est pas pauvre, est infidèle à sa vocation, et se ferme du même coup le chemin de la perfection et sans doute aussi celui de la justice. Mais il ne prouve pas que le juste, appelé à vivre dans le monde et obligé pour cela de posséder quelque bien, est incapable de devenir parfait.

« Jusqu'au baptême, Jésus observait la loi pour payer la dette à cause de laquelle notre race est assujettie à la servitude de la loi. Car celui qui est dans le lieu de la servitude — le monde — est conduit par la contrainte de la loi, et celui qui est dans le lieu de la liberté — le désert — fait le bien volontairement, de sa propre autorité, comme un homme libre dans ses occupations » (n. 245).

Ici, nous demandons si la liberté réside dans un lieu quelconque de la terre ou dans l'Église qui est partout,

dans le monde comme au désert. Philoxène ne peut que répondre : dans l'Église. Seulement, pour lui, l'Église n'est dans le monde que sous le signe des sacrements; dans la réalisation morale de l'œuvre mystique des sacrements, elle est au désert. Cela reste toujours à prouver.

Selon Philoxène, le parfait, de passage dans le monde, devra même se garder d'y faire une œuvre de la justice de la loi : « Jusqu'au baptême, Jésus était soumis à ses parents; mais après le baptême, vois qu'il ne consent plus à les reconnaître » (n. 249). Et pour le prouver, nous aurons une exégèse féroce du fameux « Femme, qu'y a-t-il à moi et à toi » des noces de Cana (n. 251-252). Expression hébraïque qui voulait dire non, mais un non qui pouvait être dit sur tous les tons, à commencer par le ton affectueux et respectueux du non qui n'est pas loin de se changer en oui à la moindre insistance de la personne aimée et honorée, ce qui fut le cas du non de Cana, puisque Marie fit comme si Jésus avait dit oui et que Jésus fit ce que désirait Marie.

Tous les auditeurs de l'homélie n'ont peut-être pas goûté l'exégèse des Noces de Cana : « Dans ce que nous venons de dire, nous nous sommes référés au Livre Saint : il faut donc que le lecteur s'y reporte aussi en lisant notre traité, et il verra que c'est bien le sens des paroles que nous avons citées. C'est pour le souligner que nous avons marqué la différence des deux règles dont la première va jusqu'au baptême et la seconde, du baptême à la croix » (n. 254). Ces lignes semblent répondre à une contestation qui s'est élevée depuis la lecture de l'homélie. De plus, elles s'adressent au « lecteur » et non à l'« auditeur » comme le corps de l'homélie (n. 225); « lecteur » est du vocabulaire de l'homélie d'introduction, ainsi que « traité ». C'est donc là une note qui a été ajoutée à l'homélie quand elle a été éditée.

Elle continue dans le style de l'homélie d'introduction : « Toute la justice est définie dans ces deux règles; servir Dieu de sa personne ou le servir de ses biens; le service de nos biens est une justice qui est en dehors de nous, et le service de notre personne est la perfection ». Bâtit sur le

roc de la personne : première idée maîtresse de l'homélie d'introduction. Mais Philoxène n'a pas prouvé que servir Dieu de nos biens nous empêche de le servir de notre personne.

II

La deuxième homélie est intitulée : « Neuvième homélie sur le premier objet du renoncement, d'après les témoignages des Livres saints et l'exemple des premiers disciples, et dans laquelle il enseigne qu'à moins de quitter le monde complètement, on ne peut devenir un parfait disciple du Christ ni avoir part au mystère de la science divine » (n. 257). Titre exact et qui nous fait prévoir, dans ses derniers mots, des considérations d'ordre mystique qui n'entraient pas dans la première homélie.

« L'habitation du monde est pour l'homme comme les entrailles pour le fœtus : dans les entrailles, le fœtus est dans les ténèbres et ne sent aucune des choses du monde; de même l'homme qui est enfermé dans la règle du monde comme dans des entrailles et dont le discernement est caché dans l'obscurité des soucis du monde, ne peut sentir le bonheur et les richesses de la règle du Christ. Et de même que le fœtus n'entre dans le monde qu'en sortant des entrailles, de même aussi, l'homme n'entre dans la règle spirituelle qu'en s'en allant complètement du monde » (n. 259-260). La théorie du fœtus nous conduit jusqu'au numéro 269 : c'est dire que Philoxène y a mis beaucoup de ses complaisances.

Nous n'en voulons souligner qu'un point : le fœtus spirituel est conçu par le baptême. Cependant, à notre étonnement, il n'est pas conçu dans les entrailles de l'Église, il est conçu dans les entrailles du monde; et il grandit dans le monde à la mesure de la justice du monde — la justice de la loi — pas au-delà, comme le fœtus dans les entrailles de sa mère, à la mesure des entrailles où il est porté, pas au-delà. Nous ne nous trompions donc pas dans l'introduction de l'homélie précédente en disant que, pour Phi-

loxène, l'Église n'est dans le monde que sous le signe des sacrements; moralement, ses fils restent les fils du monde; elle peut en faire des justes et des justes parfaits, c'est-à-dire pratiquant parfaitement la justice de la loi, la justice de la société temporelle; elle ne peut pas en faire des parfaits, des spirituels, pratiquant la justice du Christ, la justice de la société spirituelle : cela n'appartient qu'au désert; c'est là que l'Église est moralement. « Par le baptême, nous avons quitté l'homme ancien et revêtu le nouveau, nous avons quitté la servitude pour la liberté, la corporalité pour la spiritualité, le péché pour la justice; mais, tout cela par l'audition de la foi seulement; et bien que tout cela ait eu lieu chez nous réellement par la naissance du baptême, tout cela est resté étranger à notre sentiment. Il s'agit maintenant — au désert — de vouloir quitter l'homme ancien et de sentir que nous le quittons par l'expérience véritable de la science spirituelle » (n. 268-269).

La thèse de l'homélie précédente étant ainsi confirmée par la théorie du fœtus — comparaison et non raison —, l'homélie va s'adresser au disciple sorti des entrailles du monde et arrivé au désert, né au monde spirituel. Il s'agit de l'affermir dans sa vocation, car il est poursuivi de tentations, comme les Hébreux par les Egyptiens à la sortie d'Égypte; il est tenté de regretter les oignons d'Égypte, les belles œuvres qu'il aurait pu faire de ses biens dans le monde (n. 278-284). « Mais ne crains pas : Jésus est avec toi comme Moïse était avec les Hébreux. Prie, et il inclinera sa main sur la mer des tentations et la divisera, et les démons seront engloutis dans les flots des tentations qu'ils avaient soulevés comme les Egyptiens dans les flots de la mer Rouge » (n. 284-288). « Tu prendras plaisir à regarder leur désastre, et tu te retourneras pour marcher vers la sainte montagne de Dieu, dans un lieu où tu n'étais jamais passé, dans le monde spirituel : tu verras ce qui est au-dessus du monde, tu mangeras la manne spirituelle que n'ont pas mangée tes pères, tu boiras l'eau douce et agréable qui coule de la pierre qui est le Christ », etc. (n. 288-291).

Plus loin Philoxène revient à la distinction de la justice

de la loi et de la perfection (n. 331-342) et il énumère les trois degrés de la justice de la loi : éviter le mal par crainte de la loi, faire le bien par crainte de la loi, faire le bien volontairement, par amour, mais un amour encore mêlé de crainte, la crainte des amis qui est de contrister Dieu (n. 331-336). Puis viennent les trois degrés de la justice du Christ : renoncer au monde et à ses biens — c'est la vulve par laquelle le fœtus spirituel sort des entrailles du monde —, ensuite les travaux et les austérités qui couperont la membrane dont le fœtus est enveloppé au sortir des entrailles et qui sont les passions du monde, enfin porter la croix du Christ pour parvenir à la plénitude de la perfection du Christ (n. 337-342).

Mystère de la science divine chez les parfaits : « Le corps sent tout ce qui est de sa nature parce que ses sens ont une affinité avec les choses du monde : de même aussi, par le moyen de l'Esprit, l'âme sent toutes les choses qui ont de l'affinité avec la nature qu'il lui confère parce qu'elles sont au-dessus du monde » (n. 344-346). « Quant à raconter par la parole le travail divin et les mouvements vivants des parfaits, nous ne le pouvons pas; eux-mêmes, s'ils voulaient les dire, n'en seraient pas capables, parce que ce qui n'est pas dans le corps ne peut être dit par une langue corporelle, mais ils le sentent seulement » (n. 351).

Que le lecteur mesure bien la portée de notre critique : le seul reproche que nous fassions à ces deux homélies est de vouloir qu'on ne puisse être parfait, c'est-à-dire pratiquer la justice du Christ, qu'au désert. Qu'on excepte cela, et il n'y aura pas un mot à retrancher aux homélies sur le renoncement au monde.

Car la justice de la loi, de sa nature, est courte : même dans ses bonnes œuvres, telles que les décrit Philoxène, faire l'aumône aux pauvres, habiller les nus, nourrir les affamés, délivrer les prisonniers pour dettes, etc., elle ne fait qu'œuvre humaine, naturelle. La justice du Christ, divine, surnaturelle, est tout autre : le Christ est venu pour des pécheurs et non pour des justes, puisque sans lui il n'y a pas de justes, et sa justice ne nourrit pas seulement des affamés, elle justifie les pécheurs.

Cette œuvre-là, l'homme ne la fera pas de ses biens, comme la justice de la loi lorsqu'elle nourrit les affamés, mais il la fera de sa personne même, comme l'exige Philoxène, en crucifiant sa personne avec le Christ, pour se sauver déjà lui-même, puis en supportant avec le Christ les contradictions, les persécutions, les malédictions du monde, en buvant comme son breuvage la malice infinie des hommes, pour les sauver.

La justice de la loi est donc loin, infiniment loin de la justice du Christ. Et si encore elle se borne à elle-même, se ferme sur elle-même, en se considérant comme toute la justice, c'est alors qu'elle devient l'adversaire de la justice du Christ, comme le dit Philoxène. Il faut donc que l'homme meure avec le Christ pour ressusciter avec lui.

Mais cela, ce n'est pas l'œuvre exclusive du désert : c'est l'œuvre propre de l'Église, qui est dans le monde comme au désert et que la justice du Christ n'empêche nullement de faire la justice de la loi dans le monde. Non seulement elle ne l'en empêche pas, mais elle lui donne le pouvoir de la pratiquer parfaitement. De notre temps, la justice de la loi ne se contentera pas de nourrir les affamés, elle fera encore qu'il n'y ait pas d'affamés à nourrir. Pour cela, elle ne mettra pas le travail au service de l'argent, mais l'argent au service du travail. Et l'homme riche qui fera ainsi sera vraisemblablement sans cesse en conversation intime avec Dieu, loin d'en être distrait, comme le craint Philoxène.

(222) HUITIÈME HOMÉLIE, DANS LAQUELLE IL
ENSEIGNE QU'ON NE PEUT DEVENIR PARFAIT
DISCIPLE DU CHRIST SI L'ON N'A PAS D'ABORD
RENONCÉ A TOUTE POSSESSION HUMAINE ET
SI L'ON N'EST PAS SORTI DU MONDE EXTÉ-
RIEUREMENT, ET INTÉRIEUREMENT COMME
EXTÉRIEUREMENT.

Il est nécessaire que l'homme qui veut s'avancer dans le chemin extérieur de la perfection commence à s'avancer selon le bel ordre qui convient au chemin, non pas selon la loi qui lui semble bonne, mais selon la loi déterminée que la parole du Christ, notre Dieu, a transmise à ses disciples, comme le Christ y a marché lui-même, se faisant notre loi, et nous donnant le bon exemple pour que nous avancions sur ses pas. Car Jésus est devenu notre Maître, non seulement par des paroles, mais encore par les actions parfaites qu'il a accomplies : (223) il est véritablement le bon Maître qui a enseigné et fait ce qu'il a enseigné, de sorte que son enseignement est une œuvre, et son œuvre un enseignement. Et voici ce que Notre-Seigneur nous a figuré et montré dans son propre ministère : après avoir fait toute la justice de la loi et avoir observé la loi des commandements qui sont pratiqués dans le monde, il a abandonné le monde et il en est sorti pour enseigner la perfection.

Je ne dis pas que ceux qui sont dans le monde ne peuvent pas être justifiés, mais je dis qu'il n'est pas

possible qu'ils parviennent à la perfection, parce que le monde, c'est-à-dire sa justice et la justice de la loi qui est pratiquée chez lui, sont les adversaires de la perfection et que l'homme ne peut pas porter les deux travaux et être parfait dans les deux biens dans le monde. Et c'est pour cela que des commandements ont été déterminés et séparés pour ceux qui s'avancent dans le monde, afin qu'ils acquièrent par eux leur salut, et qu'un autre chemin a été frayé, celui de la perfection, qui est au-dessus du monde.

La volonté du Christ législateur était de demander à tous les hommes de s'avancer dans le chemin des anges et de ne pas s'écarter de l'exemple du renoncement au monde, qu'il a posé entre les deux chemins; mais parce qu'ils ne sont pas tous capables de renoncer au monde, et qu'il veut que tous soient sauvés, il donne des commandements différents à chaque homme pour son salut, et il met des mesures et des degrés à son enseignement, non pas parce que son enseignement comporte ces mesures et ces degrés, mais à cause de ceux qui les reçoivent et qui en ont besoin, et sans lesquels ils ne pourraient être sauvés. (224) Au chemin du monde convient la règle de la loi, et au chemin qui est en dehors du monde, la perfection. Le chemin du monde finit et le chemin de la perfection commence au renoncement à tous les biens.

Tant que l'homme possède la richesse humaine, peu ou beaucoup, il ne peut pas s'avancer dans le chemin de la perfection, parce que la richesse, quelle qu'elle soit, selon sa mesure, lie l'esprit et entrave les ailes légères de l'intelligence pour qu'elles ne volent pas dans le chemin du ciel. Celui qui a la richesse y pense nécessairement; et celui qui pense à la richesse ne pense pas à Dieu; et si le souvenir de Dieu se lève en lui, ce n'est pas continuellement; car il n'est pas possible qu'il se souvienne de Dieu quand il pense à ses biens; et s'il croit se souvenir de lui, c'est un souvenir d'emprunt et non véritable. Car il n'est pas possible que ces deux souvenirs habitent ensemble dans

l'âme : s'ils y demeurent, de toute manière, l'un est emprunté et l'autre véritable. Et si quelqu'un s' imagine penser à Dieu véritablement, alors qu'il a dans son esprit la pensée de la richesse, il ne pense pas à Dieu de toute la force de son âme qu'il convient de lui donner tout entière. (225) Nous ne devons pas servir Dieu avec une partie de nous-mêmes et le monde avec une autre partie, ni penser à Dieu un temps et à Mammon un autre temps; mais il faut donner toute notre force au service des commandements de Dieu, et tous les temps doivent être pour nous des temps utiles à nous souvenir de lui, afin que nous devenions des temples pour lui seul, vides de toute pensée étrangère à lui. Et la parole de notre Sauveur : *Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon*¹, témoigne que l'homme dans le monde, possesseur de biens et maître de la richesse, ne peut pas servir Dieu comme il le mérite.

Et au cas où l'auditeur² penserait en lui-même que la porte de la justice a été fermée ici devant tous les hommes parce qu'ils ne peuvent pas s'affranchir entièrement de la pensée de la richesse et que, selon la parole du Christ, celui qui pense à elle ne pense pas à Dieu, il est nécessaire que nous comprenions comment la parole a été dite. L'homme qui pense à la richesse ne peut pas penser à Dieu de manière à devenir parfait; mais il peut devenir juste dans la mesure où on l'est dans le monde en possédant des richesses, s'il n'est pas l'esclave mais le maître de sa richesse. Car il y a des hommes qui sont les esclaves de leur bien, et il y en a qui en sont les maîtres, et il y en a qui se servent de leur bien et d'autres qui le servent. La parole de Notre-Seigneur a donc été dite de celui qui est esclave de son bien : il ne peut pas devenir le serviteur de Dieu : *Vous ne pouvez pas servir deux maîtres*³. Tu vois (226) qu'il a montré deux maîtres

1. Mt., 6, 24.

2. Un des indices que cette homélie a été lue.

3. Mt., *ibid.*

par sa parole; et il a expliqué qui ils sont en disant : *Vous ne pouvez pas servir Dieu et Mammon*. Voici donc : celui qui fait de Mammon son maître ne peut pas servir Dieu, mais il sert ce maître qu'il s'est choisi volontairement; il aime le servir et l'avoir pour maître parce qu'il s'est soumis à lui volontairement et que les hommes ont coutume d'aimer le maître qu'ils ont choisi, plus que celui dont le pouvoir s'impose à eux nécessairement et naturellement. Le petit nombre de ceux qui ont plu ou qui plaisent à Dieu étaient les maîtres de leur richesse : ils l'envoyaient, comme une servante bonne à tout faire, nourrir les affamés, habiller les nus, racheter les captifs, faire des vœux et des offrandes à Dieu, libérer les prisonniers pour dettes; la volonté qui avait pouvoir sur elle l'envoyait partout où elle voulait, comme une servante. Ainsi étaient Abraham, Isaac, Jacob, Job, Joseph, David, Ezéchias. Les uns étaient riches, d'autres, chefs, d'autres rois, et généralement tous maîtres de la richesse et de beaucoup de bien; mais ils étaient les maîtres de leur richesse et non leur richesse (227) leur maître; c'était elle qui les servait dans tous les biens qu'ils voulaient et non eux qui la servaient dans tous les maux que demande Mammon.

Il y a donc des différences dans les commandements et on sait à qui chacun a été dit. Celui-ci : *Vous ne pouvez servir deux maîtres, Dieu et Mammon*, d'après le sens du passage, a été dit à ceux qui veulent devenir justes dans le monde : bien qu'ils ne soient pas dans le chemin de la perfection, il leur conseille et les avertit de ne pas devenir les serviteurs de Mammon et de ne pas laisser d'avoir Dieu pour maître, ce qui s'impose naturellement à leur salut. *Ne thésaurisez pas sur la terre où la teigne et la mite détruisent et où les voleurs percent et volent, mais thésaurisez dans le ciel où la teigne ni la mite ne détruisent et où les voleurs ne percent ni ne volent*⁴ : ce commandement-là, il

4. Mt., 6, 19.

est évident qu'il ne convient pas aux solitaires et aux parfaits; comment serait-il dit : *Ne thésaurise pas sur la terre, à celui à qui il a été commandé : Ne t'inquiète pas de demain*⁵? Et celui-ci : *Thésaurisez dans le ciel par vos aumônes, comment conviendrait-il à l'homme à qui il a été dit : Ne possède pas deux tuniques, ni de bourse, ni de besace, ni même de monnaie dans une bourse*⁶? Qu'est-ce que le voleur aurait à prendre ou la teigne à détruire chez celui à qui il a été commandé de ne rien avoir que soi?

(228) Donc, *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon*, est un commandement pour ceux qui possèdent : le Maître, voyant qu'ils ne s'élèvent pas au degré de la perfection, s'est abaissé par sa parole auprès d'eux, et il a posé pour eux la loi qui convient au lieu dans lequel ils sont. Il a dit : Puisque tu ne peux pas renoncer à la richesse, du moins ne te fais pas son serviteur, ne la sers pas comme un sujet, mais deviens son maître et charge-la de toutes les belles actions; si elle est ton maître, elle t'envoie où elle veut, au pillage, au vol, au faux témoignage, à la fraude, à la rapine, aux faux serments, et parfois au meurtre, et parfois à la société avec les démons, ne laissant aucun mal qu'elle ne t'ait commandé de faire tant qu'elle est ton maître et toi, son serviteur; si tu es son maître, tu l'envoies à tout bien, et si elle est ton maître, elle t'envoie à tout mal. Car la loi du maître est de commander, et celle du serviteur, d'être commandé; tant que quelqu'un est le maître, c'est lui qui commande, et tant qu'il est le serviteur, c'est lui qui est commandé; et partout où il y a des hommes qui commandent et des hommes qui sont commandés, les actions se font selon la volonté de ceux qui commandent.

Ce n'est pas un commandement difficile que le Maître Jésus a imposé à ceux qui possèdent, de devenir les maîtres de leur richesse, mais (229) il leur a appris, dans leur ordre, ce qu'ils désiraient et ne savaient

5. Mt., 6, 34.

6. Mt., 10, 10.

comment acquérir. De même que celui qui aimerait devenir savant et ne sait pas comment s'acquiert la science, ou qui aimerait être riche et ne sait pas comment on le devient, ou qui aimerait habiter une maison bien ornée et ne sait pas comment la construire et l'orner, doit aller trouver quelqu'un pour le lui apprendre, de même les hommes désirent être les maîtres de la richesse, et, faute de science, la richesse devient leur maître. Le Maître a eu pitié de ceux qui possèdent : il leur a appris à devenir les maîtres de leur richesse comme ils le désirent et leur a montré, dans leur ordre, comment en devenir les maîtres. Car autre chose est d'aimer faire et autre chose de savoir faire : tel qui aime ne sait pas trouver ce qu'il aime, et tel qui sait trouver et acquérir, cependant n'aime pas. A ceux qui aiment devenir les maîtres de la richesse, et de crainte qu'elle ne devienne leur maître quand ils l'auront acquise, Jésus a appris la science de ce qu'ils aiment.

C'est donc à ceux-là que Jésus a commandé de devenir les maîtres de la richesse et de ne pas s'en faire les serviteurs. Mais aux parfaits, il commande de ne pas même en devenir les maîtres, et leur conseille (230) de ne pas s'abaisser à être les maîtres de choses muettes. Il a affranchi ceux qui possèdent de la servitude des choses inanimées, de peur qu'en les servant, ils ne deviennent serviteurs des idoles, au sujet desquelles il est écrit : *Elles n'ont pas de souffle dans leur bouche, et bien qu'elles aient des yeux, des oreilles et des mains, elles ne voient pas, elles n'entendent pas, et elles ne font rien*⁷. C'est à cause de cela que Paul appelait l'amour de Mammon une idolâtrie, parce que, de même que les païens adorent des choses inanimées qui n'ont pas de vie ni de sentiment, de même aussi, ceux qui aiment la richesse servent un or silencieux et un argent muet, avec le reste des biens inanimés.

A l'un, donc, Jésus commande : Ne deviens pas le

serviteur de la richesse, et à l'autre, il donne pour loi : Ne deviens pas même le maître de la richesse. A l'un il dit : C'est une injure pour ta liberté d'être asservi à l'or, et à l'autre il dit : Toi, le maître des créatures, c'est mépriser ton autorité sur elles que de t'abaisser à posséder les écorces des créatures. C'est à celui qui a renoncé à être le maître de toutes choses et qui a été pris par l'amour d'un petit bien qu'il a dit : Sois le possesseur de ton bien et non ton bien ton possesseur ; et à celui qu'il a vu s'élever au-dessus de la servitude de la richesse et qu'il a fait monter encore au degré plus haut que celui-là, il dit : Ne deviens pas même son maître, parce que, de même (231) que c'est une honte pour celui qui veut devenir le maître de son bien d'en devenir le serviteur, de même encore, c'est une honte pour celui qui s'est affranchi de la servitude de la richesse d'en être du moins le maître. Un pauvre possède les biens de la pauvreté, et un riche les biens magnifiques et renommés de la richesse : donc, les possesseurs de la richesse et des biens temporels, qui sont des pauvres, possèdent la pauvreté ; et ceux qui ont renoncé à tous les biens et qui sont des riches, c'est une honte pour leur nom de posséder les biens de la pauvreté, l'or, l'argent, les vêtements, et de changer la richesse éternelle pour la pauvreté temporelle, et le bien céleste pour le Mammon humain.

Il est donc évident que ce commandement : Ne sers pas Mammon, Jésus l'a dit à celui qui aime Mammon, et que celui-ci : Deviens son maître et lui ton serviteur et ton ouvrier, c'est aux riches du monde qu'il l'a adressé. Et aux autres, qui veulent marcher dans le chemin sublime de la perfection, il leur a dit : *Ne possédez ni or ni argent ni bronze dans vos bourses, ni deux tuniques, ni chaussures, ni bâton, car l'ouvrier mérite sa nourriture*⁸, c'est-à-dire qu'à ce travail convient la liberté. Il les a donc dépouillés du monde entier, et ensuite, (232) il les a fait sortir du monde :

7. Ps. 115, 5; 135, 16.

8. Mt., 10, 9-10.

Sortez, laissez tout à sa place dans le monde, et ne faites pas sortir avec vous des choses mortes dans le lieu de la vie. Vous êtes appelés à revêtir la pourpre : quittez d'abord les *haillons sordides*⁹ du monde, et alors, revêtez la pourpre de la royauté. Quel est celui qui veut revêtir la gloire éternelle? Qu'il quitte d'abord les vêtements usés, et ensuite qu'il revête la gloire ne s'use pas. Celui qui demande à être inscrit dans la Jérusalem d'en haut, qu'il n'ait pas de demeure sur la terre, et qu'il habite dans cette ville; celui qui veut ne pas être remercié là, qu'il soit remercié ici par tout le monde; celui qui veut habiter le séjour des bienheureux, qu'il ne possède ici ni bourse ni besace; celui qui demande de posséder Dieu, qu'il ne possède pas de bronze dans sa bourse; car c'est une honte infinie que du bronze soit possédé avec Dieu : celui qui possède des choses temporelles avec les choses éternelles ne sent pas la grandeur de son bien, et c'est pourquoi il court posséder la pauvreté avec la richesse. Il n'est pas possible que ces deux trésors tombent dans le même vase, parce que personne ne met des chardons avec de l'or ni du bois et du foin avec des pierres précieuses.

C'est donc ce commandement-là que le Maître a donné aux disciples quand il les a envoyés comme pêcheurs d'hommes pour le salut. (233) Il a d'abord retranché d'eux toutes les entraves du monde et les a déliés de tous les liens humains; et ensuite, il les a envoyés délier les autres. Car il n'était pas possible qu'un entravé déliât un lié. Car la possession des biens du monde lie tous les membres et entrave tous les sens, et tout l'homme, dans son intérieur et dans son extérieur, est entravé et lié par elle. Et c'est avec raison que Notre-Seigneur a d'abord délié ses disciples des liens du monde et les a envoyés ensuite délier les autres, afin que ceux qui étaient liés voient ceux qui les déliaient porter le signe de la liberté et la marque

9. Cf. Zach., 3, 4.

de la royauté et qu'ils croient ceux qui retranchaient d'eux les liens du monde en les voyant libres. Telle est la pensée que Notre-Seigneur a mise dans ce commandement qu'il a donné aux apôtres de ne rien posséder : il les a dépouillés de tout, et c'est alors qu'il les a envoyés comme ministres de sa volonté enseigner sa discipline aux autres. Que celui qui veut devenir le ministre de Dieu apprenne par là à devenir étranger à tous les biens du monde et à renoncer à tout, à l'exemple des apôtres, et qu'il sorte alors et devienne le ministre de la volonté parfaite de Dieu.

Tant que les apôtres furent avec Jésus et circulèrent avec lui de lieu en lieu, ils n'étaient pas dans l'ordre (234) de la perfection, et à cause de cela, Notre-Seigneur s'est tu sur ces commandements tant qu'ils furent avec lui; il leur laissait faire ce qui convenait à leur présence continuelle auprès de lui et qui était utile à ceux qui s'approchaient de lui : ils servaient les foules qui s'étaient assises pour manger dans le désert¹⁰, il les envoyait s'acquitter des usages de la règle du monde, comme lorsqu'il envoya Pierre à la mer pour prendre un poisson et donner la capitation¹¹, et comme lorsqu'ils furent invités avec lui corporellement au repas de noces¹²; ils allaient et venaient et circulaient avec lui de ville en ville, ils lui faisaient honneur visible devant les foules, ils écartaient de lui la presse de la multitude pour que tout le monde ne s'autorisât pas à s'approcher de lui, comme il est écrit : *Quelques-uns demandèrent à lui présenter des petits enfants pour qu'il les bénît, et les disciples les empêchèrent*¹³; et partout, ils lui offraient un honneur de ce genre-là, selon la mesure de leur science de ce temps-là. Et lui, il s'abaissait à le recevoir d'eux de temps en temps, parce qu'il savait qu'ils n'étaient pas encore capables de lui offrir autre chose qu'un ministère visible; mais comme leur service était à la mesure

10. Cf. Mt., 15, 36.

11. Cf. Mt., 17, 26.

12. Cf. Jn., 2, 2.

13. Mt., 19, 13.

de leur science, si imparfait qu'il fût, Jésus regardait leur bonne volonté et recevait leur ministère.

Car c'est la coutume de Jésus, aujourd'hui comme dans ce temps-là, de demander service à la volonté; et il ne demande pas que (235) l'œuvre soit plus haute que l'ouvrier, parce que si elle est plus haute, c'est la loi qui la fait, ou la coutume, ou le hasard; et Jésus ne s'y complaît pas, parce que ce n'est pas l'œuvre d'un homme doué de la parole mais celle d'un instrument muet. En s'abaissant à recevoir les services de tous les ordres selon leur discernement, il les fait grandir par son enseignement pour qu'ils s'élèvent d'un ministère imparfait à celui des parfaits, en sorte que le premier soit un sentier vers l'autre, et que la première belle chose soit un exercice et un entraînement pour une autre plus parfaite.

C'est ainsi qu'il a fait chez Marie et Marthe. Les deux lui offraient leur service, mais le service de Marie était plus parfait que celui de Marthe; les deux le servaient, mais l'une corporellement, et l'autre spirituellement. Notre-Seigneur a reçu les deux services, et il a félicité le plus parfait : *Marie a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas ôtée*¹⁴, comme s'il avait dit : Toi aussi, Marthe, laisse ce qui est inférieur et élève-toi au degré supérieur. Il n'a pas rejeté le service de Marthe, parce qu'il était à la mesure de sa science et de son amour; (236) mais il a voulu qu'elle s'élevât des petites choses aux grandes, et du service du corps au service de l'esprit. Et le service de Marie et de Marthe ressemble en figure au premier et au dernier service des saints apôtres : le premier qu'ils offraient à Jésus corporellement n'était-il pas égal à celui de Marthe, et le dernier qu'il leur apprenait à lui offrir par ce commandement : Ne possédez rien, n'était-il pas semblable à celui de la bienheureuse Marie? Beaucoup sont justifiés comme Marthe, comme Zachée, et comme les femmes qui s'étaient attachées

14. Luc, 10, 42.

à Jésus et le servaient de leurs biens, et il y en a, comme Marie et les apôtres, dont le service est tout spirituel.

C'est dans ce dernier que Jésus se complaît. Il désire que tous les hommes parviennent à la perfection, et il est venu dans le monde pour leur transmettre la règle des spirituels, comme l'a enseigné le saint apôtre : *Que l'homme de Dieu soit parfait pour que toutes ses œuvres soient bonnes et achevées*¹⁵. C'est donc cette perfection que Jésus a transmise à ses disciples dans les commandements qu'il leur a donnés au sujet du renoncement, lorsqu'il les éloigna du monde tout entier et de tout ce qu'il y a dans le monde, non seulement eux, mais, par eux et avec eux, tous ceux qui (237) courent après la perfection; car en posant la loi dans la personne des apôtres, il transmettait l'enseignement à la communauté et à tout le genre humain. Il poussait à la perfection tous ceux qui veulent lui obéir.

Et encore, lorsqu'il choisit les apôtres et les appela à le suivre, il est écrit à leur sujet : *Aussitôt qu'il les appela, ils laissèrent tout et ils allèrent après lui*¹⁶. *Ils jetèrent leurs filets dans la mer, et il les vit et il les appela, et ils laissèrent leurs filets et leur barque, et ils allèrent après lui*¹⁷. *Et il vit encore Jacques et Jean dans une barque avec leur père Zébédée, et il les appela aussi, et ils laissèrent aussitôt le filet avec Zébédée leur père, et ils allèrent après lui*¹⁸. Voilà la loi du disciple de Dieu et la règle droite qui nous a été tracée dans les Livres Saints. Et dès lors, pour être disciple de Dieu, il faut imiter la sortie des apôtres, en méprisant et rejetant tout ce qui se voit, et en renonçant au monde tout entier. Et le Christ a dit que celui qui veut devenir son parfait disciple doit renoncer aussi à soi-même¹⁹ : si donc l'homme devient disciple en renonçant à soi-même, selon la parole de notre Sauveur, et que, sans cela, il ne peut pas (238) être parfait, com-

15. II Tim., 3, 17.

16. Cf. Mc, 1, 20.

17. Cf. Mt., 4, 18.

18. Cf. Mt., 4, 21.

19. Cf. Mt., 16, 24.

ment le serait-il sans renoncer aux biens du monde et sans mépriser la richesse qui se voit et les plaisirs corporels ? Je ne dis pas cela de moi-même, mais d'après la volonté des Livres, et je m'en tiens à la loi que le Roi a posée : car les chrétiens commencent à être disciples comme les apôtres ont commencé, et c'est ainsi qu'eut lieu leur vocation, comme il est écrit : Aussitôt qu'ils furent appelés, ils laissèrent tout et ils allèrent après lui. Que celui qui désire devenir disciple considère cet exemple, et il verra dans toutes ses pensées que c'est un signe qui lui est fait de renoncer à tout, intérieurement et extérieurement, et de s'avancer ensuite dans le chemin du ciel.

Nul ne peut être rempli avant d'avoir été vidé; on ne met pas la main sur la richesse céleste avant d'avoir laissé la pauvreté qu'on tient; on ne peut pas prendre l'une sans lâcher l'autre, parce qu'elles sont l'adversaire l'une de l'autre et que la présence de l'une fait disparaître l'autre. Et si notre service n'est pas encore digne de Dieu quand nous avons renoncé à tout et que nous sommes seulement devenus aptes à garder ses commandements, comment est-il possible que notre âme offre à Dieu le service de (239) l'amour quand sa force est partagée, tirée de côté et d'autre, et enlevée d'elle par l'amour des biens du monde ? Ce commandement est pesant pour celui qui est lié par l'amour de la richesse, et, bien qu'il soit l'affranchissement du monde, il est malaisé et difficile pour ceux qui sont retenus dans la sujétion du monde, à qui plaisent leurs liens, à qui sont douces leurs entraves, qui volontairement ont jeté les liens du souci sur tous leurs membres, et qui ont pris sur eux de devenir les sujets du monde et non les serviteurs du Christ.

Jésus appelle pour toi la liberté, et le monde prépare pour toi la servitude. Si la servitude du monde te plaît, ce n'est pas parce qu'elle a de quoi plaire de sa nature, mais parce que ton désir a été corrompu et que tu as mal désiré. Le désir du monde n'est pas sain : c'est le désir d'un malade qui veut ce qui ne lui profite

pas, un désir de perdition. Les malades, généralement, désirent leur perte plutôt que leur profit, et ce qui est contraire à leur santé plutôt que ce qui les guérit; chez eux, la santé est changée en maladie et la force du désir naturel est déplacée de l'ordre de la nature, parce qu'ils ont perdu l'équilibre du tempérament et la santé du corps qui gardent la santé du désir; le tempérament du corps étant troublé, avec lui sont troublés les désirs corporels : (240) celui qui est enflammé par la fièvre désire boire de l'eau froide; il demande à en boire, bien qu'elle lui soit nuisible, et il se met en colère contre ceux qui la lui refusent; mais un médecin sage ne lui répond pas, parce qu'il sait que c'est un désir aveugle qui demande ce qui est contraire à sa santé. De même, la richesse du monde est agréable et sa possession désirable à ceux qui sont malades dans leur âme : privés de la santé de la science divine, ils demandent ce qui les perd; mais notre médecin céleste, par ses avertissements salutaires, nous interdit les choses nuisibles et nous commande de faire, non pas ce qui nous plaît et dont nous tirons du plaisir, mais ce qui nous est utile, même lorsque nous ne prenons pas plaisir à le faire, parce qu'un médecin sage ne suit pas la volonté des malades et n'acquiesce pas à leurs convoitises nuisibles à leur santé, mais il les tire de force vers ce qui est utile à leur guérison et leur apprend à combattre leur désir pour se mieux porter.

Acceptons donc le joug du renoncement, comme nous le commande notre Sauveur, même s'il nous pèse. Et il ne pèse pas à la volonté qui acquiesce aux commandements du Christ. Car il n'y a personne qui refuse de devenir libre et d'être affranchi du joug de la servitude; le monde lui-même préfère le nom de la liberté à celui de la servitude. Et Notre-Seigneur, en nous commandant de nous éloigner du monde, nous a donné la liberté (241) véritable dans laquelle il se conduisait lui-même quand il était dans le monde. Il est libre par nature, puisqu'il est Dieu; mais même en prenant la ressemblance de serviteur, il s'est encore

conduit dans la liberté et il a été au-dessus du souci du monde. Car il est écrit : *Il a pris la ressemblance de serviteur, et il a été dans la ressemblance des hommes, et, dans l'extérieur, il a été trouvé comme un homme*²⁰. Il a été véritablement dans ce que nous sommes, mais il n'a pas participé à ce qui est en dehors de nous, c'est-à-dire qu'il n'a pas possédé sur la terre la richesse, les biens, Mammon, les propriétés et les constructions, les champs et les vignes. Jésus n'en posséda pas, pour apprendre aux siens à n'en pas posséder, et il ne s'en est pas soucié, pour nous affranchir de leur souci; il ne s'est pas soumis au joug de la servitude du monde, pour ne pas le laisser peser sur nous; il n'a pas été entravé par les choses humaines, pour nous délier de leurs entraves; il n'a pas été lié par le souci corrupteur, pour soustraire ses disciples au souci et à l'angoisse de toutes les choses visibles; étant libre, il a habité librement dans la créature pour nous apprendre réellement à y demeurer dans la liberté. Celui donc qui veut devenir le disciple de ce Maître, qu'il voie l'habitation de son Maître dans le monde et qu'il soit comme lui dans la créature : le Maître du monde a été un étranger et un pèlerin dans le monde, et les serviteurs doivent être comme le Maître. (242) Et vois combien il avait renoncé aux choses humaines, alors que la plénitude tout entière était rassemblée en lui, puisqu'il n'a même pas eu le nid ou la tanière de l'animal et de l'oiseau : *Les renards ont des tanières et l'oiseau du ciel un toit, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*²¹.

Ta règle est tracée par la parole de ton Maître, ô disciple : ce qu'il n'avait pas, ne l'aie pas, et ce qu'il ne possédait pas, ne le possède pas non plus. Ce n'est pas à la forme extérieure que l'on reconnaît les disciples, mais à la conformité et à l'accord des œuvres, et parce qu'ils s'avancent sur les traces de leur maître et qu'ils

20. Phil., 2, 7.

21. Mt., 8, 20.

marchent dans le sentier qu'il a frayé pour eux. Si le chemin n'était pas frayé et que les traces de notre Dieu ne s'y voyaient pas, il y aurait peut-être une excuse pour les paresseux à qui sont chères les entraves du monde; mais, voici, le sentier est visible, le chemin est connu, et tout le monde voit les pas qui y sont dans la lumière de la vérité; et si quelqu'un ne les voit pas et ne pose pas ses pieds sur eux, il est certain que c'est parce qu'il est privé de la lumière indicatrice de la foi; il pense s'avancer dans le chemin et il marche en dehors, dans une fausse route. Ce que t'a dit Jésus, qu'il n'avait pas de lieu où reposer sa tête, c'est pour t'apprendre à n'en pas avoir non plus; il a dit : Les renards ont des tanières, et l'oiseau du ciel un toit; si donc tu possèdes une maison, (243) tu leur ressembles, et si tu as une habitation dans le monde, tu es l'égal des animaux et de l'oiseau, comme cette parole l'a enseigné clairement; mais si tu renonces à tout ce qu'il y a dans le monde et que tu n'as pas où reposer la tête sur la terre, tu ressembles à Dieu.

Le Maître a dépeint et montré à ses disciples dans sa personne ce qu'il voulait qu'ils soient, et il nous a confirmé son enseignement par ses œuvres, comme il est écrit à son sujet : *Il a commencé à faire et à enseigner* depuis le baptême de Jean *jusqu'au jour où il est monté*²². Les règles excellentes qu'il a montrées dans sa personne étaient de belles œuvres. Et bien que ressusciter les morts, purifier les lépreux, ouvrir les yeux des aveugles, faire courir les boiteux, faire étendre les bras aux manchots, redresser les bossus, chasser les démons, marcher sur les flots, faire taire les vents, ce soit des œuvres, parce que ce sont des signes et des miracles, cependant, l'écrivain appelle œuvre jointe à l'enseignement la règle spirituelle qui se voyait dans la personne du Christ. Il est venu pour faire le bien et non pour faire des signes; son enseignement était donc

22. Cf. Act., 1, 1.

la règle spirituelle, et c'est cet enseignement qu'il a commencé à faire, pour nous montrer le modèle de la perfection. Il a laissé le monde et toute l'occupation d'entre les hommes aussitôt après le baptême de Jean, (244) et il est sorti au désert.

Jusqu'au baptême, c'était une autre règle qu'il accomplissait : il observait tout ce qui appartient à la loi ancienne pour payer la dette à cause de laquelle toute notre race a été assujettie à la servitude du péché, de la loi, et de la mort. Jésus a observé dans sa personne tout ce que doivent faire ceux qui se conduisent justement dans le monde : il montait au temple, il faisait des offrandes, il était soumis aux prêtres, il accomplissait tout ce qui est écrit dans la loi. Et il l'a fait pour deux raisons : pour payer la dette, et pour apprendre à ceux qui sont dans le monde à s'appliquer à la justice de la loi et à servir Dieu par les observances de la loi. Il n'a laissé aucune des petites choses de la loi sans les avoir observées, pour apprendre à ceux qui sont dans le monde à observer tout ce qui leur est commandé dans leur sujétion.

Car celui qui est encore entravé par la règle du monde et par le souci qu'ont les hommes de recevoir et de donner, est sous la loi, et c'est celui qui renonce au monde et qui en sort qui est au-dessus du monde et nécessairement au-dessus de la loi aussi, parce que la loi n'a pas le pouvoir d'assujettir ceux qui sont au-dessus du monde. Celui qui est dans le lieu de la servitude est conduit par la contrainte de la loi; et celui qui est dans le lieu (245) de la liberté est comme un homme libre dans toutes ses occupations : il fait le bien volontairement, comme un homme libre qui agit de sa propre autorité, et non comme celui qui est soumis au joug de la loi. En un mot, partout où il y a le mal, il y a aussi la loi avec le pouvoir de le réprimer et de l'empêcher, selon le témoignage du maître Paul qui dit : *La loi n'a pas été faite pour les justes, mais pour les iniques et les rebelles, pour ceux qui ne sont pas purs, pour ceux qui frappent leurs parents,*

*pour les meurtriers, les adultères, les fornicateurs*²³, et le reste. C'est donc sur ceux-là que règne la loi.

Mais alors que nous voulions montrer que seuls les parfaits sont au-dessus de la loi, parce qu'ils se conduisent spirituellement, Paul enseigne que les justes, qui sont au-dessous des parfaits, sont aussi affranchis de la loi, parce qu'ils ne font pas le bien par crainte de la loi mais pour accomplir la loi. Celui qui ne tue pas de crainte d'être mis à mort, alors que, dans son esprit, il est prêt au meurtre, est un meurtrier; celui qui ne commet pas l'adultère bien qu'il désire le commettre, mais parce qu'il a peur d'être condamné par le juge et livré à la loi, est un adultère; celui qui songe à nuire et s'en retient par crainte des châtimens qui sont ordonnés par les lois, a fait tout le mal dans sa volonté. Mais les justes se retiennent de faire le mal, non pas parce qu'ils craignent de le voir arriver chez eux, mais pour ne pas exciter la colère de Dieu par une action qui ne lui plaît pas. (246) Il y a donc ceux qui se retiennent de faire le mal parce qu'ils craignent le mal, et il y a ceux qui s'en retiennent parce qu'ils aiment le bien et qu'on ne peut pas faire le bien si l'on ne cesse de faire le mal.

Jusqu'au baptême, donc, Notre-Seigneur a transmis aux hommes la règle de la justice de la loi, pour qu'ils fassent le bien qui est écrit dans la loi, qu'ils fassent des offrandes de leurs biens à Dieu, qu'ils fassent des vœux et les accomplissent, qu'ils soient continuellement dans le temple de Dieu, qu'ils reçoivent avec foi les bénédictions des prêtres, que les enfants soient soumis aux parents et les servent, qu'ils cherchent aussi la parole de la vie, qu'ils apprennent des maîtres tout ce qu'ils ont besoin de savoir pour faire le bien, qu'ils obéissent et soient soumis aux prophètes. C'est là toute la justice qui convient aux fidèles qui possèdent des biens dans le monde, pourvu qu'ils songent plus à l'amasser qu'à amasser des biens, et c'est cette justice

23. I Tim., 1, 9 sq.

que Notre-Seigneur a transmise dans la règle de son Évangile depuis le commencement jusqu'au baptême.

Et chaque chose, il l'a faite pour nous apprendre la faire comme lui : il a été purifié selon le commandement de la loi pour apprendre aux fidèles à se purifier de l'iniquité; il a été circoncis pour qu'eux aussi soient circoncis et rejettent d'eux l'incirconcision du cœur et retranchent de leur personne le service de toutes les convoitises; il est monté au temple en portant des offrandes pour leur frayer le chemin et qu'ils courent à la maison de Dieu en portant leurs vœux et leurs offrandes; (247) il a été offert au prêtre pour qu'il le bénisse et prie pour lui, bien que lui-même, prêtre par l'Esprit, eût à lui dire des choses autrement magnifiques, mais pour montrer aux fidèles à demander aussi la prière des prêtres et à incliner leurs têtes et celles de leurs enfants pour avoir leur bénédiction; il montait chaque année au temple, ainsi qu'il est écrit à son sujet, pour enseigner aux fidèles à courir à toute heure au temple de Dieu; il faisait les fêtes selon les règles pour t'inciter à faire avec discernement les fêtes de l'Église et à accomplir les fêtes selon toutes les règles; il était assis au milieu des docteurs, il les écoutait, il les interrogeait, il inclinait l'oreille et il recevait l'enseignement pour que tu écoutes, toi aussi, et que tu interroges, et que tu prêtes constamment l'oreille pour entendre les commandements divins, et que tu demandes et que tu apprennes ce qui est utile à ta vie, même de ceux qui te sont inférieurs dans la science, comme il faisait lui-même quand il apprenait des docteurs la loi qu'il leur avait donnée; et enfin, quand il vit tous les pécheurs courir au baptême de Jean, le prophète de Dieu, il alla, lui aussi, avec eux, incliner la tête sous la main du prédicateur, et il accepta d'être baptisé comme s'il en avait eu besoin par celui qui avait besoin de lui; il laissa l'habitation des hommes et courut au désert (248) vers Jean avec toutes les foules pour apprendre à ceux qui sont maîtres de biens et aux habitants du monde à aller vers les saints et à courir vers

les solitaires, à honorer les prophètes et les justes et à obéir aux avertissements de leurs paroles avec le discernement de leur foi. C'est cette justice que notre Sauveur a transmise et cette règle qu'il a montrée aux fidèles dans le temps qui va jusqu'au baptême, et ce sont ceux qui possèdent des biens qu'il a exhortés à acquérir ce bien-là.

Cette règle-là, il ne l'a pas donnée aux solitaires ni aux parfaits. Car à quel temple peut-il aller, l'homme spirituel, alors qu'il est lui-même le temple de Dieu? De quelle habitation peut-il courir à la maison de Dieu, alors qu'il n'a pas même un toit dans le monde pour y habiter? De quoi fera-t-il des offrandes et accomplira-t-il des vœux, alors qu'il ne possède rien dans la créature? De quoi revêtira-t-il ceux qui sont nus et où recevra-t-il les étrangers, alors que lui-même est étranger et nu? Quel mal retranchera-t-il et rejettera-t-il de lui, alors qu'il est parfait et accompli en tout bien? Qui interrogera-t-il et de qui apprendra-t-il, alors qu'il n'a absolument aucune conversation avec les hommes, et que s'il a besoin d'apprendre, c'est l'Esprit de Dieu au lieu d'un homme qui l'enseigne?

Donc, l'enseignement qui va jusqu'au baptême a été transmis aux fidèles (249) qui sont dans le monde, qui possèdent des biens, et qui sont justes de la justice de la loi, afin qu'ils ne soient pas privés du bien qui convient au lieu où ils sont. Et parce que le Christ est toute chose, et que tout est en lui, et que tout est dans sa main, et que tout est à cause de lui, il a montré cette règle-là dans sa personne; et si elle est inférieure à celle de la perfection, cependant, même ainsi, il l'a accomplie pour donner à tous un enseignement selon leur mesure et leur offrir une belle règle selon leur degré et leur ordre. Car il est impossible d'être sauvé si l'on ne fait pas le bien, et les biens sont différents l'un de l'autre, et les commandements différents comme les biens.

Il est écrit qu'avant son baptême Jésus était soumis à ses parents : *Il retourna avec eux à Nazareth et il leur*

était soumis²⁴; mais vois qu'après son baptême, lorsqu'il transmettait aux hommes une règle plus parfaite, il ne consentait plus à reconnaître ses parents selon la chair : *Qui est ma mère, et qui sont mes frères*²⁵, disait-il à celui qui l'avait appelé. Alors qu'avant le baptême il obéissait à ses parents et leur était soumis, après le baptême, lorsqu'il enseignait la règle des spirituels, il dit qu'il ne les connaissait pas : ils l'appelèrent pour qu'il sortît avec eux, et il n'y consentit pas; (250) sa mère lui parla et il ne l'écouta pas, parce qu'il accomplissait maintenant la volonté du Père et non d'humbles commandements. S'il avait fait cela avant le baptême, lorsqu'il observait la loi, et qu'appelé par sa mère il ne lui eût pas obéi, il eut transgressé la loi; mais maintenant, non, à moins de montrer qu'il obéissait au père de la nature plutôt qu'au père de la grâce; il a appris, au contraire, aux parfaits à obéir au père de la grâce plutôt qu'aux parents de la nature : *Je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé*²⁶... *Je suis descendu des cieux non pas pour faire ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé*²⁷. Il a dit cela dans le temps qu'il enseignait la perfection afin que les spirituels qui sont en dehors du monde sachent par là que ce n'est pas seulement aux parents de la nature qu'ils n'ont pas à obéir et à se soumettre, mais encore à leur propre volonté, et qu'ils n'ont pas à consentir à leurs besoins et leurs plaisirs personnels, mais qu'ils ont à renoncer à eux-mêmes, comme il a été dit par le Sauveur : *Celui qui ne renonce pas à lui-même ne peut devenir mon disciple*²⁸.

Il est écrit que trois jours après son retour du désert, Jésus fut invité à une noce, lui et sa mère et ses frères et ses disciples²⁹; (251) et comme il manqua du vin pour les invités, sa mère lui dit : Ils n'ont plus de vin.

24. Luc, 2, 51.

25. Mt., 12, 48; cf. Luc, 8, 19.

26. Jn, 5,

30. 1 sq.

27. Jn, 6, 38.

28. Luc, 14, 26.

29. Cf. Jn, 2,

Elle lui parlait avec autorité, comme une mère, selon son ancienne habitude; mais Jésus réprima cette liberté en enseignant qu'il avait payé la dette de l'honneur dû aux parents et qu'il ne leur était pas soumis comme précédemment. Et vois par quelle réprimande il enlève à sa mère son ancienne autorité : *Qu'y a-t-il à moi et à toi*³⁰, femme? Parole pleine d'indignation. Et avec raison, parce qu'il donnait dans cette parole un exemple pour les parfaits, afin qu'ils ne se conduisent pas par la loi des parents de la nature, une fois en dehors du monde où habitent leurs parents. Car Marie était dans une règle, et Jésus dans une autre, elle, dans la règle de la loi, et lui dans la règle de l'Esprit; et il n'était pas bien que dans la règle de l'Esprit il fût commandé par celle qui était encore dans la règle de la loi. Marie a commandé comme si elle avait encore eu autorité, et Jésus lui a répondu comme étant désormais dans la liberté. Marie dit : Ils n'ont plus de vin; elle parle avec l'autorité d'une mère. Jésus répond : *Qu'y a-t-il à toi et à moi, femme?* Il lui parle comme à une étrangère et non comme à sa mère; car il n'a pas dit : *Qu'y a-t-il à toi et à moi, ma mère, mais : Qu'y a-t-il à toi et à moi, femme.* Tu es devenue ma mère par la grâce, (252) et je suis né de toi, et je t'ai été soumis, et je t'ai obéi à cause de l'Économie et non parce que je te le devais naturellement. Je ne tiens pas mon commencement de toi, pour te remercier d'être venu à l'existence grâce à toi; tu ne m'as pas porté dans ton sein ni enfanté dans les douleurs; tu ne m'as pas élevé comme si j'en avais eu besoin pour que je t'en récompense; je t'ai donné tout ce que tu m'as donné; tu m'as conçu, porté dans ton sein, enfanté, pris et élevé par ma puissance; si je t'ai obéi et t'ai été soumis, ce n'était pas pour te payer ce que je ne te devais pas, mais pour payer la dette et accomplir la loi à la place de tous les fils qui ont résisté aux parents; et maintenant que

30. Cf. Introduction à cette homélie, p. 216.

j'ai payé la dette et que j'ai accompli l'Économie légale, qu'y a-t-il à toi et à moi, femme?

Cette parole ressemble à celle-ci : Qui est ma mère? et à celle que Jésus a dite à Jean : *Voici ta mère*, et qu'il a dite à Marie : *Voici ton fils*³¹, et comme celle-ci encore, lorsque ses frères voulaient l'emmener avec eux à la fête à Jérusalem, selon la coutume qu'il observait avant le baptême : il supprima cette coutume en disant : *Vous, montez à la fête; quant à moi, je n'y monte pas*³²; et après (253) les avoir renvoyés sans être monté avec eux, il monta seul au milieu de la fête; et ce n'était pas contraire à ce qu'il avait dit : Je ne monte pas; car il avait dit : Je ne monte pas comme un sujet; parce que, eux, ils montaient comme les sujets de la loi et pour faire les œuvres de la loi, tandis que Jésus montait de sa propre autorité et pour rassembler des invités à une fête nouvelle. En disant : Je ne monte pas, il a montré deux choses : qu'il n'était le sujet ni des parents ni de la loi; parce que celui qui est le sujet des parents fait ce qu'ils lui commandent, et celui qui est sous la loi et observe ses commandements était tenu de monter dès le commencement de la fête, comme faisaient tous les Juifs; ils montaient même en avance de quelques jours pour se purifier et arriver purs le premier jour de la fête. Or, Jésus n'a fait aucune de ces choses : il n'est pas monté avec eux pour montrer qu'il ne leur était pas soumis, ni dès le commencement de la fête, pour enseigner qu'il ne montait pas pour observer la fête; il est monté au milieu volontairement et après avoir dit à ses parents : Je ne monte pas, comme il avait fait à la noce de Cana, où, après avoir dit à Marie : *Qu'y a-t-il à moi et à toi, femme*, ce qui signifiait qu'il ne lui obéissait pas, il a fait ce qu'elle voulait (254), non parce qu'elle le lui avait commandé, mais de son autorité, et parce que le temps était venu de montrer par des signes qu'il était et de faire connaître sa gloire et de rassembler ses

31. Jn, 19, 26.

32. Jn, 7, 8.

disciples : désormais libre, il fait toute chose avec autorité, et non selon la faiblesse humaine ni la sujétion aux parents ni le commandement de la loi.

Dans ce que nous venons de dire, nous nous sommes référés au Livre Saint : il faut donc que le lecteur³³ le considère aussi en lisant notre traité et voie que c'est bien le sens des paroles que nous avons citées; c'est pour le souligner que nous avons expliqué les paroles séparément l'une de l'autre et marqué la différence des deux règles dont la première va jusqu'au baptême et la seconde du baptême à la croix. Toute la justice est définie dans ces deux règles : servir Dieu de notre personne, ou le servir de nos biens. Le service de nos biens est une justice qui est en dehors de nous, et le service de notre personne, c'est notre perfection. Car autre est la justice de la loi, et autre la justice du Christ : la justice de la loi va jusqu'au baptême, et la justice du Christ va depuis le baptême jusqu'à la croix; et à partir de la croix et au-delà, ce sont des délices et une vie qui sont au-dessus du monde; Jésus est parvenu au baptême à la limite de la justice de la loi (255); et à partir de là jusqu'à la croix, il est allé à la limite de la perfection spirituelle et au bonheur parfait qu'il a apporté à la créature.

Il faut que nous comprenions par là que tous les hommes qui font le bien dans le monde sont comme les anciens justes, c'est-à-dire comme Abraham, Isaac et Jacob et tous les justes et prophètes anciens. La justice de la loi est celle de l'homme qui sert Dieu dans le monde : il habille ceux qui sont nus, il apaise ceux qui sont tourmentés, il reçoit les étrangers dans sa maison, il visite les malades, il court vers les saints, les solitaires et les moines, il s'assigne des temps pour la prière, il est continuellement dans le temple de Dieu, il ne prête pas à intérêt et à usure, il ne désire pas le bien d'autrui, il est soumis à ses parents, il

33. Ce terme montre que ce qui suit est une note ajoutée lors de l'édition des homélies. Cf. Introduction générale, p. 13.

obéit et fait honneur aux prêtres et aux maîtres, il fait le bien envers tout le monde, c'est-à-dire qu'il fait aux autres ce qu'il veut qu'on lui fasse. C'est la justice qu'enseignait l'ancienne loi, que Notre-Seigneur a accomplie jusqu'au baptême, et que sont tenus de faire tous les fidèles qui n'ont pas encore renoncé à (256) leurs biens. Et la règle spirituelle et la perfection est celle que Jésus nous a enseignée à partir du baptême et jusqu'à la croix, afin que nous la méritions tous par sa grâce, parce que c'est à lui qu'est la gloire pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA HUITIÈME HOMÉLIE
 QUI EST SUR LE RENONCEMENT,
 ET QUI A ÉTÉ COMPOSÉE
 PAR LE BIENHEUREUX MAR PHILOXÈNE,
 ÉVÊQUE DE MABBOUG

(257) NEUVIÈME HOMÉLIE SUR LE PREMIER OBJET
 DU RENONCEMENT, D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES
 DES LIVRES SAINTS ET L'EXEMPLE DES PRE-
 MIERS DISCIPLES, ET DANS LAQUELLE IL EN-
 SEIGNE QU'A MOINS DE QUITTER LE MONDE,
 ON NE PEUT DEVENIR UN PARFAIT DISCIPLE
 DU CHRIST NI AVOIR PART AU MYSTÈRE DE
 LA SCIENCE DIVINE.

La sortie du Christ, Notre-Seigneur, dans le désert, est le meilleur exemple que nous ayons pour apprendre le renoncement. De même qu'il s'en est allé de l'habitation des hommes pour combattre la force adverse, de même, nous aussi, sortons du monde pour faire la guerre à Satan, sans que rien du monde ne sorte avec nous, si ce n'est seulement notre armure spirituelle qui n'est pas du monde. Jésus est donc sorti aussitôt après le baptême, et il a laissé le monde et tout ce qui y est, (258) et il est sorti seul, avec sa propre force, pour livrer la guerre au calomniateur. Il est écrit qu'il avait en lui l'Esprit-Saint qui l'avait fait sortir au désert, non pas parce qu'il avait besoin de la force de l'Esprit, lui qui est l'égal de l'Esprit et qui le donne aux autres pour vaincre, mais afin d'entraîner ceux qui sortent du monde après la perfection et leur apprendre d'avance que la force de l'Esprit accompagne leur sortie, aide leur lutte et couronne leur combat. Les disciples qui abandonnent la compagnie du monde sont aussitôt aidés de l'Esprit, et lors-

qu'ils ont méprisé les secours humains, ils trouvent les secours célestes, et dès qu'ils rejettent la force corporelle, la force spirituelle les accompagne aussitôt.

Notre-Seigneur a fini le chemin de la justice de la loi au baptême et il a commencé le chemin de sa règle à partir du Jourdain. Jusqu'au Jourdain, c'était la servitude, c'est-à-dire qu'il obéissait à la loi comme un serviteur; à partir de là, c'était la liberté et il enseignait sa règle et non les commandements de la loi. Jésus est né de nouveau par le baptême, et la région spirituelle l'a reçu des entrailles de la loi, comme il a dit lui-même : *Si quelqu'un ne naît de nouveau (259) il ne peut voir le royaume de Dieu*¹. C'est à cause de cela qu'il a commencé à prêcher le royaume des cieux après son baptême. Et celui qui veut devenir parfait disciple du Christ le devient dans cet ordre-là : il abandonne le monde, il naît du monde corporel au monde spirituel, de la richesse à la pauvreté, des plaisirs aux austérités, de la famille à la privation des parents, du grand nombre des amis à la solitude, de ce qui plaît à ce qui déplaît, de la règle corporelle à la règle spirituelle, de la conversation avec les hommes à la conversation avec Dieu, d'une science à une autre science, d'une course à une autre course. En un mot, l'homme naît d'une vie à une autre quand il passe de la règle du monde à la règle du Christ et d'être maître de biens au renoncement que Dieu lui demande. Et de même que lorsque l'homme est dans le monde, la règle dans laquelle il est lui demande de faire toutes les choses du monde, de même, lorsque l'homme s'en est allé du monde et qu'il est sorti après Jésus, il lui est demandé de faire toutes les choses de la règle spirituelle, selon l'ordre du lieu où il est venu. Car c'est une autre vie de quitter le monde et l'homme ancien et ses pensées propres et l'erreur et l'ignorance.

Il est dit que l'homme quitte le monde lorsqu'il renonce à tout ce qui y est, qu'il distribue complète-

1. Jn, 3, 3.

ment (260) sa richesse et ses biens à ceux qui sont dans le besoin et qu'il abandonne le monde et sort nu avec sa personne seulement comme il est sorti des entrailles. Car l'habitation du monde est pour l'homme comme les entrailles de la nature pour le foetus qui y est porté; et de même que, dans les entrailles, le foetus est dans les ténèbres et dans un lieu obscur et humide où il ne sent aucune des choses de ce monde et où ne monte à son esprit rien de ce qu'il y a dans la créature et dans le lieu du monde qui est en dehors des entrailles, de même aussi, l'homme qui est enfermé dans la règle du monde comme dans des entrailles, dont le discernement est caché dans l'obscurité de ses soucis, et l'intelligence enfouie dans les ténèbres des préoccupations humaines, ne peut sentir le bonheur et les richesses de la règle du Christ, et il ne voit pas les choses spirituelles tant que son discernement est caché dans l'obscurité des choses corporelles. Et de même que le foetus n'entre dans la créature qu'en sortant des entrailles, de même aussi, l'homme n'entre dans la règle spirituelle qu'en s'en allant complètement du monde : comme le foetus laisse les entrailles et vient en dehors d'elles, l'homme abandonne le monde et sort en dehors de lui; le monde est sur le modèle des entrailles : l'homme quitte le monde comme le foetus quitte les entrailles.

Le foetus, lorsqu'il est conçu, est parfait et accompli dans la constitution de sa nature, avec tous ses sens et ses membres, mais il ne se sert pas d'eux dans la fonction de leur nature, parce qu'ils ne reçoivent pas (261) la croissance et la force nécessaires pour cela dans les entrailles; lorsqu'il est sorti des entrailles et venu au monde, son corps y reçoit la croissance, avec tous les sens et les membres qui sont en lui, et, à mesure qu'il grandit, les goûts et l'expérience de tout ce qui est dans le monde; et tous ses membres se servent valablement de la fonction de leur nature : l'œil, de la vue; l'oreille, de l'ouïe; le palais, du goût; les narines, de l'odorat; la langue, de la pa-

role; les mains, du travail; les pieds, de la marche; le corps tout entier, du toucher; le cœur, du discernement; le foie, de l'ardeur; la bile, de la perspicacité; les reins, de la compréhension; la rate, de la crainte; le cerveau, de l'intelligence et de la prudence; avec le reste des membres qui sont dans le monde : par la croissance, ils viennent peu à peu à la mesure de leur taille parfaite et sont remplis de la force de leur fonction; l'homme est achevé corporellement dans le monde, parce qu'il naît des entrailles pour le monde, et le monde le reçoit et le remplit de toute sa science. C'est ainsi que les choses se passent pour l'homme spirituel : il commence par être foetus, puis il sort des entrailles, et peu à peu, il est achevé et devient *un homme parfait à la taille de la plénitude du Christ*², comme il est écrit. Il commence d'abord par être conçu comme le foetus de la nature : celui-ci est formé dans la matrice par la semence et le sang, et l'homme spirituel dans les eaux du baptême par le feu et l'Esprit; le foetus de la nature (262) passe du néant à l'être, et le foetus spirituel, de ne pas être fils à être fils de Dieu et spirituel; le foetus de la nature, une fois fait de ce qu'il n'était pas, se forme peu à peu, et tous ses membres reçoivent la croissance à la mesure qui leur est imposée dans les entrailles, et l'homme spirituel, une fois conçu fils de Dieu de ce qu'il était serviteur et corporel, grandit dans le monde comme dans des entrailles à la mesure de la justice du monde; enfin le foetus de la nature sort des entrailles et vient au monde, et le foetus spirituel, lorsqu'il a accompli toute la justice de la loi dans le monde comme dans les entrailles, sort du monde par une nouvelle naissance; il entre alors dans un autre monde qui est le lieu de la justice du Christ, et il reçoit une autre croissance et devient accompli, non pas dans le corps de la justice qui croissait dans le monde mais

2. Eph., 4, 13.

dans la personne spirituelle qui parviendra à la perfection de la plénitude du Christ.

Imagine donc le baptême comme des entrailles, et le baptisé qui devient fils de Dieu de ce qu'il n'était pas fils, comme le foetus de la nature qui est de ce qu'il n'était pas, et le passage de la nature corporelle (263) à la nature spirituelle comme le passage de la semence et du sang à un corps organisé avec tous ses membres. Le foetus spirituel est conçu par le baptême avec tous ses membres et ses sens spirituels comme le foetus de la nature est conçu par les entrailles avec tous ses membres et ses sens corporels. Et de même que le foetus de la nature grandit à la mesure qui lui est fixée dans les entrailles, de même le foetus spirituel grandit dans le monde après y avoir été conçu par le baptême à la mesure de la justice du monde. Et de même que le foetus de la nature ne peut pas recevoir dans les entrailles la croissance qui a lieu hors des entrailles et y devenir un homme achevé, parce que cela lui sera donné dans le monde après sa naissance, de même, l'homme spirituel ne peut pas être rempli de la perfection spirituelle et parvenir à la taille d'un homme achevé tant qu'il reste dans le monde comme dans des entrailles : il est nécessaire qu'il naisse d'abord et qu'il quitte le monde tout entier comme le foetus de la nature quitte les entrailles, et c'est alors qu'il recevra l'autre croissance qui le fera venir à la perfection spirituelle.

Toute la justice que l'homme pratique dans le monde et toutes les bonnes actions qu'il y fait sont comme les membres du foetus dans les entrailles : tant qu'il grandit (264) et se fortifie dans cette justice, il ne dépasse pas la taille d'un foetus, parce qu'il est enfermé dans le monde comme le foetus dans les entrailles; le foetus ne peut pas devenir un homme dans les entrailles, et l'homme ne peut pas devenir parfait dans le monde; quelle que soit la taille du foetus dans les entrailles, la mesure de sa croissance est limitée à la dimension des entrailles, et quelle

que soit la justice de l'homme dans le monde, sa mesure est limitée aux entrailles du monde dans lesquelles il habite. Tant que l'homme est porté dans les entrailles de la nature, on l'appelle foetus et conception, et lorsqu'il est né, on lui donne de nouveaux noms : nouveau-né, petit enfant, enfant, jeune homme, homme fait; de même, tant que le foetus spirituel est dans le monde, et que grandissent tous les membres de la justice, dans la mesure où il se fortifie, se lie, s'affermir et grandit, on l'appelle honnête, juste, charitable, libéral, avec le reste des noms qui conviennent à la bonne conduite dans le monde; mais quand il est né du monde, et que, ses formes étant achevées dans les premiers membres que nous avons énumérés, il est sorti dans le lieu tout autre de la règle du Christ, comme le foetus qui sort des entrailles, ces noms-là lui sont enlevés, et on l'appelle par d'autres noms qui conviennent au nouveau lieu (265) dans lequel il est sorti : on l'appelle renoncé, libre, abstinent, ascète, vénérable, crucifié au monde, patient, longanime, spirituel, imitateur du Christ, homme parfait, homme de Dieu, fils chéri, héritier des biens de son Père, compagnon de Jésus, portant la croix sur son épaule, mort au monde, ressuscité à Dieu, revêtu du Christ, homme de l'Esprit, ange de chair, connaissant les mystères du Christ, sage de Dieu. C'est de ces noms et de semblables qu'il convient d'appeler l'homme qui naît du monde pour être élevé dans le lieu de la connaissance du Christ.

Lorsque le foetus de la nature naît des entrailles, bien qu'il les quitte, cependant, la membrane dont il y était revêtu l'accompagne et sort avec lui; et lorsqu'il est né, elle est coupée et rejetée de lui avec le reste des choses superflues qui sont attachées à lui, et la personne de l'homme apparaît seule, libérée de tout ce qui n'est pas elle. Il en est de même lorsque l'homme sort du monde : bien qu'il le quitte comme des entrailles, cependant, il sort revêtu des passions de sa personne et des convoitises de son corps comme le

foetus de sa membrane. Car ni la membrane ne pouvait être enlevée du foetus quand il était dans les entrailles, ni l'homme ne pouvait quitter les passions anciennes dont il est revêtu (266) comme d'une membrane quand il était dans les entrailles du monde : c'est après la naissance du foetus qu'on enlève de lui sa membrane, et c'est après que l'homme est né de la règle corporelle du monde qu'il peut quitter et rejeter de lui les passions odieuses de l'homme ancien comme une membrane. Et de même que le foetus ne peut pas recevoir la croissance virile tant qu'il est enveloppé dans sa membrane, et que c'est seulement lorsqu'elle a été enlevée de lui et qu'il est apparu libre dans sa personne qu'il commence à croître à la taille de sa nature, de même aussi, l'homme qui est encore revêtu des passions odieuses ne peut pas grandir à la taille spirituelle, et c'est seulement lorsqu'il les a quittées et rejetées de lui, et qu'il a retranché tous les membres du corps du péché, ces passions odieuses, que sa taille commence à prendre la croissance, et que d'autres membres, les nouveaux, ceux de l'homme nouveau et spirituel, commencent à lui pousser au lieu des membres anciens qui ont été retranchés de lui; et dans la mesure où l'homme ancien quitte la place et disparaît, dans la même mesure se trouve et se révèle à la lumière l'homme nouveau.

Bien que nous ayons quitté l'homme ancien par le baptême, selon l'enseignement de Paul, et que nous ayons revêtu le nouveau à sa place, cependant nous n'avons senti ni quand nous avons quitté ni quand nous avons revêtu, parce que c'est la grâce qui a opéré les deux choses. (267) Le mystère s'est opéré en nous à ce moment-là par l'audition de la foi seulement; il s'agit maintenant de vouloir quitter l'homme ancien et de sentir que nous le quittons par notre travail et notre fatigue et non par l'audition de la foi seulement, par l'expérience, par les souffrances et les larmes, par l'amour de Dieu et les prières pures, par des demandes continuelles et l'admiration et la contemplation de

la majesté de Dieu, par une course rapide de l'homme caché vers le Seigneur. C'est par ces moyens et de semblables que nous revêtons l'homme nouveau avec diligence, non pas par l'audition de l'oreille seulement, mais par notre sentiment et l'expérience véritable de la science spirituelle.

C'est à partir de ce moment-là, c'est dans ce lieu-là que l'homme commence à grandir dans la science qui est au-dessus du monde et où il y a de la place pour la taille à laquelle il grandira et pour l'étendre jusqu'à la hauteur de la Majesté. Car tant que les passions odieuses sont enroulées sur quelqu'un comme la membrane et que les membres de l'homme nouveau sont entravés par elles, la croissance est empêchée et l'homme ne peut pas parvenir à la taille du Christ au sujet de laquelle Paul a dit : Grandissons tous et devenons un seul corps par la connaissance du Fils de Dieu et un seul homme parfait à la mesure de la taille de la plénitude du Christ³. Et il n'est pas possible de parvenir à cette mesure à moins (268) de sortir du monde; on ne peut pas acquérir cette science et sentir la majesté de ce qui est donné par le Christ à moins d'avoir quitté d'abord toute la règle corporelle.

Par le baptême, nous avons quitté l'homme ancien et revêtu le nouveau, nous avons quitté la servitude pour la liberté, la corporalité pour la spiritualité, le péché pour la justice, et choses semblables, mais tout cela, par l'audition de la foi seulement; et bien que tout cela ait eu lieu chez nous réellement par la naissance du baptême, cependant, tout cela est resté étranger à notre sentiment. Et maintenant que nous sommes parvenus à l'âge qui discerne le bien du mal, c'est par notre volonté et notre application qu'il nous faut quitter le mal et revêtir le bien, quitter l'iniquité pour la justice, la fraude pour la générosité, la cruauté pour la miséricorde, la dureté pour la douceur, la rapacité pour la clémence, et beaucoup de choses sem-

3. Cf. Eph., 4, 13.

blables. Tout cela a lieu chez nous par la volonté de craindre Dieu et de combattre le monde et c'est peu à peu que l'homme grandit par ces choses jusqu'à ce qu'il quitte le monde entier parfaitement et qu'il renonce à tout ce qui y est et qu'il soit libre dans sa propre personne et qu'on le voie dans le monde de la règle du Christ, comme le foetus quitte les entrailles et vient en dehors d'elles.

Lorsque l'homme a quitté le (269) monde, de la manière que je viens de dire, et qu'il a renoncé parfaitement à tout ce qui se voit, il commence à quitter les passions mauvaises qui sont en lui, l'adultère, la fornication, la glotonnerie, l'intempérance, la gourmandise, l'ivrognerie, qui sont les convoitises destructrices de la vertu. Et lorsqu'il a rejeté ces choses réellement de ses membres corporels, il commence encore à les éloigner des pensées, et de même qu'il les a écartées du corps, à les retrancher aussi de l'âme, afin de ne les faire ni par les membres extérieurs ni par les pensées intérieures. Et après qu'il a éloigné de l'âme les pensées odieuses, il en éloigne encore l'ignorance, l'erreur et l'illusion qui naissent au service des convoitises, c'est-à-dire quand le cœur s'endurcit dans les délices et les voluptés.

Lorsque l'homme a quitté les convoitises du corps, il court par un regard pur vers Dieu pour se soustraire même aux besoins du corps. Car le cœur s'endurcit non seulement par le service des convoitises mais encore lorsque le corps reçoit à plein ses besoins et que l'intelligence n'est pas lavée et purifiée de la corporalité. Si le besoin est mesuré, il garde donc au moins le milieu; et si le corps occupe le milieu, il n'est pas (270) pleinement soumis aux volontés de l'âme; car le milieu indique l'égalité des deux côtés, et comme l'aiguille qui est placée au milieu de la balance indique l'égalité de poids des deux plateaux, de même le corps qui est au milieu est à poids égal avec l'âme; et tant qu'il lui est égal, il n'est pas soumis au meilleur de ses volontés. Il est donc nécessaire d'amoindrir le

corps en lui donnant moins de nourriture qu'il n'en a besoin afin qu'il devienne soumis et obéissant à l'âme. Mais je cesse de parler de cela : j'en parlerai dans le traité qui vient après celui-ci. Ce qu'il nous faut comprendre ici, c'est que l'homme ne se revêt pas à moins de s'être dépouillé : pour nous revêtir de la règle spirituelle, il faut nous dépouiller de la règle corporelle; il faut quitter le monde pour s'avancer dans le chemin de la perfection.

Le renoncement est léger pour ceux qui l'acquièrent. On a raison de dire que devenir pauvre pour Dieu c'est s'enrichir, car la chose est ainsi. C'est pourquoi Notre-Seigneur a enlevé un joug pesant à ses disciples en les faisant renoncer à la richesse du monde : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui portez des fardeaux pesants (271) et je vous soulagerai*⁴. Et qui sont ceux-là, sinon ceux qui sont fatigués par les superfluités de la richesse et qui portent le joug pesant des soucis du monde? Quelle fatigue est plus pénible que de se fatiguer quand on vient se reposer? La recherche de la richesse humaine est un chemin qui n'a pas de fin dans la vie; autant on s'y avance, autant il s'allonge devant les pas; il n'y a rien qui le termine, sinon la mort. Si tu amasses la richesse pour te reposer après, même ton repos est une fatigue; et si le repos du monde est une fatigue, comment l'appellera-t-on? Si les suavités du monde et ses jouissances sont des travaux pesants, son travail, sa fatigue, comment l'appellera-t-on? Le monde est pesant par toute son occupation, et ceux qui portent ses fardeaux ne le sentent pas parce qu'ils l'aiment : ils se heurtent à lui comme des aveugles sans le discerner; ils portent de pesants fardeaux et ils les trouvent légers; ils se fatiguent à gagner des pertes sans le savoir. Et Notre-Seigneur, en les voyant se donner de la peine pour rien, les a appelés : Venez à moi et je vous soulagerai; il n'y a pas de repos à votre fa-

4. Mt., II, 28.

tigue, mais la fatigue fait naître de la fatigue et le travail fait sourdre du travail et la richesse amasse de la pauvreté; votre plaisir est un déplaisir, votre agrément, un désagrément, votre souffle, un essoufflement. Le chemin du désir de la richesse que vous avez frayé dans votre volonté n'a pas de fin; mais si vous venez à moi (272), le mien se termine à moi. Vous avez goûté le chemin du monde : goûtez maintenant le mien, et s'il ne vous plaît pas, vous le fuirez; vous avez porté les fardeaux pesants du monde et vous avez senti combien ils sont lourds : laissez-vous persuader et prenez sur vous mon joug; vous apprendrez par l'expérience combien il est doux et suave. Je ne ferai pas de vous des riches qui aurez besoin de beaucoup de choses, mais des riches véritables qui n'aurez besoin de rien; car ce n'est pas celui qui possède beaucoup qui est riche, mais celui qui n'a besoin de rien. Chez moi, si vous renoncez à tout, vous serez riches, tandis que dans le monde, autant vous posséderez, autant vous serez dans le besoin : lorsqu'un premier besoin est satisfait, la place est préparée par lui pour un deuxième, et quand on a trouvé ce qu'on cherchait, on cherche encore à trouver autre chose; lorsqu'un premier désir est satisfait, un large vide est ouvert à un autre désir plus grand que lui; si vous rassasiez les convoitises, elles vous affament; la faim vient en mangeant; plus le riche s'enrichit, plus il est pauvre; plus Mammon s'amasse, plus il veut s'amasser; plus on acquiert, plus on veut acquérir : si un homme acquérait la moitié du monde, son désir ne serait pas satisfait par cette acquisition : il désirerait acquérir le monde tout entier, s'il le pouvait; et quand il l'aurait acquis tout entier, ce qui n'est pas (273) possible, son désir ne s'arrêterait pas là, mais il désirerait encore acquérir un autre monde qui n'existe pas, et il se tourmenterait à la recherche de quelque chose qui n'est pas encore fait. Qui ne pleurera, c'est-à-dire qui ne rira à cette pensée qu'il est enchaîné par l'amour de ce qui n'existe pas? Venez donc à moi, vous

tous qui êtes fatigués par la richesse et reposez-vous dans la pauvreté; venez, les maîtres de biens et de possessions, et prenez plaisir au renoncement; venez, les amis du monde temporel, et prenez le goût du monde éternel. Vous avez expérimenté votre monde : venez expérimenter le mien; vous avez fait l'épreuve de votre richesse : venez éprouver ma pauvreté. Votre richesse est une richesse : ma pauvreté est la richesse; ce n'est pas une grande chose que la richesse soit appelée une richesse, mais ce qui est admirable et grand, c'est que la pauvreté est la richesse et l'humilité, la grandeur. Lorsque vous aurez expérimenté ma pauvreté, si elle ne vous est pas plus agréable et plus légère que votre richesse, vous retournerez prendre vos premiers fardeaux.

Notre-Seigneur nous a montré là qu'on ne peut porter le joug du Christ à moins d'avoir rejeté le fardeau du monde, parce que les deux jugs sont contraires l'un à l'autre. La justice peut s'acquérir dans la richesse, mais la perfection se trouve dans le renoncement. Tous ceux qui ont couru après la perfection, soit dans le Nouveau Testament soit dans l'Ancien, ont renoncé (274) à la richesse, et c'est ensuite qu'ils sont entrés dans le chemin de la perfection. Les apôtres, quand ils furent appelés par Notre-Seigneur, renoncèrent au monde tout entier, et c'est alors qu'ils sortirent après celui qui les avait appelés. Lui-même, Notre-Seigneur, nous a dépeint et montré dans sa personne la fin du chemin du monde et le commencement du chemin de la perfection et il a posé la limite des deux dans le Jourdain : c'est là qu'il a fini le chemin de la Loi dans lequel il s'avancait par l'observation de la Loi, et c'est à partir de là qu'il a commencé dans le chemin de la perfection qu'il a montrée dans sa personne pour l'apprendre à ceux qui l'aiment. Après avoir vaincu le monde et méprisé et rejeté tout ce qui y est, il est sorti pour combattre le dieu du monde, et comme il avait foulé aux pieds la citadelle de l'ennemi, il foula aux pieds sa personne aussi. Le Jourdain fut

pour lui le passage d'un monde à un autre, du monde corporel au monde spirituel et de la règle de la Loi à la règle de la nouvelle alliance. De même que la mer Rouge fut pour les Hébreux la fin de la servitude de l'Égypte et de la crainte des Égyptiens, l'acheminement vers la terre de la liberté où personne ne dominerait sur eux et où ils ne feraient la volonté de personne si ce n'est seulement de Dieu, de même aussi le Jourdain a été pour Jésus la fin de la servitude de la Loi et le commencement de la règle de la liberté. Et de même que le désert avait reçu les Juifs au sortir de la mer, de même aussi le désert l'a reçu au sortir du Jourdain; et dès lors, ce n'était plus la volonté de la Loi qu'il accomplissait mais la volonté parfaite (275) et complète de son Père, pour donner des commandements valides et montrer la règle spirituelle et parfaite dans laquelle il se complait.

Et sache que lorsque Jésus sortit au désert, il sortit seul, sans compagnie et sans aide, sans amis pour avoir soin de lui, sans choses précieuses, sans richesse, sans biens, sans vêtements, sans ornements : rien du monde, est-il écrit, ne sortit avec lui, si ce n'est seulement lui-même avec la compagnie de l'Esprit-Saint. Prends modèle de la sortie de ton Maître pour ta sortie du monde : sors, toi aussi, sans avoir sur toi rien du monde et l'Esprit-Saint t'accompagnera. Vois donc la liberté dans laquelle est sorti Jésus et sors comme lui, toi aussi : regarde jusqu'où la règle humaine est venue avec lui et où il l'a laissée, et laisse la règle du monde où il a laissé la règle de la Loi, et sors avec lui pour faire la guerre aux puissances de l'erreur, c'est-à-dire pour combattre le monde. Comme c'est l'habitude du monde de poursuivre ceux qui le laissent et se retirent de lui, lorsque tu seras sorti du monde, retourne-toi pour le combattre : sois crucifié en face de lui, te rappelant ce que Paul a dit : *Je suis crucifié au monde et le monde est crucifié à moi*⁵. Décharge-toi du far-

5. Gal., 6, 14.

deau du monde pour que te soit facile la guerre que tu prépares contre lui. Lave-toi dans les eaux de la science au lieu du Jourdain, et après t'être lavé, sors dans la règle de l'Esprit.

(276) Ce qui a eu lieu chez les Juifs est le modèle de ce qui se passe chez toi : de même que tous les maux des Égyptiens ont disparu des Hébreux, de même disparaissent de toi tous les maux du monde, ses superfluités et son fardeau, ses préoccupations et ses soucis. Jusqu'à la mer, les Hébreux travaillaient pour les Égyptiens, et à partir de la mer, pour Dieu, parce qu'ils furent séparés par la parole de Dieu : la servitude des Juifs en Égypte est le modèle de ta servitude dans le monde, et la liberté qu'ils reçurent dans le désert est l'exemple de la liberté que tu reçois après ta sortie du monde. L'Égypte agissait sur les Hébreux par l'argile et les briques, par la fatigue et les travaux pénibles, et le monde agit sur toi par les soucis et les préoccupations, par les tristesses et les gémissements; les Juifs furent lavés de l'argile de l'Égypte lorsqu'ils traversèrent la mer, et tu as, toi aussi, deux baptêmes, celui de la grâce qui a eu lieu par l'eau, et celui de ta volonté lorsque tu te plonges du monde dans l'amour de Dieu et que tu reparais hors du monde, comme les Hébreux, au sortir de la mer, reçurent d'autres règles, obtinrent une autre nourriture, s'abreuvèrent d'eaux nouvelles, observèrent d'autres commandements et d'autres lois, reçurent des révélations célestes, obtinrent des visions spirituelles, entendirent la voix de Dieu qui parlait (277) de tout près avec eux, virent les anges se mêler à eux, parvinrent à la société et à la participation des puissances spirituelles, habitèrent près du Tabernacle temporaire planté au milieu d'eux, reçurent l'explication du ministère qui s'y faisait, et furent guéris des morsures des serpents cruels par le serpent crucifié qui fut érigé pour eux dans le désert : ils étaient passés dans un autre monde exempt de toute la coutume du monde.

Lorsque tu es sorti du monde comme d'une Égypte,

tu as traversé une mer d'afflictions et tu as été dans la crainte et dans les souffrances; et eux aussi étaient pleins de crainte au bord de la mer et dans la mer, et la terreur des Égyptiens et la peur de la mer les angossaient; et ils ne furent pas remplis de joie avant d'être descendus dans la mer et d'en être remontés et d'avoir vu les cadavres de leurs ennemis flotter parmi les vagues. Il en est de même du disciple lorsqu'il sort du monde et qu'il veut être affranchi de sa servitude : ce n'est pas sur-le-champ que la joie le reçoit et qu'il obtient le goût des plaisirs spirituels. Ce qui t'arrive d'abord, ô disciple, après ton départ (278) du monde, c'est la crainte des afflictions, le tourment des pensées, le regret d'être sorti du monde, d'avoir dispersé ton bien, d'avoir abandonné ton héritage, ou d'être parti de la demeure de tes pères. Les démons se rassemblent secrètement contre toi comme des Égyptiens, et Satan, leur chef, comme un Pharaon, et ils t'enfouissent dans des soucis et des préoccupations qui obscurcissent ton âme et te privent de la vue de la lumière de la connaissance du Christ.

Voici les pensées qu'ils commencent à faire s'agiter dans ton esprit : Pourquoi as-tu quitté le monde où il t'était facile d'être justifié? Pourquoi as-tu pris sur toi de disperser ta richesse dont tu faisais l'aumône quand elle était auprès de toi? Maintenant que tu l'as partagée hâtivement, elle est donnée à ceux qui ne le méritent pas. Si tu l'avais conservée et administrée sagement, tu soulagerais les affligés, tu recevrais les étrangers, tu vêtirais les nus; les solitaires et les moines seraient visités par tes dons; tu soutiendrais les veuves et les orphelins; ta maison serait le lieu de toutes les belles actions; aussi longtemps que ta richesse serait auprès de toi, tu serais soulagé par elle et tu en soulagerais beaucoup d'autres. Ta justice serait comme celle d'Abraham et de Job (279) et des autres fidèles qui ont été justifiés comme eux : veux-tu que ta justice grandisse plus que la leur? Tu ressemblerais à Dieu par ta miséricorde, selon la parole de ton Maître. Tu serais

renommé parmi les hommes et tout le monde t'appellerait le père des orphelins; tous ceux qui le verraient et l'entendraient te féliciteraient de tes bonnes actions, et autant ta justice brillerait devant Dieu, autant elle serait révélée aussi à la vue des hommes. Tu serais un bon exemple pour les autres : quand les maîtres de la richesse comme toi te verraient distribuer tes biens à ceux qui sont dans le besoin, ils seraient poussés à être généreux aussi, et tu amasserais de là pour toi une double justice, celle de ton propre don et celle de la miséricorde dont tu serais la cause. Si tu voulais jeûner, il te serait facile de le faire dans le monde aussi, comme un grand nombre d'autres que tu as vus, et ton jeûne serait d'autant plus méritoire que les aliments seraient près de toi, que les convoitises du ventre seraient rangées devant ta vue, et que tu les vaincrais toutes par la force de ton abstinence; et en cela, tu l'emporterais sur les solitaires parce que celui qui s'abstient (280) de ce qu'il trouve à sa portée, alors qu'il pourrait en user s'il le voulait, remporte un plus grand triomphe que celui qui s'abstient parce qu'il n'a pas, et même s'il cherche ce qui lui ferait plaisir, ne le trouve pas préparé pour lui. Et si c'est la prière que tu aimes, il te serait facile de prier dans ta maison, en secret, et d'aller à tout moment au temple de Dieu, et d'y conduire les autres avec toi. Il n'y a pas une seule belle action qu'il ne te serait facile de faire dans le monde. Qui est-ce qui rejette les plaisirs avec la royauté? Qui est-ce qui refuse d'avoir de l'agrément ici-bas, s'il est certain que l'agrément futur est aussi préparé pour lui, comme tu le serais toi-même à cause de ta miséricorde et de tes aumônes aux pauvres?

Après ces choses, ces démons méchants, avec leur chef Satan, en amassent encore d'autres sur ton âme : ils dépeignent à tes yeux les travaux de la vie ascétique, les graves douleurs qui résultent du jeûne, les cruelles maladies qui naissent du maigre des aliments, qui ne sont pas peu de chose à guérir et qu'il ne t'est même pas facile de soigner parce que tu ne peux pas

te servir de remèdes et que si tu consens à t'en servir à cause de la violence (281) de tes douleurs, tu deviens un scandale pour ceux qui te voient. Il est long, le chemin de cette règle! Il ne finit que par la mort! Et si tu veux lui donner fin pendant que tu es en vie et cesser tes travaux, tu deviens un objet de risée et de mépris pour tous ceux qui te connaissent; pour ne pas cesser, tu portes donc le poids des austérités et tu multiplies ton tourment par beaucoup de choses : d'abord par le poids des travaux, et ensuite par leur longueur, et encore par les douleurs et les maladies qu'ils engendrent et auxquelles il ne t'est pas facile d'apporter remède, car si tu veux te reposer et te procurer des soutiens, tu t'exposes à la moquerie de ceux qui te voient! Tu es devenu un étranger pour ta famille et pour tes amis et tes règles ne te permettent même pas d'avoir un entretien et une conversation avec eux! Et tu as besoin de recevoir des bienfaits des autres, toi qui étais leur bienfaiteur! Et si tu consens à recevoir, tu t'engages à aduler ceux qui t'ont donné! Et pour ne pas recevoir, tu tombes dans les tourments des nécessaires et des indigents!

Ce sont ces choses, donc, et de semblables, que les démons rassemblent et font venir à l'esprit du disciple aussitôt qu'il est sorti du monde; ils le jettent dans la crainte et dans la terreur, ils troublent l'ordre de ses pensées, ils le précipitent dans la stupeur, afin qu'il (282) ne sache que faire; ils plongent son âme dans la tristesse et ils le font se tenir entre le milieu et la fin, afin qu'il se souvienne de ce qu'il a laissé et qu'il redoute ce qui va lui arriver. Et il regarde leurs conseils dans son esprit comme s'ils avaient une probabilité. Les pensées qu'ils font d'abord s'agiter en toi ne sont pas des pensées de libertinage ni de dépravation ni de mauvaises règles, mais des pensées de miséricorde et d'amour de l'aumône, avec le reste de tous les biens que l'homme peut pratiquer dans le monde. Ce n'est cependant pas en amis du bien qu'ils les font s'agiter dans ton âme, mais c'est pour te faire descen-

dre d'un haut degré de justice à un plus bas. Et si tu leur obéis et que tu descends avec eux, il te font descendre plus bas encore, et peu à peu, ils te conduisent, te tirent, te font descendre, jusqu'à ce qu'ils te poussent et te plongent dans la profondeur du mal. Car ils sont astucieux dans leurs conseils : ils nourrissent les passions par où ils te voient retenu; ils ne t'apportent pas à faire quelque chose que tu hais, mais quelque chose qui t'est cher pour que tu te relâches un peu seulement de la rigueur de ta règle.

Dès lors, le chagrin des pensées prévaut sur toi en toutes choses; la tristesse et les cris se renouvellent dans ton esprit; la joie habite (283) loin de toi, la joie du monde, parce que tu l'as abandonnée, et la joie du Christ, parce que tu n'y es pas encore parvenu. Et ton âme reste au milieu de ces tempêtes comme un navire dont le pilote est endormi : elle se heurte ici et là, elle erre et se brise de tous les côtés, elle est poussée vers tous les écueils, tous les doutes la secouent, le parcours du chemin de l'esprit est troublé chez elle. Les marques des sentiers de tes pas sont cachées devant toi; un poids s'accumule sur toi; le sommeil te saisit dans ton corps et dans ton âme; tu es plongé dans le sommeil lourd de la lassitude comme pendant la nuit. Et comme la crainte augmente pendant la nuit pour ceux qui y sont, de même elle augmente pour toi parce que ton âme est devenue obscure et privée de la lumière de la science; car la science est dans l'âme comme la lumière dans le monde et c'est d'elle que naît la joie; et de même que l'obscurité naît dans la création par le départ de la lumière, de même l'obscurité de l'angoisse et les ténèbres de la tristesse se répandent dans l'âme par la privation de la science spirituelle; et c'est alors que commencent à naître en elle la crainte au sujet du passé et de l'avenir, l'angoisse, la terreur, la peur, la faiblesse, la pusillanimité, l'affliction des pensées; (284) et c'est un chagrin continu qui se renouvelle à tout moment pour elle, par elle, et en elle. Il arrive qu'elle est angoissée alors

qu'elle n'a pas de raison de l'être, et que son intelligence est troublée alors qu'elle ne sait pas quelle est la cause de son trouble; et aucun de ses mouvements ne lui est agréable.

C'est donc dans ce lieu qu'il te faut passer, ô disciple, au sortir du monde. Tu as été appelé d'une Égypte comme les Hébreux; la mer était une barrière devant eux, et les Égyptiens les poursuivaient : devant toi est posée la profondeur redoutable des afflictions, les souffrances, les travaux, les anxiétés, les tourments, la pénurie, la pauvreté, les douleurs, les maladies, la privation des amis, l'éloignement de la famille, la distance des parents, le silence, la tranquillité, la claustration étroite, le vêtement humble, la nourriture maigre, la continence, l'abstinence, les opprobres et les injures si tu te relâches, les travaux et les fatigues si tu agis à souhait, les veilles consumantes, la soif torturante, affaiblissante, exténuante. Toutes ces choses et de semblables sont, comme une mer redoutable, des barrières devant ta sortie, et les démons te poursuivent comme des Égyptiens. Mais ne crains pas et ne t'épouvante pas : à la place de Moïse, Jésus est avec toi, et comme Moïse était attaché aux Hébreux, le Christ est attaché à ton âme (285) en secret, et il dit à l'égard de tes pensées affligées et chagrines ce que Moïse disait à l'égard des Juifs : *Le Seigneur combattra pour vous, et vous, vous serez tranquilles*⁶. Ne sois pas dans la crainte comme le fut le peuple, mais éveille-toi et veille comme Moïse, et crie vers le Seigneur comme il criait. Car il est écrit que Moïse pria toute la nuit avec beaucoup de cris et de souffrances et qu'à la pointe du jour le Seigneur lui dit : *Pourquoi cries-tu devant moi? Incline ta main sur la mer et divise-la*⁷, et les Hébreux y passeront et les Égyptiens y seront submergés. Tout ce qui est arrivé là est la figure de ce qui se passe chez toi.

Les démons mauvais sont les ennemis qui rassem-

6. Ex., 14, 14.

7. Ex., 14, 16.

bient et amassent ces pensées tristes sur ton âme comme les amassaient et les rassemblaient sur les âmes des Juifs les Égyptiens qui les poursuivaient; mais comme Moïse laissa la crainte des Égyptiens et se tourna vers la prière et les cris vers Dieu, toi aussi, laisse les soucis et les pensées que les démons ennemis font s'agiter en toi; tiens-toi dans la prière instante, crie dans la souffrance par ton cœur et que la voix de tes cris monte de la profondeur des pensées de ton âme; et aussitôt la parole qui fut répondue à Moïse t'est dite à toi aussi : *Pourquoi cries-tu devant moi? Incline ta main sur la mer et divise-la.* Et sur-le-champ les angoisses abandonnent la place, le voile (286) de tristesse qui était placé devant toi est roulé, et la profondeur redoutable des afflictions se divise devant toi : tu pensais ne pas les passer à pied et tu marches dessus et tu traverses leur profondeur; les choses difficiles te deviennent faciles; cette muraille qui était bâtie et que tu pensais ne pas pouvoir renverser est abattue devant toi; ta prière perce et passe l'abîme de tous les maux qui s'étendaient devant toi. La colonne qui était derrière les Hébreux s'en fut se placer devant eux, de sorte qu'il y eut les ténèbres entre eux et les Égyptiens : de même, ici aussi, la lumière du salut se lève devant toi, et les ténèbres se mettent entre les démons, tes ennemis, et toi. Et dans ce lieu où tu es passé, eux, ils y sont plongés : les afflictions dont tu es affranchi se retournent et deviennent les leurs, et ta tristesse et ton angoisse se tournent sur eux; la joie qui était chez eux quand ils pensaient te combattre et te convaincre, est enlevée de devant eux et se met devant toi, comme la colonne de lumière qui fut enlevée de devant les Égyptiens et fut se placer devant les Hébreux. Et comme Pharaon et les Égyptiens furent plongés dans la mer, Satan et tous ses démons sont plongés dans la profondeur des angoisses. Et tu répètes à tes pensées la parole de Moïse : *Le Seigneur (287) combattra pour vous, et vous, vous serez tranquilles.*

Tous les triomphes passent avec toi, comme les Hé-

breux avec Moïse. La crainte régnait sur les Hébreux pendant la nuit, que ce soit un exemple pour toi : tant que la crainte est chez toi, ta vie est dans la nuit; mais la nuit passée, à la vue du matin, la crainte a été enlevée; de même, ici, aussitôt que la lumière du salut se lève pour toi, à la fin de ta prière, tes angoisses s'évanouissent, tes pensées sont allégées comme les membres au matin, le nuage noir est dissipé, la clarté seraine se lève dans ton âme, la mer des afflictions est passée à pied, la muraille des angoisses est renversée, tu marches avec confiance dans le lieu redoutable, tu passes la profondeur que tu n'avais jamais passée, tu marches où n'avait pas marché la nature ancienne, tu échappes au joug de la servitude, tu montes dans le lieu de la liberté, tu laisses l'Égypte avec toute sa misère, le désert plein de biens célestes te reçoit, tu es conçu et tu nais de nouveau au monde nouveau de la règle spirituelle. Et dans le lieu qui te conçoit et te fait naître, les roues de tes ennemis sont enlisées, l'impétuosité de leur course a cessé, leur marche est arrêtée, le vacarme de leurs voix s'apaise et se tait, les afflictions se tournent contre eux comme les flots, et ceux qui voulaient t'engloutir sont engloutis dans le fond de l'abîme. Et toi, tu te tiens au-dessus de la mer de l'affliction et des angoisses et sur son rivage, après (288) une heureuse traversée, et tu te retournes, et tu y vois fracassés tes ennemis, noyées les passions avec les démons, et engloutie toute la règle de l'homme ancien.

Et lorsque ton âme l'a vu, et qu'elle a pris plaisir au désastre de ceux qui te haïssent, et que tu as acquis encore la confiance par la mort de tes ennemis, tu te retournes pour regarder vers la montagne sainte de Dieu, et tu commences à marcher dans un lieu où tu n'étais jamais passé : tu marches dans le monde spirituel qu'est la règle spirituelle. De là, tu obtiens de voir ce qui est au-dessus du monde, de manger la manne spirituelle que n'ont pas mangée tes pères, de boire l'eau douce et agréable qui coule pour toi de la pierre

qui est le Christ⁸, de t'établir dans la nuée de lumière, d'être éclairé par la colonne de l'Esprit, de voir ce que tu ne voyais pas, d'entendre des voix que tu n'entendais pas, de l'approcher par une marche de chaque jour de la montagne sainte de Sion où habite la Demeure de l'Essence cachée, d'être associé à la science des anges, de sentir les choses spirituelles qui sont au-dessus du monde. Et avec la taille, grandissent ton vêtement et la chaussure, c'est-à-dire qu'avec la croissance de chaque jour de ton homme nouveau te sont révélés les ornements de ton vêtement qui est le Christ⁹ et grandit avec toi ta chaussure qui est la préparation de l'Évangile de la paix¹⁰.

Et tu entres dans les mystères de l'Esprit (289); tu participes à la plénitude de la connaissance du Christ; tu te meus à tout moment par des mouvements vivants; la contemplation de la majesté ineffable de Dieu te ravit. Car tu t'en es allé de tout le monde visible et ta demeure est dans le monde spirituel. Ceux qui te voient te voient seulement par ton corps, alors que ton homme caché est dans les cieux des cieux; tu fais tes délices de lieux qui n'ont pas de limites et de nombres, où il n'y a pas de figure corporelle ni de composition matérielle, où il n'y a pas de changement de natures ni de course d'éléments, où il n'y a que la tranquillité et le repos, où tous les habitants du lieu, les spirituels, avec des voix qui ne sont pas composées, crient le Trisagion à l'Essence adorable, où tu goûtes quelque chose qui n'est pas goûté par le palais du corps et tu sens quelque chose qui ne vient pas aux sens corporels. Tu sais seulement que tu as de l'agrément, mais tu ne peux pas expliquer comment il est. A la place de la conversation que tu avais avec les hommes, tu converses spirituellement avec Jésus-Christ, et tu supportes les travaux sans en sentir les austérités parce que le sentiment du Christ ne te permet pas de les sentir et que le ravissement de ton intel-

8. Cf. I Cor., 10, 1.

9. Cf. Gal., 3, 27.

10. Cf. Eph., 6, 15.

ligence auprès de Dieu te prive de tout le sentiment des corporels. Tu vois, tu entends, tu goûtes, tu sens, et, par tous les sens de ton homme caché (290) tu perçois le goût du monde de Dieu; et selon sa nature, tes sens le goûtent spirituellement. Les révélations divines sont distribuées chez toi comme chez Moïse, face à face; des visions et des merveilles te reçoivent dans l'intérieur d'un Saint des Saints que Dieu a édifié et non l'homme; où le mystère de la gloire de Dieu vit sur tes pensées; où ton occupation est parmi les puissances spirituelles, avec une intelligence spirituelle; où est déposée l'arche des signes spirituels et de la science divine, non pas en symbole mais en vérité, parce que la science vient à la rencontre de ta science sans l'intermédiaire de rien; où ce n'est pas un autel d'or qui est installé et d'où monte un encens corporel, mais l'autel de l'Esprit qui reçoit l'encens pur de toutes les pensées saintes et raisonnables; où ce n'est pas un vase de manne qui est déposé en figure, ni l'aliment qui a été donné par l'intermédiaire des anges qui est conservé, mais où est installée la table vivante qui est le Christ lui-même afin que tous ses membres spirituels reçoivent de lui comme les membres du corps la nourriture spirituelle; où ce n'est pas la verge qui fut le signe de l'élection d'Aaron qui est conservée en souvenir, mais où le grand-prêtre lui-même, Jésus-Christ, consacre devant son Père des substances vivantes et raisonnables; où tu as quitté tout entier le sentiment de ce qui se voit et n'entends rien de ce qui est dit et senti par composition, (291) parce que tous les membres de l'homme ancien sont morts en toi et que tu as revêtu l'homme nouveau qui est renouvelé par la science à la ressemblance de son Créateur.

C'est donc dans cette règle qu'est ta demeure, ô disciple, après que tu es parti de la règle du monde corporel, si tu travailles légitimement dans ce lieu, comme l'exige la justice du lieu, après que tu y es entré, et que tu ne fais pas entrer avec toi dans le lieu de la vie des parties mortes d'un monde mort.

Car sortir du monde, ce n'est pas en sortir ostensiblement, mais le quitter, lui et toute sa règle, dans les actions intérieures comme dans les actions extérieures, et devenir complètement étranger à son souvenir, et de même qu'on a retranché de soi les règles corporelles, en retrancher aussi les pensées mortes qui se souviennent des choses mortes. C'est une nécessité que, selon la nature du corps auquel elle est liée, l'intelligence, elle aussi, soit telle dans ses pensées : lorsqu'elle pense aux choses du monde, toute sa faculté de se mouvoir est morte; et si sa méditation est dans les choses spirituelles, elle se meut comme la vie dans les choses vivantes et spirituelles. Prends modèle de ton corps au sujet de l'intelligence spirituelle dans laquelle se meuvent tes pensées : de même que le corps, tant qu'il habite dans le monde corporel, est corporel dans toutes ses occupations et ses actions, et que, lorsque le temps est arrivé de partir pour le monde spirituel, il est renouvelé et devient spirituel et qu'il entre ensuite (292) dans le monde des spirituels, de même aussi la pensée, tant qu'elle demeure dans le monde et que sa réflexion et sa méditation sont chez lui, est corporelle selon la nature du monde dans lequel elle habite; et si sa demeure est dans le monde de l'Esprit et qu'elle se meut comme dans ce lieu, elle devient spirituelle selon l'ordre du lieu dans lequel s'exercent ses mouvements. Il convient que le disciple qui sort du monde coure après cette portion, parce que c'est là notre héritage et là notre règle, selon l'enseignement de Paul qui a dit : *Notre règle est dans les cieux et c'est de là que nous attendons celui qui nous ressuscitera, Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin qu'il change le corps de notre humilité au corps de sa gloire selon sa grande puissance par laquelle tout lui est soumis*¹¹.

11. Phil., 3, 20-21.

Mais, comme je l'ai dit, l'homme ne sent pas cette règle tant qu'il est enfermé dans les entrailles du monde; et s'il sort du monde dans ses actions extérieures et n'en sort pas dans ses actions intérieures, il ne peut pas la sentir, parce que ce n'est pas le corps mais l'intelligence qui goûte cette règle lorsqu'elle est purifiée des pensées et des soucis du corps. Le commencement de ce chemin est donc, comme je l'ai dit, la fin du chemin du monde, et jusqu'à ce que l'homme finisse le chemin du corps, il ne s'avance pas dans celui de l'Esprit. Et la fin du chemin du monde, c'est (293) le renoncement parfait à tout ce qu'il y a dans le monde, de telle sorte qu'on ne renonce pas à une chose et non à une autre et qu'on ne laisse pas une chose pour en retenir une autre, mais qu'on affranchit et libère ses membres de toutes les choses corporelles du monde qui retiennent l'homme près d'elles.

Il y a des hommes qui sont retenus dans le monde par tous leurs membres, d'autres par deux parties d'eux-mêmes, d'autres dont la moitié est servante et la moitié libre, d'autres dont une partie se tient dans la liberté et deux dans la servitude, d'autres dont un peu d'eux-mêmes est assujéti et le reste délié, d'autres qui sont retenus et entravés par un membre seulement, et dont tous les membres se meuvent, mais qui restent encore sur place : ceux-là aussi, qui sont liés par un seul membre, sont tout entiers au pouvoir du monde, comme l'oiseau qui est pris par une patte seulement dans le lacet et qui y est retenu tout entier par cette patte : bien que ses ailes soient déliées des entraves et qu'il les agite et les meuve pour s'envoler, cependant le lien qui est sur sa patte ne le lâche pas et ne le laisse pas s'élever en l'air, mais il retombe sur place, et il bat des ailes contre terre, et il charge ses ailes et son corps de poussière; ainsi l'homme dont tous les membres sont déliés des entraves du monde à l'exception d'un seul : ce seul par lequel il est lié (294) le lie tout entier, et bien qu'il soit peu entravé, de fortes entraves sont jetées sur toute sa personne.

Dès lors, il faut que ceux qui désirent être déliés des liens du monde se délient complètement et qu'ils quittent et rejettent le vêtement ancien et revêtent le nouveau qui est la règle du Christ. Le vêtement de la royauté, c'est ce vêtement-là, et il faut que les ornements des règles les meilleures se trouvent en lui : celui qui veut changer son vêtement, qu'il se dépouille pleinement pour revêtir parfaitement.

Voici des comparaisons en exemple, au sujet de ce que je conseille : par les choses corporelles, comprends les choses spirituelles. Celui qui veut verser quelque chose dans un vase ne le fait pas avant de le vider; et si ce qu'il a vidé du vase et ce qu'il veut y verser ne conviennent pas l'un à l'autre, il lave et purifie le vase de l'odeur et du goût de la première chose pour que l'arôme de la seconde ne soit pas altéré. Le cultivateur qui veut jeter dans sa terre une bonne semence, s'il voit qu'il y a des épines et des chardons, il les arrache et les sarcle d'abord, et c'est alors qu'il répand la bonne semence de son champ. (295) Celui qui veut revêtir un vêtement neuf quitte d'abord le vieux qu'il a sur lui, et c'est alors qu'il revêt le neuf. Celui qui soigne habilement un ulcère s'applique à enlever le pus qu'il y a dessus, au moyen de drogues mordantes et énergiques, et c'est ensuite qu'il applique le pansement qui construit une chair nouvelle. Beaucoup de choses de ce genre se font dans la nature, et les hommes ne s'approchent pas des nouvelles avant d'avoir retranché et rejeté les anciennes, surtout lorsqu'elles sont contraires les unes aux autres. C'est ainsi qu'est tenu de faire le disciple du Christ s'il désire s'approcher de la règle parfaite du Christ : qu'il retranche et rejette de lui toute la règle du monde ancien et qu'il s'approche alors de la règle nouvelle, qu'il quitte l'ignorance et qu'il revête ensuite la science spirituelle.

Être lié par les choses qui ne restent pas, cela vient de l'ignorance, et en être délié, cela vient de la science : quitter le monde, c'est quitter l'ignorance, et revêtir le monde, c'est revêtir la sottise. La science est vérita-

ble quand elle n'erre pas dans ce qui n'est pas et ne s'imagine pas que cela est; et l'ignorance se reconnaît à ce qu'elle est liée et s'imagine que ce qui ne demeure pas est vrai. Ceux qui revêtent (296) le monde le revêtent comme quelque chose qui reste, et c'est à bon droit qu'on les dit ignorants parce qu'ils ont erré dans l'ombre en la prenant pour le corps; et c'est avec justice qu'on appelle sages ceux qui s'éloignent du monde parce qu'ils ont quitté l'habit usé avant qu'il ne les quitte. Celui que le monde quitte n'a pas à en être récompensé, parce que c'est le monde lui-même qui l'a fui et l'a renvoyé et rejeté comme superflu; mais ceux qui s'éloignent du monde par leur bonne volonté et sortent de lui pour qu'il ne les empêche pas de s'avancer, ceux-là méritent d'être félicités et loués.

Le souci du monde est en face du regard divin comme un voile en face de la vue, et de même que notre vue ne peut pas percer et traverser les corps épais qui sont devant elle, une montagne, une construction, ou autre chose de ce genre, et que l'homme ne peut pas voir ce qui est placé au-delà à moins d'être au-dessus ou de s'être avancé pour le dépasser, de même aussi, notre pensée ne peut pas regarder ce qui est en dehors du monde tant que la muraille du monde est construite devant notre vue et que ses lourdes ombres, et les montagnes et les collines de ses soucis, sont entassées au-dessus de nous. Si quelqu'un veut voir la règle spirituelle qui est en dehors du monde ou considérer les choses célestes qui sont au-dessus de lui, qu'il sorte en dehors du (297) monde ou qu'il monte au-dessus de lui, et voici, il voit les deux : la règle spirituelle qui consiste dans le mouvement des pensées vivantes, et le royaume des cieux qui est au-dessus du monde. Car lorsque l'homme est affranchi des passions du monde, sa demeure est dans le royaume des cieux.

Quelle est-elle, la félicité du royaume des cieux? N'est-ce pas la cessation de toutes les angoisses et la jouissance de toutes les joies? *Les malheurs et les gé-*

misements sont déliés et s'enfuient, comme il est écrit¹². Et nous prenons plaisir selon les diversités des personnes spirituelles aux délices et aux jouissances de biens scellés et gardés, n'ayant pas à attendre d'angoisses ni à craindre de pertes, parce que ce monde-là appartient aux joies et qu'en tout temps ses habitants prennent plaisir à des joies. Et parce que ces joies sont conservées et ces plaisirs continuels, ils apportent aussi la vie à l'âme qui est affranchie des passions et qui fait disparaître d'elle les ombres des illusions. Et c'est avec raison qu'un maître spirituel a dit : « Le royaume des cieus de ce qui est », c'est-à-dire des paroles et des mouvements incorporels¹³. Car lorsque l'âme est affranchie des passions du mal qui engendrent la crainte et l'angoisse, l'inquiétude et la défiance, aussitôt elle est remplie d'espérance et de courage (298) et de la joie et du bonheur des pensées. Car en quoi pourrait-il être angoissé, ou qui pourrait-il craindre, celui qui a retranché et rejeté de lui toutes les causes d'angoisse et de crainte ? On est angoissé d'être privé du monde, de ses plaisirs et de ses agréments ; on craint d'être éloigné de la vie corporelle du temps ; mais quand la sagesse du Christ vous a fait quitter les deux, et l'amour du monde et l'amour de la vie, on est affranchi de l'angoisse et de la crainte qui sont une géhenne torturante avant la géhenne future et le jugement préparé. Car si l'affranchissement des passions est le royaume des cieus, selon la parole de ce sage spirituel, la servitude des passions est donc la géhenne torturante, les ténèbres extérieures et le ver qui ronge le cœur et les pensées.

Le goût des deux choses est donné dès ici-bas, parce que le royaume des pensées est le signe du royaume futur et la géhenne torturante de la crainte et de l'angoisse, les arrhes de la géhenne éternelle. Les arrhes ont

12. Cf. Is., 51, 11.
cite un auteur en dehors des auteurs sacrés, et il ne le nomme pas.

13. C'est la première fois que Philoxène

une affinité avec les choses à la place desquelles elles sont données, dans le monde spirituel comme dans le monde corporel. C'est ainsi que les mystères spirituels (299) qui nous ont été transmis en arrhes ont une grande affinité avec la corporalité véritable du Christ : nous recevons ici-bas le corps et le sang du Christ en arrhes de la personne du Christ dont nous serons nourris spirituellement là-haut, et de la force et du soutien que nous recevrons de lui, comme les membres, du corps. Et par un échange spirituel, ces arrhes ont une affinité avec la personne : c'est ainsi que son corps et son sang sont aussi appelés sa propre personne, et que nous recevons l'Esprit-Saint du baptême comme les prémices de la parfaite participation future que nous aurons aux mystères de l'Esprit. Et combien est grande cette affinité des arrhes avec l'accomplissement, le nom qui est unique en est le témoin, puisque les deux sont appelés Esprits par la parole du Livre. Il est écrit aussi au sujet du Christ : *Nous l'avons comme prémices des biens futurs*¹⁴ ; et le Christ, comme prémices, a une affinité avec nous et avec les biens futurs : avec nous, parce qu'il est homme, et avec les biens futurs qui ont été préparés d'avance pour nous dans la prescience du Père, parce qu'il est Dieu et qu'il a préparé ces biens avec le Père par une volonté que rien n'a devancé. C'est donc à cette ressemblance que la joie qui naît ici-bas de l'affranchissement des passions a une affinité avec la joie future qui sera donnée à ceux qui la méritent. (300) Et la géhenne d'angoisse et de tristesse qui naît ici-bas du service des passions mauvaises est aussi apparentée par affinité à la géhenne future. Empressons-nous donc de quitter le monde pour quitter avec lui les passions parce que c'est de lui qu'elles proviennent en nous, et quittons encore les passions mauvaises pour revêtir après elles les mouvements vivants de la joie et de l'amour.

Si tu veux savoir, ô disciple, que tu ne peux pas

14. Cf. Heb., 9, 11 et I Cor., 15, 23.

t'approcher de la règle de la perfection sans sortir du monde, apprends-le de ce qui est tracé dans les Livres Saints, et souviens-toi des règles des hommes spirituels qui y sont écrites. Parmi tous les anciens, quel est celui qui a obtenu un don sublime et admirable comme Jean-Baptiste, selon le témoignage du Christ qui a dit à son sujet : *Il est le plus grand de tous les prophètes*¹⁵ ? Et il a dit encore : *En vérité, je vous le dis : il ne s'est pas levé de plus grand que Jean-Baptiste parmi les enfants des femmes*¹⁶. Considérons comment et où était la règle de cet homme admirable parvenu à une telle grandeur, et à cause de quoi il a obtenu un si grand don, et par quelle éducation, et par combien de travaux, et après quelle abstinence, et pendant combien de temps il s'est séparé de la société des hommes. Et lorsque nous aurons vu et compris ce qui est à lui, nous regarderons la grandeur (301) de ce qui est auprès de lui. Considérons d'abord ce qui appartient à la volonté, et ensuite, après cela, ce qui appartient à la grâce, parce que l'Esprit n'a pas donné ses dons avant que la volonté n'ait montré ses fruits.

Vois donc la règle de cet homme admirable qui fut séparé dès son enfance de l'habitation des hommes et du commerce du monde : ainsi ne fut-il pas d'abord sali et souillé et ensuite lavé et essuyé, mais son enfance sortit pure avant de parvenir aux mouvements de la nature où le bien est discerné du mal, et il a grandi dans le désert sans avoir jamais eu en lui les pensées du monde. Il ne goûta pas d'abord par l'expérience, pour la rejeter ensuite, la méchanceté des hommes, il ne fut pas troublé d'abord par les convoitises et les passions, pour venir ensuite à la paix des pensées par les travaux de sa liberté; mais il s'éloigna du mal du monde avant d'en avoir reçu le goût et cela l'aida beaucoup à obtenir la pureté de l'âme, de sorte que dans cette règle il fut, à peu de chose près, dans la pureté de l'âme d'Adam avant qu'il eut trans-

15. Cf. Mt., 11, 9.

16. Mt., 11, 11.

gressé le commandement. Comme il allait être séparé pour le service des mystères divins et qu'il allait recevoir un don qui n'a pas été fait aux hommes, c'est avec raison qu'il fut séparé dès son enfance et qu'il sortit au désert : là, il n'eut pas l'expérience du mal, son esprit ne reçut pas la frappe de l'image des souvenirs corporels, il ne fut pas agité et troublé par les soucis et les préoccupations du monde, et il reçut dans la pureté de son âme les révélations spirituelles et les enseignements des mystères divins, et sentit ce qui ne parvient pas (302) à toute la race des mortels.

Il avait reçu l'Esprit-Saint quand il était encore dans les entrailles de sa mère, pour que les pensées de son âme soient mues spirituellement par l'impulsion de l'Esprit. Comme il ne se pouvait pas qu'il naquît sans mariage, cela n'appartenant qu'à Jésus Dieu, mais qu'il allait recevoir des visions et des révélations plus hautes que la nature ancienne, il reçut l'Esprit après qu'il fut conçu par le mariage, lorsqu'il était dans les entrailles. Il n'y a pas de doute qu'il eût été facile à Dieu de le créer nouvellement comme Adam et Eve; mais par cela, il eût été rendu étranger à la formation ancienne, et le Créateur ne jugea pas bon de le faire, pour ne pas sembler rejeter la formation première; et de la même nature ancienne, il convenait au Christ seul d'être conçu sans mariage, comme je l'ai dit. Il ne pouvait pas non plus grandir dans le monde en recevant l'expérience de son mal et recevoir ensuite la grâce qui est au-dessus du monde par un choix semblable à celui des apôtres, car cela n'allait être donné qu'après la croix, lorsque la nature ancienne serait morte et morte avec elle le péché et toutes les passions mauvaises. Et donc, comme Jean allait recevoir la science des apôtres avant l'abolition de la malédiction et la cessation du péché par le fait de la croix, c'est avec raison qu'il reçut l'Esprit dès les entrailles et qu'il grandit en dehors du monde, afin que par ces moyens (303) il obtînt la pureté naturelle du premier homme avant qu'il transgressât le comman-

dement et que, par cette pureté de l'âme, il reçut la science des mystères divins.

Lorsque ces merveilles avaient lieu par la grâce, il fallait ces signes et ces moyens pour le permettre; mais lorsque le salut fut accompli par la profondeur de l'amour de Dieu qui est ineffable, c'est la personne même de Dieu qui s'est tenue au milieu avec autorité et avec liberté, et c'est par elle et par sa main que Dieu a fait cesser les choses anciennes et fait commencer les nouvelles. L'homme ancien est mort par la croix, comme il est écrit par Paul : *Notre homme ancien a été crucifié avec lui*¹⁷, et l'homme nouveau a été révélé, connu vu, non pas seulement celui qui mérite d'habiter au Paradis du premier Adam, mais celui à qui il convient d'habiter dans les cieux et de vivre parmi les spirituels et d'être en toute chose comme eux. Et dès lors, les hommes qui ont fait l'expérience de tout mal, les publicains, les adultères, les meurtriers, les voleurs, les idolâtres, sont saisis par la grâce; et elle les fait dignes de la richesse de ses mystères sans moyens ni préparations; elle agit en qui elle veut, comme dans une nature nouvelle, parce que l'homme ancien a été crucifié et qu'il est mort, selon la parole de Paul. Et l'apôtre a dit encore au nom de toute la nature humaine : *Malheureux homme que je suis! Qui nous délivrera de ce corps de la mort!*¹⁸ Et après avoir demandé qui peut le délivrer, (304) il l'a révélé en confessant et en enseignant par sa parole qui est celui qui l'a délivré de la nature ancienne et mortelle : *Je confesse Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a délivré de ce corps de la mort*¹⁹. Et donc, après ces choses que nous avons connues, et par lesquelles ont eu lieu l'abolition, la cessation et la disparition de l'homme ancien et la résurrection, la rénovation, l'apparition et la révélation de l'homme nouveau, la grâce fait avec autorité en qui elle veut toutes les œuvres, tous les miracles, toutes les connaissances, tous les mystères

17. Rom., 6, 6.

18. Rom., 7, 24.

19. Ibid.

et les révélations, toute l'économie spirituelle, et l'œuvre qui est au-dessus de la nature.

Nous avons dit ces choses en peu de mots pour montrer la cause de la sortie au désert de Jean, le prédicateur, et pourquoi il a reçu l'Esprit dès les entrailles, et pourquoi il a grandi au désert dès son enfance. Et toi, ô disciple, en nous entendant, empresse-toi de quitter le monde, approche-toi de la liberté de la règle pure, aime l'entretien continué avec Dieu, et fuis la conversation humaine tout entière. Et vois le bien de cette règle par ce qui a eu lieu chez Jean-Baptiste : si la règle de la solitude, la liberté et l'éloignement du monde ont pu lui donner la science des apôtres et l'établir dans une sagesse plus haute que la nature humaine, longtemps avant que la croix ait aboli les choses anciennes et fait apparaître les nouvelles, combien (305) plus, maintenant, cette règle spirituelle t'établira-t-elle dans la connaissance des mystères du Christ et te donnera-t-elle le plaisir ineffable de sentir les révélations spirituelles! Reçois-la donc pour preuve, la règle de ce juste, et apprends par elle que l'homme ne peut pas devenir un disciple parfait du Christ, à moins de devenir étranger au monde tout entier, comme ce juste l'a fait.

C'est ce que la parole du Christ nous a manifestement appris aussi : *Celui qui ne renonce pas au monde tout entier, et à ses frères, et à ses parents, et à sa famille, et à son père, et à sa mère, et à tout ce qu'il a, et, ce qui est plus grand que tout cela, à lui-même aussi, ne peut pas devenir mon disciple*²⁰. Et dans un autre passage encore, comme un jeune homme voulait faire les deux choses ensemble, honorer ses parents et être son disciple, il le lui a interdit et lui a dit qu'on ne peut pas faire deux choses contraires ensemble : *Maître, permets-moi d'aller enterrer mon père et ma mère et je viendrai après toi*²¹, c'est-à-dire : Je garderai la première loi qui me commande

20. Luc, 14, 26.

21. Luc, 9, 59.

d'honorer et écouter mes parents, et ensuite je viendrai après toi et te servirai. Et devant cela, qu'est-ce que Jésus a répondu? *Laisse les morts enterrer leurs morts, et toi, viens annoncer le royaume de Dieu*²². (306) Il ne t'est pas nécessaire d'observer la loi, parce que je l'ai observée et l'ai déliée, ni de servir les parents de la nature, parce que je les ai servis pour tous; dès lors, le joug de la loi et de la nature est enlevé de toi et tu es laissé libre à toi-même, de sorte que le monde ne peut pas t'obliger à le servir, parce qu'il est mort à toi et toi à lui. On ne sert pas les cadavres : on les ensevelit et on les enterre. Laisse donc les morts enterrer leurs morts, et toi, viens annoncer le royaume de Dieu. Voici, par ce témoignage aussi, nous avons appris qu'il n'est pas permis à celui qui devient disciple de Jésus de servir les parents de la nature, parce qu'il a pour père véritable celui qui l'a inscrit pour son fils par sa grâce et l'a séparé pour le service de ses volontés.

Écoute encore une autre preuve. Elle t'apporte le même enseignement, et par le même témoignage, elle te pousse à te faire étranger à toute chose et à sortir après Jésus. *Un de ses disciples s'approcha et lui dit : Permets-moi d'aller saluer ceux de ma maison, et je viendrai après toi*²³. Écoute, ici aussi, ce que le Maître a répondu au disciple, et reçois-le comme s'il te l'avait dit à toi par l'intermédiaire de ce disciple : *Celui qui met la main sur le soc de la charrue et regarde derrière soi n'est pas apte au royaume de Dieu*²⁴. Celui qui fait avec soin ce travail de la nature et conduit la charrue et les bœufs selon la coutume (307) humaine, ne cesse pas de regarder devant lui; il ne regarde pas derrière lui, parce que de cette manière le travail ne serait pas fait avec soin, il ne pourrait pas marcher devant lui, ses sillons ne seraient pas ouverts en ligne droite, et les bœufs n'avanceraient pas devant eux; et cela, bien que le travail soit corporel et que

22. Luc, 9, 60.

23. *Ibid.*, 9, 61.24. *Ibid.*

celui qui le voit soit aussi dans l'ordre corporel. Or, le travail de mon disciple est différent de l'autre comme un monde diffère d'un autre, et une vie d'une autre vie, et les immortels des mortels, et Dieu des hommes. Si donc tu prends le joug de ma discipline dans ton âme et dans ton corps, fais avec soin le travail de mes commandements : ne te retourne pas vers le monde derrière toi, ne te soucie pas de saluer ceux de ta famille, ne te préoccupe pas de leur payer la dette de l'honneur corporel et d'accomplir à leur égard la loi de la perfection du monde; et alors, viens après moi. Si tu paies les dettes du monde, les miennes ne sont pas payées; si tu t'empresses de ne pas affliger le monde, tu te proposes de m'irriter. Ne salue pas le monde pour me saluer véritablement. Tu n'as plus de maison ni de gens de ta maison : pourquoi cours-tu les saluer? L'inimitié est posée entre toi et eux : pourquoi te préoccupes-tu d'être leur ami? *Je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre*²⁵ : (308) pourquoi cours-tu saluer ceux de la terre? J'apporte le glaive, et toi, tu cours porter un salut! Je prêche la division, et toi tu cours à l'accord! *Je suis venu diviser l'homme contre son père, et la fille contre sa mère, et la belle-fille contre sa belle-mère*²⁶, et toi, tu cours saluer ceux de ta maison et recoudre par ta sottise la déchirure que j'ai faite dans le monde! Car je l'ai déchiré, ce manteau de l'accord, parce qu'il était tissé tout entier avec l'erreur, et j'ai tissé à sa place le manteau du salut céleste : tisse ce manteau, toi aussi, et ne cours pas recoudre le manteau ancien! Je l'ai détruit, le salut qui faisait croître le mal chez tous, et je l'ai dispersée, cette société, parce que c'était pour pécher qu'elle était assemblée : ne cours pas t'associer, toi, à ceux qui font l'iniquité! *Je vais saluer ceux de ma maison, dis-tu : Tu n'as pas à les saluer, vous ne saluerez personne en chemin*²⁷. C'est aussi le sens de cette parole : par elle, le Christ a détourné ses disciples de

25. Mt., 10, 34.

26. Mt., 10, 35.

27. Luc, 10, 4.

saluer le monde. Et dans la personne d'un seul disciple, il a dit ces paroles à tous, c'est-à-dire à ceux qui font profession d'être disciples, parce qu'il convient de ne pas être de nom disciple de Dieu, et en réalité disciple du monde, et de ne pas se louer à l'un et travailler pour l'autre.

Il n'est pas demandé au monde de parvenir à la perfection, parce que ni son habit (309) ni sa règle n'en font profession, tandis que le disciple annonce par son habit qu'il marche vers la perfection, et par les choses dans lesquelles les hommes le voient publiquement, il fait profession d'être vu de même par Dieu secrètement. Les signes de l'état de disciple qui ont été tracés sur toi au dehors te poussent à écrire tous les biens dans ton âme, et il t'est demandé d'être vu par Dieu dans tes actions secrètes comme les hommes le voient dans tes actions publiques. Tu as renvoyé l'ornement des vêtements du monde : renvoie aussi de ton âme, secrètement, l'amour de l'ornement; tu t'es éloigné du mariage public : éloigne aussi de toi le désir secret des pensées; tu t'abstiens de te nourrir de viande, de plaisirs et de récompenses visibles : abstiens-toi aussi dans ton âme de te complaire dans ces aliments; tu as enlevé de ta tête la chevelure de la vie séculière du monde : c'est une indication que tu ne seras pas entravé par ses ornements ni lié par ses soucis ni retenu par aucune de ses passions qui sont nombreuses et innombrables; tu es sorti du monde et tu lui es devenu étranger par l'habit extérieur : sors de lui et sois lui étranger aussi par les pensées secrètes; tu as renoncé extérieurement à la richesse : renonce aussi à son amour intérieurement; tu as rejeté les chants et les divertissements du monde : prends plaisir de toute (310) ton âme et sans te lasser aux cantiques spirituels de Dieu. Que ton état de disciple soit connu au-dedans plus qu'au dehors, et de même que les hommes discernent par tes actions extérieures que tu es disciple du Christ, de même, que le Christ le sache aussi par tes actions secrètes. Prends garde que l'état de disciple ne soit pour

toi un commerce; ne mets pas sur toi son habit glorieux pour la vaine gloire et les plaisirs passagers; n'achète pas des choses corporelles avec les choses spirituelles, n'échange pas les choses célestes avec les trésors de la terre. Sois le disciple de celui à qui tu as promis ton service, et de lui seul, car il t'a appris le premier que le serviteur ne peut pas servir deux maîtres, et il a enlevé de devant ta vue toute illusion à ce sujet.

Il te met encore en garde par un autre témoignage : Si tu ne deviens pas disciple parfait, reste dans la règle du monde; il vaut mieux pour toi ne pas être tourné en dérision par tout le monde parce que tu as commencé à construire et que tu n'as pas achevé : *Quel est l'homme qui commence à construire une tour et ne s'assoit pas d'abord pour compter ses dépenses et savoir s'il a de quoi l'achever, de crainte que, lorsqu'il aura commencé à la construire, il ne l'achève pas et que ceux qui passent et le voient ne le méprisent et ne le tournent en dérision : Cet homme a commencé et il n'a pas pu achever! Et quel est le roi qui va en guerre pour combattre (311) un autre roi, et parce qu'il le rencontrera avec dix mille contre vingt-mille, n'envoie pas des légats pour demander la paix, s'il ne peut pas le rencontrer en guerre avec de telles forces*²⁸. Celui qui t'a appelé pour son disciple t'a appris par ces paroles à ne pas commencer dans ce chemin à moins de t'être proposé de l'achever, à ne pas poser les fondements de la tour si tu n'as pas l'intention de la terminer, à ne pas sortir en guerre contre Satan si tu n'as pas rassemblé de puissantes armées de pensées, de crainte que lorsque tu seras sorti pour la guerre, l'ennemi ne te vaille et que l'état de disciple ne soit blasphémé. Celui qui ne promet pas, il ne lui est pas demandé en justice de faire ce qu'il n'a pas promis; jusqu'à la promesse, c'est à sa volonté, mais à partir de la promesse et au-delà, c'est la loi; tant que

28. Luc, 14, 28 sq.

le joug de la profession n'a pas été posé sur ta liberté, ton service est à ta volonté, mais si tu prends le signe du disciple et promets de servir le Christ, ta règle n'est plus à ta volonté mais comme l'exige la loi que tu t'es volontairement imposée. Si tu fais dans le monde ce qui est d'un disciple, c'est à ta louange, mais si tu fais dans l'état de disciple ce qui convient à ton état, c'est une dette que tu paies, et tu accomplis ce qui t'a été imposé. Vois jusqu'où monte la tour et de quelles pierres et quelles demeures (312) est composée sa construction, et c'est alors que tu poseras son fondement. Ne commence pas une construction qui te prépare la risée de ceux qui la verront, ne fonde pas pour toi un signe de mépris et de dérision au regard de tous, ne donne pas aux passants l'occasion de parler de toi. Si tu t'es proposé d'être disciple, sois-le comme l'exige la volonté de ton Maître; autrement, reste dans le monde. Ne te presse pas d'être honoré d'un nom que tu ne mérites pas, ne prends pas une perle pure avec des mains sales, ne revêts pas la pourpre de l'état de disciple, si tu ne possèdes pas la science qui la garde. Calcule en toi-même ce que l'état de disciple te demande de faire, et ensuite pose sur toi son joug.

Beaucoup se font disciples pour être honorés du nom du Christ et non pour honorer le Christ; ils se louent à lui pour être dans les plaisirs corporels et non pour porter les austérités de ses commandements. D'autres s'approchent de cette règle qui exige le renoncement, poussés par le désir de Mammon, et pour acquérir hors du monde ce qu'ils ne peuvent pas acquérir chez lui. Dans la personne du seul disciple qui est inscrit dans l'Évangile de notre Sauveur, Jésus a réprimandé cette pensée inique chez tous les autres : *Il en vint un qui s'approcha et lui dit : Maître, j'irai après toi là où tu iras; Jésus lui dit : Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel un toit, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête*²⁹. Va-t'en de moi,

²⁹. Mt., 8, 20; Luc, 9, 58.

disciple d'iniquité! Je ne peux pas te donner ce que tu désires (313) et tu ne peux pas recevoir ce que je te donne; je sais ce que tu demandes et je ne donne pas ce que tu cherches; il t'a plu de venir à moi par amour de la richesse; tu es sorti chercher les ténèbres dans la lumière, la pauvreté dans la possession véritable, et la mort dans la vie; tu veux acquérir en venant à moi ce que je commande à tous de laisser pour me suivre; la porte par laquelle tu t'es pressé d'entrer auprès de moi est celle-là même par laquelle je veux te faire sortir. Et c'est pourquoi je ne te reçois pas. Je suis pauvre par ma condition publique, et à cause de cela, je n'ai pas de richesses publiques à donner dans le monde où je suis venu. Je suis vu comme un étranger et n'ai ni maison ni toit, et celui qui veut être mon disciple hérite de moi la pauvreté : pourquoi veux-tu acquérir de moi ce que je te fais renoncer à posséder?

Jésus a donc exclu chacun de ceux qui le cherchent sans honnêteté par la parole qui leur convient. Ceux qui sortent après lui par amour de Mammon et revêtent l'habit glorieux de disciple comme un métier, il a dévoilé d'avance leur pensée frauduleuse par sa parole, et dans ce seul faux disciple, il a réprimandé tous les autres; il les a empêchés d'être ses disciples en disant : Loin de vous donner ce que vous désirez, je ne possède rien et n'ai (314) ni maison ni toit. Ceux qui commencent et deviennent négligents et se relâchent ou par amour des plaisirs ou à cause de la fatigue de la construction, il les a empêchés en disant : Si tu as à dépenser ce qui suffit à la tour, commence; autrement, il vaut mieux ne pas commencer que de commencer et de ne pas finir. Jésus nous a montré par là qu'il exige la perfection de tous les disciples qui sortent après lui, parce que cette tour qui monte aux cieux est achevée par la perfection et terminée par la réunion de tous les biens; et Jésus a dit : Commence si tu achèves; autrement, ne commence pas, c'est-à-dire : Sois un disciple

parfait, achevé par tous les triomphes; autrement, reste dans le monde, et travaille dans la justice de la Loi qui est au-dessous de la vie spirituelle. Celui qui craignait d'affliger ses parents et voulait leur payer une dette humaine, et qui lui demandait d'aller saluer ceux de sa maison et de venir après lui, il lui a dit : Celui qui met la main sur le soc de la charrue et regarde derrière lui n'est pas apte au royaume de Dieu. Celui qui demandait d'honorer ses parents tant qu'ils vivraient et d'être son disciple après leur mort, il lui a dit : Laisse les morts enterrer leurs morts. A un autre qui voulait satisfaire le désir de son injustice en se couvrant de la perfection du jugement du Christ, (315) il a répondu : *Qui m'a établi sur vous pour juge et pour arbitre*³⁰? A un autre qui aurait voulu user de son nom pour amasser la richesse et devenir maître de biens par les miracles, les signes et les prodiges qu'il aurait faits revêtu de son autorité, il a dit : Je suis pauvre et je n'ai pas où reposer ma tête. A un autre qui demandait de s'approcher de ce service uniquement pour attirer sur lui les regards, il a dit : Ne commence pas la tour si tu n'as pas de quoi dépenser pour l'achever. Enfin, à un autre qui n'avait que peu de force et qui n'avait pas été capable jusque-là de nettoyer ses pensées et de purifier son âme et qui voulait combattre les forces contraires, il a dit : Il n'y a pas de roi qui sorte pour la guerre contre un autre roi, à moins d'avoir rassemblé des armées suffisantes pour rencontrer l'ennemi qui est en face de lui.

Par ces paroles, Jésus a réprimandé toutes les pensées malades et il a fait prendre au disciple la santé véritable de l'état de disciple et le corps de la règle spirituelle. Car si un homme ne peut pas accomplir correctement une chose du monde à moins de renoncer à en faire d'autres et de s'occuper seulement à travailler à celle qu'il veut faire, à combien plus forte raison n'est-il pas possible d'achever ce travail spirituel (316)

30. Luc, 12, 14.

à moins de renoncer à faire tout ce qui se voit, comme l'a dit le bienheureux Paul : *Le lutteur s'abstient de tout*³¹. Et cela, il l'a dit de la lutte corporelle du monde; et s'il est contraire à la lutte corporelle de travailler aux choses corporelles, à combien plus forte raison est-ce contraire à la lutte spirituelle! Car, en ce qui concerne la lutte du monde, la lutte, son combat et sa victoire, et ce qui empêche son triomphe sont tous du même ordre corporel; et bien que les choses soient apparentées à ce point les unes aux autres, le monde est contraire à ceux qui font la lutte par ses préoccupations et ses soucis; ici donc, où la lutte est spirituelle, où le travail et la règle sont au-dessus du monde, comment l'homme peut-il les accomplir s'il est embarrassé et retenu par les choses du monde? Et Paul a dit encore : *Le soldat, s'il est entravé par les choses du monde, ne peut pas plaire à son chef, et s'il ne combat pas selon sa loi, il n'est pas couronné*³². Par conséquent, si les soldats du royaume du monde ne renoncent pas à tout pour apprendre le métier militaire et plaire en cela au roi qui les a choisis, quel est le disciple choisi pour la (317) milice de l'Esprit qui peut y être généreux s'il est entravé par les choses du monde?

Voyons encore par la parole de Simon à Notre-Seigneur et apprenons par ce premier disciple comment il faut que nous le devenions nous-mêmes : *Voici, nous avons tout laissé et nous sommes venus après toi : qu'aurons-nous donc*³³? Tu l'as entendu, ce disciple? Qu'a-t-il dit? Comment nous a-t-il révélé que leur renoncement était vraiment parfait et qu'ils n'avaient rien en leur possession avec Jésus? Nous avons tout laissé et nous sommes venus après toi : voilà définie la loi du disciple. Ils n'ont pas laissé une chose et gardé une autre, ils ont tout abandonné, et ils sont sortis après Jésus. Toi aussi, abandonne tout et sors après lui, et tu verras qu'aussitôt tu revêtiras la force

31. I Cor., 9, 25.

32. II Tim., 2, 4.

33. Mt., 19, 27.

des apôtres. Essaie réellement et tu reconnaîtras que la parole n'est pas menteuse. Car ne demande pas à Jésus qu'il te fasse voir ses richesses cachées et spirituelles, tant que tu n'as pas renoncé à tout ce qui se voit : tant que tu retiens ce qui est à toi, il ne te montre pas ce qui est à lui. Donne tout ce que tu as pour son amour seulement, et garde-toi, en le donnant, de rechercher la gloire humaine. Sors et avance-toi un peu dans le chemin, en portant les austérités et les travaux avec des pensées pures, et tu verras qu'aussitôt sa gloire se lèvera dans ton âme et qu'il t'unira à lui spirituellement, en sorte que tu seras absorbé tout entier dans son amour et que tu oublieras le fardeau de tes austérités; il te fera tout à coup un autre à la place d'un autre, c'est-à-dire que d'ancien il te fera nouveau.

Autrement, (318) que désires-tu? Quand ta bourse est remplie, et qu'il t'arrive peut-être de demander des intérêts et des bénéfices, et que tu épargnes ce qui est à toi en mangeant sa grâce, veux-tu devenir son disciple et le maître des trésors de sa richesse? A Dieu ne plaise qu'il fasse habiter la science de ses révélations dans une âme qui n'en est pas digne! Et si ceux qui sont retenus par le commerce et les soucis de la richesse humaine se tiennent ainsi à l'écart de la science du monde, veux-tu acquérir la science de l'Esprit avec leurs soucis? Voudrais-tu qu'il verse le vin nouveau de la sagesse de ses mystères dans le vieux vase de ta personne, percé par les passions et les convoitises? Ne la répandrais-tu pas à terre, cette science, si elle tombait en toi? Ton vieux vase ne pourrait même pas la recevoir! Et cela, notre Sauveur l'a clairement montré : *Personne ne met le vin nouveau dans les vieilles outres; autrement le vin fait crever les outres et se répand à terre, et les outres sont perdues; mais on met le vin nouveau dans les outres neuves, et les deux sont conservés*³⁴. Tant que le péché, en œuvre ou en pen-

34. Mt., 9, 17; Mc, 2, 22; Luc, 5, 37.

sée, vit en toi, et que le souci corporel se lève du monde en toi, tu es un vase ancien et tu ne peux pas recevoir le vin nouveau de la sagesse du Christ. Renouvelle-toi donc en quittant tes passions, et aussitôt tu seras capable de retenir en toi le vin nouveau de l'enseignement du Christ. Abandonne tout comme les apôtres, et alors demande (319) avec liberté de devenir maître des trésors spirituels.

Ne te retourne pas derrière toi, et voici, les sillons sont en droite ligne devant toi. Tu mets la main sur le soc de commandements difficiles et pénibles : ne te retourne pas derrière toi pour voir les plaisirs. Si tu as nié, ne confesse pas de nouveau ce que tu as nié. Ne regarde pas tantôt devant toi et tantôt derrière toi, mais n'aie qu'un seul regard, droit devant toi. Car celui qui regarde derrière lui et devant lui ressemble à quelqu'un qui va et vient, qui marche et retourne à la même place, et qui ne s'éloigne pas du lieu où il est : personne ne dit de celui-là qu'il marche dans le chemin ou que ses pas le mènent au bout du sentier. C'est ainsi qu'est le disciple qui regarde tantôt devant lui et tantôt derrière lui, tantôt est rempli de componction et tantôt de moquerie, tantôt purifie ses pensées et tantôt les souille par des soucis iniques, tantôt porte le poids des austérités et tantôt se plaît dans les plaisirs, tantôt se livre à un long jeûne et tantôt est à la recherche d'un aliment qui n'est pas dans l'ordre, tantôt s'adonne à la prière et tantôt aux vaines conversations. Car tantôt le souvenir du Christ vit en lui, et tantôt son âme est morte à sa mémoire; tantôt il désire quitter ses plaisirs et être avec le Christ, tantôt il revêt les plaisirs corporels, et ils lui sont agréables; tantôt sa pensée se meut spirituellement, et tantôt elle est agitée par de vains soucis; tantôt il est plein de la contemplation de Dieu, (320) et tantôt son esprit est obscurci par le souci corporel; tantôt il purifie sa pensée du mouvement du désir, et tantôt il brûle du désir de l'adultère; tantôt il jeûne sans mesure, et tantôt il mange désordonnément; tantôt il disperse son bien pour l'amour

de Dieu, et tantôt il est pris de tristesse de l'avoir dispersé; tantôt il est rempli de l'amour du prochain, et tantôt il est torturé de ne pouvoir se venger de ses ennemis; tantôt la lumière de la science se lève en lui, et tantôt sa pensée est enténébrée par l'erreur du monde; tantôt il s'avance droit devant lui, et tantôt il marche à reculons derrière lui; tantôt il est uni tout entier avec l'Esprit, et tantôt tout entier avec le corps. Si donc quelqu'un va et vient, s'avance et recule, marche et revient, monte et descend, s'amincit et s'épaissit, se lave et se tache, se purifie et se souille, se nettoie et devient avide, nie et confesse, s'abstient et désire, par ces choses et de semblables, le chemin du disciple n'est jamais fini, le disciple reste sur place et n'avance pas, et il n'atteint pas ce après quoi il court. Et comment l'atteindrait-il en ne courant pas! Si donc celui qui est sorti n'est sorti qu'à moitié et qu'ayant travaillé à deux choses, il n'a pas (321) pu en saisir une, celui qui n'a pas du tout cherché le bien, sinon de nom, comment le trouvera-t-il? Et celui qui n'a pas, même un petit instant, éprouvé la passion de l'amour du Christ, comment atteindra-t-il le plus haut point de l'amour? Et si celui qui marchait comme les vivants a été trouvé mort, qu'advient-il d'un vrai mort? Si donc tu es sorti après Jésus, marche derrière lui et ne te retourne pas derrière toi. Souviens-toi de la femme de Lot : elle devint une colonne de sel, comme il est écrit à son sujet, parce que l'amour de ses parents et la voix des gémissements de ses amis la pressaient et qu'elle s'était retournée pour regarder derrière elle. Parce que son âme n'avait pas été salée par la crainte du Très-Haut, elle devint un bloc de sel corruptible. Rappelle-toi la donc, celle-là, qui hésita et qui périt, et ne deviens pas hésitant comme elle : ne te retourne pas derrière toi, de crainte de rester sur place. Car il en sera pour toi comme pour elle, sinon dans ton corps, du moins dans ton âme : celui qui se retourne et regarde derrière lui, après qu'il est sorti pour s'avan-

cer dans ce chemin, devient dans son âme une colonne insensible; et de même que la femme de Lot fut privée du sentiment corporel et devint une colonne de sel, de même la pensée qui regarde tout le temps derrière elle les choses corruptibles est privée à sa stupéfaction du sentiment des choses spirituelles, parce que le souvenir du monde durcit le cœur et souille la pureté (322) de l'âme, et que le souci corporel obscurcit et enténébre le regard pur que la vue continuelle de Dieu donne à l'intelligence. Et si la pensée des choses corporelles nous prive de la vue des choses spirituelles, combien plus nous en privera-t-elle, leur possession véritable! Et si elles nous lient à elles quand nous les regardons seulement entre les mains des autres, combien plus nous lieront-elles quand elles se trouveront dans les nôtres! Sors donc du monde, ô disciple, de la même manière que les apôtres : de fait et non pas de nom, par ta propre pensée et non par emprunt de la pensée des autres, par ta volonté et non par ton extérieur, par désir et non par caprice, par ton propre jugement et non par tradition, usant de ta liberté et non soumis à la loi. Renouvelle en toi de jour en jour le désir de cette règle spirituelle. Goûte la vie en faisant mourir en toi toute la condition mortelle.

Arme-toi de courage pour traverser ce lieu redoutable qui est placé entre les deux. Car il est profond et plein d'animaux méchants et de serpents malfaisants et meurtriers. Si tu te proposes de le traverser et que tu y prépares pleinement ta volonté, la grâce te recevra aussitôt et t'accompagnera. Ne considère pas que l'âme et le corps sont attachés l'un à l'autre et unis naturellement l'un avec l'autre; il y a au contraire entre eux une vaste région (323) et une profondeur si redoutable que tout le monde ne peut pas l'explorer et la traverser; mais si tu mortifies les convoitises du corps et que la patience, la prière et la grâce t'accompagnent, tu peux la traverser. Mais comme nous parlons ici de la sortie du monde et non de la sortie des passions particulières, parlons seulement de ceci : Nous

avons tout laissé et nous sommes venus après toi. Voilà l'enseignement commun de tous les disciples. Reçois-le continuellement dans ton souvenir, qu'il soit l'objet de ta méditation au commencement de ton état de disciple, sors du monde en te souvenant de son exhortation, qu'il t'accompagne quand tu t'avances dans le chemin de la sortie, pense à lui en tout temps. Et si la richesse te sollicite en quelque manière de rester chez toi ou que l'amour des amis et de la famille te lie auprès d'eux, rappelle-toi la parole de Simon : il a tout quitté. Quitte tout comme lui, toi aussi.

Car Jésus est près de toi comme de Simon, et peut-être plus qu'il l'était de lui quand il a dit la parole, parce que, jusque-là, ils n'avaient pas reçu la force d'être unis spirituellement à l'amour de Jésus, mais ils étaient sortis dans la pureté de leur foi après avoir vu ses œuvres et pris plaisir à sa parole; et lorsqu'il se les attacha par une parole, ils le suivirent par une œuvre véritable; car la parole fut celle-ci : (324) Venez après moi; et aussitôt qu'ils eurent entendu la parole, ils se mirent à l'œuvre. Mais ton attachement à Jésus, aujourd'hui, se fait par œuvre, parce qu'il t'a uni à sa vie spirituelle par le baptême; et alors que les apôtres, dans ce temps-là, il les fit approcher de lui par la parole, toi, aujourd'hui, il t'unit à lui par l'œuvre, parce qu'il t'a fait son membre spirituel par le baptême. Aussi loin que tu le suives par tes œuvres, son œuvre te précède; si tu cours vers lui, il habite d'avance en toi; si tu vas vers lui par ton discernement, il vient d'abord à toi; quel que soit ton zèle et si loin que tu courses, ton amour et ton service dépasseraient-ils les apôtres, ce qui n'est pas possible — tu es au-dessous d'eux en beaucoup de choses et tu ne parviens pas à la mesure où leur amour était uni avec Jésus — cependant, si tes œuvres n'y parviennent pas, il t'y fait parvenir par sa grâce.

L'amour des apôtres est une chose admirable : c'est au temps où l'Esprit-Saint n'avait pas encore été uni à leur nature qu'ils ont accompagné Jésus avec tant

d'ardeur! Il ne les caressait ni ne les flattait comme il te flatte, toi, aujourd'hui, par tous les arguments, mais il parlait de haut avec eux et semblait même les repousser de lui ouvertement : Si vous voulez vous en aller, allez-vous-en, leur disait-il, au moment où beaucoup l'abandonnèrent et s'en allèrent à cause de la dureté de sa parole. Et Simon lui dit : *A qui irions-nous?* Une fois sortis après toi, (325) nous n'avons nulle part à aller qu'après toi, car *tu as les paroles de la vie éternelle*³⁵, c'est-à-dire : Tes paroles sont la vie, et comment abandonnerions-nous la vie et irions-nous après la mort? *Nous avons tout abandonné et nous sommes venus après toi, parce que nous avons cru et reconnu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant*³⁶. Donc toi aussi, ô disciple, si tu crois comme a cru Simon, sors comme est sorti Simon : abandonne tout et va après ton Maître si riche. Car il ne lui manque rien pour que tu prennes le viatique de la richesse d'un lieu étranger, et sa richesse n'est pas mesurée pour que tu la soutiennes des superflus de ta richesse afin qu'elle ne te fasse pas défaut. Au lieu de cela, applique-toi à abandonner tout, comme il te l'a promis par l'intermédiaire de Simon. Simon est-il le disciple d'un maître et toi d'un autre, pour que tu ne sortes pas après ton maître comme il est sorti? Si tu ne sors pas comme lui, il est certain que tu es le disciple d'un autre maître, même si tu t'imagines, autant que tu voudras, que tu es le disciple de Jésus.

Dans le même passage, il y a deux choses qui te sont tracées : le modèle de ta sortie, et la récompense de ta sortie. Tu apprends comment tu sortiras par cette parole : Voici, nous avons tout abandonné et nous sommes venus après toi; quant à la récompense de cette sortie, c'est la parole de Notre-Seigneur qui te la montre : *En vérité, je vous le dis, lorsque (326) le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa gloire dans le monde nouveau, vous serez assis, vous aussi,*

35. Jn, 6, 69.

36. Ibid., 70.

sur douze sièges, et vous jugerez les douze tribus d'Israël³⁷. Voilà la récompense de la sortie : c'est la participation à l'honneur suprême avec Jésus. Il a disposé des sièges pour les disciples en face de son siège, et ce qui n'est pas possible par la nature, il a montré que cela le devient par sa parole. Ce n'est ni comme des serviteurs ni comme des sujets qu'il a promis d'honorer les disciples qui ont aimé sa parole, mais il les a faits dignes de la grandeur des sièges comme des amis et des égaux de sa gloire. Et c'est là la merveille de l'amour ineffable. Il est écrit au sujet des anges : *Mille milliers se tiennent devant lui, et une myriade de myriades le servent*³⁸; et au sujet des Séraphins : *Ils se tiennent au-dessus de lui et ils volent et ils s'appellent l'un l'autre, et ils disent : Saint, Saint, Saint*³⁹; et au sujet des Chérubins, il est écrit qu'ils sont attelés à un char et que le regard de leurs faces est tourné vers le bas mais que les mouvements de leurs natures spirituelles regardent vers le Très-Haut et qu'ils crient : *Béni soit la gloire du Seigneur, de son lieu*⁴⁰; les êtres spirituels se tiennent dans cet office et les armées et les ordres célestes obéissent à la parole de Jésus comme le dit Paul : *Ils sont des esprits de service qui sont envoyés en service pour ceux qui doivent hériter la vie*⁴¹; mais au sujet des apôtres, il est écrit qu'ils seront assis sur des sièges! Il nous a révélé par là la grandeur de la gloire et l'égalité que nous aurons avec lui dans l'héritage (327) comme Paul l'a dit encore : *Si nous souffrons avec lui nous serons aussi glorifiés avec lui*⁴². Et il a encore dit : *Les héritiers de Dieu et les co-héritiers de Jésus-Christ*⁴³. Et il a dit encore : *Si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui*⁴⁴. Et il a dit encore : *Il changera notre corps misérable et il le fera semblable à son corps glorieux selon sa grande puissance par laquelle tout lui a été soumis*⁴⁵. C'est

37. Mt., 19, 28; Luc, 22, 30.

38. Dan., 7, 10.

39. Is. 6, 3.

40. Ez., 3, 12.

41. Heb., 1, 14.

42. Rom., 8, 17.

43. Ibid.

44. II Tim., 2, 12.

45. Phil., 3, 21.

donc à cette grandeur que parvient le disciple s'il s'avance parfaitement sur les pas de son Maître. Et afin que tu ne l'imagines pas que cette part d'honneur n'est destinée qu'aux apôtres, Paul a dit : *Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui, et : Si nous supportons, nous régnerons aussi avec lui.* Et lui-même, Notre-Seigneur, a dit aux apôtres : *Non seulement vous, mais celui qui abandonne ses maisons, ou sa famille, ou ses frères, ou ses sœurs, ou ses parents, ou ses enfants à cause de moi et à cause de mon Évangile recevra le centuple en ce monde-ci et la vie éternelle dans le monde qui vient*⁴⁶.

Qui est-ce qui dort au point de ne pas s'éveiller aux voix de ces promesses? Et qui est-ce qui est mort et n'est pas ressuscité à ce souffle de vie spirituelle? Et qui est-ce qui ne passera pas de la lenteur à la promptitude, à l'indication de ce chemin qui fait monter au ciel? Et qui est-ce qui regardera à être méprisé et injurié en écoutant cette promesse sans égale? Et qui est-ce qui ne renoncera pas au monde tout entier (328) même s'il lui était arrivé de le posséder, pour être assis avec Dieu sur un siège? Et qui est-ce qui ne se complaît pas à échanger les choses présentes qui sont temporelles contre les choses futures qui sont éternelles? Car même si les choses qu'il nous faut abandonner étaient égales à celles qui nous seront données, il nous faudrait quand même les abandonner parce que Dieu l'a commandé : abandonne-les maintenant parce qu'elles sont abjectes et méprisables! Et même si nous ne les laissons pas à cause de la parole du Christ, ne faudra-t-il pas leur devenir étrangers et en être éloignés un jour? Alors qu'elles ne servent à rien, ne les échangerons-nous pas pour quelque chose d'utile? Qui est-ce qui ne courra pas au marché où se fait cet échange? Car voici, des guenilles sont échangées contre la pourpre, de vils cailloux contre des perles, de vulgaires pierres contre des pierres de béryl,

46. Cf. Mt., 19, 29.

une pauvreté sans fin contre une richesse sans mesure, le faux abject contre le bon or, les ténèbres contre la lumière, la mort contre la vie, l'amer contre le doux, la maladie contre la santé, le mépris contre l'autorité, la vulgarité contre la grandeur, la corruption contre l'incorruptibilité, ce qui passe contre ce qui ne passe pas, les ombres contre le corps, la faim contre le rassasiement, l'ignorance contre la science, la règle des animaux contre la règle des anges, l'état corporel contre l'état spirituel, le malheur sans fin contre le bonheur sans mesure, et encore plus, sans interruption, si nous avons une parole pour parler de ces choses comme elles le méritent. (329) Qui est-ce qui n'échangerait pas celles-là contre celles-ci, et qui ne donnerait pas toute cette indigence contre toute cette plénitude? Et parce que la parole de l'Esprit, même dite simplement, est plus élevée que toute la sagesse du monde, Paul nous a révélé la grandeur de cet échange par un seule petite parole, et nous a dévoilé par un seul petit mot combien sont basses les choses qui sont à nous et combien grandes celles de Dieu : *Ce qui se voit est temporaire et ce qui ne se voit pas est éternel*⁴⁷. Qui est-ce donc qui n'échangera pas ce qui est temporaire contre ce qui est éternel, si ce n'est nous, et les sots comme nous?

Quant à toi qui renonces à ce qui se voit, ne demande pas comment est la richesse que tu recevras en échange de ta pauvreté, mais, au lieu de cela, applique-toi à abandonner ta pauvreté et à courir à l'acquisition de cette richesse. Comment est-elle et à quoi ressemble-t-elle? Paul t'explique non pas comment elle est, mais qu'elle n'a pas de ressemblance, non pas comment elle est grande, mais qu'elle n'a pas de mesure : *Ce que l'œil n'a pas vu et ce que l'oreille n'a pas entendu et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment*⁴⁸. La gran-

47. II Cor., 4, 18.

48. I Cor., 2, 9, citant Is., 64, 4.

deur des récompenses est révélée par ces paroles et de semblables. Écoute les voix divines qui te poussent à la sortie après Jésus et (330) au renoncement parfait : c'est alors que tu seras un disciple achevé : *Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il a ne peut pas être mon disciple*⁴⁹. Après cela, qu'as-tu à dire ou à répondre? Toutes tes curiosités et tes énigmes sont abolies par une seule parole. La parole de la vérité est le sentier sublime par où tu t'avanceras. Il a dit encore dans un autre passage : *Celui qui n'abandonne pas tout ce qu'il a et ne prend pas sa croix et ne vient pas après moi, ne peut pas être mon disciple*⁵⁰. Et pour nous enseigner à renoncer non seulement à nos biens pour le glorifier et au monde pour le confesser mais aussi à notre vie passagère, il a dit encore : *Si quelqu'un ne renonce pas à lui-même, il ne peut être mon disciple*⁵¹. Et il a dit encore : *Celui qui veut se sauver lui-même se perdra, et celui qui se perdra pour moi se sauvera*⁵². Et il a dit encore : *Celui qui se perd se garde pour la vie éternelle, et celui qui me sert, mon Père l'honorera*⁵³.

Il a dit encore à ses disciples : *Levez-vous, allons-nous en d'ici*⁵⁴. Par cette parole, il a montré que sa place ni celle de ses disciples n'est ici. Où irons-nous, Seigneur? *Où je suis, que mon serviteur y soit aussi*⁵⁵. Si Jésus nous crie : *Levez-vous, allons-nous en d'ici, qui sera assez sot pour consentir à demeurer avec les cadavres dans (331) les tombeaux et à habiter parmi les morts? Toutes les fois, donc, que le monde veut te retenir auprès de lui, ou la famille, ou la parenté, ou les amis, rappelle-toi la parole du Christ qui a dit : Levez-vous, allons-nous en d'ici : cette voix suffira à te stimuler si tu es vivant. Toutes les fois que tu veux t'asseoir pour te reposer ou te regarder dans l'amour du lieu où tu es, rappelle-toi cette voix pressante et dis-toi à toi-même : Levez-vous, allons-nous en d'ici.*

49. Luc, 14, 33.

52. Mt., 16, 25.

55. Jn, 12, 26.

50. Mt., 10, 38.

53. Jn, 12, 25-26.

51. Luc, 14, 26.

54. Jn, 14, 31.

Car de toute façon, il faudra t'en aller. Mais va-t-en comme Jésus s'en va : va-t-en parce qu'il te l'a dit et non parce que la nature t'emmène malgré toi. Que tu le cherches ou non, tu es sur le chemin de ceux qui partent : pars donc à cause de la parole de ton Maître et non par la nécessité de la contrainte. Levez-vous, allons-nous en d'ici : cette voix éveille les assoupis; c'est la trompette qui chasse le sommeil de la paresse par sa sonnerie; c'est une force et non une parole : celui qui la sent, elle le revêt soudain d'une force nouvelle et le pousse d'une chose à une autre en un clin d'œil et cette parole de Dieu fait sursauter le disciple pour qu'il ne s'attarde pas au plaisir de s'asseoir. Levez-vous, allons-nous en d'ici : voici, lui aussi s'en va avec toi : pourquoi t'attardes-tu ? Car il n'a pas dit : Lève-toi, va-t-en, mais : Levez-vous, allons-nous en, moi et toi également. Dieu t'appelle à t'en aller en sa compagnie : qui est-ce qui ne brûle pas (332) et ne se hâte pas afin de ne pas tarder à accompagner Dieu qui l'a appelé ? Il n'y a dans le chemin ni peur ni crainte, ni dommages ni pertes, ni brigands ni voleurs; et s'il y en a qui font obstacle, tant que le Seigneur est en ta compagnie, ils s'enfuient tous devant toi : quel est le brigand qui ose paraître avec sa mise de brigand dans un chemin où passe le roi ? Mais lorsque les malfaiteurs l'entendent annoncer, ou bien ils s'enfuient ou bien ils se cachent. Voici, par cette parole encore, tu apprends à t'éloigner de la règle du monde si tu la comprends et si tu en entends le sens avec discernement.

Jésus a montré ce chemin de la perfection à un autre qui voulait aller après lui avec le désir de la règle parfaite mais de la manière qui lui plaisait : *Il y en eut un qui s'approcha de lui quand il enseignait dans le temple et qui lui dit : Bon Maître, que ferai-je pour hériter la vie éternelle ? Et que lui dit Jésus ? Pourquoi m'appelles-tu bon ? Dieu seul est bon. Tu connais les commandements : Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux*

*témoignage*⁵⁶. Je t'apprends là à éviter le mal et à éloigner ton désir des sentiers du péché. Si après cela tu veux marcher devant moi et passer de l'abstention du mal (333) à la pratique du bien et à l'observation des commandements de la loi, *honore ton père et ta mère*⁵⁷, et observe tout ce qui convient pour cela. Et si tu veux être au-dessus de la contrainte de la Loi, sous l'autorité de ta propre justice, et te conduire dans les belles actions au-dessus de la crainte des sentences judiciaires, *aime le Seigneur ton Dieu de toute ton âme et de toute ta force et de tout ton esprit*⁵⁸, et *ne fais pas à ton prochain ce qui te serait odieux à toi-même*⁵⁹. C'est là la règle des justes parce qu'elle est au-dessus de la contrainte de la Loi, et c'est cette justice qu'ont enseignée Moïse et les prophètes. Celui qui l'observe, la Loi n'a pas de pouvoir sur sa justice et ne le menace pas. Va, observe ce qui est écrit, et élève-toi par cela à l'amour de Dieu et à l'amour de ton prochain qui est au-dessus de la crainte de la Loi parce qu'il est l'amour. Et lorsque tu observeras ces choses, tu hériteras la vie éternelle. C'est cela que Jésus a appris à faire à ce docteur orgueilleux, bien qu'il n'eût pas voulu s'y arrêter, parce qu'il cherchait de plus grandes choses que cela en esprit de vanité. Mais ce qu'il ne lui a pas appris doit être pour nous, les disciples, l'enseignement véritable.

Sachons par ce qu'il lui a dit comment nous nous éloignerons du mal, et comment nous monterons et grandirons peu à peu dans la pratique des bonnes actions. Car ce qu'il lui a dit : Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne (334) voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage, s'accorde avec cette parole de David : *Évite le mal et fais le bien*⁶⁰ et avec celle que Paul a dite : *Ne soyez pas vaincus par le mal*⁶¹. Et cette parole : Honore ton père et ta mère, et : Ne fais pas à

56. Mt., 19, 16-18.

59. Tob., 4, 16.

57. Mt., 19, 19.

60. Ps. 34, 15.

58. Mt., 22, 37.

61. Rom., 12, 21.

ton prochain ce qui te serait odieux à toi-même, est comme celle-ci : *Faites le bien*⁶² et : *Triomphez du mal par le bien*⁶³. Et cette parole : Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même, est comme celle-ci : *La loi n'a pas été faite pour les justes*⁶⁴, parce que ces commandements sont au-dessus de la crainte de la Loi. Nous interdire (335) le mal, puis obéir à la Loi, et cela par crainte de la Loi, enfin pratiquer le bien volontairement pour être au-dessus de la Loi, comme Paul nous l'a appris en disant que la Loi n'a pas été faite pour les justes, ces trois rangs de la justice, c'est dans le monde qu'on y travaille, et ceux qui servent Dieu dans ces trois rangs sont les hommes droits et les justes, mais non les spirituels et les parfaits. Les deux premiers rangs sont placés au-dessous de la crainte de la Loi, et le troisième est au-dessus de la contrainte et de la crainte de la Loi, parce qu'à ce rang-là le bien est accompli dans l'esprit caché, là où la Loi ne peut pas regarder ni voir. L'œil de la Loi voit les actions publiques et non les pensées cachées, et celui qui aime Dieu de tout son cœur et de tout son esprit et de toute son âme l'aime secrètement : c'est pourquoi Paul estime que le commandement : Aime ton Dieu, est au-dessus de la Loi, et le commandement : Crains ton Dieu, au-dessous, parce que la Loi a du pouvoir sur la crainte et n'en a pas sur l'amour; l'amour est au-dessus des commandements de la Loi, et la Loi n'a pas de pouvoir sur ceux qui sont conduits par l'amour. (336) Ces trois choses, donc, Notre-Seigneur les a enseignées pour les hommes justes qui sont dans le monde. Toutes les belles actions y sont rassemblées. Elles sont pratiquées par l'aumône, et par ceux qui possèdent à l'égard des pauvres, au moyen de leur richesse. C'est en elles qu'est placée la force de ce commandement : Ne fais pas à ton prochain ce qui

62. Rom., 13, 3.

63. Rom., 12, 21.

64. I Tim., 1, 9.

te serait odieux à toi-même, comme le Maître l'a expliqué : *c'est là la Loi et les prophètes*⁶⁵.

Mais sa justice qui est aussi au-dessus de la Loi, il l'a dite dans cette parole : *Entrez par la porte étroite*⁶⁶. Auprès de la Loi, tu es tantôt à l'étroit et tantôt au large, et tantôt tu travailles et tantôt tu te reposes; mais auprès de la règle du Christ, il est écrit : Entrez par la porte étroite. Et c'est avec raison que Notre-Seigneur, comme un Maître sage et bon, a fait monter ses disciples et les a fait venir par degrés, par ce qui appartient à l'Ancien Testament d'abord, puis par ce qui appartient au Nouveau, premièrement pour montrer que c'est lui qui donne les premiers et les derniers commandements, et deuxièmement pour faire monter ses disciples des petites choses aux grandes, de : Aime ton Dieu, à : Aime-le plus que toi-même, et de : Donne de ce que tu as, à : Distribue tout ce que tu as, et de : Un peu de tes biens, à : Tous tes biens. Il a fait la première chose, ce qui était le plus facile : ne pas faire le mal; car il est facile à celui qui s'interdit de (337) faire le mal par crainte des peines de la Loi de s'approcher des belles actions que commande la Loi par crainte de la Loi; et celui qui fait le bien après avoir évité le mal commence aussi à aimer Dieu et son prochain, non pour être vu ni pour être loué ni pour être craint, mais parce qu'il convient à l'homme d'aimer Dieu et son prochain, non pour être vu ni pour être loué ni pour être craint, mais parce qu'il convient à l'homme d'aimer Dieu et son prochain. Et après avoir posé ces définitions et nous avoir fait distinguer ces rangs dans la justice des justes, il est monté à l'enseignement de la perfection, et il a dit à un scribe qui l'interrogeait et à tous les disciples dans celui-là : *Si tu veux être parfait, va, vends tous tes biens et donne-les aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel*⁶⁷.

Et ce n'est même pas là que nous commencerons

65. Mt., 22, 40.

66. Mt., 7, 13.

67. Mt., 19, 21.

dans le chemin de la justice du Christ, parce qu'il nous faudra ensuite prendre sa croix et que c'est autre chose de sortir après Jésus et autre chose de prendre sa croix. Car de même que c'est une chose que le foetus soit conçu dans les entrailles par la vulve, et une autre chose enfin qu'il devienne un homme dans le monde après être sorti des entrailles, de même, c'est une chose que l'homme prenne une forme et des membres et un corps dans les entrailles du monde, puis une autre chose (338) qu'il naisse à la règle spirituelle, et une autre chose enfin qu'il parvienne à la perfection. La justice qui est dans le monde est comme la formation du foetus dans les entrailles; puis : Vends tous tes biens et donne-les aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel, est la vulve par laquelle il naît des entrailles anciennes à la création nouvelle et la porte par laquelle il sort d'un monde à un autre monde; et enfin : Prends ta croix et viens après moi, est la règle de la perfection et le chemin de la vie spirituelle.

Voilà donc les degrés des règles que Jésus a posés par ces commandements : le premier est d'éviter le mal et s'interdire de faire tout ce qui est odieux; le second est de pratiquer le bien qui est au-dessous de la crainte de la Loi; le troisième est de faire le bien volontairement en se mettant au-dessus de la crainte de la Loi; le quatrième est le commencement du chemin du disciple du Christ parce qu'il est la sortie parfaite du monde; le cinquième, ce sont les travaux et les austérités par lesquels nous affaiblissons l'homme ancien; et le sixième est que nous portions la croix sur notre épaule et que nous parvenions à la plénitude de la perfection du Christ. Deux règles donc ont été séparées pour nous et deux formes de la justice nous ont été apprises, et chacune d'elles se tient sur trois rangs⁶⁸.

68. Ce deuxième alinéa jusqu'à « sur trois rangs » appartient à la fin de la page (334), et, à partir de « Le troisième rang » jusqu'à « le talon de son enseignement », à la fin de la page (335) et au commen-

Le troisième rang est placé entre les deux parce qu'il est au-dessus de la Loi et inférieur à la règle du Christ. Et vois par là combien l'enseignement de notre Sauveur est parfait, puisque ce qui est au-dessus de la Loi est le talon de son enseignement.

Il semble que c'est une grande chose de vendre tout ce que l'on a, de le donner aux pauvres, et de sortir du monde; et c'est une chose naturelle et par laquelle nous entrons dans la création à notre première naissance; et c'est ainsi qu'a été créé le premier homme. Et c'est à cause de cela que le juste Job, lorsque tout ce qu'il avait lui fut enlevé et qu'il fut privé de biens et d'héritiers, et parce qu'il semblait qu'il lui arrivait quelque chose de nouveau et au-dessus de la nature, tempère la violence de sa souffrance par sa parole et dit : *Nu je suis sorti des entrailles de ma mère, nu je m'en retournerai*⁶⁹. Que m'est-il arrivé de nouveau, sinon ce par quoi je suis sorti des entrailles? Qu'un homme soit privé de tout ce qu'il a et qu'on le voie dans le monde dans sa personne seulement, c'est une chose naturelle; elle devient plus grande que nature si elle est faite de bonne volonté, pour Dieu, de même que mourir est une chose naturelle et mourir pour Dieu, un martyre. (339) Adam et Eve ont été créés ne possédant rien dans le monde et non seulement privés de la richesse du monde, mais encore de l'habit et du vêtement du monde. Ils étaient comme le foetus qui sort nu des entrailles comme l'a dit Job : *Nu je suis sorti, nu je m'en retournerai*, et comme a dit Paul : *Nous n'avons rien apporté au monde*⁷⁰.

Et il est certain que nous ne pouvons pas non plus en faire sortir quelque chose⁷¹. De même que la membrane, dans les entrailles, après que le foetus a pris forme et figure, s'enroule sur lui pour protéger sa

cement de la page (336). Il nous a paru que la suite des idées demandait cette transposition. 69. Job, 1, 21. 70. I Tim., 6, 7.

71. Ibid.

vie, et que, lorsqu'il est né des entrailles, elle est coupée et rejetée de lui parce qu'elle n'appartient pas à sa personne et n'est pas comptée avec l'homme, de même aussi, la richesse et les biens et le reste des choses humaines sont attachés à l'homme dans le monde comme une membrane, et quand il vient à passer du monde à l'éternité par la mort, ses biens sont coupés et rejetés de lui comme une membrane qui est retranchée du corps; et de même que le fœtus apparaît en lui-même sans la membrane, de même l'homme sort de la vie dépouillé de tous ses biens; et de même qu'il est naturel que l'homme naisse enveloppé de sa membrane (340) et en soit dépouillé quand il entre dans le monde, de même aussi, il est naturel qu'il sorte nu du monde ou qu'il soit privé de ses biens quand il est dans le monde; et il mérite d'être félicité quand il prend les devants et se fait nu lui-même de sa richesse avant que la nature l'en ait dépouillé, et qu'il a devancé le temps de sa sortie par sa libre volonté.

Quelle difficulté y a-t-il donc dans ce commandement de devenir étranger à tous ses biens, puisque, voici, ce commandement est naturel? Que l'homme regarde son commencement et sa fin et qu'il se conduise de même dans le temps qui est au milieu; puisqu'il entre nu et sort nu, qu'il se fasse nu aussi de sa richesse, tout le temps de son séjour dans le monde, et qu'il loue Celui qui prescrit que ce qui est naturel devienne volontaire. C'est donc avec raison que Notre-Seigneur n'a pas fait du renoncement à la richesse le commencement du chemin de son disciple, parce que c'est une chose naturelle et que sa règle est au-dessus de la nature. Car de même que ce n'est pas notre mort humaine qui est le commencement du monde futur, mais que notre mort est la fin du chemin du monde présent, et notre résurrection de la mort le commencement du chemin du royaume des cieux, de même aussi, le renoncement à la richesse et aux biens qui se voient est la fin du chemin du monde et le dépouil-

lement d'un habit étranger que nous avons revêtu après notre entrée dans le monde.

Si cela semble difficile, ce n'est pas parce que c'est au-dessus de la nature, car, voici, c'est chose facile pour ceux (341) qui se tiennent dans la liberté de la nature, et difficile pour ceux qui sont asservis aux passions et aux convoitises. Ceux qui servent Mammon comme un maître craignent de renoncer à lui, parce qu'ils l'ont fait leur dieu d'avance et volontairement. Et ce n'est pas seulement à cette passion qu'il est difficile de renoncer quand on lui est asservi, mais toute passion sous laquelle la liberté s'est courbée est sa maîtresse; elle est obligée de lui obéir et il ne lui est pas facile de la quitter. Ce ne sont pas les passions qui nous asservissent obligatoirement, mais c'est notre liberté qui s'asservit aux passions et en fait ses maîtresses. Car, voici, ceux qui sont libres et débarrassés du souci des biens, si quelqu'un les obligeait à s'asservir à la richesse, ils craindraient de devenir seulement ses maîtres plus que les maîtres de la richesse ne craignent de l'abandonner! Si le renoncement aux biens était naturellement redoutable ou difficile, tout le monde le craindrait, et son pouvoir régnerait sur tous naturellement; mais voici, les hommes libres sont au-dessus de sa sujétion et leur liberté regarde son pouvoir comme une servitude amère.

Donc, tous les commandements de la justice et de la miséricorde que l'homme pratique quand il est dans le monde sont encore en deçà de la limite de la nature, et c'est pourquoi toute la Loi (342) ancienne et ses commandements étaient placés sous la nature, parce qu'il n'était pas possible que la Loi fût au-dessus de la nature. Et Notre-Seigneur, lorsque Nicodème, un docteur de la Loi, lui demanda quel était son enseignement, lui dit : Je prêche aux hommes une seconde naissance. Et bien que ce fût le baptême qu'il donnait à entendre par cette parole, cependant, il montra magnifiquement en plus de cela que l'homme naît du monde à l'éternité, non seulement avec la

force de la grâce de Dieu, mais aussi par la force de sa volonté. Et la vulve qui l'y fait naître, c'est le renoncement complet à tout ce que l'œil voit. L'homme de Dieu fait donc trois naissances : la première est celle des entrailles à la créature; la seconde est celle de la servitude à la liberté et de la condition d'homme à celle de fils de Dieu, et celle-ci a lieu par la grâce sous le signe du baptême; et la troisième est celle que l'homme fait volontairement de la règle corporelle à la règle spirituelle; et la vulve qui l'y fait naître est le renoncement complet.

Lorsque l'homme est sorti du monde par le renoncement, il fait encore d'autres naissances, comme celle de la corporalité à la spiritualité, et des passions à l'absence de passions, et de toutes les agitations de l'homme ancien aux mouvements vivants de l'homme spirituel. Car il y a ces degrés, ces mesures et ces naissances dans cette règle (343), et autant que l'homme veut marcher, il y a place pour ses pas, parce que le lieu de la spiritualité est infiniment spacieux. Si dans le monde corporel il y a place pour les pas de l'homme autant qu'il veut marcher, et que, s'il veut s'avancer tout le temps de sa vie, il ne peut pas limiter le monde à ses pas, comment ne nous avancerons-nous pas davantage dans le monde spirituel, puisque notre marche est illimitée, et qu'autant que l'homme pénètre, et monte, et entre, un lieu le reçoit à l'intérieur d'un lieu et un degré au-dessus d'un degré, parce que c'est un monde infini? Car le monde corporel, si grand qu'il soit, est cependant placé sous une limite et un terme, tandis que le monde spirituel est au-dessus des termes et au-delà des limites.

Bienheureux celui qui a obtenu d'y entrer par le changement de l'homme ancien au nouveau, en faisant mourir chez lui tous les mouvements corporels et en se mouvant par d'autres mouvements, vivants et spirituels. Et c'est avec raison que Notre-Seigneur a dit : *Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut pas*

*voir le royaume de Dieu*⁷². A moins que l'homme ne renonce à tout ce qu'il y a dans le monde et qu'il ne quitte toute la règle corporelle dans ses actions secrètes et dans ses actions publiques, comme le foetus quitte les entrailles de la nature et naît à ce monde-ci, il ne peut pas voir le royaume de Dieu, c'est-à-dire sentir les mouvements vivants (344) et spirituels, parce qu'ils sont à l'intérieur du sentiment corporel. L'homme qui est dans le monde est enfermé dans la règle du monde comme le foetus dans les entrailles, et il en subit toute la pesanteur, l'obscurité, l'épaisseur, le souci et les pensées. Le foetus naît des entrailles à la lumière de la création par la porte de la vulve, et lorsqu'il est né, il voit toutes les choses par la lumière qu'il trouve devant lui, la beauté du monde, toutes les variétés des créatures, la diversité des natures de cette création composée, et il reçoit cette vue et sent ces goûts en raison de la croissance de sa taille corporelle qui se fait peu à peu : de même aussi celui qui naît de la règle du monde et sort dans le monde spirituel par la porte du renoncement commence à voir la lumière de la science aussitôt qu'il est né et que ce monde-là le reçoit. La lumière de la nature fait voir les choses du monde corporel et c'est par elle que chaque chose se distingue de sa voisine : de même aussi c'est par la science de l'Esprit que l'homme voit toutes les choses spirituelles, les limites, les lieux, les ordres, les rangs et tout ce qui est au-dessus du sentiment du corps. Le corps sent tout ce qui est de sa nature parce que ses sens ont une affinité avec les choses du monde : de même aussi, (345) par le moyen de l'Esprit, l'âme sent toutes les choses qui ont de l'affinité avec sa nature parce qu'elles sont au-dessus du monde. C'est là cette nouvelle naissance que Notre-Seigneur a dite à Nicodème, outre celle du baptême.

Et voyons la réponse de Notre-Seigneur à ce jeune homme qui s'approcha de lui et lui demanda de lui

72. Jn, 3, 3.

apprendre la perfection : par cette réponse, recevons, nous aussi, la science parfaite afin de naître d'une règle à l'autre. Le jeune homme demande donc : *Que ferai-je pour hériter la vie éternelle?* Jésus lui dit : *Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage* : autrement dit : Évite le mal. Après cela, il lui dit de faire le bien : *Honore ton père et ta mère*⁷³; *Ne fais pas à ton prochain ce qui te serait odieux à toi-même*⁷⁴. Et il a dit : *Si quelqu'un observe ces commandements, il héritera la vie éternelle*⁷⁵, parce qu'il appartient à tous les justes, aux hommes droits, aux miséricordieux, à ceux qui font le bien dans le monde, d'hériter la vie éternelle, eux qui ont été appelés « les bénis » par la parole vivante que Notre-Seigneur leur a dite : *Venez, les bénis de mon Père, et héritez le royaume qui était préparé pour vous avant la fondation du monde, parce que j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, et j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire*⁷⁶, avec le reste de ce qu'il leur a dit. Toutes ces paroles conviennent aux anciens justes qui étaient dans le monde, et aux hommes droits (346) qui sont des maîtres de la richesse; car celui qui habille les nus, qui reçoit les étrangers, qui dresse une table à ceux qui ont faim, qui sustente ceux qui sont dans le besoin par toutes les choses corporelles, il est certain qu'il possède des biens : sans la richesse, il lui serait impossible de faire cela. Mais ceux qui ont renoncé à leurs biens n'ont pas de richesse pour faire ce bien-là! A combien plus forte raison les spirituels et les parfaits. Donc le conseil qui est donné ici par Notre-Seigneur ne convient ni aux parfaits et aux spirituels ni à ceux qui ont renoncé aux biens.

Et il est certain que le degré de ceux qui ont renoncé à la richesse pour l'amour de Dieu est plus élevé que celui des justes qui l'ont gardée et la font

⁷³. Mt., 19, 19.
⁷⁶. Mt., 25, 34.

⁷⁴. Tob., 4, 16.

⁷⁵. Mt., 19, 29.

servir au bien : car tout le monde le confesse. Et les spirituels sont encore plus élevés que ceux qui ont renoncé à leurs biens, et les parfaits, plus élevés que les spirituels, parce que le spirituel est l'égal des êtres spirituels et le parfait, la figure de la plénitude du Christ : c'est par la perfection que sont achevés spirituellement tous ceux qui parviennent à la taille de la science de la plénitude du Christ, comme l'a dit Paul. Et la parole même que notre Sauveur a dite aux maîtres de la richesse du monde suffit à montrer combien le degré des parfaits et des spirituels est plus élevé que celui des justes et des miséricordieux qui sont dans le monde : *Empressez-vous de vous faire des amis avec le Mammon d'iniquité, afin qu'ils vous reçoivent dans les tabernacles (347) éternels quand il vous manquera*⁷⁷. Voici donc, ce sont les parfaits, comme les maîtres du lieu, et les fils de la cité, qui reçoivent les étrangers justes qui entrent dans leur monde, parce que ce sont les parfaits qui sont les cohéritiers du Christ et les héritiers du Père qui est dans les cieux, comme Paul l'a dit d'eux : *Les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ*⁷⁸.

Et pour faire savoir que c'est en portant la croix du Christ que les parfaits sont parvenus à ce degré, il a dit : *Si nous souffrons avec lui, nous serons aussi glorifiés avec lui*⁷⁹. Or la participation aux souffrances du Christ n'a pas lieu en faisant des aumônes et en montrant de la miséricorde à ceux qui sont dans le besoin, mais en mourant tout à fait au monde, et au corps, et aux convoitises, et aux passions, en crucifiant l'homme ancien avec toutes ses convoitises comme Paul l'a dit de lui-même : il était crucifié au monde et tout le sentiment du monde était disparu de lui comme il est disparu des morts de la nature; un cadavre n'éprouve de sensation par aucune des choses qui s'approchent de lui, et l'homme qui a été crucifié avec le Christ et qui a fait mourir en lui tout

⁷⁷. Luc, 16, 9.

⁷⁸. Rom., 8, 17.

⁷⁹. Ibid.

L'homme ancien n'a le sentiment d'aucune des choses du monde. C'est pour cela que Paul appelle morts ceux qui se tiennent dans cette règle de la perfection. Le juste qui habite dans le monde et qui a une femme et des fils et de la richesse et des biens (348) ne peut pas être appelé un mort, parce que toute sa règle est comme celle d'un vivant : un mort n'est pas marié et n'engendre pas, alors que chez lui il y a mariage et naissance, avec le reste de ce qui accompagne ces choses. *Vous êtes morts*, crie Paul aux parfaits, *et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu*⁸⁰. Et il a encore dit : *Vous êtes morts au monde et vous êtes ressuscités à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ*⁸¹. Et il a dit encore : *Si vous êtes morts avec le Christ aux éléments du monde, pourquoi recevez-vous les commandements comme si vous viviez dans le monde?*⁸²

L'homme parvient à cette règle après avoir renoncé aux biens et commencé à pratiquer le bien dans ses propres membres. Car tant qu'il a la richesse, il se justifie par la richesse et non par lui-même; et s'il s'imagine se justifier par lui-même aussi en étant dans la richesse, son travail est troublé, c'est-à-dire qu'il marche devant lui et se retourne derrière lui; même s'il travaille avec la fatigue du corps, il n'est pas possible que cet homme-là se tienne dans la pureté des pensées et qu'il soit exempt des passions de l'âme pour entrer dans l'amour spirituel d'où naît la science qui voit tout et d'où l'intelligence monte par degrés à la conversation avec Dieu. (349) C'est pourquoi ceux qui désirent la perfection renoncent à la richesse afin de devenir aptes à servir Dieu par leur personne même. Une fois affranchis de tout ce qui est dans le monde, ils font la guerre aux convoitises du corps et servent Dieu dans leur corps et non par ce qui est en dehors de lui; et lorsqu'ils ont déraciné les convoitises du corps puis les passions de l'âme, ils

80. Col. 3, 3.

81. Rom., 6, 11.

82. Col. 2, 20.

commencent à semer en eux-mêmes la semence de la science vivante. Celui donc qui veut s'approcher de cette règle, qu'il renonce à la richesse et qu'il naisse de nouveau; ensuite qu'il y entre; car l'homme ne peut pas y entrer autrement, selon le témoignage du Christ : *Si tu veux être parfait, va, vends tes biens et donne-les aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel*⁸³, et : *Prends ta croix et viens après moi*⁸⁴.

Regarde donc combien l'enseignement du Christ est parfait, puisque, même après avoir renoncé à tout ce qu'on a, on n'a pas encore commencé dans le chemin de son enseignement. Car le renoncement, c'est la fin de la justice du monde, et cette parole : *Prends ta croix et viens après moi*, est le commencement du chemin de la règle spirituelle. Et la récompense, Jésus l'a mise au milieu, entre les justes et les parfaits : *Va, vends tes biens et donne-les aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux*. Voilà la récompense de la justice. Il appelle ce salaire un trésor parce que ceux (350) qui courent dans la justice du monde font le bien à la condition d'un salaire. Et c'est avec raison que Jésus a mis le trésor à la fin de la justice du monde : il a mis leur récompense devant eux pour qu'ils courent de l'opposé vers elle comme ceux qui combattent au jeu de la lutte et qui voient devant eux la couronne qui les fera triompher. Et Notre-Seigneur n'a pas fait entrer le salaire dans le lieu des parfaits parce que c'est une injure pour les parfaits de travailler pour une récompense dans la règle spirituelle. Car voici, la spiritualité des parfaits sera la récompense des justes parce qu'ils font le bien dans le monde à la condition d'être changés et de devenir spirituels, et d'être affranchis de toute la corporalité et des passions et des servitudes du monde; mais les spirituels, c'est là leur règle, de se mouvoir spirituellement, de travailler spirituellement; car ils

83. Mt., 19, 21; Mc., 10, 21; Luc, 12, 33.
Mc., 8, 34; Luc, 9, 23.

84. Cf. Mt., 16, 24;

ont déjà été changés de la corporalité à la spiritualité bien qu'ils soient dans le monde visible : comment donc s'attendraient-ils à avoir pour récompense ce qui est maintenant leur travail ? L'ange n'attend pas pour récompense la spiritualité de sa nature ou sa mission au service des volontés de l'Essence parce qu'il est en Elle et la sert naturellement : de même le parfait n'attend pas non plus pour récompense un changement spirituel, parce qu'il y est, dans le changement spirituel, et que ses mouvements sont comme ceux des êtres célestes et que (351) toute sa règle est comme la leur : comme eux, il chante le Trisagion spirituellement, il psalmodie spirituellement, et il sert Dieu dans l'Esprit et dans la vérité, comme il est dit par la parole de Dieu au sujet des parfaits : *Dieu est Esprit et ceux qui le servent le servent dans l'Esprit et dans la vérité*⁸⁵; Dieu est Esprit et le travail des parfaits est spirituel. Voici donc, ils travaillent divinement, et ils ont été élevés à l'ordre des spirituels pour travailler à l'exemple de Dieu avec une autorité et une liberté qui n'est pas asservie, qui est plus élevée que les lois et les commandements, à l'exemple de Dieu.

Quant à raconter par notre parole le travail et les mouvements vivants des parfaits, nous ne le pouvons pas, parce que personne ne le peut à moins d'être parvenu à leur degré. Eux-mêmes, s'ils voulaient dire leurs mouvements vivants et leur travail divin, ils n'en seraient pas capables, parce que ce travail n'est pas dans le corps pour pouvoir être dit par une langue corporelle, mais ils le sentent seulement, et ils travaillent divinement dans leur homme caché, sans que leur travail ni leurs mouvements ni leur sentiment ni leur contemplation continuelle ni les visions et les révélations qui sont chez eux puissent être dits. C'est là la fin du chemin du Christ, ô disciple; c'est sur cette vue que (352) ta marche s'appuie si tu cours; c'est là la règle qui nous a été transmise par le Christ.

85. Jn, 4, 24.

Sors donc du monde et renonce à tout ce qui y est par ton corps et par ton âme pour trouver ce qui est au-dessus de la parole et y prendre plaisir avec tous les rangs de la lumière dans le monde de la vérité par Jésus-Christ à qui est la gloire, de toutes les générations et des siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA DEUXIÈME HOMÉLIE SUR LE RENONCEMENT
ET SUR LE TRAVAIL DES COMMANDEMENTS SPIRITUELS.

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES CONTRE LA GOURMANDISE ET SUR L'ABSTINENCE

Elles ont au fond le même objet, l'une regardant l'envers et l'autre l'endroit. Elles sont cependant très différentes d'inspiration. Les deux idées maîtresses de l'introduction : le souvenir de Dieu, mobile souverain de la vie spirituelle, et la mort et la résurrection du Christ, génératrices de la vie spirituelle, sont absentes de la première comme idées dominantes, tandis que dans la seconde, elles rangent sous elles toutes les autres idées. D'autre part, ces deux homélies ne parlent pas du tout sur le même ton : la première est un gros orage, la seconde est toute sereine; on a l'impression que la première vient réformer un abus, exécuter des coupables, tandis que la seconde s'adresse à des âmes désireuses de la perfection et les y conduit.

I

La première débute donc par un coup de tonnerre : « Toutes les passions du mal sont réprouvées par la parole de Dieu, mais la plus réprouvée est cette passion abominable de l'amour du ventre qui fait de l'homme un animal » (n. 353). « Et cette passion infecte est la porte de tous les maux » — ce qui avait déjà été mis au compte de la ruse, si le lecteur s'en souvient. Ce coup de tonnerre retentira maintes fois au cours de l'homélie. « L'homme qui s'abaisse sous ce désir coupable ne peut recevoir le joug de la discipline du Christ. »

C'est ce qui va être démontré. « L'amour du ventre ajoute au poids du corps le poids des aliments et fait se pencher sa légèreté vers le bas » (n. 354). « Les membres chargés du poids des aliments ne peuvent porter la légèreté de l'enseignement parce que la légèreté est l'adversaire de la pesanteur » (n. 356). « La nature spirituelle qui est mêlée en nous est légère et demande la légèreté du corps; si le poids des aliments n'est pas posé sur lui, il acquiert la légèreté par laquelle il participe à la légèreté de l'âme » (n. 357). Explication lumineuse sans doute pour les auditeurs de Philoxène. Il reviendra à cette théorie (n. 406-409).

Mais voici une autre explication, scripturaire cette fois : « Le corps désire ce qui nuit à l'Esprit, et l'Esprit désire ce qui nuit au corps, et les deux sont l'adversaire l'un de l'autre » (n. 358). C'est une citation de l'Épître aux Galates, V, 17, mais altérée : l'Épître dit : la *chair* convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la *chair*; et par la chair, l'apôtre n'entend pas le corps, mais la société temporelle qui procède de la chair et du sang, et dans l'espèce, Israël. Ce sera pendant longtemps et généralement le fait de l'ascétisme de se voir lui-même dans la pensée de saint Paul et de tirer à lui son vocabulaire.

Philoxène sait bien qu'il n'aura pas raison du gourmand avec des raisonnements : il va le montrer du doigt par des portraits, pour le couvrir de honte. Du point de vue littéraire, ce seront les meilleurs morceaux de l'homélie. Ces portraits sont d'un parfait comique, mais Philoxène n'a pas du tout envie de rire et son ton reste véhément. (Première série de portraits : n. 359-362. Deuxième série : n. 367-375. Troisième série : n. 384-391).

Le gourmand excelle dans une certaine exégèse de l'Écriture : « Ce n'est pas ce qui entre dans le ventre qui souille l'homme... » (n. 392-394). Tout le monde fait donc de l'exégèse ascétique dans le monastère, le gourmand comme Philoxène!

Enfin, Philoxène ne pouvait pas ne pas citer la gourmandise d'Adam : « Nous pouvons voir dans la chute d'Adam que c'est la gourmandise qui est le commencement

de tous les maux » (n. 412-413). Quel dommage que cette lecture matérielle de la Genèse, héritée de la synagogue, ait si longtemps persisté. L'exégèse ascétique de Philoxène y trouvait son compte. C'est ne regarder que le signe et ne pas voir la chose signifiée. Le signe n'est pas de l'histoire, la chose signifiée en est : c'est l'éternel penchant de l'homme, et d'Israël en particulier, de s'en rapporter à son jugement propre, obscurci par la convoitise, pour discerner le bien du mal, et non à la loi de Dieu — l'arbre de vie.

Dernier portrait du gourmand : le gourmand tiré de son lourd sommeil pour l'office de nuit; il dort debout dans sa stalle, il tombe par terre avec fracas (n. 416-417).

II

La deuxième homélie, intitulée : « Onzième homélie, sur l'abstinence et la soumission du corps, dans laquelle l'auteur fait savoir que c'est par les austérités qu'on peut entrer dans le lieu spirituel des délices de la science du Christ » (n. 420), nous dit déjà par son titre qu'elle va être la suite logique de la deuxième homélie sur le renoncement au monde : le fœtus étant sorti des entrailles, on coupe la membrane qui l'enveloppait dans le sein de sa mère, afin qu'il apparaisse dans sa personne même, et qu'en ouvrant les yeux il puisse contempler le monde qui le reçoit; le juste étant sorti du monde, on va retrancher de lui les passions du vieil homme afin de mettre à nu la personne de l'homme nouveau et de lui dessiller les yeux pour qu'il puisse contempler le monde spirituel dans lequel il est entré. Car il ne s'agira plus pour lui de pratiquer la justice de la loi, mais la justice du Christ, et, de juste, devenir spirituel.

Comparons le début de cette homélie avec celui de la précédente : ce n'est plus le coup de tonnerre de la condamnation de la loi, c'est la douce persuasion de la parole du Christ : « Entrez par la porte étroite ». Et immédiatement revient l'idée maîtresse de la deuxième homélie sur le

renoncement au monde et de l'homélie d'introduction : « L'homme n'obtient pas pleinement le goût de la règle du Christ avant d'avoir fait cesser de lui le sentiment des goûts du monde » (n. 420). « Car la mort et la vie ont lieu chez nous par deux choses, la mort de l'homme ancien, c'est-à-dire des convoitises haïssables, et la vie de l'homme nouveau, c'est-à-dire des règles droites » (n. 421). « Il faut mourir spirituellement avec le Christ avant de mourir naturellement avec Adam; il faut ressusciter spirituellement avec le Christ pour la vie éternelle, avant de ressusciter naturellement pour la mort éternelle » (n. 421-422).

Qui dira assez le souci que la spiritualité chrétienne a eu de la personne humaine, et le soin qu'elle a pris de mettre l'homme en sa possession en éliminant tout ce qui peut l'empêcher de l'atteindre. Car l'homme n'agit réellement que de sa personne sur sa personne. Philoxène a pu se tromper en pensant que l'autonomie de la personne ne se trouve qu'au désert, alors qu'elle est offerte dans l'Église, soit au désert, soit dans le monde, selon la vocation de chacun; mais il ne s'est pas trompé en pensant qu'elle est le seul enjeu des luttes spirituelles et tout le prix de la vie.

Les règles de la lutte de l'abstinence contre le désir du ventre vont donc être tracées. Il faut d'abord bien connaître l'ennemi. « Ce désir, sachant qu'il est faible, conduit la faim à son aide » (n. 426). « Prends garde que toute faim n'est pas la faim de la nature. Considère les variétés de la faim pour discerner la véritable » (n. 427). « La faim véritable, celle de la nature, a lieu non pas quand l'estomac est vide de nourriture et qu'il en réclame, mais lorsque les membres sont vides de la force de la nourriture et que, lorsque tu les appelles pour faire ce que tu veux, ils ne te répondent pas » (n. 428). « C'est alors qu'il t'est nécessaire de prendre avec précaution la nourriture qui restituera leur force aux membres » (n. 429). Avec précaution, « pour que le désir ne se nourrisse pas à la place du besoin » (n. 430).

« Il faut vaincre le premier désir pour vaincre facilement tous les autres » (n. 434). « Le désir du corps, de sa nature, est sujet à être vaincu; tandis qu'il y a en nous un

autre désir qui, de sa nature est vainqueur : c'est le désir de la vérité. S'il semble être vaincu, il ne l'est pas complètement, mais il s'est destitué lui-même par une pensée qui n'est pas égale à lui et qui, en le tenant, combat à sa place le désir odieux » (n. 435). Ce désir invincible de sa nature, c'est sans doute le souvenir de Dieu, la foi. La pensée qui se substitue à lui, ce sont, par exemple, les considérations d'hygiène, pensée de la nature, donc sujette elle aussi, comme le désir, à être vaincue : elle peut vaincre le désir mais le désir peut la vaincre aussi. Le désir de la vérité, au contraire, tant qu'il sera en ligne, sera toujours vainqueur (n. 436).

« Ne regarde pas comme une victoire de vaincre seulement le désir d'aliments recherchés; mais si tu vaincs le désir d'aliments communs, cela surtout, regarde-le comme une victoire » (n. 441). Si tu t'abstiens des aliments riches parce que tout le monde serait étonné de voir un moine en faire usage, « c'est une aide qui te vient du dehors, et ta victoire est bien petite » (n. 442). Éternel souci de Philoxène : l'autonomie de la personne. « Combats ce qu'il t'est permis de manger. Voici le signe que je te donne : tout ce qui est servi sur la table où tu manges et que ton œil voit, s'il le désire, n'y pense plus, mais dis à ton ventre : tu l'as désiré, tu ne le goûteras pas. Et lorsqu'il aura reçu de toi cette loi, il ne s'occupera que de son besoin » (n. 442).

Ici va commencer la théorie de la liberté spirituelle, à laquelle Philoxène avait fait allusion dans l'homélie contre la gourmandise, mais qu'il n'était pas opportun de développer sous les yeux du gourmand, parce qu'il était trop enclin à tourner la liberté en licence. Il semble même que l'idée est assez nouvelle et insolite dans le monastère : « Je dis — ce que peut-être tout le monde n'accepte plus, parce que cela semble nouveau, et ceux qui le comprennent sont le petit nombre, et ils sont rares ceux qui en sont capables — qu'il vaut mieux manger de la viande sans désir que des lentilles avec désir » (n. 442). Inévitable citation de saint Paul : « Tout ce que Dieu a créé est saint, et il n'y a rien qui soit rejeté, si c'est avec action de grâces que

c'est mangé ». Il ne s'agissait toujours pas d'ascèse, mais de religion; mais passons.

La liberté spirituelle ne s'acquiert pas sans contrôle. « Garde-toi de prendre cette parole de la liberté comme un prétexte pour manger de la viande et d'en user pour servir tes convoitises » (n. 443). Qui est-ce qui contrôlera la liberté? La loi? — Non : « les lois sont en dehors de toi et sont observées pour bien des motifs étrangers à l'âme : pour se faire voir, ou par crainte, ou pour être loué », etc. (n. 444). Toujours le beau souci de Philoxène de bâtir sur le roc. Si tu es encore esclave, ne te conduis pas seulement par les lois qui sont en dehors de toi, mais aussi par les lois de ta discrétion : voilà ta loi, à toi. Si tu désires quelque chose, interdis-toi d'en user. Cette loi-là émane de la personne même; avec cette loi-là, nous y sommes, sur le roc. « Car le désir ne t'offre naturellement que ce que t'offre la règle : ne te laisse pas prendre même aux offres de la règle » (n. 445). Suivent les exemples scripturaires, toujours avec l'exégèse ascétique (n. 446-454). « Tous les justes ont mangé de la viande, et ils n'étaient pas blâmés pour cela, parce qu'ils étaient au-dessus du désir » (n. 454). « Mais toi, tu n'es pas parvenu là, et tu ne peux pas être dans la liberté des spirituels avant de quitter complètement la servitude des corporels » (n. 455). Alors, ô Philoxène, les justes étaient donc des spirituels! « Même quand tu seras parvenu à la liberté, ta discrétion t'empêchera d'user de toute ta liberté, car, dit saint Paul, — l'apôtre parle de la liberté religieuse à table, mais non de la liberté ascétique — tout m'est permis, mais tout n'édifie pas (n. 456); observe l'abstinence pour parvenir à l'autorité de la liberté » (n. 457).

Tableau des méfaits de l'amour du ventre dans le monde : « C'est lui qui corrompt tout, c'est à cause de lui que le monde se fatigue, c'est pour son plaisir que court la créature » (n. 459-460). Rabelais dira un jour : Et tout pour la tripe! « S'il était vaincu, tout serait dans la tranquillité et rien ne résisterait à la volonté de Dieu » (n. 461).

Belle description de la science spirituelle acquise par l'âme elle-même, par opposition à la science acquise des

autres (n. 469-470). Exemple de Daniel et de ses compagnons à Babylone (n. 470-474), avec cette belle conclusion : « Vois ces fils de l'Ancien Testament qui, nés d'une mère, suçaient le lait d'une autre, et bien que ce fût l'Ancien Testament qui les avait fait naître à la foi de Dieu, suivaient la règle spirituelle du Nouveau : le lait de leur mère ne leur était pas agréable et c'étaient les seins qui t'allaitent qu'ils désiraient sucer et de ta table qu'il désiraient manger ».

Voilà donc encore des justes qui étaient des spirituels. Cependant, nous allons retomber dans la distinction des justes et des spirituels : « Les justes hériteront le royaume des cieux un jour, dans le ciel, mais les spirituels le trouvent maintenant en eux-mêmes; cependant, l'une et l'autre chose, et l'espérance des justes et la possession des spirituels, ne s'acquièrent que par l'abstinence » (n. 475-476). L'abstinence des justes a le tort d'être faite dans le monde, n'est-ce pas, Philoxène! « Toi, ô disciple, tu as quitté le monde, et le fait d'être éloigné de voir et d'entendre les choses du monde ne garde pas peu ta vie dans la sainteté » (n. 477). Bien. Mais Philoxène revient à l'exemple de Daniel et ses compagnons qui « rejetaient les délices de la table royale alors qu'elle était mise devant leurs yeux ». Donc ces justes trouvaient le moyen d'être spirituels dans le monde!

Au sujet de l'abstinence de Notre-Seigneur, Philoxène revient sur l'idée de la liberté spirituelle : « De même que Jésus, après avoir vaincu toutes les convoitises, a commencé à manger avec tout le monde et à se mêler avec toutes les personnes, de même, toi aussi, lorsque tu auras vaincu l'amour du ventre et le reste des passions qui se propagent avec lui, tu seras dans la liberté du Christ et tu te mêleras à tout le monde avec autorité, et tu parleras avec tout le monde, et tu mangeras et tu boiras avec les publicains et les courtisanes, et ta conversation avec les femmes sera sans crainte, ta liberté ne distinguant pas l'homme de la femme. Tu seras tout avec tous, étant un, sans changement pour l'utilité de tous ». Ce passage nous ouvre une vue nouvelle sur la spiritualité de Philoxène :

son désert n'est pas absent du monde. Le disciple y revient, non pas comme le vieil homme qu'il y est né, mais comme l'homme nouveau mort et ressuscité avec le Christ au désert. Il sera dans le monde mais ne sera plus du monde. Et il y sera, non pas pour des occupations temporelles, mais, comme disait saint Paul, pour être tout à tous, pour l'utilité de tous, c'est-à-dire pour l'apostolat.

(353) DIXIÈME HOMÉLIE, QUI EST CONTRE LE DÉSIR DU VENTRE, ET DANS LAQUELLE IL ACCUSE LA GOURMANDISE, EN DÉCOUVRANT ET MONTRANT TOUTES SES FORMES, ET IL BLAME ENCORE CEUX QUI ASSERVISSENT LEUR VIE A CETTE PASSION, ET IL FAIT CONNAÎTRE QU'IL N'EST PAS POSSIBLE AUX HOMMES QUI SERVENT LEURS CONVOITISES DE S'APPROCHER DE LA SCIENCE ET DE L'ŒUVRE D'UN SEUL DES TRIOMPHES DE LA VERTU.

Toutes les passions du mal et le service des convoitises sont réprimandés et réprouvés par la parole de la science divine; mais la plus réprouvée et réprimandée de toutes est cette passion abominable de l'amour du ventre qui fait ordinairement des hommes qui lui sont assujettis l'image des animaux, parce qu'elle leur enlève les mouvements de la science qui conviennent à des êtres doués de raison, et qu'elle plonge leur esprit dans l'obscurité sous le poids des aliments. Cette passion infecte et abominable est la porte de tous les maux, et où elle domine, elle est comme une grande porte, largement ouverte, par laquelle entrent (354) toutes les actions coupables. Car elle détruit toute vertu; elle empêche toute justice; et de toutes les manières elle est l'adversaire de tous les travaux divins. L'homme qui s'abaisse sous ce désir coupable ne peut recevoir le joug de la discipline du Christ.

Lorsque le ventre est devenu le maître du corps, il le commande et l'asservit à toutes ses volontés, et au

lieu du chemin qui fait monter au ciel, il lui montre cet autre chemin qui fait descendre dans le schéol. Il suspend à lui le poids des aliments et l'excès de la nourriture, il l'humecte et l'appesantit de la grande quantité de boisson, en sorte que, lorsqu'il l'a chargé du poids des aliments, et qu'il a fait se pencher sa légèreté vers le bas, et qu'il a entassé sur le corps l'autre corps du désir, il le fait s'incliner avec facilité et descendre dans le chemin qui conduit au schéol.

L'amour du ventre est la plus abominable de toutes les passions. Celui qui est une fois devenu son serviteur et a porté son joug pesant sur son épaule n'a plus de trêve à son service : nuit et jour elle travaille en lui; elle l'envoie partout où elle veut comme un serviteur malheureux, non pas dans des sentiers aplanis, mais dans des chemins remplis de pierres d'achoppement, et dans le lieu où se trouvent des dommages. Car l'ami des convoitises n'a pas d'yeux qui voient la lumière, et même s'il en a, ils sont obscurcis par le poids des aliments; le jour, c'est la nuit pour lui, et la nuit, une double mort. Son intelligence est plongée dans la pesanteur du sommeil; ses pensées sont dispersées par la divagation de l'humidité (355) du corps; même le feu de la nature est froid en lui parce qu'il est éteint par l'humidité qui est en dehors de l'ordre; ses pensées sont obscurcies pour la science, parce que l'œil de son âme qui considère la science est bouché. Un poids excessif est suspendu à lui en tout temps, parce qu'à son corps est joint l'autre corps des aliments.

L'amour du ventre est donc l'adversaire de toute chose et l'ennemi de toutes les luttes du courage. Il détruit la bonne renommée et il empêche tous les triomphes, non seulement les triomphes spirituels, mais encore les triomphes corporels. Car le désir du ventre est aussi l'adversaire de ceux qui sont dans le monde, dans le courage et dans la force, parce que le courage est utile à tout ce qui est un sujet de renommée et de louange, et que la santé y est nécessaire, et

qu'il y faut la légèreté des membres et une force saine. Et de toutes ces choses, l'adversaire, c'est l'amour de la gourmandise. Car lorsque la force a été diminuée et que la vigueur s'est échappée des membres, dès lors, ils ne sont plus prêts à agir ni légers pour les œuvres de la justice. Et comme je l'ai dit, si quelqu'un le considère avec l'œil de la science, le poids des aliments est l'adversaire de tout : de la force du corps, de la science de l'âme, des travaux de la justice, des œuvres de la miséricorde, des dons des aumônes. Celui qui est asservi à son ventre est animal et sans discernement, et toute son occupation est à la ressemblance des animaux; toute son existence étant mue par les passions du corps, il est complètement vide de (356) celles de l'âme.

Et comprends par l'expérience que l'amour du ventre est l'adversaire de tous les triomphes que j'ai dits : de l'enseignement, de la science, du courage du monde, des travaux de la justice, de la miséricorde envers les hommes, de l'amour et de la connaissance de Dieu. Le monde lui-même est témoin qu'il est l'adversaire de l'enseignement par la tradition qui a cours chez lui que les jeunes gens qui sont mis à part pour recevoir l'enseignement sont gardés de l'intempérance par leurs parents : la gourmandise, en effet, est la barrière de l'enseignement, parce que les membres chargés du poids de la nourriture ne peuvent pas en porter la légèreté, la légèreté étant l'adversaire de la pesanteur. Les jeunes gens qui reçoivent l'enseignement prennent donc la nourriture avec mesure pour que leur esprit soit éveillé, que leurs pensées soient prêtes, que leur mémoire soit nette pour recevoir et pour garder, parce que l'intempérance empêche les deux.

Et ce n'est pas seulement aux jeunes gens qui reçoivent les éléments de l'enseignement que l'intempérance est interdite; mais¹ encore, outre ceux qui

1. Après ce « mais », deux manuscrits insèrent les lignes suivantes :

reçoivent (357) l'enseignement, et qui s'exercent au courage des actions du monde, les autres qui ont la science du monde en ont besoin aussi. Car il n'y a personne qui, s'étant approché de la science, ou de l'art de la composition, ou de l'art de la parole, ne sache que l'intempérance est l'adversaire de ces choses. L'épaisse fumée de la nourriture, lorsqu'elle croît et n'est pas purifiée, obscurcit le cœur, enténébre l'intelligence, trouble le discernement, et ferme la porte à la naissance de la parole; elle est étendue comme un voile sur tous les sens de la connaissance, et elle empêche et détruit la force de leur activité : l'orateur ne peut pas parler, ni le savant savoir, ni le sage comprendre, s'ils sont appesantis par la nourriture. Et tout l'homme intérieur, pour ainsi dire, est enténébré par l'épaisse fumée de la nourriture.

La nature spirituelle et légère qui est mêlée en nous demande la spiritualité et la légèreté; et autant le corps maigrira au moyen de l'abstinence, autant il aura de participation à cette nature spirituelle; et tant que n'est pas posé sur lui un poids excessif, il acquiert la légèreté par laquelle il participe à la légèreté de l'âme. C'est donc par une sage économie qu'une portion de l'Esprit a été posée dans une portion du corps. (358) Et autant le corps s'épaissit par les aliments, autant il tire et fait descendre l'âme vers lui, et suspend à elle sa pesanteur, et lie et entrave les ailes de ses pensées. Mais si sa vie est entretenue dans une

« Aussi au reste des hommes qui apprennent un des autres métiers du monde, les maîtres ordonnant de veiller sur eux, et les pédagogues le faisant avec soin, et tout le monde se faisant le surveillant et le préserveur d'une nourriture superflue et d'une boisson déréglée. Car c'est aussi avec mesure que mangent et boivent ceux qui apprennent les vains métiers du monde, les danseurs, les cochers, les athlètes, ceux qui apprennent le métier de la guerre, ou d'autres qui reçoivent l'art de lire et d'écrire les lettres. Et si ces métiers qui sont exercés par le corps, et la science qui est prise du monde, ont besoin de la tempérance, et que, si la nourriture augmente, elle devient leur adversaire, à combien plus forte raison l'intempérance deviendra-t-elle l'adversaire des actions qui sont accomplies par l'esprit. »

tempérance continuelle, il est allégé, clarifié, épuré, et la pesanteur de sa nature diminue, et il éclaire et réjouit l'âme qui est en lui; et lui-même encore obéit facilement à sa volonté : parce qu'il est allégé et amaigri, l'âme le tire à tout ce qu'elle veut, et il ne lui résiste pas, et son épaisseur n'empêche pas l'âme de l'établir dans le lieu qu'elle veut.

Car chacun d'eux, et l'âme et le corps, se tirent l'un l'autre à leurs volontés, parce qu'ils sont l'adversaire l'un de l'autre dans leurs natures et dans leurs volontés, selon la parole de l'Apôtre qui a dit : *Le corps désire ce qui nuit à l'Esprit, et l'Esprit désire ce qui nuit au corps, et les deux sont l'adversaire l'un de l'autre*². Et si toutes les convoitises du corps sont l'adversaire de l'âme, selon la parole du sage Apôtre, l'amour du ventre l'est donc plus que toutes, parce qu'il est la porte de toutes les convoitises, et qu'il n'y en a pas, parmi toutes, d'aussi pesante que lui. Car le désir du ventre est comme un poids suspendu à une nature légère et volante et qui l'incline en bas, parce que son état est d'humidité et de pesanteur. Et bien que le corps soit pesant naturellement, parce que sa nature est ainsi, cependant, un autre poids lui est ajouté par l'intempérance; et lorsqu'un poids a été ajouté au poids, et un corps mis en double (359) sur le corps, c'est-à-dire le corps de la nourriture sur celui de la nature, le poids l'emporte sur l'âme, et la maîtresse devient une servante soumise, en sorte que l'âme ne conduit plus le corps, comme libre, mais porte sa pesanteur, comme sujette.

Le désir du ventre est aussi l'adversaire de la miséricorde, parce qu'il fait revenir à lui et fait sien tout ce qui est distribué par le don de la miséricorde. Et s'il lui est arrivé de faire miséricorde, — ce qui n'est pas possible, car la pensée de la miséricorde n'entre en lui que s'il a été rempli — on verra, à la manière dont le gourmand fait les dons, qu'il donne du trop

2. Gal., 5, 17 (qui dit « la chair » et non « le corps »).

plein de son ventre; et cela, ce n'est pas miséricorde, mais ressemblance de l'animal et du bétail; car le bétail aussi, lorsqu'il a rempli son ventre, laisse sa mangeoire et se couche; de même, le gourmand, avant d'avoir rempli son ventre de la table de ses convoitises, ne consent pas à regarder un autre de l'œil de la miséricorde et ne donne pas de ce qui lui est servi à celui qui est dans le besoin, parce que, pense-t-il dans la sujétion de son désir, il n'y a personne qui soit dans le besoin comme lui!

Et c'est vrai : personne n'est dans le besoin comme celui qui est asservi à son désir, parce que plus on accorde ses besoins au désir, plus il reste dans son besoin. Jamais il n'est rempli par l'entassement des aliments. Plus il mange, plus il veut d'aliments; plus il boit, plus il désire de vins. (360) Sa nourriture l'affame et ne le rassasie pas; sa boisson l'assoiffe et ne le désaltère pas. Plus il mange, le gourmand, plus il est affamé; plus il boit, plus il est assoiffé. Il n'y a pas de fin à l'amour du ventre : lorsqu'il a été rempli d'un premier aliment, comme ce n'est pas son besoin qu'il s'est proposé de satisfaire, mais son désir, il en demande un autre pour lui et qui soit meilleur que le premier; et de nouveau, lorsqu'il a pris de celui-là pour satisfaire son désir, il en envisage un autre qui soit plus agréable et plus savoureux. Et ainsi, successivement, sur tous les aliments, passe sa gourmandise; et par aucun elle n'est remplie. Et s'il semble qu'il a été rassasié et qu'il a retenu sa main de prendre un aliment, ce n'est pas son désir qui a été rassasié, mais son ventre qui a été rempli et qui n'accepte plus.

Le gourmand voudrait bien que son ventre fût aussi large que son désir et son estomac aussi grand que son œil, afin de pouvoir amasser tout ce qu'il désire et le mettre dans son garde-manger percé! Car c'est un amateur de biens insensés, qui amasse pour mettre les trésors de ses convoitises dans une maison ouverte qui ne garde pas ce qui y entre. Le Créateur, pour réprimer le désir des gourmands, a fait le ventre d'une

mesure limitée, pour qu'au moins par nécessité, sinon de bon gré, ils soient retenus de leurs convoitises : lorsque la volonté a voulu apporter beaucoup de choses et que la cavité du ventre ne les reçoit plus, l'exigence du désir lui est forcément interdite; bien que la volonté désire, la petite cavité qui ne peut pas accepter l'empêche. Car si la cavité qui reçoit leurs convoitises était aussi vaste (361) que la volonté des gourmands, la mer et le continent ne leur suffiraient pas, les montagnes et les collines ne les satisferaient pas, l'air et le soleil et toutes les natures ne rempliraient pas leurs convoitises. Et si, maintenant que c'est un petit vase qui a été donné à leur vaste volonté, la mer et le continent ne leur suffisent pas, et qu'ils amassent toutes les provisions sans être remplis, et satisfont toutes les convoitises sans être rassasiés, et qu'ils interrogent et enquêtent au sujet de tous les aliments qui sont éloignés d'eux, s'ils avaient un ventre en proportion de leur volonté, que ne feraient-ils pas!

Le gourmand est donc plus mauvais que les animaux, parce que le bétail, lorsqu'il a rempli son ventre, laisse le reste de sa nourriture dans la crèche et ne sait pas se le garder pour un autre moment ou un autre jour. Il n'en est pas ainsi pour le gourmand, mais parce que son désir n'est pas rempli avec son ventre, lorsqu'il a rempli la mesure qui est en lui et qui a été posée naturellement pour recevoir la nourriture, le désir a pris et gardé pour lui le reste pour un autre jour, c'est-à-dire pour des jours et des mois. Le gourmand est assis à la table de son besoin, et il réfléchit aux temps qui vont venir; il ne se soucie pas seulement de prendre de la nourriture lorsqu'il y a lieu, mais il se demande ce qu'il mangera demain. Sa main est sur la corbeille proche, et son esprit, sur une table lointaine; il est chargé dans sa droite et dans sa gauche, et les deux ne suffisent pas à offrir du combustible au feu qui est en lui. Tous ses membres servent la dure maîtresse qu'il a mise sur lui (362) volontairement,

sans y suffire; il la sert tout entier, sans la satisfaire; ses yeux, ses mains, ses pieds, se sont faits ses serviteurs, sans en être capables; dans ses actions privées, c'est à elle qu'il pense; dans ses actions publiques, c'est pour elle qu'il court; et elle est servie comme une maîtresse, sans être rassasiée; elle reçoit la nourriture comme le schéol, sans être remplie; elle prend le combustible des aliments comme le feu, sans dire : c'est assez; elle boit comme la terre, sans être rassasiée; elle désire tout, comme l'œil, sans être remplie de rien. Le gourmand voudrait bien avoir d'autres membres qui puissent servir la maîtresse perverse qu'il s'est donnée.

L'œil du gourmand regarde aussi son voisin de table, et il le regarde d'un œil jaloux : Pourquoi a-t-il plus à manger ? Et peut-être même qu'au dedans de sa pensée il compte ses morceaux et se demande : Pourquoi la portion qui lui a été servie est-elle plus grande que la mienne ? Car son ventre reçoit les aliments, et sa pensée est occupée de son voisin qui est assis avec lui. Car la méchanceté de l'amour du ventre étant répandue sur tout, son œil est méchant aussi pour celui qui est près de lui. Et comment son œil ne serait-il pas méchant pour son compagnon de table, donc, et s'il l'observe pendant des jours et des mois ? Et les autres, qui sont plus éloignés que celui-ci, il cherche à les égaler : au sujet de tout le monde il demande : Quelle est sa nourriture ? Quels plats sont rangés sur sa table ? Quelle est la mesure de sa subsistance ? Et lorsqu'il a demandé et qu'il a mesuré ses convoitises avec celles de l'autre sur qui il s'informe, si les siennes sont plus nombreuses que (363) celles de celui-là, il se réjouit; et si les convoitises de celui-là sont supérieures aux siennes, aussitôt, il est rempli de tristesse, et, avec la tristesse, de jalousie, et, avec la jalousie, de trouble de l'esprit : Pourquoi s'est-il trouvé quelqu'un qui lui est supérieur dans les aliments ? Donc, et si le mangeur gourmand est jaloux des mangeurs éloignés, son œil ne regarde-t-il pas

celui qui est à table avec lui ? Il ne lui dit pas ouvertement : Ne mange pas; car cela, il est retenu de le dire par sa honte; mais sa pensée, son désir, c'est ceci : Plaise à Dieu qu'il retienne sa main ! Afin qu'il y ait assez pour sa propre gourmandise de ce qui est sur la table.

L'amour du ventre est donc la plus honteuse et la plus abominable de toutes les convoitises. Il n'a pas de semblable dans les autres passions, si ce n'est en ceci, qu'il est le père et le nourricier de toutes. Car de même que la racine porte les branches de l'arbre avec tout ce qu'il y a sur elles, de même aussi la gourmandise du ventre est la racine de tous les maux, et comme les branches et les rejetons proviennent de la racine, toutes les passions des convoitises proviennent d'elle : c'est elle qui les fait naître; c'est elle qui les fait grandir; c'est elle qui les nourrit; c'est elle qui les fait agir; c'est par elle que sont perpétrés tous les maux. Car c'est par elle que l'homme commence dans le chemin du mal et elle est le premier pas qu'il fait pour sortir du chemin de la justice. De même que l'abstinence, c'est-à-dire le jeûne de tous les aliments, est le commencement (364) du chemin des luites de la justice, de même aussi l'amour du ventre est le commencement des œuvres de la honte. Et si tu regardes avec l'œil de la science, ô disciple, tu vois que tous les maux, l'un après l'autre, s'avancent après lui.

Premièrement, il obscurcit l'intelligence pour la pensée de Dieu, et il enténébre l'esprit pour le souvenir du Christ. Et lorsque la mémoire de Dieu a été enlevée de l'âme, il n'y a pas à douter que l'homme ne médite et ne fasse tous les maux. Car de même que le commencement de tout ce qui se fait dans le monde est le souvenir que nous en avons, et que, jusqu'à ce que nous recevions le souvenir des choses dans notre esprit, nous n'entreprenons pas de les faire, de même aussi, le commencement de tous les biens, c'est le souvenir de Dieu. Quelqu'un donc s'est-il souvenu de Dieu, il a entrepris de faire de bonnes actions; et s'il

fait du bien sans se souvenir de Dieu en le faisant, son bien n'appartient pas à Dieu mais à l'objet dont il recevait le souvenir dans son esprit en le faisant. Voici donc, ce bien qui est le commencement de tous les biens — je parle du souvenir de Dieu —, le désir du ventre est son adversaire, outre qu'il est aussi le commencement de tous les maux. De même donc que le souvenir de Dieu est au commencement du chemin du bien, de même le désir du ventre est au commencement du chemin de tous les maux. Et lorsque les deux commencements sont devenus les adversaires l'un de l'autre et que l'un a vaincu l'autre, avec le premier vaincu (365) sont vaincus tous ceux qui viennent après lui. Car de même qu'il n'est pas possible qu'une maison soit construite sans fondements, de même il n'est pas possible que le bien se fasse sans le souvenir de Dieu. Et de même qu'une construction qui n'est pas posée sur un fondement ferme n'est certainement pas loin de s'écrouler, de même aussi le bien qui n'est pas construit sur le souvenir de Dieu est nécessairement suivi d'un changement, et il ne reste pas dans la solidité de son œuvre, parce qu'il n'y a pas de fondement ferme qui le porte. La gourmandise, donc, et la réplétion du ventre, enlèvent d'abord de l'âme le souvenir de Dieu; et lorsque le fondement a été déraciné, avec lui sont déracinés tous les biens.

La gourmandise est aussi l'adversaire du jeûne. Elle détruit la prière. Elle souille la pureté des pensées. Elle obscurcit l'esprit et elle enténèbre l'intelligence. Elle tache la conscience. Elle détruit l'enseignement et elle anéantit la science. Elle fait tort à la sagesse, elle égare le souvenir, elle peint les images, elle enfante les imaginations, elle enivre l'âme. Elle assoupit l'esprit, elle engendre le sommeil, elle multiplie les rêves troubles. Elle engendre la fornication, elle profane le corps, elle produit l'écoulement insolite, elle allume le désir, elle commande l'adultère, elle fornicque par les pensées même sans les membres. Elle est l'œil qui désire tout, le congénère du désespoir, la

mère de la paresse, la cause de l'amour de mammon. Elle hait les sages, (366) elle regarde de mauvais œil les docteurs. Elle est le canal de tous les crimes, la nourrice de la jalousie. Elle est la maladie de la santé, la faiblesse de la force, elle déprime le corps, elle est le ver des membres, la teigne du corps, elle diminue la force des sens, elle vagabonde dans les pensées vaines. Elle est la congénère des animaux, la société du bétail. Elle hait les courageux, elle est jalouse des zélés, elle renverse les travaux, elle est l'écueil des règles. Elle aime les vaines conversations, elle cherche l'amusement de toute heure, elle fait taire le chant sacré. Elle est vide de tous les biens, elle est zélée pour tous les maux, elle est l'image des dommages, la pierre placée au milieu pour l'écueil de tous, l'exemple des dommages, elle produit le relâchement chez tous ceux qui la voient, elle conseille le mal. Elle fuit les austérités, elle aime les plaisirs, elle recherche les repas et les tables. Elle est la maladie de l'âme et du corps, un vase de pourriture, une haleine fétide, la source des excréments du corps. Elle aime les ténèbres, elle est la congénère de l'obscurité, elle mange seule, elle est l'ennemie de ceux qui ne lui donnent pas. Elle est une image abominable, une ressemblance honteuse et indescriptible. Elle est l'ennemie de Dieu, elle déracine la foi, elle est le commencement du chemin de l'erreur, la porte qui donne accès à tous les crimes. Elle exige le tribut de tout, elle asservit tout, elle fait grandir la crainte, elle détruit la confiance, elle est la cause de la tristesse et de l'angoisse, l'alimentation de la dureté du cœur. Conjointe du chien gourmand, elle retourne à son vomissement. Elle multiplie les maladies, elle est un nid de douleurs. Elle prend (367) prétexte des travaux. Elle est la première cause de l'oubli de Dieu, elle sert les idoles.

Et une myriade de myriades de noms de ce genre, si quelqu'un les rassemble et nomme par eux le désir du ventre, il en a encore bien davantage, et il n'a pas été appelé par les noms qui lui conviennent. Car ce

maître est l'adversaire de Dieu, et de même que si Dieu est appelé par tous les noms glorieux et magnifiques, ils sont encore peu nombreux pour lui et ne suffisent pas à montrer la splendeur et la beauté de sa nature, de même, toutes les appellations par lesquelles le désir du ventre sera appelé ne suffisent pas à montrer son abomination et son aspect honteux. Car quelle est la bonne action dont ce mal n'est pas le destructeur ? Et c'est à bon droit qu'on l'appelle le mal des maux, et l'iniquité des iniques, et le péché des pécheurs.

Le gourmand n'a donc de loisir pour rien, si ce n'est pour manger. Il compte pour vaines toutes les actions, excepté celle-là. Il ne pense pas que l'homme a été fait pour autre chose que satisfaire ses convoitises. Sa conversation est tout entière dans son ventre et tous ses sujets d'entretien ont trait à cela. Quelque sujet que tu lui proposes, il le refuse, et il t'amène à l'entretien du ventre. Car, avant de manger, il lui est agréable de penser à manger, et bien qu'il ne soit pas à table, il y est par la pensée, et bien qu'il (368) ne prenne pas de nourriture en fait, par sa pensée et sa parole il est auprès d'elle tout entier. Le commencement et la fin de sa parole sont empruntés de son ventre; c'est par lui qu'il commence et par lui qu'il finit, c'est lui qui est le sujet de tout son entretien. Si tu cites devant lui un enseignement, il le compte pour une vanité. Si tu dis ou si tu lis devant lui des choses spirituelles, il pense voir un songe. S'il entend parler des triomphes des saints, des travaux, des règles, du courage des justes, il ne les croit pas vrais. Les explications des Livres Saints, il les compte pour des fables superflues; la parole de l'interprétation l'endort; l'enseignement amasse sur lui le sommeil. Il estime que ceux qui lisent et enseignent n'ont rien à faire, il pense qu'il n'y a pas mieux à faire que ce qu'il fait, lui.

Il appelle dispute la recherche de la vérité; il appelle critique un entretien sur la foi. Il compte pour témérité et bavardage de penser aux Livres, et s'il voit quel-

qu'un assidu à la lecture, il lui dit : N'as-tu rien à faire ? S'il en voit un autre courir et interroger et chercher à amasser et accumuler en lui la connaissance du Christ, il compte sa vie pour vaine. Il met des noms mauvais sur le bien, pour s'affranchir de reproche en le blâmant : pour n'être pas repris de ne pas faire mieux, il regarde le mieux pour le moins bien; pour que sa turpitude ne soit pas accusée par ceux qui la voient, il rend odieuse par sa parole la splendeur du bien. Et il blâme les œuvres louables avec (369) ceux qui les font; il réprimande l'enseignement divin avec ceux qui l'enseignent; il accuse la sagesse du Christ avec ceux qui la cherchent; il cite méchamment la science avec ses disciples, et parce qu'il ne lui est pas facile de dire ces choses méchamment en public à la sagesse et à la science, à la foi et à la recherche de la vérité, à la méditation continuelle des paroles de l'Esprit, à la conversation spirituelle des Livres Saints, à l'entretien caché avec les mystères de l'Essence, à la parole de Dieu qui est le soutien de l'âme, parce qu'il ne lui est pas facile de blâmer ceux qui les font, et c'est en les blâmant qu'il répand l'injure sur les choses louables. Mais il blâme aussi ces choses publiquement car, lorsqu'il appelle critique l'entretien sur la foi, et dispute la recherche de la vérité, et investigation superflue l'enseignement des Livres divins, n'est-il pas certain qu'il appelle le bien mal et les bonnes actions des crimes ?

Il appelle discorde le zèle pour Dieu; perturbateur, celui qui combat pour la vérité; effronté, celui qui ne fait pas acception des hommes à cause de Dieu. Si quelqu'un lui conseille : Lève-toi et montre du zèle pour Dieu, il crie : Je ne suis pas placé pour cela, et je n'ai cure de choses de ce genre, car je les tiens pour vaines, et je n'ai cure de m'appliquer à des choses vaines. Et si quelqu'un lui demande : Toi, que veux-tu ? il répond (370) sans rougir : Mangeons ce que Dieu nous a donné en nourriture, et restons tranquilles. C'est-à-dire : Servons notre ventre et laissons la foi. Car c'est

là le sens de sa parole, même s'il la revêt d'une forme plus humble que celle-là. Et il n'a pas honte de demander le pain de Dieu et de renier sa vérité, de regarder son bienfait et de mépriser sa foi, de faire semblant d'aimer la tranquillité et de fuir la discorde et le trouble, alors que ce n'est pas ainsi qu'il est, mais qu'il craint de contrarier en quelque chose cette maîtresse du mal qu'il sert et d'être privé pour un de ces motifs des plaisirs corporels auxquels il s'est une fois engagé.

Abolir l'enseignement, ce serait pour lui sagesse; négliger de connaître la foi, ce serait pour lui la foi. Il ne nous est pas nécessaire d'apprendre autre chose, il nous suffit de croire et de nous taire! Alors qu'il ne croit pas, il se réfugie dans la foi, non pas parce qu'il l'aime, mais parce qu'il chérit son ventre et qu'il aime sa vie. Il retient la course de la foi pour que coure la recherche de ses convoitises. Publiquement, il parle pour la vérité, et en secret, contre la vérité, et c'est pour lui-même qu'il combat. Là où il est appelé à faire diligence il réclame le repos; là où il est demandé du courage et du zèle pour la foi, il enseigne et conseille que tout le monde se repose et reste chez soi. Est-il survenu un entretien utile, il s'est endormi; des sujets nuisibles, il s'est réveillé; (371) des questions d'exégèse, il a sommeillé; des devinettes, des contes, des fables insipides du monde, un sot entretien de vieilles femmes, il était prêt le premier à les répéter et il s'est éveillé pour en dire lui le premier. Car son âme est vide de fruits et pleine d'un amas de feuilles de contes ineptes. Il court se réfugier dans la simplicité lorsqu'il entend parler de la vérité; et comme il est astucieux pour le mal et habile pour la colère, il appelle simplicité l'ignorance de la vérité, et foi, la croyance à des erreurs. Il commande à tout le monde de passer sous silence les choses spirituelles pour qu'il ait la place de répéter les choses vaines qu'il chérit. Partout c'est là son discours : les convoitises de son ventre et les plaisirs de son corps. Car il ne sait pas

ou ne sent pas qu'il y a autre chose, si ce n'est seulement le service de son ventre.

Le gourmand porte donc la ressemblance des animaux sous toutes ses formes, puisque son âme est même plus ravalée qu'eux et plus abaissée. Car les animaux ont été faits par le Créateur pour deux choses, pour que, leur vie étant soutenue par la nourriture, ils travaillent et servent le genre humain; et le gourmand mange et ne travaille pas; il est zélé pour la table, et il est oisif pour les œuvres de zèle. Car l'âme asservie au ventre ne sent pas Dieu, parce qu'elle est endormie pour (372) toutes les pensées de la science et pour la pensée de Dieu. La science de l'âme germant par la légèreté des sens et des membres du corps, et la légèreté du corps venant de la tempérance, il est certain que le gourmand est soumis à l'obscurité des pensées et à la pesanteur du corps.

Les récits des travaux d'hommes courageux lui pèsent aussi. S'il a entendu que quelqu'un d'eux, pour l'amour de son frère, a rompu son jeûne, ou que, usant de sa liberté, à cause de la contrainte de la maladie ou de la nécessité de la faiblesse et pour soutenir son corps chargé de travaux, il s'est relâché un peu de son abstinence et pour un peu de temps, cela, il l'a retenu, et il répète à satiété qu'un tel mangeait telle chose, et il le dit devant tout le monde, afin de s'excuser de son relâchement et de cacher par là ses convoitises haïssables. Mais il n'en est pas comme tu le penses, ô gourmand : ce n'est pas avec l'intention que tu as, toi, en mangeant, que les zélés prennent de la nourriture, ni pour satisfaire leurs convoitises; ils ne se font pas les serviteurs de leur ventre à ta ressemblance; mais c'est en usant de leur liberté et pour le besoin seulement qu'ils prennent de la nourriture. Ne reçois pas d'eux, seulement, que par besoin ils se sont abaissés à manger, mais regarde aussi leur abstinence, et considère le temps prolongé de leur jeûne, et vois qu'en mangeant, ce n'est pas le désir qu'ils satisfont, mais le besoin.

Car autre chose est de manger par désir, et autre chose de prendre de la nourriture par besoin. Celui qui mange par besoin, c'est pour son âme qu'il mange, et non pour son corps, parce (373) qu'il nourrit son corps pour qu'il soit prêt et préparé en tout temps pour l'âme qui le demande; tandis que celui qui mange par désir se nourrit pour son corps et non pour son âme. Il ne monte même pas à son cœur qu'il y a en lui une nature spirituelle, mais il entend de loin seulement par la parole des autres qu'il y a en lui une âme.

Car l'âme du gourmand est morte, et bien qu'elle soit en lui, c'est comme si elle n'y était pas. Elle n'est mue ou n'agit ou n'opère par aucune des choses qui lui sont propres, elle est morte à tous les mouvements de la science, il n'y a d'occupation et de règle que celles du corps : dès lors, n'est-ce pas comme si, en étant, elle n'était pas, et, en habitant dans le corps, elle paraissait n'être pas dedans? Car le corps est connu par deux choses, par sa vue et par ses œuvres, mais l'âme n'est connue que par ses œuvres, parce que sa nature est à l'intérieur de la vue; et c'est de là que l'âme, même en étant dans le gourmand de par le Créateur, n'y est pas de par sa volonté, parce que les œuvres qui font connaître son existence n'existent pas chez lui. L'âme du gourmand l'accuse donc et se plaint de lui, même s'il ne remarque pas sa plainte, parce qu'il est mort pour elle. Car de même qu'un vivant accompagne un mort sans qu'il le remarque, de même l'âme du gourmand accompagne son corps sans qu'il la remarque : c'est un cadavre qu'elle porte et qu'elle promène, parce qu'il vit seulement pour les convoitises et non pour elle.

Et bien que toutes les passions méritent, comme je l'ai dit, d'être blâmées par une parole juste, cette passion est la plus blâmée de (374) toutes, comme il convient, non seulement parce qu'elle est l'adversaire de la science, mais encore parce qu'elle est l'ennemie de Dieu. Un homme qui se ravale sous la vie inutile de

l'amour du ventre ne fait cas ni du monde ni de Dieu et ni le monde ni Dieu ne le reçoivent, parce que le monde requiert du zèle et que Dieu demande des hommes des travaux et de l'austérité et la justice de l'âme : l'homme qui n'a pas cela en lui n'est pas reçu. Or la gourmandise est l'adversaire de ces choses, elle fuit les travaux et les austérités.

Quant à plaisanter en parole ce vice de l'amour du ventre, je ne pense pas qu'on le puisse, surtout si l'on n'a pas expérimenté ses passions, lui dont le jeûne est l'ennemi et qui est terrifié et troublé d'entendre parler de l'abstinence et du jeûne. Le gourmand ne vit pour rien autre que de se conduire comme les animaux, et si quelqu'un l'appelle de ce nom, bien qu'il le soit en réalité, il entre en fureur. Il ne comprend pas, l'insensé, que ce que l'autre lui dit en parole, c'est en réalité chez lui, et que ce n'est pas l'autre qui l'insulte, mais lui-même qui est l'insulte. Car puisque c'est de lui que sont prises ses insultes et qu'il est lui-même la racine de ses injures, par qui peut-il être blâmé, le malheureux, et comment fera-t-il des reproches à ceux qui parlent contre lui, alors qu'il s'est mis lui-même (375) au milieu de la communauté pour être le sujet de la conversation des autres? Car tout le monde pense à lui, et tout le monde parle de lui : l'un pouffe de rire, un autre cligne de l'œil, un autre le montre du doigt, et d'autres chuchotent en s'entretenant de son relâchement. Et l'âme du gourmand oublie ce qu'elle supporte; elle supporte toutes ces plaisanteries qui lui arrivent et reste béate, s'étant fait pour consolation seulement le plaisir de son ventre. Il ne sait pas, l'insensé, puisque la peine et la vexation lui arrivent de tous côtés, accepter de porter les travaux de l'abstinence plutôt que les opprobres de l'amour du ventre.

La fatigue arrive donc à cet homme de tous côtés, soit dans le relâchement, soit dans l'abstinence. Mais il vaut mieux supporter les travaux avec des louanges dans l'abstinence que la fatigue avec des opprobres

et des injures dans la gourmandise. Car le gourmand se fatigue même plus que l'abstinente, non pas pour dompter ses convoitises, mais pour les servir, non pas pour acquérir la patience mais pour servir son ventre, non pas pour se montrer fort dans les austérités qui conviennent au courage, mais pour servir, malheureux et fatigué, les convoitises du relâchement, soit en amassant et en faisant venir à lui de quoi satisfaire ses convoitises comme du combustible pour le feu, soit en portant le poids des aliments après s'en être gavé. Car les aliments sont plus lourds pour le ventre qui les mange que le plomb pour l'épaule qui le porte; et aussitôt qu'on prend de la nourriture en dehors de la règle, on amoncelle des poids sur soi tout entier : tous les membres (376) languissent, la force des sens s'affaiblit, la vue de l'œil s'obscurcit d'un grand écoulement d'humidité, l'ouïe de l'oreille s'appesantit, la parole de la langue bégaye, les articulations sont déplacées, les genoux chancellent, les mains tremblent, et l'organisme du gourmand est disloqué tout entier et usé avant son temps par le grand poids des aliments qui le chargent.

Les douleurs qui naissent de l'intempérance sont donc nombreuses et innombrables, et l'abstinence ne cause pas tant de souffrances au corps que la gourmandise. Sous prétexte de ne pas être malades, les gourmands se donnent aux aliments, comme ils disent, et ils ne s'aperçoivent pas, les insensés, que ce qu'ils fuient, c'est cela même qui leur arrive; dans le lieu où ils courent pour en recevoir la santé, ils y trouvent la maladie; et là où ils cherchent à se libérer des douleurs, c'est là qu'ils s'amassent des souffrances. Qui ne sait, en effet, que la sobriété et le maigre donnent la santé au corps, surtout lorsqu'un travail modéré les accompagne? L'enseignement des médecins en est témoin, eux qui connaissent mieux que tous la santé et la maladie du corps, puisque leur enseignement est l'art qui (377) a été trouvé pour le soutien du corps : s'ils sont interrogés, ils commandent la so-

briété en tout temps, et outre cela, la nourriture maigre; ils mettent en garde de boire beaucoup de vin, et s'ils permettent d'en boire, à cause du besoin, ils le coupent de beaucoup d'eau et ainsi le laissent boire; ils commandent de se garder absolument de l'oisiveté, d'aimer la fatigue, de s'adonner au travail; et de toutes manières, c'est par des exercices où il y a de la peine qu'ils conservent la santé du corps. Et cela comme ils le disent eux-mêmes, afin que les artères du corps ne soient pas remplies du chyme vivant qui provient de l'intempérance et qui les obstruerait et n'y laisserait pas passer continuellement la force vivante de la nourriture qui fortifie le corps. Et ils ont mis dans leurs écrits que la nourriture est la cause de toutes les douleurs du corps, et que si elles naissent d'autres causes, l'excès de nourriture les fait croître et rend complètement inutiles les secours de la médecine.

Outre la parole des médecins, il faut que nous comprenions aussi par l'expérience, comme des sages, que l'intempérance est la cause de tous les maux et que c'est d'elle que viennent les douleurs et les maladies du corps. Si tu veux, considère les riches et les pauvres, ceux qui ne font rien et ceux qui se donnent de la peine, les oisifs et les travailleurs, et vois de quel côté le corps est gardé (378) en bonne santé, et de quel côté les maladies sont plus nombreuses et plus fréquentes, et, outre leur grand nombre, plus difficiles à guérir. N'est-ce pas chez les riches qu'est la mauvaise santé, chez ceux dont les ventres crèvent d'intempérance, chez ceux qui, avant d'avoir digéré et évacué une première nourriture, se précipitent sur une autre par gourmandise? C'est chez eux que les maladies sont dangereuses et graves, et c'est le salaire que leur donne leur gourmandise, car ils méritent de recevoir ce paiement de la maîtresse inique qui les a pour serviteurs. A eux la douleur des mains et la douleur des pieds; à eux les tumeurs et les ulcères qui viennent de la superfluité du corps; à eux le trem-

blement des membres, et le branlement de la tête, et le mal d'intestins, avec le reste des afflictions, parce que c'est pour eux que la terre fait germer les épines; à eux l'immersion du sommeil continu, à eux la somnolence à toute heure, à eux la pesanteur de tout le corps, à eux l'éruclation et le bâillement fréquent. Écoute la parole du gourmand, émise d'une bouche pâteuse, certainement née d'un esprit plongé au fond de la chair. Et tout cela leur arrive, aux gourmands, en dépit des autres soutiens qu'ils apportent continuellement à leur corps, les vomitifs, les purgatifs, la saignée, le lavement : tous ces moyens qu'ils appellent à leur aide, l'intempérance les annule, parce que les douleurs et les maladies qu'elle crée dans leur corps sont (379) dangereuses et graves et qu'il est difficile, même à des médecins habiles, de les mener à la guérison.

Le pauvre, lui, possède la santé du corps, parce qu'il passe sa vie dans le travail et la fatigue. Son corps est léger et prêt à tout travail. Il n'y suspend pas le poids des humeurs, et s'il lui arrive, à son insu, de prendre trop de son aliment maigre, son travail pénible reçoit aussitôt le poids de son aliment, se faisant son médecin continu et lui donnant la santé sans le moyen des médicaments. Et quel est le médecin qui sait guérir le corps comme le guérit un travail pénible, et, outre cela, sans frais et sans médicaments? Le travail ne prend pas comme le médecin les médicaments et les aides en dehors de lui, mais il est le médecin et le médicament, le panseur et le pansement, le guérisseur et la guérison; l'aide est de lui et en lui, et la santé de tous les membres est amassée en lui. Ce que fuit le relâchement par amour du plaisir, c'est en cela que la pauvreté trouve la santé.

Je ne dis pas qu'il n'arrive pas de douleurs aussi aux pauvres ni de maladies à ceux qui travaillent et se fatiguent, mais je dis que les douleurs des riches sont nombreuses et difficiles à guérir, parce qu'ils sont oisifs pendant toute leur vie et qu'ils se sont faits les

serviteurs de leur corps jusqu'à le rendre délicat, soit en servant ses convoitises, soit en ôtant de lui les humeurs, soit en soignant les douleurs qui naissent du trop-plein, puisqu'ils consomment toute leur vie à s'occuper de cela et qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'il y a autre chose que cela, tandis que la douleur du pauvre (380) est facile à guérir et l'humeur de son corps bénigne et peu de chose, et qu'il recouvre facilement la santé avec les médicaments qui lui sont apportés parce que les causes qui augmentent les humeurs du corps sont retranchées de lui.

Et s'il en est ainsi, qui ne l'aimera pas, la sobriété, qui est mère de la santé? Mais je sais que le gourmand compte ces paroles pour superflues parce que son oreille est fermée par son désir et qu'il ne peut entendre un enseignement sain. La nourriture est devenue un voile devant tous ses sens et leur interdit le service de leur nature. Et qui ne pleurerait pas sur celui qui détruit par son objection la belle œuvre de Dieu? Il mérite justement une peine non seulement parce qu'il sert ses convoitises et irrite Dieu par son désir mais aussi parce qu'il détruit des membres sains par sa gourmandise alors qu'ils sont bien ordonnés par le Créateur. Celui qui corrompt les membres de son corps par sa gourmandise est l'associé du meurtrier et le compagnon du brigand corrupteur, et ce qui est écrit dans la Loi lui convient à lui aussi : *Le meurtrier sera mis à mort*³, et : *Celui qui coupe un membre de son compagnon, on lui coupera un membre*⁴. Et le gourmand corrompt ses propres membres et fait périr et consume peu à peu la force de son corps et de ses membres, et il détruit la belle créature de Dieu, et il renverse l'édifice de son corps que la volonté de l'architecte avait construit auparavant.

Et par toutes les raisons, pour parler justement, il accumule sur lui (381) les peines : d'abord parce qu'il a transgressé le commandement de Dieu qui a com-

3. Ex., 21, 12; Lévit., 24, 17.

4. Cf. Ex., 21, 24; Lévit., 24, 19-20.

mandé que personne ne devienne le serviteur de ses convoitises; et ensuite, parce qu'il est empêché de faire les bonnes actions et le service de tous les biens que les Livres Saints nous poussent continuellement à faire; et encore, parce qu'il éloigne de lui volontairement le souvenir des choses spirituelles; et encore, parce qu'il s'approprie frauduleusement l'aumône qui est pour les pauvres et que sa gourmandise le pousse à ne sortir d'elle que par fourberie; et encore, outre cela, parce qu'il détruit de ses mains la belle ordonnance et corrompt les nobles membres que Dieu a créés par sa grâce pour servir ses volontés. Vois donc la raison de te réformer, ô gourmand, et tremble devant Dieu, et ne te détruis pas toi-même.

Car il y a l'autre espérance, qui ne se voit pas : pourquoi ton espérance est-elle liée à ton ventre ? Il y a l'autre aliment, celui de l'Esprit : pourquoi es-tu allé après de vains aliments ? Il y a la table du Christ, qu'il a promise à ses amis : pourquoi t'y soustrais-tu et regardes-tu l'heure de te mettre à table ? Il y a l'autre monde, avec ses biens célestes : pourquoi as-tu enfermé l'espérance de ta vie dans le monde visible, et as-tu mis au nombre de tes gains les pertes que tu fais chez lui ? Car le Créateur ne t'a pas créé pour manger comme les animaux mais pour prendre de la nourriture comme un être doué de raison et pour le glorifier comme un être vivant; il ne t'a pas fait vivre pour manger mais il t'a fait manger avec mesure pour vivre; ta vie n'a pas été ordonnée pour manger, (382) ô malheureux, mais pour être soutenue par une nourriture modérée. Sépare ta vie de celle des animaux. Ne deviens pas l'esclave de ton ventre et ne lui offre pas de servir ses convoitises corruptrices. Tu es un homme sage : ne te soumets pas volontairement au joug des animaux. Tu es une belle image de ton Créateur : pourquoi dessines-tu sur toi l'image des animaux ? Celui qui t'a appelé t'a invité à devenir l'égal des êtres spirituels : pourquoi roules-tu et descends-tu te souiller avec les porcs dans la fange des convoitises ?

Tu as été constitué chantre de Trisagion avec les Séraphins : pourquoi ravales-tu ta vie au rang du bétail muet par ton abjection ? Tu es le maître de la création par la volonté du Créateur : pourquoi t'es-tu fait le serviteur de ton ventre par la volonté de ta liberté ? La volonté de ton Créateur t'a soumis la création tout entière : et toi, tu te soumets à ton petit ventre ? Toutes les natures sont soumises au joug de ta sujétion : et toi, tu as mis sur ton épaule le joug d'une maîtresse corruptible ? Tous les arbres et les fruits obéissent à ta parole : et toi, tu t'es fait le serviteur abject d'un désir fétide ? Tu as été fait Dieu par le Dieu de la vérité : et toi, tu as fait de ton ventre ton Dieu ? Tu domines, honoré, sur son œuvre : et toi, par ton abjection, tu te soumets au désir d'un être si vil ? Il a tout créé pour ta gloire : et toi, tu échanges sa gloire pour ton ventre ? Dieu t'appelle à sa conversation : et toi, ta pensée est liée à la table ? Tu as été fait l'instrument raisonnable des saintes louanges : et toi, tu te détruis toi-même, et par ton abjection, tu coupes les cordes de ta cithare ? Ton Maître t'a aimé au point de devenir ton aliment : et toi, tu ne t'abstiens pas de vils aliments pour son amour ? (383) Le Vivant est mort et a été enseveli pour te sauver : et toi, tu t'es fait le tombeau des aliments ? Il n'a pas épargné sa vie et l'a livrée à la mort pour ta vie : et toi, tu ne cèdes pas un peu d'abstinence à ta vie pour son amour ? Regarde la vie qui t'est promise, ô lâche, et vois quelle vie tu as vécu dans le monde, et rougis au moins de toi-même ? Ne deviens donc pas par ta vie ton propre tombeau, et ne te corromps pas toi-même par toi-même avant d'être corrompu dans le tombeau de la nature. Voici, ton âme est ensevelie dans ton corps comme un corps dans un tombeau, alors que le Créateur a ordonné le corps comme un instrument glorieux pour appartenir à l'âme et être associé à tous ses biens : pourquoi l'as-tu fait son tombeau, toi, et l'y as-tu enfermée comme dans un lieu de pourriture ? Car le corps du gourmand est corrompu par sa nourriture

avant de l'être par la mort naturelle; il se consume et disparaît peu à peu avant d'être consumé dans le séjour du schéol. Car les maladies du gourmand viennent de la volonté et non de la nature, et même si elles germent dans la nature de son corps, cependant sa volonté en est la cause et elles naissent en lui de sa liberté par l'intempérance.

La vie de l'ami des convoitises est scandaleuse et ce n'est pas seulement en lui-même qu'il pèche, mais il est aussi une cause de dommage pour ceux qui le voient. C'est une maladie contagieuse et celui qui passe près d'elle est scandalisé par elle, le relâché et le courageux, le luxurieux et le chaste, le voluptueux et l'abstinente; ceux-ci s'en offensent, et ceux-là s'en relâchent davantage. (384) En voyant le gourmand, son compagnon ajoute encore à son propre relâchement; le relâché le regarde, et il revêt son relâchement comme un vêtement par-dessus un vêtement; celui qui est enfermé dans le désir de son ventre le voit, et il s'enfoncé davantage dans son amour. Les courageux et les abstinents subissent aussi un dommage par lui : ils sont scandalisés en ce qu'ils sont entraînés à son sujet à une conversation qui ne leur convient pas; de tous les côtés, il fait s'éveiller une guerre en eux, soit pour ne pas s'abaisser et devenir comme lui à la vue de son relâchement, soit pour ne pas cesser de converser avec Dieu au récit de son relâchement, soit pour ne pas s'enorgueillir de leur rigueur en comparant leur vie régulière avec son relâchement. Et de même que les courageux et les zélés viennent en aide à eux-mêmes et aux autres, de même, les relâchés et les amis des convoitises causent du dommage à eux-mêmes et aux autres, et leur vie est dans le monde, sous toutes les formes, une cause de dommage pour les hommes.

La jeunesse du gourmand est haïssable, son adolescence, ridicule, et sa vieillesse, méprisable. Sa jeunesse est relâchée, son adolescence est luxurieuse, sa vieillesse est voluptueuse. Sa jeunesse est remplie de jeux

et d'amusements, son adolescence, d'adultères et de fornications, et sa vieillesse, de gloutonnerie et de vaines conversations. Il hait non seulement de faire le bien, mais aussi de l'entendre raconter; il lui pèse non seulement de le faire, mais aussi d'en entendre parler. C'est pourquoi, si quelqu'un lui raconte un triomphe des saints, (385) l'envie de dormir et de bâiller le prend aussitôt; son corps tout entier porte le poids du dégoût, et il montre par l'étirement de ses membres et le comportement de son corps les signes de la mort de son âme; s'il peut abandonner, il s'en va; autrement, il s'endort sur place. L'âme du gourmand est comme le chien et c'est à bon droit qu'on la nomme par son nom : car de même que le chien est endormi à tout ce qui se fait et que la conversation et l'entretien des hommes sont étrangers à son oreille, et que c'est seulement le bruit de la table et la vue de la nourriture qui le réveillent, de même aussi le gourmand, comme lui, est plongé dans le sommeil du dégoût et tous les sujets profitables lui semblent superflus; les paroles divines se répandent sur son oreille comme de l'eau sur le roc; mais si quelqu'un entame devant lui le sujet du ventre ou un entretien sur les aliments, aussitôt son âme s'éveille, ses pensées sont attentives, son corps devient léger, et il saute au-devant de l'entretien qu'il aime, comme le chien au-devant du signe qu'on lui fait.

Il faut appeler le gourmand par ces noms-là pour qu'ils les entende comme les siens et qu'il rougisse de son désir. Puisqu'il se roule comme un porc dans la fange, il convient de l'appeler porc; puisque ce sont les sujets de ventre qui l'éveillent comme le chien qui se secoue au bruit de la table, il convient aussi de l'appeler chien; puisqu'il court vers la table aussi vite que le bétail vers la mangeoire, c'est avec raison qu'on l'appelle bétail; puisqu'il est privé comme un animal de toutes les conversations de la sagesse (386) et de la science et qu'il vit seulement pour son corps, il faut l'appeler par le nom qui lui convient d'après ses

œuvres. Et s'il y avait encore d'autres noms plus injurieux et plus abominables que ceux-là, il conviendrait de l'en nommer. Et ce ne serait pas l'injurier, car son injure vient de lui : comme les choses sont désignées par les noms qui leur sont empruntés, de même, les noms du gourmand sont pris de lui, et il est appelé comme il convient par les noms qui sont pris de lui. Car celui qui s'injurie lui-même, qui l'honorera ? Celui qui court lui-même après son mépris, qui le glorifiera ? Celui qui amasse lui-même sur lui la moquerie et la médisance, qui se souciera plus que lui de sa bonne réputation ?

Il me faut encore, outre ces choses, bien que je les aie dites, dire et montrer les agissements des gourmands, pour que par là ils soient reconnus par tous ceux qui ont du discernement, et méprisés et dédaignés comme il convient par tous ceux qui les voient. Car voici les lois de celui qui est asservi à son ventre : il n'aime personne véritablement, et s'il lui arrive d'aimer, c'est l'esclave et le serviteur de son désir qu'il aime, et encore, autant qu'il satisfait ses plaisirs. Et s'il arrive, pour quelque raison que ce soit, qu'il y ait un changement, et que le serviteur néglige et diminue un peu ses honneurs, aussitôt, le gourmand change, lui aussi, dans son amour, et ses louanges à son ami (387) se tournent en réprimandes. Comme son amour est lié à son ventre, celui qui le sert est son ami, et celui qui le néglige, il voit en lui un ennemi.

Il se met encore en quête d'amis et s'en cherche qui lui soient utiles, qui puissent servir son désir : les réguliers, il ne les aime pas ; les chastes, il ne les aime pas ; ceux qui portent les travaux, il les compte pour des naïfs ; les justes, il les met au nombre des sots ; ceux qui sont assidus à la prière, il dit qu'ils n'ont rien à faire ; a-t-il vu un étranger, il a traversé la place devant lui ; mais a-t-il entendu bien parler de quelqu'un qui peut devenir le pourvoyeur de son désir, il vole avec la rapidité de l'amour de son désir, son ventre portant

ses pieds. Il circule partout, se faisant l'ami des riches, le serviteur et le ministre des grands. Il compte leur conversation comme une gloire, et comme un orgueil de s'entretenir avec eux. Il ne lui est pas si cher d'entendre l'Évangile que de converser avec celui qu'il pense s'être chargé de lui apporter de quoi remplir son désir. Les pieds d'Abraham, lorsque l'amour de Dieu les portait et qu'il courait au troupeau chercher un veau pour les anges, n'étaient pas aussi légers que les pieds du gourmand lorsqu'il court vers celui qui lui apporte de la nourriture. Car son amour est tout entier pour recevoir, et s'il lui est arrivé de donner, c'était pour qu'il lui soit donné davantage.

Il ne sait pas non plus s'acquérir un ami sans le ventre, car la raison qu'il a d'aimer c'est la raison qu'il veut qu'on ait de l'aimer. S'il y a eu un murmure contre lui, il pense l'apaiser avec un don du ventre ; s'il a irrité quelqu'un par sa sottise et sa jalousie, il court (388) se le réconcilier avec un cadeau à manger. C'est là-dessus qu'est appuyé son espoir, c'est par là qu'il pense délier les nœuds de ses ennuis. Ce dieu qu'il sert, il pense, l'insensé, que tout le monde est comme lui soumis à son service et que leur ventre est leur dieu, à son exemple. Il attend et désire la visite d'un ami : s'il est venu sans rien apporter, l'attente de l'âme et l'expression du visage sont changées. La main du gourmand est tendue pour recevoir et fermée pour donner, et s'il lui est arrivé de donner c'était pour se ménager une occasion d'être bien payé. Là où il sait que c'est la loi qui amène le don et que c'est en vertu de la coutume qu'il lui est apporté, il n'a pas d'intérêt à honorer, puisqu'il sait que, même s'il ne paie pas, la coutume elle-même et la loi amèneront le don. Il paie où il est payé, il pose le fondement de la dette où il n'était pas posé. Devant de nouveaux amis, il répète ce que faisaient les anciens et il remémore les dons qu'ils lui faisaient : Un tel m'a envoyé telle chose, un tel m'a contraint de recevoir, et, bien que je ne le désirais pas, il m'y a obligé par

des adjurations, et j'ai accepté; ce qui veut dire : Ecoute, et apprends, et fais de même. Et en apprenant aux nouveaux amis ce que faisaient les anciens, il en fait les disciples des lois des premiers.

Il passe sur toutes les affaires et fait entrer au milieu la sienne : qu'on s'entretienne d'une affaire quelconque, soit de l'exécution d'un travail, soit de l'enseignement divin, il élude habilement le sujet et le fait sortir pour faire entrer à la place une histoire de ventre. Car il ne vit pour rien autre, ni dans sa conversation, (389) ni dans son entretien, ni dans son occupation, ni dans ses œuvres, ni dans ses préoccupations, ni dans ses pensées. Le bonheur des bonheurs, pour lui, c'est l'amour du ventre et c'est à cela qu'ont trait toutes ses demandes. Il connaît les variétés des aliments, il sait les spécialités des lieux, de quel jardin les fruits sont agréables, de quel fleuve la pêche est savoureuse, et qui sait assaisonner et arranger les aliments fins. Ce sont là ses demandes et ses explications.

Deux œufs lui sont plus chers que le Nouveau et l'Ancien Testament. L'annonce d'une vigile le terrifie. Une prière prolongée est un supplice pour lui. Si tu allonges un agenouillement, il murmure; si tu allonges une prière, il gémit, il tourne les yeux vers les fenêtres pour regarder la marche du soleil. Il se pose des bornes, il se marque des heures. Un seul jour, c'en est deux pour lui. Sa prière est courte, son repas est long. Il n'accepte rien si ce n'est de satisfaire les convoitises de son ventre. Toute autre chose est superflue pour lui, la lecture, l'enseignement, le jeûne, l'abstinence, la prière, la psalmodie, l'office et les génuflexions. S'il lui arrive de les faire en vertu de l'habitude et par pudeur, il les fait avec dégoût et en murmurant. Il trouve aussi des prétextes de cesser la prière, et il se cherche des conversations avec tel ou tel, outre les affaires qui s'imposent, pour s'abstenir de l'office et de la psalmodie. Ce qui appartient à Dieu, il le fait avec négligence, et ce qui appartient à son désir, avec empressement et avec amour.

(390) S'il lui vient un petit bouton sur le corps, c'est une tumeur grave; s'il lui arrive une légère lassitude, c'est une maladie dangereuse et grave. Dans la moindre indisposition, il trouve une raison de suspendre ce qui est sa seule raison de vivre. Il est zélé en tout, excepté pour servir Dieu. Même sans avoir de maladie, il s'efforce de se montrer malade pour qu'il ne lui soit pas fait trop de reproches d'avoir cessé l'office et le jeûne. Il ressasse ses douleurs devant tout le monde. Une maladie bénigne et sans gravité, il la grossit et l'augmente, il appelle Dieu à témoin, pour persuader ceux qui l'entendent qu'il se fait violence pour assurer son service dans le monastère.

Le gourmand se préoccupe de la santé de son corps, et bien qu'il ait auprès de lui le moyen de fermer la source de ses douleurs, qui est de réprimer un peu sa gourmandise, il erre à la recherche d'une guérison en dehors de lui. Si tu lui conseilles de diminuer un peu sa nourriture et de se garder de l'excès de l'huile et du vin, il te regarde comme un ennemi de sa vie : il vaut mieux pour lui endurer des douleurs que de résister au ventre si peu que ce soit; il prend sur lui les longues maladies, pourvu qu'il satisfasse ses convoitises; si le remède veut le guérir, que ce soit avec la nourriture, sinon il vaut mieux pour lui manger qu'être guéri.

Les amis corporels du gourmand sont donc nombreux à amasser pour lui de tous côtés les besoins de son désir. Il est astucieux et habile pour son dessein, et, des amis, il sait s'en choisir et s'en faire. (391) Il n'y a pas de danger qu'il se trompe et qu'il aille en chercher un parmi les bienheureux qui pratiquent le renoncement ou qui portent les travaux ou qui tendent à la perfection ou qui possèdent la connaissance du Christ : de ceux-là, pas même par rencontre ou de nom, il ne consent à être l'ami. Non seulement cela, mais il est même leur ennemi caché; car, par leur regard, par leur parole, par leurs œuvres, ils blâment sa gourmandise, et, à cause de cela, il les sup-

porte avec peine et il les hait; et si tu le vois honorer un sage ou un juste, c'est par hypocrisie, pour ne pas être blâmé par les fidèles qui aiment ce bien, et encore, pour faire taire le murmure de beaucoup et détourner de lui l'impétuosité du zèle de ceux qui honorent le bien.

S'il voit un jeune disciple revêtu avec discernement du zèle de la foi, il le fait taire, soi-disant par miséricorde et par pitié pour lui, et il lui conseille : Tais-toi, ne fais pas injure à ta famille, n'abandonne pas ton repos; sois silencieux et tu seras aimé; applique-toi seulement au jeûne et à la prière, et ne t'approche pas de ce qui n'est pas proche de toi. Il conseille cela pour faire taire le zèle du disciple et non parce qu'il se complaît dans le service du bien. Et après l'avoir fait descendre de ce bien, si le disciple persiste à lutter pour Dieu, il renverse encore les biens qui sont après celui-là; c'est-à-dire le poids des travaux et les austérités (392) pour Dieu, les jeûnes et l'abstinence, les prières prolongées. Ce n'est pas cela qui est demandé, mais c'est qu'on se purifie et qu'on acquière un bon esprit! Il donne les actions cachées comme raison de faire cesser les actions publiques, et il cherche sa justification dans ce qui n'est pas demandé parce qu'il lui est reproché d'être relâché dans les actions publiques. Il se fait juste là où il n'est pas facile aux hommes de voir, et là où les travaux et les austérités se voient, il s'efforce de les renverser en donnant à leur sujet d'autres explications : Dieu ne nous demande pas de nous tuer et d'affliger notre corps outre mesure, dit-il ordinairement, mais de devenir justes dans notre âme et de nous purifier du mal dans nos pensées! Et alors que sa règle est au-dessous même du désir des animaux, le malheureux parle des choses spirituelles comme un parfait!

Ses explications sont longues en faveur de sa thèse! S'il entend une parole de l'Écriture qui lui est utile, il la saisit avec un soin très vigilant pour s'en servir en temps opportun : avec cette parole, il engagera la

guerre contre ceux qui reprennent sa gourmandise. Pour pouvoir manger de tout et ne s'abstenir d'aucun aliment, il cite ce qui est écrit de Notre-Seigneur : *Ce n'est pas ce qui entre dans le ventre qui souille l'homme*⁵. Son oreille n'est percée que pour entendre ce qui semble donner la main à son désir, et il ferme la porte qui lui ferait entendre autre chose. Il n'aime pas entendre cette autre parole : *Celui qui veut être mon disciple, (393) qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il vienne après moi*⁶; ni cette autre parole : *Celui qui veut se sauver se perdra*⁷; ni ce que Notre-Seigneur a encore dit à ses disciples : *Vous aurez de l'affliction dans le monde*⁸; ni cette parole : *Les gens de la noce jeûneront quand l'époux leur sera enlevé*⁹. Et même ce repas de Notre-Seigneur au sujet duquel il est écrit qu'il fit la fête et mangea la Pâque, ou bien le passage où il est dit : *Ils lui servirent une part de poisson et un rayon de miel*¹⁰, ou bien celui où il est écrit encore : *Ils avaient sur eux des poissons et du pain*¹¹, ces paroles et d'autres semblables, le gourmand les apporte en exemple lorsqu'il veut manger de tout simplement. Et il pose pour lui la règle de la liberté du Christ qui, étant Dieu, était au-dessus des lois et des commandements, de sorte qu'elle est un scandale pour sa vie, sans comprendre la raison de cette règle ni sentir que c'étaient d'autres modèles qui étaient tracés là. Et encore, lorsqu'on lit l'Apôtre et qu'il entend de lui : *Tout ce que Dieu a créé est saint, et il n'y a rien qui soit rejeté si c'est pris avec action de grâces, parce que c'est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière*¹², ou encore cette autre parole : *Le ventre est pour les aliments, et les aliments pour le ventre*¹³, ou cette parole qu'il a dite encore : *Que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange*¹⁴, et des paroles de ce genre qui sont mar-

5. Mt., 15, 11.

6. Mt., 16, 24.

7. Mt., 16, 25.

8. Jn., 16, 33.

9. Luc., 5, 35.

10. Luc., 24, 42.

11. Cf. Jn., 6, 9.

12. I Tim., 4, 4.

13. I Cor., 6, 13.

14. Rom., 14, 3.

quées dans l'enseignement de Paul, (394), il s'en réjouit et il les accueille magnifiquement, sans comprendre le sens des paroles, le sot! Mais les autres paroles que Paul a écrites sur le courage et l'abstinence, il ne lui plaît pas de les entendre, soit que l'Apôtre raconte ses jeûnes nombreux, soit qu'il crie à ses disciples : *Vous êtes morts au monde*¹⁵, soit qu'il écrive : *Il est bon que nous ne mangions pas de viande et que nous ne buvions pas de vin*¹⁶, soit qu'il nous avertisse que *c'est par beaucoup d'afflictions qu'il faut entrer dans le royaume de Dieu*¹⁷, soit qu'il dise : *Dieu détruira les deux, le ventre et l'aliment*¹⁸. A la lecture de ces paroles, le gourmand traverse la place, et il ne lui plaît pas même de les entendre.

Toute la vie de l'ami des convoitises se passe de cette manière : de même que le souvenir de Dieu est proche des parfaits, de même est proche de lui en tout temps la pensée de son ventre. Il chante son ventre et il y pense dans sa prière et dans son office; il porte partout son souvenir; il y pense continuellement parce qu'il n'a pas d'autre vie en dehors de lui; son souvenir accélère ses prières et sa pensée continuelle le fait s'interrompre de toutes les choses convenables. Le gourmand ne s'assigne pas des temps pour manger, mais la nuit et le jour il mange, il mange; ne mangerait-il pas, il mange. Toi, tu ne le vois manger qu'à un moment, à deux moments de la journée; mais lui, à tous les moments de la nuit et du jour, (395) il y pense, et bien que son corps ne mange pas, elle a mangé, sa pensée. Il ne s'assigne pas comme les animaux des temps pour manger : l'animal, lui, bien qu'il mange en tout temps, la nuit et le jour, sans moment fixé, néanmoins, il ne pense pas tout le temps à manger; mais le gourmand, c'est à tout moment qu'il mange, parce qu'à tout moment, il pense à son ventre, et même en dormant, il rêve qu'il mange.

15. Cf. Rom., 6, 3 sq.

16. Rom., 14, 21.

17. Act., 14, 22.

18. I Cor., 6, 13.

La pudeur est enlevée de devant les yeux du gourmand, parce qu'il a fait acquérir à sa face l'impudence pour ne pas rougir : il s'entend railler, et il marche dessus; injurier, et il n'y fait pas attention; l'amour de son ventre est vainqueur de toutes les violences qui le frappent. Il est vide des choses spirituelles, il ne sait même pas qu'elles existent; lui, il choisit les huiles excellentes, il cherche les vins de marque, il s'informe des aliments savoureux; il n'a rien à faire au monde que cela. Et aussi longtemps que nous parlerons de lui, nous n'aurons pas épuisé le sujet de son relâchement; même dans tout ce que nous avons dit, nous n'avons donné qu'un léger goût des formes de son relâchement, pour que ceux qui le voient s'en servent pour le reconnaître.

Mais toi, ô disciple courageux, garde-toi de lui ressembler, et ne te décourage pas, en le voyant, d'observer ta règle. Sache de qui tu es devenu le disciple, et que cela même, d'être son disciple, t'incite à courir. Ne deviens pas semblable au paresseux, mais imite le zèle des courageux. Ne prends pas pour ton semblable le semblable des animaux. Ne compte pas comme un bien de manger et de boire et de satisfaire tes convoitises, mais comme un mal plus mauvais que tous les maux. Écoute la prophétie qui a maudit les gourmands (396) : *Malheur à ceux qui devant le jour et qui courent à la boisson enivrante, et qui s'attardent le soir, et le vin les brûle; avec des harpes et des cithares et des tambourins et des sistres, ils boivent du vin et ils ne comprennent pas les œuvres de Dieu*¹⁹. Voici, l'Esprit aussi t'apprend que celui qui sert ses convoitises ne peut pas comprendre les œuvres de Dieu. Car de même que nous ne pouvons pas dans notre sommeil parler et agir comme des vivants comme si nous étions éveillés, de même l'homme qui est plongé dans le sommeil des convoitises ne peut pas non plus comprendre les œuvres

19. Is., 5, 11.

vivantes de Dieu; il ne sait pas regarder son gouvernement, admirer les variétés de sa Providence; il ne sait pas admirer la grandeur de sa gloire et s'éveiller à sa connaissance et s'apprêter à répondre à sa sagesse. Ces choses, celui qui est plongé dans le désir ne les remarque pas, parce que leur souvenir n'appartient qu'aux éveillés et aux vivants. La bénédiction a été donnée à celui qui comprend ces choses; et si la malédiction a été donnée à ceux qui mangent et qui boivent et ne comprennent pas les œuvres de Dieu, la bénédiction, au contraire, a été donnée aux abstinents et aux ascètes qui méditent en tout temps les œuvres de Dieu. Cours, ô disciple, pour mériter la bénédiction, et fuis la malédiction dont les gourmands sont menacés; que les zélés te soient un exemple pour le bien, et non les paresseux, les jeûneurs et non les mangeurs, les abstinents et non les gourmands, les ascètes et non les intempérants, ceux qui servent Dieu et non ceux qui servent leur ventre, les courageux et non les relâchés, les bons et non les mauvais.

Car (397) il ne manque pas de gens de bien dans le monde pour te montrer l'exemple du bien : ressemblons-leur et non aux méchants. Ne considère pas ceux qui se tiennent au-dessous de toi, mais lève tes yeux en haut, et regarde ceux qui sont plus grands que toi, et monte auprès d'eux. De même que, parmi les choses du monde, tout le monde choisit pour soi les grandes, de même, parmi les choses divines, choisissons pour nous les grandes et les élevées. Il n'y a personne dans le monde qui aime mieux la pauvreté que la richesse, mais tout le monde refuse la pauvreté et court après la richesse, fuit les maladies et court après la santé : de même, ici aussi, poursuivons les choses de l'Esprit, chérissons la richesse du courage et non la pauvreté de la gourmandise, aimons la santé de notre âme et de nos pensées et non les maladies des convoitises.

Car l'âme de celui qui sert les convoitises est malade en tout temps, et il n'a pas de pouvoir sur sa force et

sa santé spirituelle. De même que le malade n'a pas de pouvoir sur sa santé pour manger ce qu'il désire, ni sur sa force pour faire ce qu'il veut, de même, l'homme dont l'âme est malade de la gourmandise n'a pas de pouvoir non plus sur la force et la santé de son âme pour s'occuper dans ses œuvres de tout ce qu'il veut et désire; et de même que les membres ne répondent pas au malade lorsqu'il veut les mouvoir pour une seule action, les pensées du gourmand ne lui répondent pas non plus lorsqu'il veut faire avec elles un seul bien. Car toutes (398) les bonnes actions sont difficiles à celui qui est asservi à son ventre, parce qu'il est l'esclave de toutes les convoitises; si la passion d'un aliment se meut en lui, il ne peut pas facilement la vaincre, parce qu'il est son sujet; il ne lui est facile de vaincre ni le désir de la fornication, s'il entre dans ses membres, ni la fureur, ni la colère, ni la jalousie, ni la méchanceté, ni aucune des passions odieuses, parce qu'il est l'esclave et le sujet de toutes.

Elles sont difficiles à vaincre surtout lorsqu'elles sont nombreuses. S'il nous est difficile de vaincre une seule passion qui domine notre vie et qui nous a assujettis longtemps à l'œuvre de son esclavage, à combien plus forte raison serons-nous vaincus par des maîtres nombreux! Car avec la gourmandise, comme je l'ai dit, entrent toutes les autres passions, parce qu'elle est l'entrée de toutes les convoitises. Notre Sauveur a dit dans son Évangile : *Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon*²⁰; et si, par notre asservissement à un seul maître, c'est-à-dire à Mammon seulement, nous ne pouvons servir Dieu avec lui, comment, lorsque les maîtres qui nous asservissent sont nombreux et que chacun d'eux nous mène par force à sa volonté, pouvons-nous servir Dieu qui n'accepte pas que l'homme serve autre chose avec lui? Donc, et si ces péchés qui, tous ensemble, sont les adversaires de la justice de Dieu, nous empêchent, sépa-

rément, chacun de servir l'autre, (399) comment, si nous les servons tous, ne seront-ils pas tous des obstacles aux commandements de Dieu ? Car s'ils diffèrent, eux, les uns des autres, dans leurs actions, la volonté de Dieu, elle, est l'adversaire de tous, surtout de ce désir de la gourmandise, par lequel se propagent et entrent peu à peu les autres convoitises.

Donc, lorsque l'homme est assujéti à servir sa panse, elle le jette dans un gros travail, pour qu'il amasse de tous côtés et lui apporte de quoi satisfaire ses besoins, parce qu'elle ne désire pas seulement manger, mais aussi bien manger. Car si elle se mettait à table seulement pour son besoin, le besoin du ventre serait satisfait avec peu de chose, et avec des choses ordinaires et communes et de prix modéré : combien de fois beaucoup ont-ils satisfait leur besoin avec des racines et des herbes, parce que c'était leur besoin qu'ils cherchaient à satisfaire et non leurs convoitises ! Car bien que Dieu, comme un riche créateur, ait donné toute chose abondamment pour notre usage, cependant, nous, il faut que nous regardions sa volonté et que nous nous conduisions de même : il a multiplié les aliments et les variétés de goûts dans le monde comme un creuset pour éprouver le désir et examiner par eux l'esprit des hommes. Que désirent-ils et après quoi courent-ils ? Là où il n'y a rien qui excite le désir, il n'y a pas lieu de l'examiner. Mais, au disciple, il lui faut se connaître et ne pas s'asservir au désir de son corps, (400) et ne pas ouvrir la porte qui introduirait chez lui des animaux corrupteurs.

Car de même qu'une porte fortifiée, lorsqu'elle est fermée, retient en dehors d'elle les animaux méchants et le serpent nocif, et que, si elle est ouverte pour quelque raison que ce soit, tous se trouvent au-dedans d'elle pour nuire aux habitants du lieu, de même, lorsque la porte du désir du ventre est fermée, toutes les passions meurtrières des convoitises corruptrices de l'âme sont en dehors et n'entrent pas, et ne nuisent pas, et ne corrompent pas la nature spirituelle de

l'âme; mais si cette porte est ouverte devant elles par notre relâchement, et que la volonté obéit aux désirs du ventre, aussitôt tous les maux se rassemblent et entrent dans notre âme et corrompent chez elle toutes les pensées vertueuses.

Aussitôt que tu ouvres cette porte, entre l'animal corrupteur de la fornication qui mange et corrompt également l'âme et le corps; après lui, l'amour de l'argent, dont le désir du ventre et la fornication ont tous les deux besoin, et qui naît lui-même d'eux; de l'amour de l'argent, naît l'angoisse, ou parce que nous ne possédons pas, ou s'il arrive que nous perdions ce que nous avons amassé, tout ou un peu; de là encore naît en nous la passion de la fureur : nous sommes en colère et furieux contre ceux qui ne se laissent pas frauder par nous à notre volonté, ou contre ceux qui n'entendent pas gagner notre vie à notre place, parfois contre les gens de condition (401) plus basse et inférieure à la nôtre : contre ceux-là, nous sommes remplis de colère et de fureur pour les raisons qui nous contrecarrent; de là encore, nous sommes remplis de jalousie contre ceux qui sont plus grands et plus riches que nous et nous cherchons à les piller et à les frauder; et que de fois nous sommes conduits même au meurtre par cette raison-là ! Si nous sommes riches, alors c'est l'orgueil qui nous tient, et nous désirons la vaine gloire de la part des hommes dans l'étalage de la richesse; de là, nous apprenons à recevoir la calomnie de la bouche de ceux qui sont plus petits que nous, et nous aussi nous calomnions les autres devant ceux qui sont plus grands que nous. Et de là enfin, nous allons continuellement aux mensonges, aux imprécations et au blasphème contre Dieu. Et lorsque le souvenir du jugement a complètement disparu de l'âme, elle commet désormais tous les maux sans crainte.

C'est donc la gourmandise qui est la première cause de ces vices et de semblables. Qui ne sait que le désir de la fornication brûle dans le corps qui mange, qui boit, qui est adonné aux plaisirs ? Et bien qu'il n'ait

pas été satisfait publiquement et que les hommes ne l'aient pas vu en action, cependant il enflamme continuellement les pensées, et l'homme prépare une issue à ce feu qui est en lui, et il la cherche : il désire toutes les beautés; il tombe en arrêt devant toutes les formes élégantes dès qu'il les voit. Tant que le feu du désir est dans ses membres, ses pensées volent sur tous les visages, et dans tous ses regards, il fornique secrètement; bien que l'homme ne fornique pas publiquement, il fornique en secret continuellement; bien qu'il ne soit pas adultère dans son corps, (402) il l'est dans son âme en tout temps et à toute heure. La nourriture et la boisson sont donc le combustible du feu du désir. Celui qui veut éteindre de ses membres ce feu qui y est caché, qu'il s'interdise ce combustible, et voici, il est éteint. Car le jeûne, l'abstinence, l'ascèse, sont l'eau qui éteint le feu du désir. Le vin est pour le désir comme de l'huile pour le feu, et de même que le fumier pousse la terre à donner des fruits, de même la mauvaise odeur des aliments excite les membres aux convoitises abominables.

L'intempérance est le voile de l'intelligence : avant les pensées de la fornication, la nourriture elle aussi et à elle seule obscurcit l'intelligence. A quel point la perversion du désir agite les pensées pures, cela n'est pas douteux, et ceux qui l'ont expérimentée ne l'ignorent pas; mais avant ce désir, c'est l'amour du ventre qui submerge l'intelligence, voile l'esprit qui voit, obscurcit les pensées qui possèdent la lumière de la science; la vapeur des aliments sont les ténèbres d'une intelligence lumineuse, et de même que les nuages et la fumée troublent un air limpide et pur, de même aussi la vapeur de la nourriture agite la pureté de l'intelligence. Que le disciple du Christ refuse non seulement les aliments qui coûtent cher, mais encore qu'il prenne assez peu de ceux qui sont à bon marché. Car ce n'est pas parce qu'un aliment coûte cher qu'il trouble l'intelligence, mais c'est parce qu'on en mange trop; (403) et ce dommage se trouve dans les aliments

à bon marché aussi bien que dans ceux qui sont chers. C'est avec raison que, partout, les Livres Saints mettent les hommes en garde contre le grand ventre, selon l'enseignement de Paul : *Ceux qui se sont préoccupés des aliments n'y ont pas trouvé d'aide*²¹. Non seulement ils n'y ont pas trouvé d'aide, mais ils s'y sont amassé des dommages et des pertes : *ni les intempérants ni les ivrognes n'héritent le royaume de Dieu*²². Lis ce passage, ô disciple, et vois à quels maux l'apôtre égale ce mal-là : aux enchanteurs, aux corrupteurs et autres maux de ce genre. Même si l'amour du ventre en lui-même n'est pas cela, cependant, il y fait venir; car lorsque le cœur a été endurci par les aliments, il chasse aussitôt de lui le souvenir de Dieu; et lorsque le souvenir de Dieu s'en est allé de l'homme, quel est le mal qu'il ne fait pas et quelle est l'iniquité à laquelle il n'est pas poussé?

Comme le prophète Moïse nous l'a appris, voici la raison pour laquelle le peuple a oublié son Dieu : de l'amour du ventre, ils sont allés à l'idolâtrie; de la nourriture, ils ont été conduits aux blasphèmes; et des délices, ils sont parvenus à tous les maux : *Il l'a fait habiter sur une terre fertile, et il lui a fait manger des produits des champs; de la pierre, il lui a fait sucer du miel, et de la pierre du rocher, de l'huile, le beurre des vaches et le lait des brebis, avec la graisse (404) des animaux engraisés, des bœufs, des fils des biches et des boucs, avec la graisse et l'abondance des blés, et il lui a fait boire pour vin le sang des grappes. Israël est devenu gras, et il a regimbé; il est devenu gras, et il est devenu robuste, et il a acquis des richesses*²³. Et que lui est-il arrivé de là? Où est-il parvenu à cause de ces convoitises? Dans quel lieu s'est-il trouvé à cause des délices dont il s'est amusé? Dans quelles maladies le grand ventre et l'intempérance l'ont-ils jeté? Moïse l'a expliqué et nous a fait savoir

21. Heb., 13, 9.
13-14-15.

22. I Cor., 6, 9-10.

23. Deut., 32,

clairement ce que le peuple a retiré de ces biens : *Il a oublié le Dieu qui l'a fait et il a injurié le Fort qui l'a racheté; il l'a rendu jaloux par des dieux étrangers et il l'a irrité par des superstitions; ils ont sacrifié à des démons qui n'étaient pas des dieux, à des dieux qui ne les connaissaient pas*²⁴. Voilà ce que le peuple a gagné par les délices : de l'excès du corps, ils ont hérité l'idolâtrie; de cette table riche en aliments, ils ont été entraînés aux tables impures des idoles; des délices, ils sont allés jeter des galettes devant les images taillées, et du désir qui reçoit la force de la nature, ils sont venus aux pensées impures qui sont étrangères à la nature.

Vois, ô disciple, d'où et où il est allé, ce peuple, et arrache de toi par la tempérance la racine qui fait germer l'idolâtrie, la plante qui commence par le ventre et finit par l'idolâtrie. Le prophète ne t'a pas dit simplement que le peuple a adoré les idoles, mais il t'a fait savoir d'abord la cause pour laquelle il les a adorées; il ne t'a pas raconté seulement sa maladie dangereuse et grave avant de te faire savoir la cause de la maladie, (405) et d'où elle vient : *Il a mangé et il a bu*, et il a été dans les délices, et c'est pourquoi *il a oublié le Dieu qui l'avait fait*; et parce que l'erreur est entrée, elle a engendré les injures et les blasphèmes : *il a injurié le Fort qui l'avait racheté*; et cela ne lui a pas suffi : il s'est fait des dieux contre Dieu et, à la place d'un seul, il s'en est fabriqué beaucoup : *il l'a rendu jaloux par des dieux étrangers et il l'a irrité par des superstitions*. Et voyons par le fait, outre le témoignage de la parole, d'où ils sont venus à ceci, de rendre gloire à un veau dans le désert : *Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et il se leva pour jouer*²⁵. Les blasphèmes ne sortirent pas avant que la nourriture fût entrée, et ils ne revêtirent pas la for-

24. *Ibid.*, 15-16-17. (On peut lire aussi comme les Septante : des dieux qu'ils ne connaissent pas.)

25. *Ex.*, 32, 6.

nication contre Dieu avant que le vin n'eût été répandu en eux.

Ce sont donc là les dommages que la nourriture a faits. Qui donc ne fuirait pas l'intempérance? Celui qui se propose de devenir dépravé devient mangeur; car, les pensées dépravées, le gourmand les prend en lui-même, et c'est alors qu'il s'approche des aliments délicieux; c'est de l'amour du corps qu'on est conduit à devenir le serviteur du ventre. Et celui qui aime le désir, il est évident qu'il hait la gloire du Christ; car le désir du corps est l'adversaire du désir de l'Esprit, et tant que l'un vit, il n'est pas possible que vive l'autre; là où vit le désir du corps, le désir de l'Esprit est mort; et de même que le corps est privé de toutes (406) ses convoitises lorsqu'il devient étranger à sa propre vie, de même, l'âme devient étrangère à tous les biens lorsqu'elle est privée du désir de l'Esprit, parce que le désir de l'Esprit est le commencement de l'entrée auprès de toutes les vertus, et le désir du corps, l'entrée de tous les maux. S'il faut repousser le désir du ventre même quand il ne fait pas obstacle à une bonne action et à cause de lui seulement, pour qu'il ne nous fasse pas semblables aux animaux, à plus forte raison faut-il le repousser parce qu'il est l'entrée de tous les maux et le champ qui produit ordinairement des épines et des chardons.

Ceux qui accomplissent les performances du monde et veulent devenir renommés par l'adresse du corps soutiennent leur vie par la tempérance : à plus forte raison les athlètes spirituels en ont-ils besoin pour acquérir le courage et courir dans le chemin de leurs travaux. Car si le corps, dont la vie naturelle est soutenue par la nourriture, se fait une loi de l'abstinence pour devenir renommé par les performances corporelles, à plus forte raison l'âme aura-t-elle besoin de l'abstinence qui diminue ordinairement le poids du corps et le rend léger et obéissant à l'âme qui habite en lui. Car autant le corps est alourdi par beaucoup de chair, autant il est à charge à l'âme pour son occu-

pation; tandis que lorsqu'il est léger, l'âme fait en lui (407) toutes ses volontés avec légèreté aussi, parce qu'il s'apparente à elle par sa légèreté. Tant qu'il est lourd et grossier, il est son adversaire, parce qu'elle est subtile et raisonnable; et autant elle aime un lieu élevé qui convient à sa spiritualité, autant le corps chérit la grossièreté de la terre et la lourdeur de la poussière; et alors qu'elle bondit pour monter en haut, lui, par sa lourdeur, la fait s'incliner pour qu'elle descende en bas et qu'elle rampe avec lui sur la terre des convoitises comme un reptile. Le corps mangeur fait l'âme déraisonnable et comme un pillard, il lui enlève tous les mouvements de la sagesse; car le cœur étant le vase des jugements et des pensées de l'âme, lorsqu'il est devenu grossier par l'intempérance, toutes les pensées de l'âme qui sont mues par lui deviennent grossières avec lui; et parce que le feu qui est naturellement mêlé en lui est lourd et froid pour elle, la chaleur de la science de l'âme disparaît aussi en lui, et la mobilité légère de ses pensées est abolie.

Car, bien que le don de la raison commence auprès de l'âme, cependant son activité se voit par le moyen des membres du corps, et toutes les parties de sa nature ont besoin de toutes les parties des membres du corps : lorsqu'elle veut observer l'intérieur du monde, c'est par les yeux du corps qu'elle regarde; lorsqu'elle veut entendre une voix corporelle, c'est par l'ouïe qu'elle la reçoit; ou si, encore, elle cherche à envoyer au dehors la parole de sa nature, c'est par la langue, le pont des paroles, qu'elle la fait passer (408) chez nous; bref, toutes les fois qu'elle veut sentir quelque chose du monde, c'est par le moyen des sens corporels qu'elle le fait sortir ou entrer. Et lorsque c'est le lieu des spirituels qu'elle veut voir, ou les paroles vivantes de leur spiritualité qu'elle veut entendre, ou la vue qui est au-dessus de la nature qu'elle cherche à regarder, elle n'a pas besoin du tout de ces sens, mais elle les abandonne et elle se meut à part avec ses pro-

pres parties et avec les mouvements vivants qui sont au-dessus de la nature. Et donc, de même que nous avons appris que l'âme a besoin des sens extérieurs, de même aussi elle a besoin des membres intérieurs pour se mouvoir dans toutes ses parties, pour la sagesse, pour la compréhension, pour l'illumination, pour les pensées, pour le discernement, pour l'intelligence et l'instruction, pour la crainte de Dieu. Pour toutes ces choses, elle se sert de ces membres. Et autant qu'ils sont légers, et que le poids des aliments n'est pas posé sur eux, et qu'ils ne sont pas troublés par la fumée excessive de la nourriture, autant, elle aussi, agit-elle légèrement par eux. Et de même que la lumière qui est mêlée à la lumière et qui fait lever par leur mélange une lumière plus grande, de même aussi l'âme lumineuse est mêlée à des membres lumineux lorsqu'ils sont légers et purs de la fumée de la nourriture; mais s'ils sont grossiers et lourds, ils deviennent comme un corps épais et un voile opaque devant son illumination, et au lieu qu'elle reçoive d'eux des secours, ils nuisent et font obstacle à la légèreté de son activité.

Ceux qui voient avec finesse la science de la nature connaissent ces choses et de semblables. (409) Et si tu désires, toi aussi, ô disciple, participer à cette science de la nature, et t'élever d'elle à la science de l'esprit, garde-toi du poids des aliments : l'épaisseur naturelle de ton corps te suffit sans l'épaissir encore et l'alourdir par une nourriture superflue. Et si encore, sous prétexte de te bien porter, tu prends trop de nourriture, tu te trompes bien aussi en pensant ainsi. L'intempérance ne fait pas la santé, mais elle fait naître dans le corps des douleurs et des maladies, et elle ne rend bien portant que le corps du désir : autant les membres sont malades et languissants et dépourvus de force, autant le désir des hallucinations se porte bien et se fortifie dans l'âme et dans le corps. Et avec le désir s'accroît aussi la sottise, parce qu'elle aussi, cette passion odieuse de la sottise, plus que tou-

tes les convoitises, c'est l'amour du ventre qui l'augmente; et la sottise obscurcit l'âme comme la science l'illumine. De même qu'une lampe est éteinte par les vents et les tempêtes, ou qu'elle est obscurcie, au point que sa lumière ne se répand pas, dans une maison où il y a un air épais et humide, de même est obscurcie la lumière de la science de l'âme, dans un cœur enténébré par le poids et l'humidité des aliments. Car voici, le soleil dont la lumière est placée dans sa nature et non rassemblée par des causes extérieures à la ressemblance de la lampe, (410) ses rayons aussi s'obscurcissent dans un air agité et troublé; et bien que la lumière soit auprès de la nature de sa sphère avec la richesse de sa plénitude, elle est enténébrée et obscurcie dans le corps du monde : de même aussi considère, au sujet de l'âme, dans laquelle est rassemblée la lumière de la science comme la lumière de la nature dans la sphère du soleil, que, lorsque le cœur est troublé comme l'air et que tous les membres intérieurs sont agités par la fumée de la nourriture, les rayons de la science de l'âme sont arrêtés au point de ne pas se répandre complètement dans toutes les parties du corps et que tous les mouvements de l'homme, soit des sens extérieurs soit des membres intérieurs, se font sottement et confusément. Car la science de l'âme est un pilote caché pour tout le corps : elle tient l'œil dans la modestie, les narines dans l'ordre, l'oreille dans l'attention, la main dans la prudence, la langue dans une pondération droite, les pieds dans une marche tranquille. Comme un cocher conduit les chevaux par des brides, de même aussi l'âme tient et conduit tous les sens par les rênes de la science, et, comme un cocher règle les chevaux, elle règle, elle aussi, les sens et conduit les sens intérieurs. Et ce bien qui est la lumière du corps et l'ordre de tous les membres périt par la gourmandise chez celui qui n'est pas éveillé et vigilant.

Qu'il fuie donc cette sottie passion et ne soit pas l'esclave de son ventre, le disciple du Christ. Car si

nous ne pouvons pas servir ensemble Dieu et Mammon, (411) selon la parole du Christ, il est évident que nous ne pouvons pas non plus servir le ventre et Dieu. Lui aussi, il a été appelé Dieu comme l'argent, et de même que Jésus a appelé maître l'argent, de même aussi, son Apôtre a appelé Dieu le ventre : *Ceux dont le ventre est leur Dieu, et la honte leur gloire*²⁶. Il se moque de ceux qui prennent la parole de Dieu pour un métier et qui se sont loués au Christ pour leur ventre et non pour son amour, comme il y en a beaucoup aujourd'hui aussi qui se sont revêtus des habits honorables de disciple et qui se montrent comme des docteurs et de bons serviteurs de Dieu, non par amour ni avec discernement et crainte, mais seulement pour servir leur ventre qu'ils ont fait leur Dieu et qu'ils servent. Et l'Apôtre de Dieu enseigne clairement que le poids du ventre fait s'incliner le regard de l'âme des cieux vers la terre : *Ceux dont l'esprit est tout entier sur la terre*²⁷. Car il a posé d'abord que le ventre est leur Dieu, et la honte leur gloire; et ensuite, il a dit que leur esprit est tout entier sur la terre, pour faire savoir que l'amour du ventre est la raison que les lie à la terre et fait se rouler leur esprit dans la poussière : de même que son amour les lie à la terre, il lie de même leur esprit qui le sert. Car celui qui se roule dans les convoitises du ventre, en quoi diffère-t-il des vers qui grouillent dans la pourriture, ou des porcs qui croupissent habituellement (412) dans la fange? Ici aussi, ce désir abominable, il convient de le nommer pourriture, et fange, et honte; car si Paul l'a appelé ainsi, comment nous, ne l'appellerions-nous pas comme lui?

Nous pouvons voir dans la chute d'Adam que c'est lui qui est le commencement de tous les maux. C'est par lui qu'Adam a transgressé le commandement de Dieu et par lui qu'il a méprisé et rejeté la loi qui lui était imposée; c'est lui que le calomniateur a pris pour

26. Phil., 3, 19.

27. Ibid.

son auxiliaire, parce qu'il l'avait vu plus puissant que toutes les convoitises; et c'est par sa porte que le reste de tous les maux peut entrer. Car ce n'est ni par la fornication, ni par l'amour de l'argent, ni par la vaine gloire, ni par le luxe des vêtements, ni par la jalousie et l'orgueil, ni par aucune des autres passions, que l'ennemi a combattu les chefs de notre race, mais seulement par le désir du ventre, parce qu'il avait vu qu'il était capable d'être son guide vers toutes les convoitises. Le tentateur, astucieux, a vu qu'elle était la passion la plus puissante et la première en nous, et il s'en est approché, l'a excitée, et après elle, a semé le relâchement, et après cela, le désir; et c'est alors qu'est entrée aussi la passion de la fornication : *Aussitôt qu'ils eurent mangé, leurs yeux s'ouvrirent à tous deux, et ils surent qu'ils étaient nus*²⁸. Et il est évident que c'est parce que le désir du coït s'était glissé dans les membres du commerce charnel qu'ils se sont remarqués eux-mêmes et qu'ils ont eu honte de la vue l'un de l'autre; car (413) le désir ne s'éveilla pas avant que l'aliment ne fût entré, et la honte et la crainte ne régnèrent pas avant que le désir ne se fût éveillé. Voici donc, l'amour du ventre est le commencement de la honte, et c'est avec raison que le bienheureux Apôtre l'a aussi appelé honte.

*La femme vit que l'arbre était beau, et qu'il était le désir des yeux, et qu'il était désirable de le regarder; et elle prit de ses fruits, et elle en mangea, et elle en donna à son mari, et il en mangea aussi avec elle*²⁹.
Vois-tu que le commencement du péché universel et la transgression du premier commandement fut le désir du ventre, et que c'est par lui que tous les péchés et tous les châtements se sont propagés et sont entrés chez nous! De même que chez Satan la jalousie a été le commencement de la méchanceté, de même aussi, chez ceux de la maison d'Adam, le ventre a été le commencement de la transgression du comman-

28. Gen., 3, 7.

29. Ibid., 6.

dement : c'est par lui que les péchés sont entrés, et par lui que tous les châtements se sont propagés; c'est lui qui a été le commencement des douleurs et des maladies; c'est par lui que les douleurs de l'enfante-ment sont entrées; c'est à cause de lui que la terre a été maudite et qu'elle a fait sortir des épines et des chardons; c'est lui qui nous a éloignés des délices du Paradis; c'est lui qui nous a jetés en exil sur une terre de malédictions; c'est à cause de lui que nous sommes devenus les esclaves des démons; c'est par sa maîtrise sur nous que nous avons servi Satan; c'est à cause de lui que les esprits mauvais se sont amusés et ont ri de nous; c'est lui qui a fait entrer la mort qui détruit et disperse notre composition et par qui notre image décente et belle est devenue odieuse et abominable; c'est lui qui nous a donné à manger le pain des douleurs; c'est lui qui a amassé la nourriture à la sueur de notre face.

L'amour du ventre est un sot et un aveugle. Car il a cherché à manger, et il a été privé de manger; il a désiré les plaisirs, et il a perdu les plaisirs et les délices (414) du Paradis; lorsqu'il a aimé manger, il n'a pas su manger; il n'a pas pris patience : c'est là la nature de ce désir, d'être prompt et impatient; il s'est hâté, il n'a cueilli qu'un fruit et il a été privé de la table de toutes les délices du Paradis. Le désir qui fut chez ceux de la maison d'Adam est le modèle de celui qui est chez nous : de même que là, pour avoir mangé un seul fruit, ils ont été privés de la nourriture de tout le Paradis, de même, ici aussi, une table pleine nous prive de la table du royaume des cieux. Car tant que le ventre est plein et troublé par l'intempérance, le souvenir des biens futurs est absent de l'âme, et tant que l'œil considère ces aliments et les désire, l'œil de l'esprit est fermé à la vue des délices spirituelles. Donc, si Adam, pour avoir désiré un seul fruit, a perdu le délice de tout le Paradis, combien plus celui qui serait chargé du désir de l'intempérance, sera-t-il privé de la table du royaume!

Adam, c'est pour avoir mangé qu'il a perdu le Paradis et hérité la mort avec toutes les malédictions; et Esaü, c'est pour manger qu'il a laissé le droit d'aïnesse avec les bénédictions, et qu'il est devenu l'esclave du péché, et un sujet sous la main de son frère; et le peuple, c'est pour manger qu'il a oublié Dieu et qu'à la place de Dieu il a servi l'image d'un animal muet; et c'est encore pour avoir mangé que la colère de Dieu (415) est montée contre eux; et c'est après avoir mangé qu'ils ont succombé à la fornication chez les Madianites, après quoi la peste aussi a dominé soudain sur eux. Car il est écrit à leur sujet : *Pendant que la chair était encore entre leurs dents, la colère de Dieu monta contre eux*³⁰. Et les Sodomites aussi, c'est après avoir mangé et s'être amusés qu'ils se sont souillés dans une action impure, et ce sont les plaisirs et l'amour du ventre qui les ont fait venir à ce mal infini, comme le prophète de Dieu le fait savoir à leur sujet : *Ce fut là l'iniquité de Sodome, ta sœur superbe, qui se rassasiait de pain et était assise dans l'oisiveté*³¹. C'est après s'être rassasiés de pain et de plaisirs qu'ils se sont souillés d'un désir qui est en dehors de la nature.

Que ces choses et de semblables soient en souvenir pour toi qui veux t'avancer dans le chemin des cieux : coupe et retranche de toi l'entrave du ventre qui plonge l'âme dans la profondeur du mal comme une meule dans la mer. Et ne t'imagines pas que c'est dans les aliments de grand prix seulement que se révèle la gourmandise, car voici, la gourmandise d'Esaü s'est révélée dans un plat de lentilles, et non dans beaucoup de viande ni trop de vin ni dans les autres préparations d'aliments; et c'est seulement parce qu'il a été gourmand d'un plat de lentilles que la parole de Dieu l'a rejeté et repoussé. Montre ton abstinence dans l'aliment qui t'est servi, combats ce qui t'est servi; fais la guerre contre les aliments communs et

30. Nomb., 11, 33.

31. Ez., 16, 49.

à bon marché qui sont préparés devant toi, afin de n'en pas user pour remplir le ventre. Car personne (416) ne lâche des adversaires proches pour combattre ceux qui sont éloignés, et personne ne néglige une maladie qui vient de l'atteindre pour porter remède à une douleur qui ne s'est pas encore déclarée. Les aliments délicieux dont les riches et les notables du monde font usage ne sont pas à ta portée : abstiens-toi donc de ceux de peu de valeur qui sont mis devant toi; et si tu es vainqueur des aliments communs, sois sûr que tu seras vainqueur aussi de ceux de grande valeur et que tu triompheras de ceux qui coûtent cher.

Le ventre plein n'engendre pas une prière pure, et un estomac gavé par l'intempérance ne donne pas une psalmodie attentive. Si le grand ventre ne faisait de tort qu'à lui-même, il serait sans doute blâmable, mais sa culpabilité ne serait peut-être pas très mauvaise; seulement, à cause des autres maux dont il est la source, il faut que le disciple prenne garde à lui. Car le sommeil du mangeur est long, ses rêves sont agités, ses visions sont troublées, et l'écoulement de son désir est fréquent. Son sommeil est un écrasement et non un sommeil sain : s'il se lève pour la psalmodie, compte qu'il ne s'est pas levé; tel il était, couché, tel il est, levé : il s'affale contre les parois, il saisit les poteaux, il s'appuie sur les stalles pour qu'elles portent avec lui son corps pesant, c'est-à-dire pour qu'elles lui allègent le poids des aliments qu'il porte. Il lui arrive de commencer et de finir son office et de ne pas savoir où il en est; les voix, nombreuses, retentissent à ses oreilles, et la torpeur de son sommeil les assourdit toutes; (417) son oreille est bouchée par le poids des aliments, son œil est fermé par le sommeil; tout son corps est fatigué et broyé, parce qu'il n'a pas pris la nourriture avec mesure. Les vivants sont debout à son côté, et ils le regardent comme un mort; ceux qui sont éveillés le voient, et ils méprisent et tournent en dérision sa somnolence. Il ne sait pas quel psaume est psalmodié. Il est furieux contre celui qui l'éveille, il

est plein de colère et de menace contre celui qui le secoue de sa torpeur. Il lui arrive, étant debout, de tomber et de troubler l'office par le bruit de sa chute; dans le moment du silence, il fait du tumulte; dans le temps où Dieu est chanté par les vivants et les éveillés, il se tient debout devant lui comme un cadavre sans âme : il chante qu'il n'a pas honte et qu'il ne rougit pas; et comment rougirait-il, lui qui ne remarque même pas où il est; il méprise Dieu en se tenant debout. Et il jette l'indignation sur ceux qui le voient, et il injurie ceux qui l'éveillent; il s'est fait scandale et pierre d'achoppement pour ses voisins, parce qu'ils laissent leur psalmodie et s'entretiennent de lui et se mettent en colère à la vue de sa torpeur : car s'il dort, il est dans la torpeur, et s'il est éveillé, il est endormi, et s'il chante, il est muet, et s'il est debout, il se repose sur le côté.

Regarde donc ces dommages, toi qui aimes les avantages spirituels, et renonce à ce vice, de peur qu'il ne te fasse oublier Dieu et t'oublier toi-même, et que ton entendement ne s'obscurcisse pour toutes les choses convenables. Rappelle-toi encore, outre cela, ce que le prophète Moïse a dit aux Juifs : *Garde-toi (418) de manger et de te rassasier et d'oublier le Seigneur ton Dieu qui t'a fait sortir de la terre d'Égypte*³². Voici, l'Esprit de Dieu t'a appris que l'oubli naît de la satiété, et que lorsqu'on a oublié Dieu, on s'avance sans crainte dans tous les maux, et on participe à toutes les impiétés. Car le souvenir de Dieu fait rougir la révolte des pensées comme la vue d'un maître dur, des esclaves en révolte; aussitôt que sa pensée tombe dans l'esprit, tous les mouvements de révolte courent vers l'ordre de la crainte, et l'âme devient une maison pacifique, un temple de l'ordre, une habitation de la pureté, et le saint séjour de la Trinité. Que celui qui veut donc s'avancer dans le chemin des cieus délie l'entrave des convoitises de ses pieds et qu'il enlève leur

32. Deut., 6, 12-19.

fardeau des ailes de son esprit, afin que sa personne s'avance légère dans l'assemblée de la grandeur; qu'il entende le conseil de saint Paul à notre égard lorsqu'il nous conseille et nous avertit : *Prenez garde qu'il n'y ait parmi vous quelqu'un d'impudique et de relâché comme Esau qui a vendu son droit d'aînesse pour un seul aliment, parce qu'après, lorsqu'il a voulu hériter aussi les bénédictions, il a été rejeté, et il n'a pas trouvé la place pour le repentir, bien qu'il l'ait demandée avec larmes*³³.

Rappelons-nous donc ces choses, et que des témoignages de ce genre soient écrits dans notre cœur. Soyons légers pour être spirituels; fermons la porte au désir du ventre pour que tous les maux soient retenus au dehors; faisons mourir en nous le désir du corps pour que le désir de l'Esprit vive dans notre âme; diminuons par l'abstinence (419) même les besoins de notre vie pour mériter par la grâce la vie de la gloire; renonçons à une sotte maîtresse pour confesser pleinement l'Être saint; délivrons nos membres du fardeau pour les alléger en vue d'une prière pure; expulsions la fumée du désir pour que l'œil de notre âme soit purifié pour la vue de la science; ne désirons pas une table pleine et beaucoup d'aliments pour que la table du royaume nous reçoive comme des affamés; méprisons et rejetons la santé du corps pour pouvoir acquérir la santé de notre homme caché; que la crainte des maladies ne nous fasse pas approcher d'un aliment, de peur que, par là, nous n'augmentions les blessures dans notre âme; louons l'économe de nous faire manger peu, afin que l'on voie que nous sommes des fils et non des esclaves loués à leur ventre; vainquons le premier désir par l'abstinence afin que par là nous soyons fortifiés contre la victoire de toutes les convoitises; disons-nous les uns aux autres ce que l'Apôtre nous a dit à tous : *Le ventre est pour les aliments et les aliments pour le ventre, et Dieu les détruit tous les*

33. Hébr., 12, 16.

*deux; et le corps n'est pas pour la fornication mais pour le Seigneur, et Notre-Seigneur, pour le corps*³⁴.
A lui la gloire par nous tous, pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA PREMIÈRE HOMÉLIE CONTRE L'AMOUR DU VENTRE, DE PHILOXÈNE, ÉVÊQUE DE MABBOUG.

34. I Cor., 6, 13.

(420) ONZIÈME HOMÉLIE, QUI EST SUR L'ABSTINENCE ET LA SOUMISSION DU CORPS, DANS LAQUELLE IL FAIT SAVOIR QUE C'EST PAR LES AUSTÉRITÉS QU'ON PEUT ENTRER DANS LE LIEU SPIRITUEL DES DÉLICES DE LA SCIENCE DU CHRIST.

*Entrez par la porte étroite*¹, prêchez la parole de notre Sauveur à tous les vrais disciples de sa parole, parce que, sans cette porte, on ne peut entrer dans le royaume de Dieu. L'homme n'obtient pas pleinement le goût de la règle du Christ avant d'avoir fait cesser chez lui le sentiment des goûts du monde; et il ne peut pas retrancher et rejeter de lui ce sentiment, s'il ne retranche pas le plaisir de toutes les convoitises par la force de l'abstinence. C'est lorsque l'homme a retranché et rejeté le mal de lui que le bien et les bonnes actions germent à la place en lui, c'est-à-dire qu'à la place d'où le mal est retranché germe aussitôt et succède le bien. De même que toute la force de l'âme s'était tournée à arroser et faire grandir cette plante (421) du mal, de même, la force de toutes les pensées se tourne pleinement à faire grandir l'arbre du bien qui est planté dans l'âme après que le mal en est arraché. Le bien ne succède pas à moins que le mal n'ait été arraché; la tradition des belles règles ne prend pas chez nous à moins que les mauvaises habitudes

1. Mt., 7, 13.

n'aient été retranchées et rejetées loin de nous; nous ne prenons pas d'énergie à moins que nous n'ayons abandonné le relâchement; l'abstinence ne vit pas en nous à moins que ne soit morte la gourmandise.

Car la mort et la vie ont lieu chez nous par deux choses, la mort de l'homme ancien, c'est-à-dire des convoitises haïssables, et la vie de l'homme nouveau, c'est-à-dire des règles droites. C'est un commandement qui fait venir la mort due à la condamnation de l'homme, et c'est la volonté de chacun qui appelle la mort des convoitises, parce que, dès le commencement aussi, c'est par la volonté que la mort du péché est entrée, et c'est après elle qu'est venue la mort de la condamnation, par la volonté de Dieu; de même, ici aussi, avant la dissolution de la nature du corps que dissout la condamnation, la volonté de chacun peut dissoudre la composition de l'homme ancien des convoitises; et lorsque cette mort-là a cessé, celle de la nature n'est pas solide non plus. Car, parce que c'est la mort du péché qui a fait entrer la mort de la nature, celle-là détruite, est détruite aussi celle-ci. Ce sont ceux qui ne meurent pas auparavant qui meurent réellement; mais ceux qui font mourir volontairement en eux l'homme des convoitises détruisent par sa mort la mort de l'homme de la nature. (422) Il est donc bon que nous mourions avant notre mort pour ressusciter aussi avant notre résurrection, car là où la mort de la volonté est la première, la mort de la nature est détruite aussi, et là où la mort de la nature a été détruite d'avance par le pouvoir de la liberté, celui qui est mort est ressuscité avant de ressusciter.

Et parce que ces destructions et rénovations, de toutes manières, arrivent d'avance en nous, il convient qu'en premier lieu nous arrachions le mal et que nous posions alors en nous le fondement du bien, afin que le roc reçoive notre fondement, comme il est écrit, et la pierre solide, notre construction, comme il a été dit. Nous ressemblerons en cela aux médecins de la nature qui enlèvent et nettoient la pourriture d'un

ulcère avant de poser l'emplâtre qui construit et fait croître la chair vivante : de même, nous aussi, après avoir déraciné la pourriture de l'amour du ventre et condamné ses formes puantes et abominables, nous montrerons maintenant dans notre discours l'avantage de l'abstinence, et par un enseignement utile, nous pousserons les disciples à prendre en eux-mêmes cette abstinence.

Bien qu'elle soit réputée difficile dans les travaux, cependant, elle est la douleur de l'enfantement qui fait naître pour nous le goût des félicités du Christ. De même que l'enfant vient au monde par les douleurs de l'enfantement de sa mère, de même l'homme vient au monde de la connaissance du Christ par les douleurs de l'enfantement des austérités et l'endurance des travaux. Et si quelqu'un appelle l'abstinence le nettoyage des convoitises du corps, il ne se trompe pas, parce que de même (423) que le corps est lavé par une ablution de ce qui a été répandu sur lui et couvre l'aspect et la couleur de sa nature, de même c'est par l'abstinence que sont lavées et essuyées les souillures de l'homme ancien; et une fois qu'elle est essuyée et nettoyée, apparaît la beauté de l'homme nouveau; et lorsqu'il a été révélé dans l'aspect de sa nature, il lui est facile de voir sa propre beauté et d'y être vu, parce qu'il reçoit dès lors l'habit de la science. Le commencement de l'abstinence est amer et dur, mais sa fin est suave et douce. Son fardeau est lourd pour ceux qui n'ont pas senti sa légèreté, sa charge est difficile pour ceux qui n'ont pas regardé les richesses spirituelles qui sont en elle. Car elle est la porte étroite qui fait entrer dans le lieu spacieux des spirituels.

De même que le renoncement aux biens est la fin du chemin du monde, de même l'abstinence est le commencement du chemin de la règle de l'Évangile. Et c'est avec raison que nous aussi, après le discours sur le renoncement, nous sommes entrés dans l'enseignement de l'abstinence. Tant que l'homme possède quelque chose en dehors de lui, il travaille par cela et

il amasse des revenus de là; et bien que ce soit par sa volonté que commencent le bien et la miséricorde, cependant c'est en dehors de lui qu'il prend la semence et la jette dans le champ des affligés; autrement dit, il prend du monde, et il donne au monde; même si les fruits de cette justice sont amassés auprès de la personne de l'homme, cependant les travaux se font en dehors de la personne. Car quel travail et quelle austérité a-t-il dans son corps, puisque la (424) justice de ses aumônes est dans une richesse qui est en dehors de lui, si ce n'est seulement qu'il résiste à la pensée de l'amour du ventre et l'asservit sous la volonté de la miséricorde? C'est lorsqu'il a renoncé à tout et qu'il a libéré du monde sa propre personne qu'il a pour champ de sa culture sa personne même : c'est elle qu'il laboure, c'est elle qu'il enseme, c'est par elle que commencent les austérités et c'est en elle qu'elles finissent; ce ne sont plus désormais des terres étrangères qu'il enseme de la semence des aumônes, mais le champ doué de raison de sa personne, et c'est par elle qu'il commence dans la pratique des travaux de la justice.

La première règle de ce champ, c'est la pratique du jeûne et de l'abstinence. Sans cette règle, tous les biens de la personne sont faiblement cultivés, et leur force est diminuée et affaiblie en nous. Ni notre prière n'est pure, ni notre psalmodie attentive, ni nos pensées sanctifiées, ni notre science croissante, ni notre intelligence purifiée, ni notre esprit léger, ni notre homme caché renouvelé dans la contemplation de la grandeur de la gloire de Dieu, sans la pratique du jeûne et le ministère de l'abstinence. C'est de ces choses-ci que nous montons à celles-là, et de ce degré-là que nous nous élevons aux autres qui sont plus grands que lui. C'est en nous abstenant de manger que nous parvenons à ressembler aux anges : les anges, eux, sont complètement exempts de manger; nous, par notre volonté, nous refusons de nourrir le désir et nous diminuons un peu les besoins du corps; c'est par cela (425)

que nous montrons que nous avons le désir de ressembler aux êtres spirituels.

Notre-Seigneur, qui est venu pour nous sauver, aurait pu par sa propre autorité, aussitôt qu'il fut révélé, nous faire à la ressemblance des anges qu'il doit nous donner à la fin selon la richesse de sa grâce : il ne nous a pas faits ainsi, mais il nous a appris comment on ressemble aux anges; et il a laissé cela à notre volonté, afin que nous courions après leur ressemblance, et que, de nous-mêmes, par la force de notre liberté, nous quittions la corporalité ancienne et révélions la nouveauté de la ressemblance des anges, et que nous échangeions aliment contre aliment, désir contre désir, table contre table, nourriture contre nourriture, fruits contre fruits, mets contre mets. Car nous avons ventre et ventre qui reçoivent des aliments différents, et lorsqu'on a fermé le premier, on ouvre l'autre pour recevoir les aliments de l'Esprit, et jouir et se délecter des fruits spirituels qui sont au-dessus de la nature. Et parce que notre nature était trop faible pour retrancher et rejeter d'elle ces choses par sa propre force, le don de l'Esprit est venu à notre aide, pour que la nature accomplisse avec la grâce ce qu'elle ne peut pas faire seule.

Combats donc de toute ton âme contre les convoitises de ton corps, ô disciple, cultive le bien dans le champ de ta personne qui te reste du monde, parce que, de tout ce qui est dans le monde, tu ne trouves que toi seul aussi (426) pour vivre; c'est pour toi qu'est ouvert le banquet, qu'est préparé le royaume, qu'est étendu le lit, que sont arrangées les chambres, qu'est préparée la table des délices dans ce festin vivant où Dieu s'est fait le serviteur, comme il te l'a crié lui-même aussi dans sa parole vraie : *En vérité, je vous le dis, il fera asseoir ses élus, et il ceindra ses reins, et il passera pour les servir*². Souviens-toi en tout temps de cette table-là pour recevoir la force par

2. Luc, 12, 37.

son souvenir et pouvoir mépriser la table de la nature; car personne n'échange la table délicieuse du royaume contre la table inférieure et vulgaire du pain d'orge, et cette comparaison ne dit pas encore combien cette table des aliments du corps est plus petite et plus basse que cette table spirituelle.

Éveille-toi donc, et regarde-toi, quand ce désir commence à te faire la guerre, rassemble toute la force de tes pensées avec une intelligence éveillée à leur tête pour chef d'armée, et ressemble au chef de brigands qu'est la passion de l'amour du ventre. Car ce désir, sachant qu'il est trop faible pour faire la guerre à la pensée de l'abstinence, conduit la faim avec lui pour qu'elle l'aide, comme pour te montrer que ta faute n'est pas très grande si tu es contraint par la faim. Et il te présente des arguments de ce genre, par exemple : Le besoin a été mis en toi par le Créateur... La faim règne naturellement sur ton corps... La nourriture est le soutien de ta vie humaine... Tu ne peux pas rester dans (427) le monde sans cela, et si tu veux vivre sans cela, tu résistes à la volonté du Créateur qui veut que ta vie corporelle soit soutenue ainsi dans le monde... La nourriture modérée n'est pas blâmée, ni la boisson, quand elle est prise dans l'ordre. Et lorsque ce désir t'a conduit par ces flatteries et qu'il t'a fait venir de ne pas manger à manger, il t'entraîne de là à comment manger et que manger. Il ne te conseille pas, pour commencer, de manger par désir, mais il te persuade de manger par besoin, et c'est alors qu'il te conduit du besoin au désir. C'est par la force de l'abstinence que l'homme est soutenu quand il combat pour vaincre la faim de la nature; et si, dans le temps de sa force, la faiblesse domine en lui, il est facilement vaincu, au point d'en venir à un complet abattement lorsqu'une légère part de faiblesse a dominé sur lui.

Et considère finement, avec une science douée de discernement, que toute faim n'est pas la faim de la nature, ni tout aliment l'aliment qui satisfait le be-

soin. Considère les variétés de la faim, et sépare et fais sortir d'elles par la science ta véritable faim. Car il y a la faim de l'enfance; et il y a la faim de la faiblesse; et il y a celle de la maladie; et il y a celle d'une évacuation excessive; et il y a celle de l'habitude; et il y a celle de l'oisiveté des pensées qui n'ont pas de quoi s'occuper; et il y a celle de la faiblesse des pensées elles-mêmes; et il y a celle de l'ennemi de midi qui arrive au corps; et il y a celle par laquelle un refroidissement du corps demande à être réchauffé (428) par la nourriture; et il y a celle qu'un travail excessif fait naître. Ces choses et de semblables sont des causes de la faim, outre qu'il y en a d'autres dont la faim n'est pas une faim saine. C'est pourquoi tu en trouves qui ont faim dès le commencement du jour, d'autres à deux heures, d'autres à quatre heures, d'autres à six, d'autres à neuf, d'autres le soir. Et il y en a qui surmontent la faim du soir dans une vigile, d'autres qui dépassent même la troisième veille; et lorsqu'ils sont parvenus au nombre de la vigile double, la faim naturelle cesse complètement chez eux, parce qu'ils ont pour nourriture, à la place de l'aliment, la chaleur de la nature qui s'éveille dans le corps. Comprends par là les variétés de faims qui naissent en toi, et fais sortir de toutes la faim de ton besoin, à laquelle tu es tenu de résister aussi de temps en temps, pour que se révèle davantage l'endurance de ton austérité et que soit mieux connu ton amour pour Dieu.

Prends garde que la faim du désir ne te trompe, et de la prendre pour la faim de la nature. La véritable faim de la nature a lieu, non pas quand l'estomac est vide de nourriture, mais lorsque tous les membres sont vides de la force de nourriture, lorsque la force qui vient de la nourriture a quitté les membres et qu'ils ont revêtu la faiblesse à sa place, lorsque tu les appelles et qu'ils ne te répondent pas pour faire ce que tu veux. C'est là la faim de la nature. C'est alors qu'il t'est nécessaire (429) de prendre avec précaution la nourriture qui restitue aux membres leur force. Garde-

toi alors de ta pensée afin qu'elle ne se mêle pas avec le corps en mangeant; endors le désir qui est en toi pour qu'il ne s'éveille pas et que tu ne le pousses pas de toi-même à se nourrir à la place du besoin : si cela arrive, ton aliment devient blâmable, même pris avec la faim, même mangé simplement.

Que la pensée regarde en tout temps toutes les actions, celles qui sont dans le monde, celles qui sont dans ton corps, et toutes les autres qui se font dans l'âme. L'homme n'est pas un animal pour prendre de la nourriture chaque fois qu'il a faim; mais il est tenu à ce que, même lorsque le corps montre la faim de la nature, l'âme montre aussi l'abstinence qui lui convient, et qu'elle use de ce qui est à elle, comme le corps, de ce qui est de sa nature. Que la faim du corps soit pour elle le rappel de sa propre faim, et qu'elle prenne le besoin du corps comme le témoin du besoin de sa vie spirituelle. Car l'âme virile n'est pas tenue d'être asservie aux passions féminines du corps mais de s'éveiller contre elles pour la guerre, de les soumettre, de les lier, de les dompter, de les vaincre, et de faire naître en elle-même les préparatifs et les dispositions contre ces convoitises qui montent de bas en haut pour humilier sa grandeur et souiller la beauté de sa grâce. Lorsque le corps te fera la guerre par ses besoins ou par la faim des convoitises, dans n'importe quel temps, sois vainqueur de la guerre de ce temps-là par l'abstinence, en faisant naître en toi, en face de la faim, une autre faim, (430) en tournant ton esprit de la pensée de la faim du corps vers la méditation et l'entretien avec Dieu : c'est ainsi que tu peux vaincre le tourment de sa faim.

Si c'était la faim de la nature qui commandait en chacun de nous, nous aurions faim tous en même temps, un peu plus ou un peu moins; mais comme la faim naît aussi de la passion du désir, nous avons faim dans des temps différents. Qui ne sait que ce n'est pas la faim de la nature qui a lieu au commencement du jour; ou à trois heures, et peut-être non

plus à six? Comme je l'ai dit, la faim de la nature a lieu quand les membres sont vides de la force de la nourriture; et surtout, le fait que la passion est vaincue par la force de l'abstinence montre qu'elle n'est pas la faim de la nature. Même lorsque c'est la faim naturelle qui a lieu, ici aussi, il faut que nous soyons patients, parce que notre règle est au-dessus de la faim, et notre combat, contre la nature. Car voici, la vie humaine qui est en nous, ce ne sont pas les passions de la nature, mais c'est la nature elle-même, et bien qu'il en soit ainsi, nous combattons aussi contre la vie humaine pour la vérité. Distinguons et posons des limites : quand nous combattons pour être justes, nous combattons contre les convoitises, mais non pas jusqu'à nous faire mourir; tandis que lorsque nous combattons pour nous établir dans la vie de la foi, nous faisons la guerre contre la vie naturelle. Il ne nous est pas commandé par notre Sauveur de nous tuer volontairement par l'abstinence pour les travaux de la justice, mais il nous est commandé de mourir pour vivre dans la vérité : il faut donc que nous combattions contre tous les besoins de la nature avec les règles (431) de la foi, et contre la vie de la nature pour la vérité.

Résiste donc à la passion de ta faim dans le temps où ce désir s'éveille en toi et mets en rang toutes les forces de ta pensée pour lui faire la guerre : s'il n'est pas vaincu par une, il sera vaincu par beaucoup. Comment ne serait-il pas vaincu par la force de beaucoup de pensées, lui qui est vaincu ordinairement par un seul mouvement vivant pour Dieu, si ce mouvement a lieu en nous sainement, comme d'une nature vivante et saine? Car la pierre est aussi forte que la main qui l'a jetée, et la flèche aussi puissante que le bras qui l'a lancée, et le mouvement que l'âme envoie à la guerre contre le désir, aussi puissant que l'âme est forte et en bonne santé; et le désir ne peut pas subsister devant lui, pas même s'il a duré longtemps en nous par habitude, et le besoin non plus.

Et considère qu'il y a une distinction parmi les besoins aussi : il y a le besoin du désir; il y a le besoin de se bien porter; il y a le besoin de se fortifier; et il y a le besoin de vivre. Laissons les premiers besoins, et traitons de ce dernier : contraints de satisfaire le besoin, ne satisfaisions ni celui du désir, ni celui de se bien porter, ni celui de se fortifier, mais seulement celui (432) de vivre, comme nous l'avons appris par le témoignage des premiers justes qui ne satisfaisaient aucun des trois premiers. Car ceux qui persévéraient dans l'abstinence du jeûne, les uns quarante jours, les autres trois semaines, n'est-il pas certain qu'ils satisfaisaient seulement le besoin de vivre? Et la limite du jeûne de notre Sauveur nous l'a montré, et sa réponse au diable nous l'a appris clairement : *Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*³. « Il vit », dit-il, et non pas : il est guéri, ou il est fortifié, ou le besoin de son désir est satisfait. Bien que la parole soit courte à lire, cependant une grande distinction se voit en elle : car il nous a enseigné clairement par cette parole « L'homme ne vit pas seulement de pain » de ne prendre de la nourriture que pour vivre, et non pour le désir, ou pour nous fortifier, ou pour nous bien porter. Dans le monde, on se nourrit pour se bien porter quand on est malade, et pour se fortifier quand on est faible; et de même que celui qui a une maladie grave dans son corps, c'est-à-dire dans les intestins qui reçoivent la nourriture qu'il prend, de même aussi celui qui prend de la nourriture pour le désir qui est en lui nourrit son désir et non sa vie humaine. Et il est évident que celui qui se nourrit pour le désir (433) fait naître les convoitises, parce que le goût des arbres est selon la nature de la terre où ils poussent.

Toi donc, ne mange pas comme un esclave, mais prends la nourriture comme un homme libre : que

3. Mt., 4, 4.

ta nourriture ne soit pas pour les autres, mais pour toi; sers-toi toi-même au lieu de servir le désir. Car qui est-ce qui est assez sot pour ôter de sa bouche pour mettre dans la bouche des autres? Passe encore d'un ami utile! Mais d'un ennemi qui est l'adversaire de ta vie! Car le désir n'a pas en lui la force d'asservir ta vie, mais il prend la force de ta force pour t'asservir : ne prends donc pas ta force pour la lui donner, pour qu'il combatte avec elle contre toi; ne revêts pas ton ennemi de l'armure par laquelle tu combats contre lui; ne te divise pas contre toi-même; ne sois pas tout entier du côté de ton ennemi, et ne te retourne pas pour faire la guerre contre toi. Car ce désir est malade si tu le veux : comment n'est-il pas malade puisque sans toi il n'existe même pas! Si c'est toi qui le crées, c'est toi aussi qui le fortifies; et si c'est par toi qu'il commence à exister, c'est aussi pour prendre de la force contre toi qu'il se fortifie par toi. Car tu es Dieu sur tes convoitises, comme Dieu, sur les créatures : c'est par la volonté du Créateur que les créatures existent, et s'il veut, elles n'existent pas; c'est par ta volonté que les convoitises existent, et par ta volonté, elles sont réduites à néant. *Dieu appelle (434) les choses qui ne sont pas comme des choses qui sont*⁴ : de même aussi ta volonté crée les convoitises qui ne sont pas pour qu'elles soient. Dieu regarde toute chose, et elle devient néant; de même aussi, ta volonté regarde toutes les passions, et aussitôt, elles disparaissent et sont réduites à néant. Si tu veux, tes passions existent, et si tu veux, elles n'existent pas. C'est de toi que germe la récolte de ton désir, et c'est de toi que naît sa cessation. Si c'est toi qui le fais vivre, c'est toi qui le fais mourir, et si tu fais vivre le désir en toi, tu fais mourir ta vie en Dieu; car il n'y a pas moyen de vivre avec Dieu et avec le désir, non plus qu'avec le diable et avec le Christ; le désir du corps est un obstacle pour l'homme spirituel comme le

4. Rom., 4, 17.

diable est l'adversaire de ta personne tout entière; les belles passions germent en toi de l'âme, avec l'aide de la grâce, et la cause des convoitises haïssables vient du corps, avec l'ennemi pour les exciter.

Sois donc vainqueur de ce qui doit être vaincu afin que Celui à qui est la victoire soit vainqueur en toi. Combats et vaincs le premier désir pour les vaincre facilement tous; car si un seul te vainc, à combien plus forte raison donc tous te vaincront-ils! Rassemblées toutes ensemble, les convoitises sont encore faibles : à combien plus forte raison, vaincues une à une par la constance de l'abstinence, seront-elles affaiblies. Il faut donc que tu les sépares les unes des autres pour les vaincre facilement; (435) lorsque les convoitises veulent se rencontrer ensemble contre ton abstinence, ne leur donne pas ce qu'elles cherchent, ne leur fais pas la guerre à toutes en même temps, mais coupe-les et sépare-les l'une de l'autre, et seul à seul en face de chacune d'elles, combats-les et remporte la victoire; ne leur permets pas d'accomplir en toi leur volonté, en les empêchant non seulement de te vaincre, mais encore de venir ensemble : leur venue en troupe fait voir leur faiblesse, et si leur infériorité est révélée par leur rassemblement, à plus forte raison leur profonde faiblesse se verra-t-elle quand elles viendront isolément.

Prends garde à la portion de désir de la vérité qui est en toi : il désire la vie, il souhaite le bien, il désire d'un désir sain et incorruptible; tandis que le désir de la corruption est sujet à être dissous, et celui qui veut acquérir la force de l'abstinence le dissout facilement. Le désir incorruptible, même lorsque ses ennemis penseront le vaincre, est indissoluble par la fixité de sa nature, et s'il semble être vaincu, il ne l'est pas complètement, mais il s'est destitué lui-même par une pensée qui n'est pas égale à lui et qui, en le tenant, combat à sa place le désir odieux.

Il est donc bon que nous vainquions toutes les convoitises, et surtout (436) ce premier désir : si nous le

vainquons, nous prendrons de lui la force de vaincre les autres, car, lorsque ce mauvais désir sera vaincu en nous, les autres qui viennent après lui sont défaits aussi avec lui; et voyant que notre œuvre s'est multipliée parce que nous en avons vaincu beaucoup dans un seul, appliquons-nous-y, parce que, si nous tardons, la défaite ne sera pas seulement là, mais aussi dans le reste des combats qui viendront après celui-là; si nous remportons cette première victoire, la victoire nous appartient pour toutes les luttes, et si nous sommes défaits, la défaite nous appartient pour tous les combats. Il faut que nous soyons vainqueurs en tout temps, parce qu'il est dans notre nature de vaincre et qu'il est en dehors de notre nature d'être défaits à cause de notre volonté et des flatteries de nos ennemis. Accomplissons par notre volonté la volonté de Dieu, notre Créateur, qui nous a établis dans la lutte pour que nous soyons vainqueurs; que le Roi qui nous a choisis ne rougisse pas de nous, qu'il ne soit pas accusé d'avoir choisi et mêlé à son armée des soldats pleins de lâcheté, car notre défaite montrerait l'ignorance de Celui qui nous a choisis; de peur que le Sage ne passe pour un ignorant à cause de nous, soyons vainqueurs.

Vois donc, par l'expérience de ton combat, chaque fois que ce désir du ventre te harcèle, par quelles pensées il est vaincu, et par cette habitude, chaque fois qu'il se range en bataille contre toi, toi aussi, range tes pensées contre lui. Tu recevras le plaisir de la victoire après la victoire, car tu ne le goûtes pas tant que tu es troublé par l'excitation (437) du désir : c'est un peu après, lorsque, revêtu de l'armure de l'abstinence, tu sortiras de la lutte du combat avec la victoire, que le plaisir de la victoire viendra à ta rencontre. Car il n'est pas possible, pendant le travail non plus, que le plaisir arrive en toi; c'est après le travail que naît le plaisir; tu ne peux pas faire, pendant que tu tiens la semence dans ta main que la récolte soit dans ton poing, mais c'est de la semence une fois jetée que

s'amassent les récoltes; et ce n'est pas non plus au cours de la bataille, alors qu'on ne sait pas qui sera victorieux, que la victoire est proclamée dans les villes; mais c'est après que la guerre est finie et que la victoire est apparue que le triomphe du guerrier est proclamé dans les alentours. Prends pour toi des exemples de ce genre pour cette guerre spirituelle dans laquelle tu es engagé : si tu es troublé au moment où tu fais la guerre, sache que cela te convient; si tu es fatigué et que tu coules de sueur, cela encore convient à ton œuvre; un combat ne se fait pas sans fatigue, une lutte ne se poursuit pas sans fatigue et sans sueur, une fois qu'on y est entré. Toi donc, regarde d'avance les plaisirs qui viendront après les peines; que ta pensée ne soit pas liée auprès du corps, mais qu'elle coure voir ce qui va venir, pour fortifier par la certitude de la victoire les membres qui font la guerre.

Tu es spirituel, et c'est au désir du corps que tu fais la guerre : or, pour un spirituel, il est ridicule d'être vaincu par le corps et (438) pour un invité des cieus, il est honteux que le corps le combatte et le vainque. Car si tu es marqué par la grâce pour combattre et vaincre les principautés et les puissances spirituelles, c'est-à-dire les forces et les armées adverses, à combien plus forte raison te convient-il de vaincre le ventre! Car voici, c'est cela que promet ton habit, et c'est la victoire contre les forces adverses que proclame chez toi la vue de ta règle : qui ne rira pas de t'y voir préparé et de voir le ventre te vaincre, surtout si ce n'est pas le besoin de vivre qui t'y a contraint, mais le désir né de la faiblesse de ta volonté et qui, né de toi, s'est levé en guerre contre toi et t'a jeté par terre!

Passé encore s'il était fort! Mais alors qu'il est encore un enfant et un jeune garçon, et qu'il t'est facile de le mettre sous ton talon! Vois donc le conseil que l'Esprit te donne aussi : *Frappe contre la pierre les*

*enfants de Babel pendant qu'ils sont enfants*⁵. Car c'est avec raison que la parole de la prophétie les a appelées enfants, ces passions, pour montrer leur faiblesse et t'encourager à les vaincre; et elle ne les a pas dits « tes » enfants, pour ne pas le faire l'injure que des enfants de ce genre-là paraissent être de toi, mais elle les a nommés les enfants de Babel, c'est-à-dire nés de la servitude et non de la liberté; la parole de la prophétie a symbolisé la servitude, mère des convoitises, par Babel, la pillarde, parce que, furtivement, comme dans un pillage, elle pille la force de (439) notre homme spirituel et ravit sa richesse.

Dans ce moment-là, donc, où le désir et la faim sont mariés pour te faire la guerre, marie ta pensée avec la grâce et tiens-toi en prière, et méprisant le désir, ne tourne plus ta pensée vers lui. Et je dis — ce qui est important — que même lorsque tu le combattras et le vaincras, ta victoire sera sujette à des chutes, parce que tu as eu besoin de combattre et que c'est ensuite que tu as vaincu le ventre, alors qu'il fallait que ta pensée ne s'attache plus à lui, comme le méprisant et le comptant pour rien, et que tu le dédaignes, comme un fort, un faible, et comme un géant et un robuste, un nain tombé à terre. Car c'est ainsi qu'est la coutume des guerriers courageux quand ils voient des faibles venir au combat contre eux : ils méprisent et dédaignent et raillent leur venue, comme il est écrit de ce géant blasphémateur qui se glorifiait de la force de son corps : *Lorsqu'il vit David, il le méprisa*⁶; et si lui, par la confiance en la chair, eut un tel mépris de David, comment toi, par la force de l'Esprit qui est en toi, ne dédaigneras-tu pas et ne mépriseras-tu pas le désir du ventre?

Car qu'a-t-il coutume de vaincre, sinon les enfants, et les enfants en bas âge? Aussitôt que le désir du ventre les prend de son besoin, ils commencent à pleurer et à être désagréables à leurs parents et à ré-

5. Ps. 137, 9.

6. I Sam., 17, 42.

clamer leurs besoins, et cela, parce qu'ils ne sont pas encore à l'âge où la force de l'abstinence naît (440) de l'âme. Mais toi, tu es à l'âge viril et la force de ton âme t'a été révélée, si tu veux t'en servir : pourquoi es-tu vaincu par le ventre comme un enfant et deviens-tu un objet de moquerie, au point que la passion de l'enfant se rit de toi ? Car dans la même mesure qu'un enfant est exposé par la nature de son âge à être défait par le ventre, toi, tu es à même de le vaincre, et de même que son enfance est sujette à la défaite, de même il convient à la perfection de ton âge de remporter la victoire. Et comprends aussi la faiblesse du désir du ventre par le fait que c'est à l'âge des enfants qu'il s'attaque : car nous voyons que les autres convoitises se renouvellent dans notre vie avec les variations de l'âge, alors que ce désir du ventre, c'est dans l'enfance qu'il sévit; sache donc que c'est parce qu'il est faible qu'il s'attaque à l'enfant, et que, lorsqu'il te fait la guerre, il vient à l'essai et non à la victoire; défais-le par la force de ton courage; même lorsqu'il est vaincu, la défaite n'est pas une très grande chose, parce que c'est une guerre d'enfant.

Cependant il naîtra pour toi une aide puissante de cette faible victoire; lorsqu'il est vaincu, faible et vil comme il est, sa défaite n'est pas une chose étonnante, mais elle nous ouvre une porte pour triompher de toutes les passions; les convoitises qui viennent après sont affaiblies en la voyant, au point qu'elles ne viennent pas au combat; (441) ou si elles s'en approchent, c'est avec crainte et avec peur, et à cause de cela, elles viennent avec la moitié de leurs forces et non avec une force complète, parce que la crainte diminue et disperse ordinairement la force. Combats donc, ô disciple, et sois vainqueur comme un géant pour être couronné par le succès comme un fort. Ne sois pas défait, parce que ce n'est pas pour cela que tu t'es séparé; ne tombe pas, parce que ce n'est pas pour cela que tu as été choisi; ne lâche pas la main, parce qu'une main puissante est avec toi : la main du Christ est

avec toi dans tous ces combats, si tu sens la droite qui saisit ta droite et son bras puissant qui tient la main faible.

Il convient cependant que je t'apprenne les premières règles de cette victoire. Écoute et je vais te le dire. Ne regarde pas comme une victoire de vaincre seulement le désir d'aliments recherchés et de grand prix; mais le désir d'aliments communs et à bon marché, si tu le vains aussi, cela surtout, regarde-le comme une victoire. Car le disciple n'est pas seulement tenu de s'abstenir de manger de la viande et de boire du vin, mais de s'abstenir aussi de tout ce qu'il désire. Ne combats donc pas contre un aliment, mais contre le désir; car si tu fais la guerre à un aliment, lorsque tu en as vaincu un, un autre se lève contre toi; mais si c'est au désir, tu vains tous les aliments dans un seul.

Autre chose encore : il y a des aliments que l'on reproche évidemment à un solitaire ou (442) à un moine qui en fait usage. Et ici, ce qui t'aide à la guerre, c'est que tout le monde te fait honte : combien de fois est-on retenu de manger par la honte d'être vu ! Et parce que, dans cette guerre, l'aide te vient du dehors, ta victoire est bien petite aussi. Mais toi, comme un sage pour les gains, et comme un astucieux pour les aides, combats ce qu'il t'est permis de manger, et fais la guerre à ton désir. Bref, voici le signe que je te donne : tout ce qui est servi sur la table où tu manges et que ton œil voit, s'il le désire, n'y pense pas, mais dis en silence à ton ventre : Parce que tu l'as désiré, tu ne le goûteras pas. Et lorsqu'il aura reçu de toi cette loi, il s'occupera de son besoin, et l'œil de son désir ne s'étendra pas avec effusion sur les aliments.

Et je dis — ce que peut-être tout le monde n'accepte plus, parce que cela semble nouveau, et ceux qui le comprennent sont le petit nombre, et ils sont rares ceux qui en sont capables — qu'il vaut mieux pour toi manger de la viande sans désir que des lentilles

avec désir. Pourquoi? Parce qu'au moment où tu manges la viande, la passion n'est pas née, tandis qu'au moment où tu manges le vil plat de lentilles, la passion du désir l'a devancé; ce que tu manges t'est reproché à cause de son désir et non à cause de sa nature. As-tu oublié ce que Paul a crié : *Tout ce que Dieu a créé est saint; et il n'y a rien qui soit rejeté, si c'est avec action de grâces que c'est mangé*⁷?

Cependant (443) prends garde, ici aussi, de prendre cette parole de la liberté comme un prétexte pour manger de la viande et d'en user pour servir tes convoitises. Car elle a été écrite pour ceux qui sont parvenus à la liberté. Si tu as expérimenté en toi-même que tu es sur la hauteur de la liberté du Christ, et que tu as dompté par la force de ton abstinence la servitude qui était en toi, use de cette parole; si tu as senti qu'en mangeant tu n'as pas mangé, et qu'en buvant, tu ne t'es pas senti boire, si donc tu manges comme un mort, mange; mais si tu manges comme un vivant, prends garde de manger, car le goût que tu as senti en prenant la nourriture témoigne contre toi que tu es encore vivant pour le désir et que tu manges pour manger et non pour vivre. C'est lorsqu'il était sur la hauteur de cette liberté que saint Paul a dit : *Que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange, et que celui qui mange — à cause de la liberté — ne méprise pas celui qui ne mange pas*⁸ — à cause de la servitude de la loi. Car celui que la loi conduit est encore esclave et n'est pas parvenu à la liberté parfaite du Christ. Vois donc, dès lors, et ne t'imagines pas être dans le lieu de la liberté quand tu es encore esclave, et ne mange pas de tout quand cela ne t'est pas permis. Car le bienheureux Apôtre t'a mis en garde aussi de n'être pas incité au désir par les pensées de la liberté quand tu es encore esclave : *Vous avez été appelés à la liberté, mes frères; seulement que votre liberté ne soit pas un prétexte pour la chair*⁹.

7. I Tim., 4, 4.

8. Rom., 14, 3.

9. Gal., 5, 13.

Et si tu es encore esclave, ne sois pas conduit seulement (444) par les lois qui sont en dehors de toi, mais aussi par les lois de ta discrétion. Car les lois qui sont du dehors sont observées pour beaucoup de motifs : pour se faire voir, ou par crainte, ou pour nourrir d'autres passions, ou pour humilier ses ennemis, ou pour faire passer les autres pour relâchés, en se comparant méchamment à eux. Des motifs de ce genre-là, il y en a beaucoup, pour la loi qui est du dehors. Mais que ta loi, à toi, soit la loi de ta discrétion : si tu désires quelque chose, interdis-toi d'en user; et par cela même que tu désires, sache que tu es encore esclave; et si tu sens que ta servitude est de ce genre-là, sache que la loi t'est nécessaire. Dès lors, tu es tenu d'entourer de la loi tous les mouvements de tes pensées; retiens par la crainte de la loi toute pensée qui est mue en toi par le désir de quelque chose, en considérant encore et les mouvements de la nature et les mouvements du désir : si le mouvement appartient à la nature, modère-le; et s'il appartient au désir, arrache-le. Car tu as le pouvoir d'arracher les mouvements du désir et de modérer et calmer ceux de la nature. Car le désir reçoit lui-même le mouvement de la nature; il la regarde attentivement : va-t-elle se mouvoir? Et lorsqu'il voit qu'elle se meut, il prend son mouvement, et il le fait sien; il le fait sortir de la nature pour le donner à la volonté, pour que la volonté l'accomplisse en fait. Et toi qui vois tes passions, comprends que je dise, si quelque chose du désir est mêlé (445) au mouvement de la nature : Je reçois le mouvement de la nature pour qu'il prenne son besoin et s'en retourne, et je sépare celui du désir pour ne pas manger avec lui la défaite.

Sois donc vainqueur du désir des légumes pour vaincre aussi en lui le désir de la viande. Que l'aliment ordinaire ne t'entraîne pas, pour que l'aliment de belle apparence ne te tente pas. Méprise les aliments à bon marché pour qu'ils n'amassent pas sur toi le désir des

aliments de qualité. Car le désir ne t'offre que ce que t'offre ta règle; puisque tu es éloigné des aliments du monde et des plats préparés, et de manger de la viande et de boire des vins de marque, il néglige de t'offrir ces choses-là, sachant qu'elles sont très éloignées de toi, qu'il ne convient pas à tes promesses d'en user, et qu'elles te sont interdites par la coutume et par la loi, et par l'habitation et par la règle. Voyant qu'il n'y a rien qui combat avec lui, il cesse de combattre pour ces choses, et il te tente par d'autres aliments qui sont les aliments accoutumés, par le désir des légumes secs, par le désir des légumes verts, par le désir de l'eau fraîche à défaut de vins de marque, par les choses que tu penses n'être pas très blâmables, parce qu'en effet leur simplicité même est une excuse pour elles, et il te conseille : Mange, et tu es sans blâme; bois, et tu es sans reproche; tu as besoin de ces choses, et il ne convient pas de t'interdire ce dont tu as besoin, surtout (446) parce que c'est le soir ou un jour sur deux que tu t'approches de la collation; mange ce qui t'est servi; prends de la nourriture à ta faim pour que ton corps se fortifie et qu'il supporte les travaux. Sous le prétexte de la justice, il te conseille le relâchement, parce qu'il voit que tu aurais horreur du conseil du relâchement, s'il était trop évident; mais toi, ne sois pas séduit par ce prétexte; ne te laisse pas prendre à la simplicité des aliments; pense que l'aliment, qui n'est pas blâmable naturellement, le devient quand c'est avec le désir qu'on le prend. Manger de la viande ou manger des légumes, avec le désir, c'est pareil, et manger l'un ou l'autre, c'est blâmable, parce que c'est le désir qui les mange.

Ce n'est pas le fruit qu'a mangé Ève qui a engendré la mort, mais c'est le désir du fruit qui l'a engendrée. Si Ève avait observé la loi et qu'elle n'eût pas mangé à ce moment-là avec le désir, après cela, combien de fois en aurait-elle mangé sans être blâmée, en s'approchant de l'arbre simplement comme de tous les autres! Car il est écrit : *Elle désira, et ensuite elle man-*

*gea*¹⁰ : c'est à cause de cela qu'elle fut coupable. Je me demande quelle serait la nature de ce fruit qui aurait pu engendrer la mort avec tous les maux! Car voici, comme beaucoup disent et comme le Livre aussi nous l'indique un peu, le fruit qu'Ève a mangé était une figue; or, il est évident que la nature de la figue n'engendre pas la mort! C'est donc le désir qui l'a engendrée, puisque c'est lui aussi qui l'engendre dans toutes les générations, chez tout le monde. Car la racine (447) de la mort, c'est le désir, et la racine du désir, c'est la génération; et c'est à cause de cela que tous ceux qui naissent par la génération sont mus par le désir et asservis à la mort, excepté un seul qui n'est pas né de la génération : c'est à cause de cela qu'il a été affranchi aussi du mouvement du désir, et c'est aussi de là qu'il est apparu vainqueur de la mort, car bien qu'il l'eût reçue, elle appartenait à la volonté et non à la nature.

Le blâme ne va donc pas à la nature de l'aliment, mais au désir qui le mange. Les aliments qui avaient été déclarés impurs par la Loi et qu'elle avait enlevés aux Juifs, c'était pour leur apprendre, au moins en quelque chose, à vaincre leur désir. Car si la Loi leur avait interdit tous les aliments, le commandement eût été lourd pour eux, et ils ne l'auraient pas accepté; et si le commandement ne leur en avait interdit aucun, ils auraient été mus comme des animaux, sans discernement, par toutes les convoitises, et ils n'auraient pas pu apprendre qu'il est bon à un être doué de raison de vaincre son désir. Il leur a donc permis de manger, à cause de leur faiblesse; et il leur a interdit de manger certaines choses pour que se fasse voir le discernement de leur nature raisonnable et qu'ils apprennent à combattre les convoitises. Et parce qu'ils n'auraient pas accepté de les combattre de bonne volonté, il déclara des aliments impurs devant eux pour

10. Gen., 3, 6.

qu'ils s'en interdisent l'usage au moins parce qu'ils étaient impurs.

A ton égard il n'a pas fait ainsi, mais (448) il a purifié et sanctifié toute chose, comme il est écrit : *Tout est sanctifié par la parole de Dieu et par la prière*¹¹, afin que par là se fasse voir l'abstinence de ta discrétion et que ce ne soit pas parce que des aliments sont impurs que tu ne manges pas, mais parce qu'il a été dit : *Il est bon que nous ne mangions pas de viande et que nous ne buvions pas de vin, ni rien dont notre frère est scandalisé*¹², et encore pour que tu vainques aussi le désir volontairement et non pas contraint par l'impureté des aliments. Car le désir ne s'éveille pas devant des aliments impurs par nature; et c'est pourquoi toute chose est sainte devant toi, pour que, lorsque tu verras de tous côtés les occasions éveiller ton désir, tu les écrases toutes et les vainques pour l'amour de Dieu; et c'est encore à cause de cela aussi qu'il te convient de te montrer abstinent. En ce qui te concerne donc, voici le discernement des aliments : tout ce que tu désires, que ce soit impur pour toi; et ce dont tu t'approches sans désir, par besoin, cela, il t'est permis de le manger sans reproche. La Loi qui t'interdit et te permet n'est pas écrite en dehors de toi, comme pour les Juifs : elle est écrite dans ton cœur, ta conscience lui rend témoignage; c'est toi seulement qui la lis, et les autres qui sont en dehors de toi ne la voient pas.

Ta liberté ne sera pas empêchée non plus de manger, comme dans la loi, et elle ne transgressera pas la loi si elle mange; car la liberté est au-dessus de la loi; (449) et c'est pourquoi il est indifférent, en ce qui te concerne, que tu manges et que tu ne manges pas, comme Paul aussi a dit au sujet de cette liberté spirituelle : *Celui qui pense : aujourd'hui, c'est pour son maître qu'il le pense; et celui qui pense : pas aujourd'hui, c'est pour son maître qu'il ne le pense*

11. I Tim., 4, 5.

12. Rom., 14, 21.

*pas; et celui qui ne mange pas, c'est pour Dieu qu'il ne mange pas; et celui qui mange, c'est pour Dieu qu'il mange, et il rend grâces au Seigneur*¹³. C'est donc en ceci qu'est la liberté de manger et de ne pas manger, et c'est à cause de ceci que Paul ne distingue pas nos aliments par une loi : c'est pour qu'ils soient distingués devant nous par le désir et par l'absence de désir, pour que nous refusions de manger ce que nous désirons, comme impur, qu'il soit cher ou bon marché, que la coutume permette ou non de le manger, et pour que nous mangions ce que nous ne désirons pas, comme pur, sans que notre conscience nous fasse remords de le manger. Car le remords de conscience, c'est de transgresser la loi comme il est dit aussi par l'Apôtre : *Si quelqu'un doute, et qu'il mange, il est condamné*¹⁴.

Les Juifs ont mangé de la viande dans le désert, et il est écrit à leur sujet : *La viande était encore entre leurs dents et la colère de Dieu domina sur eux*¹⁵ : ce n'était pas parce qu'ils avaient mangé de la viande, mais parce qu'ils avaient demandé à en manger avec le désir; car si ç'avait été simplement de manger de la viande qui avait fait venir la colère, partout où ils en auraient mangé ils auraient reçu un châtement de ce genre-là; et les prêtres, qui en mangeaient continuellement (450) dans le Temple, auraient mérité la même condamnation; cependant il n'est écrit nulle part que la colère domina sur eux parce qu'ils avaient mangé de la viande, mais seulement dans ce passage-là, parce qu'ils demandèrent la viande avec le désir. Et David est témoin qu'ils la demandèrent avec le désir : *Ils ont désiré le désir dans le désert, et ils ont tenté Dieu dans la solitude, et il leur a donné ce qu'ils désiraient, et il leur a envoyé de quoi se rassasier*¹⁶. Et là, dans le passage où ils demandèrent de la viande, il est écrit : *Le peuple dit à Moïse : Nous avons mieux*

13. Rom., 14, 6 (texte de la Peschitto).

14. Rom., 14, 23.

15. Nombr., 11, 33.

16. Ps. 106, 14.

quand nous étions en Égypte : nous étions assis devant des marmites de viande, et nous mangions à satiété tout ce que nous désirions¹⁷. Et Moïse, lorsqu'il les vit désirer et se souiller par leur désir, leur dit : Sanctifiez-vous demain pour manger de la viande¹⁸; c'est-à-dire, parce qu'ils se souillèrent par leurs convoitises, et que le don de Dieu n'approche pas les impurs : Sanctifiez-vous de ce désir pour obtenir le don de la viande; et vous en mangerez non pas un jour, ni dix, ni vingt : vous en mangerez jusqu'à un mois, jusqu'à ce qu'elle sorte de vos narines et que vous en ayez la nausée, parce que vous avez rejeté le Seigneur qui est parmi vous et que vous avez dit : Qui nous fera manger de la viande¹⁹! Voici donc, celui qui mange avec le désir, selon la parole de Moïse aux Juifs, (451) rejette le Seigneur qui est en lui, et il se repose sur la volonté de son désir. Et c'est avec raison que cet aliment qu'avait demandé le désir eut la nausée pour limite, parce que le besoin garde une limite aussi, tandis que le désir n'a pas de limite ni de fin.

Et comprends encore par un autre côté aussi que c'est parce qu'ils ont désiré qu'ils ont été condamnés et non parce qu'ils ont mangé de la viande : car voici, le prophète²⁰, qui n'avait pas demandé avec le désir, les corbeaux le nourrissaient avec du pain et de la viande, le soir et le matin, et il buvait de l'eau du torrent; et comme c'était le Donateur qui lui envoyait la viande, le prophète la recevait avec l'autorité de sa liberté, comme si c'avait été des légumes à manger. Et dans un autre cas encore, comprends que c'est le désir qui est blâmé : car chaque jour, de matin en matin, le peuple ramassait la manne qui tombait; et tant qu'ils la ramassèrent selon le commandement, ils ne furent pas blâmés ni condamnés; mais lorsqu'ils désirèrent en ramasser davantage, les vers pullulèrent, et elle pourrit, à la honte du désir qui l'avait ramas-

17. Ex., 16, 3.

18. Nomb., 11, 18.

19. *Ibid.*, 11, 19-20.

20. Le prophète Elie, I Rois, 17, 4.

sée²¹. Et encore : lorsqu'ils la mangeaient, elle était changée au goût de tous les aliments dans leur bouche; et il est certain qu'elle suppléait même le goût de la viande, parce qu'il est écrit : Elle était comme un rayon de miel, et son goût était celui de la farine pétrie avec de l'huile²². Et bien qu'elle se tournât à toutes ces variétés de goûts, ceux qui la mangeaient ne furent pas condamnés pour cela, parce que (452) c'était un don de la grâce et non la demande de leur désir.

Et pour comprendre que c'est tout ce qui est mangé avec le désir qui est blâmé, même simple, mets devant tes yeux ces deux aliments, l'aliment d'Esau et l'aliment d'Elie. Esau fut condamné pour avoir mangé des lentilles, et Paul l'appelle relâché et fornicateur à cause de cela : Il a vendu son droit d'aînesse pour un seul aliment²³; et Elie est spirituel, parce qu'il mange de la viande, pur et saint, et, comme spirituel, il fut transféré dans le lieu des spirituels. Voici donc, comprends par ces exemples d'Elie et d'Esau que c'est le désir qui est condamné, sois au-dessus du désir en tout, et mange de tout; mais si tu n'es pas au-dessus du désir, tout ce que tu mangeras sera une condamnation pour toi, même simple. Ainsi Ève fut-elle condamnée pour avoir mangé un fruit, les Juifs accusés pour avoir ramassé de la manne, Esau condamné pour avoir mangé des lentilles, et le peuple encore a-t-il péri parce qu'il avait mangé avec le désir et qu'il avait bu devant le veau.

David, le sage de Dieu, te persuadera que boire même de l'eau fraîche est blâmé quand c'est avec le désir. Il avait désiré boire de l'eau du grand puits qui était à Bethléem; ceux qui avaient entendu lui obéirent et lui en apportèrent²⁴ : il vainquit son désir, et il la versa devant le Seigneur, comme s'il (453) avait répandu avec elle le désir qui était en lui. Et ce n'est pas la nature de l'eau qui l'eût fait pécher, s'il avait

21. Cf. Ex., 16, 20.

22. Ex., 16, 31 et Nomb., 11, 9 (Peschitto).

23. Hébr., 12, 16.

24. Cf. II Sam., 23, 16.

eu besoin d'en boire, ni sa fraîcheur, ni son goût agréable; mais, parce qu'il avait remarqué en lui-même qu'il l'avait demandée avec le désir, il vainquit son désir et ne se donna pas ce qu'il avait demandé; et encore, pour contrister ceux qui s'étaient faits les serviteurs de son désir, il ne les remercia pas, pour apprendre à tout le monde à ne pas s'asservir au désir et à ne pas présenter un visage souriant à ceux qui se font les serviteurs de notre désir.

Dieu a permis à Noé aussi de manger de tout comme des légumes verts, et alors qu'Adam fut accusé pour avoir mangé un fruit, à Noé, par un pacte de don, la permission pour tous les aliments lui était donnée. Et lorsqu'il en usa avec le désir²⁵, il fut blâmé, lui aussi : comme c'était avec le goût du désir qu'il avait accepté le plaisir du vin et qu'il était sorti de l'ordre et de la mesure en le buvant, ici, il devint sujet à une faute. Car ce que Dieu lui avait permis, c'était de manger de toute chair dont il aurait besoin pour vivre.

Bien que ce soit un aliment cher, il fut accordé à ceux qui ont du discernement : à Noé, il fut donné par une promesse; à Elie, il fut envoyé par un don; Abraham reçut avec lui Dieu et ses anges²⁶; Isaac, dans sa vieillesse, fut rendu bienveillant par lui et répandit ses bénédictions sur Jacob²⁷; Samuel le présenta d'avance en don à Saül comme au roi²⁸; David et tous les rois justes ont usé d'une nourriture pareille; et chez tous les justes (454) son usage était général; et ils n'étaient pas blâmés pour cela, parce qu'ils étaient au-dessus du désir et qu'ils ne mangeaient pas par désir comme des esclaves, mais qu'ils usaient de toute chose comme des hommes libres, avec autorité; bien qu'ils mangeassent des aliments de qualité, ils étaient loués, et les autres, bien qu'ils se nourrissent d'aliments simples et bon marché, ils étaient rejétés et réprimandés. Et, alors que Paul nous crie : *Que vos*

25. Cf. Gen., 9, 21.
27, 27.

26. Cf. Gen., 18, 7.

27. Cf. Gen.,

28. Cf. I Sam., 9, 24.

*cœurs ne soient pas alourdis à manger de la viande et à boire du vin*²⁹, pour nous apprendre que cet aliment alourdit le cœur, eux, ils mangèrent sans être alourdis; et peut-être en mangèrent-ils pour montrer que leur légèreté l'emportait sur sa pesanteur; et leur intelligence était purifiée davantage par ce qui épaissit le cœur, et la légèreté de leur entendement éclairée par ce qui alourdit le corps et obscurcit les pensées. Car, bien qu'ils estimassent que c'est une grande chose de devenir net, pur et saint par l'abstinence, ils mangeaient ce qui épaissit le cœur, non pas comme si cela les eût purifiés, c'est-à-dire comme si ce qui est contraire à la clarté les eût clarifiés; mais comme des forts qu'ils étaient, ils vainquirent par ce qui défait, et avec l'autorité et la liberté qu'ils avaient, ils furent sans blessures par ce qui fait des blessures.

Mais toi, tu n'es pas parvenu là et tu ne t'es pas élevé à ce degré-là. C'est à cause de cela qu'il t'est demandé de t'abstenir de toute chose et de te nourrir avec modération pour être clarifié, et de manger avec poids et mesure pour être nettoyé, parce que tu promets de courir après la netteté (455) de l'âme et de t'appliquer à devenir semblable aux anges. Et tu ne peux pas être dans la liberté des spirituels avant de quitter complètement la servitude des corporels. C'est lorsque tu auras quitté cette servitude et que tu seras devenu un spirituel et un homme libre que tu seras sans blâme en tout ce que tu prendras en nourriture : alors tu n'alourdiras pas ton cœur en mangeant de la viande et tu n'obscurciras pas tes pensées en buvant du vin comme il est écrit au sujet des anges : *Ils mangèrent de la viande et ils burent du vin chez Abraham*³⁰, et leur nature spirituelle ne fut pas alourdie par cette nourriture. Et tous les justes qui sont marqués dans les Livres leur étaient semblables : ils mangeaient sans être alourdis et épaissis, parce qu'ils prenaient la nourriture sans passion. Deviens sans pas-

29. Cf. Rom., 14, 21 et Eph., 5, 18.

30. Gen., 18, 8.

sion et mange comme les anges chez Abraham et comme tous les justes de l'Ancien Testament, et tu ne seras pas blâmé.

Même alors, tu seras tenu de garder la sobriété de ta règle, parce que cela convient à la promesse et est utile aux autres. Car il ne nous est pas permis d'user de toute notre liberté et de toute notre autorité : même si la liberté a autorité sur tout, elle ne se sert pas de tout pour ne pas faire périr sa liberté. L'homme libre montre sa liberté en n'étant lié par le désir de rien, et en n'usant pas de toute son autorité, il la double et il la garde de la destruction, comme Paul écrit aussi au sujet (456) de cette liberté : *Toute chose n'est permise, mais toute chose n'édifie pas*³¹. Et pour que tu apprennes qu'entre autres choses c'était surtout sur la faculté de manger et de ne pas manger qu'il te faisait savoir l'autorité de sa liberté, il a dit aussitôt après ces paroles : *Les aliments appartiennent au ventre, et le ventre aux aliments; et Dieu les détruit tous les deux*³².

Observe donc, ô disciple, la loi de l'abstinence pour parvenir aussi à l'autorité de la liberté; et sèvre-toi et ne mange pas, pour arriver à ne pas sentir que tu manges; de ta propre autorité, abstiens-toi de manger pour réprimer les convoitises qui sont dans tes membres; ne mange pas, pour ne pas pécher, ne bois pas, pour ne pas errer; jeûne assidûment pour mériter de prier purement; diminue ta nourriture au moment de ton repas, pour que l'aile de ton intelligence soit légère à courir vers Dieu; calcule à ton corps, même les aliments à bon marché, pour que, par eux, ton âme ait pouvoir sur l'abondante richesse de la science divine, et que Celui qui t'a révélé les trésors de sa sagesse et de sa science ne calcule pas avec toi. Ferme un peu tes yeux aux convoitises, et voici, tu l'as dépassé, le lieu dangereux; car le temps du besoin, c'est peu, c'est court; mais le temps sans besoin est sans fin.

31. I Cor., 6, 12.

32. I Cor., 6, 13.

Ne sois donc pas défait au temps de la victoire. Saisis la guerre du désir comme une aubaine pour que ton âme y trouve une œuvre à faire. Car, tant que les convoitises accomplissent leur œuvre (457) en toi, ton âme y est désœuvrée, et, bien qu'elle soit en toi, c'est comme si elle n'y était pas, parce qu'elle est vide et privée des actions de sa nature. Le corps a-t-il commencé à mouvoir en toi ses convoitises, bondis, lève-toi, et sois dans l'étonnement à la vue de ton désir, comme un oisif qui trouve quelque chose à faire, et dis à ton âme : *Pourquoi t'affligeais-tu, mon âme, et pourquoi l'attristais-tu*³³ d'être privée de profits? Voici, une œuvre est tombée entre tes mains : profite-en; voici, le désir se met à nu pour t'affronter à la lutte : montre l'habileté de ton athlétisme et la robustesse de tes bras; voici une occasion de profits, puisque tu aimes les profits; voici, tes ennemis se sont rassemblés au champ de bataille : crie contre eux de ta voix puissante, vitupère, et disperse les armées des convoitises; qu'ils achètent en ce lieu des insuccès et des pertes, et toi qui as le succès, recueille les profits. Car c'est en ceci surtout qu'est proclamée ta victoire, que, là où les autres sont défaits, toi, tu as remporté la victoire : pour le relâché, le désir est une cause de défaite, et pour toi qui as le succès, il sera une cause de triomphe; comme un guerrier qui a confiance en sa force et s'appuie sur son habileté se réjouit à la vue de ses ennemis, de même, toi aussi, réjouis-toi à la venue des convoitises, parce que, sans elles, tes triomphes disparaissent et tu n'as pas l'occasion de gagner de victoire. Dis-toi cela toutes les fois (458) que les convoitises s'éveilleront contre toi, et surtout devant ce sot désir de l'amour du ventre qui germe ordinairement dès l'enfance. Car le destructeur entre à part, aimant être vu seul, et il pose le fondement du relâchement dès que l'enfant commence à grandir, afin qu'en commençant par là, il se trouve

33. Ps. 43, 5.

être un auxiliaire pour toutes les convoitises qui germeront à tous les âges.

C'est donc le premier désir qui a vaincu le monde, et c'est à cause de lui qu'a eu lieu la transgression du premier commandement. Et peut-être est-ce en se tournant vers ce désir que Caïn médita de tuer son frère et d'être seul héritier de la terre. C'est lui qui mit une tache sur le juste Noé. C'est lui qui a dépouillé Esaü de son droit d'aïnesse et de ses bénédictions. C'est lui aussi qui a fait s'approcher les Sodomites de l'œuvre de l'impureté. C'est aussi en sa compagnie que les fils de Seth sont venus à la passion de la fornication à cause de laquelle ils ont été rejetés de la familiarité de Dieu. C'est lui qui a fait périr le peuple dans le désert par des châtements de toute sorte : c'est de la table du désir qu'ils se sont levés pour adorer le veau d'or; c'est par son excitation qu'ils ont été ingrats pour tous les bienfaits qu'ils avaient reçus : *Israël a regimbé parce qu'il est devenu gras*, et par ce désir, est-il écrit à son sujet, *il a oublié Dieu, son Créateur*³⁴. C'est parce que les prêtres ont désiré, et qu'ils ont bu et se sont troublé l'esprit dans la terre de propitiation, que le feu a consumé leur corps; c'est à cause de lui aussi que le prophète (459) faisait des reproches au peuple et maudissait ceux qui devançaient l'aurore et couraient à leur désir³⁵; et un autre prophète encore les accusait aussi de ce désir : Ils mangent les bêtes engraisées du troupeau de brebis et les veaux d'entre les bœufs³⁶; c'est à cause de lui que notre Sauveur a maudit les Scribes et les Phariséens parce qu'il leur a appris à célébrer la fête, et qu'il a maudit leur sabbat et le cumin; c'est lui qui a exigé que les prêtres reçoivent sans droit des impôts de ceux qui faisaient les offrandes; c'est lui qui a dépouillé les fils d'Héli de leur sacerdoce; c'est aussi pour avoir abusé de ses délices que Salomon a été conduit dans l'erreur des idoles.

34. Deut., 32, 15.

35. Cf. Is., 5, 11.

36. Cf. Deut., 32, 14.

Aujourd'hui aussi, c'est lui qui corrompt tout. C'est à cause de lui que le monde se fatigue; c'est pour son plaisir que court la créature; c'est lui que servent tous les hommes; et s'il n'existait pas, la porte serait fermée devant tous les maux. Considère et vois avec la science que la course de tous, le travail, la fatigue, la sueur de tous ceux qui entrent dans le monde, n'existent qu'à cause de lui : il est le prétexte et le besoin pour lesquels les marchands marchent sur les chemins, les matelots s'avancent sur les mers redoutables, les cultivateurs et les laboureurs endurent le travail et la fatigue, les artisans travaillent dans les villes, ceux qui se louent courent chez celui qui loue, les esclaves servent les maîtres, les maîtres achètent et acquièrent leurs esclaves; c'est à cause de lui que des trésors sont amassés et que les trésors sont gardés pour des années; il est le prétexte pour lequel l'or et l'argent et les revenus de toute sorte sont recueillis et entassés.

Monte (460) donc, et tiens-toi sur la hauteur de la science et regarde le monde entier de là. Vois sa course, sa légèreté, son agitation, et ce qu'il promet à ses habitants de tous côtés. Vois les uns monter et les autres descendre, les uns aller et les autres venir; l'un crier et l'autre vociférer; l'un se quereller et l'autre se battre; l'un ravir ce qui n'est pas à lui et l'autre piller son compagnon; l'un, un voleur, dévaliser, et l'autre, un brigand, enlever des chemins ceux qui s'approchent; les guerriers³⁷ rangés sur les frontières; les royaumes divisés contre eux-mêmes; les généraux révoltés contre les rois; les rois combattant pour leurs pouvoirs pour qu'ils ne leur soient pas ravis; les juges recevant des présents; les avocats vendant la victoire injustement; vois les élèves, pourquoi ils apprennent; et les maîtres, pourquoi ils enseignent. Et lorsque tu auras vu toutes ces choses et beaucoup de semblables, et les diverses sortes d'agitation, et le

37. Nous supposons une haplographie, les consonnes de « ceux qui s'approchent » et de « guerriers » étant les mêmes.

tumulte qui remplit le monde, tourne-toi et cherche la cause de tout cela : tu trouves que c'est uniquement l'amour du ventre.

S'il était vaincu, tout serait dans le silence et la tranquillité, et tu ne pourrais pas voir dans le monde quelque chose qui résiste à la volonté de Dieu ou qui nous conduise à transgresser le commandement et à fouler aux pieds la loi. Et si quelqu'un dit qu'il y a aussi d'autres causes à toutes les passions qui sévissent dans le monde, qu'il sache, celui (461) qui dit cela, que l'amour du ventre est aussi la cause de ces autres maux et qu'il en est le commencement. Bien que les passions soient nombreuses et variées, et qu'elles se meuvent différemment dans tous les hommes, et que ce soit par là que le monde est agité et la créature troublée, cependant, la grande source de laquelle ces ruisseaux troubles coulent de tous côtés, c'est le désir de l'amour du ventre. Et si quelqu'un bouche cette source par la force de l'abstinence, aussitôt il voit secs tous les ruisseaux du mal qui coulent d'elle, et il se fait silence sur tout, et *la paix règne sur toute chair*³⁸, et la tranquillité se répand sur les lieux troublés, et tous les esprits sont remplis de bonheur et de joie; et pour ainsi dire, s'il n'était pas là, tu ne pourrais pas voir un seul mal dans le monde.

Car tous les maux sont rassemblés auprès de lui, et tous les travaux et toutes les fatigues courent pour lui. Si nous mangeons notre pain à la sueur de notre front, c'est de lui que c'est né; les épines et les charbons, c'est lui qui les a fait pousser; c'est par sa faute que la peine de la mort a régné sur tout. C'est un général qui choisit ceux de gauche, et c'est par lui que sont liées toutes les armées du péché; et de même que les généraux sortent pour la guerre à la tête des troupes à la rencontre des ennemis, de même lui aussi sort pour la guerre contre le bien à la tête de l'armée de tous les maux. Les pensées et les œuvres

38. Cf. Jér., 12, 12.

de l'iniquité l'accompagnent; les mouvements et les actions du péché et toutes les occupations du mal s'avancent sur sa trace perverse; toutes les œuvres du péché sont faites pour lui (462) et, comme ses membres, elles reçoivent de lui la force et sont nourries par lui. Car de même que les sens sont liés avec la tête, de même aussi sont liés avec l'amour du ventre l'erreur, l'idolâtrie, le doute, le soupçon, le mensonge; et de même que tous les membres reçoivent du corps la force et le soutien, de même aussi, c'est par lui que sont fortifiés tous les maux, la fornication, l'adultère et les autres passions de la corruption, et le luxe des vêtements, et les vains plaisirs de l'amour du ventre, et la tristesse, et la vaine gloire, et l'orgueil, et la fureur, et le dégoût de l'esprit, et l'amertume, et la méchanceté, et la haine, et l'inimitié, et l'irritation, et l'emportement et l'aigreur, et la colère, et la jalousie, et l'amertume, et l'agitation, et les faux prétextes, et la prééminence, et la domination, et la calomnie, et la délation, et la langue qui frappe continuellement en cachette, et la moquerie, et la raillerie, et l'oppression, et la fraude, et le meurtre, et la magie, et l'ivrognerie, et les coups, avec le reste des passions odieuses de ce genre-là, parce que, toutes ensemble, c'est par l'amour du ventre qu'elles sont liées. Et je me permets de dire que les travaux et les afflictions et les douleurs et les maladies, et les choses de ce genre-là qui nous affligent corporellement, de toutes, c'est lui qui en est la cause.

Celui qui combat et vainc ce vice le premier par son abstinence peut vaincre tout le péché par sa victoire. Et c'est avec raison (463) que des hommes divins nous ont transmis que celui qui veut devenir parfait dans le chemin du Christ combattra d'abord cette passion. Ceux donc qui sortent du monde pour arriver à la perfection, s'ils ne commencent pas d'abord par l'abstinence, ne commencent pas légitimement dans le chemin des commandements; et ils ne

peuvent pas non plus achever, parce que le désir du ventre les trompe, et que même lorsqu'ils usent de lui dans l'ordre au commencement, il les fait venir aux hallucinations des pensées et aux imaginations de l'esprit. Et ce voile qui est devant la face de l'intelligence et lui obscurcit la vue de Dieu l'épaissit davantage; et jusqu'à ce qu'il soit déchiré de devant la face de l'esprit, l'homme ne peut pas regarder le Saint des Saints de la science du Christ, pas même en portant les austérités et les travaux. Car s'il ne déchire pas ce voile de l'épaisseur du cœur, il ne voit pas la lumière céleste et il ne travaille pas dans la règle du Christ avec le sentiment de soi-même; c'est lorsque ce voile a été déchiré que l'homme commence à sentir le renouvellement de soi, à savoir par la science de son esprit qu'il est quelque chose d'autre que ce qui se voit et se touche, et à recevoir encore le sentiment de ce qui est au-dessus du monde, et la contemplation de Dieu, et les mouvements vivants vers Dieu pour qui l'homme se meut d'une manière vivante comme lui, et non d'une manière morte, selon la nature de son corps. (464) En un mot, c'est après avoir vaincu ce désir que l'homme mérite toute la vie spirituelle.

Car si ceux qui sont dans le monde et pratiquent la justice ont besoin du jeûne et de l'abstinence, à combien plus forte raison ceux qui en sont sortis avec le pacte des règles spirituelles! La limite de cette abstinence est que nous combattions tous les aliments qui sont le besoin du ventre non pas seulement par l'abstinence des membres mais aussi par le courage des pensées; et si l'homme est contraint de prendre de la nourriture pour son besoin, qu'il la prenne de ce qui est vil, méprisé, commun, de peu de prix et peu recherché; qu'il se garde aussi de remplir le ventre, parce que, comme l'a dit un maître spirituel³⁹, un gros ventre ne peut pas faire naître une intelligence

39. C'est la deuxième fois que Philoxène cite un maître spirituel, et sans le nommer encore.

fine. Car, sans aucun doute, remplir trop l'estomac obscurcit l'intelligence, et il n'y a personne de ceux qui ont acquis de l'expérience avec la science qui puisse en douter; et si des sots en doutent, c'est parce qu'ils ne l'ont pas expérimenté, ou que, bien qu'ils le sachent, il leur est dur de renoncer à leurs convoitises. Un témoignage parfait te montrera donc qu'autant le corps est nourri, autant l'âme est affaiblie; lorsque le corps s'épaissit et que, par la nourriture, est ajouté corps sur corps, l'âme s'évanouit et défaille; et bien qu'elle existe, c'est comme si elle n'était pas en lui, semble-t-il; tant que le corps ajoute à la robustesse et à la virilité de sa taille, elle courbe (465) la sienne, et ses membres, qui sont ses pensées, diminuent, et sa science s'évanouit, et la lumière de l'enseignement lui est interdite; tant que le corps se trouve, elle se perd; tant qu'il est bien portant, elle est malade. Celui qui veut trouver son âme, qu'il livre son corps à la perte de toutes les austérités; et voici, il a trouvé son âme dans la perte de son corps, et la santé de l'homme spirituel dans la maladie de l'homme corporel, comme le témoigne aussi Paul : *Quand je suis malade, c'est alors que je suis fort*⁴⁰.

Car lorsque deux partis rivaux se combattent l'un l'autre, tant qu'ils sont égaux par le nombre des armées et l'art de la guerre, ils ont à combattre continuellement, parce qu'en tout temps ils vainquent et sont vaincus, ils s'enlèvent et se donnent la victoire l'un à l'autre, ils se prennent les triomphes l'un à l'autre; et de leur égalité naît pour eux une guerre continue. L'âme et le corps sont donc à cet exemple l'un envers l'autre : leurs volontés sont rivales l'une de l'autre comme leurs natures; et c'est pourquoi Paul a dit aussi : *Le corps désire ce qui nuit à l'Esprit, et l'Esprit désire ce qui nuit au corps, et les deux sont adversaires l'un de l'autre*⁴¹. Et tant qu'ils sont dans

40. II Cor., 12, 10.

41. Gal., 5, 17 (où il est dit : la chair, et non : le corps).

cette mesure égale, ils ont à guerroyer continuellement, sans trêve : tantôt c'est le corps qui vainc l'âme, et tantôt c'est l'âme qui vainc le corps. Et celui (466) qui combat ainsi reste sur place : même s'il entreprend de s'avancer un peu devant soi, dans ce qui appartient à l'âme, le corps est suspendu à elle et la fait revenir en arrière; et encore, il la tire même de sa place et la fait descendre dans la profondeur du péché; et par ces montées et descentes et ces allées et venues, l'homme ne bouge pas de place, et il ne peut pas grandir dans la vie spirituelle à la taille qui lui est donnée par Dieu.

Si donc ceux qui vivent dans l'égalité de l'âme et du corps ne peuvent pas remporter la victoire et sortir pour continuer de s'avancer dans la marche de leur règle, ceux qui vivent corporellement et nourrissent continuellement le corps, lui donnent la satisfaction de ses besoins, lui donnent à manger à satiété et à boire autant qu'il veut, et le plongent dans la pesanteur du sommeil, comment peuvent-ils remporter la victoire contre les passions et achever le chemin de la vie chrétienne dans lequel ils s'avancent? Ceux qui se nourrissent ainsi et prennent autant de soin de leur corps, non seulement ne peuvent pas vaincre le péché qui est en eux, mais encore ils font mourir et périr leur âme; leurs corps deviennent les tombeaux de leurs âmes : leurs âmes y sont enterrées comme les corps dans les tombeaux, puisqu'ils ne font aucun cas de leur vie à elles, (467) et que les mouvements de la vie qu'il y a en eux sont tout entiers pour le corps. Car lorsque l'âme fait mourir le corps, c'est à elle, en toute chose, qu'il appartient d'agir; mais si c'est le corps qui fait mourir l'âme, c'est lui qui pense, qui agit et qui parle, comme un vivant; et l'âme habite en lui comme un mort qui ne sent pas; et s'il semble qu'elle vit, parce que sa nature est immortelle, c'est pour le corps qu'elle vit, et non pour elle-même.

Enlève donc au corps pour donner à l'âme, et n'en-

lève pas à l'âme pour donner au corps. Fais pour toi-même ce que le Créateur a promis de faire pour toi : car l'espérance qui t'est donnée, c'est que ton corps sera élevé au degré de ton âme par la résurrection, et non que ton âme sera abaissée à la mortalité du corps et à sa corruption; il t'a été dit que ta moitié vivra avec ta moitié, et non que la partie supérieure qui est en toi périra avec celle qui est inférieure. Fais donc monter la force de ton corps avec ton âme, et change-le pour mêler sa vie à la vie de l'âme, afin que sa vie mortelle soit conservée avec la vie immortelle et que sa faible force soit mêlée à la puissance de la force spirituelle. Au lieu que le tombeau consume ton corps, et qu'il dissolve et disperse la composition de tes membres, prends-les un à un au moyen des travaux communs de tous, et pose-les auprès de l'âme; et lorsqu'il sortira de toi par la dissolution de la mort, elle ne (468) s'en ira pas seule mais en portant avec elle toutes les parties du corps : sa force dans sa force, sa vie dans sa vie, sa corporalité dans sa spiritualité, ses membres et ses sens et tout le service qu'ils font dans toutes les parties spirituelles de l'âme.

Cette lutte nous est utile surtout dès le commencement de notre jeunesse, pour être vainqueurs, parce que c'est dès le commencement de la plantation de l'enfance des hommes que cette passion accompagne leur vie pour faire germer ensuite dans toutes les mesures de la taille les passions qui leur conviennent : chez les enfants et les vieillards, elle fait naître la fureur, l'indignation, le vexation continue et la colère; et dans les âges intermédiaires, l'adolescence, la virilité et l'âge moyen, elle fait naître la fornication, les vains plaisirs, l'amour de l'argent, l'amour du pouvoir, avec le reste des choses de ce genre. Et il convient, de même, que les formes des combats soient changées selon l'ordre des âges : dans l'âge des enfants qui est au-dessous de la science des discernements, il leur convient d'être empêchés de servir ce désir par la contrainte de la

loi et d'être commandés d'observer l'abstinence par des docteurs et des maîtres, et d'y être contraints même lorsqu'elle leur pèse et qu'ils n'y prennent pas plaisir, afin qu'ils prennent une bonne habitude et qu'ils soient exercés à l'abstinence dès (469) leur enfance, et que, lorsqu'ils seront parvenus aux âges qui font naître la science, ils en sentent le goût, et qu'ils savourent la suavité de cette victoire. Car l'enfance qui est instruite du bien et est éduquée dans l'exercice de l'abstinence dès le commencement est un champ labouré et ensemencé d'avance qui donnera les fruits de la science dans le temps qui convient. Mais ne parlons pas seulement des enfants : car dans tous les âges aussi, même des hommes, et des hommes faits, ne voient pas comment il faut lutter dans le temps où leurs pensées sont agitées par le combat, et ne le savent que lorsque la guerre a cessé; dans le temps où ils combattent, s'ils savent comment faire, leur science, c'est-à-dire la science, leur vient de la loi qui leur est transmise, science constituée par l'audition, la tradition, l'enseignement et la parole, et non science spirituelle qui se lève naturellement dans l'âme et fait naître les paroles sans le souvenir de la tradition.

Car de même que l'œil reçoit par sa rapidité la vue de la simplicité de la lumière, de même aussi la vue de l'âme reçoit après la victoire sur ces passions corporelles la netteté et la simplicité de la science de l'Esprit; et de même que le soleil simple, tombant sur les natures et les corps divers, semble (470) coupé et divisé par eux, alors que sa nature première est une nature simple dans laquelle il n'y a pas de coupure, de même aussi, la science spirituelle, lorsqu'elle se lève sur les règles et les travaux, semble divisée et partagée, alors qu'en elle-même, elle est une science unique et simple. Et l'âme ne mérite pas de voir se lever cette lumière à moins que l'homme ne soit né d'abord de la corporalité à la spiritualité, sa naissance s'effectuant au moyen des travaux et des austérités : *La chair*

*et le sang ne peuvent pas hériter le royaume des cieux*⁴², nous enseigne le bienheureux Paul, c'est-à-dire : Tant que les mouvements de l'homme sont de la chair et du sang, il ne peut pas hériter la science spirituelle du Christ, que Paul appelle allégoriquement le royaume des cieux. Et bien que, selon d'autres évêques, cette parole ait d'autres sens, cependant, relativement au sujet qui nous occupe, il convient que nous la disions dans ce sens-là aussi, parce que le royaume des cieux, c'est la science qui ne trompe pas et ne fait pas illusion, mais qui voit toute chose à sa place, clairement, et celles de la nature et celles qui sont au-dessus de la nature, selon la mesure qui est donnée à des créatures. Et l'homme dont la vie consiste dans les mouvements de la chair et du sang ne peut pas être héritier de cette science; et s'il la reçoit par la tradition des paroles, il entend les paroles par d'autres, mais ce n'est pas (471) la science elle-même qui s'est révélée dans son âme.

Car cette science est à l'intérieur⁴³ des paroles et à l'intérieur des appellations et des noms, comme nous le témoigne aussi l'exemple de ces enfants sobres qui grandirent dans Babel⁴⁴ : alors qu'ils recevaient les éléments de la science humaine par la voix de l'enseignement, ils désiraient recevoir la science divine qui est au-dessus de la tradition des voix. Et cela s'est accompli aussi en eux dans le temps qui convenait, et cette science apprit à des enfants ce que ne peut pas savoir l'enseignement humain. Et elle s'est montrée en eux parce qu'ils s'avancèrent vers elle légitimement, par le chemin même de cette science : car, alors que la nourriture leur était donnée de la table des rois, et qu'il leur était commandé de s'alimenter comme ceux qui reçoivent l'éducation royale, ils rejetèrent cette table, parce qu'ils sentirent qu'elle donne

42. I Cor., 15, 50.

43. « A l'intérieur de » veut dire : d'un ordre plus intérieur que...

44. Daniel et ses compagnons, cf. Dan., 1, 5 sq.

la croissance pour la science du monde, et que des aliments nettoyés et purifiés sont nécessaires à ceux qui reçoivent la science humaine pour rendre nets et légers les sens corporels. La science de l'Esprit n'a pas besoin de cela, parce que ce n'est pas par l'illumination des sens corporels qu'elle prend dans l'âme, mais qu'elle s'y lève après que toutes les parties de l'âme ont été purifiées et nettoyées des passions du mal; les aliments fins aident et sont très profitables à la légèreté des sens pour recevoir la science humaine, mais les spirituels (472) n'ont nullement besoin de cela. Et pour que tu saches qu'il en est ainsi, reçois le témoignage de ces enfants sobres : au lieu des aliments nettoyés et purifiés de la royauté, ils ont choisi de manger des légumes et de boire de l'eau, ce qui donne une nourriture grossière et lourde au corps; la force de cette nourriture est contraire à ceux qui reçoivent la science humaine; mais parce qu'ils nettoyaient leurs âmes et non leurs corps ils choisirent de manger des légumes, pour que le corps fût défait et la force et la robustesse des membres abattue, et que les parties vivantes de l'âme soient mises à nu pour sentir et voir la science divine. Et c'est ce qui eut lieu : après trois ans qu'ils eurent mangé des légumes et bu de l'eau, la science leur fut révélée, non pas celle qui naît des paroles, mais celle qui naît des œuvres; car ils faisaient les œuvres qui font naître la science de l'Esprit, et ils apprenaient les paroles qui font naître la science humaine; mais, parce que leur attente était la révélation de cette science qui vient des œuvres et non de celle qui vient des paroles, c'est cela qu'ils virent et c'est ce qu'ils attendaient qu'ils reçurent : ils furent un canal pour les paroles et des vases pour la science de l'Esprit. Et tu peux comprendre par ce qui arriva qu'ils ne faisaient pas seulement que manger des légumes et boire de l'eau, mais qu'ils recevaient la nourriture de l'abstinence par un jeûne prolongé : car celui (473) qui mange des légumes persévère aussi dans le jeûne, et celui qui boit de l'eau est aussi dis-

posé en tout temps à la prière pure, et c'est pour elle qu'il s'est proposé de faire abstinence. Et comprends en lisant l'Écriture que lorsque le temps fut arrivé où la science se montrerait en eux, ils se mirent à prier, à jeûner et à demander, et que c'est ensuite que leur furent montrées les révélations qu'ils demandaient : *Daniel dit à ses compagnons de demander au Dieu du ciel que leur soit révélé ce mystère, afin de ne pas périr, lui et ses compagnons avec le reste des sages de Babylone; et le mystère fut révélé à Daniel dans une vision de la nuit*⁴⁵. Tel est donc le don que l'abstinence obtint à des enfants, et telle est la moisson qu'ils recueillirent de ces champs qu'ils avaient ensemencés de légumes et abreuvés d'eau.

Cours donc comme eux, ô disciple, pour trouver comme eux : mets-toi à l'étroit pour sortir au large; fais-toi mince pour entrer par la porte étroite; bois de l'eau pour boire la science; nourris-toi de légumes pour devenir sage dans les mystères; mange avec mesure, pour aimer sans mesure; jeûne pour voir. C'est là ta nourriture, parce que, être disciple, c'en est aussi la promesse. Ce n'est pas à toi qu'il appartient de manger des choses délicieuses et de te rassasier de viande, mais à ceux qui vivent dans le mal dans le monde et qui produisent en tout temps les épines et les chardons du péché. Une personne ensemencée de délices et abreuvée de vin produit ordinairement des fruits de ce genre-là; mais celui qui mange des légumes et boit (474) de l'eau moissonne les visions et les révélations célestes, la science de l'Esprit, la sagesse divine, et l'explication des choses cachées; et ce que la science humaine ne sent pas, elle le sent, l'âme qui vit de cette manière-là.

Commence dans la règle des travaux dès ton enfance, et ne dis pas : Je suis un enfant, parce que ton motif est enlevé par l'exemple d'enfants. Car eux aussi, ces illustres, selon l'indication de l'histoire du Livre,

45. Dan., 2, 18.

étaient peu âgés quand ils commencèrent dans ce service divin, et c'est sans maîtres qu'ils ont trouvé cela : toi donc, fais-le pendant que tu as des maîtres; et à ceux-là, on leur demandait de faire le contraire, c'est-à-dire de manger et de boire, tandis qu'à toi, l'enseignement divin te conseille d'aimer la règle de l'abstinence et de prendre l'abstinence; et ceux-là, c'est alors qu'ils n'étaient ni tenus ni requis qu'ils ont choisi cela par leur discernement, tandis que toi, si tu fais comme eux, c'est une dette que tu paies et c'est ta promesse que tu remplis par la parole de Dieu qui est auprès de toi. Réveille-toi donc, et vois ces fils de l'Ancien Testament qui, nés d'une mère, suçaient le lait d'une autre, et bien que ce fût l'Ancien Testament qui les avait fait naître à la foi de Dieu, suivaient la règle spirituelle du Nouveau; le lait de leur mère ne leur était pas agréable, et c'étaient les seins qui t'allaitent qu'ils désiraient (475) sucer, et de ta table qu'ils désiraient manger; tandis que toi, lorsque tu feras cela, c'est ce qui t'appartient que tu feras, et d'où tu es né que tu grandiras, et tes propres lois que tu garderas.

Car voici ce que prêche ton choix : les travaux, les austérités, l'abstinence, la soumission du corps. Après cela viendront à ta rencontre les plaisirs qui naissent de là : le bonheur, la joie, la confiance, toutes choses qui sont au-dessus du monde. Et avant d'être roi, tu hériteras la royauté; car l'homme qui ne se contente pas d'affliger son corps et de supporter les travaux pénibles mais qui nettoie aussi et purifie son âme du mal, celui-là hérite la royauté avant le temps où il sera roi; et avant la révélation de la gloire de sa couronne, sa gloire se révèle à lui d'elle-même; et il devient lui-même la source de sa science. Car il y a celui qui méritera la royauté un jour, dans le ciel, et il y a celui qui la trouve maintenant, en lui-même : *Voici, le royaume de Dieu est au-dedans de vous*⁴⁶; et dans un autre passage il est dit : *Faites pénitence, car le*

46. Luc, 17, 21.

*royaume des cieux est arrivé*⁴⁷. Et les deux sont vrais, et que les justes hériteront le royaume des cieux un jour, à la fin du monde, et que le royaume est au-dedans de vous, parce qu'il est la science spirituelle révélée aux spirituels, et que c'est comme s'ils étaient déjà dans le royaume des cieux, avec un bonheur ineffable.

Mais il est impossible de trouver une de ces choses sans les afflictions et les travaux du corps. Ceux qui portent corporellement les travaux seront héritiers du royaume (476) des cieux; et ceux qui acquièrent la pureté de l'âme outre les travaux, trouvent le royaume en eux, jouissent de ses félicités, et se délectent dans une joie continuelle sur laquelle ne règne pas la tristesse, parce qu'ils se réjouissent en tout temps d'une joie qui naît d'eux-mêmes, comme Paul a dit aussi : *Réjouissez-vous en tout temps*⁴⁸. Et il a dit encore dans un autre passage : *Réjouissez-vous de votre espérance et supportez vos afflictions*⁴⁹. Car c'est par le support des afflictions du corps que croît aussi en nous l'espérance de l'héritage à venir, comme Paul a dit dans un autre passage : *L'affliction achève la patience en nous; la patience, la probation; et la probation, l'espérance; et l'espérance ne fait pas rougir*⁵⁰. Car celui qui ne porte pas les austérités avec sa propre force, il est évident qu'il n'a pas non plus le souvenir de l'espérance; s'il espérait, il s'imposerait les austérités pour son espérance, comme se les sont imposées par tous les travaux tous les justes qui sont entrés dans le monde : c'est par beaucoup d'austérités qu'ils se sont avancés dans le chemin qui les conduisait au royaume de Dieu; et, parce qu'ils s'avançaient avec l'espérance, le goût des austérités leur était agréable.

Pour tous, le commencement du chemin des austérités était l'abstinence, comme le commencement de tous les maux est la gourmandise du ventre. Car deux chemins commencent au même endroit : le chemin

47. Mt., 3, 2.
50. Rom., 5, 3.

48. I Thess., 5, 16.

49. Rom., 12, 12.

de gauche, à l'amour du ventre, et (477) le chemin de droite, à la haine du ventre. Et celui qui veut commencer en bon ordre dans le chemin de disciple, c'est par là qu'il lui faut commencer : en affligeant et en réprimant son corps, en lui diminuant la nourriture et la boisson, en lui faisant porter les travaux de la vigile et les austérités et le jeûne; alors ses convoitises sont coupées, et il devient agile et léger à l'âme pour ses occupations. Et l'œuvre des austérités n'est pas difficile comme on l'entend dire; car, ce qu'on entend dire, c'est de loin, d'ordinaire, que cela effraie tout le monde; mais lorsque cela a été vérifié et que l'expérience des choses a été prise par les œuvres, elles sont alors faciles à faire.

Et toi qui as quitté le monde, tu les as, ces choses : elles t'aident grandement et elles te donnent la main pour la bonne règle. Car le fait même d'être éloigné de voir et d'entendre les choses du monde ne garde pas peu ta vie dans la sainteté. Ces enfants illustres dont je t'ai apporté l'exemple rejetaient les délices de la table royale alors qu'elle était mise devant leurs yeux et choisissaient les austérités au lieu des plaisirs; considère par là la force de leur abstinence : alors qu'ils n'avaient pas de maître pour les avertir et leur donner la main et les encourager, ni l'exemple d'autres avant eux, ni la crainte de la loi, ni la disette et l'indigence, ni la peur et la crainte pour les retenir, ni l'éloignement de la vue des choses qui est aussi une aide pour l'abstinence, alors qu'ils n'avaient aucune de ces choses, (478) ils se remplirent eux-mêmes de la force de l'abstinence! Et toi qui es aidé par toutes ces choses, persévère dans l'abstinence qui sied à ton état de disciple, sois vainqueur de la mauvaise maîtresse, de la maîtresse de toutes les iniquités, dompte ton corps et afflige tes membres, comme Paul a dit aussi : *Je dompte mon corps et je l'asservis, de peur d'être rejeté après avoir prêché les autres*⁵¹. Et si Paul,

51. I Cor., 9, 27.

après avoir remporté la victoire sur les passions par la force de la grâce, avait encore besoin de dompter son corps, à combien plus forte raison ceux en qui vivent encore les convoitises de la chair, leur est-il nécessaire de dompter leur corps par le jeûne et l'abstinence, et de le combattre, et de le vaincre.

Et toi, ô disciple, si tu veux être vraiment disciple, que la table qui est un lieu de plaisir pour les autres soit pour toi une place de combat : range-toi en bataille sur elle contre tous les aliments, les grands et les petits, les chers et les communs; ne néglige pas le désir parce qu'il s'est arrêté à de petites choses, et ne t'imagines pas qu'il ne mérite pas de reproche; car tu es plus coupable si tu es vaincu par de petites choses que par des grandes, parce que si tu es vaincu par le désir dans les petites, à plus forte raison te vaincra-t-il dans les grandes, et s'il te vainc par les légumes, (479) à plus forte raison te vaincra-t-il quand tu mangeras de la viande! *Celui qui est inique en peu est inique aussi en beaucoup*⁵². Ce par quoi le désir te fait la guerre, vaincs-le par là : si c'est en mangeant de la viande et des plats variés et savoureux, c'est là qu'il te faut combattre et vaincre l'amour du ventre; si c'est par des légumes secs ou des légumes verts ou des fruits, et des fruits ordinaires et communs, puisque c'est par là qu'il te fait la guerre, remporte la victoire contre lui par là. Ne dis pas : Ce n'est pas grand chose, la victoire sur ces aliments; mais réfléchis que la défaite est grande si tu es vaincu par ces aliments-là; donc, si lui, le désir, qui a coutume de désirer en tout temps les grands aliments, s'est abaissé à en désirer de petits pour t'asservir, toi, ne t'abaisse pas avec lui et vaincs-le par où il cherchait à te vaincre; partout où il t'appelle, tu es tenu d'aller après lui, et dans tout ce qu'il désire, il faut te ranger en bataille contre ses excitations.

Tu ressembleras en cela aussi au Christ, ton Maître :

52. Luc, 16, 10.

partout où le tentateur cherchait à le tenter, il le trouvait là, et par où il voulait commencer le combat, par là aussi, le Christ lui répondait. Au début, la guerre commença contre la gourmandise du ventre; et ce désir, le Christ le vainquit par l'abstinence du jeûne, pour nous donner l'exemple et nous poser une loi claire, afin que nous aussi, si nous voulons commencer dans les règles spirituelles, (480) nous commençons par le jeûne, et qu'après cela nous soyons conduits peu à peu à tous les triomphes. Notre-Seigneur vainquit l'amour du ventre au début, et après lui, l'amour de l'argent et la vaine gloire du monde, puis l'amour des premières places et de la domination qui naît de celui-là; après cela, il vainquit la vaine gloire, passion odieuse qui naît de la fortune; et par ces trois choses il a vaincu et détruit toutes les passions qui les accompagnent. Et c'est ensuite qu'il commença à prêcher avec autorité le royaume de son Père. De même donc que le Christ, Notre-Seigneur, après avoir achevé de servir la Loi, commença dans la règle spirituelle par le jeûne, de même toi aussi, à son exemple, tu es tenu de commencer par là dans ton état de disciple qui est au-dessus du monde.

Quelle abstinence fut aussi parfaite que celle de Jésus qui refusa non seulement de goûter les aliments mais encore de les sentir et de les voir en abandonnant la terre cultivée où ces aliments se trouvent et en s'en allant au désert? Il se dépouille de toute chose pour retrancher et rejeter ce désir odieux de tous les sens parce qu'on ne peut pas s'avancer dans le chemin de la perfection à moins qu'on ne sorte du monde. Et considère ceci aussi : Combien de temps notre Sauveur prolongea-t-il son jeûne? — Jusqu'où notre nature peut parvenir. Car Moïse et Elie s'avancent et parviennent aussi à ce nombre. Et si notre nature pouvait s'avancer davantage, notre Sauveur eût jeûné davantage; et si notre force était trop petite (481) pour parvenir à ce nombre, il aurait diminué le nombre de jours de son jeûne, et il aurait mesuré le temps

jusqu'où la nature humaine peut parvenir. Car notre Sauveur ne jeûna pas selon sa force mais selon la nôtre. S'il avait jeûné selon sa force, il n'aurait pas du tout eu faim, parce qu'il est dans la nature de sa spiritualité de ne pas avoir faim, et s'il jeûnait, c'était corporellement, dans la mesure de la force des corporels; il s'abaissa vers nous, et il nous révéla les limites de l'abstinence de notre nature. Parce que la force de l'abstinence avait été affaiblie en nous par un grand nombre de délices, et que nous pensions que notre nature ne peut pas vivre sans elles et qu'elle périt si elle diminue ces délices et le soutien des aliments, Notre-Seigneur jeûna quarante jours; et il nous apprit que la force de l'abstinence de notre nature s'étend jusque-là, si les barrières du désir ne sont pas posées au milieu et n'interceptent pas le chemin de l'abstinence. Et lui, notre Sauveur, a rompu et dépassé toutes les barrières des convoitises, et les abstinences des maladies et des douleurs, et il est parvenu à la fin des quarante jours. C'est pourquoi beaucoup sont parvenus jusque-là aussi; mais cette limite que notre Sauveur a fixée, personne ne l'a dépassée, parce qu'elle appartient à la nature; et s'il a été entendu ou dit que quelqu'un l'a dépassée, cela, c'est au-dessus de la nature humaine et a été fait isolément par la grâce (482), pour beaucoup de raisons dont les unes nous sont cachées et les autres nous ont été révélées.

Cet exemple, donc, il faut que le disciple le mette devant ses yeux s'il veut réussir dans la règle spirituelle. Et de même que Notre-Seigneur a vaincu le reste des autres passions, de même, à toi aussi, après l'abstinence, il t'est facile de vaincre le reste des convoitises. Et de même qu'après avoir vaincu toutes les convoitises, Jésus commença ensuite, avec un enseignement revêtu d'autorité et avec les règles de la liberté, à manger avec tout le monde et à se mêler et à parler avec toutes les personnes, parce que, cela, c'est le signe d'une liberté revêtu d'autorité, de même, toi aussi, lorsque tu auras vaincu l'amour du ventre,

et, avec lui, le reste des passions qui se propagent après lui, tu seras dans la liberté du Christ, et tu te mêleras à tout le monde avec autorité et tu parleras avec tout le monde, et tu mangeras et boiras avec les publicains et les coutisanes, et la conversation avec les femmes sera sans crainte, ta liberté ne distinguant pas l'homme de la femme, parce que tu auras quitté la pensée qui voit des différences, suggérée par les passions. Car lorsque l'esprit n'est pas poussé par la passion, le visage de l'homme ne diffère pas pour lui de celui de la femme, ni un beau visage d'un laid, mais il va à la rencontre de tout le monde et regarde tout le monde sans passion, et tu entres dans toutes les maisons et tu salues tout le monde sans crainte; tu es tout avec tous, étant un, sans changement, pour l'utilité de tous, Et les exemples de ces choses se sont vus (483) dans le Christ et dans ses Apôtres.

Et comprends que notre Sauveur est venu à ces choses et à de semblables par l'abstinence; non seulement lui, mais aussi les saints Apôtres, et les prophètes divins, et encore celui aussi qui est au milieu des deux Testaments, Jean-Baptiste. Et souviens-toi que le Livre Saint te raconte combien la règle de son abstinence était nouvelle et différente de la règle de tous les hommes : son vêtement était de poil de chameau, la ceinture de ses reins était une peau, à l'exemple des prophètes, sa nourriture, de sauterelles et de miel sauvage, son séjour, le désert nu privé de terre cultivée, et son occupation, parmi les animaux sauvages. C'est par cette abstinence profonde qu'il fut parfait dès son enfance; et c'est après cela qu'il obtint de recevoir la révélation, de la prêcher avant la venue du Très-Haut, d'être égal avant la croix à ceux qui vinrent après la croix, et bien que la nature humaine ne fût pas encore née à la spiritualité, d'y naître, lui, isolément, avant la naissance de tous. Et cette vision ineffable, ce changement étonnant et admirable, il les obtint par son abstinence sévère, avec la force de la grâce à qui tout est facile; car c'est

là la nature de cette règle, lorsque lui est jointe la pureté de l'âme, qu'elle fait naître l'homme au monde spirituel, pour qu'il devienne l'égal des anges, bien qu'il séjourne encore dans le monde corporel.

Et comprends, outre cela, que les bienheureux Apôtres, bien que choisis par la grâce, (484) n'obtinrent pas non plus le don de l'Esprit avant que ne se vît d'abord en eux la règle de l'abstinence. Et voici, lorsqu'ils vivaient dans le monde avec Jésus, il n'est pas écrit à leur sujet qu'ils étaient conduits dans les lois de l'abstinence, mais, par une effusion de la grâce, dans la règle de la liberté du Christ à laquelle était venu notre Sauveur lui-même après sa tentation dans le désert; et bien qu'ils ne fussent pas encore parvenus à cette liberté par l'expérience de leur propre marche, le Christ les associa à sa perfection par sa grâce. Et comme les Pharisiens et les disciples de Jean ne comprenaient pas l'autorité de cette liberté, ils reprochaient témérairement au Christ : *Pourquoi jeûnons-nous beaucoup et tes disciples ne jeûnent-ils pas?*⁵³ Et Jésus répondit une parole dont le sens était plus élevé que ce qu'ils avaient la force d'entendre : *Les fils de la chambre nuptiale ne peuvent pas jeûner tant que l'époux est avec eux*⁵⁴; mais de même que dans un festin de noces l'époux n'est pas seul vêtu de vêtements blancs et adonné aux plaisirs, mais aussi tous les invités de la noce, de même, moi qui suis venu à cette liberté de la noce après avoir vaincu toutes les passions et en avoir payé la dette, je ne me réjouis pas seul et ne me donne pas seul du plaisir, mais j'associe aussi avec moi mes disciples invités au royaume; *et les jours viendront où je leur serai enlevé : c'est dans ces jours-là qu'ils jeûneront*⁵⁵, c'est-à-dire (485) lorsque la riche lumière de cette autorité libre aura été rappelée auprès de moi, ils allumeront alors, eux aussi, les lampes de leur abstinence; et il y aura place pour l'Esprit au lieu de la lumière de Jésus et c'est l'Esprit lui-

53. Mc, 2, 18.

54. Ibid.

55. Ibid., 20.

même qui luira dans leur secret. C'est ce qui eut lieu après l'Ascension de Jésus au ciel : bien qu'ils eussent été, comme en arrie, dans la règle de la liberté, cependant, ils ne reçurent pas en eux-mêmes cette liberté avant d'avoir d'abord servi dans les règles de l'abstinence; aussitôt donc que notre Sauveur fut monté, il est écrit à leur sujet : *Ils retournèrent dans la chambre haute dans laquelle ils restèrent*⁵⁶; et ils furent là dans un long jeûne, dans une clôture étroite, dans des prières pures, et dans des larmes insistantes; et c'est alors qu'ils obtinrent de recevoir le Paraclet.

Et si les jours de leur abstinence, entre l'Ascension du Christ et la descente du Saint-Esprit, ne furent pas longs, sachons qu'après avoir reçu l'Esprit, ils restèrent encore dans le service du jeûne et de l'abstinence, et que partout il est écrit à leur sujet qu'ils jeûnaient et qu'ils priaient : *Pendant qu'ils jeûnaient et priaient, l'Esprit-Saint leur dit : Séparez-moi Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés*⁵⁷; et encore, lorsqu'ils voulurent choisir les sept diacres, les apôtres dirent eux-mêmes : *Nous, nous persévérons dans la prière (486) et dans le ministère de la parole*⁵⁸; et encore, lorsque Simon était enfermé dans la prison, il est écrit : *Toute l'Église priait*⁵⁹. Et au sujet de Paul encore, avant d'être baptisé et de recevoir l'Esprit-Saint, il est écrit : *Il ne mangea ni ne but pendant trois jours*⁶⁰, et il ne se leva pas de sa place depuis qu'il s'était jeté sur sa face et qu'il priait, et c'est alors qu'il reçut l'Esprit-Saint. Et tout le temps de sa vie après son élection, il s'adonna au jeûne et à la prière, comme lui-même en fait mention partout ainsi que des nombreuses afflictions qu'il portait pour l'Évangile; car avec le reste de tous les travaux pour l'Évangile, il a compté aussi qu'il avait jeûné fréquemment : *J'ai jeûné souvent, veillé souvent, eu faim souvent, dans le froid et le dénuement*⁶¹, et il a dit encore : *Je suis*

56. Act., 1, 13.
59. Act., 12, 5.

57. Act., 13, 2.
60. Act., 9, 9.

58. Act., 6, 4.
61. II Cor., 11, 27.

*initié à tout, à la satiété et à la faim, à l'abondance et à l'indigence*⁶². Et combien il était indigent et pauvre, le fait en est témoin qu'une fois, jusqu'à ce qu'il vendit son vêtement⁶³, ils ne purent s'acheter de la nourriture pour lui et pour ceux qui étaient avec lui, outre le travail continuel qu'il faisait la nuit de ses mains, pour n'être à charge à personne⁶⁴.

Et il est écrit encore, au sujet de Simon : *Il était monté sur le toit pour prier, vers neuf heures; et il eut faim, et il voulut manger, et il leur dit de préparer pour lui*⁶⁵. Et par cela, il t'a appris qu'outre l'enseignement (487) continuel et les prières de chaque heure dans les temps déterminés pour le service de la communauté, il priait continuellement; et avec sa prière, son jeûne était continuel aussi. Car le fait qu'il eut faim et qu'il voulut manger à neuf heures montre que sa faim était providentielle et non coutumière, et qu'il n'avait pas pour loi de prendre de la nourriture à cette heure-là; et cela est certain par ce qui est dit que c'est après être monté sur le toit pour prier que la faim tomba soudain sur lui et qu'il abandonna sa prière, et qu'il leur dit de lui préparer à manger; et si ç'avait été le temps où il avait coutume de manger, ses hôtes eux-mêmes le lui auraient préparé comme de coutume; mais parce qu'il le leur commanda, il est évident que c'est providentiellement qu'il eut faim, afin qu'en se sentant avoir faim, il reçut l'enseignement de ce qui lui fut dit pendant que son jeûne continuait.

Concédonz que les apôtres ne jeûnaient pas et que leur règle n'est pas apte à venir en témoignage, parce qu'ils étaient parfaits après avoir reçu l'Esprit Paraclet, et que, de même que Notre-Seigneur ne jeûna pas après sa tentation, de même il ne convenait pas non plus qu'ils jeûnent, de par la règle de la liberté et la perfection dans laquelle ils étaient; cependant, bien que leur règle spirituelle fût au-dessus des tra-

62. Phil., 4, 12.
Troas, II Tim., 4, 13?

63. Est-ce le manteau laissé chez Carpus à
64. Cf. Act., 18, 3; I Cor., 4, 12; II
Thess., 3, 8.

65. Act., 10, 9.

vaux, ils y descendaient, aux travaux et aux austérités, premièrement pour nous donner le bon exemple, afin que nous les imitions, et en second lieu, parce que les prières et les travaux étaient leur suprême plaisir. Et la nourriture (488) de ces grands qui étaient parvenus à la perfection, quelle était-elle, quand ils la trouvaient? Du pain, des légumes et des olives, uniquement. Et si les Apôtres ont eu besoin des règles de l'abstinence, et, tout parfaits qu'ils étaient, se conduisaient comme s'ils avaient été dans la crainte, qui ne tremblera pas, et ne se gardera pas de la lâcheté, et ne courra pas prendre la règle de l'énergie?

Et tu peux le comprendre aussi par le témoignage des prophètes. C'est après avoir jeûné longtemps, eux aussi, qu'ils méritaient la vue de Dieu et des anges et qu'ils obtenaient de voir les révélations, comme il est écrit au sujet de *l'homme de désirs*⁶⁶, Daniel, qui obtint de voir les anges après trois semaines de jeûne⁶⁷. Et s'il fut nécessaire de jeûner si longtemps à celui qui attendait la venue d'un ange et que c'est après cela qu'il obtint de recevoir les révélations spirituelles, comment toi, qui attends la vue spirituelle du Christ et un sentiment qui est au-dessus de la nature, ne t'est-il pas davantage encore nécessaire de jeûner beaucoup, et de faire abstinence, et de dompter le corps, pour parvenir à de plus grandes choses que celles qu'a vues Daniel? De même, Elie aussi, c'est après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits qu'il reçut la vision de Dieu sur la montagne de l'Horeb, lorsqu'il était seul dans le désert; et outre un jeûne prolongé, il supportait encore la fatigue de la marche du voyage; et, outre cela, l'éloignement des hommes, et le silence qui est (489) la purification de la prière; et c'est après cela qu'il entendit la voix de Dieu parler avec lui. Et le bienheureux Moïse aussi, cet homme saint, les deux fois qu'il obtint d'entrer dans la nuée et de recevoir la Loi sur les Tables, c'est par un jeûne de ce

66. Dan., 9, 23.

67. Cf. Dan., 10, 2.

genre-là qu'il se purifia, et c'est alors qu'il obtint cette vision redoutable. Il en fut de même pour le prophète Ezéchiel : lorsqu'il fut sur le point de recevoir la révélation de la prophétie que la ville allait être renversée et le Temple détruit, la parole de Dieu le fit entrer dans de dures austérités : manger du pain en le pesant, boire de l'eau en la mesurant, et dormir sur son côté dans ces austérités⁶⁸; et c'est ensuite que vinrent les visions de la prophétie. Et de même, tu trouves pour tous les justes et les prophètes que, soit par leur propre volonté, soit parce que Dieu le leur commandait, ils supportaient en tout temps des austérités et des travaux.

De même le bienheureux David fait savoir que les membres de son corps ont été affaiblis par un jeûne sévère : *Mes genoux sont devenus malades par le jeûne, et ma chair s'est amaigrie faute d'huile*⁶⁹; et il a dit encore : *Parce que j'ai oublié de manger mon pain, et à force de pousser des gémissements, ma chair s'est collée à mes os*⁷⁰. Car il n'était pas vide du souvenir de Dieu pour se tourner vers la nourriture de la nature, mais il oublia tout-à-fait cette nourriture corruptible, parce que celle de l'Esprit occupait son esprit; et c'est par la dureté de ses travaux et de ses austérités, et par la souffrance et l'angoisse de ses gémissements que sa chair s'était collée à ses os. Et il te fait savoir encore (490) les plats dont il se nourrissait : *J'ai mangé de la cendre en guise de pain*⁷¹ : c'étaient là les condiments et les mets qui étaient mis sur la table de ce roi juste à l'heure de son repas. Et écoute encore les vins de marque qu'il buvait : *J'ai mêlé ma boisson de pleurs*⁷²; voilà la nourriture et la boisson d'un roi juste : il mangeait de la cendre, et il buvait des larmes de souffrance. Et quel est le disciple qui entendra cela sans que son cœur se brise de souffrance à cause de sa vie relâchée, si du moins il est disciple?

68. Cf. Ez., 4, 4 sq.

69. Ps. 109, 24.

70. Ps. 102, 5.

71. Ps. 102, 10.

72. *Ibid.*

Et il a dit encore : *J'ai été humilié dans le jeûne; je suis devenu pour eux un objet d'opprobre; je me suis vêtu d'un sac, et je suis devenu pour eux un proverbe*⁷³. Et par là, il nous a appris qu'il n'endurait pas seulement le travail du bien, mais qu'il entendait aussi des opprobres et des injures à cause de lui; et il les supportait dans l'abstinence, afin que tu apprennes par là, toi aussi, si tes travaux sont méprisés par les relâchés, et si tes austérités sont racontées avec moquerie par les amateurs de plaisirs, à te rappeler cette parole du prophète et à te consoler : qu'elle devienne un oreiller pour ton âme lorsque tu es atteint de l'injure des méchants.

Et dans un autre passage, il a dit encore à quel point ses travaux étaient sévères dans l'abstinence et les austérités : *Je suis devenu comme une outre dans la glace, et je n'ai pas oublié tes commandements*⁷⁴. Il t'a appris (491) par là que, par une grande maigreur et par la soif, l'humidité de son corps a disparu et pris fin, elle aussi. Et dans un autre passage encore, écoute-le t'apprendre qu'à moins d'entrer dans les austérités et d'être éprouvé dans le fourneau de l'abstinence et des travaux, on ne peut avoir accès à la largeur des délices spirituelles : *Tu m'as fait entrer dans le feu et dans l'eau, et tu m'as fait sortir au large*⁷⁵. Il compare au feu et à l'eau les afflictions et les maux et les travaux qui l'entouraient de tous côtés, soit par ses austérités volontaires, soit par le châtement de Dieu qui l'éprouvait, soit par les méchants jaloux de son bien.

Écoute encore, outre ce roi juste, la parole d'un autre athlète spirituel, Job : quel fruit la médecine de l'Esprit lui a-t-elle appris à mettre sur sa table avant son repas ? *Mes gémissements sont entrés avant mon pain et mes rugissements se sont répandus comme de l'eau*⁷⁶ : voilà les fruits qu'il prenait d'abord, les gémissements et les pleurs, et c'est ensuite qu'il s'ap-

73. Ps. 35, 13.
76. Job, 3, 24.

74. Ps. 119, 83.

75. Ps. 76, 12.

prochait de la nourriture de la nature; il se nourrissait d'abord de souffrances, et il buvait les larmes de ses gémissements, et c'est ensuite qu'il recevait la nourriture du corps, parce qu'ainsi il se nourrissait pour se sanctifier et non pour manger. Entends encore de lui les afflictions qu'il portait sans se séparer de l'amour de Dieu : *Pourquoi portè-je ma chair entre mes dents et mon âme est-elle placée entre mes mains ? S'il me tue, c'est lui seulement que j'attends*⁷⁷, (492) c'est-à-dire : alors même qu'il ne m'aimerait pas, je ne m'éloigne pas de son amour. Dieu le châtiait comme un ennemi, et lui, il criait : Je suis blessé d'amour; et il ne renonçait pas à aimer celui qui le châtiait.

Et partout, si tu cherches, ô disciple, tu trouveras qu'aucun juste n'a plu à Dieu dans le monde sans les austérités et les travaux, parce que c'est là la route de la ville du royaume d'en-haut. *Il est resserré et étroit, le chemin qui conduit à la vie*⁷⁸. Avançons-nous donc dans le sentier resserré que Dieu a frayé pour nous, et marchons dans le chemin des austérités qu'il nous a montré. Soyons à l'étroit ici pour être au large là. Ayons faim ici pour être rassasiés là-bas. Mangeons et buvons moins ici pour avoir là en abondance la nourriture de l'Esprit. Introduisons-nous dans le fourneau des austérités pour être donnés au royaume comme un or pur et sans tache. N'épargnons pas la corruption de notre corps pour que soit renouvelé de jour en jour notre homme caché. Ne nous soucions pas des douleurs et des maladies qui nous en arrivent, mais considérons que les blessures de l'âme ne se guérissent pas autrement. Soyons remplis de joie dans notre course puisque nous sommes certains de courir vers l'espérance. Travaillons comme des enfants de la grâce dans la maison du Père véritable pour obtenir cet héritage plein de bonheur qui est promis aux enfants. Rappelons-nous en tout temps

77. Job, 13, 14-15.

78. Mt., 7, 14.

la parole de l'apôtre : *C'est par l'affliction qu'il convient d'entrer dans le royaume de Dieu*⁷⁹. Et avec l'apôtre disons-nous l'un à l'autre : *Si nous souffrons avec le Christ (493) nous serons glorifiés avec le Christ*⁸⁰; et si nous mourons avec lui, nous régnerons aussi avec lui, afin qu'à lui soit la gloire de notre part à tous, pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE LA ONZIÈME HOMÉLIE : SUR L'ABSTINENCE

79. Act., 14, 22.

80. Rom., 8, 17.

INTRODUCTION AUX DEUX HOMÉLIES CONTRE LA FORNICATION

I

La première homélie a pour titre : « Contre les passions de la fornication. Elle fait savoir que ce n'est pas seulement lorsque le désir passe à l'action qu'il est compté pour fornication, lorsqu'il est satisfait dans le corps, mais aussi lorsqu'il reste dans la pensée et qu'il fait fornicuer l'âme avec une personne éloignée ». Cette idée n'est pas absente de l'homélie; elle n'est cependant pas son idée maîtresse : Philoxène veut surtout enseigner que, la pensée étant la racine des actions, il faut arracher la fornication de la pensée pour qu'elle ne passe pas à l'action.

« Dans l'homélie précédente, nous réprimandions le désir du ventre. Car la cause de la maladie de la fornication, c'est l'amour du ventre : c'est pourquoi nous nous sommes attaqués d'abord au désir du ventre avant de passer au traitement de la fornication » (n. 496). Entendons par les mots « l'homélie précédente », la première homélie de la paire précédente : c'est donc à celle-là que fait suite la première contre la fornication. Encore un indice que nous avons deux séries d'homélies, et que c'est l'éditeur qui les a rangées par paires.

Philoxène discerne le désir naturel du corps, du désir de la fornication qui est contre nature, et il va donner au disciple une saine notion du désir naturel du corps qui est le désir du mariage et que le disciple trouve naturellement dans ses membres. « Le Créateur a mis le désir dans

les membres du corps pour la fécondité du mariage et pour perpétuer le monde; mais chez les disciples il n'a pas été conservé pour cet usage, mais pour exciter le désir de l'Esprit à l'émulation ». Cette idée sera développée plus loin. Elle sera abandonnée dans la deuxième homélie. « Ce désir est bon à l'égard du mariage, il est mauvais s'il passe à l'action chez des disciples; car toute chose n'est pas belle chez tout le monde, quand même elle serait bonne de sa nature » (n. 498-499).

Après la raison tirée de l'état de disciple, voici une raison scripturaire : « Il faut considérer que, bien qu'il soit mis dans la nature, le désir du mariage a été éveillé par la transgression du commandement : c'est après que le fruit a été mangé que son mouvement s'est fait sentir » (n. 500). Philoxène a déjà dit cela dans la première homélie contre la gourmandise (n. 412-413) et il s'appuyait sur le texte de la Genèse : « leurs yeux s'ouvrirent et ils virent qu'ils étaient nus ». Ici, il s'appuie sur l'autorité de saint Paul : « Le fait d'avoir mangé du fruit a été le commencement de toutes les convoitises, selon la parole de notre maître l'apôtre qui a dit : Je ne connaîtrais pas non plus le désir si la loi n'avait dit : Tu ne désireras pas ». Philoxène estime ici que le désir du mariage chez Adam et Eve était une convoitise parce qu'ils étaient dans l'ordre spirituel. Il développera son exégèse du texte de saint Paul dans sa seconde homélie : attendons-le. Quant au texte de la Genèse auquel il fait allusion, n'y faut-il pas lire simplement l'opposition ironique que fait l'auteur sacré entre l'attente d'Adam et Eve et l'événement : ils attendaient que leurs yeux s'ouvrent pour être comme Dieu dans la connaissance du bien et du mal, et leurs yeux se sont ouverts pour leur donner la connaissance d'une pauvre nudité qu'ils se sont empressés de cacher! Pudeur qui n'est nullement désir, qui en est même l'adversaire, pour parler comme Philoxène.

Le désir du mariage étant défini et mis à sa juste place, le disciple combattrait tout désir, celui du mariage comme celui de la fornication, par la pureté de ses pensées, c'est-à-dire par la contemplation de Dieu et du Christ. « La for-

nication est pour l'intelligence comme une épine pour l'œil : elle l'empêche de voir Dieu » (n. 501-502). « Il faut donc être vigilant pour garder la pureté de l'intelligence comme un riche pour garder sa richesse » (n. 503). « Celui qui voit la beauté de l'âme ne tarde pas à voir la beauté du Christ et à s'en éprendre plus ardemment que l'œil s'éprend des beautés corporelles » (n. 504 et 506). Notons que la beauté de l'âme n'est pas chez Philoxène une notion philosophique : il entend par là l'appel initial de la grâce à partager la vie divine, comme il l'a défini dans les homélies sur la foi, la simplicité, la crainte de Dieu et comme l'âme le sent quand elle y répond avec la grâce de Dieu; c'est une notion mystique et expérimentale, seule science que Philoxène compte pour réelle et efficace. Il en est de même de la beauté du Christ par qui nous entrons en partage de la vie divine après le renoncement au monde, comme Philoxène l'a dit aussi dans les homélies sur le renoncement aux biens du monde. « Le Créateur a fait que la beauté corporelle ne soit jamais parfaite pour que nous ne nous attachions qu'à la beauté parfaite du Christ » (n. 507-508). Car l'intelligence ne perçoit la vérité de toute chose que dans son accord avec la vérité absolue et parfaite.

Nous arrivons à l'idée de l'utilité du désir du corps chez le disciple. Il s'agit du désir naturel du mariage et non du désir contre nature de la fornication. « Une âme sage prend exemple du désir du corps pour ne laisser se mouvoir en elle que son propre désir... Il faut que le disciple ne s'éloigne pas du mouvement de ce désir du corps sans recevoir de lui la science, mais qu'en le voyant s'éveiller, il s'éveille lui aussi avec science, et qu'il devienne son spectateur... Il se tient sur la hauteur en spectateur et il le regarde, et autant le désir s'échauffe, autant il allume contre lui le désir de l'âme » (n. 527-532). « Mais prends garde, ô intelligence, lorsque tu es spectatrice du combat du désir de la chair, qu'il te soit assujetti en toute chose comme la terre est abaissée au-dessous des montagnes; que ta volonté le fasse mouvoir et que ta volonté le fasse cesser... Quand ces choses ont-elles lieu? Quand l'intelligence est dans la liberté de sa nature, au-dessus des passions... Si la pensée est

saisie par la douceur du désir, elle n'est pas capable d'assister au combat » (n. 533). « Mais y a-t-il un meilleur enseignement que celui-là, par lequel on se trouve soi-même vainqueur de ses passions ? »

Ici, nous allons avoir une belle définition de la science telle que l'entend Philoxène : « Tout enseignement que nous trouvons en dehors de nous amasse sa matière chez nous par le moyen de la parole, tandis que l'enseignement que nous acquérons en vainquant nos passions établit la vérité de sa sagesse en nous par l'expérience du fait même : à cause de cela, cet enseignement est digne de foi et certain. Et lorsque l'âme trouve cette sagesse, elle lui est plus agréable que celle qui lui vient du dehors, parce qu'elle est de sa maison et que, par elle, l'âme se repose elle-même sur elle-même, et son agrément vient de chez elle et non de causes en dehors d'elle » (n. 534). Dans la seconde homélie, Philoxène abandonnera cette idée de l'utilité du spectacle pour prendre celle de l'alliance du désir naturel au désir surnaturel.

Soul, le désir de l'Esprit est capable de vaincre véritablement le désir du corps : c'est ce que Philoxène va démontrer maintenant. « Dans le temps où l'intelligence se tourne pour assister aux mouvements du désir, si ce n'est pas avec l'œil spirituel qu'elle le regarde, mais avec la partie qui voit et considère les choses avec la science de l'âme — lisons : avec la science naturelle que l'âme a des choses — en regardant de cette manière là, elle fait se retirer la science — la science spirituelle qui a été définie plus haut — de la lutte » (n. 537). « Il vaut mieux qu'elle fuie le spectacle et n'y assiste pas » (n. 538). « Tu trouves beaucoup d'amis de la science — de la science naturelle — affranchis de la passion du désir; mais leur victoire n'est pas complète, parce qu'ils ont vaincu une passion par une autre et non par le discernement de la science divine... Si tu vaincs la passion de la fornication parce que le souci de la science est puissant chez toi, un temps arrivera pour elle de vaincre la passion de la science » (n. 539). « Une victoire est juste quand le désir de l'Esprit vainc le désir du corps (n. 540). Vient ensuite un fin tableau de la lutte

des passions du corps et des passions de l'âme et de la vaine victoire des uns sur les autres : ce ne sont que des maux vainqueurs les uns des autres et le mal n'aboutit qu'au mal (n. 540-542). Dans ces pages, nous trouvons confirmation de ce que nous avons dit dans l'analyse de l'homélie d'introduction : on n'apprendra pas, au désert, à opposer une passion à une passion, mais on veillera à ne pas prendre la victoire d'une passion sur une autre pour la victoire du désir de l'Esprit. Philoxène insiste encore sur la recherche de cette victoire (n. 543-547).

II

La deuxième homélie est intitulée : « Sur la fornication, et à son sujet, sur la passion mauvaise du désir du corps; il y fait connaître combien il faut savoir lutter pour combattre dans cette guerre, et comment les mouvements extérieurs de cette passion seront d'abord chassés par des mouvements intérieurs, afin qu'ainsi nous soyons affranchis aussi de ses mouvements extérieurs, jusqu'à ce que nous soyons délivrés d'elle et de ses mouvements de toute manière, intérieurement et extérieurement. » Cette fois, le titre est exact et donne bien le plan de l'homélie.

On peut être surpris de son début : « Sur la fornication, et à son sujet, sur la mauvaise passion du désir du corps », comme si la « mauvaise passion du désir du corps » n'était pas la fornication. C'est que Philoxène ne va plus du tout parler de la fornication en action, mais de la fornication en pensée, du désir qui réside dans la pensée et amène celle-ci à considérer la fornication comme une chose toute naturelle.

L'homme qui vit dans cette pensée, ou bien s'adonnera à la fornication sans se soucier de la loi qui la lui interdit, ou bien s'en abstiendra mais uniquement par crainte de la loi et de ses châtiments présents ou futurs, et donc par contrainte.

Philoxène veut donc mener la pensée plus loin que la

sujétion à la loi, et jusqu'à la juste notion de la nature humaine, qui n'est pas seulement corps mais aussi âme, et qui n'est pas seulement corps et âme, mais qui est appelée à participer corps et âme à la vie divine par la participation à la mort et à la résurrection du Christ et par le don de l'Esprit-Saint.

La pensée qui contemple Dieu dans ces vérités révélées et qui se connaît elle-même revêtue de la dignité qu'elles lui ont révélée, est étrangère au désir; celui-ci n'entre pas chez elle et elle n'a plus à combattre contre lui; car ce n'est plus la loi qui la régit, mais l'Esprit-Saint qui l'élève à la pureté même de Dieu.

Cependant, il reste dans le corps le désir naturel du mariage que Philoxène discerne avec soin du désir de la fornication qui est contre nature. Le disciple qui a renoncé au monde a donc renoncé aussi à ce désir naturel, non pas par mépris, puisqu'en lui-même il est bon, mais pour le porter de son corps sur son âme, pour le joindre et l'ajouter au désir de la paternité spirituelle, comme une lumière à une lumière.

Tel est le plan de la deuxième homélie contre la fornication. Dans toutes les autres, Philoxène se montre un contemplatif, mais dans aucune autant que dans celle-là. C'est pourquoi il y fera souvent appel à l'expérience ineffable des contemplatifs. A ceux qui n'ont pas cette expérience, il alléguera les Saintes Écritures.

Philoxène garde le souci d'expliquer au disciple, surtout jeune, pourquoi le désir naturel du corps, c'est-à-dire le désir du mariage, a été conservé dans son corps, et de quelle utilité il peut être pour lui. Notons bien la pensée de Philoxène à l'égard de la nature : se détacher de la nature, oui, non pas pour la mépriser et la négliger, mais pour l'élever au service de la vie spirituelle. Nous allons donc avoir de longues pages sur l'utilité du désir naturel du corps pour la vie de l'âme, mais pas un mot de ce qui a été dit dans la première homélie : il ne va plus s'agir de se faire spectateur du désir du corps pour exciter à l'émulation le désir de l'Esprit par sa comparaison. Le désir de l'Esprit ne va plus se faire l'émule du désir du

corps, il va se l'associer et ajouter sa lumière à sa lumière.

Et nous abordons la question du désir du mariage conservé dans les membres du disciple. Pour commencer, même considération que dans la première homélie : « Le désir du mariage est mêlé dans ta vie pour la transmettre à d'autres; mais tu as renoncé à la transmettre pour la donner au Christ » (n. 565). Cette raison va être enrichie de l'idée maîtresse de l'Introduction : « Il a été révélé une génération spirituelle pour qu'elle abolisse la génération corporelle, et les entrailles du baptême ont été créées pour qu'elles fassent cesser les entrailles de la nature d'enfanter. Si la nature humaine entière était capable de garder ce commandement, la volonté de la Majesté y prendrait plaisir; mais notre Sauveur a vu que la faiblesse humaine n'est pas capable de le faire, et il a mis sa volonté à la moyenne générale, afin qu'un petit nombre au moins le fassent. Ne regarde donc pas seulement que des entrailles mères ont d'abord été créées par Dieu, mais considère aussi qu'à la place des premières d'autres ont été créées qui font naître des spirituels à la place des corporels, selon la volonté parfaite de Dieu que tous les corporels deviennent des spirituels » (n. 565-566).

Est-il vrai que Dieu souhaiterait que tous les hommes ne se marient plus, et que Notre-Seigneur n'a concédé le mariage qu'à la faiblesse humaine? Nous retrouvons l'idée des homélies sur le renoncement au monde : on ne peut pas être spirituel dans l'état de mariage. Nous pensons que Philoxène continue à confondre vocation et perfection : il reste logique avec lui-même. Si au lieu de ne considérer l'ordre spirituel que dans le monde invisible de l'âme, il le considérait sous le signe de l'Église visible auquel il est indissolublement lié, il en arriverait à voir avec saint Paul que, dans la conjoncture de l'ordre temporel tombé sous le péché, la liberté de l'Église exige pour sa sauvegarde que les clercs et les religieux ne soient pas liés par les liens du mariage. Car Ève demandera toujours à son mari le plus de biens possible pour ses enfants, ou, au moins, acceptera difficilement, si elle l'accepte, qu'ils en aient moins ou même qu'ils en soient tout à fait privés, comme

il arrivera dans les persécutions ; et par là son mari risquera de tomber sous le joug du monde, bien plus que s'il était seul, solitaire dans le monde comme l'âme dans le corps, selon les expressions si belles de Philoxène. Et c'en sera fait de la liberté de l'Église, de l'ordre spirituel, et du même coup de la liberté dans le monde et dans l'ordre temporel. Car seule la liberté de l'Église apporte la liberté au monde. C'est par là que l'état de virginité est meilleur que l'état de mariage. Il reste que le mariage, non pas accordé à la faiblesse humaine, mais protégé de la faiblesse du monde par la virginité de quelques-uns, est d'ordre spirituel comme la virginité, et qu'il peut comme elle engendrer des parfaits.

Mais suivons Philoxène : sous le bénéfice de ces considérations, nous allons nous trouver tout à fait d'accord avec lui. « Enlève le désir du corps et place-le sur l'âme; enlève la chaleur au corps et place-la sur l'âme; prends-lui le désir et mêle-le à celui de l'âme; prends sa force et mélange-la à la force de l'âme; change tout ce qui est à lui en bien de l'âme » (n. 567). Nous allons passer des pages, quitte à y revenir tout à l'heure, pour trouver des précisions de cette idée : « De même que lorsque la chaleur naturelle — lisons sans doute : du désir du corps — s'élève et s'approche du cœur et se mêle à lui, elle rend l'homme empressé, prompt et léger à l'égard des actions du monde, de même aussi la chaleur de l'Esprit, lorsqu'elle s'approche de l'intelligence de l'âme, pousse l'homme à s'édifier à l'égard des actions du ciel au lieu de celles du monde, à amasser la marchandise spirituelle, à désirer un commerce incorruptible, à devenir le père d'enfants immortels » (n. 572).

C'est cette précision que nous cherchions : il semble que nous voyons affleurer ici l'idée d'apostolat, comme elle affleurerait dans la seconde homélie contre la gourmandise, lorsque Philoxène proposait au disciple d'acquérir la liberté des parfaits pour pouvoir manger de tout avec tous et se faire tout à tous. Il voudrait donc dire ici que le désir de paternité qu'est le désir de l'Esprit peut élever à lui le désir de la paternité temporelle qu'est le désir du corps,

se l'allier et le mêler à lui pour ajouter sa force à la sienne. Nous voici devant une utilisation plus réelle du désir du corps que dans la première homélie. Philoxène a observé la relation constante qu'il y a d'une part entre la jeunesse et la détermination des activités naturelles de l'homme, et d'autre part entre la jeunesse et la détermination de la vocation à la chasteté sacerdotale ou religieuse : la jeunesse est en effet, ordinairement, le temps propice à ces déterminations et ces orientations. Philoxène pense donc avec raison que de même que le désir de la paternité temporelle s'allie et se mêle à tous les désirs légitimes de la nature et ajoute sa force à la leur, de même ce transfert et cette alliance peut avoir lieu de l'ordre temporel à l'ordre spirituel : il n'y a que cette différence que, à l'intérieur de l'ordre temporel, le transfert a lieu par le seul mouvement de la nature, tandis que de l'ordre temporel à l'ordre spirituel intervient la liberté de l'homme par son renoncement au mariage temporel pour le mariage spirituel.

Écoulons Philoxène continuer dans des termes admirables : « Ce qui est établi naturellement au-dedans de nous, soit au-dedans de l'âme, soit au-dedans du corps, a été mis en nous par le Créateur pour le service du bien; et parce que l'âme peut désirer Dieu, et le corps être mû par le désir de sa nature, c'est avec raison que le désir de l'âme a été mis à côté du désir du corps, afin que, mêlé l'un dans l'autre, ils produisent une seule action de désir pur et saint » (n. 577). « Le Créateur a fait chaud le désir du corps parce que le désir qu'il a mis dans l'âme est chaud aussi, et c'est par là que l'âme, chaque fois qu'elle voudra se mouvoir par le désir de sa nature, s'associera la chaleur du désir du corps, en la faisant revenir à sa bonne volonté » (n. 580). « Regardons la raison pour laquelle le Créateur a mêlé la chaleur du désir en nous, et servons-nous-en selon cet ordre. Lorsque le désir du corps est chaud dans le corps, il est l'adversaire de la chasteté, et lorsqu'il est mêlé avec le désir de l'âme, il est l'auxiliaire de la virginité; mêlés l'un dans l'autre comme la lumière dans la lumière, ils allument une seule lumière qui est parfaite dans la chasteté » (n. 581).

L'idée de l'alliance du désir du corps et du désir de l'Esprit étant épuisée, Philoxène se tourne contre le désir de la fornication, désir contre nature, celui-là (n. 584-611), et nous arrivons à l'idée maîtresse de l'Introduction : réaliser moralement par la volonté aidée de la grâce de Dieu l'œuvre accomplie mystiquement par le baptême, idée qui ne paraît que dans les secondes homélies de chaque paire. Philoxène va indiquer au disciple l'objectif à atteindre par la lutte contre le désir de la fornication : ceux qui ont partagé la mort et la résurrection du Christ n'ont même pas à combattre cette passion, parce qu'elle n'existe plus chez eux (n. 612). Et il va le prouver à coups de citations de saint Paul : « Vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ, afin que vous soyez à un autre qui est ressuscité des morts et que vous donniez des fruits pour Dieu... Lorsque nous étions dans la chair, les passions des péchés qui sont dans la loi faisaient en sorte dans nos membres que nous donnions des fruits pour la mort. » Rappelons-nous que Philoxène a distingué le juste, qui est dans le monde sous la règle de la loi, du parfait qui est au désert sous la règle du Christ : dans le monde, avec les seules lumières de la loi, le juste aura toujours à combattre les passions, et n'arrivera, s'il y arrive, qu'à une justice morte; au désert, le parfait est mort aux passions avec le Christ, et ce n'est plus la loi qui le conduit mais l'Esprit-Saint, et la justice du Christ dont il est revêtu est vivante éternellement.

Nous avons assez dit que Philoxène, en lisant saint Paul comme un auteur ascétique, le lit mal : l'apôtre oppose Israël à l'Église, Israël qui est sous le péché alors que l'Église est rachetée du péché, Israël qui est sous la loi mosaïque alors que l'Église, n'étant pas du monde n'est sous aucune loi du monde, Israël qui ne peut pas observer la loi parce qu'il est sous le péché alors que l'Église, libérée du péché, accomplit pleinement la loi de Dieu, Israël chez qui la loi est même l'instrument du péché, parce qu'il veut imposer la loi mosaïque aux nations, non pas par zèle de la loi, mais pour mettre les nations sous sa domination, alors que l'Église laisse les nations sous leurs lois en les

purifiant de tout ce qui est opposé à la loi de Dieu, Israël qui se pare de la justice illusoire et fausse des œuvres de la loi, alors que l'Église rend grâces à Dieu de la justice du Christ dont Dieu l'a revêtu. C'est Israël que l'apôtre appelle la chair, ce sont les convoitises d'Israël qu'il appelle les convoitises de la chair, et c'est Israël le corps que l'apôtre réduit en servitude, la noble servitude de la foi, et c'est l'Église qu'il appelle le corps du Christ dans lequel les fidèles, membres du Christ, sont morts à la loi, c'est-à-dire aux convoitises qu'Israël couvre du zèle de la loi. Lorsqu'il agiront avec la mission de l'Église pour le service de l'Évangile, ils vivront avec les nations comme les nations sans violer la loi, l'Église n'étant pas sous la loi.

D'une part, donc, l'apôtre ne distingue pas le chrétien dans le monde et le chrétien au désert, mais l'homme qui est hors de l'Église et l'homme qui est dans l'Église; et d'autre part, il n'exclut pas le combat que chacun en son particulier aura à mener contre l'homme qu'il est né et sous les espèces duquel le baptême l'a laissé, soit dans sa personne, soit dans la société temporelle dans laquelle il vit. Combat qui peut se réduire à peu de chose jusqu'à s'anuler, mais qui peut toujours renaître, même chez les plus parfaits. Philoxène n'est du reste pas très sûr de son exégèse, car il dit avec une jolie franchise (n. 614) : « Ceux qui n'ont pas expérimenté ces choses les entendent difficilement, et nous, nous les écrivons non d'après l'expérience, mais d'après le sens de l'enseignement de Paul. »

Philoxène n'a pas discerné l'estime que saint Paul a de la loi en elle-même : « La loi est sainte », et le mépris qu'il en a dans les mains de ceux qui l'opposent au Christ et en font l'instrument de leurs convoitises. Et c'est cette confusion qu'il porte dans l'exégèse du texte : « Je ne connaissais pas le désir si la loi n'avait dit : Ne désire pas. » Il dit donc : « Adam — saint Paul est bien loin de penser à Adam ici — Adam était ainsi avant la loi qui lui a été imposée : c'est le commandement qui a fait se mouvoir le désir. C'est en entendant : Ne désire pas, qu'Adam a connu le désir; il a appris le péché par le commandement qui interdit le péché » (n. 613). Et pourtant, ô excellent Philoxène, la

Genèse ne note-t-elle pas l'absence de désir entre le commandement et la tentation ? Quant à saint Paul, à la question posée : Que dirons-nous donc ? Que la loi est le péché ? il répond : « A Dieu ne plaise ! Au contraire, je ne me suis rendu compte du péché que par la loi ; car je ne voyais pas non plus la convoitise si la loi n'avait dit : Tu ne convoiteras pas ! » La loi m'a donc rendu un grand service. Maintenant, que le péché ait pris occasion de la loi pour exciter la convoitise d'Israël, c'est une autre affaire, et ce n'est pas à la charge de la loi.

Laissons l'exégèse de Philoxène et revenons avec lui à son idée que le parfait n'a plus à combattre le désir puisqu'il est mort avec le Christ. « Ce n'est donc pas par la contrainte de la loi qui interdit le mal que l'homme nouveau fait le bien, mais c'est parce que cela convient à l'ordre de sa position » (n. 619), c'est-à-dire : de sa position dans le corps du Christ. Ici une belle proposition qui ne sent guère le monophysisme : « Le Christ a eu les membres de son propre corps par son incorporation qui a eu lieu de la Vierge », puis une non moins belle explication de la manière dont les baptisés deviennent les membres du Christ : « Par la naissance qui a eu lieu du baptême et qui ressemble à la naissance qui a eu lieu de la Vierge, ces membres ne lui viennent pas de son incorporation mais de son « Économie » — traduisons le mot grec syriacisé par Philoxène : la loi de sa maison, tout l'ordre de la Rédemption.

« Mais toi ô disciple, qui n'es pas encore parvenu à cette perfection, ferme les entrées du désir » — les spectacles et les entretiens profanes — « bouche sa source » — la passion ou la santé du corps — « purifie tes pensées » — qui aident le désir à se mouvoir dans les membres (n. 624). « Ne sois pas comme ceux qui entendent seulement la voix qui leur parle des mystères du Christ et qui n'en sentent pas le sens » (n. 625). Jusqu'à la fin, Philoxène garde le souci de la science expérimentale, car il n'est pas seulement un moraliste, il est un mystique, et il veut voir son disciple avec lui.

(494) DOUZIÈME HOMÉLIE : CONTRE LES PASSIONS DE LA FORNICATION. IL Y FAIT SAVOIR QUE CE N'EST PAS SEULEMENT LORSQUE LE DÉSIR PASSE A L'ACTION QU'IL EST COMPTÉ POUR FORNICATION, LORSQU'IL EST SATISFAIT DANS LE CORPS, MAIS ENCORE LORSQU'IL RESTE DANS LA PENSÉE ET QU'IL FAIT FORNIQUER L'ÂME AVEC UNE PERSONNE ÉLOIGNÉE.

Les médecins sages qui veulent s'approcher avec science du traitement des maladies du corps, commencent par étudier leurs causes et les enlever : alors ils apportent sans peine les remèdes aux maladies, parce que, lorsqu'a été enlevée la cause par laquelle elles ont germé, avec la cause sont arrachées les maladies qu'elle a fait naître. Il est impossible, en effet, que demeurent les rameaux ou les fruits, lorsque la racine qui les fait grandir est enlevée de (495) terre ; et s'il arrive que des plantes restent vertes un peu de temps à cause de l'humidité de leur nature, cependant elles ne tardent pas à se dessécher, une fois leurs racines secouées et enlevées de terre ; de même aussi les douleurs et les maladies du corps, lorsque les médecins ont commencé par enlever les causes qui les font naître, disparaissent peu à peu et s'évanouissent une fois leur cause retranchée du corps.

C'est ainsi qu'il faut procéder à l'égard des passions coupables qui naissent soit du corps soit de l'âme : il faut d'abord enlever les causes qui les font naître pour conserver notre vie dans une sainteté exempte

du mal et pour que ce soit notre personne qui la règle librement et sans iniquité. Que l'homme qui veut être libre en Dieu s'affranchisse d'abord des convoitises qui se meuvent en lui, et qu'il s'approche alors de la règle de la liberté du Christ, parce que la région de la liberté ne le reçoit même pas et ne le laisse pas entrer tant que le signe honteux de la servitude se voit sur lui. Dès lors, considérons ce que nous étions et ce que nous sommes, d'où et où nous avons été appelés, et quelle vie nous avons laissée et pour laquelle; souvenons-nous de nous-mêmes en tout temps; prenons sur nous continuellement la science de notre règle; apprenons d'abord les causes des passions coupables (496) qui tourmentent continuellement notre vie par leurs excitations, afin que nous trouvions sans peine la guérison de notre âme, en prenant exemple pour le traitement de notre âme du traitement de la nature qui guérit les corps humains : comme les médecins, regardons d'abord les causes qui font naître les excitations coupables contre notre vie, afin de parvenir à la guérison spirituelle.

Dans l'homélie précédente, nous réprimandions le désir de l'amour du ventre. Il faut maintenant que notre discours se tourne logiquement contre la passion mauvaise de la fornication, dont la cause, qui la fait naître et qui la fait grandir, est l'amour du ventre. Il sera facile de la vaincre lorsque sa cause première aura été vaincue. Car cette passion de la fornication se fortifie et s'enflamme dans nos membres par la nourriture et la boisson, et, outre cela, par les entretiens relâchés, par la conversation humaine, par le souvenir de visages aux beaux yeux qui se gravent dans notre âme, par le récit d'histoires libidineuses lorsqu'elles sont dites et écoutées avec plaisir, par le regard continu jeté sur les visages par les âmes relâchées captives de la passion de les voir. Car lorsque le désir du ventre a fait grandir le feu de la fornication dans le corps, les entretiens corrupteurs viennent l'exciter.

Ce désir a été mis naturellement dans les membres

de notre corps par le Créateur pour la fécondité du mariage et pour perpétuer le monde; mais, chez les disciples, il n'a pas été conservé pour cet usage (497); pour eux, il est la cause des couronnes spirituelles et l'occasion des combats célestes; c'est en le combattant et en le vainquant qu'ils sont mis au nombre des vainqueurs; c'est par les triomphes qu'ils emportent du lieu où ils ont lutté contre lui qu'ils sont inscrits comme triomphateurs dans la Jérusalem céleste. Ce n'est pas pour que les disciples se marient que le désir du mariage est resté chez eux, mais pour qu'ils fassent l'expérience de la force de la chaleur du désir de l'Esprit par la chaleur du désir de la nature; lorsque s'enflamme dans leurs membres le feu qui a transgressé la loi, ils font l'épreuve du feu brûlant de Jésus mêlé en eux; au lieu d'un plaisir qui est en dehors de la nature, ils goûtent le plaisir de la nature véritable; au lieu d'un mouvement qui finit en commençant, ils goûtent le plaisir du mouvement vivant qui commence par le désir de voir la beauté du Christ et qui reste sans fin dans l'âme où il a commencé, si elle est purifiée pour être son habitation.

Le feu de ce désir de la nature est plus brûlant que le reste des autres convoitises, et avec sa chaleur est mêlé un plaisir qui ne dure pas, pour nous apprendre deux choses l'une après l'autre : la douceur de l'amour du Christ, et la fin rapide du désir de ce qui ne dure pas. Le feu de l'Esprit qui a été mêlé en nous pourrait faire cesser et détruire ce feu du désir de la nature; mais la volonté deviendrait sans fruits, et la liberté qui est en nous sans les travaux du courage. C'est donc avec raison (498) qu'il a été posé en ennemi en face de la liberté : c'est lorsqu'elle l'a vaincu dans le combat de l'abstinence que la liberté se voit, que sa force est connue, et que son autorité est mise à l'épreuve. Et donc, puisqu'il a été conservé en nous pour être une cause de profits, ne nous relâchons pas, et qu'il ne soit pas chez nous une cause de pertes. Celui qui se procure des pertes dans un lieu de profits est un

sot et un ignorant, et celui qui reçoit comme enseigne du mal ce qui nous est donné comme occasion du bien est un pervers et un adversaire du bien.

Soyons donc courageux dans la guerre contre ce désir mauvais. Il est bon à l'égard du mariage, il est mauvais s'il passe à l'action chez des disciples. Car toute chose n'est pas belle chez tout le monde, quand même elle serait belle et bonne de sa nature : la richesse est belle de sa nature, telle qu'elle a été créée par le Créateur; cependant, si elle est acquise par les solitaires à qui il est commandé de ne pas avoir deux tuniques et de ne pas se soucier du lendemain, chez eux, sa possession est mauvaise. Manger de la viande et boire du vin est pur chez ceux qui sont dans la règle du monde; mais chez ceux qui se sont donnés volontairement à l'état d'élection de disciples du Christ, il n'est pas beau d'en user sans nécessité. (499) Les dignités et les autorités de ce monde sont bonnes, encore, parce qu'il est écrit : *Toute autorité vient de Dieu*¹; cependant, pour ceux qui se sont séparés de l'habitation des hommes et qui ont promis de plus grandes et plus sublimes choses de leur part, c'est un sujet de réprimande et de blâme de désirer monter les degrés humains. L'habitation dans les villes et dans les villages n'est pas reprochable non plus, ni la résidence dans le monde, ni la règle de la maison des hommes; cependant, pour ceux qui sont dans le renoncement pour l'amour de Dieu, et qui ont une fois quitté le monde par leur libre volonté, et qui en sont sortis pour être des solitaires et des abstinents, l'habitation et l'occupation de la maison des hommes est un sujet de répréhension et de reproche. Et beaucoup de choses de ce genre, qu'il n'est pas répréhensible de faire chez ceux qui ne se sont pas enfermés dans un état qui leur est contraire, sont un sujet de reproche chez ceux qui ont promis de s'en abstenir et qui les font.

Le désir du mariage est donc du même ordre. C'est

1. Rom., 13, 1.

avec raison qu'il a été mis dans la nature par le Créateur; c'est lui qui perpétue le monde, c'est lui qui est la racine et la fécondité de la nature humaine, c'est lui qui restitue au genre humain ce que lui ravit et lui prend la mort de la sentence; cependant, considère, ô disciple, que, bien qu'il soit mis dans la nature, il a été réveillé par la transgression du commandement (500) : c'est après que le fruit a été mangé que son mouvement s'est fait sentir. Il nous est fait fait connaître d'avance par là, comme dans une parabole, qu'il n'a reçu pouvoir que dans le monde des corporels, alors qu'il n'est utile à rien dans le monde des spirituels. Les modèles des deux règles, des spirituels et des corporels, du monde spirituel et du monde corporel, du premier Adam et du second Adam, se sont vus dans les chefs de notre race : avant qu'ils mangent l'aliment par lequel ils transgressèrent le commandement et par lequel s'est mû aussi le désir qui était caché dans leurs membres, toute leur règle était spirituelle, et en toute chose, ils étaient mus spirituellement par des pensées saintes, par des sentiments purs, par une conscience digne de Dieu, par une intelligence pure et nettoyée des mouvements odieux du désir; leur habitation dans le Paradis était sur le modèle des armées spirituelles; alors qu'ils ne se voyaient que par la vue du corps, cependant, secrètement, par une intelligence spirituelle, ils habitaient dans les cieux. Le Créateur a d'abord fait goûter à Adam les choses spirituelles, parce qu'il voulait qu'il en fût l'héritier; quant à celles du monde, bien que toutes existaient et avaient été disposées par la parole du Créateur, cependant, c'est la liberté d'Adam qui les désira, et c'est sa volonté qui voulut sortir après elles; et cela a été connu après qu'il eut mangé le fruit en transgressant le commandement : le fait d'avoir mangé ce fruit a été le commencement de toutes les convoitises, selon la parole de notre maître, l'Apôtre, qui a dit : *Je ne connaîtrais pas non plus le désir, si la Loi n'avait dit : Tu ne désireras pas; et c'est dans ce (501) commande-*

ment que le péché s'est trouvé une occasion et qu'il a accompli en moi tout désir². Le désir de l'Esprit est donc antérieur chez nous au désir du corps, comme le montre l'histoire du chef de notre race; c'est d'en haut qu'Adam est descendu en bas, c'est du désir de l'Esprit qu'il est sorti vers le désir du corps, c'est des règles des choses célestes qu'il est descendu aux règles des choses terrestres, c'est de la vue de la beauté de Dieu, dont on n'a jamais assez, qu'il s'est tourné à regarder la beauté de sa femme. Jusqu'à ce qu'Adam se soit tourné au dehors, il ne vit pas ce qui est au dehors, et jusqu'à ce qu'il se soit retourné vers le monde, les convoitises du monde ne furent pas rangées devant sa vue : leur cause et leur commencement à toutes fut le fait d'avoir mangé le fruit.

Et de même que là, toutes les convoitises sont nées du ventre, de même, ici aussi, tous les maux commencent par lui. Et la première épine qui germe du champ de l'amour du ventre, c'est la fornication. Et aussitôt qu'elle germe, elle est pour la vue de l'intelligence comme un épine pour l'œil : elle l'empêche de regarder Dieu. Ce désir n'obscurcit pas seulement la vue de ceux qui n'ont jamais vu les beautés de Dieu, mais aussi la vue de ceux qui les ont longtemps vues : s'ils s'enferment dans cette passion, leurs mouvements sont aveuglés; elle est comme un voile devant eux; elle leur interdit de voir la noble beauté du Christ. (502) Ils se fatiguent pour retrouver ce qu'ils ont perdu, mais ils le retrouvent difficilement et avec peine. Car il y a celui qui est complètement aveugle, comme ceux qui naissent aveugles des entrailles de leur mère, et il y a ceux qui sont devenus aveugles après leur naissance, après avoir vu la lumière : c'est par une blessure que la vue claire de leurs pensées a été aveuglée; chez ceux-là, le souvenir de la lumière céleste est conservé, même au moment où ils ont reçu la blessure; et de même que celui qui devient aveugle se

2. Rom., 7, 7-8.

souvient de la lumière de la nature qu'il voyait avant d'être aveugle, de même aussi, celui qui est aveuglé par les passions se souvient de la lumière spirituelle qu'il voyait auparavant; et s'il obtient de la revoir, il la reçoit non pas comme s'il ne faisait que l'entendre prêcher, mais comme celui qui se souvient de sa clarté première; et en comparant avec elle son aveuglement présent, il gémit : d'où est-il descendu, et où! Quel désir a-t-il laissé, et pour lequel!

La vigilance est donc plus nécessaire à ceux qui ont vu et perçu cette lumière spirituelle qu'à ceux qui ne l'ont jamais vue ni perçue. De même qu'il faut beaucoup plus de vigilance au riche pour garder sa richesse qu'au pauvre qui ne possède rien, de même, celui qui a trouvé dans sa propre pureté la beauté de la vue divine doit être continuellement éveillé pour ne pas perdre ce qu'il a trouvé. Car de même que si l'homme (503) détournait son œil de devant soi et regardait derrière soi, ou se détournait de la vue du soleil et regardait l'obscurité, de même en est-il pour la pensée qui regarde Dieu lorsqu'elle se détourne de lui et regarde un désir haïssable. Jusqu'à ce que l'âme perde la beauté de l'Être, elle ne consent pas à désirer la beauté corruptible du corps; c'est faute de beauté qu'elle désire la beauté, et faute de voir qu'elle cherche à voir; c'est parce que la noble grâce de la beauté du Christ n'est pas représentée devant elle qu'elle est captivée par la vue de la grâce du corps; c'est parce que la veille n'est pas éveillée en elle que le sommeil y est éveillé; c'est parce que le feu de l'amour spirituel est froid en elle que le feu de l'amour corporel s'y enflamme.

Car tant que l'homme est sensible à sa propre beauté, il ne commence pas à être sensible à la beauté du Christ dont on ne se lasse pas et dont la nature est de captiver naturellement par son amour l'âme qui la perçoit et la voit. De même que l'amour du corps se meut naturellement dans les membres de ceux qui désirent sa beauté, de même aussi celui qui parvient

à la beauté du désir du Christ est mû par son amour comme par la contrainte de la nature, et rien ne peut le frustrer de ce lien d'amour. Car si celui qui est captivé par le désir du corps et par la vue élégante d'un corps corruptible entouré de tous côtés par les causes de sa destruction et par son abomination (504) et sa corruption, dédaigne toute choses et méprise la réprimande et le reproche de tous, et que l'amour corporel qui est en lui est plus fort que la contrainte de toute crainte qui combat contre lui de tous côtés, à combien plus forte raison l'âme qui a aimé le Christ et qui a brûlé d'amour à la vue de sa splendide beauté, sera-t-elle détachée de tous les jougs de la crainte et retranchera-t-elle la contrainte de toutes les lois et la dépassera-t-elle, trouvant haïssables à ses yeux toutes les beautés quand elle les compare à la vue de la beauté de celui qu'elle aime!

Supposons que quelqu'un, saisi par le désir de la nature, et faute de la présence d'un beau visage, aime une femme aveugle, aux traits horribles et au visage repoussant; s'il lui arrive de voir un beau visage et de regarder un autre corps d'une beauté splendide, en comparant la beauté qu'il vient de trouver avec la première horreur dont l'amour l'avait captivé, il méprise et rejette ce premier désir, et il se blâme lui-même : à quoi avait-il lié son amour! Et dès lors, sur tous ses mouvements, domine la passion de la deuxième beauté; elle le captive tout entier, et il est blessé par ce désir, surtout en le comparant avec la première horreur qu'il aimait : de même arrive-t-il, pour l'esprit aussi, un moment où, faute de beauté, il est saisi par une beauté corporelle, c'est-à-dire que, faute de voir la beauté du Christ, (505) il est pris par la vue de la beauté du corps, il désire ce qui ne mérite pas d'être désiré, et il est enflammé par le feu de l'amour de la nature corruptible, qu'il ne convient même pas d'appeler amour, mais passion hideuse et abominable; et s'il arrive que par un amour volontaire, ou par une indication des autres, ou par une action

de la grâce, la beauté splendide de l'Être incréé est montrée à cet homme, et qu'il sent cette beauté incorruptible, aussitôt, il oublie la beauté de la nature et cette beauté est changée à ses yeux en abomination complète, et il se réprimande lui-même: par quel amour était-il lié, par quelle contrainte était-il asservi, et quelle faiblesse avait vaincu sa force! Il se blâme de s'être asservi par lâcheté à l'amour du corps corruptible.

Car toute chose se change en son contraire : un plaisir, en un plaisir; un honneur, en un honneur; une richesse, en une richesse; une gloire, en une gloire; une douceur, en une douceur; un désir, en un désir; une beauté, en une beauté. Et lorsque toutes ces choses sont comparées les unes avec les autres, celles d'en haut avec celles d'en bas, ceux qui perçoivent les choses d'en haut refusent de choisir toutes celles qui sont plus bas et désident celles qui sont hautes, glorieuses, belles, élevées, bonnes, parce que c'est la nature du désir de l'âme, de désirer ce qui est plus haut qu'elle. (506) Et lorsqu'elle désire ainsi, elle désire naturellement; et lorsqu'elle désire ce qui lui est inférieur, son désir est en dehors de sa nature, c'est-à-dire que son discernement a été caché par la participation de quelque chose qui est opposé à elle, et qu'ensuite elle a désiré ce qui lui est contraire; ou si elle le désire, c'est faute de désir, car personne ne laisse le soleil après l'avoir vu et ne désire à sa place l'obscurité, à moins qu'il ne veuille faire des œuvres qui conviennent à l'obscurité : alors il associe les ténèbres du péché à l'obscurité de la nature et il désire l'obscurité dans l'obscurité; car il est certain que son désir lui-même est aveugle, faute de voir que désirer et à la place de quoi, et de le discerner.

C'est une bassesse d'être saisi par la vue du désir du corps, et surtout de s'asservir aux passions après en avoir été détaché, et d'être saisi de l'amour de la beauté corporelle après avoir obtenu la vue de la beauté spirituelle. Cela mérite même d'être haï à bon

droit quand on sait ce qui a été échangé, et contre quoi! À la place de la beauté de la fille du roi, plus belle que toutes, on a désiré une pauvre, une aveugle, plus hideuse que toutes! Si donc celui qui est apte à percevoir la beauté de l'âme n'en est pas rassasié, à combien plus forte raison la beauté du Christ restera-t-elle auprès de l'âme sans la rassasier. Il est la beauté (507) désirable et aimable par nature, et tel qu'il n'y a pas de beauté comparée à sa beauté, ni de vue semblable à sa vue, ni de décence aimée comme sa décence, ni d'image chérie comme son image, ni de traits nobles comme ses traits. Il est tout entier un objet de désir : il n'y a pas en lui une partie belle et une autre à côté d'elle laide et hideuse, comme il y en a de ce genre dans un corps corruptible dans lequel, alors qu'un membre est beau, un autre, par sa laideur, diminue sa beauté, où le visage est convenable et les pieds difformes, où les yeux sont beaux et le reste des autres sens, moins beaux, arrachés ou mutilés, où l'ensemble des membres est bien ordonné tandis que dans leur attitude ou autre chose, il se trouve un sujet de blâme. En un mot, il n'est pas possible que la beauté corporelle soit parfaite tout entière, même exempte et pure de taches.

Et cela même aussi a été posé par le Créateur dans sa sagesse, que la beauté corporelle ne soit pas parfaite dans sa beauté, pour que celui qui est saisi par son désir en soit détaché en s'en approchant. Lorsqu'un membre laid est posé avec un beau, un difforme avec un convenable, l'homme qui est saisi par le désir du beau sera retenu en voyant le laid qui y est joint; le désir de cette beauté cessera de lui-même, et il y aura un reproche à côté d'elle pour celui qui est saisi par sa passion; avec la douleur sera mêlé son remède (508), à côté de la maladie se trouvera sa guérison quand tu regarderas la laideur du dedans de la beauté. Et ces choses ont été composées ainsi par la sagesse divine, parce que Celui qui est la Cause de tout et la beauté de toutes les beautés ne veut pas que la beauté

de notre âme désire une beauté étrangère en dehors de lui. Et s'il arrive par le sommeil de l'esprit que nous regardions la laideur au lieu de la beauté et qu'à la vue de beaux membres nous soyons saisis par le désir corruptible, ce désir cessera par deux causes, par la laideur des membres hideux et par la beauté décente de la vue d'en haut : la laideur nous chassant en bas et la contemplation de la vue noble nous recevant en haut, nous serons mêlés et absorbés dans cette beauté dont on ne se lasse pas, elle se répandra tout entière en nous tout entiers, elle se mélangera avec nous et l'image de sa spiritualité sera incorporée dans notre âme. Ne nous trompons donc pas et ne désirons pas ce qui ne mérite pas d'être désiré, et ne perdons pas le désir spirituel qui est mêlé dans notre âme. Adam a désiré la beauté du fruit, et par elle, il a été conduit à regarder la beauté d'Eve; le désir du ventre est entré, et il a réveillé le désir du corps; et avec le désir du corps ont aussi germé en nous les autres convoitises.

Ce désir a été planté en nous pour perpétuer la race humaine; mais ceux qui ne sont pas établis pour perpétuer le monde doivent vaincre le mouvement de ce désir. Car la promesse (509) des disciples les a placés en dehors du monde; ils en ont été éloignés et ils lui son devenus étrangers en toute chose par leur pacte, c'est-à-dire qu'ils sont devenus au-dessus du monde et dans la hauteur de la justice, selon la promesse que notre Sauveur leur a faite : ceux donc qui sont une fois sortis du monde doivent être aussi en dehors du désir qui perpétue le monde. Ces deux convoitises qui s'accompagnent l'une l'autre, je veux dire le désir du ventre et le désir du corps, ont une action différente en nous : l'un maintient la vie de notre personne, et l'autre conserve la vie de la nature; le désir du ventre maintient la vie de notre personne, et le désir du corps conserve la nature par la succession des générations. S'il était possible que notre vie soit maintenue dans le monde sans besoins corporels, le commandement de Celui qui nous fait vivre nous interdirait aussi de

manger et de boire; mais parce qu'il n'est pas possible qu'il en soit ainsi, il a été posé par le commandement de notre Créateur une limite pour le maintien de notre vie; quant au mariage, il nous l'interdit parce qu'il ne nous a pas mis dans le monde pour perpétuer le monde, mais comme dans un lieu de lutte seulement, pour que nous en emportions une couronne de triomphes par le combat spirituel.

A celui qui combat il faut un ennemi; sans cela il n'y a pas de combat : le désir a donc été laissé dans nos membres pour être notre ennemi, pour que la victoire de l'athlète se fasse voir après l'avoir combattu et vaincu. (510) Si l'athlète est défait, qu'il accuse sa bassesse, car c'est par sa faiblesse qu'il a été vaincu et non par la force de l'ennemi. Le désir nous vainc, non pas parce qu'il est plus fort que nous, mais parce que nous sommes faibles et lâches. Car si le désir avait dans sa nature le pouvoir de vaincre, il vaincrait tout le monde, et il vaincrait en tout temps; or il n'en est pas ainsi : tantôt il vainc et tantôt il est vaincu; tantôt il est défait et tantôt il l'emporte. Dans sa défaite apparaît la force de notre volonté, et dans sa victoire, la bassesse de notre liberté, le mépris et la négligence que nous avons de notre personne.

Ne donne pas de force au désir, et il ne peut pas te vaincre; il n'osera même pas te faire la guerre si ta volonté ne le lui permet pas. Prends cette expérience en toi-même, que, tant que tu le veux, il est endormi; c'est lorsque tu le cherches que tu le réveilles. S'il arrive qu'un mouvement de la nature le réveille en dehors de ta volonté, il t'est facile d'éteindre son feu par un léger souffle, s'il y a dans ton âme la force de souffler sur lui. Un souffle de la force du corps ne l'éteint pas, puisque, lorsqu'il s'allume dans le corps, il asservit tous les sens à sa volonté; le corps est vaincu par lui et ne peut pas souffler sur lui; et s'il souffle, il ne l'éteint pas; mais l'âme, elle, lorsqu'elle se tient (511) dans la force de sa nature, qu'elle prend possession du discernement de ses pensées et qu'elle rap-

pelle auprès d'elle tous ses mouvements pour que ce soit elle qui les mette en branle et non le corps, c'est alors qu'avec beaucoup de force et chaque fois qu'elle le veut elle envoie le souffle de la réprimande contre le désir, et que rapidement, en un clin d'œil, elle éteint le feu de la nature qui s'est glissé dans ses membres.

Lorsque le corps est conduit par l'âme, toute leur règle est droite et saine, et l'homme se conduit comme il lui sied, avec la rectitude qui convient aux êtres raisonnables; mais lorsque les volontés du corps conduisent l'âme, c'est la règle des animaux qui conduit l'homme, et il obéit, même inconsciemment, aux mouvements de ses convoitises; à cause de cela, il est privé aussi de la pénitence qui accompagne le discernement. Tant que l'âme est mêlée avec le corps dans ses pensées, elle ne peut pas le conduire, ne se voyant plus elle-même, n'apercevant pas les convoitises du corps, et ne se reprochant pas ses propres passions; comme un aveugle privé de la vue de soi-même et de la vue de toutes choses, l'âme, aveuglée par les passions coupables, ne se voit pas elle-même ni rien de ce qui est en dehors d'elle.

Il est donc nécessaire que nous séparions l'âme du corps avant que le corps ne soit séparé de l'âme, à moins que nous ne voulions être perdus pour la vie divine. Il est au pouvoir de la nature mise en nous par le Créateur, et non au nôtre, de séparer le corps de l'âme; mais il a été mis dans la main de notre liberté de séparer du corps les pensées de l'âme (512); et chaque fois que nous le voulons, il nous est facile de le faire, puisque les Livres Saints nous l'ont appris et que par eux nous avons reçu la force de faire habiter l'âme solitairement dans la maison du corps. Peut-être l'Esprit de Dieu nous le faisait-il savoir en parabole en disant : *Il fait habiter le solitaire dans la maison*³ : en appelant solitaire la pensée bonne, il

3. Ps. 113, 9.

l'appelle comme il faut, parce que, bien qu'elle habite dans le corps, elle ne participe pas à ses passions, elle ne lie pas le mystère de l'amour avec ce qui ne mérite pas son amour, mais, se mouvant elle-même à part, solitairement, dans l'admiration de la grandeur de la gloire de Dieu, elle habite dans une maison de silence. Le nom de solitaire convient à une pensée si sainte : n'appelle-t-on pas solitaire l'homme qui se rend étranger au monde tout entier et devient supérieur à son recevoir et à son donner, à sa richesse, à ses plaisirs, et à tout ce qui est en lui ? De même aussi on appelle solitaire une pensée qui, bien qu'elle habite dans le corps, se rend étrangère et éloignée de toutes ses convoitises et du culte de ses plaisirs, étant seulement auprès d'elle-même, ne pensant qu'à elle-même, et à qui sont révélées par la continuité de cette méditation sa propre beauté, et sa décence, et sa splendeur.

Le prophète a cité avec raison la solitude de Dieu à l'égard de toute chose en exemple de la solitude de cette pensée-là : (513) de même que Dieu, bien que mêlé à tout, est éloigné et distant de tout dans la solitude de sa nature, de même aussi, cette pensée solitaire, bien que mêlée au corps, est distante du corps. *Dieu est dans sa sainte demeure*⁴; et c'est ensuite qu'il cite : *Dieu fait habiter le solitaire dans la maison*. Et pourquoi était-il nécessaire de mettre cette parole-là à côté de celle-ci, si ce n'est pour donner un témoignage de la solitude de la pensée par celle de Dieu : de même que Dieu est dans sa demeure sainte, c'est-à-dire à part, tout étant séparé et éloigné de lui bien qu'il soit près de tout, de même aussi tout est éloigné de la pensée solitaire bien qu'elle soit près de tout.

Il convient que la pensée, avec l'autorité de sa nature, s'approche de toute chose, afin de voir et de trouver la science qui est semée en toute chose, mais qu'elle ne laisse rien approcher d'elle, parce que Dieu aussi est près de toute chose par l'infinité de sa nature, alors que

4. Ps. 68, 6.

toute chose, parce qu'elle est finie, est éloignée de lui; de même aussi l'esprit, revêtu d'autorité, doit faire en sorte pour être libre que lui-même étant près de tout, tout devienne éloigné de lui, parce que rien de ce qui est corporel ne lui convient. Si la pensée ne se tient pas dans sa solitude, elle ne peut pas non plus rappeler à elle la force de sa nature; tant qu'elle est mêlée avec le corps, sa force s'échappe et se disperse sur les membres du corps; elle est appauvrie et isolée de sa propre force, elle est asservie aux convoitises, et c'est elle qui est commandée et non elle qui commande; (514) l'âme associée avec le corps et soumise aux excitations de sa volonté est asservie au désir du corps et non au sien; elle désire avec lui les choses corruptibles qu'il désire lui-même, et elle devient étrangère au saint désir de sa nature.

Le désir de l'âme est sain et nous en faisons l'expérience lorsqu'elle est mue par le désir de sa nature : chaque fois que nous désirons le bien et que de bons mouvements se lèvent dans notre âme, c'est par le désir de sa nature qu'elle est mue, et par conséquent ce sont des choses excellentes et spirituelles qu'elle désire dans la pratique des bonnes œuvres. Le désir du corps n'est pas assez fort pour réduire en son pouvoir le désir de l'Esprit, mais, pour combattre l'âme, il lui prend la force à elle-même; seul, il est faible, et c'est pourquoi il prend d'autres choses à son aide, afin de pouvoir faire avec leur aide ce qu'il ne peut pas faire par sa propre force. Et les auxiliaires de ce désir, ce sont le désir du ventre, les plaisirs, le jeu, le luxe des vêtements, les entretiens des hommes, la conversation sur les convoitises, le récit des actes de fornication, la beauté des visages, la vue de la beauté du corps, la rêverie de l'esprit, le souvenir de tout cela. Le désir appelle ces choses et de semblables à son aide, et ensuite, il commence à combattre l'âme et à engager contre elle une guerre (515) d'excitations; et cela fait connaître la faiblesse du désir, parce que s'il pouvait vaincre seul, il n'en aurait pas besoin.

Et toi, ô disciple, que te faut-il faire si tu veux vaincre le désir qui te combat? D'abord, lui arracher les ailes : détruire les armées qu'il a appelées à son aide, lui couper les membres, découvrir et enlever de terre ses racines et les lui retrancher; et lorsqu'il est resté seul, tu le vaincs sans peine. Lorsqu'il commence à te combattre, ne lui apporte pas de combustible par lequel il s'enflamme, mais retire loin de lui tout ce qui l'alimente; et lorsqu'il s'est enflammé de lui-même, au bout d'un certain temps, il tombe en cendres et se refroidit sur place. Enlève-lui donc de la nourriture et de la boisson; mange du pain en le pesant, et bois de l'eau en la mesurant; chasse de toi les plaisirs corporels; porte sur toi les austérités de ta discrétion; subjugue ton corps sous le poids des travaux; qu'il soit tourmenté par la faim, affligé par la soif, accablé par la veille; s'il demande à dormir, ne le lui donne pas; s'il veut s'emparer du sommeil, chasse-le de lui; réprime son besoin de prendre de la nourriture; compte avec lui et donne-lui ensuite; bref, ne lui donne de plaisir absolument en rien, parce que les plaisirs, indubitablement, font naître le désir.

Et encore, outre ces choses, tu couperas aussi les causes premières (516) que je t'ai dites : ne prête pas l'oreille à la conversation sur un entretien de désir; n'aie pas pour agréables les récits de ses actions, quand ils sont répétés devant toi; qu'il n'y ait pas continuellement auprès de toi la vue d'un visage qui te saisit de sa passion; enlève de ton esprit l'image excitante de sa beauté, déracine complètement de ton âme le souvenir de la beauté qui t'a captivé, parce que son souvenir te consume tant qu'il est sur toi; car de même que le feu s'allume par le combustible lorsqu'il est près de lui, de même aussi le désir s'allume et s'enflamme dans les membres par la vue et l'entretien de ces objets, et, lorsqu'il s'est allumé, tout le monde ne peut pas l'éteindre. Combats et vaincs les petites choses pour que les grandes ne te vainquent pas. Si donc tu t'éloignes de la conversation sur ce que je

t'ai dit et que tu chasses de toi ce qui guide le désir, tu fermes la porte au désir et il n'entre pas dominer en toi; mais si tu te relâches devant ce qui est faible et que tu es vaincu par lui, à combien plus forte raison seras-tu défait et abattu par le désir!

Pour ne pas t'amasser du travail et ne pas tomber en guerre, que tu en sortes ou non, éloigne de toi les objets qui te poussent et te font entrer dans la guerre et deviens-leur étranger pour être étranger au désir : foule aux pieds les filles pour fouler aux pieds la mère; coupe les membres pour couper la tête; (517) arrache les ailes pour que le corps reste dans la profondeur de la défaite; ne parle pas de la fornication pour ne pas en venir à faire la fornication; ne reçois pas le souvenir du désir dans ton âme pour ne pas être consommé dans le désir par l'action; ne charge pas ton estomac d'une grande quantité de nourriture pour que le feu du désir ne s'allume pas dans tes membres; qu'une grande quantité de vin ne déborde pas dans tes membres pour qu'une grande quantité d'excitation ne se répande pas en toi tout entier; que les aliments savoureux ne te soient pas agréables pour que la douceur du désir ne te fasse pas plaisir; détourne ton œil d'une vue aimable pour que ton âme soit exempte de troubles; ferme la porte de tes oreilles devant un entretien du désir afin que la maison de ton âme ne soit pas pour lui une habitation continue; que la vue aimable de ton corps ne soit pas belle devant toi, et ne considère pas la beauté de la vue des autres; ne heurte pas et tu ne seras pas heurté; ne scandalise pas et tu ne seras pas scandalisé; ne souille pas et tu ne seras pas souillé; n'accompagne pas et tu ne seras pas accompagné; fuis pour qu'on te fuie.

Revêts-toi de fureur contre le désir et chasse-le comme un ennemi de la maison de ton âme; dans le temps du désir, use de fureur au lieu d'amour, parce que l'amour est habituellement le sentier du désir. Car ils sont nombreux ceux qui ont été pris au piège par l'amour spirituel pour se tourner vers l'amour cor-

porel, le commencement de leur amour était beau et sa fin est devenue hideuse et abominable. Que tes passions combattent les passions, en remarquant celles qui sont les adversaires (518) les unes des autres, et lorsque tu remarques qu'une passion mauvaise te tourmente, fais lever contre elle la passion qui est son ennemie. Et c'est surtout contre cette passion abominable du désir que tu es tenu de combattre par les passions qui lui sont opposées. La passion de la fureur est mauvaise, et cependant, au moment du désir, elle est très nécessaire; l'emportement de la colère est dur aussi, et cependant, à l'heure de cette guerre, il t'est très utile. Et encore, outre ces choses, ne refuse pas non plus de faire se mouvoir en toi la haine, parce qu'elle aide grandement aussi au moment de l'excitation de l'amour corporel; par tous les moyens, mets cette passion devant toi au moment où se meut le désir pour libérer ta vie de la mort, et ton âme, de la perdition complète.

À ce moment-là, fais la guerre, à l'exemple des hommes qui combattent jusqu'à la mort pour leur vie corporelle. Car il y en a beaucoup qui combattent jusqu'à la mort pour éviter la mort, un animal, ou des brigands, ou des ennemis, ou un serpent dangereux : ils ne font pas simplement la guerre, mais ils déploient toute leur force pour sauver leur vie; et à ce moment-là, toute partie de l'âme et du corps qui y fait se mouvoir la force, (519) ils l'excitent en eux : ils se revêtent de la menace, de la colère, de la fureur, et des cris de combat; ils se font aussi une voix effrayante, ils s'irritent, ils changent la paix de leur visage en menaces de colère; ils se battent avec les mains, avec les pieds, avec la pensée et avec les membres, avec toute l'âme et tout le corps; et parce qu'ils craignent de mourir, ils se battent jusqu'à la mort. Et toutes ces choses ont lieu pour sauver de la mort une vie mortelle : à leur exemple donc, toi aussi, fais diligence pour la vie de ton âme; deviens menaçant, colère, dur, furieux, au moment du désir. Ne dis pas que ce n'est

pas beau, car, à ce moment-là, cela te convient beaucoup : il n'y a pas de guerre sans fureur, et pas de lutte qui ne s'achève sans colère. Si tu es en guerre, revêts-toi de fureur pour que l'ennemi qui t'attaque reçoive un choc et s'enfuit; car celui qui montre un visage joyeux à son ennemi se hait lui-même; ne montre donc pas un visage joyeux au désir pour qu'il ne dorme pas auprès de toi; regarde-le d'un œil haineux, et il te fuit sur-le-champ comme une courtisane sur la place publique.

Car le désir est aussi sur le modèle de la courtisane : lorsqu'il (520) se meut dans les membres, si la pensée lui montre un visage joyeux, il la saisit et la réduit en son pouvoir pour l'associer avec lui; il prend et met sur elle son joug souillé pour qu'elle soit son esclave, et la servante et non la maîtresse; mais si la pensée se souvient d'elle-même et s'enveloppe d'un extérieur de gravité, et se revêt du vêtement de la chasteté contre la séduction du désir, et qu'il la voit dans ce visage grave et redoutable, il l'abandonne aussitôt, et il s'en va non seulement d'auprès d'elle, mais encore du lieu dans lequel il s'était mêlé, c'est-à-dire de tous les membres du corps; il s'enfuit honteux, comme d'une maison qui n'est pas la sienne, et il sort.

Cependant, comme tout le monde ne voit pas la laideur de cette action où la pensée chaste est asservie au désir souillé et foulée sous ses pieds, que le disciple regarde et comprenne le petit exemple que je vais donner. Supposons qu'un homme renommé pour sa chasteté ou honoré pour ses règles et ses travaux, porte une prostituée sur son épaule par les places de la ville, et se promène avec elle avec tous les signes de la débauche sur les places et sous les portiques de la ville : tous ceux qui le voient sont indignés, tout le monde est écœuré de ce qui se passe, et l'histoire devient le sujet des conversations et des récits partout où on en a entendu parler. C'est l'image la plus ressemblante de la pensée cachée lorsqu'elle asservit sa chasteté au

désir débauché et se donne à lui pour être son séjour et son habitation (521) et pour qu'il y demeure; c'est un spectacle plus laid et plus abominable encore que ce qui se passe sur les places de la ville; car, là, c'est un corps qui porte un corps, et le corps accompagne le corps, son conjoint; mais ici, il n'en est pas de même, mais la pensée spirituelle est souillée par la compagnie du désir charnel, et c'est un commerce qui est en dehors de la loi, une conjonction qui n'est pas naturelle.

La fornication de la pensée avec le désir est une fornication en dehors de la loi. Et il y a diverses sortes de fornication. Il y a la fornication du corps, la fornication de l'âme, et la fornication de l'Esprit. Et il y a le commerce du corps, le commerce de l'âme, et le commerce de l'Esprit. La fornication du corps, c'est l'adultère qui a lieu en dehors de la loi avec une étrangère; la fornication de l'âme, c'est la participation secrète de ses pensées au désir de la fornication, même lorsque l'action n'est pas faite en public; et la fornication de l'Esprit, c'est le commerce de l'âme avec les démons ou son accord avec des doctrines étrangères. Le commerce du corps, c'est celui qui a lieu avec la femme légitime; le commerce de l'âme, c'est l'acquisition de la science de la nature des choses et la compréhension de tout ce qui se passe ici-bas; et le commerce de l'Esprit, c'est le mélange en lui de l'enseignement divin et de toutes les choses spirituelles.

Ayons donc à cœur de nous affranchir (522) d'abord de la fornication des pensées qui est la fornication de l'âme, et nous serons affranchis de la fornication du corps aussi. Car il n'est pas beau que la pensée ait commerce avec le corps, mais que le corps soit l'associé de l'âme par le courage. Suspends ton âme à la hauteur de sa nature, au-dessus de la conjonction avec le corps, afin qu'étant élevée à la hauteur de la pureté des règles, elle fasse monter aussi le corps avec elle de la profondeur des convoitises. L'âme a été faite reine pour régner sur le corps et pour tenir

les rênes de tous ses sens comme un conducteur et un sage cocher. Il ne sied pas que ton âme fasse ce qu'aime ton corps, mais que ton corps soit assujéti à faire ce qu'aime ton âme, ce qui est la volonté agréable de Dieu, en le ramenant de sa pesanteur à la légèreté des chastes règles de l'âme, en lui faisant prendre plaisir à l'air pur de sa sainteté, en changeant sa lâcheté en son courage, sa pesanteur en sa légèreté, son amour en son amour, sa grossièreté en sa finesse, sa corporalité en sa spiritualité, sa faim en sa satiété, et enfin en transformant tout ce qui est à lui en toutes les choses spirituelles qui sont à elle. Car, lorsque l'âme a commerce avec le corps, ce commerce-là est un adultère et une fornication; mais si c'est le corps qui se joint à l'âme dans cet unique accord où il est élevé de bas en haut (523) par une union louable, c'est là un commerce légitime, puisqu'il a été établi naturellement par le Créateur dans la personne de chacun de nous.

Car voici, le commerce naturel des hommes avec les femmes a été établi au commencement par le commandement du Créateur, et lorsqu'il a lieu selon la volonté du Créateur, il est appelé commerce légitime; et s'il a lieu autrement, il est appelé adultère et fornication. Cette énigme a été figurée comme en symbole dans l'âme et le corps : si l'âme a commerce avec le corps, c'est une fornication; et si le corps a commerce avec l'âme, c'est une union légitime. Et la parole du Livre est aussi conforme à ce sens-là; il a dit : *Le mari quittera son père et sa mère, et il suivra sa femme*⁵. Car il n'a pas dit au sujet de la femme : Elle quittera ses parents et elle suivra son mari, bien que, dans la coutume du monde, cela se passe ainsi et que les femmes laissent les parents du monde et suivent leurs maris. Il est visible que, par la coutume, c'est le contraire de la parole du Livre qui se passe dans le monde; donc, puisque la parole est dite au sujet de la personne du

5. Gen., 2, 24.

mari, c'est une énigme qui est posée au sujet du corps, afin qu'il laisse tout son plaisir et qu'il se joigne à l'âme. Si le Livre avait dit : La femme quittera ses parents et suivra le mari, il aurait enseigné à l'âme d'avoir commerce avec le corps; mais parce qu'il a dit au sujet du mari : Il quittera ses parents et il se joindra (524) à sa femme, c'est le symbole de l'enseignement que la parole figure pour nous : elle pousse le corps à renoncer à ses plaisirs et à haïr ses convoitises, et à avoir commerce avec l'âme, en tout bien. Lorsque le corps a commerce avec l'âme, et l'âme avec l'Esprit, et par l'Esprit, avec la Trinité, c'est l'accomplissement réel de cette parole : *Le Seigneur est au-dessus de tout et en nous tous*⁶, et de celle-ci : *Vous êtes le temple du Seigneur et l'Esprit de Dieu habite en vous*⁷.

Et Paul, encore, fait trembler une âme qui laisse le corps s'assujettir à la fornication, et il dit : *Celui qui détruit le temple du Seigneur, Dieu le détruit*⁸. Il apprend donc ici à l'âme à ne pas laisser le corps se corrompre par une union de fornication, parce que le dommage qui en revient reste chez elle; lorsque le corps est corrompu par les convoitises de la nature, l'âme, elle aussi, est condamnée par le jugement éternel. Et c'est avec raison qu'il a posé cette corruption sur l'âme, bien qu'elle soit décrétée par Dieu sur les deux, sur l'âme et sur le corps, parce que l'âme elle-même a corrompu le corps en le laissant descendre aux convoitises de sa nature : alors qu'il lui était possible de l'empêcher, elle ne l'a pas empêché; alors qu'elle pouvait lui faire goûter le plaisir de son désir à elle, ce qui lui a été agréable c'est le plaisir de son désir corruptible à lui, dont les mouvements mêmes et les passions et les actions sont un sujet de honte.

Car lorsque le désir se meut, il agite tout l'organe du corps et il incline et abaisse le courage de l'homme sous l'œuvre (525) du péché; il détruit sa science, il

obscurcit son discernement, il enténèbre son intelligence. Mais tant que l'âme n'a pas livré sa volonté pour s'asservir au plaisir du désir, le désir ne peut pas la vaincre ni obscurcir la lumière de son intelligence. Car le désir a soin aussi, ainsi que l'ennemi qui est à son aide, d'éteindre la lumière de la science dans la maison de l'âme, afin de faire ses œuvres de honte facilement, comme dans les ténèbres, parce que, de même que le bien se précipite au-devant de la lumière, de même, le désir se réjouit de la venue des ténèbres : c'est pourquoi il envoie sa fumée et souffle sur la lumière de l'âme pour l'éteindre; et lorsque la personne tout entière est dans l'obscurité, elle fait toute chose comme dans les ténèbres, dans les actions publiques et dans les actions secrètes.

Car de même que l'œil du corps a honte de la lumière et qu'il l'éteint pour s'approcher ensuite des œuvres du péché, de même aussi la vue de l'âme rougit du regard caché de Dieu sur elle : c'est pourquoi le désir éteint cette lumière par laquelle l'âme a coutume de voir Dieu; ensuite il conduit l'âme à prendre part à son œuvre. Car l'âme rougit de s'approcher des œuvres du péché tant que la lumière de la vue de Dieu se lève en elle, de même que le corps a honte aussi d'un conjoint et qu'il rougit d'être vu, tant qu'il est exposé à la lumière; et de même que, dans les ténèbres, le péché est commis avec assurance et sans vergogne, de même, avec audace et sans honte, l'âme fornique avec le corps lorsque la lumière du souvenir (526) de Dieu a été éteinte chez elle. C'est pour être agréable à l'âme que ce péché éteint la lumière, parce qu'elle ne pèche pas, tant qu'elle se souvient de Dieu; et s'il arrive qu'ensommeillée elle s'abaisse à commettre le péché, son désir ne lui est pas agréable, parce que la crainte de Dieu lui ravit et lui enlève le plaisir de le faire.

Cette lumière du souvenir de Dieu fait donc deux choses dans l'âme : ou bien elle l'empêche de pécher, ou bien, si elle désire et qu'elle pèche, elle commet le

6. Eph., 4, 6.

7. II Cor., 6, 16.

8. I Cor., 3, 17.

péché avec crainte, tremblement et frayeur. Car de même que le corps est effrayé dans l'œuvre du péché lorsqu'il sait que quelqu'un est près de venir voir, de même aussi l'âme est effrayée et saisie de crainte à la venue de la vue de Dieu. Et parce que seule cette lumière peut retenir l'âme de cette faute, il faut qu'elle la retienne en tout temps chez elle et qu'elle y brille continuellement; que l'âme ne laisse pas le souvenir de Dieu partir de chez elle, qu'elle soit saisie par le plaisir de son entretien : tant qu'elle est occupée à s'entretenir avec lui, elle ne s'abaisse pas à s'entretenir avec le désir; tant que la lumière de la vue de Dieu brille en elle, les ténèbres n'entrent pas comme chez elles dans ses frontières lumineuses; tant que le désir de l'âme est mêlé avec le désir de l'Esprit, elle ne mélange pas ses pensées avec le désir du corps.

L'âme qui se relâche de désirer ce qui appartient à sa nature et qui s'abaisse à désirer ce qui n'est pas à elle, mérite qu'on se moque d'elle. Une âme sage prend exemple du désir du corps, et ne laisse se mouvoir (527) en elle, elle aussi, que son propre désir. Si donc le corps désire ce qui est à lui, l'âme ne désirera-t-elle pas ce qui est à elle? Si lui est vivant par les mouvements de sa nature, elle, ne sera-t-elle pas vivante par ses mouvements vivants? Et si lui, dont le désir est empêché par beaucoup de choses, les vaine toutes, et se meut en lui, c'est-à-dire le meut en lui, l'âme, qui est affranchie de tous les adversaires, ne sera-t-elle pas mue par le beau désir de sa nature?

Il faut donc que le disciple ne s'éloigne pas non plus du mouvement de ce désir du corps sans recevoir de lui la science, mais qu'en le voyant s'éveiller, il s'éveille lui-même avec science, et qu'il devienne son spectateur. S'il est en possession de sa liberté et dans la force de la nature de l'âme, lorsque le désir s'éveille dans ses membres, il ne tombe pas dans l'agitation et dans la crainte, mais il se tient sur la hauteur en spectateur et il le regarde : Comment s'est-il éveillé et par quelles causes? Depuis quand a-t-il commencé,

et comment grandit-il? Et il laisse sa chaleur s'emparer des membres de son corps et se répandre en lui tout entier; et, dans la mesure où le désir grandit dans les membres, il fait grandir, lui aussi, dans l'âme les pensées du courage; autant le désir s'échauffe, autant il allume aussi contre lui le désir de l'âme et le place comme dans un champ de bataille; et il s'assoit en spectateur sur la hauteur de la science.

Tandis que le désir jette les mains sur tous les membres du corps et les saisit comme un athlète son adversaire pour lutter avec lui, l'intelligence (528) est assise en spectatrice sur la hauteur de la science; et elle retire un enseignement de la lutte, elle s'instruit de la victoire et de la défaite de l'un ou l'autre parti; affranchie du combat, elle acquiert la science de la lutte. Car une intelligence de ce genre-là ne se permet pas d'entrer s'enfermer dans le désir qui combat le corps; sinon, elle ne peut pas être spectatrice du combat, et elle ne peut pas retirer et acquérir de lui un enseignement. Car de même que le corps ne peut pas être le spectateur de son combat tant qu'il est dans la lutte, ni le désir être le spectateur de soi-même tant qu'il a engagé la guerre contre le corps, de même, la pensée ne peut pas être non plus spectatrice de ce combat si elle se permet d'être mêlée à la passion du désir, parce que la passion du désir est aveugle et rend aveugle celui qui est saisi par elle; le désir aveugle l'œil de la pensée, de peur que, devenue spectatrice, elle ne se délie de son joug.

Si donc tu as confiance dans la force de ta pensée, ne crains pas le mouvement du désir dans tes membres : c'est l'occasion de beaucoup de biens pour toi, si tu possèdes la science de tirer des profits d'un lieu de pertes. Car c'est premièrement pour toi une occasion de combattre; si tu n'as pas d'ennemi, il n'y a pas de combat; et (529) s'il n'y a pas de combat, la victoire n'est pas connue; et si la victoire n'est pas déclarée, à la fin de la lutte, la couronne des triomphes et des louanges n'est pas donnée. Sois donc courageux dans

ta guerre, et ne sois pas décontenancé de ce que le désir se met en mouvement chez toi.

Mais prends garde qu'il n'ait des issues dans un écoulement insolite, ou encore, que la pensée n'en prenne plaisir secrètement et qu'elle ne fornique sans un corps, par une image, sans une personne; parce que c'est la coutume du désir, lorsqu'il n'a pas près de lui un corps véritable, de forniquer avec l'ombre d'une image, et, faute d'une personne, avec l'image de la personne : le fornicateur embrasse par sa pensée ce qui n'est pas près de lui; il s'unit à l'image par son âme au lieu de son corps; il commet l'adultère par ses pensées à la place de ses membres, et il souille son âme au lieu de son corps. Lorsque la passion de la fornication a pris feu dans les pensées, par surcroît, même sans être satisfaite, elle répand sa satisfaction dans les membres; et par son effusion, bien qu'il n'ait pas d'excitateur au dehors, le désir se presse de sortir; il cherche les moyens, il trouve les procédés, et il allume dans le corps le feu d'une excitation pernicieuse. Car de même que le désir divin cherche pour soi les moyens de faire ses volontés et de plaire à Dieu, de même aussi le désir de la fornication cherche pour soi les moyens de faire ce qui lui plaît et d'irriter Dieu.

Mais dresse (530) en guerre désir contre désir, ô intelligence douée de discernement, et le désir du corps est près d'être vaincu par celui de l'Esprit, parce que les forces spirituelles sont plus puissantes en toute chose que les corporelles; tiens les rênes du désir et du corps pendant qu'ils se rixent l'un avec l'autre, et, de la hauteur où tu es assis avec science en spectateur de leur combat, tire à toi la couronne d'au milieu des deux, c'est-à-dire que la couronne soit donnée au corps qui est associé à l'âme et à qui est conservée aussi la vie incorruptible par son association avec elle.

Le corps est naturellement mêlé avec l'âme; mais le désir est entré du dehors, par la transgression du commandement; à cause de cela, nous ne pouvons pas séparer le corps de l'âme, mais nous pouvons, si nous

le voulons, retrancher et rejeter le désir du corps. Le corps n'a pas été créé pour être la maison du désir mauvais comme il a été organisé pour être l'habitation de l'âme. Si le Créateur l'avait fait pour être l'habitation du désir, il n'y aurait pas de commandements divins pour en chasser de partout le désir, pendant que de tous côtés des voix diverses crient des menaces : d'ici, le jugement, de là, les menaces; d'ici, la torture, de là, la géhenne; d'ici, la vengeance, de là, les grincements de dents; d'ici, des supplices sans fin, et de là, un châtement immense. Outre cela, le corps est châtié par les douleurs présentes, supplicié par les maladies (531) qui lui arrivent, et la mort ravisseuse le retire soudain de la vie, accompagné de la crainte, entouré du tremblement, les dommages et les pertes allant à sa rencontre. Ajoutons qu'au commencement de la vie, le désir était inactif en lui, à cause de l'enfance et de la jeunesse, et qu'à la fin, il s'était éteint, à cause de la vieillesse.

Ces choses et de semblables, la sagesse divine les a inventées comme des moyens de faire cesser du corps le désir mauvais : lorsque le corps aura vu les afflictions à son côté et les tourments continuels qui accompagnent sa vie, il éteindra le désir excitant de ses membres, c'est-à-dire que se refroidira et s'éteindra de lui le feu allumé dans tous ses membres comme une flamme qui prend dans un menu bois et comme un feu dont l'ardeur est avivée par l'intempérance. Car les membres sont devant le désir comme le combustible devant le feu : lorsque le feu s'est emparé du combustible, il le détruit, et lorsque le désir s'est emparé des membres du corps, il les fait périr; la fin de la combustion du feu, c'est la cendre, et la fin du désir dans les membres, c'est la perte. Ne cache donc pas le feu dans le bois, ni le désir dans les membres; car de même que le naphte et l'huile augmentent la combustion du feu, de même, la nourriture et la boisson fortifient l'ardeur du désir; et de même que le feu est éteint par l'eau, de même aussi le désir est éteint par

l'abstinence. Si tu jettes beaucoup d'eau sur le feu, elle l'éteint, et si tu répands sur lui (532) du naphthé et de l'huile, tu l'enflames; de même, si tu te laisses aller à nourrir le désir en mangeant trop d'aliments et en buvant trop de vin, tu mets du feu sur le feu et de l'ardeur sur l'ardeur; mais si tu diminues la nourriture et la boisson au corps, le désir de sa nature disparaît de lui et toutes ses convoitises s'éteignent et se refroidissent.

Que le désir se meuve donc dans ton corps, non pour ta défaite, mais pour ta victoire; non pour t'occasionner une réprimande, mais des couronnes de triomphes; non pour qu'il te surprenne comme un sot et un ignorant, mais pour que tu tires de lui de l'intelligence et de la sagesse; non pour que son mouvement aveugle la vue de ton discernement, mais pour qu'il te soit un collyre pour laver l'œil de tes pensées, et pour que soit accompli à ton sujet, ô intelligence, ce qui est écrit : *Le sage est assis sur une grande hauteur, et les sots tomberont dans la fosse*⁹. Alors donc que tu es assis sur la hauteur de la science, que le désir avec le corps soient abaissés au-dessous de toi, et sois le spectateur de leur combat et non l'allié de leur désir. Prends garde au désir de ta nature, ô intelligence, lorsque tu es spectatrice du combat du désir de la chair : qu'il te soit assujéti en toute chose, comme la terre est abaissée sous les montagnes; que ta volonté le fasse mouvoir, et que ta volonté le fasse cesser; que sa course soit aussi sous le regard de ta vue. Car chez les sages, le mouvement du désir est l'occasion d'apprendre et l'occasion de savoir; chez eux, (533) les passions se meuvent pour l'expérience des passions, pour que par elles ils expérimentent leur force, pour qu'elles posent matière aux règles de leur science. Et quand ces choses ont-elles lieu, et dans quelle mesure sont-elles faites? Quand l'intelligence est dans la liberté de sa nature, au-dessus des passions, quand elle

9. D'où vient cette citation, nous ne le savons pas.

leur commande comme une maîtresse à ses servantes et qu'elles lui obéissent, en posant sur elles le joug de sa souveraineté, en leur faisant tourner les yeux vers le mouvement de ses signes de tête afin qu'elles soient attentives à sa parole et prêtes à entendre son commandement; et lorsqu'elle reste elle-même dans la liberté de sa nature, elles font la volonté de sa parole comme des servantes.

Y a-t-il un enseignement meilleur que celui-là, par lequel on se trouve soi-même vainqueur de ses passions? Car ces passions te font non seulement triomphateur, mais encore sage et savant, si tu es leur spectateur et non leur créateur, et si tu es affranchi de leur plaisir et lié par la science qui vient d'elles. Car, tant que la pensée est saisie par la douceur du désir, elle n'est pas capable d'assister au combat et d'acquiescer la science, mais elle se tourne vers le plaisir corruptible. Le désir est mis en nous pour le combat et non pour la défaite, pour être vaincu par nous et non pour nous vaincre, pour que nous devenions des sages en le foulant aux pieds, et non pour qu'il nous montre comme des sots et des ignorants.

Car tout enseignement que nous trouvons en dehors de nous, amasse sa matière chez nous par le moyen de la parole, tandis que l'enseignement que nous acquérons en vainquant nos passions établit la vérité de sa sagesse en nous, par l'expérience du fait même : à cause de cela, cet enseignement est digne de foi et certain. (534) Et lorsque l'âme trouve cette sagesse, elle lui est plus agréable que celle qui vient du dehors, parce qu'elle est de sa maison et que par elle l'âme se repose elle-même sur elle-même, et son agrément vient de chez elle et non de causes en dehors d'elle. Lorsque nous acquérons la science du dehors, elle est en dehors de nous; mais si nous la trouvons par l'expérience de nos propres passions, elle est certaine et digne de foi : on peut avoir confiance en elle, et elle se conserve. Car, si des choses qui sont en dehors de nous sont matière de science, à combien plus forte raison

celles qui se passent en nous et par nous seront-elles l'occasion pour nous d'apprendre la sagesse, si du moins nous laissons le désir se mouvoir en nous pour l'expérience de cette passion et non pour le plaisir du désir.

Sois donc le spectateur de toi-même avec le discernement de la science, et discerne, et comprends, entre ta personne et ta passion, afin de courir trouver la pureté de ta personne. Que le désir ne prenne pas plaisir en toi, afin qu'il ne te demande pas en tout temps son plaisir. Ne lui donne pas la fin quand il a commencé, pour qu'après la fin il ne te demande pas un autre commencement. Arrête sa course, et voici, sa source est obstruée. Interdis-lui le chemin de sa marche, et aussitôt cessera le mouvement qui l'a fait naître. Car le désir est insatiable : plus il mange, plus il a faim, et plus il boit, plus il a soif. Tant qu'il satisfait ses volontés chez toi, ses excitations ne te quittent pas. Ne dis pas : Maintenant, je ferai sa volonté, et une autre fois, je le combattrai : car s'il te défait une fois, il te défait toutes les fois, et autant (535) son œuvre le fortifie, autant ta force est affaiblie. Ne donne pas ta force au désir pour le fortifier, mais sers-toi de la force de ta nature, et il restera dans la faiblesse de la sienne.

Que la chaleur du désir t'apprenne à éveiller et échauffer en toi le désir spirituel par comparaison. Car de même que le corps est enflammé par le désir de sa nature, de même aussi s'enflamme et s'échauffe le désir de la nature spirituelle. Tant que le désir de l'Esprit est chaud en toi, le désir du corps ne peut pas s'y éveiller. Et si tu n'expérimentes pas cela en fait, accepte de l'apprendre par le contraire qui se passe chez toi : car voici, lorsque le désir du corps bout en toi, tu sens toi-même que le désir de l'Esprit disparaît complètement de toi à ce moment-là; car celui du corps ne s'éveillerait même pas s'il n'avait trouvé endormi celui de l'Esprit; c'est par le sommeil de l'un que l'autre est éveillé; à cause de cela, ils s'observent conti-

nuellement l'un l'autre, et lorsque les mouvements du premier se sont retirés, ceux de l'adversaire entrent après lui. Comme un voleur observe et épie le sommeil du maître de la maison, de même le désir du corps observe le sommeil du désir de l'Esprit; et lorsqu'il a vu un peu de négligence et de laisser aller et que le goût du sentiment du désir divin est enlevé de l'homme, aussitôt le désir de la chair s'éveille et commence à se mouvoir et à monter dans tous les membres, et si l'homme est négligent (536) et s'abandonne à lui, il s'étend dans la maison de sa personne et l'enténèbre comme la nuit.

Lorsque le soleil s'incline vers l'occident, à mesure qu'il descend, les ombres s'allongent et croissent sur la terre jusqu'à ce qu'il se couche et que ses rayons soient interceptés : alors les ombres de la nuit montent complètement et couvrent la créature. Il en est de même des ténèbres du désir de la chair : elles guettent continuellement la marche de la lumière du désir spirituel; et autant qu'elles la voient s'avancer pour descendre, autant elles se meuvent, elles aussi, pour monter, degré pour degré, mesure pour mesure, ligne pour ligne, jusqu'à ce que cette lumière se soit complètement couchée et obscurcie et qu'elle ait tiré à elle les rayons de sa spiritualité : alors l'ombre du désir monte complètement recouvrir l'âme, et il se fait une nuit obscure dans la maison de la lumière. Et dès lors l'homme commence à se heurter à toute chose, parce qu'il ne voit pas et ne distingue pas ce qui est devant lui; de même que dans l'obscurité de la nuit le discernement de toute chose est obscurci, de même, dans l'obscurité du désir, tous les jugements de l'âme sont enténèbrés et la force de sa science est appauvrie, surtout si elle a perçu la science de l'Esprit. Car de même que les ténèbres sont l'adversaire de la lumière, de même la passion du désir est l'adversaire de la science de l'Esprit.

Même dans le temps où l'intelligence se tourne pour assister aux mouvements du désir, si ce n'est pas avec

l'œil spirituel qu'elle le regarde, mais (537) avec la partie qui voit et considère les choses avec la science de l'âme, en regardant de cette manière-là, elle fait se retirer la science de la lutte. Lorsque l'intelligence regarde Dieu spirituellement, elle ne voit pas ce qui lui est opposé et elle ne s'abaisse pas même à regarder le désir; car la contemplation de la grandeur de la gloire de Dieu ne la laisse pas se tourner et regarder ce qui est derrière elle, et la vue du plaisir qu'elle goûte suffit à la lier auprès d'elle sans mouvement. Et qu'on ne dise pas qu'on regarde le désir pour recueillir un enseignement, car un esprit de ce genre-là ne recueille pas un enseignement par les choses contraires, mais par le simple mouvement de la science qu'il a trouvée après s'être affranchi des passions. Ainsi font aussi les anges : ils savent toute chose, non pas en comparant une chose avec une autre et en rapprochant l'une de l'autre des choses opposées l'une à l'autre, mais avec une pensée simple et unique, en se mouvant dans la science.

Que l'esprit qui veut être spectateur du désir se garde aussi d'être saisi par le plaisir des passions odieuses en descendant pour recevoir la science sans s'être affranchi complètement des passions. Car à ce moment-là l'esprit est aussi dans la lutte et dans le combat comme le corps et le désir pour ne pas être saisi par l'amour de ce qu'il voit : si donc l'esprit est assuré d'être sans passion, qu'il considère la passion du désir; autrement, il vaut mieux (538) qu'il fuie ce spectacle et n'y assiste pas; s'il sent sa faiblesse, il vaut mieux qu'il fuie que d'être asservi à ses ennemis. S'il combat et remporte la victoire, c'est une preuve de force et un signe de courage; mais, s'il est saisi par le plaisir de la passion et soustrait à l'amour de la science, il vaut mieux qu'il soit affranchi au moins de la passion et qu'il ne lui soit pas asservi sans recevoir la science. Il n'est même pas possible qu'il trouve la science s'il est saisi par la passion, parce que l'œil de sa nature qui court à la recherche de la science est

aveuglé et qu'il est saisi par le plaisir de la passion et non par le plaisir du discernement.

Les goûts des biens sont différents les uns des autres comme les biens, et chacun choisit celui qu'il veut et est saisi par la passion qu'il recherche : il y a celui qui est saisi par la passion du désir et il y a celui qui est saisi par la passion de la science. Celui qui est saisi par la passion du plaisir du désir ne se soucie pas d'en tirer la science, et celui qui est saisi par le plaisir de la science ne se tourne pas vers le plaisir du désir : il fait captif ce qui fait captif, et il rassemble auprès de cette passion puissante toutes les parties de l'âme et du corps afin qu'elles la fassent croître et la servent. C'est pourquoi tu trouves beaucoup d'amis de la science affranchis de cette passion (539) du désir; mais leur victoire n'est pas une victoire complète, parce qu'ils ont vaincu une passion par une autre et non par le discernement de la science divine.

Nous, ce n'est pas seulement la victoire contre le désir qui nous est nécessaire, mais il nous convient de savoir aussi la cause par laquelle nous sommes vainqueurs, afin que notre victoire ait le nom de sa cause : si la cause est de Dieu, la victoire est divine aussi; si elle est du monde, et si nous vainquons la passion de la fornication par amour de la science, ou par vaine gloire, ou pour ne pas appauvrir une autre passion, comptons pour faible cette victoire, car elle est faible ou puissante selon sa cause. Ceux qui vainquent les passions par les passions les contiennent et ne les vainquent pas; mais celui qui vainc les passions sans passion remporte une victoire qui n'est pas sujette à la passion. Car comment une victoire faite de passions serait-elle appelée une victoire sur les passions? Germée de la racine qui les fait pousser, comment serait-elle dite les réprimer? Si tu vaincs la passion de la fornication parce que le souci de la science est puissant chez toi, un temps arrivera pour elle de vaincre sa compagne, puis, à celle-ci un autre

temps pour vaincre celle-là; et comme elles se vainquent l'une l'autre tour à tour, la victoire juste leur est enlevée.

Une victoire est juste quand le bien (540) vainc le mal, quand le désir de l'Esprit vainc le désir du corps, et la lumière, les ténèbres, et la science, l'erreur, et tout le reste ainsi. Et une victoire est inique lorsque le mal vainc le bien, et les ténèbres la lumière, et l'erreur la science. La victoire qui se tient au milieu, c'est la victoire d'une passion contre une autre passion; mais ce n'est pas la victoire d'un triomphe divin lorsque les passions se vainquent l'une l'autre et sont vaincues l'une par l'autre et que pour le maintien de l'une a lieu la destruction de l'autre, comme il y a des hommes qui combattent l'amour du ventre pour l'amour de l'argent, ou qui vainquent le désir de la fornication pour la vaine gloire, ou qui combattent l'avarice pour les louanges humaines, ou qui s'interdisent les longues conversations à cause de leur ambition, ou qui font la guerre à l'amour des plaisirs pour l'amour du pouvoir. Et comme ces choses-ci et ces choses-là sont des maux, elles se vainquent et sont vaincues l'une par l'autre; mais la victoire n'est pas regardée comme une victoire véritable lorsque c'est une passion qui combat l'autre et la vainc.

Il se lève donc des convoitises dans le corps, et il surgit aussi des passions mauvaises dans l'âme; et comme la nature du corps est adversaire de la nature de l'âme, leurs passions sont aussi adversaires l'une de l'autre. Toutes les convoitises du corps, pour ainsi dire, sont adversaires des passions de l'âme; et (541) à leur tour, toutes les passions mauvaises qui naissent de l'âme sont généralement opposées aux convoitises du corps. Car il y a les passions du corps, et il y a les passions de l'âme : les passions du corps naissent du corps, et les passions de l'âme naissent de l'âme.

Toutes les passions du corps, si on les considère avec science, s'aident les unes les autres : la passion de l'amour du ventre qui naît du corps aide la pas-

sion de la fornication qui est aussi une passion du corps; de même aussi, le luxe des vêtements et la passion des plaisirs humains, et tout ce qui, après ces choses, se trouve auprès du corps, ce sont des aides de la passion de la fornication.

La passion de l'amour de l'argent est au milieu : tantôt elle aide les convoitises du corps, et tantôt, les passions de l'âme; par la prodigalité des dépenses, elle aide l'amour du ventre, et la fornication, et le luxe des vêtements, et les plaisirs et les chants, et le plaisir des entretiens humains, qui sont tous des enfants du corps; et par d'autres choses, elle aide aussi les passions de l'âme, l'amour du pouvoir, la passion de la vaine gloire, si quelqu'un veut être glorifié ainsi, et l'honneur et la louange du monde; elle nourrit encore la gloriole; elle donne la main à la jalousie, outre d'autres choses semblables à celles-là; et c'est dans l'âme qu'est la cause de leur mise en mouvement. Cette passion de l'amour de l'argent (542) lie et réunit donc des passions divisées; et elle se trouve encore, d'une autre manière, être l'adversaire et des passions de l'âme et des passions du corps, si l'on considère finement, avec science, que, pour grandir et se fortifier, elle interdit les convoitises du corps au corps et les passions de l'âme à l'âme.

Et toutes les passions de l'âme s'aident à leur tour l'une l'autre. De même que notre parole vient de montrer que les convoitises du corps s'aident l'une l'autre, il en est de même aussi pour les passions de l'âme. Car voici, l'honneur aide la vaine gloire, et la vaine gloire à son tour aide la gloriole et la gloriole à son tour pousse aux dignités et au pouvoir.

Toutes ces passions s'aident les unes les autres dans leur ordre; dans un ordre différent, elles jouent le rôle contraire. Mais du point de vue spirituel où se tient maintenant notre parole, disons que toutes s'aident et se secourent les unes les autres, parce que, de même que le bien aide le bien, de même aussi, le mal fait grandir le mal. Et parce que les sentiers des pas-

sions sont subtils et qu'ils ont des sorties, des mouvements, des buts, des formes variables, que personne ne juge ma parole en regardant d'un autre point de vue où ces passions sont l'adversaire l'une de l'autre, celles du corps et celles de l'âme, et la passion de l'amour de l'argent qui est au milieu : que celui qui juge notre parole se place à notre point de vue, et il verra que les choses sont telles que nous le disons. (543) Et la personne de l'homme, de laquelle germent toutes les passions, est une, parce que le péché est un aussi, même s'il est divisé en de nombreuses espèces et composé de membres de passions contraires.

Revenons maintenant à la passion de la fornication, au sujet de laquelle nous avons commencé à parler, afin de nous éveiller et d'être ses spectateurs. Car il est évident que celui qui est vaincu par elle n'est pas dans une vigilance véritable. De même qu'il arrive à ceux qui dorment de rêver dans leur sommeil sans le discernement de la science et d'y sentir aussi le plaisir du désir, de même aussi, celui qui se laisse aller à cette passion et s'asservit à ses volontés est plongé dans un sommeil profond; à ce moment-là, il n'est pas dans un jugement sain, ni dans un discernement vigilant, ni dans une science éclairée, ni dans une intelligence droite; mais de même que les sens de son corps sont troublés et les jointures de ses membres relâchées par l'excitation du désir, de même aussi, les pensées de son âme sont troublées, son esprit obscurci, son discernement supprimé; et de même que tous les membres de son corps se tournent au service du désir, de même aussi toutes les pensées de l'âme s'abaissent vers le plaisir du corps et s'y plongent, absorbées par la douceur du désir corruptible. Dans ce temps-là, l'homme fait tout comme un endormi.

Et comprends par ce qui se passe qu'il est plongé dans le sommeil : lorsque ni la crainte de Dieu, ni le respect des hommes, ni la mémoire du supplice éloigné, ni le souvenir du jugement proche, ni le repentir, ni la honte, ne sont posés devant ses yeux à

ce moment-là, et qu'il ne réfléchit pas, et que (544) pas une seule de ces choses ne monte à son esprit, n'est-il pas évident qu'il est plongé dans un sommeil profond, et qu'il fait tout comme par somnolence, sans le sentir? Et c'est encore par autre chose que nous pouvons le savoir, parce qu'aussitôt que l'œuvre du désir est achevée, le repentir entre dans son âme et la souffrance naît en elle au sujet de ce qu'elle a fait; une pensée qu'elle n'avait pas dans le temps de la passion lui vient ensuite, parce qu'elle souffre, angoissée et contristée, se repentant d'avoir fait une chose honteuse, et sentant que ce qu'elle a fait est un sujet de blâme; et le souvenir du jugement et de la condamnation entre en elle, et les peines futures se dessinent devant sa face; elle voit, comme dans la lumière et l'état de veille, ce qu'elle n'avait pas vu, endormie par la passion; elle pense à Dieu, elle se souvient du jugement, elle se rappelle le supplice, elle méprise le désir, et elle se blâme elle-même : Pourquoi ai-je péché au point d'avoir été vaincue sous le coup d'un songe, d'avoir été gagnée par la course d'une ombre, et moi qui suis quelque chose, d'avoir été asservie par un rien? Et ces choses, et de beaux souvenirs semblables qui lui viennent après avoir cédé au désir font savoir qu'elle est revenue du sommeil à l'état de veille, et qu'elle s'est levée dans un souvenir salutaire d'elle-même, et que, de la submersion du sommeil et de la mort du péché, elle est revenue à la maison de la vie.

Donc, dans le temps du désir, ce qui est utile à l'homme plus que toute chose, c'est d'être vigilant et de regarder combien ce qui le vaincrait est méprisable et vil. Car il suffit d'un court instant ou pour satisfaire le désir ou pour se retenir de faire son œuvre odieuse. Il n'y a pas une seule convoitise dont l'action soit aussi rapidement accomplie que le plaisir (545) du désir; et cela même, que sa satisfaction est un court moment, et son plaisir un instant rapide, devrait nous faire le mépriser et ne pas consen-

tir à son excitation pernicieuse. Car je ne sache pas qu'il y ait un autre désir sans utilité comme celui-là, dont la faiblesse se voit de tous les côtés : son utilité n'existe pas, le temps de son plaisir est court, son agrément est comme une ombre, les mouvements de son soulagement sont honteux, les causes qui l'excitent sont faibles, son occupation est la ressemblance des animaux, ses manières d'agir sont sur le modèle du bétail, le repentir est proche de lui, la crainte l'accompagne, la honte est fille de sa demeure, la peur est auprès de lui, la frayeur est sa compagne, les dommages le suivent, les pertes arrivent avec lui, le mauvais renom est sa couronne, la dérision s'attache à lui en tout temps ainsi que la moquerie, tout le monde rit de lui; et de quelque manière que tu regardes le désir, il est une source d'ennuis. Qu'est-ce donc qui le fera nous vaincre? Par quoi nous fléchira-t-il? Son excitation serait-elle plus puissante encore, que nous devrions le mépriser davantage.

Mais, à cause de notre faiblesse, ce par quoi il nous faudrait le vaincre, c'est par cela surtout qu'il nous vainc, comme on le voit : s'il semble puissant en nous, c'est parce qu'en nous, notre propre force est faible; la force qu'il y a dans le désir, il la prend à l'âme; (546) et lorsque la force a été ravie à l'âme, il reste chez elle la faiblesse. Et quelle est l'âme plus malheureuse que celle dont la force sert aux autres et que les autres revêtent de leur faiblesse? Car la nature spirituelle de notre âme possède naturellement la force contre les convoitises, et il lui est facile de les vaincre si elle veut; la puissance et la fermeté dans le bien sont proches de la nature spirituelle, comme la faiblesse et la dissolution et la destruction sont naturellement proches de la nature du corps; et si l'âme se sert de sa puissance, comme elle l'a reçue de sa nature, outre cette puissance, la grâce de l'Esprit l'accompagne aussi et lui donne l'aide et la force, si elle lui livre sa bonne volonté : de même qu'un homme fort prend la main d'un enfant et entraîne sa faiblesse

à accompagner sa force, de même aussi l'Esprit-Saint saisit les pensées de l'âme et la suspend à lui comme par la main pour qu'elle s'élève vers les choses spirituelles.

Et l'âme acquiert encore plus de légèreté par l'union de l'Esprit que par sa nature. Celui qui se livre à l'Esprit comme à son éducateur met toute l'occupation de sa vie au-dessus des dommages. C'est pourquoi Paul nous apprend aussi à vivre dans l'Esprit et à nous livrer à l'Esprit¹⁰. Celui qui vit dans l'Esprit et se livre à lui spiritualise toute son occupation : il est conduit par les mouvements de l'Esprit et ses pensées et ses actions sont conformes à la volonté de l'Esprit. Ce n'est pas faute d'être aidés que nous sommes vaincus par le désir, mais (547) c'est parce que nous ne demandons pas l'aide de celui qui aide : car de même que le désir, lorsqu'il veut nous vaincre, en appelle d'autres à son aide et qu'ensuite il combat et nous vainc, de même, nous aussi, si nous avons résolu de faire la guerre et de le vaincre, appelons à notre aide la force divine et le secours de la grâce qui est en nous, et nous vainquons facilement le désir qui combat contre nous. Tant que notre âme est purifiée des pensées du désir, elle est dans la force de sa nature; et tant qu'elle s'élève à la force de sa nature, elle obtient de recevoir la force divine pour la secourir; et en pareille compagnie, elle n'est pas facilement vaincue par les convoitises qui combattent contre elle.

Garde-toi donc des causes qui conduisent vers le désir; bouche les canaux et les aqueducs qui collectent de tous les côtés contre toi un flot étranger. Lorsque tu as retranché les causes qui font grandir les maladies, même en n'apportant pas de médicaments à tes plaies, elles sèchent d'elles-mêmes, et l'humeur qui est en elles cesse peu à peu et disparaît. Car ce désir qui est en nous grandit par des causes qui sont en dehors de nous; elles sont nombreuses et différentes les unes

10. Cf. Rom., 8, 14.

des autres, et chacune d'elles offre au désir une force particulière; si tu retranches ces causes, le désir cesse aussi et s'évanouit; car il n'existe même pas sans elles, et il ne demeure pas en nous, si (548) ses causes sont supprimées.

Le désir commence tantôt par le corps, tantôt par les mouvements des pensées, et tantôt par des causes qui sont en dehors de nous, la vue, l'ouïe, et autres causes de ce genre-là. Il faut que nous regardions avec science par où il commence et que, d'avance, nous le retranchions de là. Si c'est par des causes du dehors qu'il s'éveille en nous, retranchons de nous les entretiens humains, et éloignons-nous de la vue des visages qui l'aident : par ce moyen, nous l'empêcherons d'entrer chez nous. Si son mouvement vient de l'ardeur de la chaleur du corps, affaiblissons le corps, diminuons sa force en mangeant peu et maigre, en buvant de l'eau, en le faisant avec mesure, avec le reste des autres austérités qui refroidissent ordinairement la chaleur du corps. Et si c'est de la pensée que nous sentons venir le commencement du désir, sachons que l'esprit est vide de la pensée de Dieu et que les mouvements étrangers qui sont en dehors de lui sont tombés chez lui parce que ses propres mouvements ne sont plus en lui; et voyant que la pensée du désir s'est mue en nous par l'inaction de la pensée du bien, fixons l'intelligence dans la pensée des choses spirituelles et dans la méditation de la science divine; soyons assidus à ce moment-là à la lecture des Écritures, et à écouter les histoires d'hommes courageux et forts, en représentant leurs exemples en tout temps devant (549) nos yeux, et en éveillant en nous le désir de leur ressembler; soyons assidus encore à la prière qui fait acquérir plus que toute chose la force à l'intelligence, parce que c'est là l'œuvre particulière de la prière, de revêtir l'esprit d'une force invincible. Ainsi, lorsque nous sommes éloignés des entretiens des esprits frivoles et que nous sommes étrangers aux spectacles du relâchement, nous purifions nos pensées et nous nous retirons

de là en nous-mêmes; et après le recueillement de notre esprit, si nous sommes assidus à la prière, notre pensée reçoit la force pour vaincre virilement les passions qui combattent contre elle.

Telles sont donc les trois manières par lesquelles le désir prend du pouvoir sur notre vie. Si nous savons sagement leur fermer la porte et opposer en face de chacune d'elles le moyen qui lui est dû, nous chassons le désir hors de nous, nous restons dans notre propre pureté et nous sommes conduits par la force d'une intelligence invincible, parce qu'après cela l'âme obtient aussi le bonheur d'une vision sublime et un sentiment des choses spirituelles qui est au-dessus du corps. Et de même que le corps se meut dans ce qui est de sa nature et y prend plaisir, de même aussi l'âme trouve son agrément dans les mouvements spirituels et se réjouit dans la lumière de la science vivante qui est au-dessus du monde et que tous les disciples de la foi obtiendront (550) par la grâce du Christ, notre Dieu, à qui est la gloire pour les siècles. Ainsi soit-il.

FIN DE L'HOMÉLIE SUR LE DÉSIR DE LA FORNICATION

(551) TREIZIÈME HOMÉLIE : SUR LA FORNICATION, ET, A SON SUJET, SUR LA PASSION MAUVAISE DU DÉsir DU CORPS. IL Y FAIT CONNAITRE COMBIEN IL FAUT SAVOIR LUTTER POUR COMBATTRE DANS CETTE GUERRE, ET COMMENT LES MOUVEMENTS EXTÉRIEURS DE CETTE PASSION SERONT D'ABORD CHASSÉS PAR DES MOUVEMENTS INTÉRIEURS, AFIN QU'AINSI NOUS SOYONS AFFRANCHIS AUSSI DE SES MOUVEMENTS EXTÉRIEURS, JUSQU'À CE QUE NOUS SOYONS DÉLIVRÉS D'ELLE ET DE SES MOUVEMENTS DE TOUTE MANIÈRE, INTÉRIEUREMENT ET EXTÉRIEUREMENT.

En considérant les passions abominables qui éloignent l'âme de la science divine et de la pureté de la prière, j'ai trouvé que c'est la passion de la fornication qui fait le plus obstacle au bien et qu'elle règne surtout et s'enflamme chez les personnes qui n'observent pas l'abstinence. Lorsqu'elle est causée par la chaleur du corps et qu'elle trouve les pensées vides de la pensée de Dieu et de la recherche de la science par excellence, le feu de cette passion prend comme une flamme dans du menu bois et s'empare de tous les membres. Car cette passion pernicieuse est plus chaude (552) et plus prompte que les autres, et il faut à l'âme une grande virilité lorsqu'elle engage la guerre avec elle pour la combattre et la vaincre, et aussi l'aide de la grâce de Dieu pour lutter. L'homme qui engage ce combat doit s'appliquer à arracher cette passion de sa pensée et à

tirer de la profondeur de son cœur les racines qui la font germer. Car c'est là qu'elle entre, qu'elle prend, et qu'elle se fait un siège : lorsqu'elle est arrachée de là, tous ses rejetons sèchent, aussi loin qu'ils se soient étendus sur le reste des membres.

S'il arrive que cette passion règne dans l'âme pendant longtemps, et qu'elle prenne corps en elle par une occupation continuelle, elle obscurcit ses jugements et elle ne lui permet pas de voir qu'elle est une passion : l'esprit regarde ce désir comme le reste des choses qu'on peut faire sans être blâmé et comme sans reproche. Car c'est là le souci qu'a le péché, d'arracher de l'âme la pensée qui voit que c'est un péché, afin d'être commis sans crainte et sans peur, à l'intérieur, dans les pensées, et à l'extérieur, dans les actions. Tant que nous voyons le péché dans les autres et qu'il n'est pas commis en nous-mêmes, nous jugeons par l'examen de la justice qui est en nous que c'est un péché; mais s'il arrive que c'est par nous qu'il est fait, la conscience de son action est arrachée de notre âme et l'œil du discernement, par lequel nous verrions son action odieuse, est aveuglé. Prenons donc garde de ne pas chanceler et tomber dans ce désir; et s'il arrive qu'il nous prenne au piège par l'excitation d'une occasion, qu'il ne nous soit pas caché de savoir que c'est un péché.

Veillons surtout afin (553) qu'il ne se cache pas secrètement en nous, dans les pensées. Car beaucoup s'imaginent que le désir des pensées n'est pas un péché, alors que ce n'est pas seulement un péché simplement, mais la racine de toutes les actions du péché. Le cœur est la source de toutes les pensées et c'est de lui que naissent les mouvements du bien et du mal; c'est ce qui jette racine et prend en lui, soit le bien, soit le mal, dont les fruits se voient aussi au dehors. Car le cœur, lorsque le désir est étouffé en lui, peut l'éveiller n'importe quand; et de même qu'un arbre coupé et dont la racine reste dans la terre, se remet à germer par l'humidité de l'eau, de même aussi, le

désir, lorsqu'il est coupé, si sa racine reste dans l'esprit, se remet à grandir dans les pensées et dans les membres, par l'humidité de la nourriture et de la boisson.

Et c'est ici surtout que la guerre contre ce désir caché nous est utile, plus que contre le désir qui agit extérieurement, parce que là, il y a beaucoup de causes qui l'empêchent : la vue d'un grand nombre, la honte, la pudeur, les lois qui le châtent, outre qu'il arrive que la passion du désir ne plaît pas aux personnes qui en sont l'objet. Et parce que la satisfaction du désir est empêchée par toutes ces choses, il ne nous est pas très dur de lui faire la guerre dans les actions extérieures; car nous ne le combattons pas seuls, mais toutes ces choses nous viennent en aide; et n'importe quand, même lorsque (554) nous voulons accomplir l'œuvre du péché et que nous faisons beaucoup d'efforts pour y parvenir, ces choses et de semblables nous en empêchent, et, bien qu'au dedans le désir soit satisfait en nous à cause de notre volonté, au dehors, il est empêché, à cause des raisons qui l'empêchent, et, bien que les hommes nous estiment chastes à cause de nos actions extérieures, Dieu, qui considère les actions cachées, nous regarde comme fornicateurs à cause de notre volonté, et, bien que nous ne péchions pas les uns devant les autres, notre péché est manifeste devant la science de Dieu.

Prenons donc garde aux deux choses : et de ne pas avoir à rougir aux yeux des hommes, et de n'avoir pas à être honteux devant Dieu, en nous appliquant d'abord à plaire à Dieu, car de là vient qu'on est à l'aise devant les hommes. Ne pas fornicier extérieurement ne fait pas qu'on ne se regarde pas comme fornicateur intérieurement; mais s'affranchir des pensées de la fornication montre qu'on est chaste aussi extérieurement. Car l'action n'est pas la racine des pensées, mais la pensée est la racine et la cause des actions. Et la source des pensées est dans le cœur; c'est là qu'habite la volonté de toute chose, de même que c'est là aussi que

repose la volonté de Dieu; et parce que c'est du cœur, comme de la grande source, que participent les ruisseaux des actions, c'est lui qu'il nous faut garder dans la pureté, afin qu'il ne soit pas troublé. Car, de même que lorsque la tête de la source est troublée, tous les ruisseaux qui coulent d'elle sont aussi troublés et impurs, de même, lorsque le cœur est agité par le désir, tous les sens sont troublés, tous les membres agités, toute la personne retournée, les esprits troublés, les pensées confondues; et chacun des membres du (555) corps fait savoir par son aspect qu'il est asservi dans le cœur au désir caché. Car c'est ce qui commence par le cœur en bien ou en mal qui est imputé à péché ou à justice par l'examen de la science divine.

C'est pourquoi Notre-Seigneur, lorsqu'il voulait déraciner le désir et non pas seulement le retrancher des actions extérieures, a dit aussi : *Celui qui regarde une femme comme s'il la désirait a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur*¹. Et il a dit ici cette parole en comparant un adultère avec un adultère, et l'examen de la loi en ce qui concerne les œuvres du péché avec l'exactitude de sa science : *Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas l'adultère*². La Loi interdisait aux anciens l'acte du désir, et le commandement leur prescrivait que leur fornication ne se voie pas dans les membres extérieurs : parce qu'il n'y avait pas chez eux la force d'arracher les pensées de la fornication de l'intérieur du cœur, le législateur laissa la première chose et passa à la deuxième; et parce qu'ils n'étaient pas capables de purifier leur cœur de la pensée de l'adultère, il les força à garder au moins leur corps de son œuvre par la contrainte du commandement; il met pour eux la justice dans le lieu extérieur où se trouvent beaucoup de causes qui les aident à se retenir. Mais Notre-Seigneur, ce n'est pas du dehors qu'il cherche à enlever l'adultère : c'est de là où il le voit, lui.

1. Mt., 5, 28.

2. Mt., 5, 27.

Car la vue de Dieu est unique : il voit où les hommes ne voient pas, parce qu'ils (556) ne peuvent pas connaître les pensées cachées qui sont dans l'âme; de même, dit-il, que la vue des hommes te retient de l'œuvre extérieure de l'adultère, que ma vue aussi te retienne de la pensée qui se complaît dans l'adultère et qu'elle purifie le lieu spirituel de ton âme pour qu'il soit semblable à ma vue qui le regarde; de même que mon regard qui est sur toi est pur de l'erreur et de la conjecture, de même aussi, que le lieu qui reçoit ce regard soit pur de la passion de la fornication; car auprès de moi, le désir de l'adultère, c'est l'adultère, et il fait dans la pensée ce qu'il ferait dans le corps; je n'ai pas besoin de voir le désir accompli en fait pour le regarder comme adultère; la pensée qui désire l'adultère l'a déjà commis, et celui qui regarde une femme comme s'il la désirait a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur; il commet l'adultère là où il est facile de le commettre; son œuvre n'a pas été vue à l'extérieur, mais ce n'est pas la volonté qui l'a retenue : ce sont d'autres causes qui l'ont empêchée; le triomphe n'appartient donc pas à la volonté mais aux causes de l'empêchement.

Le regard de la science de Dieu voit nos pensées à l'intérieur des causes; il considère la profondeur de l'esprit, où il n'est pas facile aux hommes de voir ni aisé de comprendre s'ils veulent examiner, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de scruter le cœur et de connaître les choses cachées. Et de même qu'il lui appartient de connaître les choses cachées, de même il nous appartient de purifier nos cœurs devant sa vue. Car il y en a beaucoup (557) qui ne commettent pas l'adultère en acte mais qui sont adultères dans la volonté et qui commettent continuellement la fornication dans leurs âmes; ils conçoivent et enfantent continuellement des images de toutes sortes, et ils fornicent continuellement avec les beautés des visages sans l'union des corps. Et il ne leur vient pas à l'esprit que si les hommes ne les voient pas, Dieu considère les

secrets de leurs pensées : or il voit le péché dans la pensée aussi bien que dans l'action, car la pensée qui se complait pleinement dans le mal est un péché de par la volonté, même lorsqu'il ne se fera rien en œuvre.

Et à nous, comme à des forts, Notre-Seigneur nous a imposé ce commandement : Celui qui regarde une femme comme s'il la désirait a commis l'adultère avec elle dans son cœur, afin que nous déracinions le péché et que nous retranchions et tirions le désir pernicieux de la profondeur du cœur. Car il ne t'a pas dit : Ne vois pas, mais : Ne regarde pas comme si tu désirais. Car l'œil regarde toute chose, mais il ne désire pas toute chose : de même, que la beauté de la femme soit devant ton œil comme la vue de toute chose, et tu ne seras pas pris au piège par sa beauté. Car si l'âme voyait la beauté de sa nature, elle ne convoiterait pas la beauté du corps : sa beauté suffirait à lier la pensée par le plaisir de sa vue. Et lorsqu'elle se serait vue elle-même et qu'elle aurait regardé la beauté de sa nature, le désir s'éveillerait aussi en elle de se posséder elle-même, et de se posséder de préférence à toute chose, et d'être associée elle-même à elle-même en toute pureté.

(558) N'aie donc pas un désir étranger dans ton cœur et que l'œil de ta pensée ne regarde pas une beauté qui est en dehors de toi. Car c'est une injure pour l'âme d'être liée par le désir de la chair; et si elle est entravée par ce désir, son lien est en dehors de sa nature, et c'est parce qu'elle a pris sur elle l'esprit de la chair qu'elle a désiré aussi sa vue en dehors de sa nature. Car il y a un adultère qui appartient au corps et il y a un adultère qui appartient à l'âme : lorsque l'âme désire par la pensée, c'est l'adultère qui lui est propre; et de même que l'action est l'adultère du corps, la pensée est l'adultère de l'âme. Et celui qui pense à commettre l'adultère n'a pas l'excuse qu'il ne l'a pas commis en acte, parce que, dans son âme, il l'a faite, l'œuvre du péché. Et autant la nature de

l'âme est plus élevée que celle du corps, autant la fornication de l'âme est plus grave que celle du corps.

Et nous allons voir que cette iniquité est horrible, dans un autre ordre encore, par le fait que la fornication n'a pas lieu dans le corps auquel le désir est naturellement lié et que c'est l'âme qu'elle asservit à quelque chose d'étranger à sa nature, et que l'âme s'abaisse à un désir qui n'est pas le sien faute de connaître son propre désir : car la fornication du corps a des temps, et, chez elle, ont lieu des séparations et des divisions du désir³, de sorte que tantôt l'homme pêche et tantôt cesse de pécher; tandis que celui qui fornique dans son âme ne cesse jamais de forniquer, parce que le désir est continuellement mêlé dans son âme; et s'il arrive qu'il sorte de sa pensée, ce n'est pas à cause du repentir qu'il en a, mais c'est parce qu'une autre passion a prévalu en lui et l'a conduit (559) à quelque autre pensée.

Car la victoire contre le désir n'est pas connue lorsque nous cessons de méditer la fornication en nous entretenant d'une autre pensée, mais lorsque nous le vaincrons de notre personne en disposant en nous d'avance ce qui nous préparera à le vaincre. Car il y en a beaucoup qui cessent de penser à la fornication parce qu'il leur vient d'autres pensées qui les endorment; mais lorsque ces pensées qui leur sont venues ont achevé leur œuvre et qu'elles ont cessé, la pensée de la fornication se retrouve à sa place, parce qu'elle n'en était même pas sortie auparavant : comme un corps est couvert par les ténèbres, elle a été couverte, elle aussi, par l'ombre d'une autre passion, et, après que l'ombre qui la cachait a tourné, a réapparu le corps de la fornication demeuré dans l'âme.

Fuyons donc, mes frères, cette fornication, surtout parce qu'elle n'est pas réputée fornication. Car beaucoup fuient seulement le mal dont l'œuvre est exté-

3. Il faut entendre sans doute : des séparations des corps et des divisions entre les personnes.

rieure, et sont pris, faute de le remarquer, par celui qui n'est pas réputé être un péché. Regardons comme un mal non seulement ce qui ne paraît pas l'être, mais surtout ce que Dieu a jugé être mal. Car voici, avant d'être pris dans une œuvre du péché, l'homme en voit la méchanceté; mais lorsqu'il s'y est asservi et qu'il l'a faite longtemps dans sa personne sans repentir, il n'a plus conscience qu'elle est mauvaise; il ne connaît plus et ne voit plus (560) son horreur. Son discernement a péri, parce que le péché, non seulement souille la personne, mais encore aveugle le discernement; il fait que celui qui voyait ne voit plus, que celui qui savait ne sait plus, que celui qui discernait ne discerne plus; le peu qu'il voyait et connaissait dans la lumière est caché à sa vue lorsque les ténèbres du péché se sont répandues dans son âme. Car de même que, dans les ténèbres, tout est caché à la vue, même les ténèbres, de même aussi, dans l'obscurité du péché, tout est caché à l'âme, même le péché, de sorte qu'elle ne sait pas si c'est un péché. Connaître son péché, c'est le premier degré du détachement du péché, parce qu'après s'être senti lié, on s'efforce de se détacher; mais si on ne sait même pas qu'on est lié et entravé, comment s'efforcer de se détacher?

Tu ne regarderas pas une femme comme si tu la désirais, sinon, tu commets l'adultère avec elle. Regarde-la d'un œil pur, comme une œuvre gracieuse de Dieu, et glorifie le sage ordonnateur qui l'a composée et ornée : de quoi sa volonté l'a-t-elle faite, et quoi! De la vile nature, quelle grâce! De la simple poussière, une beauté qui captive ceux qui la voient! Et par la beauté de l'œuvre, vois la beauté de l'ouvrier! En admirant qu'une vile chose soit devenue si ornée et si glorieuse, étonne-toi et sois stupéfait de ce glorieux par nature dont la beauté ne rassasie pas ceux qui obtiennent de la regarder!

Applique-toi donc à purifier ton âme, afin qu'avec elle, ton corps aussi soit pur. Sois (561) saint dans le corps et dans l'esprit, parce que tu es la maison d'ha-

bitation de l'Esprit de Dieu. Ta prière aussi est pure et légère lorsque ta pensée est pure de la passion de la fornication. Et avec cela aussi et surtout, la lumière de la science du Christ se lève en toi lorsque l'œil de ton âme est purifié pour qu'elle habite en lui. De même qu'un corps sain est agile pour tout faire, de même, il est facile à l'intelligence purifiée du mal d'être la maison d'habitation des mouvements divins; et de même que la maladie affaiblit le corps au point qu'il n'est utile à rien, de même aussi les pensées du péché affaiblissent la force de l'âme et la vident des mouvements divins. La pensée de la fornication jette la puanteur dans l'âme pour qu'elle s'éloigne de la douceur et du charme qu'elle possédait et qu'une odeur fétide s'exhale de là. Le trésor des pensées divines ne tombe pas bien dans cette âme; car de même que les choses d'odeur agréable par nature tombent bien dans des vases purs qui leur conviennent, de même aussi la science divine habite dans l'âme affranchie de cette passion qui égare et trouble les pensées plus que le reste des autres passions.

Salomon a dépeint et représenté la passion de la fornication par trois choses : *Il y a trois choses qui sont cachées, et une quatrième; je ne les ai pas connues : le chemin de l'aigle dans le ciel, (562) le chemin du serpent sur le rocher, le chemin du navire au milieu de la mer, et le chemin de l'homme dans sa jeunesse; c'est ainsi qu'est le chemin de la femme adultère : elle mange et elle essuie sa bouche, et elle dit : Je n'ai rien fait*⁴. C'est le désir de la fornication qu'il compare à la femme adultère dont les chemins et les sentiers ne sont pas connus, parce qu'elle répand sa vue sur tout et se heurte à tout sans réflexion, et qu'elle fornique en toute chose en dehors de l'ordre de la nature. Car c'est ainsi qu'est l'ivresse du désir lorsqu'elle domine dans les pensées : elle n'a pas de chemin certain ni de sentier évident et distinct. Tu

4. Prov., 30, 18-20.

cherches à te tenir sur ses pas, et tu ne peux pas. Le désir de la fornication vagabonde dans l'âme et se tourne facilement vers tout lieu : les traces de ses pas ne sont pas certaines, son chemin n'est pas évident à ceux qui le regardent, pas plus que celui de l'aigle dans le ciel, du serpent sur le rocher, et du navire au milieu de la mer.

Et c'est avec raison que le sage Salomon a mis aussi le jeune homme dans sa comparaison, comme les trois premières choses, parce que le jeune homme est pour le désir comme la mer pour le navire, et l'air pour l'aigle, et le rocher pour le serpent; l'aigle fend l'air à son gré, le serpent glisse sur le rocher sans empêchement, et le navire s'avance légèrement au milieu de la mer : de même aussi, les pensées de la fornication sont facilement satisfaites dans l'âme au temps de la jeunesse; et si l'on appelle la jeunesse (563) le chemin de la fornication, on ne se trompe pas : on l'appelle comme Salomon l'a appelée. Le rocher est un chemin facile pour le serpent : il ne s'y heurte à rien, et le poids de la poussière ne l'empêche pas d'avancer; l'air est un chemin facile pour l'aigle, et la mer, pour le navire; de même la jeunesse pour la fornication : elle y vole partout où elle veut, comme sur des ailes, elle y court en tout lieu avec des pieds légers. Car la chaleur du corps est grande dans la jeunesse et une occasion plus grande pour le désir s'enflamme; et le feu prenant occasion du feu, et le désir, du désir de la nature, il produit l'incendie violent du péché. C'est pourquoi il faut qu'une guerre continuelle défende cet âge-là, et les mortifications, et les travaux, et les austérités, et peu de nourriture, et peu de boisson; et lorsque l'occasion par laquelle prend le désir a été enlevée de là, il disparaît, lui aussi, et s'évanouit. Et cela, tout le monde le remarque par l'expérience, si l'on veut être observateur.

Celui donc qui veut aussi vaincre le désir, qu'il s'efforce d'enlever le combustible de devant lui, et l'occasion qui l'allume : et voici, il ne prend pas en

lui. Le désir entre à l'occasion de la vue des femmes, ou de la conversation et l'entretien continué de ses histoires, ou de la nourriture et de la boisson données (564) au corps sans besoin; et si tu lui enlèves ces occasions, et que tu restes dans la méditation de la science de Dieu, la pensée du désir ne te harcèle plus. Car tant que ni le corps, à cause de sa chaleur, ne le fait se mouvoir, ni l'âme, à cause de l'oisiveté, ne pense à lui, par où peut-il être éveillé? Car ou bien c'est le corps qui l'allume par sa chaleur, ou bien c'est l'âme qui pense à lui, faute des pensées de la science; en dehors des deux, le désir n'a pas où reposer sa tête : lorsqu'il trouve le corps mort par le travail et l'âme vivante par la pensée de Dieu, il retourne aussitôt sur ses pas et ne trouve pas où habiter. Si la maladie du désir te fait souffrir, sache sa cause, et tranche-la. Pourquoi es-tu torturé dans ton ignorance par une maladie facile à guérir? Et je ne sache pas qu'il y ait une autre passion aussi facile à guérir que celle-là. La nourriture ne te fait pas pécher lorsqu'elle est prise dans l'ordre, pour le maintien de ta vie; et c'est un péché, lorsqu'elle te fait venir au désir; tant que c'est pour toi que tu manges, il n'y a pas de péché à manger; mais si tu manges pour le désir, ta nourriture appartient au péché. Et voici comment tu peux savoir quand tu manges pour le désir et quand tu manges pour toi : quand le désir se meut dans les membres du corps et qu'il te harcèle, c'est à lui qu'est ta nourriture, et c'est lui qu'elle fait grandir et se fortifier, et non ta force et ta vie.

Le désir du mariage est mêlé dans ta vie pour la perpétuer, c'est-à-dire (565) pour la transmettre à d'autres au moyen du désir; mais la volonté qui vaine l'amour de la vie, combien plus vaincra-t-elle et asservira-t-elle le désir! Car il ne t'est pas permis de transmettre ta vie, puisqu'elle n'est pas à toi, mais au Christ. L'un et le mariage du monde maintiennent la race humaine et font passer la vie d'une personne à une autre, de sorte que par un homme en existe un

autre, et que d'un vivant naît un vivant comme lui. Et cela, quand? Lorsque notre vie était à nous : en ce temps-là, il nous était permis de la faire partager à d'autres par l'union du mariage; mais maintenant que nous vivons dans la vie spirituelle du Christ, il ne nous est pas permis de transmettre une vie qui n'est pas à nous, parce que nous ne nous appartenons plus : *Vous ne vous appartenez pas*, nous a dit l'Apôtre, *parce que vous avez été achetés un grand prix. Glo-rifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit, puisque vous appartenez à Dieu*⁵. Tu le vois, l'esprit et le corps sont à Dieu et nous n'avons pouvoir sur aucun d'eux : et celui qui n'a pas pouvoir sur sa vie, comment la donnera-t-il à d'autres par l'union du désir, c'est-à-dire comment y aura-t-il chez eux un autre lui-même par une génération humaine?

Il a donc été révélé dans le monde une génération spirituelle pour qu'elle abolisse la génération corporelle, et les entrailles du baptême ont été créées pour qu'elles fassent cesser d'enfanter les entrailles de la nature. Si la nature humaine entière était capable de garder ce commandement (566) la volonté de la Ma-jesté se complairait en cela et y prendrait plaisir; mais notre Sauveur a vu que la faiblesse humaine n'est pas capable de le faire, et il a mis sa volonté à la moyenne générale, afin qu'un petit nombre au moins la fassent. Ne regarde donc pas seulement que des entrailles mères ont d'abord été créées par Dieu, mais considère aussi qu'à la place des premières, d'autres ont été créées qui font naître des spirituels à la place de corporels, selon la volonté parfaite de Dieu, parce que telle est *la vo-lonté bonne et parfaite et agréable auprès de Dieu*⁶, que tous les corporels deviennent des spirituels; et telle est la raison pour laquelle il est venu dans le monde : que les hommes deviennent une autre créa-ture.

Ne regarde pas qu'il n'a pas retranché le mariage et

5. I Cor., 6, 20.

6. Rom., 12, 2.

n'a pas arrêté le cours du désir, et ne t' imagine pas qu'il prend peut-être plaisir à ces choses. Car voici, il n'a pas non plus fait passer le monde, et il ne lui a pas enlevé son plaisir, sa richesse, son pouvoir, mais il l'a laissé comme il est, dans son ordonnance première; mais il t'a commandé de lui être étranger et de le quitter comme un vêtement usé. Que les choses soient restées comme elles sont, que le monde, ou ses plaisirs, ou le désir qui est en toi, ne soit pas une occasion de t'égarer, et ne te lie pas à quelque chose dont tu t'es une fois détaché; car ces choses ont été laissées pour être pour toi l'occasion de combattre et non de désirer, pour que ta volonté les considère comme un fort, et ton esprit comme un ami de Dieu. Le monde est resté pour t'enflammer du désir d'un autre monde; la richesse et le pouvoir sont demeurés pour susciter (567) en toi le désir de cette possession qui ne se corrompt pas et de cet honneur qui ne se dissout pas; les plaisirs sont demeurés aussi dans le monde pour que tu désires goûter la vie spirituelle; et le désir enfin est resté dans ton corps pour être une occasion à ta bonne volonté, pour que tu l'enlèves peu à peu du corps et que tu le places sur l'âme.

Ne donne pas de part à ton désir avec le corps; ne laisse pas ton plaisir naturel le dissoudre, et la joie et l'agrément qui sont en toi disparaître, mais porte-les du corps à l'âme, comme d'une maison à une autre. De même qu'on fait sortir des objets de grand prix d'une maison qu'on sait devoir tomber, et qu'on les porte dans une autre, neuve et solide, dans laquelle on a confiance, parce qu'elle ne tombera pas et ne sera pas pillée, de même, prends toutes les passions qu'il y a auprès du corps et qui sont, par leur noms, une occasion de bien, et fais-les entrer et place-les dans la demeure de ton âme, dans cette maison qui ne tombera pas, ne se dissoudra pas, ne se corrompra pas; enlève la chaleur au corps et place-la sur l'âme, prends sa force et mélange-la à la force de l'âme, change tout ce qui est à lui en bien de l'âme.

Applique-toi à faire cela surtout dans le temps de la jeunesse, lorsque les passions commencent à se montrer, parce que tu ne les as ni dans l'enfance ni dans la vieillesse, et ce qui n'existe pas, comment t'est-il facile de le prendre et de le donner à d'autres ? Le temps des passions, c'est le temps de la jeunesse, c'est-à-dire aussi le temps de la force; et c'est avec raison que la force se manifeste avec les passions, pour que tu combattes par elle, et que tu libères (568) ton bien de ton corps, et que tu portes et conduises la richesse d'un lieu à un autre. Celui qui combat et vainc ses convoitises dans sa jeunesse est capable de devenir fort dans son âme, et celui-là seulement peut devenir meilleur avec toute la croissance du bien, parce qu'il peut donner et recevoir. La vieillesse est vide des deux, et l'enfance n'est encore parvenue à aucune d'elles.

N'attends donc pas que le désir s'apaise de lui-même et qu'il devienne peu à peu oisif avec la nature, car, en cela, tu n'auras pas de remerciement : de même que ta mort naturelle n'est pas dite un témoignage pour Dieu, parce que tu la reçois comme un châtement posé sur ta vie et que tu n'as pas en cela de nom ou de gloire, de même tu n'auras pas de gloire non plus lorsque le désir cessera avec la force, par la vieillesse ou par la maladie; mais c'est ton triomphe lorsque tu le refroidis au moment où il est chaud et que tu l'éteins au moment où il est enflammé, et qu'aussitôt qu'il commence à se mouvoir dans les membres, tu prépares l'épaule de ta pensée et que tu le portes et le conduis pour le poser sur le désir de l'âme.

Dis-lui alors : Pourquoi le mouvoir là où tu es corrompu, où cesse sur-le-champ la sensation de ton plaisir ? Mais viens, meus-toi dans ton lieu naturel où la douceur de ton désir ne se dissout pas et ne cesse pas, où le regret ne succède pas à ta fin, où la faiblesse n'entre pas dans l'âme sur tes pas, (569) où la nature de ta chaleur ne se refroidit pas après la consommation de ton œuvre, où, en tout temps, tu es dans ta force, et ton goût agréable est gardé sans changement,

et la liberté et la confiance se fortifient en toi lorsque tu désires non pas ce qui ne te convient pas et qui mérite la réprimande et le reproche, mais ce que tu es porté naturellement à désirer et dont le désir est une gloire, où ce désir excellent se fortifie et grandit de jour en jour et tu avances devant toi. Auprès du corps, ton temps est court, et auprès de l'âme, tu n'as pas de fin, et ton plaisir reste immortel avec la vie de l'âme; auprès du corps, c'est l'union d'un autre corps qui t'enflamme, et auprès de l'âme, c'est l'union de l'Esprit-Saint qui te met en feu. Ne t'unis donc pas au corps de la corruption, puisque tu n'as plus lieu de te mouvoir là, à moins que l'âme n'ait perdu ses discernements et que la corruption et les hideurs du corps n'aient été cachées devant ta face; et s'il arrive que le discernement se lève sur l'âme au moment où tu cherches ton plaisir, ton œuvre cesse aussitôt, et il n'y a pas d'issue à tes plaisirs corruptibles.

Dis ces choses et de semblables au désir lorsque tu le fais venir du corps dans le lieu de l'âme; qu'il accepte de toi ces promesses et ces bons conseils; qu'il soit persuadé que ce qu'il va recevoir est meilleur que ce qu'il a laissé. Car de même que le désir est posé naturellement dans le corps, de même est posé naturellement dans l'âme le désir des choses excellentes (570) et lorsque l'âme désire selon sa nature, son désir est dans les choses spirituelles; et lorsqu'elle a un commerce légitime, elle a commerce avec l'Esprit; et par ce commerce, elle engendre des enfants sains et purs; et de même que le commerce du corps produit du plaisir dans les membres et qu'il meut dans le corps une chaleur corruptible, de même aussi, lorsque l'âme a commerce avec l'Esprit, elle reçoit un plaisir spirituel, et elle acquiert la chaleur à flot et à torrent pour combattre le mal qui est l'adversaire de son plaisir; et lorsque l'âme a goûté la douceur qu'elle a par le commerce de l'Esprit, le désir du mariage est complètement mort en elle.

Et sache par expérience que c'est faute de sentir le

désir de l'Esprit que le désir de la chair est éveillé dans les membres. Et il n'est pas possible que les deux entrent chez toi ensemble : tant que le désir de l'Esprit est chaud en toi, celui du corps est froid; et tant que le désir du corps est chaud en toi, celui de l'Esprit est froid. Les deux désirs sont placés l'un en face de l'autre : en face du désir de l'Esprit, le désir du corps; et de même qu'ils sont différents l'un de l'autre, de même toutes leurs actions diffèrent aussi l'une de l'autre. Celui-ci prend dans les membres, et celui-là s'allume dans les pensées; l'instrument de celui-ci est un corps du corps, et l'instrument de celui-là est la nature de l'âme; l'agitation accompagne celui-ci, et celui-là, l'ordre; celui-ci, dans le temps qu'il est satisfait, obscurcit la lumière des pensées et enlève de l'esprit (571) la science et la sagesse; et celui-là remplit l'esprit de lumière et amasse dans l'âme la science et la sagesse de l'Esprit. Le désir du corps, une fois consommé, laisse l'homme faible et triste, en sorte qu'il a honte de tout le monde et de lui-même, et qu'il craint toute chose; et le désir de l'Esprit met dans l'âme la force et la virilité, le mépris de tout ce qui se voit, l'aisance devant les hommes, et le regard pur vers Dieu; et la confiance qu'il n'a pas dans les hommes, il l'a à l'égard de lui-même. Le désir du corps enseigne la sottise, car l'homme qui sert continuellement ce désir ne peut pas être sage; et le désir de l'Esprit fait non seulement acquérir à l'homme la science que l'âme a du monde, mais encore plonge son intelligence dans les mouvements vivants de l'Esprit et revêt l'homme de la promptitude et de l'aptitude à tout ce qui est bon; il fait que son intelligence soit ouverte et légère pour toutes les œuvres spirituelles et que tous les mouvements de son âme se fassent avec virilité, avec force et avec vigueur; il ne permet même pas à la nonchalance du corps de s'approcher de l'homme, et s'il arrive que le corps est chargé de nonchalance par sa froideur naturelle ou à l'occasion des maladies ou de la faiblesse, la ferveur de ce désir le

réchauffe aussitôt et chasse la froideur du corps par sa chaleur; et par là, l'homme devient éveillé (572) et prêt aux actions divines.

Car les spirituels n'accomplissent pas la règle de leurs œuvres par la chaleur naturelle du corps, mais c'est la ferveur spirituelle qui les rend légers et prompts pour ces œuvres-là, selon le commandement de Paul que cette ferveur de l'Esprit soit éveillée en nous, car c'est par elle que sont accomplies toutes les actions spirituelles, et par la force qui vient d'elle que nous achevons la course de ce chemin : *Soyez fervents spirituellement*⁷. Car le désir du corps a une ferveur aussi, et c'est pourquoi Paul a fait cette distinction pour nous par sa parole et nous a appris par quel désir nous serons fervents : *Soyez fervents par le désir de l'Esprit afin que votre course et votre œuvre soient toutes spirituelles.*

Car de même que la chaleur du sang chasse du corps la nonchalance qui provient de l'humeur, de même la ferveur de l'Esprit chasse de l'âme et du corps la négligence qui naît de l'erreur et du manque d'amour de Dieu; et de même que lorsque la chaleur naturelle s'élève et s'approche du cœur et se mêle en lui, elle rend l'homme empressé, prompt et léger à l'égard des actions du monde, de même aussi la chaleur de l'Esprit, lorsqu'elle s'approche de l'intelligence de l'âme, pousse l'homme à s'édifier à l'égard des actions du ciel au lieu de celles du monde, à amasser la marchandise spirituelle, à juger ceux qui pillent son héritage, à désirer un commerce incorruptible, à devenir le père d'enfants (573) immortels, à s'inquiéter, à acquérir, à réfléchir, à amasser, à emmagasiner, et à conserver.

C'est donc à toutes ces choses spirituelles et célestes que l'homme est disposé par la ferveur de l'Esprit, et c'est avec raison que Paul nous a appris à être fervents spirituellement. Car de même que la froideur

7. Rom., 12, 11.

est dissoute et disparaît devant la chaleur, de même la nonchalance fuit devant la ferveur de la chaleur de l'Esprit, la négligence est chassée, le dégoût est enlevé, l'opinion est dissoute, l'erreur est dissipée, et toutes les ombres du péché retournent complètement se cacher. Et de même que la force naturelle naît de la chaleur et que la faiblesse domine dans les membres par la froideur, de même, par la chaleur de l'Esprit, l'âme acquiert la force, le courage et la virilité, et chasse complètement toute la nonchalance qu'ont l'âme ou le corps dans les actions vertueuses. À l'ardeur du feu est mesurée sa flamme et l'intensité de sa lumière : à la chaleur qui se trouve dans l'âme est mesurée sa ferveur dans les choses spirituelles et le pouvoir de sa science et de sa sagesse sur les trésors divins.

À l'âge, donc, où il y a encore de la chaleur dans ton corps, et où le désir de la nature est vivant dans tes membres, applique-toi à allumer en toi la chaleur de l'Esprit et à éveiller dans tes pensées le désir divin, afin qu'un désir jalouxant l'autre, et une flamme rivalisant avec l'autre, le désir de l'Esprit se fortifie et remporte la victoire, puisqu'il convient à sa nature d'être victorieuse. (574) À l'âge où il y a en toi la force de faire ce que désire le corps, à cet âge-là, applique-toi et emploie ta force à faire ce que désire l'Esprit, parce que l'Esprit-Saint n'agit pas dans les corps oisifs, et ne fait pas lever non plus les discernements de la sagesse divine dans les personnes qui se sont refroidies par la vieillesse. Car celui qui enlace sa force dans le temps de sa jeunesse par le service des mauvaises convoitises ne reçoit pas la science divine dans le temps maladif de sa vieillesse, et lorsque la santé de la nature a cessé chez lui et qu'il est parvenu à l'âge de la vieillesse, il devient complètement vide, se refroidit, et languit également dans son âme et dans son corps. Si tu veux trouver la chaleur de ta jeunesse dans le temps de ta vieillesse, travaille avec la force dans le temps de ta jeunesse, et confie cette cha-

leur aux mains de ton âme; et parce que l'âme ne vieillit pas avec le corps, dans le temps où le corps est affaibli par la vieillesse, tu puises au trésor de ton âme, et dans le temps de ta vieillesse, tu te nourris de ce que tu as confié en dépôt à ton âme; lorsque la force du corps est affaiblie, tu trouves la force auprès de l'âme; lorsque la chaleur du corps s'est refroidie, tu es réchauffé dans tes œuvres par la ferveur de l'âme; lorsque la vigueur des membres s'est évanouie, la vigueur t'est donnée dans tes œuvres par tes pensées; lorsque le désir de la nature a cessé avec la chaleur du corps, il reste auprès de toi le désir spirituel qui a commerce en tout temps et en tout temps engendre des enfants spirituels.

Car autre est le temps de semer et autre le temps de moissonner. Sème donc le bien dans ton âme au temps de ta jeunesse, afin de l'y moissonner au temps de ta vieillesse. (575) Si donc tu désires te marier, efforce-toi de mettre en toi ce désir qui conçoit et enfante aussi dans la vieillesse. Car le commerce du corps n'est pas puissant pour toujours et le désir de la nature n'est pas conservé dans les membres à tous les âges; mais il n'en est pas ainsi de celui de l'Esprit : tous les temps sont à lui, si le temps de la jeunesse est à lui particulièrement. Passe donc du corps à l'âme pendant qu'il y a un pont pour passer, pendant qu'il y a de la force dans tes pieds pour marcher, pendant que tu as la lumière pour avancer, pendant que ne s'inclinent pas sur toi les ombres de la vieillesse et que tu demeures dans le lieu du corps.

Excite en toi la fureur contre le désir, et puisque l'amour l'accompagne quand il se meut, toi, prends la fureur et la colère à ton secours et sors contre lui; de même que l'amour t'est nécessaire contre la fureur, de même la fureur te sera utile contre le désir. Car le désir est pacifique et doux à son arrivée, alors que l'accompagnement le relâchement, la tiédeur, la négligence, les manières lascives, les mouvements et les habitudes honteuses qui sont les adversaires du cou-

rage; mais lorsque le désir te regarde avec ces manières-là, revêts-toi de l'armure de la fureur et sors contre lui : car de même qu'un enfant dans le relâchement du sommeil reprend soudain des forces et s'enfuit léger devant un regard qui le remplit de crainte et le terrifie, de même, toi aussi, tu chasses l'enfance et l'importunité du désir si (576) tu lui montres un visage plein de fureur et d'indignation.

Emporte donc du midi de la jeunesse les fleurs des vertus, et ramasse et rentre entasser pour toi les fruits et les produits afin de les conserver pour l'hiver de la vieillesse. Car l'homme qui vit toute sa vie corporellement est complètement inactif au temps de la vieillesse; mais celui qui est fervent par le désir de l'Esprit dans sa jeunesse reste sans changement jusqu'à la fin de sa vie. Car le corps ne peut pas conserver indéfiniment ses facultés naturelles : les unes cessent avant la fin de la vie, et les autres s'évanouissent avec la vie; tandis que, ravies et enlevées au corps, elles reviennent toutes à l'âme, s'il y a une intelligence douée de discernement qui sait les faire revenir. Car voici, la vie naturelle, même évidemment dissoute par la mort naturelle, est cependant conservée auprès de l'âme spirituellement : de la même manière aussi, le reste des facultés naturelles du corps qui sont enlevées au corps au temps de la vieillesse restent indéfiniment avec la vie de l'âme lorsqu'elles sont confiées aux mains de l'âme.

Il n'y a donc pas de force dans le désir pour te persuader, s'il ne prend pas avec lui ta volonté pour intercesseur; et c'est pourquoi, sachant lui-même sa faiblesse, il ne s'approche pas de toi sans ta volonté; et lorsqu'il a pris la pensée pour guide, il entre allumer son feu dans les membres. Mais toi, quand tu sens le feu corrupteur dominer dans ton corps, allume le feu vivant qui est dans ton âme, et quand tu sens que tes membres s'engagent au service du désir, occupe tes pensées au service de la science des mystères divins. Que le désir ne vienne pas te trouver inoccupé, et

voici, il n'accomplit pas en toi ses volontés. Trouve-toi (577) devant lui vivant dans l'Esprit pour éteindre son feu par le feu qui est en toi. Par où il prend occasion, retranche-le par là, et par où il commence à entrer chez toi, ferme la porte devant lui et enferme-le dehors par là.

Car le désir odieux entre chez nous du dehors; et ce qui est établi naturellement au-dedans de nous, soit au-dedans de l'âme, soit au-dedans du corps, a été mis en nous pour le service du bien; et parce que l'âme peut désirer Dieu et le corps être mû par le désir de sa nature, c'est avec raison que le désir de l'âme a été mis à côté du désir du corps, afin que, mêlés l'un dans l'autre, ils produisent une seule action de désir pur et saint. Les causes qui meuvent le désir de l'âme sont d'en-haut, et celui du corps est d'en-bas, d'où est aussi la nature du corps; cependant il n'a pas été créé pour désirer les choses d'en-bas, mais pour désirer les choses spirituelles en union avec l'âme. Car voici, bien qu'il ait été formé de la terre et constitué de mélanges variés, cependant ce n'est pas pour la terre qu'il a été formé, c'est-à-dire pour être nommé ou appelé le corps de la terre, mais c'est pour obéir à l'âme qu'il a été créé par le Créateur, c'est-à-dire pour faire ses volontés en toute chose et lui être associé dans tous les biens. Dès lors, nous sommes tenus de penser que les actions de notre corps ne sont pas d'où il vient, mais de considérer que le but de ses œuvres est là pour quoi il est fait : il est fait pour l'Esprit et non pour la terre; il est ordonné pour être spirituel et non corruptible; il est appelé corps afin que ce nom fasse connaître qu'il a été pris de la terre; et il est encore dit homme, afin qu'il soit révéilé par là qu'il est uni à l'âme vivante.

Et c'est avec raison que la personne de l'homme est appelée par trois noms, deux qui ne sont qu'à elle : âme et homme, et un (578) qui est à tout : corps. Par le nom de corps est connue sa corporalité, parce qu'elle est de la terre; par le nom d'âme est

montrée la nature vivante qui habite en lui; et par le nom d'homme, nous apprenons le mélange de la personne qui est constituée par les deux. Et parce que le corps n'a pas de pensées et que l'âme n'a pas d'actions visibles, la source des pensées et l'instrument des actions ont été mêlés justement l'un dans l'autre, afin que par les deux soit constitué un corps vertueux. Ne faisons pas peu de cas du corps parce qu'il n'a pas de pensées, mais honorons-le parce qu'il fait les actions, et ne méprisons pas l'âme parce qu'elle ne fait pas le bien par des actions visibles, mais qu'elle grandisse à nos yeux parce qu'elle est la source des pensées du bien.

Le désir de l'Esprit est chaud, comme est chaud aussi le désir du corps, mais ils ne le sont pas dans la même mesure : la chaleur du désir de l'âme est en raison de la subtilité de l'âme, et le feu du désir du corps est froid en raison de la grossièreté du corps. Si le désir du corps semble être chaud dans les corporels et les relâchés, ce n'est pas parce que sa nature est forte et chaude, mais parce que leur volonté est relâchée et froide. Et comprends combien est froide la chaleur du désir du corps et combien est chaud le désir de l'âme par ce qui arrive chez les deux. Car voici, lorsque le désir du corps se meut dans les membres, la vue des hommes le refroidit; une rumeur d'indignation, s'il l'entend, la menace de qui que ce soit, si l'on en parle (579) devant lui, un saisissement soudain, une autre passion contraire à lui qui s'éveille chez l'homme, la réprimande et le reproche des amis ou des voisins, le souvenir du jugement des hommes, le souvenir de la faiblesse de la nature, la pensée des difformités de la personne objet du désir, la faim et la soif, la chaleur et le froid excessifs, la maladie et la douleur, toutes ces choses éteignent rapidement et font cesser la chaleur du désir du corps; mais le désir chaud et spirituel de l'âme, lorsqu'il est allumé complètement dans les pensées de l'âme, rien n'est capable de l'éteindre, comme l'attestent par leurs actions ceux

qui brûlent du feu divin de ce désir : le monde entier les a combattus sans pouvoir éteindre leur désir, les rois, les princes, les autorités, non seulement par la menace des paroles, mais encore par les afflictions, les durs tourments, les emprisonnements et les supplices, les prisons et les châtimens sévères de toutes sortes, le feu et les peignes, les glaives et les bêtes, tout ce qui cause la souffrance et la douleur par les afflictions temporelles; rien de toutes ces choses et de semblables n'a pu éteindre et refroidir la force chaude de ce désir; mais c'est le contraire qui arrivait, et c'étaient ces choses-là qui nourrissaient le feu de leur désir; et de même que le feu est nourri avec du bois, de la paille et de l'huile grasse, de même aussi le bon désir qui était en eux (580) s'alimentait par les afflictions et les tourments; et lorsque le feu était approché de leurs corps, le feu du désir divin qui était en eux se fortifiait et s'enflammait davantage.

Et cela, c'était surtout parce qu'il vainquait les choses contraires. Car, ordinairement, la victoire sur les adversaires affermit et fortifie l'homme dans l'amour de ce qu'il aime : lorsqu'il a enlevé les obstacles de devant lui et ôté les embûches de devant ses pieds, il marche plus facilement, il court plus librement; et lorsqu'il a courbé ses ennemis sous sa force, il agit plus virilement encore, parce que la vigueur qui est enlevée à ceux qui le haïssent lui est ajoutée, et que la force qui leur est soustraite revient à lui. Et lorsque le désir de l'âme combat le désir de la chair, non seulement il le refroidit de sa chaleur, mais encore il fait revenir sa chaleur à lui pour qu'elle fasse sa volonté et se mélange en lui à la ferveur spirituelle, et qu'elle ne fasse pas la volonté du corps dans l'union avec un autre corps.

Le Créateur a fait chaud le désir du corps parce que le désir qu'il a mis dans l'âme est chaud aussi; et c'est par là que l'âme, chaque fois qu'elle voudra se mouvoir par le désir de sa nature, s'associera la chaleur du désir du corps, en la faisant revenir à sa bonne

volonté; et ainsi elle fera une bonne œuvre. Et ce n'est pas seulement en cela, mais c'est encore dans chacune des parties de la nature du corps que l'âme, quand elle veut se mouvoir pour faire ce qui est à l'extérieur, s'approche des membres du corps qui ont du rapport avec ses parties cachées, en voyant par l'œil et en entendant par l'oreille, avec le reste des sens et des membres qui font sa volonté intérieure; et par eux, (581) lorsqu'elle veut désirer, elle associe le désir du corps à son désir spirituel, et elle fait l'œuvre de l'amour divin et s'enflamme de l'amour de la vie de la justice, en sorte que les signes des flammes de ce désir se voient aussi dans les membres extérieurs du corps, non pas pour des mouvements honteux ou pour l'œuvre d'un sot désir, mais parce qu'ils sont tranquilles, quoique chauds, et paisibles, quoique fervents.

Que la chaleur du désir mêlée dans nos membres ne soit donc pas pour nous une cause de défaite, mais regardons la raison pour laquelle le Créateur l'a mêlée en nous, et servons-nous-en selon cet ordre. Lorsque le désir du corps est chaud dans le corps, il est l'adversaire de la chasteté, et lorsqu'il est mêlé avec le désir de l'âme, il est l'auxiliaire de la virginité; il est donc juste que la force du désir ne soit pas dispersée au dehors, mais qu'elle soit rassemblée et amassée au dedans, auprès du désir de l'âme, afin que, mêlés l'un dans l'autre comme la lumière dans la lumière, ils allument une seule lumière qui est parfaite dans la chasteté.

Les aliments de chacun de ces désirs sont différents les uns des autres : c'est par le jeûne, l'abstinence, la veille, la prière, les mortifications et les travaux corporels que le désir de l'âme s'accroît et se fortifie; et c'est par les contraires, les plaisirs, les agréments, les délices, la nourriture et la boisson, le luxe des vêtements, l'entretien avec les luxurieux et les relâchés, que le désir du corps grandit et s'enflamme en nous. Et l'âme ne s'affaiblit pas parce que le corps languit dans les travaux, mais elle devient plus virile et plus

forte, dans la mesure où le corps s'affaiblit; et c'est pour cela surtout qu'elle l'affaiblit, pour devenir forte. Car autre chose est que le corps soit faible par sa nature, (582) et autre chose que l'âme l'affaiblisse dans le dessein d'être elle-même dans la force de sa nature : lorsque c'est dans ce sens que l'âme affaiblit le corps et abaisse la vigueur de sa force par les austérités, ce que Paul a dit est accompli chez eux : *Tant que l'homme extérieur se corrompt, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*⁸.

C'est pourquoi Salomon nous conseille aussi de commencer à travailler pour le bien dès notre jeunesse, et de nous exercer dès le commencement de notre vie à vaincre ce qui est en nous et ne nous convient pas et à asservir le désir qui est contraire à notre désir. Et par là, tout homme qui vainc la faiblesse qui est en lui dans le temps de sa force se trouve fort dans le temps de sa faiblesse, c'est-à-dire que s'il prend la disposition des vieillards dans sa jeunesse, il trouve la force des jeunes gens dans sa vieillesse.

Prends donc des viatiques dans le champ de ta jeunesse pour le temps de ta vieillesse, ô disciple, afin de trouver le repos de ton âme quand tu auras cessé le travail de ton corps. Car tu n'auras pas la guerre tout le temps de ta vie : cela, ton Créateur, ayant pitié de toi, l'a limité, pour que tu ne combattes que pendant un temps déterminé; et ton bonheur, il l'a fait sans fin! Au commencement et à la fin de ta vie, tu es sans guerre : au commencement, parce que le désir ne se meut pas encore, et à la fin, parce qu'il s'est refroidi après s'être mû. Dans le temps de ta vieillesse, que tu le veuilles ou non, tu le trouves n'avoir rien à faire et ne pas pouvoir satisfaire ton désir à cause de la faiblesse du corps, attendu que ce n'est pas toi qui éteins le désir, mais le désir qui s'éteint en toi.

Le feu du désir que le Créateur a mis dans la nature du corps pour la procréation du genre humain cesse

8. II Cor., 4, 16.

vers la fin de la vie (583) de l'homme, dans le temps de la vieillesse. L'homme ne procrée pas tout le temps de sa vie, puisqu'il ne peut le faire ni dans son enfance, ni dans sa vieillesse; en cela, il ressemble non seulement à lui-même, mais aussi au bétail et aux animaux, aux oiseaux et aux plantes; ils sont comme lui, sans fruits de leur espèce dans leur enfance et dans leur vieillesse; chaque genre étant limité, sa procréation est aussi sujette à une limite, surtout parce que le fruit est transmis dans le corps et par le corps; et c'est pourquoi il est limité comme le corps. La force du corps est limitée comme sa vie; il n'en jouit même pas pendant toute la durée de sa vie : comme je l'ai dit, il n'a la force de procréer ni au commencement ni à la fin de sa vie.

Au contraire, dans l'âme, où il n'y a pas de composition, il n'y a pas de vieillesse, et la chaleur de son désir ne cesse jamais, à moins qu'il ne lui arrive la maladie de la méchanceté; car de même que le corps vieillit ou s'affaiblit par le mélange de sa composition, de même aussi l'âme devient malade et s'affaiblit par le péché et par la méchanceté : la chaleur de son désir s'éteint par sa faiblesse, et c'est pourquoi elle ne peut plus porter de fruits. Celui donc qui affaiblit le désir dans sa jeunesse se trouve fort dans son âme au temps de sa vieillesse, et sa force demeure chez lui après qu'il a fini la guerre. C'est ce qui arrive aussi aux guerriers du monde : ils acquièrent leur force non seulement sur la ligne de bataille en combattant leurs ennemis, mais encore après que la bataille a pris fin; (584) et leur force ne s'évanouit pas avec le combat, même si elle était plus active pendant le combat parce qu'elle était aidée par l'émulation.

De même, toi aussi, dont l'âme est revêtue de la force de la chasteté comme d'un matériel de guerre contre la fornication, ne t'imagines pas que le temps de ta force cesse à la fin de ta guerre; mais elle est renouvelée à la fin de la guerre, non pour combattre, mais pour faire le bien. Car tu fais deux choses par

cette force : tu combats la fornication, et tu achèves de construire la chasteté. De même qu'un ouvrier à qui est donnée à renouveler une vieille construction la démolit avec la force, et avec la force la reconstruit, de même la démolition de ta vieille construction et ta nouvelle construction se font toutes les deux avec ta force : tu démolis la fornication qui est le chemin de tous les maux, et tu construis la chasteté qui est le chemin aplani qui fait monter au ciel.

Car quel est le mal qui ne soit pas dans la fornication! Et quelle est la chose odieuse qui n'entre pas par sa porte! L'amour du ventre la fortifie; l'amour de l'or la sert; la colère et la fureur l'accompagnent, et c'est par elles qu'elle combat ses adversaires; la tristesse s'avance sur ses pas; la honte accompagne la fin de son action. Et peut-être la vaine gloire aussi qui passe pour être son adversaire aide-t-elle son œuvre odieuse; car beaucoup, à cause d'elle, et combien de fois, se sont tournés vers la passion de la fornication : après avoir fini leurs travaux, s'imaginant être parvenus au séjour du repos, outre qu'elle les a saisis du fait de leur négligence, elle a endurci leur esprit, elle a obscurci leur vue qui avait été purifiée (585) par la victoire sur les convoitises du corps, et elle les a ramenés au désir de la fornication qu'ils avaient vaincu au commencement de leur lutte. Donc il ne se trompe pas, celui qui appelle la fornication le chemin de tous les maux.

Et je dis que la fornication n'est pas seulement celle du corps, mais plus encore celle de l'âme. Chez le séculier, l'adultère est en action, et chez le moine, en pensées. Il a été dit au séculier : Ne commets pas l'adultère, et au moine : Ne le désire pas. Le séculier ne connaît pas du tout la guerre des pensées, et à cause de cela il ne vainc pas non plus son désir avec force, mais il sert légitimement celui qui appartient à la nature; le moine n'a pas cette faculté, et ce n'est pas dans l'abstention de l'action que se voit sa victoire, mais dans la victoire sur la pensée qu'est proclamé

son triomphe. Parce qu'il est le soldat spirituel du Christ, sa victoire aussi s'accomplit spirituellement dans les pensées intérieures; il purifie le lieu de son âme par son abstention, et lorsqu'il en a chassé la pensée, toute la maison de son âme se voit dans la lumière; et où il y a la lumière, l'obscurité du péché n'entre pas, parce que le péché se fait dans les ténèbres, comme la justice, dans la lumière.

Que cette passion pernicieuse ne l'excite donc pas et ne domine pas subtilement dans tes pensées. Car l'occasion en est fréquente chez toi, surtout quand tu demeures avec les hommes : elle grandit alors par le souvenir de diverses personnes, du fait de la beauté de la vue de leur corps. Le désir de la fornication, né de la chair, désire aussi la chair. Et de même que le désir du ventre désire des goûts divers, (586) de même, la passion de la fornication désire des personnes belles à voir; son amour ne s'arrête pas à la vue d'une seule d'entre elles, parce qu'elle n'aime pas les hommes, mais la beauté, pour la passion; et lorsque son excitation est fréquente, elle ne s'en tient même pas à la beauté de la vue, mais elle grandit et se fortifie par elle-même; et lorsqu'elle a vaincu la force de l'âme secrètement, elle vainc aussi l'abstention du corps extérieurement; et si elle est vaincue par le corps dans la veille, elle revient le combattre pendant le sommeil, et les souvenirs des personnes qui avaient été chassés de l'âme pendant la veille, la souillent et la remplissent pendant le sommeil; et elle fait que l'homme est vaincu de force pendant son sommeil. C'est pourquoi l'abstinence t'est nécessaire pour diminuer l'humeur du corps, afin que la fornication ne trouve pas même pendant le sommeil une occasion dans tes membres.

Car l'habitude de cette passion est de combattre d'abord dans les membres du corps et de le mouvoir vers le désir comme l'animal; et si l'homme possède le discernement et qu'il empêche le mouvement de ses membres d'agir, elle entre de nouveau dans la pensée et l'excite secrètement; et par elle, elle éveille aussi les

membres pour l'œuvre du désir; et si elle est vaincue aussi par les pensées, elle est vaincue complètement si la pensée regarde Dieu et si la patience et l'abstinence se trouvent aussi chez elle. Alors elle vient, cette passion mauvaise, auprès du sommeil, et pendant le sommeil, elle combat la patience de l'âme; mais cela non plus, si cela nous arrive, ne le laissons pas sans repentir, surtout si la vue (587) de personnes s'est peinte dans notre esprit, ce qui fait connaître clairement que c'est un reste de la veille; et si l'écoulement du corps a eu lieu sans la vue de personnes, c'est l'humeur qui se trouve dans les membres : parce que le corps n'a pas été mortifié par l'abstinence, le désir a trouvé une occasion dans ses membres, et, s'il n'a même pas senti du tout ce qui s'est passé, c'est qu'il a été trop plongé dans le sommeil.

Le disciple est donc tenu de vaincre la passion de toutes les manières : dans l'action, dans la pensée, et dans l'écoulement du sommeil; qu'il soit vaincu dans le sommeil, c'est la preuve qu'il n'a pas vaincu dans la pensée; qu'il n'ait pas vaincu dans la pensée, c'est le témoignage qu'il est vaincu dans l'action. C'est pourquoi il est utile de manger et de boire peu, pour que l'humeur ne combatte pas dans le corps, et que nous ne soyons pas vaincus en songe en dehors de notre volonté. Car de même que cela n'arrive plus, pas même dans le sommeil, aux vieillards affaiblis par les années, parce que l'écoulement de la fornication a désormais disparu et séché dans leurs membres, de même, la fornication de la nuit n'arrive pas au corps affaibli par les travaux de l'abstinence, parce que même si les rêves se meuvent en lui, et si les démons l'excitent, l'écoulement du désir ne trouve pas d'occasion dans les membres. Les solitaires combattent même le sommeil, comme le désir de la nourriture, parce que lui aussi, comme ce désir, endurecit l'intelligence et augmente le désir de la fornication. En n'apportant de nourriture au corps qu'autant qu'il en a besoin, et en ne lui donnant aussi de sommeil que de cette

manière-là, autant qu'il est possible, on s'affranchit de la passion de la fornication; et si la veille ne se passe pas dans la divagation des pensées, mais (588) dans l'esprit de recueillement, dans la psalmodie, dans la prière, on chasse aussi cette passion des pensées, et, sortie de l'âme, elle ne reste pas non plus auprès du corps.

*Faites donc mourir vos membres qui sont sur la terre*⁹, nous commande le bienheureux Paul. Et si les membres meurent, il n'y a pas un lieu chez eux pour le mouvement du désir : que peut faire le désir dans un corps mort? Car la parole de l'apôtre montre qu'il est possible que les membres meurent; il ne commandait pas ce qui ne peut avoir lieu, surtout puisqu'il a dit : Vos membres qui sont sur la terre, parce que nous avons d'autres membres dans le ciel ou du ciel; c'est donc bien cela que signifie cette parole : *Faites mourir vos membres qui sont sur la terre*. Les convoitises étant de la terre, elles dominent sur les membres qui sont de la terre; et si nous faisons mourir ces membres par le jeûne, l'ascèse et l'abstinence, et, outre ces choses, par la veille continuelle et la vigilance de la prière, les convoitises qui sont de la terre ne sont pas reçues chez eux : que peuvent faire les passions auprès de membres morts? Car l'apôtre appelle membres qui sont dans les cieux les membres de l'homme nouveau. Ce sont ceux-là qu'il dit être des cieux; les membres de l'homme de la terre sont terrestres comme lui, et les membres de l'homme du ciel sont célestes comme lui; il a donc appelé célestes les membres de l'homme nouveau; et dans ceux-ci, il ne faut pas que dominent les passions anciennes, parce qu'elles ne (589) leur conviennent pas et ne leur appartiennent pas. Comment donc la passion de la fornication dominera-t-elle dans un membre de l'homme nouveau, puisqu'il est un seul corps avec le Christ?

Et moi, ce n'est pas seulement à cause de la grandeur du don qui est en nous et à cause de la grandeur

⁹. Col., 3, 5.

de notre honneur que je dis qu'il faut que nous vainquions la passion de la fornication, mais c'est aussi à cause de ce qui est attaché à cette passion : la honte du visage, la tristesse, le remords, la privation de la liberté, l'obscurcissement de l'intelligence, l'endurcissement des pensées, le trouble des esprits; car ce sont toutes ces choses et de semblables qui entrent dans l'âme après la passion de la fornication. Et si nous nous maîtrisons et nous vainquons, et que nous établissons dans notre âme la belle image de la chasteté, après la défaite de ce désir, l'âme est aussitôt remplie de joie et de liberté auprès de Dieu et auprès des hommes; elle jouit du repos de ses pensées; elle reçoit la lumière de la science divine; elle se revêt aussi de force, et elle est remplie de confiance.

L'âme reçoit de cette victoire un tel plaisir que nous ne pouvons l'expliquer par la parole, parce que l'âme ne l'a pas trouvé non plus par la parole. Car ce qui est trouvé par l'action, c'est en acte aussi qu'on y prend plaisir, et ce qui est acquis par la parole, on ne s'en réjouit aussi qu'en parole. La victoire sur le désir ayant eu lieu par la force de l'âme avec l'aide de la grâce, le plaisir qui lui arrive après cela vient de la santé de sa nature et du don de la grâce de Dieu : de même que (590) l'agrément et le plaisir du corps est double, parce que tantôt il prend plaisir à sa santé naturelle, et tantôt à des aliments et des convoitises qui sont en dehors de lui, de même aussi il arrive à l'âme tantôt de sentir son plaisir quand elle est dans la pureté de son intelligence et qu'elle possède sa santé naturelle, et tantôt de recevoir ce plaisir quand elle obtient la grâce de Dieu et la contemplation des révélations surnaturelles. Et elle sait qu'elle y prend plaisir, et elle sent que c'est un plaisir spirituel qui est répandu dans toutes ses parties; mais il ne lui est pas possible de traduire par la parole et d'enseigner par des mots l'agrément et le plaisir spirituel qu'elle a senti, parce qu'elle a reçu spirituellement le goût de ce plaisir. Lorsque le corps reçoit le plaisir de la nour-

riture par les goûts et les assaisonnements des choses, ou qu'il est mû par le plaisir du désir à la vue d'une personne, ou que ses oreilles prennent plaisir aux sons agréables du chant, ou qu'il reçoit la suavité du plaisir par un toucher tendre, pour toutes ces choses, parce qu'elles sont corporelles et donnent du plaisir par une action corporelle, on peut exprimer le plaisir par la parole; parce que ce sont des choses corporelles qui ont fait plaisir au corps, et qu'elles lui ont fait plaisir par un son composé et revêtu d'un corps, on parle autant qu'on veut de leur suavité. Mais le plaisir de l'âme, qui ne vient pas des corps, ni de leurs actions corporelles, (591) ni de leurs goûts corruptibles, mais de la contemplation spirituelle de toute chose, et que l'âme sent lorsqu'elle a trouvé la santé de sa nature, elle ne peut pas le raconter par la parole : son plaisir est secret, et sa joie est invisible, parce qu'ils ne lui viennent pas de choses extérieures à elle.

Car de même que l'âme est l'intérieur du corps et que c'est par la force de sa vie qu'elle lui donne de sentir le plaisir de toute chose, de même c'est à l'intérieur de l'âme qu'est la contemplation spirituelle qui fait ordinairement plaisir à l'âme; et lorsque le plaisir de l'âme est spirituel, il lui est naturel, et elle prend du plaisir selon l'ordre de sa nature, parce que le monde de l'âme est au-dedans d'elle comme le monde du corps est en dehors de lui; mais lorsqu'elle prend le plaisir du corps ou du monde, son plaisir est en dehors de sa nature : il lui arrive un plaisir de ce genre lorsque, parmi les convoitises du corps, elle cède à l'amour du ventre ou à la passion de la fornication, ou que, parmi les convoitises du monde, elle reçoit volontiers des honneurs et des louanges ou se délecte dans l'audition du chant ou dans la vue corporelle des choses visibles; toutes ces choses, ou du corps ou du monde, auxquelles l'âme prend plaisir, lui font un plaisir qui est en dehors de sa nature, et ce n'est pas à sa santé qu'elle prend plaisir, (592) mais à sa maladie.

Il y a donc des plaisirs qui servent la santé de l'âme ou du corps et d'autres qui servent leurs maladies. Il est certain que lorsque l'âme prend plaisir à des convoitises mauvaises, son plaisir est en dehors de sa nature, étant pris de ce qui ne lui convient pas et de ce qui est étranger à sa nature. Car voici, lorsque son corps commet l'adultère et fait cette action qui transgresse la loi, l'âme, comme il semble, a du plaisir en cela; et lorsqu'elle combat et vainc le désir de son corps et qu'elle achève la victoire dans une bonne intention et avec un discernement agréable à Dieu, après cette victoire, elle reçoit aussi un plaisir; en sorte que, et par la satisfaction du désir et par la victoire sur le désir, par les deux, elle reçoit également un plaisir. Cependant, comme je l'ai dit tant de fois, le plaisir qu'elle a reçu du corps est en dehors de l'ordre de sa nature, et celui qu'elle a par la victoire sur le désir, c'est le plaisir de sa nature; ce plaisir, elle le sent dans la mesure où elle est saine, et sa délectation est légitime et naturelle.

Ceux qui vainquent l'assaut du désir dans une intention spirituelle sentent ce que j'ai dit : ils sentent leur plaisir sans pouvoir l'exprimer; comment l'exprimeraient-ils, puisqu'ils ne l'ont pas senti corporellement? Mais parce qu'aucune des choses de l'Esprit n'est du corps, cherchons-les dans leur lieu, et c'est là qu'elles se trouvent; et où (593) elles se trouvent, c'est là qu'elles prennent plaisir; et où est leur plaisir est aussi leur joie, une joie qui réjouit sans être vue, une joie avec laquelle est aussi la force. Car de même que le désir qui vainc l'âme la montre faible, malheureuse et revêtue de honte, de même, l'âme qui vainc le désir est remplie de force, de joie et de liberté après cette victoire, et elle acquiert un œil lumineux pour voir avec autorité la science spirituelle qui est mêlée dans toutes les choses visibles. Mais de même que ce sont ceux qui satisfont les convoitises du corps qui sentent le plaisir du corps, de même aussi ce sont ceux qui servent les convoitises spirituelles de l'âme qui goût-

tent le plaisir de l'Esprit; et de même que c'est la maladie de l'âme qui sent le plaisir des convoitises du corps, de même, c'est la santé de l'âme qui sent le plaisir de l'Esprit. Et si quelqu'un cherche à sentir ce que je dis par des paroles qui s'écrivent, il cherche la chose hors de son lieu et hors de son temps, et il ne trouve pas le fruit qu'il cherche parce que ce n'est pas de son arbre qu'il cherche à le cueillir. Tout fruit se trouve et se cueille sur son arbre : de même aussi, les choses spirituelles se voient dans leur lieu, et ces fruits qui font plaisir à la nature raisonnable et spirituelle se trouvent sur leur arbre.

C'est donc après la victoire sur la passion de la fornication que l'âme cueille le fruit spirituel qui lui fait plaisir (594) et l'éclaire; et celui qui le cherche le trouve après la victoire sur cette passion, victoire qui a lieu non seulement dans le corps mais aussi dans l'âme. Car ce désir tantôt combat le corps et tantôt attaque les pensées de l'âme : quand il allume son feu dans les membres, il ne combat pas les pensées : car comment combattrait-il ce qui n'a pas d'adhérence avec lui? mais lorsque les pensées sont asservies au désir et qu'elles font sa volonté, il commande en maître à tous les membres, et il satisfait avec autorité tous ses plaisirs dans le lieu du corps avec qui il cohabite. Et si l'intelligence sait se voir elle-même et qu'elle s'aperçoit qu'un maître étranger habite dans le lieu de son corps et que des passions voleuses et pillardes habitent dans ses membres, elle se prépare à les chasser de là, et elle se met en guerre pour faire sortir les étrangers qui se trouvent dans sa maison; et parce qu'il est agréable aux convoitises d'y habiter, elles combattent, elles aussi, pour ne pas sortir : c'est à partir de là que la guerre des pensées se meut contre les passions, et celle des passions contre les pensées, et la victoire appartient au plus fort.

Le désir qui est dans les membres est donc satisfait par l'action; mais il ne peut l'être en tout temps comme il le cherche; tandis que le désir qui est caché

dans les pensées, rien ne l'empêche de venir à l'action, si ce n'est seulement la vue de Dieu. C'est pourquoi le prophète donne aussi la malédiction à ceux qui se souillent sur leurs lits et dévoile les sottes pensées de ceux qui pensent et disent : *Les murs de ma maison m'entourent (595) et le toit de ma maison me cache, sans savoir que les yeux du Seigneur sont dix mille fois plus lumineux que le soleil, et qu'il voit toutes les pensées des hommes*¹⁰. Et bien que la parole, dans son sens obvie, semble être pour l'homme qui commet l'iniquité sur son lit, dans le secret de sa maison, et pour ceux qui satisfont leurs convoitises dans les ténèbres de leurs demeures et se cachent de la vue des hommes, cependant elle reprend surtout la pensée qui fornique secrètement dans l'âme, parce que ce sont les membres du corps qui l'entourent au lieu de murs, et le vase du cœur qui la cache au lieu de toit, et que, dans la demeure de ce lieu caché et dérobé, accomplissant là son adultère, elle s'imagine que personne ne la voit, fuyant la vue des hommes et non le péché, sans comprendre que devant la vue lumineuse de Dieu il n'y a rien de caché. La vue de Dieu qui considère les choses secrètes est dix mille fois plus lumineuse que la lumière du soleil, et de même que rien n'est caché devant la lumière du soleil, et qu'il fait voir et montre à la vue tout ce sur quoi il luit, de même aussi l'œil visiteur de la science de Dieu considère les secrets des hommes et regarde les pensées qui sont cachées dans l'intelligence; et bien que la pensée ne commette pas l'adultère par des actions, il l'estime adultère par sa volonté, et il la juge d'après son intention et non d'après ses actions.

Car il y a celui qui prend plaisir à l'action, et il y a celui qui prend plaisir à l'imagination; et il y a l'adultère qui a lieu dans le corps, et il y a celui qui (596) est accompli dans l'âme. Il est certain que celui qui chasse l'adultère de son cœur ne le laisse pas non

10. Sag. Sirach, 23, 18-19.

plus dans son corps. Car les pensées sont la racine des actions. Si un arbre est secoué à sa racine, et que sa racine qui était solidement plantée dans la terre se relâche, ses feuilles se fanent aussitôt, ses fruits s'étiolent, et tout son aspect est changé; de même, si la racine du désir est secouée dans le cœur et qu'elle se relâche, les actions extérieures commencent à sécher aussi, parce que la pensée est dans le cœur comme une racine dans la terre, et fait grandir les actions extérieures, soit du bien, soit du mal. Les actions grandissent par l'irrigation des pensées comme les arbres par l'irrigation de l'eau : des plantes placées près d'une source se dessèchent s'il arrive que la source soit tarie; de même, les œuvres des convoitises placées près de la source du cœur, et qui y boivent, et qu'elle fait croître, se dessèchent, si la source mauvaise est bouchée. Que le désir soit retranché de la pensée, et la victoire parfaite est acquise dans les actions. Le désir des pensées n'a pas non plus de temps déterminé : il se meut en tout temps et en tout temps se satisfait, surtout lorsqu'il a des occasions qui le servent au dehors; pour cette raison surtout, soyons sur nos gardes et faisons sagement le guet, et de partout où le désir nous regarde, fermons la porte devant lui.

Car le désir est mêlé au mouvement de notre vie, et autant que la vie se meut dans notre corps, autant le désir se meut aussi (597) et s'agite en elle; mais de même que la mort fait cesser la mobilité de la vie naturelle, de même, ce qui fait taire les mouvements du désir, c'est l'abolition de l'homme ancien; si donc le désir se dresse contre nous par les mouvements naturels du corps, sachons qu'il est nécessaire de mortifier et de dompter le corps, et souvenons-nous du mot utile de l'apôtre qui nous a dit à propos de lui-même : *Je dompte mon corps et le réduis en servitude*¹¹; et, considérant cela, réduisons notre corps en servitude, et domptons le désir bestial qui se meut et jaillit en

11. I Cor., 9, 27.

lui, en posant sur lui le poids d'un jeûne prolongé, en mangeant moins et en buvant peu, si ces choses suffisent lorsqu'elles lui sont apportées avec mesure; autrement, de nouveau, doublons-les et augmentons-les; et si elles ne suffisent pas seules à le réduire en servitude, avisons d'autres choses qui soient plus dures encore, et dont nous userons de nouveau envers lui.

Plus que toute chose, c'est de boire peu qui est nécessaire à cette guerre aux convoitises, surtout parce que le désir de la fornication se nourrit de l'humidité; et si c'est l'humidité qui le nourrit, c'est donc la sécheresse qui vient de boire peu qui le sèche et le flétrit. Le guerrier Gédéon renvoya de la guerre ceux qui se mirent à genoux et burent de l'eau à satiété; et ceux qui burent peu en portant l'eau dans leurs mains à leurs bouches, il les conduisit avec lui à la guerre contre (598) les Madianites¹². Et ce n'est pas simplement lui qui trouva cela et le fit, mais c'est Dieu qui lui commanda de faire ainsi : lorsqu'il rassemblait un peuple nombreux pour aller à la guerre contre le camp de Madian, qui a été comparé à la passion de la fornication, Dieu lui commanda de sonner de la trompette, et d'avertir le peuple, et de lui dire : Que celui qui a peur et qui tremble s'en retourne. A ce mot, la majorité du peuple qui était avec lui s'en retourna. On voit par là que tous ceux qui sont appelés à la guerre ne sont pas aple à la guerre. Parmi ceux qui restaient, il y en avait encore d'un esprit ardent et qui désiraient la victoire; mais ils avaient peur de se fatiguer pour elle; Dieu lui dit d'éprouver ceux-là de nouveau; il fit leur examen par l'eau : ceux qui avaient pris plaisir à boire beaucoup d'eau en se mettant à genoux, il les renvoya de la guerre, parce qu'il n'est pas opportun de se rassasier d'eau pour faire la guerre au désir; et le petit nombre qui avait bu peu, en hâte, en le portant dans leurs mains à leur bouche, il les conduisit avec lui au combat contre le camp qui a été

12. Cf. Jug., 7, 2 sq.

comparé à la fornication. Et l'histoire du Livre de Moïse qui dit : *Le peuple forniqua avec les filles de Madian, et ils s'initèrent aux sacrifices de leurs dieux*¹³, est témoin qu'il en est ainsi, comme il a été dit.

Puisque tout ce qui avait lieu chez eux est le modèle de notre règle spirituelle, tout ce qui est écrit à leur égard montre ce qui est à nous, comme Paul l'a dit aussi : (599) *Ne forniquons pas comme quelques-uns d'entre eux fornicèrent, et il en tomba vingt-quatre mille en un seul jour*¹⁴. C'est donc elle, cette génération relâchée qui sortit de l'Égypte, qui ne put pas tenir devant la guerre de la fornication lorsqu'elle vint au devant d'eux, mais qui furent vaincus par la beauté des filles de Madian et fornicèrent avec elles, et sur qui domina en ce temps-là une peste subite à la suite de cette fornication. Mais là, ce sont les fornicateurs qui périrent par le châtement qui sortit subitement contre eux, et ce ne fut pas la passion de la fornication qui fut détruite, comme il eût été dans l'ordre; tandis qu'ici, sous la conduite de Gédéon, ce ne sont pas les fornicateurs qu'il tua, mais c'est elle, la fornication, qu'il fit périr. C'est pour cela que, lorsqu'il s'apprêtait à détruire ce camp qui avait fait pécher le premier peuple, parce que, comme je l'ai dit, c'est le type de la fornication qui y est montré, il ne conduisit avec lui qu'un petit nombre d'hommes à la guerre contre cette passion, ceux qui avaient bu peu d'eau, en hâte, et qui firent connaître par cela qu'ils étaient capables d'affronter cette guerre, ce qui eut lieu aussi en fait.

Et quand il les eut préparés au combat, il leur fit prendre des cruches, des trompettes et des torches; ils cachèrent les torches dans les cruches, et ils prirent les trompettes dans leurs mains droites et les cruches dans leurs mains gauches, et, aussitôt qu'ils eurent sonné des trompettes, les cruches se brisèrent, et le feu des torches apparut, parce que le son de la trom-

13. Nomb., 25, 1-2.

14. I Cor., 10, 8.

pette est le signe du commandement de Dieu qui crie dans tous ses Livres contre cette passion de la fornication, comme cette parole : *Ne forniquons pas comme quelques-uns d'entre eux fornicèrent*, et comme celle-ci : *Que (600) personne ne se trouve parmi vous fornicateur et relâché comme Esau qui vendit son droit d'aînesse pour un seul mets*¹⁵, et comme celle-ci : *Ne vous trompez pas, parce que ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les idolâtres, ni les dépravés, ni ceux qui couchent avec des mâles, ni les voleurs, ni les gourmands, ni les ivrognes, ni les rapaces, n'héritent le royaume de Dieu*¹⁶, et comme cette autre parole qu'il a dite : *L'homme qui est fornicateur ou impur ou avare, c'est-à-dire idolâtre, n'a pas d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu*¹⁷, et comme ce qu'a dit Notre-Seigneur : *Celui qui regarde une femme comme s'il la désirait a commis l'adultère avec elle dans son cœur*¹⁸. Et l'apôtre Jacques a dit encore dans sa lettre : *D'où y a-t-il des guerres et des rixes parmi vous si ce n'est par les convoitises qui combattent dans vos membres?*¹⁹ Et Pierre a dit encore : *Si le désir meurtrier fond sur vous, ne vous imaginez pas que c'est quelque chose d'étranger qui vous arrive, parce que, croyez-moi, vous êtes tentés*²⁰. Et Dieu, de sa voix, criait encore au peuple des Juifs : *Ne désire pas la femme de ton prochain*²¹. Les trompettes qui sonnaient contre le camp de Madian étaient donc le modèle de ces saintes paroles dites contre la passion de la fornication; car c'est au son des trompettes que les cruches, sur-le-champ, se brisèrent, comme Gédéon l'avait commandé à tout le peuple : *Aussitôt que vous m'entendrez sonner (601) de la trompette, sonnez, vous aussi, des trompettes, et brisez les cruches, et la lumière des torches cachée dans les cruches apparaîtra*²².

Tout cela, c'est le modèle de notre règle spirituelle.

15. Héb., 12, 16.

16. I Cor., 6, 9.

17. Eph., 5, 5.

18. Mt., 5, 28.

19. Jac., 4, 1.

20. Cf. I Pierre, 4, 12.

21. Ex., 20, 17.

22. Jug., 7, 18.

Car c'est par le son des trompettes que sont connus les commandements de Dieu; dès que l'homme s'en sert avec le son de son âme et qu'il crie avec force contre la passion de la fornication, ce désir est aussitôt chassé et détruit par la voix divine; et de même que là, les cruches furent brisées par le son des trompettes, de même, ici aussi, le désir de la fornication est brisé et détruit par l'audition du commandement; et de même que là, une fois les cruches brisées, se vit la lumière qui y était cachée, de même, ici aussi, une fois détruite la fornication, luit dans l'âme la lumière de la science du Christ. Ainsi nous sont connues trois choses : au son de la trompette est comparé le commandement de Dieu; à la cruche qui a été brisée, la passion de la fornication, qui, elle aussi, est légère et facile à briser; et à la torche qui a été vue quand la cruche a été brisée, la lumière de la science divine qui luit dans l'âme quand la fornication est détruite. Et ces choses sont connues surtout à ceux qui les ont expérimentées.

Tel est donc l'enseignement que nous montre la guerre de Gédéon et tels sont les modèles qu'elle nous fait connaître : ceux qui allèrent à la guerre burent peu d'eau pour que nous les imitions en les considérant. Que celui qui engage (602) notre combat ne boive pas d'eau à satiété, et ne se remplisse pas le ventre de nourriture; qu'il ne soit même pas vaincu par le désir des aliments simples et ne prenne pas plaisir à s'en remplir le ventre, mais qu'il se souvienne d'Esau qui est accusé par la parole de Paul et est appelé fornicateur et relâché pour avoir vendu son droit d'aînesse pour un seul aliment : ce n'est pas à cause de la qualité ni du grand prix de cet aliment qu'il a été blâmé dans ce passage, mais à cause de son relâchement; car cet aliment, c'étaient des lentilles! Et il a été appelé fornicateur et relâché, parce qu'il a été vaincu par son désir et qu'il les a mangées par gourmandise. Et c'est avec raison que Paul a appelé cette défaite fornication, car celui qui a été vaincu par la vue d'un

plat de lentilles, à combien plus forte raison le sera-t-il par une gracieuse beauté!

Et considérons que la parole de Dieu qui a été dite au peuple des Juifs ne détruit pas seulement l'adultère en action mais aussi le désir des pensées. Car il n'a pas dit : Ne commets pas l'adultère avec la femme de ton prochain, mais : Ne désire pas la femme de ton prochain. Et alors qu'ils avaient été élus comme serviteurs, le commandement qu'il leur dit était parfait et achevé. C'est du désir des pensées plus que de l'action de l'adultère qu'il leur commande de se garder : Ne désire pas. Car si tu ne désires pas, tu ne commets pas non plus l'adultère. Et Notre-Seigneur a dit : Celui qui regarde une femme comme s'il la désirait a commis l'adultère avec elle dans son cœur. Car il y a celui qui voit sans que ce soit pour l'adultère, mais qui regarde et qui voit, simplement; et il y a celui qui regarde comme s'il commettait l'adultère : celui-là, de par sa volonté et son désir, est adultère. Et les deux (603) paroles s'accordent l'une l'autre, celle-ci : Ne désire pas la femme de ton prochain, et celle-là, qui a été dite par Notre-Seigneur contre l'adultère des pensées; car là, il a dit : Ne désire pas, et ici il a dit : Ne regarde pas comme si tu désirais. Ce n'est pas la vue seule qui fait pécher, si la volonté qui est à l'intérieur ne lui donne pas aussi son assentiment : car il y a celui qui regarde pour commettre l'adultère, et il y a celui qui regarde pour voir; la vue simple est donc celle de la nature de l'œil, et la vue du désir n'est pas celle de l'œil seulement, mais aussi celle de la volonté et de la pensée. Si David n'avait pas regardé, il n'aurait pas non plus désiré; et s'il n'avait pas désiré, il n'aurait pas commis l'adultère : *Il monta sur le toit de son palais, et il vit une femme qui se lavait, et il la désira, et il envoya, et l'ayant fait venir, il commit l'adultère avec elle*²³. S'il avait vu simplement, il n'aurait pas désiré; et s'il n'avait pas désiré, il n'aurait pas non plus commis l'adultère.

23. II Sam., 11, 2.

Fermons donc devant le désir même la porte de la vue; car la vue est un grand peintre de visions dans l'âme, et c'est pourquoi le désir se meut diversement dans nos membres, et se porte sur diverses personnes. Et cela lui arrive lorsque la vue de Dieu n'est pas posée devant les yeux de l'âme : si le souvenir de Dieu se trouve en elle, tous les souvenirs du désir mauvais disparaissent d'elle rapidement, et elle ne se prive pas de la vue de cette beauté dont on n'est jamais rassasié pour considérer une beauté corruptible.

Ce qui nous aide grandement à mortifier le désir, c'est de regarder aussi la corruption de la nature et les autres choses qui sont (604) souillées et abominables et que la conscience a en abomination, c'est-à-dire celles qui sont inhérentes à la nature du corps : rien n'éteint mieux la chaleur du désir que de considérer leurs souillures. David, le prophète de Dieu, pour mortifier l'orgueil de la nature humaine, lui a dit : *L'homme ressemble à une vapeur, et ses jours passent comme une ombre*²⁴; et pour détruire la confiance qu'elle a en elle, et pour que personne ne lie son espérance à un homme, son prochain, de quelque manière que ce soit, il a dit encore : *Ne vous confiez pas à l'homme ni au prince, parce qu'il n'y a pas de salut dans sa main, parce que son souffle s'en va et retourne à la terre, et tous ses desseins périssent ce jour-là*²⁵. Faisons de même à l'égard de la passion de la fornication : lorsqu'elle s'échauffe en nous et qu'elle agite nos pensées, opposons-lui le souvenir de Dieu et la crainte de son jugement, ou servons-nous contre elle de la récitation des paroles des Livres, ou considérons la corruption, la faiblesse et les douleurs de la nature humaine. Lorsque l'on considère ces choses sagement, qu'on regarde leur fin avec la force de l'âme, et qu'on voit l'écoulement et la souillure, et les maladies qui arrivent au corps, et l'humeur de la pourriture qu'il y a dans les membres, et les choses

24. Ps. 144, 4.

25. Ps. 146, 3-4.

de ce genre qui accompagnent le corps, on peut, par ces choses aussi, éteindre son désir, le mépriser et le dédaigner, en voyant à quoi il veut nous contraindre. Cependant que la pensée prenne garde, lorsqu'elle considère la souillure et l'abomination de la nature, que la nature ne soit pas pour autant réprouvée à ses yeux : qu'elle ne considère pas ces choses pour la mépriser, (605) mais pour mortifier son désir.

Et si l'exemple qui fortifie et la vue qui encourage lui sont encore nécessaires, qu'elle se souvienne des premiers justes, non seulement de ceux qui sont venus depuis la révélation de notre Sauveur, mais surtout de ceux qui sont venus avant, alors que la perfection n'avait pas encore été transmise aux hommes et qu'ils n'avaient pas encore obtenu la règle de la vie du monde à venir, et qui cependant estimaient la chasteté plus que le mariage et honoraient la sainteté plus que le mariage. Car il est visible qu'Abraham, et Isaac, et Jacob, qui sont les patriarches de la race fidèle et le sein qui reçoit tous les justes émules de leur foi et de leur miséricorde, désiraient la pureté et l'éloignement du mariage plus que le mariage qui perpétue la race des hommes.

Souvenons-nous après eux du chaste Joseph qui montra, tout jeune encore, le discernement des anciens par sa patience : alors qu'il n'avait pas de maître pour l'instruire, ni de pédagogue pour l'éclairer, ni de père pour le garder, ni de bon exemple pour l'aider, le souvenir de Dieu lui a suffi à la place de tout; de lui-même, il accomplit d'avance ce qui a été dit dans la suite par cette parole : *J'ai mis le Seigneur en face de moi en tout temps pour ne pas être ébranlé*²⁶. La femme de son maître se détourna après son amour, éprise de la beauté de son corps, et elle s'efforçait de l'entraîner à l'œuvre du péché; mais il était (606) instruit d'avance de la sagesse de l'enseignement du Christ qui le préserva d'être vaincu par son désir. Une

26. Ps. 16, 8.

double guerre lui était déclarée : du dehors, la femme de son maître l'attaquait avec sa beauté, ses paroles, et l'excitation de son voisinage, et du dedans, le désir du corps lui faisait violence; et bien qu'il fût entre ces deux ennemis acharnés, il vainquit les deux par la force de sa patience.

Considère donc dans quelle nécessité était son âme à ce moment-là, lorsque des flots et des flots de désir, éveillés par les caresses du dehors, battaient contre lui au-dedans! Cependant, ils ne renversèrent pas le rocher puissant de sa patience. Comme un navire est agité et secoué par les flots qui battent contre lui, ainsi était secoué le navire de l'âme de Joseph; mais l'ancre de son âme était posée en haut dans le ciel, selon la parole de Paul²⁷, et non jetée en bas dans la profondeur, et sa pensée s'élevait en tout temps sur la hauteur : contre le désir qui s'éveillait contre lui, il éveilla le souvenir de Dieu, et il était terrifié par la vue de son jugement. Il dit à celle qui l'excitait impudiquement : *Mon maître m'a donné pouvoir sur toute sa maison, et il n'a rien mis à part de moi, si ce n'est seulement toi qui es sa femme : comment donc ferais-je ce grand mal et pécherais-je contre le Seigneur!*²⁸ Car pécher contre Dieu était pour lui plus redoutable que tous les jugements sévères et les tourments violents et cruels, et peut-être n'est-ce pas tant par la crainte du jugement de Dieu qu'il fut empêché de pécher que par l'horreur de pécher contre Dieu.

(607) Car s'il y a dans l'âme le sentiment de la vie divine, quel est le supplice qui la fait souffrir comme lorsqu'elle pêche contre Dieu? Et c'est cela, de pécher contre Dieu, que Joseph appelle un grand mal. Et c'est avec raison, parce que c'est une grande chute, et à laquelle il n'y a pas de guérison, si ce n'est par la grâce de Dieu, de pécher contre Dieu, comme l'a dit aussi le Livre divin : *Si un homme pêche contre le Seigneur, qui priera-t-il?*²⁹ Et le sage et chaste Joseph

27. Cf. Hébr., 6, 19.

28. Gen., 39, 8.

29. I Sam., 2, 25.

a regardé que pécher contre son maître — car n'était-ce pas dans sa femme? — c'était pécher contre Dieu, parce que c'était le commandement de Dieu qui était violé par la transgression de la loi de la nature.

Car, bien que cette parole : Ne désire pas, et : Ne commets pas l'adultère avec la femme de ton prochain, n'eût pas encore été entendue, cependant l'action de la parole était mêlée dans la nature, parce que cette parole-ci : *Ne fais pas à ton prochain ce que tu hais qu'on te fasse*³⁰, est écrite dans la nature et tracée sur la conscience de tous avec les caractères et avec le souffle de Dieu, afin que tout homme trouve la loi au-dedans de lui et que personne ne puisse dire : Je n'ai pas encore appris à lire, et je n'ai pas lu et n'ai pas connu les caractères de l'Écriture, parce que la loi a été gravée sur les tables du cœur par le souffle de Dieu. Et tant que l'homme grandit dans la taille de son corps, il lit dans ce livre-là. Et Joseph aussi, alors qu'il n'avait que vingt ans — car c'était l'âge qu'il avait quand cette guerre s'éveilla contre lui — lisait en secret dans ces Écritures-là, (608) et c'est l'enseignement qu'il y avait pris qu'il lisait à la femme de son maître : *Comment ferais-je ce grand mal et pécherais-je contre Dieu?* Comment me jugerais-je par ce que j'ai discerné d'avance? Comment me condamnerais-je par ce que j'ai vu d'avance être une condamnation? Car la louange que Paul donne à celui qui ne se juge pas par ce qu'il discerne, était accomplie en fait pour Joseph, et, avec peu d'années, il montrait une victoire qui dépassait ses années. Et peut-être est-ce à lui que Moïse a emprunté ce qu'il a dit : *Que celui qui passe dans le dénombrement, depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, donne une offrande au Seigneur*³¹.

30. Tob., 4, 16 et Act. 15, 29, recension dite occidentale. La recension dite orientale ne porte pas ce texte. Il y avait cependant des manuscrits orientaux qui étaient conformes à la leçon dite occidentale : cf. saint Jérôme, in epist. ad Galatas, 5, 2. Il est possible que Philoxène ait eu un de ceux-là.

31. Ex., 30, 14.

Voilà l'exemple qui aide et encourage le disciple à combattre le désir de la chair, bien que les choses ne soient pas égales ni pareilles, parce que la promesse de Joseph ne ressemble pas à la tienne : la Providence ne l'avait pas mis à part pour être vierge et solitaire, mais pour être le père d'un peuple nombreux, comme l'événement l'a montré; et, de plus, il n'avait pas le modèle de devanciers, ni l'exemple de quelqu'un d'autre pour l'aider, ni une loi écrite qui lui interdisait cela, puisque Moïse n'avait pas encore été nommé, qu'il n'avait été parlé d'aucun prophète, et que les commandements qui enseignent la perfection du Christ n'avaient pas encore été entendus dans le monde; et enfin la règle de l'abstinence ne se trouvait pas près de lui, elle qui refroidit beaucoup le désir, et il n'était pas exempt de la vue et de la conversation des femmes qui l'enflamment; il était donc aux prises avec un désir sans frein, (609) c'est-à-dire qu'il habitait avec un lion nocif qui n'était pas attaché; et dans un combat nouveau pour lui, n'ayant pour lutter que sa patience, il remporta la victoire. Un moine au contraire, ou un solitaire, ou qui que ce soit qui s'est séparé par une promesse à Dieu, et à qui ces choses sont dites, a beaucoup d'aide pour les faire : premièrement le pacte qu'il a fait avec Dieu et dont le seul souvenir suffit à nous apprendre la sagesse divine; outre cela, l'habitation au désert, qui est éloignée et exempte de tous les entretiens qui agitent; et enfin, s'il habite dans un couvent, grand ou petit, les murs qui l'entourent et le gardent fermé au vagabondage du monde.

Car il est nécessaire à celui qui veut se voir vainqueur dans la guerre contre cette passion, d'être exempt de la conversation des femmes et de la vue des personnes qui excitent le désir : de même que l'amour du ventre désire des aliments variés, de même aussi cette passion immonde de la fornication désire voir de belles personnes, et son désir s'attache à une belle chair; mais si leur vue est éloignée de lui, le souvenir

de la vue meurt aussi en lui, et, lorsqu'il a oublié les images, il ne fornique plus avec elles dans son âme. Les monastères des cloîtres et les habitations des solitaires ne sont donc pas simplement des moyens de les fixer pour en garder un grand nombre de la vue et de l'entretien des femmes, mais pour que leur intelligence soit purifiée en les en privant, et qu'elle y trouve sa force, afin qu'établie dans sa force propre, elle affronte la guerre de la fornication (610) avec courage, s'il arrive qu'elle se dresse contre elle par l'excitation de la nature ou par l'incitation des démons.

Donc le souvenir de Joseph, qui était jeune et serviteur et qui était excité par sa maîtresse à faire l'action honteuse de l'adultère, ne suffit-il pas à fortifier le disciple contre qui sévit le désir? Et s'il est victorieux, son éloge n'est-il pas moindre que celui de Joseph, parce qu'il a davantage de soutiens? Plus nombreux sont les soutiens de celui qui combat, plus est connue sa faiblesse. C'est après l'histoire de Joseph qu'ont été écrites la sainteté de Moïse, la chasteté de Josué, le naziréat de Samson et sa chute qui a affaibli sa force, l'éducation de Samuel, le péché de David et son châtement, la virginité d'Élie, le renoncement et la pureté d'Élisée, et les troupes célèbres des fils de prophètes qui habitaient dans les montagnes comme des moines et vivaient dans l'abstinence une vie étrangère au monde; et tous les exemples qui enseignent la chasteté et la virginité ont été écrits et connus après l'action de Joseph, afin qu'on le voie, lui, en vainqueur et en triomphateur, parce qu'il a triomphé et vaincu sans exemple, et qu'on nous voie, nous, en faibles et dignes de tous les tourments, si, après tous ces modèles, nous dégénérons et nous tombons.

Comme l'enseignent les Pères, la passion de la fornication est un voile devant la vue de l'intelligence, de sorte qu'elle ne considère pas les choses de Dieu : de même que si l'on étendait de l'apprêt sur des lettres, l'œil qui les lirait ne les verrait pas, de même aussi cette passion est un voile devant l'intelligence, de

sorte qu'elle ne déchiffre pas les choses spirituelles. Et ce n'est pas seulement lorsqu'elle est satisfaite en action (611) qu'elle enténébre l'intelligence, mais aussi lorsqu'elle reste dans la pensée et que l'âme y prend plaisir. C'est donc le lieu de l'intelligence qu'il nous faut purifier d'abord, et c'est alors que les membres extérieurs sont aussi gardés; car le désir des membres est au milieu : à l'intérieur est le discernement de l'intelligence, et à l'extérieur, la vue qui excite; s'il obéit et se soumet à l'intelligence, elle le transfère à l'ordre du désir spirituel; mais s'il accepte des souvenirs du dehors et qu'il grandit, il éveille la guerre et trouble la pureté des pensées; et autant il affaiblit l'intelligence, autant il se fortifie; et ce qui le fortifie, ce sont toutes les choses corporelles et sensibles qui lui viennent du monde et le font grandir.

Car il y a ceux qui combattent et sont vaincus, et il y a ceux qui ne combattent pas du tout. Ni celui qui satisfait ses convoitises, ni celui qui vaine parfaitement son désir ne combattent, le premier, parce qu'il n'a pas commencé, et le second, parce qu'il a fini; et le combat tout entier est à celui qui est au milieu. C'est pour cela que Paul appelle morts ceux qui ont fini ce combat : *Vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ, afin que vous soyez à un autre qui est ressuscité d'entre les morts et que vous donniez des fruits pour Dieu*³²; et pour montrer la cause du combat qui arrive au milieu, il a dit : *Lorsque nous étions dans la chair, les passions des péchés qui sont dans la loi faisaient en sorte dans nos membres que nous donnions des fruits pour la mort*³³. Car ceux qui vivent dans la chair sont vaincus en tout temps par le désir et donnent des fruits pour la mort; et ceux qui sont conduits par la loi, ce sont ceux qui sont dans le lieu du combat, et la loi dans laquelle ils se sont fait (612) pour eux une aide les fortifie. Et lorsqu'ils accomplissent la loi et remportent la victoire dans ce lieu

32. Rom., 7, 4.

33. Rom., 7, 5.

qui est au milieu, Paul leur dit aussi : *Maintenant nous avons été soustraits à la loi et nous sommes morts à celui que nous enfermais, afin que nous servions désormais dans la nouveauté de l'Esprit et non dans l'ancienneté de la lettre*³⁴, parce qu'il n'y a pas de désir dans la vie nouvelle; et où il n'y a pas de désir, il n'y a pas de combat; et où il n'y a pas de combat, là est connue la paix que notre Sauveur a apportée au monde. C'est donc une paix nouvelle qui se voit chez l'homme nouveau et dont jouit celui qui est conduit dans la vie nouvelle; dans ce lieu, il n'y a pas de combat contre les convoitises, mais, de même que celui qui vit dans la chair n'a pas le sentiment du péché, de même aussi celui qui se conduit spirituellement n'a pas la passion du péché; car celui qui ne sent pas ne sait pas qu'il a péché, et celui qui n'a pas de passion ne pense pas à pécher.

L'homme ancien quitte ses convoitises à deux endroits, dans le baptême et dans le tombeau : celui qui laisse ses convoitises dans le baptême est appelé à l'adoption des enfants, et celui qui les sert tout le temps de sa vie et les quitte dans le tombeau est appelé au jugement avec la peur de la résurrection. Et celui qui se conduit dans la règle spirituelle après son baptême est vraiment un homme nouveau qui n'a pas revêtu l'ancienneté qu'il a dépouillée par le baptême; et il n'a pas de guerre avec le désir parce qu'il est mort au monde. Car Paul a dit : *Je ne connaissais pas le désir si la loi ne m'avait pas dit : Ne désire pas*³⁵; (613) celui donc qui se conduit dans l'homme nouveau ne connaît pas le désir : il vit non pas en s'abstenant de désirer, mais sans la passion du désir.

Adam était ainsi avant la loi qui lui a été imposée : il ne connaissait pas le désir, parce que le désir n'avait pas la faculté de se mouvoir en lui; c'est le commandement qui l'a fait venir à la faculté de se mouvoir, et c'est la faculté de se mouvoir qui a reçu la loi.

34. Rom., 7, 6.

35. Rom., 7, 7.

La loi a dit : Ne désire pas, et c'est en entendant : Ne désire pas, qu'Adam a connu le désir, il a appris le péché par le commandement qui interdit le péché. C'est ce qui arrive à ceux qui sont vaincus par le désir du corps : lorsque leur est dite la parole contre le désir, comme elle leur décrit ses formes ignominieuses, ses dispositions luxurieuses et ses mouvements violents, ce qui est dit pour le faire cesser l'enflamme; le désir conduit son contraire à son aide pour allumer l'incendie. C'est ce qui est arrivé à Adam, et ce qui arrive à tout homme qui est vaincu par le désir, lorsque lui est dit cette parole : Ne désire pas.

D'ordinaire, ce sont les pensées qui reçoivent les souvenirs, et ce sont les souvenirs qui font se mouvoir le désir. Il est donc nécessaire que le disciple s'éloigne des entretiens et des spectacles, afin de ne pas recevoir de souvenirs, et que les souvenirs ne fassent pas se mouvoir les convoitises et n'agissent pas les pensées. Et lorsque la pensée est agitée, elle ne peut plus voir Dieu : *Que le péché ne règne pas dans votre corps mort, afin que vous n'obéissiez pas à ses convoitises*³⁶. Car s'ils sont morts, selon l'enseignement de Paul — je dis : (614) ceux qui vivent spirituellement — il est certain que le désir aussi est mort en eux, et que c'est une injure pour leur intelligence non pas seulement d'être vaincue, mais même d'avoir à combattre.

Ceux qui n'ont pas expérimenté ces choses les entendent difficilement. Et nous, nous les écrivons non pas d'après l'expérience, mais d'après le sens de l'enseignement de Paul : *La loi a autorité sur un homme tant qu'il vit; car la femme est liée à son mari par la loi tant qu'il vit; et si son mari meurt, elle est affranchie de la loi de son mari; et si, pendant que vit son mari, elle s'unit à un autre homme, elle est adultère; et si son mari meurt, elle est affranchie de la loi, et elle n'est pas adultère si elle est à un autre homme*³⁷. Que demande donc le sens de cet exemple, et que nous

36. Rom., 6, 12.

37. Rom., 7, 1.

apprend l'apôtre par ces paroles ? *Vous aussi, vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ, afin que vous soyez à un autre qui est ressuscité d'entre les morts*³⁸. Tant que vous étiez membres du premier Adam qui a reçu le commandement, vous étiez asservis à la loi; et maintenant que vous êtes membres du second, c'est-à-dire du Christ qui est ressuscité d'entre les morts, la loi n'a pas d'autorité sur vous, parce que celui dont vous êtes les membres n'est pas assujéti à la loi. Comme Dieu, il est au-dessus de la loi; et lorsqu'il devint un homme assujéti à la loi, il l'a observée et il a accompli tous ses commandements; mais il est sorti et il est entré dans la liberté qui est au-dessus de la loi. C'est ce qui a été dit par Notre-Seigneur : Si le Fils vous affranchit, (615) vous serez vraiment libres³⁹. C'est pourquoi l'apôtre dit : *Maintenant que nous avons été soustraits à la loi, nous sommes morts à celui qui nous enfermait; servons donc dans la nouveauté de l'Esprit et non dans l'ancienneté de la lettre*⁴⁰.

Ces paroles de l'apôtre, je pense qu'elles sont connues et claires à celui qui est dans la règle de l'homme nouveau. Et celui qui est dans cette règle, ce n'est pas celui qui entend seulement les paroles, mais celui qui voit aussi leur sens, parce que c'est surtout à la vue de leur sens qu'il est confié de voir et de comprendre les actions. Car de même que nous connaissons clairement ce que nous voyons de nos yeux, de même aussi, ceux qui sont dans la règle de l'homme nouveau voient les paroles de l'apôtre et n'en sont pas seulement des auditeurs. Lui non plus n'écrivait pas après avoir entendu les autres; car il n'a pas reçu cet enseignement de l'homme ni par l'homme, mais, comme il l'a dit, *par la révélation de Jésus-Christ*⁴¹. Et il est certain que la révélation montre les choses cachées, car de même que la vue de l'œil voit l'évi-

38. Rom., 7, 4.

39. Cf. Jn, 8, 32.

40. Rom., 7, 6.

41. Cf. Gal., 1, 12.

dence, de même aussi l'intelligence pure considère les choses spirituelles; et la pureté de l'intelligence s'acquiert, comme je l'ai dit mainte fois, par la mort de toutes les œuvres de l'homme ancien.

C'est donc avec raison que Paul a dit : *La femme est liée par la loi tant que vit son mari*, appelant femme, par figure, l'âme qui n'a pas été affranchie des œuvres de l'homme ancien, et, son mari, la loi à laquelle elle est asservie. Et c'est en la suivant et en lui obéissant qu'elle est préservée (616) des adultères étrangers; mais s'il arrive qu'il meure, le mari de cette âme, dont la loi et le mariage la tenaient enfermée, elle est libre d'être à qui elle veut; et c'est ce qui est arrivé à la loi, par la liberté du Christ. L'âme qui lui était asservie parce qu'elle était enfermée dans les œuvres du péché a été affranchie par la règle du Christ; et ce n'est plus parce que la loi la préserve qu'elle ne pèche pas, mais c'est parce qu'elle s'est mariée au Christ; elle ne s'interdit pas de faire le mal par crainte du châtement, elle fait le bien pour l'amour du bien. La contrainte de la loi pour interdire à l'âme de faire le mal n'est pas aussi puissante que le bien pour la lier à lui lorsqu'elle a senti le plaisir de son goût.

Vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ, c'est-à-dire : Vous avez été affranchis de la servitude de la loi parce que vous avez été mis dans un autre corps. L'autorité de la loi est sur l'homme ancien qui a commencé à exister par la transgression du commandement par le premier Adam, comme l'a dit Paul : *Le premier Adam vit dans l'âme, et le second Adam dans l'Esprit*⁴². Ils sont donc deux Adam, selon l'enseignement de Paul : l'un conduit par une âme vivante et sur lequel la loi a autorité, et l'autre, appartenant à l'Esprit vivifiant et qui est au-dessus de la loi; c'est pourquoi Paul a eu raison de dire : *La femme (617) est liée par la loi tant que vit son mari*. L'âme qui se

42. Cf. I Cor., 15, 45.

conduit à la manière de l'âme est donc asservie à la loi, et celle qui est mue par l'Esprit vivifiant est au-dessus de la loi, parce que l'Esprit qui donne la loi n'est pas asservi à la loi. Et ceux qui obtiennent d'être conduits spirituellement sont au-dessus des pensées, des mouvements et des actions du péché : ce n'est pas parce qu'ils craignent la loi qu'ils ne font pas le péché, mais c'est parce qu'ils sont morts au péché : *Vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ afin que vous soyez à un autre qui est ressuscité d'entre les morts*. Les membres liés avec le corps de la nature sentent seulement la maladie et la souffrance qui est dans leur corps; et si leur corps est en bonne santé, ils jouissent de sa bonne santé et ne sentent pas la maladie qui est dans le corps des autres ni n'en souffrent : de même aussi les membres nouveaux qui ont été posés dans le corps de celui qui est ressuscité d'entre les morts, le Christ Notre-Seigneur, sentent la vie spirituelle et la bonne santé véritable que possède naturellement le corps avec lequel ils sont liés, alors qu'ils ne sentent pas la passion des péchés qu'il y a dans le corps de l'homme ancien, pas plus que le corps de chaque homme ne sent les douleurs et les maladies du corps d'un autre.

Toutes les œuvres de l'homme ancien empêchent l'intelligence de sentir la règle de l'homme nouveau; mais celle qui l'en empêche le plus, c'est cette passion de la fornication. C'est à cause de cela que Paul a dit : *Tout péché que fera l'homme (618) est en dehors de son corps; mais celui qui fornique pèche dans son corps*⁴³, appelant corps, ici, le corps du Christ dont il a obtenu de devenir membre, comme il a dit : *Vous êtes morts à la loi dans le corps du Christ, afin que vous soyez les membres de l'autre qui est ressuscité d'entre les morts*⁴⁴. Et il a dit encore : *Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur pour le corps*⁴⁵. Donc le corps qui vit

43. I Cor., 6, 18.

44. Rom., 7, 4.

45. I Cor., 6, 13.

dans les règles de l'homme nouveau, selon la parole de Paul, c'est celui de Notre-Seigneur; et de même qu'il n'y avait pas la passion de la fornication dans le propre corps de Notre-Seigneur, de même il ne faut pas non plus qu'elle se meuve chez celui qui est devenu son corps comme membre du corps du Christ, parce qu'il est le corps de Notre-Seigneur qui est une créature nouvelle. Et d'où vient que le corps ne soit pas pour la fornication, mais pour Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur pour le corps? Il a dit : *Et Dieu a ressuscité Notre-Seigneur, et il nous ressuscite aussi par sa puissance*⁴⁶; car, de même que Dieu le Père a ressuscité son Fils de la mort pour l'immortalité d'une autre vie, de même, nous tous aussi, nous sommes ressuscités avec lui par la puissance; de même donc qu'il n'a plus suivi notre règle après sa résurrection, de même, nous non plus, qui sommes ressuscités avec lui par sa puissance, nous ne devons plus vivre une vie soumise aux passions de l'homme ancien.

Et n'est-ce pas de là que nous devons être conduits dans la vie nouvelle? L'apôtre apporte aussitôt une parole pleine de reproche et d'enseignement, et il dit : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ?*⁴⁷ Ici, Paul ne nous (619) enseigne pas seulement, mais il nous blâme, et il nous montre qu'un membre ne peut pas vivre en dehors de son corps : car tous les membres du corps de la nature subsistent par lui et vivent de lui; de même, vous aussi, dont les corps sont devenus des membres dans le corps du Christ, c'est de lui que vous recevez toutes les choses de votre subsistance : la vie, la joie, la pureté, la sainteté, l'innocence de tous les maux, l'absence de passion pour le péché, la tranquillité, la paix, l'amour, la faculté de vous mouvoir dans toutes les choses spirituelles, et enfin tout ce que ce corps peut donner à ses membres.

Et si c'est là la règle légitime de l'homme nouveau,

46. I Cor., 6, 14.

47. I Cor., 6, 15.

ce n'est donc pas par la contrainte de la loi qui interdit le mal qu'il fait le bien, mais c'est parce que cela convient à l'ordre de sa position. Car le Christ a eu les membres de son propre corps par son incorporation qui a eu lieu de la Vierge : c'est ce qu'a montré et mis en lumière le fait qu'il est devenu homme; mais, par la naissance qui a lieu du baptême et qui ressemble à la naissance qui a lieu de la Vierge, ces membres que sont les baptisés ne lui viennent pas de son incorporation, mais de son Économie; chaque baptisé, quant à sa personne, est un corps et une âme et un homme que son nombre détermine; mais dans le corps du Christ, il est un membre, même si les hommes ne voient pas cette composition comme se voyait chez le Christ celle qui eut lieu par son incorporation de la Vierge : là, le Fils de Dieu, de caché, est devenu visible, et d'incorporel, est devenu composé; et ici, les baptisés, de corporels, deviennent spirituels, et chacun d'eux, compté quant à sa personne comme un corps composé (620) de beaucoup de membres, est compté dans le corps du Christ comme un membre, parce qu'il est rangé invisiblement et posé ineffablement dans le corps; et il devient un membre spirituel dans le corps de Dieu, selon la parole de l'Apôtre : *Vos corps sont les membres du Christ*. Comment donc serait-ce en combattant qu'un membre du Christ vaincrait le désir?

Car s'il y avait un combat de ce désir dans le saint corps du Christ, il y aurait aussi une excuse pour ceux qui sont agités par le désir bien qu'ils soient les membres de ce corps; mais la parole apostolique ne nous commande pas seulement de ne pas forniquer, mais aussi de ne pas recevoir la passion de la fornication, de n'être absolument pas agités par le désir, et de ne pas tomber dans un combat, parce qu'un mort ne combat pas. Car c'est la vie qui reçoit une sensation, et c'est la sensation qui meut le désir; et s'il n'y a pas de sensation, ni le désir n'est reçu, ni la guerre contre le désir n'est mue. Car comment combattre

contre ce qui n'existe pas ? *Prendrai-je un membre du Christ, et le ferai-je un membre d'une fornicatrice ?*⁴⁸ Prendrai-je, dit-il, ce qui signifie que tant qu'il est placé dans le corps, il ne peut pas devenir un membre de fornication; car un membre du corps naturel ne peut pas recevoir la vie d'un corps étranger mais seulement de son propre corps; et si on le retranche de là, on ne peut pas (621) l'unir vivant à un autre corps, mais en même temps qu'il est retranché il laisse sa vie chez son corps, et il reste mort et insensible dans la main de celui qui le tient. C'est pour cette raison que Paul a dit : *Prendrai-je un membre du corps du Christ et le ferai-je un membre de fornication ? c'est-à-dire que s'il n'a pas été pris de là, il ne devient pas membre de fornication.*

Et s'il fornique bien qu'il soit dans le corps, c'est-à-dire s'il reçoit cette passion de la fornication, il pèche dans tout son corps, c'est-à-dire qu'il le fait souffrir tout entier; car de même que la souffrance d'une blessure reçue dans un des membres du corps court dans le reste de tous les membres, de même aussi un membre du corps du Christ qui reçoit la passion de la fornication fait souffrir et rend malade tout son corps. C'est ce que veut dire : *Il pèche dans son corps.* Autrement dit : Son péché n'est pas seulement dans le fait qu'il est lui-même malade de la passion de la fornication, mais aussi dans le fait qu'il rend malade tout le corps. Car, si, lorsque quelqu'un blessait le corps d'un autre, le fait de l'avoir blessé le mettait sous la condamnation du péché, et que la loi commandait de le punir aussitôt comme un coupable, en disant : *Coup pour coup, brûlure pour brûlure, contusion pour contusion*⁴⁹, il est certain aussi qu'un membre qui est posé dans le corps du Christ et qui est pris de la passion de la fornication rend tout le corps malade. Et à cause de cela c'est avec raison que Paul a dit : *Il pèche dans son corps.*

48. I Cor., 6, 15.

49. Ex., 21, 25.

Car il n'y a pas d'autre péché qui sache (622) souiller l'âme et le corps comme la passion de la fornication. Et c'est à cause de cela que Moïse, se montrant vigilant surtout contre cette passion, a dit aussi : *L'homme de qui sortira la semence pendant le sommeil sera impur*⁵⁰. Il lui en fait un reproche grave au point qu'il le déclare impur non seulement lorsqu'il commet volontairement l'adultère de la fornication, mais encore si la semence sort de lui de quelque manière que ce soit pendant le sommeil. Outre cela, partout où il fait un commandement au sujet des membres à séparer des animaux d'offrande pour être offerts à Dieu, il prescrit soigneusement aussi que les deux reins et la graisse qui est sur eux soient brûlés, alors que nulle part il ne sépare ces choses pour la nourriture des prêtres ou des grands-prêtres : il les recommande parmi les autres membres qui doivent être brûlés au feu de l'autel, parce qu'ils sont comparés aux œuvres du péché : *Prends la graisse et la queue, et toute la peau qui couvre les entrailles, et la membrane du foie, et les deux reins et leur graisse, et brûle tout cela dans le feu*⁵¹; avec tout et avant tout, les deux reins et leur graisse, parce qu'ils sont le signe des passions de la fornication et de l'adultère; et ils brûleront les reins avec leur graisse, qui est le signe de la grossièreté de l'intelligence parce qu'elle ne permet pas de voir le caractère odieux de ces passions.

Si donc la loi ancienne brûle dans le feu la passion de la fornication, et qu'elle regarde comme impur celui de qui sort la semence de quelque manière que ce soit pendant le sommeil, et qu'elle brûle l'homme adultère et la femme adultère (623) dans le feu, et si Notre-Seigneur, dans l'enseignement de son Évangile, a défendu non seulement l'adultère mais encore la pensée qui fait venir à l'adultère, et que Paul a dit : *Ni les fornicateurs ni les adultères n'héritent le royaume de Dieu*⁵², et encore : *Celui qui s'unit à une*

50. Lévi., 15, 16.

51. Lévi., 3, 9.

52. I Cor., 6, 9.

fornicatrice devient avec elle un seul corps⁵³, et encore : *Prendrai-je un membre du Christ et le ferai-je un membre de fornication?*⁵⁴, et si l'expérience, outre les paroles des Livres, enseigne à ceux qui ne sont pas aveugles à rougir de leurs passions, quel est le disciple qui veut vivre justement et saintement et qui ne se gardera pas de tomber dans la fornication et ne recevra pas d'une oreille vivante et vigilante la voix de Dieu qui nous crie : *Soyez saints comme je suis saint*⁵⁵ ?

Le commandement de Dieu ne nous demanderait pas une sainteté semblable à sa sainteté s'il ne nous avait pas donné aussi l'Esprit qui sanctifie, qui est une âme pour notre âme, et qui fait qu'elle ne se conduise pas par ses propres pensées et ne descende pas vers les convoitises du corps, mais qu'elle s'élève vers sa pureté et sa propre sainteté, et qu'elle reçoive la splendeur de sa gloire qui purifie et sanctifie ses pensées. Car si la vieillesse et les maladies mortifient et éteignent ce désir, à combien plus forte raison une volonté en bonne santé qui fait aimer les choses spirituelles et désire la sainteté divine ! Car la vieillesse et la maladie ne déracinent pas le désir mais l'affaiblissent et l'endorment : c'est la volonté rendue parfaite (624) par la force de l'Esprit de sainteté qui déracine complètement le désir, qui établit l'homme dans l'absence de passions, et qui le fait se mouvoir dans toutes ses pensées et dans les choses spirituelles, en détruisant chez lui non seulement l'agitation des passions mais encore la sensation des choses sensibles. Et de même que l'amour des autres choses est éteint chez celui qui est saisi violemment par l'amour de cette passion, de même aussi celui qui la quitte complètement et qui est lié parfaitement par l'amour des choses spirituelles ne reçoit pas la sensation des choses qui font mouvoir cette passion.

Mais toi, ô disciple, qui n'est pas encore parvenu à

53. I Cor., 6, 16.

54. I Cor., 6, 15.

55. Lév., 19, 2.

cette perfection, médite ce que je viens d'écrire pour toi, et accomplis-le en fermant les entrées du désir qui sont les spectacles et les entretiens profanes, en bouchant aussi sa source qui est la passion et la santé naturelle du corps, et enfin en purifiant les pensées qui aident, combien de fois, et font se mouvoir le désir dans les membres. Si tu le retranches par ces trois choses : que ta pensée ne pense pas à lui, que tes membres ne soient pas mus par lui, et qu'il n'ait pas une entrée du dehors, tu restes dans une tranquillité sans agitation, ton navire avance sans vagues ni tempêtes vers le port de la paix, alors qu'y sont gardées aussi le reste de ses vertus.

Et par cela tu deviens le semblable des armées célestes : alors que tu es dans le corps, tu es mû par l'Esprit ; alors que tu es dans un monde, tu te meus dans un autre ; et tu sens aussi la cause de la venue du Christ au monde que ne connaissent pas ceux qui vivent corporellement : ils entendent seulement la voix (625) qui leur parle de ses mystères, mais ils ne sentent pas le sens de ses mystères ! Mais nous, ne soyons pas frustrés de la science qui perçoit le sens de ces saints mystères, ne devenons pas étrangers au service des commandements divins, et ne soyons pas privés de la contemplation spirituelle des choses visibles et invisibles.

Par la grâce de Celui qui est venu sauver et libérer et tout renouveler, Jésus-Christ, l'Unique, Dieu le Verbe, à qui est la gloire par tous ceux qui ont reçu son salut, qui ont senti son salut et qui ont été les intermédiaires de ses dons, dans toutes les générations et les siècles de la lumière et les régions de l'Esprit, pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

FIN DE L'HOMÉLIE SUR LA FORNICATION ET SUR LE
DÉSIR DU CORPS, ET QUI EST LA TREIZIÈME.

TABLE DES CITATIONS
ET ALLUSIONS SCRIPTURAIRES

(Les chiffres entre parenthèses renvoient aux numéros du texte)

Gen.,	2, 24 (523)		32, 6 (405)
	3, 3 (186)		19, 28 (197)
	6 (446)		20 (197)
	6, 7 (413)		33, 11 (91, 96)
	4, 8 (110)	Lév.,	3, 9 (622)
	9, 21 (453)		10, 1, 2 (197)
	12, 1 (75)		15, 16 (622)
	18, 7 (453)		19, 2 (623)
	8 (455)		20, 10 (186)
	25, 23 (97)		24, 17 (186)
	27 (96)		17, 19, 20 (380)
	27, 11, 12 (97)		
	13 (97)	Nombr.,	11, 9 (451)
	27 (453)		18, 19, 20 (450)
	46 (99)		20 (197)
	28, 1, 2 (99)		33 (415, 449)
	16 (100)		14, 26, 35 (197)
	31, 7 (100)		15, 32, 36 (197)
	32, 11, 12 (100)		16, 3, 12, 32, 35
	39, 8 (606)		(197)
	41, 39 (112)		21, 6 (197)
			25, 1-9 (88)
Ex.,	14, 14, 16 (285)		1, 2 (598)
	16, 3 (450)		27, 18 (96)
	20 (451)		
	31 (451)	Deut.,	1, 38 (96)
	20, 13 (186)		3, 21 (96)
	14 (186)		6, 12-19 (418)
	17 (600)		32, 13-17 (404)
	21, 12 (186, 380)		14 (459)
	24 (380)		15 (458)
	25 (621)		
	30, 14 (608)		

Jug.,	7, 2 sq. (598) 18 (601)	33, 8 (209) 34, 15 (334) 35, 13 (490) 38, 4-9 (207) 11 (207) 39, 3-4 (207) 10 (207) 43, 5 (457) 50, 16-17 (5) 51, 12 (95) 68, 6 (513) 71, 15-17 (93) 73, 1 (92) 12 (93) 73, 22 (91) 23-25 (92) 74, 15 (38) 76, 12 (491) 77, 3-7 (200) 4 (199) 78, 70-71 (94) 94, 12 (208) 100, 2-7 (93) 102, 5 (489) 10, 10 (490) 104, 7 (219) 32 (38, 219) 106, 9 (38) 14 (450) 109, 24 (489) 111, 10 (213) 112, 1 (207) 7 (200) 115, 5 (230) 119, 1 (208) 83 (206, 490) 120 (206) 128, 1 (208) 135, 16 (230) 137, 9 (438) 143, 2 (201) 144, 4 (604) 146, 3-4 (604)
I Sam.,	2, 25 (607) 3, 8 (105) 11-13 (108) 9, 24 (453) 9, 24 (453) 13, 14 (95) 17, 42 (439) 19, 5 (94) 20, 1 (94) 21, 14 (140)	
II Sam.,	11, 2 (603) 16, 10 (5, note) 23, 16 (452)	
I Rois,	17, 1 (43) 4 (451) 18, 36-37 (45) 42-43 (44)	
II Rois,	1, 10 (44) 2, 9 (45)	
I Chr.,	27, 33 (94)	
Tob.,	4, 16 (333, 345, 607)	
Job,	1, 21 (338) 3, 24 (491) 13, 14-15 (491)	
Ps.	1, 1 (208) 5, 8-9 (212) 9 (207) 6, 3 (206) 7 (207) 13, 2-3 (206) 16, 8 (605) 19, 12 (208) 22, 30 (212) 25, 7 (213) 21 (91) 26, 2 (93) 6 (93) 32, 1 (208)	
Prov.,	1, 7 (213) 3, 19, 20 (53) 7, 22 (156) 8, 27 (53) 30, 18-20 (562)	

Sag.,	1, 4 (123)	4, 4 (432) 18 (237) 21 (237)
Sag. Sir.,	5, 5 (172) 17, 15 (182) 23, 19 (182, 595)	5, 27-28 (555) 28 (600) 42 (116) 6, 19 (227) 24 (225, 398) 34 (227)
Is.,	5, 11 (396, 459) 6, 3 (326) 40, 6 (6) 40, 12 (216) 17 (39) 50, 5 (213) 51, 11 (297) 53, 7 (137) 58, 1 (6) 64, 4 (145, 329)	7, 13 (336, 420) 14 (492) 15 (113) 24-27 (4) 8, 20 (242, 312) 29 (5, note) 9, 17 (318) 10, 10 (227) 28 (169, 170) 34 (307) 35 (308) 38 (330)
Jér.,	5, 5 (188) 22 (214) 12, 12 (461) 32, 32 (188)	11, 9 (300) 11 (300) 28 (271) 12, 48 (249) 15, 11 (392) 36 (234) 16, 24 (76, 237, 349, 393) 25 (330, 393) 18, 3 (133, 158) 6 (134)
Ez.,	1, 18 (33) 3, 12 (326) 4, 4 (489) 16, 49 (415) 25, 12 (96)	19, 13 (234) 14 (29) 16-18 (332) 19 (333, 345) 21 (337, 349) 27 (317) 28 (326) 29 (327, 345)
Dan.,	1, 5 sq. (471) 2, 18 (473) 7, 10 (326) 9, 23 (488) 10, 2 (488)	22, 37 (333) 40 (336) 25, 34 (345)
Os.,	4, 16 (188) 7, 11 (156)	
Am.,	1, 11 (96)	
Jonas,	1, 3 (213) 9 (214) 16 (214)	
Zach.,	3, 4 (232)	
Mal.,	1, 6 (215)	
Matth.,	3, 2 (31, 475) 12 (8)	1, 20 (237) 2, 14 (78) 18 (484) 20 (484) 22 (318)
		Mc,

Lc.	8, 15 (113)
	34 (76, 349)
10, 15 (29, 116)	
	21 (349)
2, 51 (249)	
3, 17 (8)	
5, 27 (78)	
	35 (318, 393)
8, 19 (249)	
9, 23 (76, 349)	
	58 (312)
	59-60 (305)
	61 (306)
10, 4 (308)	
	42 (235)
12, 4 (169)	
	14 (315)
	33 (349)
	37 (426)
13, 32 (114)	
14, 26 (69, 77, 250, 305, 330)	
	28 (311)
	33 (330)
16, 9 (346)	
	10 (479)
17, 21 (475)	
22, 30 (326)	
24, 42 (393)	
Jn.	1, 43 (78)
	2, 1 (251)
	2 (234)
3, 3 (259, 343)	
4, 24 (351)	
5, 30 (250)	
6, 9 (393)	
	38 (250)
	69, 70 (325)
7, 8 (252)	
8, 32 (615)	
10, 27 (77)	
12, 25, 26 (330)	
14, 31 (330)	
16, 33 (393)	
18, 33 (138)	
19, 26 (252)	
21, 15-17 (140)	

Act.,	1, 1 (243)
	13 (95, 485)
	2, 1 (95)
	46 (95)
	4, 13 (152)
	32 (95)
	6, 4 (485)
	9, 9 (486)
	10, 9 (486)
	12, 5 (486)
	13, 2 (485)
	14, 22 (394, 492)
	15, 29 (607)
	18, 3 (486)
Rom.,	1, 19 (67)
	2, 13-15 (4)
	4, 17 (434)
	5, 3 (476)
	6, 3 (394)
	6 (303)
	11 (348)
	12 (613)
	7, 1 (614)
	4, 5 (611)
	4 (614, 618)
	6 (612, 615)
	7-8 (501)
	7 (612)
	24 (303, 304)
	8, 14 (546)
	15 (199)
	17 (327, 347, 493)
	9, 21 (27)
10, 17 (36)	
12, 2 (566)	
	8 (116)
	11 (572)
	12 (476)
	21 (334)
13, 1 (499)	
	3 (334)
14, 3 (393, 443)	
	6 (449)
	21 (394, 448, 454)
I Cor.,	1, 20-21-26-27 (82)
	21 (37)
	25 (139)

	2, 1 sq., 6-8 (83)
	9 (145, 329)
3, 12-13 (8)	
	17 (524)
4, 10 (62)	
	12 (486)
6, 9-10 (403)	
	9 (600, 623)
	12 (456)
	13 (393, 394, 419, 456, 618)
	14 (618)
	15 (618, 620, 623)
	16 (623)
	18 (618)
	20 (565)
7, 31 (66)	
9, 22 (126)	
	25 (316)
	27 (478, 597)
10, 1 (288)	
	8 (599)
15, 19 (62)	
	23 (299)
	45 (616)
	50 (470)
II Cor.,	4, 2 (112)
	16 (582)
	18 (68, 329)
	6, 10 (62)
	16 (524)
	9, 10-11-13 (117)
11, 3 (117)	
	27 (486)
12, 10 (465)	
	16 (112)
Gal.,	1, 12 (615)
	2, 20 (25)
	3, 27 (288)
	4, 26 (64)
	5, 13 (443)
	17 (358, 465)
	25 (117)
	6, 6 (120)
	14 (275)
Eph.,	4, 6 (524)
	13 (261, 267)
	14-15 (113)
	14 (157)
	5, 5 (600)
	18 (454)
	6, 5-6 (116)
	15 (288)
Phil.,	3, 19 (411)
	20-21 (292)
	21 (327)
	4, 12 (486)
Col.,	2, 20 (348)
	3, 3 (348)
	5 (588)
	22 (116)
I Thess.,	5, 16 (476)
II Thess.,	3, 8 (486)
I Tim.,	1, 9 (245, 334)
	4, 4 (393, 442)
	5 (448)
	6, 7 (339)
II Tim.,	2, 4 (316)
	12 (327)
	13 (42)
	3, 17 (236)
	4, 13 (486)
Héb.,	1, 14 (193, 326)
	6, 19 (102, 606)
	9, 11 (299)
	11, 3 (58)
	6 (28, 59)
	10 (75)
	13, 40 (59)
	16 (76)
	12, 16 (418, 452)
	16 (600)
	23 (64)
	13, 9 (403)
Jac.,	4, 1 (600)
I Pierre,	4, 12 (600)

TABLE DES NOMS DE PERSONNAGES

(Pour les auteurs scripturaires, voir Table des citations)

Les chiffres romains indiquent les numéros des homélies, et les chiffres arabes les subdivisions dans chaque homélie.

Aaron, IX, 290.
 Abel et Caïn, IV, 109, 110; V, 186; XI, 458.
 Abraham, Isaac, Jacob, IV, 74 à 76; VIII, 255; XI, 453, 455; XII, 500, 501, 508; XIII, 605.
 Achitophel, IV, 94.
 Adam et Ève, IV, 80 à 84, 117; VI, 185, 186; IX, 301 à 303, 339; X, 412 à 414; XI, 446, 453; XII, 500, 501, 508; XIII, 613, 616.
 Anne et Caïphe, V, 132.
 Apôtres (les douze), IV, 76, 77, 82; V, 132, 152, 154; VIII, 234 à 238; IX, 302, 304, 317, 318, 322 à 327; X, 358, 394, 403, 411 à 413, 418; XI, 483, 484 à 488.
 Caïn : voir Abel.
 Caïphe : voir Anne.
 Daniel, XI, 471 à 478, 488.
 David (le roi), IV, 93 à 95; V, 140; XI, 439, 452 à 454; XIII, 603, 610.
 Disciples (les premiers), IV, 95.
 Élie, II, 43, 44; XII, 451, 480; XIII, 610.
 Esaü, X, 414, 418; XI, 452, 456. Voir Jacob.
 Ève : voir Adam.
 Gédéon, XIII, 597 à 602.
 Héli : voir Samuel.
 Hérode (le fils), IV, 114, 115; V, 139.

Isaac : voir Abraham.

Jacob : voir Abraham.

Jacob et Esaü, IV, 96 à 99; Jacob chez Laban, IV, 99 à 104.

Jean-Baptiste, IV, 85, 86; IX, 300 à 304; X, 483.

Jésus (« frères » de), VIII, 253. Voir Marie.

Job, IX, 278, 338, 339; XI, 491, 492.

Jonas, VII, 213, 214.

Joseph et ses frères, IV, 111, 112; Joseph et la femme de Putiphar, XIII, 605 à 608, 610.

Josué, II, 46, 47; IV, 91, 95, 109; XIII, 610.

Laban : voir Jacob.

Lot (la femme de), IX, 321.

Marie (Mère de Jésus), VIII, 251, 252.

Marthe et Marie, VIII, 235, 236.

Moïse, IV, 88 à 90; V, 186; VII, 197 à 199; IX, 285, 286; X, 403 à 405, 418; XI, 450, 451, 480, 489; XIII, 598, 610, 622.

Nicodème, IX, 345.

Noé, XI, 453, 456.

Pères (de l'Église), XIII, 610.

Pierre : voir Simon.

Pilate, V, 138.

Putiphar : voir Joseph.

Samson, XIII, 610.

Samuel et Héli, IV, 104 à 109; XIII, 610; les fils d'Héli, XI, 459.

Satan, IX, 257, 258, 278, 280, 286, 311.

Simon (Pierre), IX, 317 à 319, 323 à 326; XI, 486, 487.

Zachée, IV, 79.

TABLE DES NOMS DE PEUPLES ET DE LIEUX

Canaan, IV, 75, 76.
Égypte, IV, 86, 87, 88.
Égyptiens, V, 156. Voir Hébreux.
Ephraïm, V, 156.
Hébreux et Égyptiens, IX, 274 à 278, 284 à 286.
Israël, IV, 86 à 90; VI, 188; XI, 458; XIII, 602.
Jourdain, IX, 258, 274, 275.
Madian, IV, 88; XIII, 598 à 600.
Seth (les fils de), XI, 458.
Sodome, X, 415; XI, 458.
Ur des Chaldéens, IV, 76.

TABLE DES IDÉES

Abstinence, jeûne :

Commencement de la règle de l'Évangile après le renoncement au monde, XI, 420 à 423, 476, 477.
Jeûne aux divers âges, XI, 468.
Durée possible du jeûne, XI, 480, 481.

Affinité (connaissance de Dieu par affinité), VI, 170 à 172; IX, 298, 299, 344, 345.

Affinité du signe et de la chose signifiée, IX, 298, 299.

Aliments :

Communs et de prix, X, 415; XI, 445, 446, 449, 454, 464, 479.
Poids des aliments sur le corps et sur l'âme, X, 353 à 359.
Se garder des aliments communs aussi bien que des aliments de prix, XI, 441, 442, 445, 447.
Le parfait mange indifféremment viande ou légumes parce qu'il est libre à l'égard du désir, XI, 445 à 452.
Aliments purs et impurs dans la loi de Moïse, XI, 447 à 450.

Âme : voir Corps.

Anges :

Nature des anges, II, 33, 34; IX, 350; XI, 424, 425, 455.
L'échelle de Jacob, VII, 192, 193.
Les anges chez Abraham, XI, 455.
Les anges et les hommes, VIII, 223; IX, 277, 326.
La science des anges, XII, 537.

Corps : voir Désir.

Corps (le) et l'âme :

L'âme est morte quand le corps est vivant, I, 24.
La crainte du corps et la crainte de l'âme, VI, 162 à 169.
Quand le corps et l'âme sont à forces égales, IX, 269, 270.
Antagonisme du corps et de l'âme, IX, 322, 323.

Pesanteur du corps et légèreté de l'âme, X, 354 à 358, 373, 406 à 409; XI, 454; XII, 513, 514, 522 à 524; XIII, 567 à 577, 580 à 583.

Corps nourri, âme affaiblie, XI, 464 à 468.

Lutte de l'âme contre le désir du corps, XII, 510 à 514, 522 à 524.

Nature de l'âme, XII, 510 à 514, 526, 527.

Sommeil de l'âme, XII, 543, 544.

Le corps est mêlé à l'âme pour être son habitation et lui être associé dans ses œuvres, XI, 530, 531.

Passions du corps et passions de l'âme, XII, 540, 541.

Beauté du corps et beauté de l'âme, XII, 503 à 506, 557, 558.

Alliance du désir du corps avec le désir de l'âme, 565 à 592.

Corps (le) et l'Esprit :

Le désir de l'Esprit vit quand le désir du corps est mort, I, 23.

Désir du corps et désir de l'Esprit, X, 358; XII, 535 à 538; XIII, 570 à 573, 578, 579, 592, 593, 615, 617, 623, 624.

Adam est descendu du désir de l'Esprit au désir du corps, XII, 500, 501.

Le disciple est dans le corps, mais il est mû par l'Esprit, XIII, 624.

Corporels et spirituels :

Ne pas prendre la manière de connaître corporelle pour connaître les lieux spirituels, II, 31.

L'œil voit le monde corporel, et la foi le monde spirituel, II, 35.

On monte de la simplicité au monde spirituel, et on descend d'elle au monde corporel, IV, 106.

La gloire du disciple est de ne servir en rien à la règle corporelle, V, 142 à 145.

On naît du monde corporel au monde spirituel en sortant du monde et en venant au désert, IX, 259, 262, 263, 291 à 295.

Par le baptême, nous avons quitté la corporalité pour la spiritualité, mais sans le sentir, IX, 268.

Vision de l'ordre spirituel, IX, 288 à 290.

Ne pas chercher de biens corporels dans le lieu des biens spirituels, IX, 310 à 316.

Faire mourir les mouvements corporels pour se mouvoir spirituellement, IX, 342 à 344.

L'abstinence est la porte étroite par laquelle on entre et on s'avance dans le lieu des spirituels, XI, 420, 423, 492.

La science spirituelle ne s'acquiert pas avant d'être passée de la corporalité à la spiritualité, XI, 470.

Le modèle des deux règles s'est vu en Adam et Eve, XII, 500.

Les spirituels n'accomplissent pas la règle de leurs œuvres par la chaleur naturelle du corps, XIII, 572 à 576.

La parole peut exprimer le plaisir corporel, mais non le plaisir spirituel, XIII, 590, 591.

Crainte de Dieu :

La crainte véritable naît de la foi véritable, VI, 162 à 170.

Crainte en parole et crainte véritable, VI, 159, 162.

Le lieu de la crainte et le lieu de la joie, VI, 173, 174.

Le bien qui apparaît au dehors n'est pas le signe de la crainte véritable, VI, 178, 179.

L'homme seul sait s'il craint Dieu, VI, 179.

Crainte des hommes et crainte de Dieu, VI, 180, 181.

Tous les biens sont gardés par la crainte de Dieu là où il n'y a pas d'amour, VI, 184 à 189; VII, 206, 211, 212.

Degré spirituel de la crainte de Dieu, VI, 171 à 174, 177 à 183, 187.

La crainte de Dieu en Israël et dans la loi de Moïse, VI, 186 à 188.

La crainte est nécessaire à l'enfant spirituel comme à l'enfant dans le monde, VII, 194, 199.

Crainte et justice, VII, 194, 195, 197 à 201, 208 à 213, 219 à 221.

La crainte de l'esclave, du mercenaire, de l'ami, du fils, VII, 195 à 198, 217 à 219.

La crainte et l'amour, VII, 195, 198, 209 à 212, 215 à 217.

Dieu se montre redoutable au sot, humble à celui qui l'aime, VII, 215 à 220.

La crainte de Dieu délivre de toutes les autres craintes, VII, 220, 221.

Désir :

A. Désir du ventre :

Portraits du gourmand, X, 353, 359 à 363, 367 à 375, 378, 380 à 395, 416, 417.

Sobriété requise pour enseigner et pour apprendre, X, 356, 357.

Le désir, faible de sa nature, tient sa force de notre volonté, XI, 433, 434, 438 à 440.

Stratégie du désir, XI, 426, 427, 444.

Stratégie de la volonté, XI, 431 à 440, 457.

Toutes les passions sont affaiblies d'avance par la victoire sur le désir du ventre, XI, 440, 441.

C'est le désir du ventre qui mène le monde, XI, 459 à 462.

Maux engendrés par la gourmandise, dans le corps, X, 376 à 381; dans l'intelligence, X, 354 à 359, 363 à 367, 374, 398 à 405; XI, 440, 459 à 462.

Les pauvres, sobres, se portent mieux que les riches, gourmands, X, 378, 379.

La table, poste de combat, XI, 478, 479.

Faims diverses et faim véritable, XI, 427 à 430.

B. Désir du corps :

1^o Le désir naturel du mariage est bon dans le monde, n'est pas bon chez les spirituels, XII, 496 à 500, 509 à 511, 527 à 536; XIII, 562 à 566.

Pourquoi il a été laissé chez le disciple, XII, 497, 508, 509. Dieu a laissé le mariage à la faiblesse de l'homme, XII, 500.

Le spirituel transfère et allie le désir du mariage corporel à l'ordre spirituel et au désir de la paternité spirituelle, XIII, 567 à 579, 592, 593, 611, 615, 617, 623, 624.

2^o Désir contre nature de la fornication :

Ce qui le fait naître et grandir, XII, 494 à 496, 501 à 508, 514 à 517, 531, 532, 548; XIII, 624.

Le désir, faible de sa nature, tient sa force de notre volonté, XII, 510, 545, 546.

Stratégie du désir, XII, 525, 526, 529, 535, 536.

Il est vaincu par l'abstinence, XII, 515 à 519; XIII, 563, 564; par la prière, XII, 547 à 549; par la fureur, XII, 517 à 521; XIII, 575; par la pureté des pensées, XII, 520, 521, 525, 526; XIII, 552 à 554, 559 à 561, 585 à 590.

Fornication de la pensée, XII, 520, 521; XIII, 553, 555, 556, 561, 585, 586, 596.

Science à retirer du désir du corps, XII, 528, 529, 532 à 538.

Fornication pendant le sommeil, XIII, 586, 587, 622.

Comment on perd la conscience du péché de fornication, XIII, 552, 559 à 563.

Le parfait ne sent plus le désir de la fornication et n'a même plus à le combattre, XIII, 620, 623, 624.

Le baptisé fornicque contre le corps du Christ, XIII, 620, 621.

Économie :

Économie légale : Jésus l'a accomplie jusqu'à son baptême, VIII, 252.

Économie spirituelle : œuvre au-dessus de la nature, IX, 304.

Les baptisés sont incorporés au Christ en vertu de son Économie, XIII, 619.

Esprit : voir Corps.

Fœtus :

Le baptisé dans le monde est comme le fœtus enfermé dans les entrailles, IX, 260 à 266.

Il sort des entrailles du monde par la vulve du renoncement au monde, IX, 267 à 269.

Le fœtus spirituel venu au monde par son entrée au désert grandit à la taille du Christ, IX, 337, 344.

Foi :

La foi entend Dieu parler avec l'homme qui lui dit la parole de Dieu : c'est l'unique raison de la foi, II, 26 à 30, 58, 59.

L'objet de la foi : le monde spirituel, II, 32 à 41; III, 66.

Audition de la foi et expérience de la foi, II, 42; III, 54 à 56; IX, 266, 267.

La foi et la science, II, 27, 28; III, 54 à 59.

La foi et la volonté, III, 66 à 69.

La foi initiale corruptible, II, 36, 37; III, 65 à 68.

La foi, fondement et constructrice de la tour spirituelle, II, 47 à 51; fondement de l'Église, II, 48.

Vision de la foi, II, 38 à 42; III, 56 à 65, 69, 72, 77.

Puissance de la foi, II, 37 à 47; III, 57.

La foi est sentie en elle-même par elle-même, III, 54 à 56.

La foi nous a donné son nom : fidèles, III, 60, 61.

Pauvreté et richesse des fidèles, III, 62, 63.

La foi, seule raison de sortir du monde, III, 69 à 73.

Homme ancien, homme nouveau :

- C'est par une nature nouvelle que nous pouvons apprendre le bien et le faire, I, 18.
- Dieu nous fait naître de nouveau par la foi, II, 29; nous créés de nouveau par la foi, III, 52, 53, 61.
- Descendus morts dans l'eau du baptême, nous en remontons vivants avec Notre-Seigneur, III, 64, 65.
- L'œuvre du baptême, connue seulement par l'audition de la foi, est sentie et expérimentée au désert, IX, 259, 266, 267 à 269, 291, 292.
- Quitter le vieux vêtement pour revêtir le nouveau, IX, 295.
- L'homme ancien est mort et l'homme nouveau a été révélé à la croix, IX, 303, 304.
- Trois naissances : des entrailles au monde, du monde au baptême, du baptême au désert, IX, 342. Au désert, autres naissances, autant que l'homme veut, IX, 343.
- L'homme nouveau n'a le sentiment d'aucune des choses de ce monde, IX, 347.
- L'homme nouveau vit quand l'homme ancien est mort, XI, 421, 422.
- L'abstinence lave les souillures de l'homme ancien, XI, 423.
- L'homme nouveau est semblable aux anges, XI, 425.
- L'homme nouveau est un seul corps avec le Christ, XIII, 589.
- L'abolition de l'homme ancien fait taire tous les mouvements du désir du corps, XIII, 597.
- Paix nouvelle de l'homme nouveau, XIII, 612.
- L'homme nouveau n'entend pas seulement les paroles de l'Écriture : il les voit, XIII, 615.
- L'homme nouveau ne sent pas les passions de l'homme ancien, et l'homme ancien ne sent pas la règle de l'homme nouveau, XIII, 617, 618.
- Ce n'est pas la contrainte de la loi qui fait faire le bien à l'homme nouveau, mais sa position dans le corps du Christ, XIII, 619.

Incarnation :

- Jésus a été véritablement dans ce que nous sommes, VIII, 241.
- Paroles de Jésus à Marie : Tu m'as conçu, porté dans ton sein, enfanté, VIII, 251.
- Corporelité véritable du Christ, IX, 299.

Le Fils de Dieu a pris corps de la Vierge Marie et il est devenu homme, XIII, 619.

Jeûne : voir Abstinence.

Justice de la loi et perfection :

- La règle de la loi est inutile à la vie spirituelle, I, 19; III, 70.
- Jésus a pratiqué la justice de la loi jusqu'à son baptême et sa propre justice, qui est la perfection, à partir de son baptême, VIII, 223, 243 à 251, 255; IX, 258, 259, 274, 275, 278 à 281, 332 à 335, 345, 346; XI, 480.
- La justice de la loi est l'adversaire de la perfection, VIII, 223.
- Loi de la perfection : sortir de ce monde comme le Christ en est sorti à son baptême, VIII, 222, et renoncer à la possession de tout bien du monde, VIII, 229 à 256.
- Le juste est sous la loi et le parfait est au-dessus de la loi, VIII, 244, 245.
- La possession de biens, même employés aux œuvres de miséricorde, est un obstacle absolu à la perfection, VIII, 224 à 239; IX, 258, 259, 263, 264, 273 à 275, 293, 300, 306 à 308, 314, 315, 332, 345 à 347.
- Deux règles : servir Dieu de ses biens dans le monde, c'est la justice de la loi, VIII, 254, 255; XI, 422 à 425; servir Dieu de sa personne seulement au désert, c'est la perfection ou justice du Christ, VIII, 256; IX, 299, 303, 348, 349; XII, 534, 543.
- Justice de la loi et justice du Christ, IX, 258, 263, 264, 274, 275, 278 à 282, 305 à 316, 332 à 338, 342, 345, 346, 349, 350.
- Trois degrés : les justes, les spirituels, les parfaits, IX, 346 à 351.
- Les trois rangs de la justice de la loi et les trois rangs de la justice du Christ, IX, 335 à 339.
- Les justes entreront dans le royaume de Dieu après leur mort, les parfaits y entrent dès ici-bas, XI, 475, 476.
- La justice du Christ fait mourir à la justice de la loi, XIII, 611 à 614, 619.

Légèreté et pesanteur :

- Pesanteur du corps et légèreté de l'âme, X, 354, 355.
- La nature spirituelle est légère et demande la légèreté, X, 357 à 359.

- A l'âme légère il faut un corps léger, X, 406 à 411.
 La personne est légère, X, 418.
 La légèreté des anciens justes l'emportait sur la pesanteur de la viande et du vin qu'ils mangeaient et buvaient, XI, 454.
 Quand le corps s'épaissit, l'âme défaille, XI, 464, 465.
 Les aliments fins sont profitables à la légèreté des sens, mais inutiles à la science spirituelle, XI, 471, 472.
- Liberté du Christ et servitude de la loi :
 L'amour nous établit dans la liberté auprès de Dieu, VII, 211.
 Jésus nous appelle à sa liberté, et le monde prépare pour nous la servitude de la loi, VIII, 239 à 243.
 Liberté du désert et servitude du monde, IX, 258, 276, 277, 287, 288, 293, 294, 304.
 Au baptême, nous avons quitté la servitude pour la liberté, IX, 268.
 La règle de la liberté du Christ est au-dessus des lois et des commandements, X, 393.
 Nous quittons la corporalité et revêtons la nouveauté par la force de notre liberté, XI, 425.
 La règle de la liberté du Christ ne nous reçoit pas, tant que le signe de la servitude se voit sur nous, XII, 495.
 C'est dans le combat de l'abstinence que se voit la liberté, XII, 498.
 Liberté à l'égard du désir du corps, XII, 511, 512; XIII, 587, 614, 615.
 Nous sommes morts à la loi dans le corps du Christ, XIII, 613 à 617.
- Loi (la) : voir Justice, Liberté du Christ.
- Médecine :
 Médecine nécessaire à la santé de l'âme, I, 20 à 24.
 Le médecin sage ne cède pas à tous les désirs du malade, VIII, 239, 240.
 L'opération de l'accouchement, IX, 260 à 267, 337 à 344.
 Les médecins recommandent la sobriété, X, 376, 377.
 Manière de panser les ulcères du corps et de l'âme, XI, 422.
 Traitement méthodique des maladies du corps et de l'âme, XII, 494 à 496.
- Monde : voir Renoncement, Richesse.

Passions :

- Passions qui naissent de l'état de disciple, I, 13 à 16.
 Le disciple arrive au désert enveloppé des passions du monde comme le fœtus vient au monde enveloppé dans la membrane, IX, 265 à 267.
 Vaine lutte des passions entre elles, X, 364; XII, 540 à 547.
 Vaincre une passion, non par une autre passion, mais de sa personne, XIII, 559.

Perfection : voir Justice de la Loi.

Personne :

- La personne est le roc jusqu'où il faut creuser pour y poser le fondement du bien, I, 4; XI, 422.
 La justice de la loi sert Dieu de ses biens, et la justice du Christ sert Dieu de sa personne, VIII, 254; XI, 423, 424, 434, 473; XIII, 559.
 La personne a trois noms : corps, âme et homme, XIII, 578.

Pesanteur : voir Légèreté.

Renoncement au monde : voir Fœtus.

- Tentations du disciple après le renoncement à ses biens, IX, 277 à 288.
 Bonheur du disciple après le triomphe sur les tentations, IX, 289 à 291.
 Un seul fil suffit à retenir l'oiseau au sol, IX, 293, 294.
 Une fois la main posée sur le manche de la charrue, regarder devant soi, IX, 319 à 323.
 Contemplation du monde spirituel après le renoncement au monde, IX, 325 à 330.

Richesse du monde et richesse du Christ :

- La richesse du monde est l'adversaire de la perfection, VIII, 224, 238, 239.
 Notre-Seigneur a interdit à ses disciples de posséder quelque chose, VIII, 233, 236 à 238, 242, 243; IX, 270 à 274, 312 à 315.
 Il faut nécessairement se vider de la richesse du monde pour recevoir la richesse du Christ, IX, 294, 317, 318.
 Échange avantageux de la richesse du monde pour la richesse du Christ, IX, 327 à 332.
 L'état de pauvreté est l'état naturel de l'homme, IX, 338 à 342.

Science :

- Science nécessaire à la vie spirituelle, I, 3, 7, 10 à 12.
 Science et foi, II, 27, 28; III, 54 à 59.
 Science acquise par la parole et science acquise par l'expérience, VI, 159 à 161; XI, 469 à 471, 477; XII, 527 à 539.
 Science et ignorance, IX, 295, 296.
 La science spirituelle est infaillible, XI, 470 à 475.
 Science à retirer du désir du corps, XII, 527 à 529, 532, 533, 537, 538.

Sentir :

- Sentir Dieu, II, 27, 28.
 La foi se sent elle-même par elle-même, III, 54 à 56.
 Rien ne peut lier l'âme qui sent Dieu, IV, 79.
 Nous n'avons pas senti la naissance du baptême, I, 24; IX, 266 à 268.
 Sentir la règle spirituelle, IX, 292.
 Sentir le renouvellement de soi, XI, 463.
 Audition et sentiment, III, 54 à 56; XIII, 625.

Servitude de la loi : voir Liberté du Christ.

Simplicité :

- Définition de la simplicité, IV, 74.
 Simplicité de Dieu et simplicité de la foi, IV, 79 à 81.
 Ruse et simplicité, IV, 81, 118.
 Sagesse du monde et sagesse de Dieu, IV, 82, 83, 107, 108.
 Simplicité des enfants, IV, 85, 115, 116, 119.
 Simplicité du désert, IV, 85 à 90, 109.
 Portraits du simple, IV, 101 à 103; V, 131, 132, 141, 150 à 152.
 La simplicité est la vertu du solitaire, V, 120 à 126.
 Maux engendrés par la ruse, V, 126 à 130.
 Harangue pathétique de la ruse avocate à ses clients, V, 128, 129.
 Respect dû au simple, V, 134 à 137, 146 à 148.
 La vie spirituelle, seul savoir du simple, V, 142 à 145.
 Le monde même aime les simples, V, 146 à 148.
 Deux vertus distinctes : pureté spirituelle et simplicité, V, 148 à 150.
 Portrait du rusé, V, 154, 155.
 Fausse et vraie simplicité, V, 156 à 158.

Souvenir de Dieu :

- Le souvenir de Dieu est la vie de l'âme, I, 5, 6.
 Ce n'est pas le souvenir de ce qu'on a entendu dire de Dieu, mais le sentiment, l'expérience du contact de Dieu avec l'âme, II, 28; VI, 160.
 Dieu est connu réellement par le souvenir de Dieu, VI, 171, 172, 202 à 205.
 Portrait de Dieu senti, VII, 201 à 205.
 Seul, le souvenir de Dieu fait craindre réellement Dieu, VI, 161 à 180, 182 à 184; VII, 199 à 203, 221.
 Obstacles au souvenir de Dieu : la richesse, VII, 224, 225; les convoitises du corps, IX, 269; la femme, les enfants, IX, 348; l'amour du ventre, X, 364, 365, 367 à 375; XI, 424, 430, 463; la fornication, XII, 501 à 508, 512, 525, 526, 535, 536, 544, 548, 549.
 L'âme sent le regard de Dieu posé sur elle, XII, 503 à 505; XIII, 555, 556, 594, 595, 604.
 L'âme voit la beauté de Dieu et du Christ, XII, 495, 501, 503, 505 à 508, 550.

Spirituels : voir Corporels.

Tour :

- Construire la tour de la vie spirituelle sur le roc de la personne, I, 3 à 8.
 Ne pas commencer à construire si l'on ne veut pas finir, IX, 310 à 315.

Victoire :

- Sur le désir du ventre, XI, 434 à 440, 463, 469.
 Sur le désir du corps, XII, 539, 540.
 Règles de la victoire sur le désir du ventre, XI, 441 à 456.
 La victoire d'une passion sur une autre passion n'est pas une véritable victoire, ni définitive, XII, 538 à 542.
 La victoire vraie est la victoire de l'Esprit-Saint chez l'homme nouveau, XII, 539, 540.
 Force acquise dans la victoire, XIII, 580; XI, 440, 441.
 Plaisir de la victoire, XI, 437; XIII, 489 à 594.

Vivant :

- Évangile vivant, I, 3.
 Voix vivante, oreilles vivantes, I, 6.
 Lait vivant, sein vivant de la foi, III, 52.

Mouvements vivants des spirituels, IX, 343, 344, 351.
 Œuvres vivantes de Dieu, X, 396.
 Nature vivante, XI, 431.
 Festin vivant de Dieu, XI, 426.
 Science vivante, XII, 549.
 Ame vivante, XIII, 564.
 Feu vivant, XIII, 576.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION GÉNÉRALE	9
1. L'objet, le genre, l'auteur des homélies.....	10
2. L'introduction de l'auteur.....	17
3. Le corps des homélies.....	20
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE	24
LES HOMÉLIES :	
1 ^{re} homélie	27
Introduction aux deux homélies sur la foi.....	45
2 ^o homélie	51
3 ^o homélie	71
Introduction aux deux homélies sur la simplicité....	89
4 ^o homélie	93
5 ^o homélie	129
Introduction aux deux homélies sur la crainte de Dieu	159
6 ^o homélie	165
7 ^o homélie	189
Introduction aux deux homélies sur le renoncement au monde	213
8 ^o homélie	221
9 ^o homélie	245

Introduction aux deux homélies contre la gourmandise et sur l'abstinence.....	313
10° homélie	321
11° homélie	373
Introduction aux deux homélies contre la fornication.	429
12° homélie	441
13° homélie	483
TABLE DES CITATIONS ET ALLUSIONS SCRIPTURAIRES.....	543
TABLE DES NOMS DE PERSONNAGES.....	548
TABLE DES NOMS DE PEUPLES ET DE LIEUX.....	550
TABLE DES IDÉES.....	551

A C H E V É
D'IMPRIMER



SUR LES
PRESSES D'AUBIN
LIGUGÉ (VIENNE)
LE 20 NOV.
1956